

Imative A

Cilgrino, June

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Imative A

June Cilgrino



Imative A

June Cilgrino

Saga Imative
Tome 1

Numéro d'ISBN : 979-10-96516-01-8

Couverture : June Cilgrino

June Cilgrino, tous droits réservés ©

Toute reproduction est interdite
sans le consentement de l'auteur.

« Dépôt légal : Décembre 2016 »

*À celles et ceux qui liront ce livre,
il est ma guérison, vous en êtes les alliés,
qu'il soit cet instant, entre l'ailleurs et le plaisir,
que l'on appelle évasion.*

*« Si tu ne peux pas voler, alors cours.
Si tu ne peux courir, alors marche.
Si tu ne peux pas marcher, alors rampe,
mais quoi que tu fasses,
tu dois continuer à avancer. »*

Martin Luther King Jr (1929 – 1968)

Chapitre 1

J'étais glacée et le froid qui raidissait mon corps ne faisait qu'aggraver la douleur. De toute évidence, et malgré ce que j'avais escompté, je n'arriverais jamais à dormir dans cet état.

Je quittai ma tente, que je refermai avec précaution. Tout en me redressant, je resserrai ma veste de laine autour de mon buste et posai les yeux sur les montagnes. Il faisait trop nuit pour les contempler véritablement, mais je percevais leur masse sombre et rassurante, qui coupait l'horizon.

C'était d'elles, que provenait cette brise gelée qui refroidissait tout notre sommaire campement. Mais c'était également de leur proximité que nous espérions une certaine sécurité.

Pour ma part, je n'étais pas d'humeur à espérer. En fait, j'étais plutôt sinistre ce soir-là. La douleur n'arrangeait jamais les choses, mais cette fois, j'étais épuisée moralement. Malgré tout, je claudiquais vers le feu de camp où tout notre groupe était réuni. Je boitais depuis l'enfance. Nous ignorions s'il s'agissait d'une maladie ou d'un accident. Après tout, la vie, pour des humains en cavale tels que nous, était difficile et nous ne comptions plus nos blessures. Reste que, j'étais souvent prise de spasmes lancinants dans la jambe gauche, contre lesquels je ne pouvais pas lutter tandis que la plupart du temps, la douleur demeurait sourde, tapie au creux de ma chair, comme une vieille habitude.

Arrivée près du feu, qui ondoyait doucement sur les visages attentifs, je compris vite que Franc, l'ancêtre du groupe, s'était lancé dans l'un de ses longs récits. Cette fois, il captivait l'assistance, car il s'agissait de l'histoire de notre peuple.

— Lisor ! s'exclama-t-il en m'apercevant. Comment vas-tu ? As-tu réussi à te reposer ?

Tous les regards convergèrent vers moi. Je fus gênée par cette attention que je ne méritais pas.

J'étais née dans un petit village de rescapés humains qui avait subi une attaque meurtrière, il y avait onze années de cela. Les survivants, dont je faisais partie, avaient reformé un groupe de nomades. Au fil du temps, plusieurs étrangers s'étaient joints à nous au point

qu'aujourd'hui, je n'avais plus beaucoup de proches dans ce cercle. Mais je ne cherchais pas à changer les choses. La mort était plus présente que l'amitié. Elle m'en avait privée trop souvent, trop violemment. Aimer c'était s'exposer à une nouvelle déchirure.

— Merci, pas vraiment. Puis-je me joindre à vous ? demandai-je en passant la main dans mes cheveux chocolat, un geste automatique lorsque j'étais mal à l'aise.

Il y eut alors un brouhaha parmi les enfants de l'assistance. Solène, la plus proche de moi géographiquement, tira ma manche.

— Viens t'asseoir, Lisor, répliqua-t-elle avec ardeur.

Elle tapota sur le sol de l'autre main pour me signifier où poser les fesses. Je souris et entrepris de m'y installer, malgré la protestation de ma jambe raidie par la douleur. Je grelotais encore, bien que la proximité du feu commençait à me réchauffer.

— Tu veux quelque chose à manger ? demanda Emmy, qui se trouvait juste en face de moi.

Emmy, une jeune femme d'une vingtaine d'années tout comme moi, était pour ainsi dire ma plus proche amie. Elle me contemplait depuis mon arrivée avec le même regard soucieux que Bastien, son petit ami et Adylie, ma grand-mère, assise à leurs côtés.

Je souris à nouveau, en essayant d'être convaincante.

— Non, non, ça va aller.

J'étais à peu près certaine qu'ils n'évaluaient pas à quel point j'allais mal. À quel point, et ce depuis quelque temps, j'avais envie d'abandonner. Ils semblaient vaguement soupçonneux tout au plus. Leur inquiétude concernait sûrement le degré de douleur que je supportais ce soir. Peu importait. Peut-être était-ce notre dernière soirée, comme je me le disais souvent ces temps-ci, je ne l'aurais gâchée pour rien au monde.

Le feu dispensait une ambiance apaisante, mouchant dans les ténèbres le reste du campement et les immenses sapins odorants qui nous entouraient. Un petit effort m'en ferait peut-être apprécier la touffeur. Aussi, je me tournai vers Franc avec un sourire engageant.

— Continue, Franc, je t'en prie.

Ravie que je sois près d'elle, Solène me prit le bras et se pelotonna contre moi, comme l'eût fait un petit chaton. J'eus envie de pleurer en sentant sa chaleur et en contemplant brièvement son petit visage confiant. Si je les abandonnais, si je trouvais un plan pour qu'ils ne puissent pas s'en rendre compte et qu'ainsi, je les allégeais de ma lenteur, ce genre de moment allait me manquer. Les enfants du groupe avaient tous perdu la plupart de leurs proches. Les jeunes femmes comme Emmy ou moi étions des mamans de substitution.

— Où en étais-je ? répondit Franc. Ah oui, cela remonte au vingt-et-unième siècle, le monde était très différent de celui que vous

connaissiez. Les humains en avaient l'entière propriété. Ils étaient maîtres sur terre et vivaient comme des égaux.

Un raclement de gorge l'interrompit. C'était ma grand-mère. Adylie était une femme raide, maigre, aux cheveux blancs et au visage très ridé, affres de la vieillesse auxquelles s'opposait un incroyable caractère ; ainsi qu'un relief certain de sa beauté d'autrefois, ne serait-ce que dans ses yeux marron brillants qui tétanisaient ceux qui avaient l'impudence de lui tenir tête.

— Franc, intervint-elle froidement, tu sais très bien que les humains n'ont jamais été réellement égaux entre eux. Et le monde dont tu parles n'avait rien de parfait. La moitié de la planète souffrait de malnutrition, de pauvreté et d'injustice en tout genre. Quant à la pollution... Si les azras n'avaient pas pris les choses en main, toute vie serait impossible sur Terre désormais.

— Bien sûr, soupira Franc. Cette version est aussi considérée comme une théorie très probable, mais elle ne contredit pas le fait que les humains étaient extrêmement nombreux sur terre, et pour beaucoup, vivaient en paix.

Adylie haussa les épaules et regarda ailleurs. Franc reprit avec un ton de conteur, nous regardant tour à tour.

— Tout a donc commencé durant l'année 2020. Un scientifique de génie avait créé une formule censée faire muter l'être humain en une créature supérieure : infiniment forte, rapide et aux capacités de régénérations incroyables. Seulement, tous les cobayes mouraient en cours de mutation. Basculant dans la folie, le scientifique décida alors de tester la formule sur l'humanité entière, en la déployant sous forme de virus...

« Des mois plus tard, les trois quarts de l'humanité avaient péri. Seuls deux groupes avaient survécu : les humains qui avaient échappé au virus et les rares humains qui avaient réussi à muter. On surnomma ces puissantes créatures : les azras. »

Franc laissa un court silence imprégner les cœurs. Même si nous n'avions rien vécu de tout cela, notre monde portait les traces de cette terrible hécatombe, ainsi que des guerres qui l'avaient suivie. Des pays entiers avaient été rasés de la carte, des villes fantômes de ce que nous appelions « l'Ancien Monde » en témoignaient encore...

— Les azras avaient de grandes difficultés à avoir des enfants, continua Franc, mais ils se reproduisirent avec des humains, ce qui donna naissance aux hybrides. Ces créatures n'étaient pas aussi puissantes que les azras, mais l'étaient davantage que les humains. Ils aidèrent les azras à prendre le contrôle du monde.

« Ensemble, ils abolirent les frontières et les États, et créèrent à la place de grandioses mégapoles, chacune dirigée par un groupe d'azras. Ces cités somptueuses se voulaient reprendre le meilleur du

monde humain, de son histoire et de sa culture, tout en veillant à respecter l'environnement afin de pérenniser la vie sur Terre. »

« Les enfants nés d'une union entre deux hybrides, ou entre un hybride et un humain, étaient également considérés comme des hybrides. De ce fait, ces créatures devinrent l'essentiel de la population. Parallèlement, la race humaine était en train de s'éteindre. Effrayés à l'idée de disparaître tout à fait, et jaloux de la suprématie des azras, certains des derniers humains créèrent un groupement secret. Les scientifiques parmi eux s'employèrent, sur des générations, à élaborer une nouvelle formule en mesure de faire muter les humains en une créature supérieure. C'est ainsi que vinrent au monde les perrestres. »

Franc s'arrêta brièvement pour reprendre son souffle et laisser sa dernière phrase réveiller notre attention. Une brise froide descendit sur nous, faisant frémir le feu qui craqua de plus belle. Quelqu'un rajouta une branche. Il faisait tellement sombre désormais et j'étais tellement éblouie par le feu, qu'il m'était difficile de discerner les visages. De plus, mon esprit était préoccupé par une salve de souvenirs que l'évocation des perrestres venait de ranimer. Les perrestres... J'en avais beaucoup entendu parler durant mon enfance. Ils étaient une légende pour nous, teintée d'espoir, de magie et de regret...

— D'après ce qu'on raconte, déclara Franc, la formule capable de transformer un être humain en perrestre était beaucoup moins mortelle que la formule AZ (celle provoquant la mutation en azra). Les perrestres étaient cependant très différents, ils étaient stériles par exemple. Quoi qu'il en soit, les humains espéraient reprendre le contrôle du monde grâce aux perrestres mais malheureusement, ces derniers attaquèrent les villes d'azras trop rapidement et perdirent les combats. Les azras contre-attaquèrent en dénichant la base des humains et les exterminèrent. Seuls quelques humains – nos ancêtres – parvinrent à échapper au massacre et s'éparpillèrent dans le monde.

« Nous sommes aujourd'hui en l'an 4115, cette dernière guerre remonte à de nombreux siècles. Mais il faut croire que les azras nous considèrent toujours comme une menace, car ils n'ont pas cessé de nous traquer depuis. Ils ont même édicté une loi contre nous : Tout humain libre doit être tué. Être humain est passible de mort. »

Franc se tut. Son ton énigmatique, fier d'avoir l'attention de tous, avait disparu sur cette dernière phrase. Son regard était devenu grave à mesure que les émotions relatives à cette réalité nous avaient tous rattrapés. Voilà comment, l'essentiel de nos proches, nos familles, les gens que nous avons pu aimer étaient morts. Ils étaient morts en conséquence d'une guerre qui datait de plus d'un millénaire. Ils étaient morts, car selon la loi des dirigeants de ce monde, nous, humains, héritiers d'une race rebelle, n'avions pas droit à la vie. Nous étions un

danger potentiel pour le reste de la population, en grande majorité composée d'hybrides.

Je sentis que Solène fut parcourue d'un long frisson, qui n'avait rien à voir cependant avec le froid réel, difficilement chassé par notre feu de camp. Elle venait peut-être de saisir l'essentiel de notre histoire. Toute son enfance à vivre dans la peur devait prendre un sens nouveau, maintenant qu'elle était en mesure de le comprendre. Elle était née humaine et c'était pour cette seule et unique raison qu'elle ne vivrait jamais en paix. Je fermai les yeux brièvement dans l'espoir d'y chasser mes larmes.

Je détestais cette vie. Je détestais ma vie. Emmy et moi étions pourtant nées dans d'assez bonnes circonstances. Notre enfance s'était déroulée dans le calme d'un petit village humain, assez bien organisé, au point que nous avions pu collectionner des livres et des objets de l'Ancien Monde. Celui où nous avions le droit d'exister. Certes, nos médecines laissaient à désirer. Alors, parfois, quelques humains prenaient le risque d'approcher les villes d'azras, afin de leur voler certains objets issus d'une technologie impressionnante. J'avais connu une certaine forme de paix et de nombreux moments de bonheur. Mais du jour au lendemain, tout avait basculé. Des traqueurs hybrides avaient réussi à nous localiser, nous avions subi une attaque et nous nous étions éparpillés dans la nature afin de survivre. La majorité de notre communauté avait été tuée. Les hybrides qui nous avaient assaillis avaient les moyens de faire disparaître notre village en un instant. Je fus de celles que le hasard sauva. Mais pas seulement. Préparés à cette éventualité, les adultes avaient organisé une fuite intelligente afin de préserver la vie des enfants au détriment de la leur. Même s'ils avaient espéré ne jamais devoir recourir à ce plan, leur prévoyance nous avait sauvés. Pendant longtemps, j'avais été très reconnaissante de ce magnifique sacrifice. Puis peu à peu, je m'étais demandée si notre survie était réellement un cadeau.

Car le reste de ma vie n'avait alors été que fuites et si je n'avais pas eu ma grand-mère pour me rappeler d'où je venais et surtout, les merveilleuses qualités que m'avait enseignées ma mère, je n'aurais jamais tenu le coup. Non seulement nous étions sans cesse traqués, notre qualité de vie ne faisait que se dégrader, mais de plus, l'entente entre humains s'avérait souvent très difficile. Certains perdaient la boule. Et parfois, je me surprénais à penser que les azras avaient raison sur toute la ligne. Nous étions une race maudite, putride... en voie d'extinction et peut-être mieux valait-il qu'on disparaisse tout à fait. De plus, j'étais la preuve vivante de notre dégénérescence, moi qui avais une fragile santé et un corps souffrant d'un mal inconnu qui commençait à empiéter sur mon mental... J'avais de plus en plus envie d'abandonner.

Mais Solène. Cette petite fille d'à peine huit ans n'avait connu que cet aspect de notre vie. Elle était née dans ces circonstances et pourtant, elle souriait, espérait et apprenait comme si le monde avait quelque chose à lui offrir. Toute cette innocence méritait la vie, je ne pouvais pas le nier.

— Mais les perrestres, y a-t-il des survivants parmi eux ? demanda un garçon d'une douzaine d'années, nommé Elric, tandis que Franc avait entrepris de tisonner le feu.

Quelques conversations s'étaient amorcées pour effacer la gêne qu'avait provoqué l'évocation de notre condamnation. Elles cessèrent aussitôt, tout le monde aimait entendre parler Franc. Il disait les choses avec une telle intelligence et une telle simplicité que l'écouter décrire notre défaite était presque agréable. De plus, il savait garder l'espoir et c'était tout à fait de cela que nous vivions.

— Voilà toute la question, remarqua-t-il en relevant un sourcil. Durant toute mon enfance j'ai rêvé d'une cité cachée, où humains et perrestres vivraient en paix. Pendant longtemps, j'ai espéré que nous puissions la trouver. Mais peu à peu, je me suis rendu à l'évidence : si nous, simples survivants sans force et sans technologie, sommes traqués avec autant d'énergie et de soin, c'est que nous sommes leurs derniers ennemis. J'en suis vraiment désolé...

Elric se renfrogna. Il semblait à la fois déçu et déterminé à garder espoir. Je le comprenais, les perrestres, dans le mystère qui planait autour d'eux, semblaient être en quelque sorte nos super-héros. Nous rêvions tous qu'ils débarquent un jour pour nous sauver. Mais c'était un rêve, du même acabit qu'espérer pouvoir dormir sur nos deux oreilles ne serait-ce qu'une nuit dans notre vie. Ou dans mon cas, aussi utopiste qu'imaginer voir la douleur disparaître un jour.

— Il ne faut pas désespérer pour autant, dit Franc en retrouvant un sourire de grand-père rassurant. Nous sommes là aujourd'hui. Malgré toute la technologie, toute l'intelligence et la supériorité des hybrides et des azras, nous sommes vivants. Nous avons perdu, pour la plupart, toute notre famille, mais nous sommes des survivants. Les plus forts. Nous sommes passés entre les mailles du filet. Et ce n'est pas sans raison. J'ai compris quelque chose avec l'âge : notre but n'est pas de croire en une terre promise possible, notre but est de la créer. Nous devons continuer à nous battre pour nos vies. Continuer à tenter de devenir plus nombreux, tant qu'il y aura sur terre, ne serait-ce qu'un humain, il y aura toujours de l'espoir pour notre race.

Je croisai le regard de ma grand-mère qui leva les yeux au ciel. Je souris avec amertume en regardant ailleurs. La plupart des membres du groupe avaient écouté cette dernière tirade avec beaucoup d'attention. Je les comprenais, ils avaient besoin d'une motivation. Pour ma part, j'avais vu les choses se dégrader si rapidement que je

n'étais plus en quête d'un sens à ma vie. J'avais envie d'abandonner tout bonnement. Je trouvais que c'était la chose la plus digne et la plus raisonnable à faire dans mon cas. Je soupirai et me perdis dans la contemplation du feu qui rougeoyait devant moi. Au moins avais-je plus chaud et la douleur semblait s'être vaguement tassée. Ce répit me permettait enfin de me détendre, au point que mes yeux se fermaient tout seuls. Allais-je enfin rattraper ce sommeil qui me fuyait ? Les gens commençaient à papoter entre eux et le son de leur voix, mêlé aux crépitements des braises, me berçait.

— Devenir plus nombreux ? intervint une voix triste qui me sortit de ma torpeur.

C'était Ethiel, un jeune homme un peu plus vieux qu'Emmy et moi. Il était arrivé il y a quelques mois dans notre groupe et présentait un certain intérêt à mes yeux : son regard poignant sortait de l'ordinaire. Certes, il était assez replié sur lui-même, et je le comprenais, il avait perdu tous ceux qu'il aimait. Mais il avait des yeux marron clair, tristes, qui me fascinaient. Je n'étais pas tellement habituée à ce genre de charme. La plupart des rescapés autour de moi, hormis les plus jeunes comme mes proches amis ou les enfants, étaient abîmés par la vie. Et puis, nous n'avions rien pour nous avantager. L'important était de survivre. Bien entendu, je connaissais à peine Ethiel, comme à mon habitude, je n'avais pas cherché à m'en faire un ami. Et sur ce point, il me ressemblait. Il participait très activement à la vie de la communauté, mais la plupart du temps, dans un silence et une expression d'ascète.

— Tu n'es pas d'accord avec Franc ? déclara Bastien d'un ton mordant.

Bastien était le petit ami d'Emmy, blond comme elle, on ne les voyait quasiment jamais l'un sans l'autre. Ils étaient amoureux et c'était un des rares couples qui semblait respirer la joie de vivre. Parfois et même souvent, j'avais envié Emmy d'avoir le droit de connaître ce frisson d'un autre âge qu'est l'amour, physique comme psychique. Les deux me semblaient impossibles dans la vie que je menais pour bien des raisons. Mais ces derniers temps, l'épuisement avait eu raison de ma jalousie et l'habitude me faisait les contempler avec l'expression d'un poisson mort.

— Je ne dirais pas ça, répondit sobrement Ethiel qui semblait regretter d'avoir ouvert la bouche. C'est juste que plus nous sommes nombreux, plus il y a de naissances, plus nous devenons vulnérables.

Le froid qu'il avait jeté par son intervention s'amplifia. Pour ma part, je l'observais avec une certaine admiration, même si pour brouiller les pistes, j'avais conservé mon œil hagard, d'habitude réservé aux les interactions romantiques entre Emmy et Bastien.

Ethiel avait raison. Les naissances ne sauvaient pas notre race, elles

ne faisaient que nous mettre en danger. Les bébés hurlaient, et donc, dévoilaient parfois nos cachettes. Sans compter qu'ils nous empêchaient de dormir lorsque – enfin – l'on pouvait s'adonner à cette grâce. Ils réclamaient aussi des soins considérables et leur fragilité, de ce fait, leur mortalité, entamait horriblement notre moral quand les choses tournaient mal. Je n'avais aucun bon souvenir des naissances qui m'avaient entourée. C'était une des raisons pour lesquelles il m'était impossible d'imaginer pouvoir avoir un enfant un jour. Mais ça n'était pas l'une des principales, il y en avait tant !

Bastien, lui, était piqué au vif. Je savais parfaitement qu'avec Emmy, ils songeaient à fonder une famille. Même si c'était risquer de la perdre. Même si c'était risqué tout court. Ils s'aimaient et ils avaient ce que l'amour donne : un regard complètement irrationnel sur la vie. J'avoue que goûter à un tel détachement m'aurait fait plaisir, au moins cinq minutes pour voir ce que cela fait. Mais je n'aurais jamais voulu que ça dure, mettre en jeu des vies juste par romantisme... ou je ne sais quel espoir concernant l'humanité, c'était criminel. Même si, contrairement à Ethiel, je me serais bien gardée de dire le fond de ma pensée. Ceci dit, ce dernier ne s'était pas du tout montré agressif. Ethiel ne parlait pas souvent et encore moins en public. Il avait donné son avis d'une voix neutre, presque triste et résolue. Tout comme je l'étais à cette heure...

— Alors tu veux dire quoi ? Qu'on devrait jeter l'éponge, là, tout de suite ? s'énerva Bastien.

— Je donne simplement mon opinion, d'après mon expérience, répondit Ethiel en se levant calmement.

— Tu sais quoi ? On s'en fout de ce que tu penses !

— Bastien ! s'exclama Emmy choquée.

Ethiel s'éloigna sans rien répondre. Comme s'il était infiniment las de cette conversation bien trop longue pour lui. Emmy l'imita en le rejoignant dans l'ombre des feuillages. Elle s'employait souvent à récupérer les bassesses des autres.

— Attends, il ne voulait pas être désagréable, c'est juste ce sujet qui nous met tous à cran.

— Ne t'en fais pas, l'entendis-je répondre bien qu'elle et lui étaient désormais trop éloignés du feu pour que nous puissions les voir. C'est mon heure de garde.

Il y avait toujours plusieurs personnes postées aux abords de notre campement pour surveiller les environs. Au moindre doute, nous levions le camp. Cela nous avait sauvés par le passé, du moins, on l'espérait. Efficace ou non, ce dispositif avait le mérite de nous rassurer, nous permettant de fermer l'œil un minimum. Étant donné ma santé, je ne faisais pas partie des personnes choisies pour monter la garde. J'avais longtemps pensé que ma situation m'offrait au moins

cet avantage, jusqu'à ce que je réalise combien j'étais inutile. Pire, j'étais un boulet qui les retardait.

Étonnement, la conversation ne s'était pas aggravée en débat. Il commençait à être tard, avec les journées de marche que nous avions et le reste du travail pour nous trouver à manger et survivre, nous étions vite épuisés. Les gens commençaient à s'éloigner du feu pour regagner leur tente. Tandis que d'autres, comme moi, s'attardaient encore près des braises, histoire de conserver un peu de chaleur.

Je n'avais aucune envie de repartir dans ma tente glacée, où aucune distraction ne pourrait occulter ma douleur. Sans compter que le froid l'empirait. Un peu plus tôt, j'avais choisi l'heure du repas pour m'éclipser, espérant que le silence dans cette partie du campement favoriserait l'endormissement. Je m'étais trompée, bien entendu, la basse température et la souffrance avaient vite eu raison de ma patience et de mon moral.

Contrairement à moi, Adylie, avec qui je partageais ma tente, semblait prête à se mettre au lit. Comme la plupart des gens, elle en prit tranquillement le chemin. En passant, elle posa une main réconfortante sur mon épaule.

— À tout de suite, m'entendis-je lui répondre comme si tout allait bien.

Bien sûr, elle n'était pas dupe. Mais ma grand-mère n'était pas abrutissante de compassion en règle générale. C'était quelqu'un d'assez franc, parfois un peu trop réaliste et amer, mais c'était là que résidait tout son humour, dont j'avais quelque peu hérité. L'ironie s'avérait l'ingrédient essentiel pour garder le moral, enfin, la plupart du temps...

Solène s'était endormie sur mes genoux, ce qui alimentait ma décision de rester là un peu plus longtemps. Je sommeillais sur place, oubliant les autres, oubliant tout. J'aimais tellement la chaleur. Je haïssais le froid.

— Lisor ?

Emmy s'était assise juste à côté de moi, je ne l'avais même pas remarquée. Bastien, passant dernière nous, nous frôla.

— Je vais dans la tente Emmy, déclara-t-il d'une voix bien plus posée que lorsqu'il s'était adressé à Ethiel. Bonne nuit, Lisor, prends soin de toi.

Je lui souris avec sincérité même si mon cœur était comme mort.

— Merci, bonne nuit à toi aussi.

J'appréciais Bastien, je le connaissais depuis tellement longtemps... Et il faisait partie de mes rares amis. Je savais que son agacement face à Ethiel n'était dû qu'au point sensible qu'avait touché cette conversation. À l'accoutumée, Bastien était quelqu'un de calme qui pensait aux autres. Un véritable prodige dans notre communauté où

nous arborions tout un panel de gros égoïstes. En même temps, je choisissais soigneusement mes amis.

De toute évidence, il venait d'accorder à Emmy le loisir de me parler seule à seule. Mon grave manque d'entrain n'avait échappé à personne. Sûrement parce que j'étais trop déprimée pour que mon jeu d'actrice soit convaincant.

— Lisor, tu vas bien ? s'enquit doucement Emmy.

— Oui, oui, ça va et toi ?

— Je vais bien. C'est juste que je m'inquiète. J'aimerais savoir, quand as-tu mangé pour la dernière fois ?

Je sondai ma mémoire. Il était effectivement difficile de m'en souvenir. J'avais commencé à développer un dégoût pour la nourriture, le jour où, en plein repas, on m'avait gratifiée d'une réflexion acide. Étant prise de graves douleurs, je n'avais pas pu participer à la préparation de notre maigre festin cette fois-là. Certaines s'en étaient agacées... Je complexais déjà suffisamment d'être un fardeau pour tous, mais qu'on me le reproche au moment même où j'ouvrais la bouche... cela m'avait fait l'effet d'un coup de poignard. Les fois suivantes, je n'avais plus su manger devant les autres, j'attendais toujours qu'ils aient fini, mais les restes se faisaient rares. Parallèlement, mon appétit avait commencé à s'éteindre. Malheureusement, mes forces m'abandonnaient aussi. Tout ceci n'était pas pour m'aider à garder le cap.

— Heu, je ne sais plus, il n'y a pas longtemps je pense.

Emmy soupira et tira de sa poche un petit morceau de tissu. Elle l'ouvrit, il y avait dedans une tranche de pain agrémentée d'un bout de viande. Elle me tendit le tout.

— Tiens et ne refuse pas ! Tu as une mine affreuse, il faut que tu manges.

J'avais mal au ventre en regardant cette maigre pitance, mais je ne savais pas si c'était de la faim. Et rien qu'à observer la nourriture, j'étais prise de nausées. Pourtant, je ne voulais pas commencer à argumenter, je n'en avais ni la force, ni l'envie. Je levai les yeux vers elle pour la remercier en espérant changer de sujet.

— Tu crois peut-être que tu as meilleure mine ? demandai-je en souriant.

Elle sourit à son tour. C'était de l'humour, Emmy était resplendissante. C'était logique, puisque le jeune homme le plus solaire de notre groupe l'avait choisie elle, entre toutes. Elle avait des cheveux blonds, des yeux bleu clair et des formes avantageuses. J'étais tout son contraire. Mes cheveux châtain sombre, mes yeux marron foncé, comme deux perles obscures plantées dans mon visage exigu et pâle, faisaient de moi l'incarnation de la discrétion. Seules mes lèvres que j'avais conservées rondes et gourmandes, comme durant l'enfance,

me donnaient un peu de fraîcheur. Pour le reste, je ressemblais à un oiseau blessé, du peu que j'avais pu voir dans nos parodies de miroirs.

— Tu n'as pas su dormir, n'est-ce pas ? enchaîna-t-elle, insensible à ma piteuse tentative d'humour.

— Non.

— Tu avais trop mal, c'est ça ?

— Oui.

— Alors, laisse-moi t'aider, déclara Emmy d'une voix décidée. Demain, je te prépare un mélange de plantes et je te ferai des massages. Ça t'avait soulagée la dernière fois, non ? Au pire, je demanderai au groupe qu'on retarde notre départ. Je pense que nous sommes en sécurité ici. Bastien est de mon avis, il aime bien cette forêt. De cette façon, tu pourras te reposer plus longtemps, ce qui soulagera ta jambe j'en suis certaine.

Soudain, sa tendresse et sa bienveillance me transpercèrent le cœur. Je dus verrouiller ma mâchoire pour ne pas pleurer. Afin de me donner une contenance, je glissai les doigts dans les cheveux éparpillés de Solène, qui dormait toujours comme un chaton sur mes genoux. Sa tante qui l'avait élevée était à quelques mètres de nous, restée parmi les dernières personnes qui profitaient un maximum du feu en bavassant.

— Merci, mais... je ne peux pas... je ne voudrais pas faire prendre ce risque au groupe Emmy, murmurai-je.

Ma voix était légèrement chevrotante. Je me sentais tellement idiote. Mais j'étais épuisée. Tellement épuisée, physiquement, comme moralement.

— Hé, Lisor, répondit mon amie en cherchant mon regard. Tu sais à quel point j'ai besoin de toi ? Tu sais combien je te suis reconnaissante d'avoir toujours été là pour moi ? Et tu sais aussi combien le groupe a besoin de toi ? Il y a des choses que tu comprends mieux que personne. Tu as des réflexes en situation d'urgence qui m'impressionnent. Tout le monde peut compter sur toi. Et tu sais pourquoi ? Parce que tu es toujours en survie, tu connais la douleur, tu la combats au quotidien. Tu as toujours su faire face.

Mon menton frémit. J'avais baissé les yeux pour ne plus la regarder. Je détestais devenir perméable aux émotions. Je faisais tout pour que cela n'arrive jamais. Mais Emmy avait les mots pour faire tomber les remparts les mieux bâtis.

— Je sais que tu ne vas pas bien ces temps-ci, Lisor. Mais avec la souffrance que tu endures au quotidien, n'importe qui finirait par devenir dépressif. Alors, laisse-moi m'occuper de toi. J'ai trop besoin de toi. Fais-le pour moi.

Je sentis que des larmes coulaient sur mes joues. Puis les bras d'Emmy m'entourèrent automatiquement. Abandonner le groupe en

traître pour les alléger d'un fardeau allait s'avérer bien plus difficile que je ne l'avais escompté. Peut-être mieux valait-il ranger mes idées suicidaires et reprendre courage. C'était difficile, mais j'aimais tellement Emmy.

Je la serrai contre moi.

— Tu sais... murmurai-je en pleurant, vaincue par sa prose, tu sais que je t'aime fort ?

Elle rit nerveusement.

— Moi aussi, ma chérie, tellement, répondit-elle émue. Alors, promets-moi de te battre. Promets-le-moi.

Je pris une profonde inspiration. J'étais vraiment très facile à manipuler. Un peu d'amour et je balayais d'un revers de main toutes mes sinistres résolutions.

— Je te le promets.

Elle me lâcha et me regarda droit dans les yeux.

— Toujours ?

— Toujours, murmurai-je avec difficulté.

Elle se mit à rire en voyant mon air et me serra à nouveau contre elle. Ce dernier geste eut raison du sommeil de ma petite protégée qui se redressa.

— Il est quelle heure ? demanda-t-elle, ensommeillée.

Je plaquai un gros baiser sur sa joue.

— L'heure d'aller dormir ma petite princesse, répondis-je.

Je me sentais bien, allongée en boule pour conserver la chaleur dans tout mon corps, comme j'en avais l'habitude. J'étais entourée de mes affaires, un mélange hétéroclite d'objets de récupération ou artisanaux. Je n'avais pas grand-chose ceci dit, on devait voyager léger. Mais le peu faisait mon identité et me rassurait. J'écoutais la respiration profonde et nasale de ma grand-mère qui me guidait chaque nuit depuis si longtemps vers le sommeil. Certes, une conversation consolante avec une amie ne suffisait pas à me faire changer d'opinion sur le sens de mon existence. Mais cela avait permis de me détendre, suffisamment pour que la fatigue prenne le dessus. D'autant qu'après avoir avalé le petit repas confié par Emmy, j'avais rendu les armes de ma détresse vers un sommeil réparateur.

Voilà tout le problème, j'étais certaine de m'être endormie profondément et rapidement dans ce genre de sommeil rare qui aurait dû durer des heures. Or, j'étais réveillée depuis quelques minutes, la nuit était avancée et je ne comprenais pas pourquoi. Dans les limbes de mon esprit embrumé – un mélange de rêve, de réalité et de présent – je commençais à saisir que la cause était extérieure à ma petite

personne.

Il y avait de l'agitation autour de notre tente, des petits pas précipités dans la nuit, des lueurs. Je pris enfin conscience qu'il se tramait quelque chose de grave. Alors, la peur me réveilla tout à fait. Je me redressai, percevant que quelqu'un approchait, statufiée par l'effroi.

Chapitre 2

— Lisor ?

C'était la voix d'Emmy qui se voulait discrète. Je baissai la fermeture de l'entrée en me rendant compte que mes doigts tremblaient. Et pour cause, la seule raison à cette agitation ne pouvait être que la présence d'un danger imminent. Le visage de ma meilleure amie apparut dans la semi-obscurité tout à la fois qu'une brise glaciale pénétrait la tente.

— Lisor, ils ont repéré des hybrides à quelques kilomètres, on doit lever le camp au plus vite.

J'étais terrifiée. Notre dernier départ précipité remontait à si longtemps... Et cet endroit était tellement reculé que nous avions espéré pouvoir y rester plus longtemps. Alors, même si nous survivions à cette attaque, ce qui me semblait particulièrement compromis, où irions-nous ensuite ?

Emmy dut comprendre le cheminement de mes pensées à travers mon expression horrifiée, car elle se pencha et plaqua un baiser sur mon front.

— Sois forte, on va s'en sortir.

Elle se redressa et parla distinctement pour que ma grand-mère l'entende également.

— Repliez votre tente, prenez vos affaires et rejoignez-nous au point de ralliement dans quelques minutes. Soyez très discrètes et les plus silencieuses possible. C'est compris ?

— Oui, répondis-je d'une voix que je voulais déterminée.

Je savais pertinemment que je n'étais pas très convaincante. J'avais l'impression que mon sang avait quitté tout mon visage. Et même tout mon corps.

— À tout de suite, m'assura Emmy.

Elle serra brièvement mes doigts, me regarda avec intensité, comme pour me rappeler la promesse que je lui avais faite de me battre. Puis elle se leva et fit volte-face pour parer à ses propres urgences. Dans ce genre de cas, chacun avait une mission bien définie à l'avance afin que tout le monde soit prévenu et que les affaires de la communauté soient sauvées. Certains avaient aussi pour devoir d'effacer nos traces. Une

obligation pénible et dangereuse. Mais les personnes âgées ou handicapées étaient dispensées de ces tâches, l'important étant qu'elles parviennent à évacuer rapidement.

Je me retournai vers ma grand-mère, elle s'était redressée, immobile comme une momie dont elle avait les rides et la sécheresse. J'avalai ma salive avec difficulté, une boule dans la gorge. Je l'aimais tant et pourtant je sentais l'imminence de sa perte ainsi que celle de ma propre mort. Brutalement, je prenais conscience d'à quel point je tenais à la vie. Nous nous regardâmes un instant, comme si nous étions conscientes plus que les autres que c'était la fin. Jamais je n'avais eu un pressentiment aussi fort et aussi macabre. Peut-être était-ce aussi parce que, comme ma grand-mère, mon corps affaibli aspirait au repos que procure la mort et était donc plus enclin à en deviner la proximité. La douleur se faisait discrète pour le moment, mais j'avais l'habitude. Elle s'endormait pour mieux me faucher quand je m'espérais sauvée. J'étais épuisée de cela.

Je pris une profonde inspiration. J'avais fait une promesse. Je ne devais pas rendre les armes. Je devais tout faire pour essayer de m'en sortir. Pour Adylie, pour Emmy, Solène et tous les autres.

— Allez, il faut qu'on se dépêche mamie. Tu as besoin d'aide pour tes affaires ?

Désormais, je n'autorisais plus les pressentiments et la peur guider mes gestes, ou seulement dans l'énergie que me conférait l'adrénaline. Me battre, je savais, c'était l'histoire de ma vie. Aussi miteux fussent mes combats...

J'entrepris de replier, dans des gestes rapides, les premières couvertures sous la main. Nous n'allions pas tout transporter ; au pire, j'enterrerai quelques petites choses pour ne pas trop nous charger. Mais il fallait faire vite. Très vite, j'en transpirais d'avance. Le froid n'avait plus d'emprise sur moi. La dernière fois que des hybrides nous avaient approchés, et ce de très loin, j'avais été soufflée par leur rapidité et leur endurance. Cela remontait à des années, j'allais me montrer encore plus forte que cette fois-là, ne serait-ce que pour la sécurité de mon groupe. Ne serait-ce que par honneur. L'honneur avant la mort.

— Attends, déclara ma grand-mère.

Je levai les yeux vers elle, remarquant enfin qu'elle n'avait pas bougé d'un pouce.

— Referme la tente, il faut que je te parle.

Sa voix était froide, emprunte d'une gravité qui différait de son timbre habituel.

— Tu es sérieuse ? répliquai-je. On va mourir si on tarde et on met les autres en danger !

— Lisor, tu sais tout comme moi qu'on est tous déjà morts.

Je sentis un frisson glacial me parcourir l'échine. Ma grand-mère avait donc le même pressentiment implacable que moi. De ce fait, pour ne pas perdre de temps, je refermai la tente discrètement. Autour de nous, j'entendais les gens s'activer aussi silencieusement que possible. Mais certains pleurs d'enfants semblaient vouloir réduire leurs efforts à néant.

Reprenant ma position initiale, je vis qu'Adylie était occupée à farfouiller ses affaires. Seule notre petite lampe à énergie solaire, récupérée dans l'une de nos expéditions dans l'Ancien Monde, éclairait la tente d'un petit halo blafard. J'osais espérer que ma grand-mère se décide à ranger. Mais au lieu de remplir son sac à dos, elle semblait être en train de le vider. Crispée, j'attendis.

Adylie était une femme de caractère, intelligente, vive, mais il lui arrivait de faire des choses complètement insensées. J'avais peur d'entrer dans l'une de ces rares phases. J'étais même mortifiée, car ça n'était vraiment pas le moment.

— La voici ! s'exclama-t-elle.

Elle se tourna vers moi. Elle tenait entre ses doigts une petite boîte rectangulaire en bois. Je n'avais jamais vu cet objet.

— Maintenant il va falloir que tu m'accordes une extrême attention, Lisor. Ce que je m'apprête à te dire pourrait te sauver la vie. Tu dois m'écouter et m'obéir au doigt et à l'œil concernant tout ce qui va suivre.

Je la regardai, encore plus hébétée. Le vent agitait la tente et j'entendais nos voisins replier la leur. Adylie me contemplait avec un œil sévère que le mauvais éclairage rendait encore plus terrifiant. Elle ne m'avait pas parlé ainsi depuis l'enfance, lorsqu'elle me grondait en général. Je me résolus à ne plus rien dire et j'assentis d'un mouvement de tête.

Elle ouvrit la boîte. À l'intérieur miroitait une fiole contenant un liquide transparent aux reflets bleutés. Cela ne pouvait pas appartenir à une ville de l'Ancien Monde, le contenant était dans un style moderne et semblait solide, à toute épreuve. Un bouchon léger, en plastique, semblait-il, fermait le tout.

— Qu'est-ce que... commençai-je.

Ma grand-mère me flanqua aussitôt une petite tape humiliante sur le sommet de la tête, qui me décoiffa légèrement.

— Tais-toi ! Je t'ai dit de m'écouter, c'est une question de vie ou de mort !

Décidément, son comportement me replongeait en enfance. Je remis mes cheveux en place d'un geste lent et timide. On allait mourir et elle pétait littéralement un câble.

— Ce liquide s'appelle l'Imative A. C'est un mélange chimique dont chaque gorgée permet à un être humain de se faire passer pour un

hybride lambda. Pendant à peu près vingt-quatre heures, il donne pratiquement les mêmes capacités qu'un hybride. Ses constantes globales sont également comparables.

— Tu plaisantes ? Où as-tu eu ça ?

— La question n'est pas de savoir comment j'ai eu ce produit. La question est de savoir si tu es capable de t'en servir au bon moment. Il faudra te montrer forte et courageuse. Il me semble t'avoir tout appris dans ce domaine. Maintenant, écoute-moi attentivement : si tu sens que des hybrides sont proches de te trouver, avale une gorgée. L'effet sera très rapide. Tu seras semblable à eux. Ensuite, fais semblant d'être amnésique. Si tu joues assez finement, ils t'emmèneront dans leur ville fortifiée, en espérant qu'Olyméa soit bien la plus proche... Là-bas, il te faudra faire vite et tenter de rencontrer Zefryam Oreisha. Tu m'as comprise ?

— Un hybride ?

— Non, c'est un azra.

— Quoi ? Mamie comment connais-tu des azras ? Comment as-tu eu cette fiole ? Pourquoi ne pas nous en avoir parlé plus tôt ? Cette substance aurait peut-être pu sauver certains d'entre nous...

Je n'eus pas le temps de finir mon avalanche de questions que je me pris une nouvelle petite claque sur la tête. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Je t'ai dit de m'écouter, Lisor ! Tu veux mourir cette nuit ? Alors, sois un peu plus attentive ! Il est trop tard pour les questions. Et cesse de me regarder comme si j'étais une vieille sénile. Je sais parfaitement ce que je fais. T'ai-je déjà donné des raisons de douter de moi ?

Je n'osai pas me prononcer sur l'affaire, j'avais trop de questions et elle trop de colère dans le regard. Je ne tenais pas à me prendre une nouvelle gifle.

— Je ne t'ai rien dit de tout cela pour te protéger. Des humains tueraient pour cette fiole. Et ils me tueraient pour ce que j'ai fait. Alors, n'en parle à personne. Ne tente pas de sauver qui que ce soit avec ceci. Tu te perdrais. Est-ce clair ? Cette fiole est un héritage familial. Elle te revient à toi et toi seule. Si tu t'en sors et que tu parviens à trouver Zefryam, tu pourras lui dire qui tu es réellement, que tu viens de ma part, ton nom de famille le fera forcément réagir, il t'aidera sûrement. Pour le reste, tu ne devras révéler ton identité à personne. Les hybrides te tueront s'ils connaissent ta nature. Ou pire, ils tenteront des expériences sur ta personne.

J'étais bouche bée. Je me pris une nouvelle claque.

— MAMIE ! m'exclamai-je. Je n'avais rien dit !

— C'est pour cette tête d'ahurie que tu fais ! Je ne supporte pas ça, je ne t'ai pas élevée de cette façon ! Tu es une Gianello, reste digne en toute circonstance ! Si tu dois mourir, meurs digne ! Si tu dois être

surprise, sois surprise avec dignité !

Je craignais qu'elle me frappe à nouveau, tellement mes yeux s'élargissaient encore à l'entendre parler. Certes, elle avait souvent eu certaines prétentions par rapport à notre lignée, mais elle m'avait surtout enseigné de belles qualités, en hommage à ma mère. L'honneur... n'avait rien à voir avec cet orgueil stupide dont elle faisait preuve subitement. Mais ma tête devait être suffisamment pathétique pour lui faire penser que je n'arriverais jamais à passer pour une hybride. Formule ou pas formule, je n'en avais absolument pas l'étoffe.

— Lisor, Adylie, vous faites quoi... !? s'exclama la voix horrifiée de l'un de nos voisins.

Je me retournai, prête à bouger, terrifiée, fixant la porte en toile de notre tente. Ma grand-mère retint mon bras par le poignet. J'entendis notre ami s'éloigner en courant, trop préoccupé par son propre sort.

— Promets-moi Lisor que tu ne donneras ceci à personne et que tu vas te battre pour survivre.

Qu'avaient-ils tous à me demander de survivre, moi ? Elle mettait en ma personne des espoirs inutiles. Je n'étais pas une « Gianello » digne de ce nom : je boitais, j'étais faible et pessimiste. Mais nous allions mourir, et une vieille dame – aussi étrange fut-elle – méritait que ses dernières volontés fussent satisfaites.

— Je te le promets, déclarai-je d'une voix digne et ferme.

Elle sourit et ses yeux pétillèrent, embellis par la lumière que projetait la fiole sur son visage. C'était dans ce regard-là qu'on devinait la femme hors du commun qu'elle avait pu être et dont, de toute évidence, j'ignorais pratiquement tout.

Elle ferma la boîte contenant l'Imative A et la fourra dans mes mains.

— Une dernière chose, cette formule n'est pas sans conséquence. Elle est très dangereuse pour la santé humaine. Il te faudra donc trouver Zefryam au plus vite.

J'ouvris de grands yeux puis m'efforçai de reprendre une figure digne, afin de m'éviter toute nouvelle punition corporelle.

— D'accord, mourir vite ici avec tout le monde. Ou mourir lentement au milieu de mes pires ennemis... J'ai saisi.

Adylie leva sa main, révoltée. Je retins son bras.

— Ça va, je plaisante, assurai-je, très sûre de moi. Avoir de la répartie et du caractère, n'est-ce pas cela que tu attends d'une Gianello ?

Elle ralentit son geste et se contenta juste de caresser ma joue.

— Je l'espère, ma petite fille, déclara-t-elle avec un sourire.

Adylie n'était pas très douce au naturel, c'était une chose à laquelle je m'étais adaptée depuis la mort de ma mère ; aussi brutal fut ce changement d'éducation. Je l'aimais comme cela et je n'en attendais

pas plus.

— Contente-toi de passer la nuit, ce sera déjà beaucoup, soupira-t-elle. Allez hop, allons agrémenter la joyeuse partie de chasse de nos ennemis.

Elle entreprit de ranger ses affaires comme si elle était réellement de bonne humeur. Je me demandais si elle était vraiment prête à la mort. Pour ma part, je ne l'étais pas, mais alors, absolument pas. Si mon corps éreinté semblait vouloir la réclamer depuis longtemps, si mon moral m'y conduisait trop souvent par la pensée, devant elle je perdais tout courage, toute résolution.

Je me mis à entasser mes affaires pêle-mêle dans mon sac à dos. J'agissais comme un automate, totalement sous le choc de ce qui se produisait et des révélations ahurissantes de ma grand-mère. Elle avait toujours été un être à part, mais de là à cacher un si grand secret...

— Comment as-tu connu cet azra ? demandai-je lorsque nous eûmes à peu près fini.

— J'ai fait beaucoup de choses durant ma jeunesse, soupira-t-elle. Il est trop tard pour te raconter tout ça. Partons !

Je savais pertinemment que l'urgence n'était pas la seule raison à son mutisme. Elle ne voulait tout simplement pas avoir à s'expliquer. De toute façon, une part de moi ne croyait pas un mot de son histoire. Elle était folle ou il y avait quelque chose qui m'échappait. Et j'avais plus urgent à penser... comme tenter de survivre et de ne pas faire périr le groupe à cause de notre retard.

Elle s'extirpa de la tente. Notre tente, vide. J'eus un pincement au cœur. Même si je me couchais chaque nuit en craignant ce genre de scénario, je n'arrivais pas à réaliser que c'était réel.

Lorsque je fus dehors à mon tour, le camp était pratiquement vide, les retardataires allaient vers la forêt, à notre point de ralliement.

Je repliai la tente à vitesse extrême, c'est à dire, n'importe comment et je la fourrai dans mon sac. Il était désormais énorme et difforme. Quant à son poids... une horreur, comme d'habitude.

— Dès que les choses tourneront mal, je te conseille de l'abandonner, il ne te servira à rien du tout, déclara Adylie qui l'observait également.

Nous nous hâtâmes de rejoindre les autres. Nous avions le droit à très peu de lampes. Nos yeux étaient naturellement très habitués à l'obscurité, mais cette nuit était si noire que quelques petites torches rechargeables manuellement n'auraient pas été de refus. Je tenais la mienne étroitement serrée entre mes doigts avec l'espoir qu'on m'autorise à en faire usage.

Le groupe était effrayé, transi par le froid qui nous tombait dessus tout à coup. La forêt était silencieuse ; très souvent notre alliée, notre

mère nourricière, notre protectrice, j'espérais qu'elle nous aiderait ce soir. Après tout, il n'y avait pas la moindre trace d'hybrides dans les parages, ils étaient peut-être encore loin.

Réunis en cercle, nous attendions les instructions pour partir. Les conversations sur notre future destination allaient bon train. D'autres remettaient en cause les raisons de ce départ.

— Tout le monde est là ? demanda Franc d'une voix assez forte pour couvrir le brouhaha ambiant, sans toutefois crier.

— Oui, répondirent certains.

J'aperçus Emmy proche du centre du groupe, qui me fit un signe de la main.

— Très bien, partons !

— Où sont Siam et Ethiel ? demandai-je à voix basse.

— Je présume qu'ils restent en arrière pour effacer nos traces, répondit ma voisine de droite.

Je me tournai vers ma grand-mère, ses cheveux blancs la rendaient légèrement plus visible dans l'obscurité. Je devinais son expression plus que je ne pouvais la voir. J'étais certaine qu'elle venait de pincer les lèvres d'un air entendu. Siam et Ethiel allaient mourir les premiers. Voilà qui était fait.

C'était une organisation dont nous avions l'habitude, l'un des guetteurs venait nous informer du danger, puis repartait prévenir le premier de l'itinéraire choisi par le groupe, afin qu'ils puissent tous deux nous rejoindre. Mais cette fois, mon intuition me faisait douter qu'ils y parviennent. Et je n'aimais pas cela du tout.

Je me renseignais encore auprès de ceux qui m'entouraient. J'aurais aimé que les informations glanées n'appuient pas mon pressentiment. Pourtant, c'était le cas : de véritables hybrides avaient été repérés par les deux jeunes hommes. Le danger était réel. Cela faisait très longtemps que nous n'avions pas eu une alerte aussi sérieuse et en pleine nuit de surcroît.

Adylie marchait tranquillement. Bien entendu, il ne fallait pas espérer qu'elle m'éclaire davantage sur ce qu'elle m'avait révélé dans la tente. Ce qui ne l'empêchait pas néanmoins d'avoir vérifié avec attention l'endroit où j'avais conservé sa fiole mystérieuse. J'avais opté pour la poche de mon manteau. Elle semblait satisfaite, mais avait, à plusieurs reprises, lancé des regards glacés dans cette direction. Je présumais qu'elle voulait me rappeler tous mes engagements. Y compris ceux qui exigeaient que je me taise et que je me batte pour survivre. Si je n'avais pas été si inquiète, j'aurais sûrement ri de son comportement. Adylie était quelqu'un d'amusant en son genre.

Le froid, mon sac et la marche commencèrent très vite à me fatiguer. Les enfants râlaient eux aussi et si je n'avais fait quelques efforts pour prouver que j'étais une Gianello digne de ce nom, je me

serais moi aussi laissée aller à quelques plaintes bien senties. En fait, j'avais peur et en même temps, je n'arrivais pas à réaliser que nos vies puissent être en danger de mort. Des marches comme celle-ci, dans la peur, on en avait tant eu ! De plus, si c'était réellement mes derniers instants, je voulais me montrer assez digne. Bien sûr, il m'était impossible de ne pas boiter. D'autant plus que le poids de mon sac alourdissait mes pas. La douleur s'éveillait lentement, tel un serpent se déroulant sous le soleil. Bientôt, elle promettait de rendre cette fuite encore plus délectable... Sans oublier que les racines et les branches invisibles dans l'obscurité, qui me faisaient sans cesse trébucher, n'étaient pas pour améliorer les choses.

Emmy se fraya un chemin jusqu'à nous, je ne sais pas par quel prodige vu le noir total dans lequel nous progressions. Elle prit ma main. Contrairement à Adylie, elle était chaleureuse et maternelle, ce qui était à la fois très agréable pour moi et à la fois déroutant. Comme je l'aimais.

— Tout va bien ? Vous avez mis du temps à nous rejoindre, j'étais inquiète.

— Ça va, dis-je. Je suis désolée. C'était difficile de tout réunir sans paniquer.

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle m'avait toujours assuré que j'étais douée pour les situations de survie, elle soupçonnait peut-être quelque chose. Mais quoi ? Moi-même, aussi imaginative fus-je, n'aurais jamais pu présager le grand moment de science-fiction dont ma grand-mère m'avait fait cadeau.

— Tu sais où on va aller ? demandai-je.

Elle secoua la tête, du moins, c'est ce que je crus voir. Franc disposait de la seule lampe autorisée, indispensable pour guider nos pas et ne pas le perdre de vue puisqu'il tenait la tête du groupe. Il n'était pas à proprement parler le chef. Il y avait des hommes plus jeunes et plus costauds qui aimaient imposer leurs décisions. Mais il avait été reconnu qu'en cas d'urgence, il était le meilleur guide et même en règle générale, il était doué pour parler à un groupe, calmer une foule et inspirer confiance.

— Toujours plus loin, répondit Emmy, je présume que l'on n'a pas d'autres choix.

Elle resta un moment silencieuse. Elle devait être très déçue, elle qui avait projeté tant d'espoirs en ce lieu.

— On trouvera, m'entendis-je lui dire pour la rassurer. On va dégoter un endroit plus sûr. On va tout faire pour.

Elle me regarda, mais tout comme moi, il lui était difficile de voir quelle tête je faisais. Alors pour lui montrer ma confiance, je serrais ses doigts dans les miens. Ce qui me permettait de garder l'équilibre dans cette marche hasardeuse. Les gens autour de nous toussaient et

râlaient. Les arbres bruissaient mollement sous le vent qui s'acharnait par moment.

— J'ai peur, avoua-t-elle assez bas pour que je sois la seule à pouvoir l'entendre. J'ai l'impression que l'entente est un peu trop compromise... Les gars n'arrêtent pas de se disputer et Bastien ne sait plus garder son calme. J'ai peur qu'on doive scinder le groupe. Enfin, dans le meilleur des cas. Surtout, il faut à tout prix que tu sois près de nous si cela arrive. Viens marcher à l'avant avec ta grand-mère, comme ça, nous serons ensemble quoi qu'il advienne.

Je soupirai.

— On ne peut pas, il y a déjà eu des disputes là-dessus. Les personnes plus lentes doivent rester à l'arrière. C'est pour la sécurité du groupe.

J'eus l'impression qu'Emmy grognait.

— Je n'ai pas envie de risquer...

Mais sa phrase fut coupée nette par quelqu'un qui la bouscula sans ménagement. C'était Siam, d'après ce que je crus voir.

— Il faut faire vite ! s'exclama-t-il essoufflé. Vous êtes beaucoup trop lents ! Ils sont plus près que prévu. Vous m'entendez ? IL FAUT COURIR OU VOUS MOURREZ !

Sa venue surprise et sa déclaration jetèrent un vent de panique dans nos troupes. Je sentis les gens s'agiter, je perçus des pleurs d'enfants et dans toute cette bousculade, Emmy peinait à me tenir la main.

— Viens, déclara-t-elle, il faut que je...

— Retrouve Bastien, lui ordonnai-je, on se retrouve plus tard.

Elle obéit à contrecœur, fouillant l'obscurité pour mieux croiser mon regard. Mais la visibilité était trop mauvaise, ce que je déplorais, car mes yeux lui disaient qu'elle pouvait partir confiante. Après une dernière pression sur mes doigts, elle lâcha ma main et disparut dans le reste du groupe.

J'attrapai pour ma part la main de ma grand-mère et l'invitai à accélérer, à courir pour suivre le mouvement et obéir à l'ordre de Siam. J'avais les yeux fixés sur la petite lampe que trimbalait Franc et je ne voyais plus que cela.

L'étau se resserrait.

Notre pressentiment conjoint ne faisait que se confirmer et je n'aimais pas ça. Pour une fois dans ma vie, j'aurais donné n'importe quoi pour avoir tort.

Adylie courrait assez vite, elle avait beau être âgée, elle tenait la forme. Pour ma part, je devais faire peine à voir. Ma jambe brûlait et mon visage n'était plus qu'une grimace de douleur, mais je devais lutter. Pour toutes mes promesses. Mais pas seulement, j'avais envie de vivre désormais.

Notre groupe commençait à s'éparpiller sous l'effet de la peur. L'élan

de panique causé par Siam, avéré ou non, ne nous aidait pas. Un instant, je m'arrêtai, trop endolorie et pliée en deux par un point de côté. Mon sac trop lourd m'empêchait de courir. On me bouscula de plein fouet et je faillis tomber.

Je sentis que ma grand-mère venait d'arracher mon sac de mon dos, elle le jeta par terre sans aucun scrupule. Je fus soulagée, mais l'idée de me retrouver sans ma maison et tous mes objets était insupportable, je m'apprêtais à le ramasser lorsque j'entendis un coup de feu et des hurlements. Des rayons lumineux traversaient la forêt.

Ils étaient là. Les hybrides.

La panique nous submergea. Je fus de nouveau bousculée, j'entendis des cris, des pleurnicheries et d'autres détonations. La lumière projetée par les hybrides nous permettait d'y voir plus clair. Mais, je fus tellement chahutée par ceux qui me dépassaient pour survivre que je perdis l'équilibre et m'étais à terre. Ma grand-mère se pencha pour m'aider à me relever.

— N'oublie surtout pas tout ce que je t'ai dit ! s'exclama-t-elle.

Un faisceau lumineux faucha sa silhouette puis une détonation. Elle tomba tout à coup à terre, juste à côté de moi, ses yeux grands ouverts me fixant, tandis que ses cheveux blancs, éparpillés, semblaient s'étirer vers moi comme de longs lacets lumineux. Je la regardai, complètement pétrifiée. Le noir l'enveloppa à nouveau. Je ne comprenais pas ce qui se passait. C'était impossible. Tout ceci était un cauchemar, un simple cauchemar. J'allais me réveiller.

— LISOR ! hurla une voix.

Emmy... Emmy... Je me redressai tant bien que mal sur mes jambes, me cramponnant à un tronc. L'obscurité s'était à nouveau refermée sur moi. Je n'aurais même pas été capable de localiser le corps de ma grand-mère. Je n'en avais même pas envie. Tout ceci était un cauchemar, rien ne pouvait être réel. Il y avait une différence entre savoir la mort toute proche et la contempler dans les yeux.

Et cette différence était insupportable, je ne pouvais pas l'affronter.

Les détonations s'étaient poursuivies, mais plus loin, comme si les hybrides s'étaient élancés à l'assaut des humains les plus rapides qui filaient à travers la forêt. Mais Emmy m'avait appelée, j'étais certaine d'avoir entendu sa voix. Il fallait que je la trouve, que je la suive. J'essayais de me repérer à ce son. Cet unique son qui m'avait rappelé que je n'étais pas seule. Qui m'avait rappelée dans le monde des vivants. Seuls les halos de lumière projetés par les hybrides pouvaient me guider. La lampe de Franc avait disparu. Je n'osais pas penser qu'il puisse en être de même pour lui. Je ne discernais personne autour de moi. Une détonation assez proche me fit comprendre que la direction

vers laquelle je m'engageais – là où je pensais avoir entendu Emmy – était la mauvaise. Cela me rapprochait de mes ennemis. Je fis donc demi-tour, courus et puis m'arrêtai contre un arbre. Là, à moitié avachie sur lui, le cœur au bord des lèvres, essoufflée, comme sur le point d'exploser, je vomis.

C'était irréel, tout cela était irréel. Pourquoi n'étais-je pas encore morte ?

Je respirais de façon saccadée, comme si j'allais m'étouffer, jusqu'à ce que j'entende des pleurs.

— MAMAN ! MAMAN !

Le petit Eden, un enfant de notre communauté, criait et cherchait sa mère. J'essuyai mon visage couvert de sueur et de larmes et me forçai à reprendre le contrôle de mon corps totalement sous le choc. Des spasmes me tordaient le ventre, mes mains tremblaient tellement que je n'avais aucune prise et mes pieds refusaient de se frayer un chemin de manière cohérente. Un cauchemar... Un cauchemar...

Eden...

— Eden, murmurai-je à voix haute. EDEN !

Je me guidai au son désespéré de sa voix pour enfin le trouver. Je l'attrapai et le plaquai contre moi. Il devait avoir trois ou quatre ans. Sa mère était-elle morte ? Je le soulevai. Je retins un hurlement. Ma jambe...

Je n'étais que douleur et choc. Mais il y avait Eden. Je devais me battre pour lui désormais. Je devais sauver cette petite vie. J'entrepris de courir vers l'obscurité, m'enlisant dans le noir complet. Loin des détonations et des cris, loin des lueurs projetées par les spots des hybrides. Je courais, oubliant la douleur. Seul Eden comptait. Je refusais de penser aux corps que j'avais vu s'effondrer en parallèle de ma grand-mère. Je refusais de penser à la mort potentielle de tous mes amis.

Bien que cahoté par ma course effrénée, mon étreinte semblait avoir vaguement calmé Eden, qui pleurait avec moins d'hystérie. Je me rendis compte que pour ma part, je n'arrêtais pas de parler. Je lui répétais en boucle « ça va aller ». J'avais l'impression que mon cerveau était passé en état d'alerte, d'une manière qui me rappelait tragiquement celle où, enfant, j'avais dû fuir mon village. Tout à coup, les souvenirs de cet instant, d'il y a tant d'années, me revenaient avec précision. Comme si je n'étais jamais vraiment sortie de ce cauchemar. Comme si je n'avais jamais cessé d'être une proie, n'ayant pas eu la vie sauve autrefois, juste différé ma mort.

« Ça va aller, ça va aller, je suis là, Eden, je suis là. »

J'aurais voulu trouver autre chose à lui dire, j'aurais voulu avoir un meilleur réflexe que cavalier dans l'obscurité. Malgré toutes mes connaissances en survie, je me savais très faible comparée aux

hybrides. Ils avaient des sens surdéveloppés. Il leur suffisait d'avoir trouvé notre nid puis de nous traquer un à un.

Je courais toujours plus. Ignorant tout. Eden pleurait « maman » contre moi. Il m'était difficile de me taire, alors je ne pouvais pas espérer qu'il en fasse autant. J'avais l'esprit sens dessus dessous et à part courir, je n'arrivais pas à mettre le doigt sur une solution qui lui épargnerait la vie.

— EDEN !

C'était la voix de sa mère, Aline. Elle arriva sur nous comme sortie du néant. Ses mains saisirent l'enfant. Apparemment, je n'avais pas été la seule à me réfugier de ce côté de la forêt.

L'enfant retrouva sa mère qui fila aussitôt.

— Attends ! suppliai-je, complètement désespérée.

— Non, Lisor, pardon, mais je dois le sauver, tu es trop lente pour qu'on t'attende.

Elle s'enfonça dans la forêt qui l'avalait. Je ne voyais que des troncs sombres autour de moi qui se découpaient sur un ciel très légèrement plus clair, des feuillages qui s'animaient sous le vent polaire de la nuit, de lointains cris et des détonations. Je m'arrêtai. Je ne savais plus respirer. Avoir porté Eden sur toute cette distance m'avait tuée. Je me demandais si je n'allais pas m'asphyxier. Ma main glissa dans ma poche. Mon seul bien était la « potion magique » de ma grand-mère. Mais je n'arrivais pas à croire que ce soit possible. Il y avait forcément une autre explication. Un tel remède aurait été irréaliste. Et par ailleurs, cela aurait été criminel de sa part de nous l'avoir caché durant tout ce temps ; particulièrement à l'époque où ma famille était morte pour nous protéger.

Peut-être était-ce tout simplement un poison qui mettrait fin à mon agonie plus rapidement. Cette idée me semblait la plus plausible. Soudain, je crus entendre des voix. Je laissai retomber la boîte en bois au fond de ma poche. Parmi eux, il y avait peut-être Emmy. C'était inespéré. Je devais la retrouver. À ma détresse, à la panique – à mon état d'hystérie plutôt – s'ajoutait l'horreur d'être seule, traquée dans la nuit par mes pires ennemis...

Je me mis à courir – du moins à claudiquer, à me traîner – dans la direction espérée.

« Emmy... Emmy, sois là, je t'en prie. »

J'avais et à l'obscurité s'ajoutaient mes larmes. « Pitié... » Mon esprit repassait en boucle les images les plus terribles. Ma grand-mère sur le sol, ses yeux vides traversés par le faisceau d'une lumière blafarde. Les tirs autour, les corps qui tombaient dans les ténèbres. Je pleurais et sentais mon estomac se retourner. Mais il était vide.

Soudain, je les vis. Ils traversaient une espèce de toute petite clairière dans la forêt. C'était un groupe entier de survivants. Pourquoi

étaient-ils encore là ? Peu importait. Cet endroit était un peu plus clair grâce au manque de feuillage. J'aperçus au loin ce qui ressemblait le plus à de longs cheveux blonds.

— Emmy, murmurai-je en m'accrochant à un arbre.

Ma voix faisait peine à entendre. Comme un murmure de mourante.

J'entrepris de courir pour les rejoindre, mais mes jambes, engourdis par la douleur pour l'une et le manque d'oxygène pour l'autre, ne voulaient pas obéir.

Quand j'aperçus des faisceaux de lumière les balayer, mon soulagement s'effaça d'un coup, laissant place à l'horreur. Je compris pourquoi ils étaient arrivés là. Traqués par les hybrides, ils s'étaient dispersés comme du gibier effaré, sans la moindre stratégie. Comme tous les autres. Comme moi-même. Peut-être étions-nous simplement encerclés. Contraints de tourner en rond. Forcément pris au piège.

Et, comme je le craignais de toutes les cellules glacées de mon être, les détonations reprirent. Tous les corps s'effondrèrent les uns après les autres. Emmy était parmi eux et j'assistai au spectacle de loin. Incapable de faire quoi que ce soit.

Il fut presque impossible de retenir mon cri. Mais j'étais si faible que seule une longue plainte sortit de ma bouche tandis que mon corps perdait toute contenance. C'est là que je sentis des mains m'attraper dont une qui se plaqua sur mes lèvres. Je voulus me débattre, mais c'était peine perdue. Je n'avais plus de force.

— Non... non... non... pas Emmy..., dis-je à voix haute ou seulement dans ma tête, je n'étais plus assez consciente des choses pour en être certaine.

Si peu d'êtres qui avaient reçu mon amour et ils mouraient tous devant moi ! Moi qui avais pourtant la mauvaise santé, le mauvais caractère et l'inintérêt de tous les seconds rôles ! C'était moi, qui aurais dû y passer, moi, avant eux tous !

— Arrête, c'est moi, Lisor, tiens bon !

Je mis un certain temps à reconnaître la voix qui me parlait. J'étais à moitié évanouie. Je ne sentais plus mon corps ou seulement la douleur.

— Ethiel ?

— Chut, ne parle pas.

Mes yeux n'arrivaient plus à se fixer sur quoi que ce soit. J'avais une profonde douleur au ventre. Les arbres tournaient autour de moi. Et tout à coup, je me sentis soulevée de terre. Mais la réalité devint impalpable. J'étais sous le choc. Je ne pensais plus. Ne sentais plus. Ou seulement l'air qui passait difficilement dans mes poumons.

Je me sentais mourir. Tout était mort.

Chapitre 3

Les sons explosèrent à mes oreilles : la forêt, les oiseaux, le vent dans les arbres, le souffle irrégulier de celui qui me portait, les brindilles qui crissaient sous ses pieds. Mais surtout, je pouvais percevoir la douleur émotionnelle, insupportable, qui écrasait ma poitrine et rendait ma respiration très difficile.

J'ouvris les yeux et la peur revint en bourrasque à mesure que j'essayais de décrypter le décor et la situation.

La forêt, la lumière, mon corps dans un état pathétique, mon cœur déchiré. De toute évidence, j'avais perdu connaissance pendant un moment et Ethiel – qui avait survécu – m'avait sauvée. Pourquoi ? Pourquoi s'était-il mis en tête de m'aider en se mettant lui-même en danger ? Et pourquoi ne pouvais-je pas être morte ? Je n'avais pas envie d'affronter toutes les émotions que j'allais devoir affronter. Y compris cette course poursuite qui ne daignait pas s'achever.

Je me débattis pour qu'il me pose à terre. Il avait le visage épuisé, essoufflé, des cernes violacés sous les yeux, facilement visibles grâce au soleil qui s'était levé et couvrait les environs d'une brume laiteuse et humide. Il reprit son souffle tandis que j'essayai de trouver mon équilibre. Ma jambe me faisait mal et mon cœur déchiré davantage encore. Passé l'engourdissement de mon inconscience proche, la panique pouvait revenir. Torrentielle. Et elle concernait Ethiel. J'étais terrifiée pour lui. Pourquoi se mettre en danger à cause de moi ? Moi qui voulais mourir !

Certes, mon instinct de survie m'avait poussée à avancer dès que la situation était devenue critique, c'était un réflexe humain ou de la lâcheté, je n'étais pas encore décidée sur le terme qui convenait. Quoi qu'il en soit, j'estimais ne plus mériter la vie. Pas après avoir tant souhaité la perdre. Et je ne méritais pas davantage que quelqu'un mette la sienne en péril pour ma personne.

— Tu es fou, m'exclamai-je en tâchant de lui faire face, pourquoi m'as-tu portée sur une telle distance ? Sans moi tu pourrais être tellement plus loin... tu...

Ethiel me fit taire en pressant une main sur mes lèvres. J'eus tout le loisir de contempler ses traits distordus par l'épuisement pour m'avoir

trimbalée si longtemps ; et néanmoins, qui ne manquaient pas de grâce. Au bout d'un instant, il dévissa ses doigts et je pris conscience de l'inintérêt de mes pensées. S'il était dans cet état, c'est que nous étions encore poursuivis. Quel idiot... je ne m'en remettais pas, pourquoi s'être encombré avec un poids mort tel que j'avais dû l'être sur des kilomètres ? S'il m'avait abandonnée, les hybrides m'auraient trouvé évanouie et m'auraient achevée sans que j'en prenne conscience. Je fantasmais sur cette douce mort à laquelle j'avais malheureusement échappé. J'étais repartie à la case départ, j'allais de nouveau souffrir d'une traque infernale en mettant en danger quelqu'un d'autre de surcroît...

Mais tout n'était pas perdu, je pouvais peut-être encore lui faire entendre raison. Je repris sur un ton beaucoup plus bas cette fois :

— Ethiel, je t'en prie, abandonne-moi, tu perds du temps.

Ethiel devait baisser la tête pour me contempler, il était grand et mince, mais d'une minceur tonique et musclée qui n'avait rien à voir avec ma maigreur d'oisillon.

— Est-ce que tu peux marcher ? souffla-t-il d'une voix rauque, car il peinait encore à retrouver son souffle.

— Je ne serai pas rapide, j'ai si mal.

Il passa ses bras autour de ma taille pour me soulever. Je me débattis copieusement. Il me reposa.

— Non, Ethiel je t'en prie, tu vas mourir à cause de moi !

Il me prit par les épaules, me regarda avec une grande détermination et inspira profondément avant de débiter :

— Lisor, écoute-moi bien, tout ceci m'est déjà arrivé. Avant de vous trouver, j'ai perdu tous mes proches de cette façon et j'ai dû errer seul pendant des mois. Il est hors de question que je recommence. Je vais tout faire pour te sauver, alors accepte-le au lieu de nous faire perdre du temps.

Très surprise, je ne sus quoi dire. Je n'étais pas habituée à ce qu'un étranger m'accorde de l'importance. Mais tout à coup, je perçus son point de vue : il avait besoin d'une raison pour survivre, pour se battre encore. Comme le petit Eden l'avait été pour moi la veille pendant les quelques minutes où je l'avais porté. Et puis, n'aurais-je pas tout fait pour sauver l'un de mes congénères d'une mort certaine, même évanoui ? Si, bien sûr que si. Je ne pouvais pas lui reprocher son humanité. Il s'avança pour me soulever à nouveau mais je le repoussai doucement. J'allais au moins tenter de lui faciliter la tâche, car c'était moi désormais qui voulais le sauver. Il était également ma raison de survivre.

— D'accord, j'ai compris, mais laisse-moi marcher seule alors. Je vais faire de mon mieux.

— Il faudra courir, objecta-t-il en essayant de parler discrètement.

Ils sont loin mais ils nous traquent toujours.

— Très bien. Allons-y.

J'aurais aimé lui demander comment il savait tout ça, comment il avait fait pour nous protéger et pour survivre de son côté mais je me doutais qu'il était tout simplement doué. S'il avait survécu à une première attaque seul, c'est qu'il avait des prédispositions pour comprendre les chasseurs.

— Tu es sûre ? Tu as dit que tu avais mal... remarqua-t-il.

— Oui, je me forcerai, j'ai l'habitude. Et de toute évidence, si je ne le fais pas, tu vas mourir.

Il eut une sorte de sourire, saisit ma main fermement et m'entraîna dans sa course. Je me mordis les lèvres pour ne pas écouter les protestations de ma jambe que le manque de repos rendait encore plus douloureuse. Ensuite, je m'efforçais de respirer autant que possible. L'oxygène était la seule chose que je puisse apporter à mon corps afin qu'il lutte le plus longtemps possible.

Malgré mon désir d'abandonner, j'étais encore contrainte au combat car survivre était une façon de sauver Ethiel. C'était le comble. J'avais été la première à désirer abandonner, bien avant même que nous soyons attaqués. Et désormais, j'étais la dernière à me battre. Forcée par les circonstances. Adylie et Emmy avaient obtenu que je tienne ma promesse. C'était le seul avantage à leur mort, elles n'étaient pas là pour jubiler.

Nous traversâmes la forêt qui s'éveillait peu à peu au jour, à une vitesse dont je n'avais pas l'habitude. Pas plus que je n'étais accoutumée à courir avec autant de peur et autant de vide dans le cœur. Non, je n'étais pas préparée à savoir tous mes proches morts, à être « celle qui a de la chance ». Nous avions été nombreux à survivre à la première attaque, lorsque mes parents étaient morts. Cette fois, nous n'étions que deux. Ces pensées m'engourdissaient les sens, me faisaient si mal que ma respiration devint instable. Il fallut que je m'arrête et Ethiel faillit me faire tomber dans son élan tant sa poigne était solidement refermée autour de la mienne. Je repris mon souffle et je sentis qu'il hésitait à me porter à nouveau. J'avais beau être petite et chétive, mon poids avait dû se faire sentir lorsqu'il m'avait portée sur une longue distance. Je ne comptais pas lui infliger ce calvaire à nouveau.

Je m'efforçais de recentrer mes pensées pour reprendre la route. Je n'avais pas envie d'affronter ce nouveau deuil des miens, sachant que le précédent n'avait jamais pris fin. Je n'avais pas envie d'affronter le désastre, la terre aride et déchiquetée qu'était mon cœur ; ainsi que la douleur qui remplissait mon corps, ma faiblesse. Je n'avais pas envie de me battre ou de m'arrêter, l'un et l'autre comportaient leur lot de souffrances. J'avais envie que tout cela cesse. Mais, sentant le danger,

comme la veille, mon instinct de survie à lui seul me portait. Je me concentrais uniquement sur l'idée qu'il fallait sauver Ethiel. Même si j'avais peu d'espoir pour la race humaine, je n'allais pas décider à sa place de baisser les armes. Tant qu'il voulait vivre c'est qu'une part de lui était capable de survivre à tout.

Notre course me sembla interminable. Et lorsque nous approchâmes d'une rivière à découvert, je crus qu'il allait faire demi-tour mais mon nouvel ami semblait déterminé.

— On ne va pas passer par là ? demandai-je à bout de souffle.

— Il le faut. Je suis désolé.

Il tira ma main et s'engagea déjà dans l'eau que je devinai glacée. Je boitillai en le suivant et plongeai une jambe après l'autre en retenant des hurlements de douleur. J'eus l'impression que mon nerf enflammé s'était réveillé sous la morsure du froid et sa brûlure remontait jusqu'en bas de mon dos. Endolorie, je pris conscience que je venais de m'accrocher au bras d'Ethiel, recroquevillée contre lui, pétrifiée par la douleur un bref instant.

Lorsque le pire fut passé, je redressai la tête vers son visage désespéré.

— Excuse-moi de m'arrêter... ça fait si mal..., geignis-je.

— Je suis vraiment désolé.

Il m'aida à sortir de l'eau en me soulevant.

— J'aurais dû te porter.

Je ne répondis rien car il me fallait suffisamment de souffle pour reprendre notre course. Le vent frais n'améliora pas mes tremblements. Heureusement, nous n'avions été mouillés que jusqu'au bassin. Courir à l'air libre présenterait peut-être l'avantage de nous sécher plus vite.

Malgré moi, j'en voulais à Emmy et à Adylie de m'avoir engagée dans un combat que je ne désirais pas. C'était elles qui auraient dû survivre. Emmy et Bastien auraient dû survivre... Ils le méritaient plus que moi. Déjà parce qu'ils en avaient envie.

Une fois encore, je repoussai mes sombres pensées pour me concentrer sur ma marche rapide. Ethiel était désormais trop épuisé pour courir ou bien était-ce parce qu'il me sentait incapable de suivre ? Quoi qu'il en soit nous marchions désormais. Du moins lui me tirait par un bras. Il semblait résolu à ne pas me lâcher. J'étais peut-être l'humaine qu'il avait choisie pour ses vieux jours ! Cette idée me fit sourire, un sourire qui se mua vite en rictus amer.

La vieillesse n'était pas quelque chose qui nous attendait. J'étais certaine que je n'aurais pas le temps d'avoir le moindre cheveu blanc. J'allais forcément mourir avant ces affres-là.

La journée entière ne fut que torture. Ethiel nous accorda, ou devrais-je dire m'accorda, quelques petites pauses. Alors que l'après-

midi était bien entamée, il s'arrêta et aménagea un recoin dans les feuillages destiné à une halte que j'espérais un peu plus longue que les autres. J'avais tellement mal, j'étais tellement épuisée, que je n'arrivais plus à réfléchir. Il fit un geste pour m'inviter à m'asseoir. J'obéis sans dire un mot, je n'avais pas suffisamment de souffle pour m'exprimer de toute façon.

Lorsque je fus à moitié allongée, la douleur sembla s'enflammer d'un coup au point que j'en eus les larmes aux yeux. Je n'arrivais plus à respirer. J'avais envie de hurler, tout en disant à Ethiel de m'abandonner, non sans m'avoir achevée auparavant. Mais je ne savais pas parler. Je ne sentais pas la faim comme d'habitude mais d'horribles crampes à l'estomac et une sensation de faiblesse insurmontable m'informèrent de combien j'étais affamée.

Ethiel finit par s'asseoir à côté de moi, sûrement alerté par mes halètements. Je commençais pourtant à trouver un certain rythme dans ma respiration, me concentrant sur des pensées rassurantes, bien qu'elles semblaient pratiquement impossibles à convoquer. Je songeai à la nature, au soleil ardent sous les rayons duquel les plantes transpiraient, exhalant un parfum de printemps.

— Je peux faire quelque chose ? demanda Ethiel, de toute évidence très embarrassé par ma souffrance.

— Non, répondis-je, essoufflée.

— Tu en es sûre ?

— Oui.

Il fallait que je connecte mes pensées sur autre chose que la douleur dans ma jambe. Sauf que celle qui résidait dans mon cœur était plus terrible encore. Lui poser les questions qui me brûlaient allait peut-être m'aider.

— Comment as-tu fait Ethiel ? demandai-je finalement. Comment as-tu réussi à nous sauver ? Comment as-tu pu réaliser l'impossible ?

Il réfléchit un court instant.

— Mon frère m'a appris à repérer les hybrides à des kilomètres, expliqua-t-il les yeux perdus dans les feuillages. C'est un entraînement de plusieurs années. Mais il était bien meilleur que moi. S'il avait été là, il aurait peut-être pu tous nous sauver.

Ses explications devaient raviver une souffrance que je devinais terrible. Son frère était mort, je n'avais pas besoin de lui demander confirmation pour le deviner. Cela me rappela mes propres deuils dont je repoussais les odieuses images depuis des heures.

— Tu crois qu'ils sont morts ? demandai-je finalement d'une voix hésitante. Je veux dire... tous les autres... notre groupe entier ?

Ethiel jeta ses yeux dans les miens avec une sorte de douleur sans âge teintée de regret. Je me rendis compte que ses yeux marron étaient très clairs, presque dorés. Cela faisait écho aux reflets ambrés

dans ses cheveux châains et au léger hale que les beaux jours avaient déposé sur sa peau. Je fus remplie d'amertume en réalisant qu'il fallait être aux portes de la mort pour pouvoir le contempler de si près. J'aurais préféré ignorer ces détails dont j'allais être privée à l'instant même où j'y prenais goût.

— Oui, répondit-il finalement.

Je baissai la tête, ramenée brutalement à la réalité par sa réponse. J'avais compté sur la confusion de mes pensées au moment de l'attaque pour nourrir mon espoir. Mais Ethiel, qui était décidément le plus doué d'entre nous, me confirmait le pire. Il me confirmait la mort de tous les êtres que j'aimais, de tous ceux qu'il me restait.

J'aspirais lentement l'air, sentant que mon corps était au bord de l'implosion. Outre le sentiment d'horreur que cela supposait en moi, j'étais perdue, pourquoi ? Pourquoi, moi ? Pourquoi ce cauchemar se poursuivait-il pour nous alors qu'il avait cessé pour tous les autres la veille ? Je relevai les yeux vers lui.

— Alors pourquoi sommes-nous encore vivants ? Pourquoi nous ?

Ma question était plus philosophique que pratique mais Ethiel dut la prendre au mot car il s'attela à y répondre.

— Je ne sais pas vraiment, dit-il. Au départ, je pensais que nous aurions plus de temps, mais quand j'ai réussi à évaluer la distance des hybrides, j'ai compris qu'on était fichus. J'ai quand même demandé à Siam d'activer le groupe tandis que je tenterais une diversion. J'ai alors couru comme un fou pour attirer les hybrides dans une mauvaise direction.

Il marqua une légère pause, rattrapé par la violence de ses souvenirs.

— Malheureusement, ils n'ont pas été dupes longtemps. Je me suis rendu compte qu'ils m'avaient complètement abandonné lorsque j'ai entendu les premiers coups de feu. Je suis alors revenu sur mes pas pour vous retrouver.

— Pourquoi es-tu revenu ? Tu aurais pu leur échapper, remarquai-je stupéfaite. Tu serais peut-être hors de danger si tu l'avais fait.

Il avait tenté de se sacrifier pour le groupe mais en vain. Cette bonne action ne lui avait pas suffi, il avait fallu qu'il revienne sur ses pas, allant au-devant de sa mort. Puis il avait carrément nargué les hybrides en tentant de me sauver. Pourquoi avoir pris tant de risques ? Était-ce de la grandeur ou du désespoir ?

— Et toi ? demanda-t-il. Comment as-tu fait ?

— Je n'ai rien fait, rétorquai-je, j'ai couru n'importe où, n'importe comment. Je n'arrive toujours pas à réaliser comment j'ai pu m'en sortir.

Voilà pourquoi je ne comprenais pas les raisons de ma survie. J'étais sûrement celle qui avait le moins bien anticipé l'attaque. La recrue la

plus faible et la plus idiote qui avait réchappé sans la moindre logique.

— Les hybrides s'intéressent souvent aux membres du groupe qui ont le plus de chance de s'en sortir, expliqua Ethiel avec un ton d'un professionnalisme qui forçait l'admiration. Ils ne traquent pas les membres isolés ou blessés. Seuls, on ne peut pas survivre longtemps de toute façon. Ils préfèrent s'attaquer aux membres les plus rapides et soudés en premier, conscients qu'ils pourront achever les plus faibles plus tard.

— C'est pour ça... qu'ils poursuivaient ceux dans la clairière, réalisai-je avec désespoir.

Même si je parvenais à m'en sortir, même si Ethiel nous sauvait la vie – ce qui me paraissait impossible – je savais que j'étais déjà morte. J'aurais aimé qu'il le comprenne et m'autorise à rendre les armes. Les miens avaient presque tout emporté en mourant, mon cœur y compris. Je tenais sur l'énergie que suppose la fin, en m'efforçant de ne plus penser, mais je savais que mon temps était compté ; sans même que cela nécessite une nouvelle intervention d'hybrides d'ailleurs.

Ethiel saisit brutalement l'une de mes mains. La chaleur de ses doigts me surprit.

— Lisor, murmura-t-il.

Je relevai les yeux vers lui, la tête lourde et bourdonnante de ma douleur, de mes deuils. C'était un gouffre, un précipice devant moi...

— Je sais que ce que tu endures est un cauchemar, déclara-t-il avec une grande douceur, je l'ai vécu moi aussi. Mais tu peux continuer à te battre. Ça aussi je l'ai fait.

J'étais à la fois étonnée et ébranlée par sa délicatesse. Je me sentais aussi fragile qu'une bougie charriée par le vent. Être comprise et soutenue me rendait paradoxalement tout à coup plus faible. Comme si sa compréhension signifiait que j'avais le droit de souffrir, que c'était légitime. Lui avait réussi à se couper de ses émotions pour survivre, c'était un exploit dont je ne me sentais pas capable.

— Je ne crois pas que j'y arriverai Ethiel, gémis-je, à deux doigts de pleurer.

— Tu as déjà été très courageuse, assura-t-il. Dans ton état, je ne sais pas si j'aurais su aller si loin.

— C'est bien ça le problème, je n'ai pas ta force... physique ni même mentale...

— Compte tenu de ce que tu endures, tu es peut-être la plus forte d'entre nous, déclara-t-il sûr de lui.

Nous nous regardâmes un instant sans que je ne trouve rien à répondre à cela. J'étais agréablement surprise qu'Ethiel me perçoive de cette façon. La plupart des gens ne me comprenaient pas en règle générale et je me jugeais personnellement aussi durement qu'eux. Mais Ethiel avait troqué son habituelle neutralité contre une expression de

compassion qui m'apaisait, ce qui était une prouesse au vu des événements. Soudain, ses traits se figèrent.

— C'est trop silencieux, murmura-t-il angoissé.

Il se redressa, les sens en alerte, regarda les alentours que je ne pouvais voir puis replongea près de moi. Sans rien dire, il me remit sur mes pieds. Je ne protestai pas, trop effrayée.

— Il faut qu'on parte tout de suite, je crois qu'ils nous ont rattrapés, déclara-t-il.

Il n'y avait pas que de la peur dans son regard, s'y logeait aussi une infinie tristesse. J'étais sûre depuis le début que les hybrides nous trouveraient, mais pas si rapidement. Comme c'était difficile d'être sur le point de mourir toutes les cinq minutes, mon cœur ne savait plus sur quelle émotion jouer ma fin prochaine. Le soulagement, la peur ou la tristesse ? Apparemment, il avait opté pour la tristesse. Mais peut-être pas pour mon sort. Mais le sien. C'est Ethiel qui s'était battu et c'était son combat. Son combat que nous étions en train de perdre. Il ne méritait pas cet échec.

Je repensais soudainement à la fiole de ma grand-mère. Sa mort, la mort de tous les autres, notre fuite, tout cela me l'avait pratiquement sorti de l'esprit. Sans compter que j'avais des doutes sur son réel effet. Mais désormais, j'étais prête à le tester rapidement sur moi. Ethiel méritait que tout soit tenté.

— Attends ! m'exclamai-je alors qu'il tentait de m'emporter dans une nouvelle course effrénée.

J'essayai d'attraper la boîte dans ma poche tout en m'expliquant :

— Ma grand-mère m'a donné une substance qui est censée nous faire passer pour des hybrides. Je ne suis pas sûre que ça fonctionne mais maintenant, on n'a plus rien à perdre.

— Lisor, me coupa-t-il en attrapant mes mains, on n'a pas le temps. Ils sont trop près. Je suis vraiment désolé.

Il me regarda anéanti. Après l'avoir entendu parler d'espoir, lire dans ses yeux notre mort était terrible. Cela m'assomma un bref instant.

— Viens, ajouta-t-il en me tirant pour me réveiller.

Il me fit alors courir à une vitesse inédite, je faillis même tomber plusieurs fois sur la pente douce qu'il empruntait mais les troncs me permettaient de me rattraper à temps.

— Je crois qu'ils sont juste derrière la colline, m'informa-t-il.

Nous étions désormais à proximité d'un ravin pas trop pentu cependant, mais assez pour s'avérer dangereux si nous décidions de l'emprunter en courant. En contrebas, la forêt se poursuivait, dense, peut-être pourrait-elle nous cacher ? Je m'apprêtais à l'y suivre dans l'espoir de nous sauver mais Ethiel m'arrêta.

— Lisor, je suis désolé, déclara-t-il. Je t'en prie, essaye vraiment de

t'en sortir. Continue tout droit.

Je m'avançai vers lui, complètement essoufflée.

— Quoi ? Tu es barge ? Tu veux que je continue sans toi ? m'exclamai-je horrifiée.

— Je vais les retarder, tu auras du temps. Cours sans t'arrêter.

— Non, non, Ethiel !

Je l'attrapai par le col de son manteau, complètement affolée, mais déterminée à mettre les points sur les « i » :

— Tu n'as rien compris ! C'est moi qui dois mourir ! Je ne tiendrai pas deux minutes. Je fais partie des faibles. C'est un tri naturel, je dois mourir et c'est toi qui dois vivre Ethiel, laisse-moi faire diversion ou essayons la formule et...

J'entrepris une fois de plus de sortir l'Imative, une folle part de mon être voulait croire que ma grand-mère avait dit vrai. Mais Ethiel ne m'en laissa pas le temps, il attrapa mon visage à deux mains et plaqua ses lèvres sur les miennes. J'en oubliai ma dernière décision, tellement surprise par ce geste incongru. Ensuite, tout en gardant mon visage dans ses mains, il déclara :

— N'arrête jamais de courir.

Il lâcha ma figure, m'attrapa alors par les épaules et me projeta dans le ravin. Complètement hébétée, je ne parvins pas à me raccrocher à ce qui m'entourait. Je me mis à rouler, rouler sans plus pouvoir arrêter cette chute impossible. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui venait de se passer. Pourquoi avait-il décidé de me jeter ? Il voulait me livrer à eux ? Non, bien sûr que non... il s'assurait que je me sauve en se livrant à ma place. Quel idiot ! Pourquoi étaient-ils tous décidés à me sauver la vie ? Qu'avais-je fait pour mériter que les gens se découvrent une aspiration au sacrifice en ma compagnie ? Comme je haïssais cette idée. Comme je ne voulais pas être celle pour qui on meurt, je ne le méritais même pas !

Arrivée en bas, je restai un moment sonnée sur le sol. Ethiel avait-il tenté de les attaquer pour me défendre ? Il devait déjà être mort ! Et pour rien qui plus est, car je n'allais pas tenir deux minutes. Qu'avait-il espéré au juste ? J'étais tellement en rage, tellement dépassée et j'en avais tellement assez de lutter et de croire ma dernière heure venue, sans qu'elle ne vienne enfin ! Je n'en pouvais plus. Je me relevai et me mis à courir malgré toute la douleur et la protestation de mon corps harassé.

J'aurais voulu trouver la force de désobéir à Ethiel et à tous les autres d'ailleurs, par la même occasion, mais je voulais encore croire que ce crétin n'était pas mort en vain. Je voyais les troncs défiler à travers une brume qui me brouillait la vue. Mes larmes sûrement. Comme je lui en voulais. J'étais désespérée.

Je piquai un dernier sprint et décidai enfin d'enfreindre ses

dernières volontés. Je m'assis au pied d'un grand chêne, plongeai la main dans ma poche et en tirai la petite boîte. J'ouvris la fiole dans des gestes tremblants, la vue troublée, puis avalai une gorgée qui n'avait aucun goût. Ensuite, je refermai le tout et le rangeai soigneusement.

J'attendais la mort désormais.

Après tout, ma grand-mère avait dit que je devrais consommer l'Imative A à la dernière minute, une fois sûre d'être trouvée par des hybrides. Elle avait aussi paru certaine que nous allions mourir ce soir et elle m'avait fait promettre de ne donner ceci à personne. C'était logique que cette liqueur entraîne juste ma mort. Une mort plus douce, que j'aurais plus ou moins choisie. Je fermai les yeux.

Comme pour me donner raison, je sentis une sorte de grand vertige s'emparer de mon corps. La tête posée contre le tronc, j'observais les feuillages comme perdue quelque part dans leur bruissement serein. Je me sentais partir. Si Ethiel avait avalé ce poison, il serait mort par choix, avant que les hybrides ne l'assassinent. J'aurais dû aborder ce sujet plus tôt. Mais ma capacité à raisonner avait été pour le moins émuée par la souffrance.

Cela n'avait plus d'importance.

J'étais tellement épuisée, prête à mourir en silence. Soudain, je sentis une horrible douleur dans mon ventre. Mon corps se crispa et j'eus le sentiment que j'allais exploser. Quelque chose de brûlant se mit à parcourir chacune de mes veines, de mes terminaisons nerveuses, me faisant prendre conscience du réseau sanguin complet de mon corps. Aspirée par cette brutalité, j'étais incapable de bouger, c'était comme si j'allais exploser, comme si j'étais envahie par de l'acide, qui me rongait les artères et les portait à ébullition. Ce n'était pas une douleur insupportable, mais plutôt une détestable tension. D'autant que mon cœur semblait s'être arrêté de battre. Combien de temps pouvais-je survivre dans cet état ? J'avais hâte que ça s'arrête. Tout mon corps était suspendu dans l'attente de cette fin, tout me brûlait. Tout était comme étiré à l'infini.

Puis soudainement, tout alla mieux. Ma respiration s'apaisa et devint ample et profonde. Mon cœur se remit à battre normalement et chaque pulsation oxygéna mes membres avec délice. J'étirai mes doigts qui fourmillaient de plaisir, comme neufs, et j'étendis mes jambes, libres et légères. Pas la moindre douleur. À chaque respiration, j'avais l'impression d'avalier de la lumière. La douleur des pertes que j'avais subies était toujours là. Mais mon esprit plus clair, complètement apaisé, me proposait un grand panel de choix. Je pouvais survivre. Je devais survivre. J'avais promis. Quant à ma grand-mère, elle avait dit vrai, tout était encore possible. C'était l'épuisement de mon corps qui m'avait rendue très pessimiste alors que

toutes les clefs étaient devant moi.

J'avais le nom d'un azra, j'avais même une stratégie, me faire passer pour une hybride amnésique afin qu'ils m'emmènent dans leur ville. Et quoi de meilleur que de tout faire pour investir la base de nos ennemis jurés ? C'était la justice. Je pouvais même me battre pour changer notre cause à tous – en admettant qu'il y ait encore des humains vivants sur terre.

Je frémis des pieds à la tête, je ne m'étais jamais sentie si forte, si bien de toute ma vie. Je relevai les yeux vers le ciel, il était d'un bleu si éblouissant, si éclatant qu'il se mêlait à merveille à l'émeraude des feuillages. La lumière douce, porteuse de pollen, reflétait habilement l'or du soleil. Mes sens étaient décuplés. J'étais vivante. Je vivais pour la toute première fois de mon existence. La nostalgie et la douleur n'étaient qu'une part sombre que je pouvais laisser de côté. Ce qui m'avait provoqué un dégoût perpétuel de la vie, ce désir d'abandonner n'était que la faiblesse de mon corps. Désormais, je vivais et j'avais goût à vivre et à trouver des solutions.

Les hybrides étaient tout proches. J'entendais leurs pas dans l'herbe que j'estimais à quelques mètres derrière mon arbre. Ils me cherchaient. Il y avait quelque chose qui émettait un petit bip régulier et que mes oreilles d'humaine n'avaient pas pu entendre jusqu'alors. Un capteur de présence peut-être. C'était peut-être ainsi qu'ils nous trouvaient.

Je décidai de ne pas bouger ou seulement en repliant mes jambes contre ma poitrine. J'allais mettre mes talents d'actrice à profit, du moins, si j'en avais... D'ailleurs, ce serait mon jeu désormais : survivre le plus longtemps possible auprès de la base adverse. La peur était là, elle faisait battre mon cœur plus vite que nécessaire mais elle me grisait. J'étais vivante, vivante ! Et j'aspirais tant à vivre davantage !

Quelques secondes s'écoulèrent et ils furent bientôt là. Trois hybrides qui m'entouraient, braquant sur moi leurs armes. Ils étaient vêtus de combinaisons noires, parfaites pour la traque qu'ils menaient. De prime abord, ils ressemblaient tout à fait aux humains, à la différence que leurs corps semblaient harmonieux, musclés et en parfaite santé. Mais ce n'était pas surprenant au vue de leur « profession ». Si on pouvait appeler la chasse à l'homme une profession, s'entend. J'avais peur d'être à proximité de mes pires ennemis, mais en même temps, je n'étais pas moi-même. J'étais à la fois plus en forme que jamais et prête à tout, car je n'avais rien à perdre. Je m'employais à les regarder plus avec hébètement qu'avec peur. C'était là que résidait tout mon plan.

— C'est une hybride ! s'exclama l'un d'entre eux, visiblement surpris.

Ma grand-mère avait donc eu raison. Elle avait réussi. Comme je maudissais et remerciais cette vieille sorcière. J'étais reconnaissante

que ce plan ingénieux fonctionne, mais pourquoi ne pas m'en avoir parlé plus tôt ?

— C'est impossible, c'est une humaine qu'on a poursuivie.

L'un d'entre eux s'accroupit et pointa sur moi un appareil qui fit courir un faisceau lumineux sur mon visage. Il y eut alors un petit bip.

— Le scanner ne la reconnaît pas, mais c'est bien une hybride.

Je refoulai mon sourire intérieur. Comme il était bon de se sentir suffisamment en forme pour choisir dans quelle émotion verser ! Il y avait la peur, la panique, la haine, le chagrin, mais il y avait aussi la joie, la joie de survivre et de leur jouer ce mauvais tour. Et j'avais décidé de plonger tête la première dans cette émotion. Le choix est une chose merveilleuse.

— Veuillez décliner votre identité, déclara l'hybride proche de moi.

Il portait un casque et un masque noir sur la bouche et le nez, mais ses yeux foncés me jaugeaient avec sévérité.

Je le regardais toujours dans mon jeu de rôle, parfaitement hébétée.

— Je...je... ne sais pas.

— Vous ne vous rappelez pas de votre nom ?

Je secouai la tête comme si cette révélation me tombait dessus à l'instant. J'ignorais si les hybrides avaient une tendance à la panique comme les humains, je devais composer mon personnage à mesure que les réactions de mes interlocuteurs m'y invitaient.

— Étiez-vous avec l'humain ?

Je sentis quelque chose se dénouer dans mon cœur. La tristesse. Ethiel. Ethiel qui était sûrement mort. Je repoussai cette émotion vivement. Il ne serait pas mort pour rien si je réussissais à investir la base ennemie.

— Non, je n'en sais rien. Je ne sais rien.

— Quel est votre dernier souvenir ?

— Je me suis réveillée ici.

Il avança une main gantée vers moi, j'eus un mouvement de recul, mais je le laissai faire. Il prit mon poignet, le dénuda et l'observa. Puis répéta l'opération sur l'autre bras. J'espérais que ma maigreur n'allait pas les alerter.

— C'est une esclave ? demanda l'un des deux autres, toujours occupé à pointer une arme sur moi.

— Non, elle n'a ni TS, ni capteur. Mais de toute évidence quelqu'un vient de lui effacer la mémoire.

— Peut-être était-elle en train de protéger cet humain et elle a inventé cette histoire de toute pièce.

— Pourquoi une hybride protégerait un humain ?

— C'est peut-être une bannie.

— En ce cas le scanner l'aurait reconnue.

— Elle vient peut-être d'une autre ville.

— Elle ne peut provenir que d'une des villes du Cercle, si c'était une bannie elle serait forcément dans la base de données.

Le troisième qui n'avait pas parlé fit un pas pour se mêler à la conversation.

— Tout ça n'a pas d'importance. Elle est affaiblie, son cœur ne bat pas correctement. Elle a peut-être été séquestrée par des humains. En tout cas, elle n'est pas dangereuse, alors ramenons-la à Olyméa. Ils se débrouilleront avec elle. Elle ne fait pas partie de notre mission.

L'hybride le plus proche de moi se redressa sans dire un mot. L'autre paraissait de mauvaise humeur, il n'avait pas foi en mon récit. Mais le dernier qui avait parlé semblait être leur chef et sa décision ne souffrait pas de réponse.

Ce fut lui qui, d'ailleurs, s'approcha de moi et m'ordonna de me lever. Je me sentais très en forme contrairement à ce qu'il disait, mais de toute évidence pour une hybride normale, je ne devais pas paraître très alerte.

Il me prit alors le bras mais sans violence, il s'efforçait plutôt de m'aider d'une poigne ferme qui m'incita à entamer une marche.

— Êtes-vous certaine de n'avoir aucun souvenir ?

Je réfléchis un instant. Ce qui me donna l'occasion d'inventer ma réplique tout en prenant l'air perdu qu'une personne brutalement amnésique doit avoir.

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce qu'on fait pour les autres ? demanda un hybride en se postant près du chef.

— Laissons Xedan et Ed les traquer. Nous allons rentrer, j'ai plusieurs rapports à faire.

— Mais... il reste encore des humains, objecta l'autre qui se plaça à ma gauche.

Une immense joie s'immisça dans mon cœur au point que je dus m'empêcher de sourire. Emmy... Emmy était peut-être en vie finalement ! Elle et d'autres encore ! Peut-être n'était-ce pas elle que j'avais vu mourir. Peut-être y avait-il encore plus d'espoir que je ne l'espérais. J'aurais pu danser et chanter tant je me sentais bien. D'ailleurs, j'ignorais si je m'étais déjà sentie aussi bien un jour dans ma vie. Mais je m'efforçai de rester aussi impassible que possible.

— Nous avons fait du bon travail et j'ai besoin de votre présence à tous deux à Olyméa. Xedan est un habitué, je suis certain qu'il arrivera à mettre un terme à cette mission. La conversation est close.

Je présume que ma présence ne devait pas les aider à parler de cette fameuse mission. Et tant mieux, je n'avais pas envie de les entendre commenter davantage la façon dont ils s'organisaient pour tuer les miens. Les deux hybrides se turent et se placèrent derrière nous.

Notre marche me permit de découvrir un corps qui évoluait sans la

moindre difficulté. Je me sentais souple, tonique, j'aurais pu courir sans la moindre gêne. J'en avais même envie. Je ne boitais plus et mes jambes progressaient harmonieusement. Je devais me réjouir en silence cependant. J'étais entourée du groupe qui avait assassiné ma grand-mère et bien d'autres, pourtant je ne sentais pas de haine chez moi. Ou peut-être légèrement. Mais c'était tellement meilleur de choisir de se concentrer sur les bons sentiments. Le plaisir de respirer et d'évoluer normalement par exemple. Tout cela était un bonheur sans fin et la haine m'aurait trop empoisonnée pour mener à bien cette mascarade.

Malgré ce que j'avais pu imaginer, nous ne marchâmes pas longtemps. Nous débouchâmes dans une petite clairière où une sorte de vaisseau, un engin noir et brillant, attendait. Je n'aurais pu le décrire, je n'en avais jamais vu de tel. Cela me paraissait trop gros pour faire partie d'une mission discrète d'hybrides, mais je connaissais tellement peu de choses au sujet de leur technologie... J'en savais plus sur les réalisations des humains, abandonnées dans leurs anciennes villes que nous avions parfois parcourues. Je pris conscience d'à quel point j'étais ignare concernant les hybrides et les azras.

L'un d'entre eux attendait près du transport, une arme à la main. Il posa brièvement les yeux sur moi puis l'un des membres du groupe lui expliqua rapidement qu'ils avaient trouvé une « hybride amnésique » en chemin. De toute évidence, ma présence ne les enchantait guère. Ils avaient sûrement le sentiment d'écourter leur mission à cause de moi. Ce qui, bien entendu, me réjouissait copieusement. Moins d'hybrides pour traquer les humains, moins d'humains en danger. Mon calcul était peut-être basique mais je faisais avec les données possibles.

Bien que le chef n'eût pas lâché mon bras, je ne me sentais pas comme une prisonnière, ce qui me rassurait.

On me fit entrer dans le vaisseau et m'asseoir près d'un hublot. Ensuite, j'attendis. J'observais l'intérieur, il n'y avait que des sièges et des sacs noirs dont j'ignorais le contenu. Je n'aurais jamais osé jouer les commandos curieuses dans cette situation. J'avais bien compris que mon espérance de vie tenait à ma propension à tenir ma langue et ma place. Même si mon existence n'avait pas d'importance à leurs yeux, je n'oubliais pas qu'ils avaient espéré tuer une humaine et que leur déception était grande.

Je décidai de cesser mon inspection ou d'imaginer qu'un compartiment secret comportait peut-être les corps de mes amis. Le corps d'Ethiel... Je ne devais pas y penser. J'aurais peut-être dû tenter quelque chose pour savoir, mais ça aurait été du suicide. Or, je n'avais pas été aussi loin pour cela. Il ne devait pas être mort en vain.

Je jetai un œil par la fenêtre et décidai de me concentrer sur la forêt. L'engin finirait par décoller et – n'ayant jamais pris le moindre

transport de ce type – j'avais un peu peur. Sans compter notre destination... Si tout allait bien et s'ils ne me jetaient pas par-dessus bord entre temps, j'allais être immergée dans une ville grouillant d'hybrides et d'azras...

Chapitre 4

C'était un comble. J'étais là, assise auprès de mes ennemis. Ceux qui avaient sûrement tué la plupart des gens que je connaissais et que j'aimais. Ceux qui avaient exécuté à l'instant Ethiel.

Certes, nous ne prenions pas le thé. L'ambiance était glaciale. Les quatre hybrides n'avaient mis que quelques minutes avant de me rejoindre dans la navette. L'un d'eux s'était installé aux commandes de l'engin, deux autres en face de moi et celui que j'estimais être le chef, à mes côtés. Ils avaient gardé leur masque et leur casque, ce qui n'invitait pas à la détente. En somme, je savais peu de choses sur les hybrides. De prime abord, leur timbre de voix et leur corps semblaient nous être semblables. Mais, que n'allais-je pas découvrir s'ils ôtaient leur masque ?

J'avais eu suffisamment de soirées feu de camp au cours de ma vie pour conjecturer sur l'aspect effrayant des mutants qui nous poursuivaient. J'essayais pour l'heure de ne pas y penser... Si j'avais été la vraie Lisor, l'humaine, j'aurais sûrement été dans un état second ; incapable de respirer, incapable de ne pas leur hurler toute la haine que cette vie infernale et les meurtres auxquels j'avais assisté, m'inspiraient.

Mais je n'étais pas la vraie Lisor. J'étais sous Imative A et je me sentais bien. Forte. La part d'animosité que je ressentais était parfaitement domptée, à l'image de toutes les autres sensations désagréables. Mes capacités cérébrales étant stimulées par la substance ; je pouvais reléguer la soif, la faim, la fatigue et l'immense fatras de mes émotions négatives dans un coin de mon esprit. Ce qui me laissait assez de neurones pour définir ce qui était le plus urgent. J'en avais conclu que survivre le plus longtemps possible était un bon objectif. « Le plus longtemps possible » était même un laps de temps très raisonnable compte tenu de mon expérience avec la mort. C'était même une aspiration inédite pour moi qui avait si souvent souhaité en finir...

J'en étais là dans ma réflexion, décidée à ne regarder que la forêt par le hublot pour m'éviter tout problème, lorsque je sentis une vibration sous mes pieds. Puis, en une seconde, l'engin décolla. Je le

compris à la forêt qui, tout à coup, s'était éloignée et au ciel qui apparaissait sous mes yeux ahuris. Je n'avais jamais volé de ma vie. Je m'étais attendue à la cacophonie d'un moteur accompagnée, pour ma part, d'une horrible sensation de vertige. Mais tout semblait naturel. Silencieux. Comme si la navette glissait dans l'air sans plus de bruit qu'une aile d'oiseau. Sombre comme elle était, la nuit, sa présence devait être difficile à percevoir. Parfait pour traquer les humains...

Les montagnes apparurent et c'était magnifique. J'avais déjà eu l'occasion de grimper vers des sommets, mais aussi beaux fussent les panoramas, ils ne m'avaient jamais offert cette impression de recul et de supériorité. Comme si les monts, les rivières et les bois pouvaient tenir dans le creux de ma main. Comme si tout était accessible. Cela symbolisait sûrement la vie de mes ennemis. Tout était plus simple pour eux parce qu'ils étaient nés du bon côté.

Le voyage fut étonnamment rapide. Tant mieux, puisque le trop léger vrombissement du moteur peinait à couvrir les gargouillements de mon estomac affamé. Même si j'étais certaine que ma présence les dérangeait, les hybrides semblaient avoir fini par m'oublier. Certains d'entre eux s'étaient mis à travailler sur des hologrammes projetés depuis une sorte de bracelet. J'étais impressionnée par ce que je voyais, même si je ne comprenais pas grand-chose. En plus, je n'osais pas trop les observer. Tout ce que je connaissais de la technologie était ce dont les villes de l'Ancien Monde regorgeaient encore. Le matériel des humains datant de très nombreux siècles, il était dans un très sale état et les progrès de la science avaient dû achever de le rendre obsolète. Sans compter que ce n'était plus des humains à l'origine de ces appareils, mais des êtres supérieurs. Même si par haine mon peuple les dépeignait avec des tentacules et des yeux globuleux, leur intelligence n'avait jamais été niée.

Je n'aurais su dire combien de temps s'était écoulé jusqu'à ce que l'appareil entame une descente. Peut-être une heure, plus ou moins, je l'ignorais, tant au départ j'avais été énervée, puis mal à l'aise et enfin groggy. Quoi qu'il en soit, je me redressai pour observer à nouveau par le hublot. Ce que je vis me laissa sans voix.

Nous approchions d'une immense Cité qui semblait avoir été bâtie sur un mont. Son architecture était unique, dépassant largement tout ce que j'avais pu voir des villes d'humains, quand, tout à la fois, elle en rappelait le meilleur.

C'était un enchevêtrement de châteaux en pierre ou en marbre, de tours et de coupoles, de verre ou de grès. Il semblait que les plus beaux édifices qu'avaient dessinés les hommes à travers le temps avaient été choisis pour être sublimés dans une alliance parfaite de couleurs. Bleu, blanc, crème, ocre, or, argent... Tout cela baigné par la lumière pourpre et orangée du crépuscule qui embrasait la vallée

entière ; un trou verdoyant où s'étiraient d'immenses champs colorés et frémissant sous la brise de cette fin d'après-midi. Une muraille blanche cernait le tout entrecoupée de toutes parts de portails en forme d'arc.

Plus notre navette s'approchait, plus je pouvais contempler cette incroyable Cité. Le moderne se mêlait au passé à merveille puisque les œuvres d'autrefois et celles d'aujourd'hui semblaient se magnifier les unes les autres. Des buildings iridescents en forme cylindrique, des boyaux transparents où semblaient filer de petites navettes, voisinaient d'immenses castels en pierre, des donjons et des arcades, le tout serpenté de ruelles pavées ou dallées, ou mieux encore, de cascades, de rivières, de jardins ou de petits lacs. L'espace semblait cependant très intelligemment négocié, chaque centimètre carré paraissait avoir son utilité, que ce soit pour l'agrément des citadins ou le plaisir des yeux.

Malgré ce dédale hétéroclite et sublime, mon attention fut attirée par un immense palais blanc, constitué de plusieurs étages reposant sur des colonnes somptueuses et surmonté d'une immense coupole de verre qui irradiait de lumière sous l'éclat du couchant. Il surplombait la ville comme si sa pureté et sa splendeur étaient le dernier rempart vers la perfection des cieux qu'il touchait.

Cette ville me rappelait, dans son caractère imposant, les Cités perses ou grecques que j'avais pu contempler dans les livres d'histoires dénichés au hasard de nos expéditions dans l'Ancien Monde.

Même si, bien sûr, les architectures s'inspiraient de très nombreuses cultures et lieux du globe, autant de grâce, d'harmonie et de prétention dans un même lieu rappelait assurément l'heure des grandes puissances antiques.

Si l'Ancien Monde avait pratiquement disparu, les azras l'avait exhumé en un concentré de couleurs et de matières. Je ne pouvais nier mon émoi qui s'intensifiait à mesure que je faisais le lien entre cet endroit et ce que Franc avait pu nous raconter. Je comprenais désormais la légère fascination qui teintait ses récits. Malgré l'injustice dont nous faisons l'objet, on ne pouvait nier l'excellence des azras.

Je me sentais à la fois exaltée, honteuse et stupide. J'étais en train de tomber amoureuse de ma tombe. Pire, je louais les prodiges de nos ennemis, ceux qui nous avaient massacrés sans la moindre pitié.

Finalement, la navette se posa avec légèreté sur une petite esplanade aménagée au sommet d'un bâtiment aux allures d'université gothique. Essayant d'imiter les hybrides qui étaient sortis avec une rapidité record, je fus prise d'un vertige en quittant mon siège. Des tourelles entouraient la cour dans laquelle nous débarquâmes. Le chef

retint l'un de ses hybrides, lui confiant la responsabilité de me conduire au « Centre ». J'ignorais de quoi il s'agissait, et je regrettais d'être séparée du plus sympathique – ou du moins inamical – d'entre eux. Bien que l'Imative me donnait un sentiment de bien-être inégalé, la tête me tournait toujours. J'estimais que le manque d'eau et de nourriture devaient y être pour beaucoup. Malgré moi, je levai les yeux vers le reste de la ville qui s'érigait en amont dans toute sa splendeur. Tout en haut, j'aperçus le palais blanc qui s'était embrasé sous les derniers rayons du soleil. Plus bas, le reste des édifices de la cité rivalisait de superbe. Je ne retenais pas mon air béat, il me semblait de toute façon approprié pour l'hybride amnésique que j'étais censée être.

L'hybride qui avait ma charge se dirigea vers une tour, tandis que le chef et les deux autres prenaient la direction opposée. La méfiance de mon hôte me terrorisait. Et si son pressentiment quant à mes mensonges se vérifiait ? La moindre erreur que je commettrais pourrait me valoir la vie. Je décidai de rester aussi silencieuse et discrète que possible. Mieux valait ne pas le regarder. Nous entrâmes dans la tourelle, et fûmes bientôt enfermés tous deux dans une pièce carrée, vide et compacte, dotée d'un écran sur lequel l'hybride pianota pendant quelques secondes. La secousse qui s'en suivit me fit comprendre que j'étais dans un ascenseur. J'en connaissais l'existence, grâce à l'Ancien Monde, mais aucun d'entre eux n'avaient jamais fonctionné. Je fus secouée par cet étrange mode de déplacement et plaquai par réflexe une main sur le mur. Je sentis que l'hybride m'observait, mais j'avais le droit au même mutisme glaçant. Les hybrides étaient-ils tous des têtes de mule où était-ce simplement le traitement habituel réservé aux sans-papiers comme je l'étais ?

Nous descendîmes pendant ce qui me semblait être un long moment. J'étais aussi silencieuse que possible, bien que mon cœur tambourinait dans ma poitrine. Mes sens exacerbés par l'Imative pouvaient en percevoir le rythme désordonné. Mon accompagnateur ne devait rien manquer de ce tintamarre, mais j'eus le sentiment qu'il commençait à se désintéresser de ma personne. Les portes s'ouvrirent finalement sur un long couloir blanc. Je suivis l'hybride qui marchait vite, assurément pressé par le cours de ses pensées qui l'emmenait très loin de moi. Cela me soulageait. Il ouvrit la porte au fond du corridor après avoir complété un code sur un cadran semblable à celui de l'ascenseur. Nous nous engageâmes alors dans un dédale de couloirs aseptisés. Murs blancs, plafonds blancs, néons blancs... Cela détonnait franchement avec l'orgie de couleurs qu'était la Cité bien au-dessus de nos têtes. Car il était évident que nous étions quelque part sous terre. Logique qu'une ville si concentrée soit également développée en sous-sols. Puisque ma longévité était très écourtée, j'aurais aimé pouvoir

contempler plus à ma guise la magnificence de l'endroit. Mais, qu'espérais-je ? Une sans-papier comme moi n'allait pas être conduite directement au palais. En fait, j'avais plutôt le sentiment d'être dans un laboratoire. La phrase de ma grand-mère me revint subitement en tête « ou pire, ils tenteront des expériences sur toi ». C'était donc peut-être ce qui m'attendait. Mon hôte, las et pressé d'en finir, avait possiblement tout deviné. La panique me submergea mais je la repoussai rapidement. J'étais forte, j'étais vivante. C'était deux points exceptionnels compte tenu des événements. C'était la raison pour laquelle je devais continuer d'y croire.

Nous arrivâmes tout à coup dans une pièce circulaire où se trouvait une dizaine de personnes assises sur des chaises disposées contre les parois du mur. De nombreuses portes entrecoupaient la disposition des sièges. La panique et le soulagement se disputèrent la place parmi les battements désordonnés de mon cœur. Tous ces visages découverts me paraissaient tout à fait semblables aux humains ! Les hybrides n'étaient donc pas des créatures effroyables. Mais c'était autant de paires d'yeux pour remarquer ma différence et mettre en péril mes efforts. Fort heureusement, j'attirais bien moins l'attention que mon accompagnant. Il contrastait dans ses vêtements noirs, avec son casque et son masque. Il m'ordonna de m'asseoir sur l'une des chaises libres. J'obéis sans me faire prier, bien trop soulagée de pouvoir m'éloigner de lui. Il traversa la salle et frappa légèrement à une porte derrière laquelle il disparut sans plus attendre.

J'étais dans mes petits souliers. Maintenant que le traqueur n'était plus là, les hybrides me regardaient. Au bout d'un moment, la plupart d'entre eux semblaient m'avoir oubliée. Je décidai de cesser la contemplation de mes vieilles baskets et osai un examen léger de mes nouveaux concitoyens.

Ils étaient habillés de façon très différente. Certains portaient des vêtements très colorés, des robes, des parures qui rappelaient différentes cultures. D'autres étaient vêtus de façon très stricte et officielle : un blazer et un pantalon moulant de la même couleur. J'aimais ce genre de tenue très moderne, elle mettait en valeur la finesse et la musculature. Mon examen du peuple ennemi s'arrêta là car mon traqueur venait soudainement de sortir. Je me redressai, ne sachant quelle conduite tenir. Il ne me fit aucun signe et ne m'aboya aucun ordre, se contentant de reprendre la direction du couloir par lequel nous étions arrivés. Qu'étais-je censée faire ?

J'étais statufiée par la peur et les regards qui, une fois de plus, s'étaient posés sur moi. La porte que l'hybride venait de fermer s'ouvrit à nouveau. Une jeune femme blonde, vêtue d'une combinaison moulante comme j'en avais déjà aperçue, blazer col haut, et pantalon slim dans un bleu azur uni, sortit. Son visage affichait une certaine

douceur et intelligence, tandis qu'elle semblait chercher quelqu'un. Son regard s'arrêta sur moi – ou plutôt, sur mes joues émaciées et mes vêtements sales et rapiécés.

— Mademoiselle, déclara-t-elle en me regardant, vous pouvez venir.

Je n'étais pas certaine qu'elle se soit adressée à moi, mais l'essentiel des hybrides m'observait. Je n'avais donc pas rêvé. J'assentis d'un léger signe de tête, très embarrassée, puis me levai sous des murmures réprobateurs. J'étais peut-être en train de griller le tour de quelqu'un d'autre. Mais le tour pour quoi ? Qu'attendions-nous au juste ?

La dame me laissa entrer dans son bureau tandis qu'elle refermait la porte derrière nous. C'était une jolie pièce, nette et épurée, qui arborait un large bureau, deux sièges, un immense écran sur lequel des chiffres couraient sans interruption et un bouquet de fleurs. Certains pans de murs dégageaient une douce lumière, comme éclairés de l'intérieur.

— Asseyez-vous, je vous prie.

Sa voix était douce. Elle contrastait avec celle des hybrides. Je me sentais mieux tout à coup, même si j'ignorais quelle avait été la teneur de leur dialogue.

— Je m'appelle Néra Dorca, je serai votre référente pour les jours à venir, déclara-t-elle en s'installant derrière son bureau. Le protecteur qui vient de vous amener ici m'a informée que vous n'avez rien révélé au sujet de vos origines et que vous ne portez aucun Transmetteur. Est-ce vrai ?

— Heu... oui.

Elle prit une tablette transparente sur laquelle s'affichaient des phrases iridescentes mais que je n'étais pas en mesure de déchiffrer de là où j'étais. Elle la tapota légèrement puis reporta son attention sur moi.

— Vous auriez prétendu être amnésique, est-ce exact ?

— Oui.

Elle tapota à nouveau puis me regarda avec un sourire qui se voulait rassurant.

— Vous pouvez parler librement ici, quel que soit votre passé, vous êtes protégée par la loi d'Olyméa.

— Je suis vraiment amnésique, répondis-je la voix troublée par l'angoisse. Je... je ne me souviens de rien. J'étais dans la forêt et... les...

— Protecteurs ?

— Oui, les protecteurs comme vous dites, m'ont trouvée.

Voilà comment ils nommaient nos traqueurs, ces monstres qui nous exterminaient, des protecteurs... Je n'avais plus personne avec qui en rire, dommage...

Elle pianota à nouveau sur sa tablette puis reprit.

- Vous rappelez-vous de votre nom ?
- Non.
- Savez-vous où nous sommes ?
- Non.
- De quelles choses globales vous rappelez-vous ?

Je me souvenais avoir lu un livre dont l'héroïne était amnésique. Cela remontait à bien des années. Je n'avais pu le lire qu'une fois puisqu'un roman trouvé dans l'Ancien Monde en remplaçait vite un autre afin de ne pas charger inutilement nos affaires. Dans ce livre, l'amnésie concernait l'identité de la personne mais pas la date, les événements importants du monde et même la plupart des choses qui forment le quotidien comme manger, se laver et se servir de la technologie. J'ignorais si ce vieux roman pouvait faire office de référence, mais faute de mieux...

— La plupart des choses me sont familières, d'autres me sont complètement inconnues, répondis-je lentement.

Elle soupira.

Ses yeux étaient bleus ou verts, je n'aurais su dire exactement. Mais ce qui me marquait était l'élégance de son visage, ou plutôt, la lumière qu'il exhalait. J'aurais été bien incapable de lui donner un âge. Elle avait une peau lisse, belle et pâle. Pourtant, il émanait d'elle une maturité qui ne correspondait pas à cette fraîcheur.

— De toute évidence, on vous a injecté un Amnésiant il y a peu, conclut-elle en tapant sur son écran. J'ai déjà reçu une personne dans cet état il y a quelques mois. Du moins, avec la mémoire effacée.

Elle posa sa tablette et plongea ses yeux dans les miens.

— C'est votre état de santé qui m'inquiète... Vous rappelez-vous avoir mangé récemment ?

Je fus prise au dépourvu par mes émotions. Sa douceur et sa question me rappelèrent Emmy, et si je n'avais été sous Imative, j'aurais sûrement fondu en larmes. Mais je me contentai de serrer les dents avant de les dévisser lentement pour répondre.

— Non, j'ai... j'ai surtout très soif.

Elle se leva, appuya sur un bouton et un pan de mur glissa doucement pour révéler une armoire remplie d'objets dont – pour la plupart – j'ignorais la nature. Elle prit un verre dans une pile et le passa sous un orifice duquel coula un filet d'eau. J'en salivai d'avance. Lorsqu'il fut rempli elle revint vers moi et me le tendit. Je m'en emparai et avalai l'eau sans préambule, telle une assoiffée dans le désert. Une fois vidé, je m'essuyai les lèvres et la remerciai faiblement. Elle sourit et remplit à nouveau le verre avant de me le rendre. Je bus plus lentement cette fois, tandis qu'elle s'était remise à parler.

— Les protecteurs n'ont vraiment aucun savoir-vivre, soupira-t-elle. Plusieurs heures sans vous nourrir, ni vous hydrater... Soyez rassurée,

vous êtes à l'abri ici. Vous serez bien traitée et nous allons tout mettre en œuvre pour en savoir plus sur vos origines.

Je ne pus m'empêcher de lui jeter un regard effrayé tandis que je reposai le verre. Elle sourit et s'intéressa à nouveau à son armoire, fouillant des boîtes dont j'ignorais le contenu.

— Ne vous inquiétez pas, même si vous êtes une Esclave, même si vous êtes sous un contrat, vous avez le droit à une justice. On n'efface pas la mémoire des gens en les laissant sans protection, qui plus est dans les terres hostiles. Quand je pense qu'un humain aurait pu vous trouver...

Elle disait cela avec dégoût et horreur, comme si l'humain en question aurait pu me faire du mal. Je repensai au titre des hybrides qui nous traquaient « les protecteurs ». C'était le monde à l'envers. Nous les monstres dangereux et eux les innocents dignes d'être protégés.

— Esclave ? demandai-je.

Peu importait si je parlais trop, je voulais savoir si je n'avais pas rêvé et ma situation d'amnésique le justifiait après tout.

Elle se tourna vers moi, elle avait une sorte de boîtier dans les mains.

— Vous ne savez pas ce que c'est ?

Je secouai la tête. Les livres et les histoires sur notre monde m'avait appris que ce mot traduisait injustice, ségrégation, abus, maltraitance et bien d'autres horreurs encore qui rabaissaient l'être humain. Cette ville moderne qui magnifiait le passé ne pouvait pas avoir restauré cette infamie-là !

Elle s'assit à nouveau derrière son bureau, posant le boîtier à côté d'elle, puis croisa les bras.

— Vous ne connaissez rien à propos d'Olyméa, donc ?

Je fis non de la tête.

— Rien à propos de notre mode de vie ? De nos dirigeants ? De nos lois ?

— Non, rien du tout.

Elle pinça les lèvres.

— Eh bien voilà un thème très vaste qu'il me serait difficile d'aborder avec vous ce soir. D'autant que, quand votre mémoire vous sera restituée, toute cette conversation n'aura plus d'intérêt. Et puis, c'est votre état physique qui m'inquiète. Je n'ai jamais vu une hybride aussi affaiblie.

Elle avait repris sa tablette et pianotait dessus.

— Je vais vous programmer un rendez-vous avec le Docteur Erland. La liste d'attente est longue mais il sera en mesure de vous soigner et sûrement de rétablir votre mémoire.

Je fus prise de panique à l'idée de voir ce médecin, il ne lui faudrait

pas deux minutes pour me démasquer. Il suffisait déjà à Néra de poser les yeux sur moi pour sentir que quelque chose n'allait pas. Je n'étais pas une hybride très convaincante.

— J'ai un rendez-vous dans deux mois, finit-elle par décréter. C'est mieux que ce que j'espérais.

Deux mois... Allais-je survivre aussi longtemps ? J'en doutais franchement. Donc je n'avais pas à m'inquiéter pour cette rencontre finalement. Après tout, je n'avais qu'une fiole d'Imative, pas des wagons non plus. Je devais mettre les jours qui suivaient à profit en me consacrant à ma deuxième mission : tenter de rencontrer l'azra dont m'avait parlé ma grand-mère.

— Que va-t-il m'arriver en attendant ? demandai-je timidement.

Néra sourit comme si elle était satisfaite de ce qu'elle allait m'annoncer.

— Voilà un sujet sur lequel je peux m'étendre, déclara-t-elle. Vous êtes ici au Centre d'Olyméa. Il s'agit d'une infrastructure qui englobe pratiquement tout le réseau souterrain de la ville. Nous l'appelons le Centre parce qu'il contribue à son bon fonctionnement, il est un peu, le cœur secret d'Olyméa. C'est une sorte d'industrie qui fonctionne nuit et jour, en donnant à la ville tout ce dont elle a besoin et qui n'est pas de création artisanale. Grâce au Centre, il n'y pas de chômage. Nous avons un énorme renouvellement du personnel car beaucoup de gens travaillent ici temporairement, le temps de trouver mieux ou d'améliorer leurs finances. Les personnes qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont plus de logement ou d'argent, sont amenées ici. Vous êtes logés, nourris et blanchis, en échange de dix heures de travail par jour.

Elle croisa les bras et regarda dans le vague pendant un instant.

— Bien entendu, certains considèrent le Centre comme le domaine des petits gens, reprit-elle, le lieu où l'on peut croiser toutes sortes d'hybrides et rarement ceux de haute lignée. Pourtant, certains hybrides très respectables et célèbres travaillent ici par choix. Heureusement, beaucoup considèrent le Centre comme ce qu'il est : le centre de la ville, son organe essentiel qui permet à l'économie d'Olyméa d'être florissante. Il offre également un travail à tous, sans exception, puisque nous donnons des emplois proportionnels aux capacités de chaque individu. En ce qui vous concerne, je présume qu'après un repas et une bonne nuit de sommeil votre corps sera régénéré. Si tel est le cas, vous pourrez commencer à travailler.

J'étais si surprise que j'en oubliai de fermer la bouche. On me proposait du travail ?

Elle prit le boîtier qu'elle avait déposé sur son bureau et l'ouvrit. Elle en sortit un petit bracelet, qui rappelait une montre dotée d'un cadran un peu trop large.

— C'est avec ceci que je pourrai m'assurer de vos constantes. Vous n'aurez ainsi pas plus de travail que vous ne pourrez en supporter (elle s'intéressa à nouveau à sa tablette). J'ai une place qui s'est libérée sur une chaîne dans la zone L. C'est un travail assez accessible avec des horaires diurnes. Je vais vous positionner sur ce poste et nous verrons bien.

Je n'en revenais pas, mes ennemis me proposaient un travail ! Les corps de mes amis n'étaient même pas encore froids que j'allais bientôt me retrouver « protectrice », en train de chasser de l'humain. Un long frisson glacial me saisit. Je ne devais pas m'arrêter là-dessus. Je ne devais pas penser à tout cela. Ma mission était de survivre, même si elle me semblait compromise par cet emploi. Travailler au milieu des hybrides finirait forcément par me trahir. Sans compter, qu'à long terme, l'Imative serait très néfaste pour mon corps. Mais peut-être aurait-il l'avantage de me tuer plus insidieusement et tranquillement que ne le feraient les hybrides en s'apercevant de ma nature.

Néra s'était remise à pianoter sur sa tablette, ne prêtant pas attention à mon air stupéfait et à mon débat mental.

— Ne vous inquiétez pas si tout ceci vous paraît compliqué. Vous ne tarderez pas à prendre vos marques et à vous refaire une vie. Peu importe qui vous étiez, Olyméa donne une chance à tous.

Elle m'adressa un sourire compatissant ignorant combien sa dernière phrase me laissait un goût aigre dans la bouche. « Tous », sauf les humains bien sûr... Cette femme paraissait être quelqu'un de bien, je ne pouvais pas le nier. Elle tentait de me rassurer, prenait en compte mes émotions. Rien ne l'y obligeait. Je percevais que mon cas l'intéressait et qu'elle m'accordait plus de temps qu'elle n'aurait dû.

— Bien, tout est en ordre, vous avez un numéro d'identité en attendant, mais il va falloir vous trouver un nom. Cela sera plus facile pour vous et pour votre intégration. Avez-vous des suggestions ?

— Heu...

— Je vois, regardez cette liste.

Elle posa sa tablette devant moi. C'était étrange de voir ce rectangle de verre presque aussi fin qu'une feuille renvoyer des couleurs et des images. La technologie des azras...

Il y avait une série de prénoms féminins. Je trouvais élégant qu'elle m'autorise à choisir. Mais je me sentais incapable de me prononcer. Peut-être parce que cette nouvelle identité serait nier tout à fait qui j'étais réellement. Renier mon nom et ma nature... Un pas de plus vers la trahison des miens.

— Que pensez-vous de celui-ci ?

Elle mit le doigt sur un prénom en particulier.

— C'est joli, répondis-je en veillant à cacher mes émotions.

— Alors prenons ça voulez-vous ?

J'assentis d'un signe de tête. Après tout, peu importait comment les hybrides allaient m'appeler, puisqu'ils n'auraient pas l'occasion de le faire longtemps... Elle récupéra sa tablette.

— Que penseriez-vous de Wilson comme nom de famille ?

Elle avait raison de décider seule. Je me sentais incapable de choisir mon identité de traîtresse comme on choisit la couleur d'une robe. Je haussai les épaules.

— Très bien, Eléa Wilson, voilà qui vous va à ravir.

Elle sourit et s'intéressa à nouveau au bracelet électronique qu'elle avait sorti du boîtier. Elle l'alluma et attendit quelques secondes.

— C'est un vieux modèle, expliqua-t-elle, je ne suis pas autorisée à mettre de nouveaux modèles sur les... personnes dans votre situation.

Il y avait sûrement un terme un peu dénigrant pour me qualifier qu'elle avait jugé bon de censurer. Elle plaça le boîtier au-dessus de sa tablette. Il y eut un petit bip qui sembla la satisfaire.

— Voilà, votre numéro et votre nom sont enregistrés.

Elle tendit la main.

— Votre bras droit, s'il vous plaît.

Un peu tremblante, mais confiante en l'Imative qui me nourrissait habilement jusque-là, je le lui tendis. Elle attacha rapidement l'outil autour de mon poignet et se mit à pianoter sur l'écran tactile.

Le cadran s'était allumé et projetait des chiffres.

— Vos constantes ne sont pas très bonnes, remarqua-t-elle inquiète. Mais nous verrons bien ce qu'il en sera demain matin (elle me regarda à nouveau pour s'assurer que je l'écoutais attentivement). Comme il s'agit d'un vieux modèle, vous êtes autorisée à le retirer pour vous laver et dormir. Mais dès que vous quitterez votre espace personnel, vous devez impérativement le porter. Que ce soit pour aller travailler ou non, est-ce que c'est clair ?

— Oui.

— Ceci est un Transmetteur. Beaucoup l'appellent le TS. Nous en portons tous, c'est obligatoire.

Elle me montra l'intérieur de son propre poignet. De prime abord, je ne l'avais pas remarqué. Cela ressemblait à une sorte de tatouage bleu qui représentait une jolie forme abstraite entrelacée. Elle appuya dessus et, à même sa peau, la forme se dispersa pour former un écran qui éclaira nos visages. Il présentait des valeurs : la date, l'heure, ses pulsations cardiaques et d'autre chiffres que je n'eus pas le temps d'observer.

Elle appuya sur une icône et l'écran se mua en répertoire. Puis sur une autre et une page s'afficha avec ce que je définis comme des actualités.

— Nous pouvons nous contacter et nous transmettre des informations par ce port. Nous pouvons également nous parler de vive

voix et même nous voir. Le petit écran peut aussi se transformer en hologramme de différentes tailles si nous ne sommes pas gênés par des regards indiscrets. Il y a tellement de possibilités, que je serais bien en peine de tout vous expliquer. Celui que nous portons tous est une sorte de patch collé à même la peau. On ne peut pas le retirer par nous-mêmes cependant, car il comporte un tube, inséré à l'intérieur de notre chair. Rassurez-vous, il est très fin et ce n'est pas douloureux. Il permet de doser les injections éventuelles que nous prenons. Regardez.

Elle tapota plusieurs fois sur son poignet, jusqu'à ce que l'écran représente un rectangle rempli de moitié, comme l'indicateur d'une batterie. Il y avait quelques indications à côté : « Capilla Flavos 52% » et une série de chiffres.

— Vous voyez, cette fonction me montre la situation du produit que je porte actuellement dans le petit tube, sous ma peau.

Je n'étais pas sûre de comprendre.

— Bien sûr, je présume que vous ne connaissez rien à propos des injections ?

—...

— Vous en entendrez vite parler, puisque la chaîne sur laquelle vous allez travailler est rattachée à Opra. C'est elle la plus grande entreprise d'injections d'Olyméa. Il existe des injections pour à peu près tout ! Par exemple, celle que je porte s'appelle Capilla Flavos, c'est elle qui me rend blonde. Lorsque je serais à cinq pour cent, mes cheveux et mon système pileux commenceront lentement à reprendre leur couleur naturelle. Puisque le dosage s'arrête progressivement.

— Vous voulez dire qu'il y a un produit, là, qui est lentement injecté dans votre sang pour... influencer sur votre génétique ?

Elle sourit devant mon air ébahi.

— Oui c'est à peu près ça, même si ce produit n'intervient pas directement sur ma génétique, ce serait impossible compte tenu de notre capacité de régénération rapide. Opra fait des produits pour de nombreuses choses que les gens peuvent souhaiter changer dans leur corps ou dans leurs émotions. Mais vous en apprendrez bien assez vite sur tout cela.

J'étais sidérée. Nous vivions en état de guerre, nous les humains, et eux... eux profitaient d'une technologie aussi superficielle que fascinante !

— Quoiqu'il en soit, votre Transmetteur actuel ne vous permettra pas d'utiliser ce genre de produit. Mais il reste un bon outil de communication. Son utilisation est très intuitive, vous finirez par vous habituer.

J'allais devoir me contenter de cette explication en guise de mode d'emploi...

— Mais surtout, n'oubliez pas, vous ne pouvez le retirer que si vous

êtes dans votre Espace.

— Oui, je n'ai pas oublié.

Elle vérifia quelque chose sur sa tablette et l'avança à nouveau vers moi.

— Je vous ai constitué un contrat de travail de deux mois qui pourra être renouvelé selon les résultats de votre rendez-vous médical. Ce contrat sera disponible depuis votre TS. J'aurais besoin de votre empreinte digitale, juste ici, en guise de signature.

J'hésitai un instant. Ne faisant pas partie d'un monde civilisé... je n'avais jamais rien signé et cela m'effrayait.

— Vous n'avez rien à craindre Eléa, c'est un contrat des plus habituels. Mais si vous refusez de signer, nous ne pourrons pas vous garder en sécurité dans la ville. C'est la procédure.

Je n'avais rien à perdre après tout, au point où j'en étais... Suivant ses indications, je posai mon index sur la plaque en verre et un petit signalement retentit.

— Très bien.

Elle récupéra sa tablette et se remit à pianoter dessus un instant.

— Demain matin, Allan Tessalius, votre collègue, viendra vous chercher à votre porte. C'est lui qui se chargera de votre formation et de répondre à vos questions. Je vais lui envoyer un message pour le prévenir de sa mission. Je pense vous avoir dit l'essentiel. Une dernière chose cependant.

Elle appuya sur plusieurs icônes de son Transmetteur et me tendit la main afin que je lui offre à nouveau mon poignet. J'obtempérai. Elle appuya sur mon Transmetteur et plaça brièvement le sien au-dessus. Il y eut un bip.

— Je suis dans votre répertoire maintenant. Je vous contacterai si besoin et vous pouvez faire de même. Mais la plupart de vos demandes seront à adresser à votre formateur ou votre responsable. Cela dit, en cas de problème, n'hésitez pas à me contacter. Avez-vous des questions Eléa Wilson ?

Elle sourit et je me surpris à répondre à son sourire. J'étais peut-être idiot, mais je venais d'obtenir une nouvelle identité et mon premier emploi dans un monde civilisé. Cela me rappelait tant de livres que j'avais lus sur l'Ancien Monde où les gens avaient une vie en communauté pacifique et normale. Leurs problèmes n'avaient rien à voir avec la survie au jour le jour qu'avait toujours été ma vie. Et tout à coup, l'idée d'être ce genre de personne, me tentait terriblement. Dormir, manger, travailler et ne pas craindre pour sa peau. Je venais d'oublier, pendant quelques secondes, que j'étais une humaine.

La salle d'attente était vide. C'était un soulagement. Néanmoins, je m'y laissai aller avec la promesse que le chef de ma Section n'allait pas tarder à venir.

me chercher. Cela m'inquiétait, bien entendu, mais j'avais vécu bien pire.

Je m'assis à nouveau sur une chaise, essayant de me concentrer sur les bonnes pensées et les bons sentiments. L'Imative A m'avait tout de suite donné une impression de fluidité mentale et d'exaltation physique, qui avaient commencé à faiblir devant ma référente. Peut-être parce qu'à chaque mot j'avais cru ma vie menacée. Mais pas seulement, la faim et la soif tenaillaient horriblement mon corps. Je sentais mon estomac se contracter spasmodiquement et mes mains trembler par instant. Je n'avais rien consommé de la journée, et cela n'aurait pas été si grave si la malnutrition n'était pas ancrée dans mon corps. Ma maigreur, ma pâleur, tout mon aspect devait paraître effrayant pour une hybride.

Malgré tout, je ne pouvais pas m'empêcher de penser que la douleur, omniprésente dans ma jambe, avait cessé. C'était bon comme de respirer à nouveau et j'étais prête à endurer bien des diètes pour rester dans cet état béni. Je n'avais jamais connu la vie sans la douleur. C'était dommage de la découvrir quand celle de mes amis s'achevaient. Mais cette récréation m'offrait le loisir d'être positive. Emmy n'était peut-être pas morte. Je ne perdais pas espoir à son sujet, c'était la meilleure façon de ne pas sombrer.

J'entendis à peine la porte s'ouvrir lorsqu'un hybride, vêtu tout aussi officiellement que ma référente, s'avança vers moi. Je fus frappée par une évidence en le regardant. Contrairement aux humains, tous les hybrides avaient un corps harmonieux, fin et tonique. C'était donc cela, la grande différence... Ils n'avaient pas d'antennes ou de tentacules, non, ils étaient juste mieux pourvus génétiquement ! Bien sûr, certains hybrides étaient plus attrayants que d'autres, ou simplement, une once de charme suffisait à les faire sortir du lot. C'était le cas de celui-ci. Il avait des cheveux blonds foncés, des yeux verts, des traits d'une douceur admirable et un air grave qui le rendait intrigant. Je lui aurais donné facilement la trentaine mais j'étais persuadée que la longévité de son peuple faussait complètement mes estimations.

— Eléa Wilson ?

Je mis un instant avant de réagir puis je me levai.

— Oui... c'est moi.

L'ombre d'un sourire – devant ma gaucherie sans nul doute – passa sur son visage.

— Je m'appelle James Loynan, je suis le superviseur de la zone L. Je vais vous conduire à votre Espace. Vous pouvez me suivre ?

— Oui, bien sûr.

Il fit volte-face et je dus pratiquement courir pour rester sur ses traces. Sa présence n'était toutefois pas aussi désagréable que celle du

« protecteur » qui m'avait amenée jusqu'ici. James ne semblait pas avoir envie de me tuer, ce qui était un bon point pour commencer.

Nous empruntâmes un dédale de couloirs qu'il me fut impossible de mémoriser. J'étais nerveuse, même si j'appréciais la facilité avec laquelle mon corps se déplaçait. C'était une bonne pensée sur laquelle je me concentrais délibérément.

Finalement, nous nous arrê tâmes devant des portes coulissantes où il était marqué ces mots éloquents : « Zone L ». Là, je ne pouvais pas me tromper. James passa l'intérieur de son poignet devant un cadran et l'accès s'ouvrit. Nous débouchâmes dans un large couloir ponctué de nombreuses portes. Le superviseur reprit son pas de course pour s'arrêter devant une entrée où figurait une suite de lettre et de chiffres : « A6z746 ».

Il se tourna vers moi.

— Votre TS ouvre cette porte, Eléa.

Je fus moins longue à la détente cette fois. Je levai le poignet et passai mon Transmetteur devant le cadran. À mon grand soulagement, il y eut un léger bip et la porte coulis sa.

Il m'invita à entrer d'un geste, j'obtempérai. Il me suivit et la porte se referma sur nous.

— Étant le superviseur de cette Zone je peux ouvrir toutes les portes, mais il est important que vous en preniez l'habitude. Dès qu'elle se ferme, votre chambre se verrouille. Il faut passer votre TS sur le récepteur intérieur pour l'ouvrir à nouveau.

— D'accord, répondis-je sans le regarder.

J'observais plutôt le lieu qu'on me réservait. Ce n'était pas très grand, mais assez pour faire quelques pas. Il y avait un lit sommaire, disposé contre un pan de mur, agrémenté d'une table de nuit. Je devinais une armoire aux parois transparentes, semblables à celles du bureau de Néra, sur le mur d'en face. Une table et une chaise, dans l'autre coin. Et une porte, sûrement les commodités. Il n'y avait pas de fenêtre puisque nous étions sous terre, mais un écran assez large sur le mur du fond arborait les images d'un champ ponctué de quelques arbres frissonnant sous la brise d'un soir orangé. Je trouvais ce procédé fascinant. J'avais déjà vu des téléviseurs dans mon enfance, un petit générateur bricolé nous avait même permis de regarder des films. Mais rien à voir avec cette image plus éclatante que la réalité.

James fit quelques pas sans même me frôler, ce qui relevait du prodige puisque la pièce n'était pas très grande. Il se pencha et appuya sur le mur juste au-dessus de la table. Aussitôt, une plaque coulis sa révélant un petit sas vide.

— C'est ici que vous recevrez votre repas. Il a été commandé et ne devrait pas tarder. À midi, vous devrez manger au self, mais le soir, vous pouvez choisir de manger ici si vous le souhaitez. Il suffira de le

préciser sur un TS Central, votre collègue vous montrera comment faire demain. C'est Allan qui vous a été attribué si je ne m'abuse ?

— Euh oui, je crois...

— Alors tout se passera bien.

Il eut un franc sourire pendant l'espace de quelques secondes qui m'étonna. Je trouvais très sympathique de sa part de vouloir me rassurer. Ma nervosité était-elle aussi évidente ou bien était-ce la procédure habituelle ?

Il fit coulisser d'un geste la porte de ce que j'avais bien deviné être la salle de bain. C'était une pièce aussi blanche que les autres et éclairée par des murs délicatement iridescents comme la pièce principale. Une douche, un WC, un lavabo et un petit meuble rectangulaire se disputaient la place. James ne semblait pas fier du lieu, mais il ignorait que je n'avais jamais connu autant de confort. J'étais éblouie. J'avais envie d'essayer tout ces agréments modernes au plus vite !

Il fit un pas et se retrouva déjà au fond de la pièce afin d'ouvrir le petit meuble. Il y avait dedans quelques ustensiles, dont j'allais sûrement découvrir l'art secret, puis un autre petit sas incorporé.

— C'est ici que vous mettrez chaque jour vos vêtements sales. Après leur passage en laverie ils seront replacés quotidiennement dans la penderie. Vos vêtements actuels seront brûlés par contre. Vous ne devez rien garder de l'extérieur.

J'ouvrai des yeux ronds.

— Pas même mes chaussures ?

— Vous trouverez absolument tout ce qu'il vous faut dans la penderie.

— Mais... ils sont tout ce qui me vient de mon passé... Ils sont le seul lien que j'ai... Ils pourraient m'aider à retrouver la mémoire.

J'étais assez pathétique dans ma tentative de conserver une partie de mon identité. C'était idiot et même dangereux de tenir de tels propos, mais James se contenta d'arquer un sourcil.

— Votre mémoire ne reviendra pas d'elle-même. Elle vous sera restituée lors d'un rendez-vous médical ou avec un injecteur, répondit-il comme si ça coulait de source.

Je fis le rapport assez vite : les hybrides n'étaient jamais amnésiques après un choc, leur corps se régénérât bien trop vite comme l'avait dit ma référente. La seule façon d'avoir la mémoire effacée l'était par un procédé précis, sûrement pas une sorte d'injection. Je me tus, consciente de mon erreur. J'étais triste à l'idée de perdre ce qui me restait de ma vie d'humaine. Oui, ces vêtements étaient sales et vieux, j'avais vécu l'enfer dans leur matière, mais ils étaient à Lisor. Pas à Eléa, la traîtresse.

— Je suis désolé, déclara-t-il finalement. C'est la procédure. C'est

une mesure de sécurité. Vous pouvez le comprendre ?

Il semblait sincère ce qui m'étonna.

— Bien sûr, pardonnez-moi. C'est tellement étrange pour moi.

— C'est normal (il sortit de la salle de bain, je reculai d'un pas pour le laisser passer). Néra m'a expliqué en quelques mots ce qui vous est arrivé. Cela doit être très perturbant, mais sachez que vous n'êtes pas la seule dans ce cas. Cela arrive de temps à autre. Vous devriez vous régénérer après un repas et une bonne nuit de sommeil. Quant à votre masse musculaire, elle reviendra sûrement avec le temps.

Il m'avait jusqu'alors à peine regardée, hormis lorsque je l'avais rencontré dans la salle d'attente. Mais je le voyais désormais s'attarder sur ma maigreur et ma mine que je devinais blafarde. Il semblait me prendre en pitié.

— J'ignore quels mauvais traitements vous avez subis, mais tout cela ne restera pas impuni. La loi d'Olyméa est formelle sur ce point, peu importe qui vous êtes.

Malgré l'attitude professionnelle qu'il arborait jusqu'alors, son expression s'était radoucie sur ce sujet. Il essayait de me rassurer ignorant que ses mots – particulièrement sur le caractère implacable de leurs lois – me fichaient la frousse.

J'essayai de sourire.

— Je dois peut-être déjà m'estimer heureuse, répondis-je timidement. J'ai beaucoup de chance qu'on me propose si vite de quoi vivre.

Il sourit, comme agréablement surpris par ma remarque. Puis il baissa les yeux sur son Transmetteur, appuya dessus et tendit machinalement la main vers moi. J'avançai mon bras, le laissant pianoter sur mon cadran. Il passa brièvement son TS sur le mien et j'entendis le bip significatif : son nom figurait désormais dans mon répertoire.

— La plupart de vos questions pratiques seront à poser à Allan. Mais au moindre problème n'hésitez pas à me contacter.

J'ignorais encore si j'allais savoir me servir de cet appareil, mais j'étais certaine que je n'allais jamais oser le déranger, dussé-je dormir dans un couloir après m'être perdue.

— D'accord.

— Bien, je crois que nous avons fait le tour. Nous nous verrons demain sur la plateforme. Allan viendra vous chercher à 7H à votre porte. Vos constantes sont transmises à Néra. Si vous n'êtes pas apte, elle vous contactera (il fit un geste vers la table). Votre plateau est arrivé !

Un regard m'apprit que la paroi du petit sas s'était illuminée d'un bleu qui se nuancait de blanc par douces ondulations.

James se dirigea vers la porte, passa son TS sur le cadran pour

l'ouvrir et s'engagea vers la sortie. Après une hésitation, il se retourna de trois quarts et me regarda.

— Soyez prudente, évitez de parler de votre situation aux autres employés... Vous n'êtes pas obligée de répondre aux questions indiscrètes. D'accord ?

Je fis « oui » de la tête, surprise qu'il tienne à peu près les mêmes propos que Néra.

— Bonne nuit, Eléa Wilson.

— Merci, bonne nuit à vous aussi.

Il sortit tout à fait et la porte se verrouilla sur son départ. J'étais seule désormais. L'odeur de l'hybride flottait partout dans l'air. Il sentait bon, bien entendu, mais cela me mettait mal à l'aise. J'aurais aimé pouvoir ouvrir une fenêtre, faire glisser une fermeture pour que l'air entre à foison, comme c'était le cas dans ma tente, mon ancienne maison... Ici, j'étais enfermée. Prisonnière. Cette impression d'étouffement était là depuis mon arrivée aux sous-sols. Mais à présent que j'étais seule et que je n'avais plus à gérer mes réactions devant des inconnus, elle prit toute la place dans mon esprit.

Mon plafond habituel était fait de feuillages. L'air transpirait de tous les pores de la nature. Ici, les murs semblaient se refermer sur moi, l'espace se rétrécir. Je posai mes mains à ma gorge, avec l'impression que ma respiration devenait haletante. Pour la première fois de ma vie, je compris ce qu'était réellement la claustrophobie. Mieux valait penser à autre chose. Et j'avais précisément de quoi m'occuper l'esprit. Je sautai littéralement sur le petit sas qui s'ouvrit sous mes doigts empressés. Une délicieuse senteur remplit tout à coup la pièce, éloignant toutes éventuelles volutes de parfum d'hybride officiel...

Je m'assis avec le sentiment d'être une reine. Chez nous, dans mon ancienne vie, devrais-je dire, rien ne nous était livré sur un plateau. Et ce, dans tous les sens du terme. Je retirai le couvercle de plastique et observai avec plaisir la quantité d'aliments divers qui étaient étalés sous mes yeux.

Une salade de légumes variés, de la viande, sûrement de la volaille. Tout était découpé avec une telle précision et disposé si joliment que je n'arrivais pas à identifier chaque mets. Mais peu importait...

Un pain plat et chaud attira mon attention. Je le fis croustiller entre mes doigts avec un rire de démente. Son odeur et son goût, lorsque je l'ouvris et le plongeai dans ma bouche, me fit pousser un gémissement de plaisir.

À côté des légumes, il y avait de longues lamelles couleur miel. J'ignorais ce que c'était, mais je n'en fis qu'une bouchée. Je reconnus des tomates, des concombres, des poireaux et autres fraîcheurs parmi des saveurs qui m'étaient inconnues.

Tout tomba dans mon pauvre estomac contracté qui rugissait sous

l'assaut. La bouteille d'eau, un étrange tube de plastique ovale, fit les frais de mon inextinguible soif.

Lorsque j'eus tout avalé, ne laissant pas même une miette orpheline, je me laissai retomber contre le dossier de ma chaise. J'avais mal au ventre. Je n'avais pas si bien mangé depuis tellement de temps ! Pour une fois, je n'avais aucun œil accusateur pour me couper la faim, ni le poids d'une horrible tristesse. L'Imative A m'habitait et me faisait rayonner. J'avais néanmoins une intense envie de dormir, mon corps avait hâte de mettre ces vitamines à profit. Mais j'avais plus hâte encore de m'octroyer une vraie douche.

Les portes de l'armoire coulissaient comme toutes les autres, grâce à un cadran sur lequel il suffisait de poser la main. Je commençais à m'habituer à ce monde moderne. Normal, il est toujours plus aisé de s'accoutumer à la facilité qu'à la difficulté... Tout ici glissait et bougeait en réponse à de simples gestes doux et naturels. Même la lumière qui transpirait doucement des murs n'était pas agressive. À bien y songer d'ailleurs, elle avait faibli, sûrement en accord avec l'heure. Le ciel derrière le champ sur l'écran commençait à se piquer d'étoiles. Tout cela me consolait d'être arrachée au berceau naturel qui faisait ma maison autrefois.

Dans la penderie, plusieurs tenues identiques m'attendaient. C'était de toute évidence les plus petites tailles à disposition. Ils avaient donc mis à jour ma chambre avant de m'y inviter. En levant les yeux, j'aperçus un système de roulis sur lequel reposaient les cintres. Je n'aurais pas été étonnée que – à l'image des plateaux repas qui devaient être envoyés par un tapis roulant depuis les cuisines – mon armoire soit directement connectée à la laverie. Les vêtements étaient dans une couleur unie, d'un bleu plus foncé que ceux que portaient Néra et James. Leur texture m'était étrangère. De près, cela ressemblait à un mélange de cuir et de plastique. C'était doux, lisse, imperméable parfaitement futuriste comme l'était cette ville. J'espérais que mon corps épuisé ne ferait pas trop pitié dans cet accoutrement. Mais j'étais fatiguée et mes mains allèrent automatiquement caresser les tenues suspendues de l'autre côté de l'armoire. La matière était douce et plus ample cette fois, la couleur d'un bleu pastel invitait au repos. J'étais sûre que cela faisait office de vêtement de nuit.

J'en tirai un cintre que je passai sur mon bras et me dirigeai vers la salle de bain. Ne sachant pas où poser mes vêtements de rechange, je fouillai des yeux la pièce, avant de me rendre compte qu'un pan de mur avait la légère transparence d'une armoire. Je l'ouvris en prenant conscience que c'était la penderie de la pièce principale, accessible également de ce côté. Voilà qui était pratique. Je reposai mon cintre en attendant d'être propre. Ensuite, il fallut se déshabiller. J'ôtai mon vieux manteau qui tombait sur le sol dans un bruit étrange. Son aspect

détonnait complètement avec le lieu limpide. Puis, je retirai mon Transmetteur, j'arrachai mon pull, mon pantalon, mes sous-vêtements et me retrouvai nue devant le miroir qui n'eut aucune pitié.

J'étais couverte de bleus, de coupures et d'éraflures. J'aurais dû avoir terriblement mal à chaque mouvement, mais la peur m'avait fait occulter la douleur et ensuite l'Imative l'avait complètement endormie. Je me mordis les lèvres. J'ignorais à quel point la capacité de guérison des hybrides allait vite, mais j'étais certaine que personne ne devait voir ce carnage. Ma nature serait aussitôt trahie. Car sous les hématomes mon corps était maigre, malade, il incarnait un cri de faim et de douleur à lui seul.

Dans la douche et comme pour tout, un cadran permettait par de simples pressions des doigts, de régler l'intensité de l'eau, sa température et le gel nettoyant. Les douches de mon autre vie, c'était des petits ruisseaux ou, dans le meilleur des cas, des puits aménagés avec les moyens du bord.

Ici, l'eau était chaude et se pliait à la moindre de mes exigences. Mais surtout, le savon avait une odeur de paradis. Je me délassai mollement faisant tomber la crasse de mes cheveux et de mon corps mortifié avec une lenteur délibérée. Si je n'avais pas senti le sommeil alourdir mes sens, j'aurais continué des heures. Lorsque je fus repue de chaleur et toute engourdie, j'attrapai une des grandes serviettes pliées sur le meuble qui me faisait face. Je m'emmitouflai et me séchai sans me presser, les yeux déjà à moitié fermés. C'était bon. Le confort était bon. Je ne pouvais pas le nier. C'était même terriblement délicieux. J'ouvris l'armoire et enfilai mon pyjama dans des gestes de somnambule. Puis je quittais la salle de bain. Je repérai brièvement les cadrans pour gérer la lumière des pièces, il y en avait un sur la table de nuit. De fait, je glissai dans le lit sans attendre. Je fus surprise par la douceur des draps et du matelas qui épousait mes formes. Le sol ne m'avait jamais offert autant de confort, si bien que mon dos peinait à trouver sa place. Je fis glisser mes mains sur l'écran tactile inséré à la desserte, cherchant à tâtons la façon d'éteindre les lumières. J'avais apparemment trouvé sans même me concentrer car les ténèbres s'abattirent délicatement sur moi. Je fermai tout à fait les yeux, envahie par une confusion de sensations et d'images, des plus douces aux plus violentes, auxquelles se mêlait un désir souverain de dormir. Les miens n'étaient plus. J'étais chez mes ennemis. Lisor n'était plus. Elle allait s'évaporer tout à fait le lendemain matin, quand je jetterai ses vêtements dans le sas de linge sale, ce à quoi je n'avais pas su me résoudre ce soir.

J'étais Eléa Wilson. Et pour le moment, c'était un soulagement d'être elle.

Chapitre 5

C'est la lumière qui me réveilla. Un éclairage doux et diffus que projetaient les murs. Je n'avais pas le souvenir d'avoir rêvé. Je me sentais bien.

Puis, je saisis tout à coup où j'étais, qui j'étais... Je me redressai d'un bon, effrayée à l'idée d'être en retard et de manière plus générale, effrayée à l'idée d'être chez mes ennemis...

— Tu es Eléa Wilson, murmurai-je à voix basse. Tu es vivante et tu vas le rester.

Je m'appliquai à reprendre une respiration sereine. J'allais m'en sortir. Un pas à la fois, ça n'était pas impossible.

L'Imative coulait toujours dans mes veines. Une gorgée promettait vingt quatre heures de parfaite santé comme l'avait dit ma grand-mère. Je n'avais pas la moindre douleur, bien au contraire. Le sommeil, grâce à cette véritable potion, m'avait été profitable pour la première fois de ma vie. Je me levai et tentai de rassembler mes idées dans des gestes affolés. L'épuisement de la veille m'avait fait abandonner mes vêtements en plein milieu de la salle de bain.

Je m'accroupis et récupérai mon Transmetteur en le posant à l'écart. Ensuite, je m'empressai de fouiller les poches de mon jeans pour retrouver l'Imative A. Je fus soulagée de mettre la main dessus mais j'ignorais où j'allais pouvoir le cacher. Maintenant que mes besoins vitaux avaient été satisfaits, je prenais conscience d'à quel point je n'étais pas en sécurité. Tout était sous contrôle, des cadrans dans chaque pièce jusqu'à ce capteur que j'allais devoir porter. Ils pouvaient très bien me mettre sur écoute. N'importe lequel de ces murs luminescents pouvait comporter une caméra. D'ailleurs, ils en avaient le droit. Je n'étais personne, pas de nom, pas de passé et ils m'avaient ouvert les portes de leur ville. La logique aurait voulu que je sois surveillée de près.

Estimant que la paranoïa ne m'aiderait en rien, je m'emparai de mes vieux vêtements. Il était temps de les abandonner. De toute façon, j'avais la boîte contenant l'Imative, cela suffirait à me rappeler qui j'étais. Je pris une profonde inspiration avant d'ouvrir le sas de linge sale. Mon manteau, mon jeans, mon pull et mes baskets étaient dans

un état lamentable. Ils sentaient la boue et l'herbe dont ils avaient pris la couleur. Ils n'avaient rien à voir avec ce monde coloré et hygiénique. C'était le premier pas que je ferais pour davantage m'y fondre moi aussi.

Je jetai l'ensemble dans un soupir, puis refermai le sas sans m'autoriser la moindre minute de recueillement. Je posai mon Transmetteur sur le rebord du lavabo. Il était six heures quarante du matin. Autant dire que la lumière de mon « Espace personnel » était programmée pour me réveiller à temps. Je ne devais pas être surprise, tout ici était calculé et prévu pour le confort et l'efficacité. C'était un plaisir pour qui avait passé une vie où chaque geste du quotidien était un périple. Mais c'était aussi effrayant. Ce contrôle omniprésent de la technologie me faisait prendre conscience de ma réelle place ici. J'étais une prisonnière.

Je fis de rapides ablutions, dénichant une brosse à dents et d'autres onguents pour le corps dans la petite armoire de la salle de bain. Mes cheveux avaient séché tout emmêlés durant la nuit. Je mis la main sur un produit démêlant et passai la brosse avec un plaisir tout neuf. Jamais je n'avais pu obtenir cet éclat et cette brillance avec les savons artisanaux que nous avions. La douche d'hier avait révélé la soie de ma peau et de mes cheveux. J'enfilai ensuite l'une des combinaisons qui attendait dans l'armoire. Le tout était assez moulant, ce qui m'inquiétait. Certaines parties de mon corps, comme mon ventre et mes hanches trop maigres, faisaient légèrement flotter le tissu. Lorsque j'eus remonté la fermeture jusqu'en haut de ma blouse, je me postai devant le miroir avec inquiétude.

Pourtant, je fus très surprise par ce que j'y vis. Ce reflet était celui d'une véritable jeune femme. Et non pas celui d'une fillette qui flottait dans des vêtements loqueteux, comme autrefois. J'avais cru devoir faire une croix sur ma féminité, car Emmy, aussi mal habillée fût-elle, en avait toujours été l'incarnation comparée à moi. Peut-être bien parce qu'elle avait des formes que je n'avais pas.

Mais là, tout à coup, je réalisai que les vêtements d'hybrides avaient pour moi des égards que les vêtements de survie n'avaient jamais eu...

J'avais vraiment le sentiment de contempler une étrangère, et au fond, c'était peut-être bien le cas...

Eléa Wilson était décidemment plus jolie que Lisor ne l'avait jamais été.

Elle avait de longs et épais cheveux châtain sombre encadrant un visage émacié et pâle, aux grands yeux marrons. Sa tenue bleu marine, moulante, lui donnait l'allure d'une super-héroïne et elle avait le mérite de cacher habilement toutes ses ecchymoses. Certes, ses formes étaient discrètes, mais la coupe du vêtement mettait en valeur la finesse de son corps plutôt que sa faiblesse.

Je souris et mon reflet me renvoya aussitôt cette délicate tension des muscles qui remplit le visage. C'était bel et bien moi.

Je me souvins que je n'avais pas de temps à perdre, il fallait trouver un endroit où cacher l'Imative. Ma tenue ne présentait aucune poche suffisamment large pour l'abriter. Le système de roulis retirait la penderie de la compétition. La table de nuit me semblait être un choix trop évident pour qui voudrait percer mes secrets, tout autant que mon matelas. Je n'avais pas beaucoup de temps, les sept heures du matin approchaient à grand pas. Je pris la décision de glisser la boîte derrière le pied des toilettes. Ce serait ma cachette momentanée en espérant que la journée m'apporterait une idée lumineuse.

Une fois plus ou moins débarrassée de ce problème épineux, j'entrepris de remettre mon Transmetteur. Le système d'emboîtement était assez simple, même si je fus plus longue à le remettre que je ne l'avais été à l'ôter la veille.

J'entendis soudainement frapper à la porte. Effrayée je me statufiai avant de me rappeler que le dénommé « Allan » était censé venir me chercher à sept heures. Pour cause, mon Transmetteur indiquait qu'il était ponctuel.

Je pris une profonde inspiration. J'allais rencontrer une nouvelle personne. Ou plutôt, une personne de plus susceptible de me démasquer.

Je choisis de rester optimiste, c'était mon seul plan de bataille après tout, et jusqu'alors, il avait plutôt bien marché.

J'ouvris la porte à l'aide de mon « TS » et fus surprise en observant le jeune homme qui m'attendait derrière. Après un vague instant d'étonnement partagé – sûrement devant mon allure famélique – il m'adressa un franc sourire dont le naturel détonnait avec tout ce que j'avais vu chez les hybrides depuis mon arrivée.

— Salut, tu dois être Eléa, je suis Allan.

Il inclina légèrement la tête pour me saluer et j'en fis autant. Allan semblait jeune. Il avait un corps mince, un peu trop d'ailleurs, une allure dégingandée qui le faisait ressembler à un adolescent, un long cou et un très large sourire. Ses yeux marron étincelant et son nez aquilin le rendaient très agréable à regarder, à l'image de tous les hybrides que j'avais pu croiser jusqu'alors. Cependant, il dégageait une aura d'authenticité qui me donnait l'impression d'être en face d'un congénère. J'aurais tout à fait pu croiser un garçon comme lui durant ma vie d'humaine. Peut-être même m'en serais-je fait un ami tant il paraissait abordable. Cela me rassura. J'avais l'impression de pouvoir relâcher la pression pour la première fois en présence de quelqu'un. Mais il était encore trop tôt pour me détendre tout à fait.

— Salut Allan, répondis-je d'une voix qui se voulait affirmée.

Il n'était pas difficile de lui rendre son sourire tant il était

communicatif.

— Tu es prête pour ta première journée ? demanda-t-il en m'invitant à le suivre.

— Oui... enfin je crois...

Il partit d'un rire frais tandis que je laissai la porte se refermer derrière nous. Je n'avais désormais plus aucun objet sous la main qui puisse me rattacher à mon passé. Cela me terrifiait, il est vrai, mais une part de moi se sentait comme... libérée. Et j'en avais presque honte.

Il se mit à avancer d'un bon pas à travers le large couloir.

— Tu es arrivée hier soir, c'est ça ?

— Oui.

— Néra m'a dit que tu ne connaissais pas grand-chose sur le Centre. C'était le moins qu'on puisse dire.

— Oui, elle a raison.

— Alors j'espère que tu es courageuse, car il va falloir m'écouter parler tout seul pendant un bon moment.

— Cela ne me dérange pas, souris-je. Et d'ailleurs, je t'en remercie d'avance.

— J'espère que tu ne changeras pas d'avis. Très bien, commençons.

Nous étions arrivés à un carrefour de couloirs. Tous se ressemblaient. Allan désigna d'un bref mouvement ceux qui portaient à notre gauche et à notre droite.

— Ces couloirs mènent à d'autres chambres comme la tienne et à d'autres couloirs encore. Mais logiquement tu n'auras jamais besoin d'y aller, donc ne t'inquiète pas si cela te paraît grand. La Section L est l'une des plus petites et elle est très simple à parcourir.

Nous continuâmes tout droit, puis nous obliquâmes par la droite au bout d'un moment.

D'autres hybrides sortaient de leur chambre et marchaient derrière nous ou nous dépassaient au fur et à mesure. J'étais rassurée de constater que ma présence leur était indifférente. Il y avait souvent des nouveaux puisque Néra avait parlé d'un grand turn-over. Cela me rassurait.

— Nous voici dans le couloir principal.

Ce couloir ressemblait à celui des chambres à la différence qu'il ne comportait pratiquement pas de porte. Nous avançâmes jusqu'au fond. Il désigna la très large porte à notre droite sur laquelle était indiqué « Self Section L ».

— Comme son nom l'indique, c'est ici que nous prenons tous nos repas. En face (il se tourna vers la porte opposée) c'est la salle de détente. Et puis ici (il montra l'énorme porte en verre flouté sur laquelle le couloir s'achevait) c'est notre lieu de travail, la chaîne sur laquelle tu te rendras tous les jours. En gros, c'est un peu tout ce que

tu as à savoir. Tu me suis pour le moment ?

— Oui...

— Comme tu peux le voir, il y a un TS Central devant chacune de ces salles.

En effet, devant ces trois portes se tenaient de larges cadrans à hauteur de nos coudes, ajustés sur des pieds transparents.

— Là nous allons prendre notre petit déjeuner, tu n'as pas besoin de pointer pour rentrer dans cette pièce puisque la prise de ton plateau suffit à signifier ta présence. Mais tu peux toujours te servir du TS pour programmer ton repas du soir.

James m'en avait parlé, en effet.

— Regarde.

Il passa l'intérieur de son poignet, donc son propre TS, sur le TS Central. Tout à coup, l'écran qui présentait l'heure, et quelques autres données que je n'avais pas eu le temps de décrypter, se mua en plusieurs catégories. « *Vos horaires* », « *Vos repas* », « *Consulter le Réseau* », « *Faire un signalement* » furent celles que j'eus le temps de déchiffrer.

Allan posa son doigt sur « *Vos repas* ». Aussitôt l'écran bascula et afficha un calendrier. Il tapa sur le jour même et une question s'afficha « Vous prendrez votre repas du soir » puis trois choix étaient proposés « *En Self* », « *Dans votre Espace Personnel* » ou « *À l'extérieur* » bien que cette dernière mention était grisée.

Il tapa sur « *En Self* ».

— Tu as vu ? C'est assez simple, comme le reste des manipulations sur ce TS d'ailleurs. Mais tu n'es pas obligée d'y toucher. Il se met par défaut sur « *en self* » tous les jours. Et je te conseille vivement de manger avec tout le monde, c'est beaucoup moins triste.

— Est-ce qu'on peut manger à l'extérieur ? J'ai vu qu'il y avait une case pour ça.

— Non, enfin pas moi. Il faut avoir une autorisation spéciale de ton chef ou de ton référent. C'est assez rare. C'est plutôt réservé à ceux qui ont de l'ancienneté.

Tandis qu'il me parlait, des hybrides passaient à côté de nous et entraient peu à peu dans la cantine qui se remplissait. Je commençais à avoir faim et je n'aurais pas été mécontente de me joindre à eux. Mais les regards qu'ils nous lançaient au passage me terrifiaient. J'avais tellement peur de me faire remarquer.

— D'accord, je vois.

— Viens, je t'expliquerai le reste en mangeant, conclut Allan comme s'il avait lu dans mes pensées.

Il m'invita à le précéder dans la cantine, j'y entrai d'un pas plus lent que nécessaire. J'avais peur de la foule en règle générale. Je me souvenais des derniers repas parmi les humains, horriblement

désagréables. Qu'en serait-il de ceux parmi mes ennemis jurés ? Mieux valait ne pas y penser.

Allan me suivit d'un air détendu et ne prêta pas attention aux quelques regards qui se tournèrent vers nous. Le self était une très grande pièce aux murs aussi limpides que partout ailleurs dans le Centre, mais la lumière tamisée qui s'en dégageait n'agressait pas les sens. De larges écrans ponctuaient les murs de couleurs et d'images. Certains présentaient des endroits de nature, la mer, un champ, la forêt... D'autres faisaient dérouler des informations chiffrées que je n'eus pas le temps d'inspecter. De très longues tables blanches découpaient la pièce autour desquelles les gens commençaient à s'installer. Il n'y avait rien d'autre. Rien pour se servir, aucun buffet et pas le moindre personnel. Nous étions tous habillés de la même façon, combinaison bleu marine. Contrairement à moi, la plupart des filles portaient leurs cheveux attachés, en queue, en chignon, en natte. Je savais que mon travail serait facilité si je les imitais, mais j'étais gênée à l'idée de ne plus pouvoir cacher mes joues osseuses dans mes cheveux.

L'homogénéité de ce lieu me rendait légèrement mal à l'aise. Surtout, le fait que nous étions là, à la vue de tous et de toutes, me glaçait. Mais nombre étaient les hybrides qui nous ignoraient copieusement, trop occupés à papoter où à manger.

Allan m'incita à le suivre et nous nous installâmes au bout d'une table, sur des sièges blancs et confortables, dont la matière plastique légèrement transparente s'harmonisait à merveille avec le reste.

Chaque chaise était scellée au sol, cela devait éviter le moindre mouvement et bruit superflu. Une fois assise, je remarquai, sur l'espace que j'allais occuper pour manger, un petit cadran noir, sans chiffres, sans touches potentielles. Allan s'était installé en face de moi et passa l'intérieur de son poignet sur son propre cadran. Quelques secondes après, une plaque glissa devant lui et un unième système de roulis haute technologie fit émerger un plateau repas sous nos yeux. Il sourit devant mon air ébahi. J'avais encore du mal à m'habituer à la facilité de ce monde moderne... trop moderne.

Il m'invita d'un regard à l'imiter. Je posai mon Transmetteur sur le cadran et bientôt, un plateau apparut sur la table. Il comportait plusieurs barquettes que je ne me fis pas prier pour ouvrir, à l'image de mon voisin de table.

Allan s'était déjà remis à parler pendant que j'étudiais notre petit déjeuner. Il y avait du pain, la même sorte de boule chaude et craquante que j'avais eu le loisir de dévorer la veille. Un jus de fruit que je débballai avec délice. L'eau viciée étant la principale boisson de ma vie d'humaine, cette nouveauté me provoquait des palpitations de plaisir. Une salade de fruits, de petites tranches de jambon empilées

les unes sur les autres, des lamelles de fromage, des haricots et un petit verre de lait. Tout cela me paraissait bien dépareillé, aussi j'épiaï les gestes d'Allan pour voir dans quel ordre il mangeait. Il avait choisi les éléments salés de son plateau en premier lieu, je fis donc de même.

— ...mais le plus gros des troupes arrivent vers sept heures trente. En général, on nous conseille de venir prendre notre petit déjeuner à sept heures, mais il y en a toujours pour traîner au lit.

Je l'écoutais d'une oreille distraite parce que j'étais encore affamée et que toute cette profusion de nourriture me rendait folle. Dans mon ancienne vie, la nourriture était devenue une ennemie car j'avais le sentiment de ne pas la mériter. Mais même sans mes états d'âme, la saveur et la profusion s'avéraient être des mots qui n'auraient jamais pu qualifier nos repas.

— Tu as l'air de faire bonne chère, constata Allan.

Je souris en mâchant une bouchée de pain et arrosai cela d'une bonne rasade de jus de fruits. Je fermai brièvement les yeux pour mieux apprécier le mélange des arômes. J'entendis qu'Allan riait. Devant lui, je n'avais pas honte de manger. Tout semblait naturel, ce qui était étrange. Je me demandais si je m'étais déjà sentie aussi à l'aise devant des humains. J'en doutais franchement. Le reste de la cantine semblait nous avoir oubliés pour mon plus grand plaisir.

Lorsque j'eus terminé ma boisson, je décidai de me montrer un peu plus sérieuse. L'angoisse reviendrait avec les obligations de cette journée, je devais m'y préparer.

— Est-ce que tu peux me dire en quoi consiste notre travail ? demandai-je en choisissant scrupuleusement ma prochaine bouchée.

— Ça n'est pas très compliqué, nous sommes sur une chaîne d'emballage. Nous devons emballer des petites boîtes dans des cartons à longueur de journée.

— C'est tout ?

— Pour ce qui est du travail en lui-même oui. Il très simple.

Il mâchonna un bout de viande en réfléchissant.

— Il faut savoir que la Section L est assez récente. C'est Opra qui a fait un partenariat avec le Centre pour ouvrir cette nouvelle section. Comme tu dois le savoir, les injections d'Opra sont très chères et la plupart du temps, elles supposent le déplacement d'un injecteur. Bref, ça s'adresse à un certain public. Mais Opra a décidé d'ouvrir une nouvelle gamme d'injections à bas prix, accessible à tous. Elles ont eu pas mal de succès, tu en as peut-être testé certaines. Du coup, ce sont des produits de cette gamme que nous emballons toute la journée. Par conséquent, nous travaillons pour le Centre mais également pour Opra. Il paraît que ça peut nous fournir certains avantages, dont je n'ai pas encore vu la couleur ceci dit.

Il soupira.

— Car on est payé aussi peu que la plupart des autres Sections...
— C'est à dire ?
— Eh bien quelque chose comme quatre deniers par jour. Ils ne t'en ont pas parlé ?

Je secouai la tête. Je ne connaissais rien à la monnaie des azras. J'avais beaucoup lu sur celle des humains de l'Ancien Monde, mais en tant qu'humaine traquée, je n'avais jamais rien acheté et je ne possédais rien. Troquer ou se servir dans la nature étaient nos modes de fonctionnement principaux.

— Non... pas du tout, réalisai-je.
— Ah bon ? Mais alors, pourquoi viens-tu ici si tu ne sais même pas combien tu vas gagner ? À moins que... tu viens de l'extérieur ? Tu n'es pas originaire d'Olyméa ?

Il sembla gêné et s'était figé tout à coup un morceau de pain dans la main.

— Attends, ne me réponds pas, reprit-il. Ils m'ont dit que je n'avais pas le droit de te poser de questions.

— Ah oui ? dis-je amusée. Pourtant, tu finiras bien par t'en rendre compte, je ne sais pratiquement rien sur Olyméa.

J'ignorais pourquoi Allan ne pouvait pas connaître mes « origines » qui étaient elles-mêmes une couverture. Faire un secret de ce qui en cachait un autre... Cela me paraissait un peu trop compliqué comme concept. De plus, je comptais bien lui poser toutes les questions que je n'avais pas pu poser à mes supérieurs. Il devait donc être au fait des « raisons » de ma grande ignorance.

Il se pencha soudainement vers moi, laissant tomber son morceau de pain, avec une expression de conspirateur.

— Tu veux dire... Nan, sérieusement ? Tu viens des terres hostiles ou d'une autre ville ?

— Je ne sais pas ce que tu entends par terres hostiles, je viens juste... de l'extérieur.

— C'est pour cette raison qu'ils t'ont mis un ancien TS... murmura-t-il songeur.

La salle s'était remplie peu à peu sans que j'en prenne conscience. Plusieurs personnes alentour se tournèrent vers nous. J'avais oublié que les hybrides avaient les sens décuplés à ce point. Grâce à l'Imative j'avais moi-même de meilleures capacités, bien qu'elles ne devaient pas du tout égaler les leurs. Mais je ne tentais pas de les utiliser, je ne voulais pas fatiguer mon corps inutilement. C'était puiser dans une énergie que je n'avais pas.

Allan se redressa, comme également conscient de l'intérêt qu'on nous portait subitement.

— Désolé, je n'aurais pas dû aborder ce sujet.
Il portait néanmoins un autre regard sur moi, comme teinté

d'admiration et de crainte. Je pris conscience qu'il n'avait sûrement jamais mis les pieds hors de cette ville et qu'il devait me prendre pour une espèce de hors-la-loi, insoumise aux règles. Dans le fond, c'était ce que j'étais et plus encore...

— Et toi ? demandai-je. Qu'est-ce que tu faisais avant d'être au Centre ?

Je profitais de sa réflexion pour terminer mon déjeuner. J'espérais que la curiosité de nos voisins de table allait bientôt s'effacer, mais j'avais le sentiment qu'on nous observait toujours. Ou bien était-ce seulement mon imagination ?

— Oh, moi rien de spécial. J'ai juste terminé mon cursus scolaire. Je suis très jeune, j'ai vingt et un ans.

Je faillis lui dire que c'était exactement mon âge mais je ne sais pourquoi, j'eus l'intuition de me taire.

— Bien sûr, tu ne sais pas comment l'éducation fonctionne ici, n'est-ce pas ? réalisa-t-il.

Je fis non de la tête.

— On va à Alquaria de dix à vingt ans. C'est un immense et magnifique complexe scolaire. J'en ai de très bons souvenirs. On est tous à peu près logés à la même enseigne, sauf dans les dernières années, où on est censés se spécialiser. Moi, j'ai dû me contenter du parcours général car ma famille n'avait pas les moyens de m'offrir le moindre cursus supplémentaire.

Il se tut un bref instant, baissant les yeux, oubliant son repas.

— J'aurais aimé devenir injecteur en sortant. C'est un métier de plus en plus prisé. Pratiquement tous les injecteurs travaillent pour Opra. Ils sont très bien payés et ils sont logés dans la résidence d'Opra. Il paraît que leurs appartements sont à tomber. Mais je n'ai pas pu faire les études nécessaires... Alors j'ai pensé travailler au Centre, histoire de pouvoir enchaîner tout de suite sans être un poids pour mes parents. J'espère mettre un peu d'argent de côté, même si je dois travailler ici quelques dizaines d'années.

Je faillis m'étrangler avec un morceau de pain.

— Quoi ? Tu es sérieux ?

C'était absurde, il ne pouvait pas consacrer toute sa vie sous terre à plier des cartons en habitant dans la ville la plus extraordinaire du monde. Même si cela constituerait sûrement une vie bien supérieure à celle dont les humains comme moi héritaient.

Il parût un peu surpris.

— Oui, ça te choque ? Même si je passe cent ans ici, il me restera encore quelques siècles pour me réaliser. Dans ma lignée, certains ont atteint les mille ans. Donc j'ai un peu de temps devant moi.

Mille ans ? Cette fois je n'avais plus rien dans la bouche pour m'étouffer et tant mieux. J'accusai le coup en essayant de ne rien

trahir de mon émoi. Ainsi était-ce l'espérance de vie des hybrides. Mille ans... Je n'étais rien, absolument rien comparé à eux. Désormais, je comprenais l'écart immense qui nous séparait. Nous étions traqués et éliminés comme de vulgaires insectes, parce que c'était tout à fait ce que nous étions pour eux.

— Et puis, depuis que je suis rentré en Section L, j'ai bon espoir, reprit Allan qui fort heureusement n'avait pas remarqué ma stupeur, après tout, nous travaillons toujours pour le Centre mais aussi pour Opra désormais. Donc, d'une certaine façon, j'aurais de l'expérience chez Opra et la nouvelle gamme d'injections nécessite du personnel pour la vendre. J'ai entendu dire que, comme leur utilisation est très simple, les injecteurs n'ont plus besoin d'être spécialisés en biologie et en informatique. Maintenant, ils recherchent plus ou moins des commerciaux. Alors j'ai peut-être ma chance.

— C'est quoi au juste le métier d'injecteur ?

— La plupart des injections sont complexes et très chères. Et certaines ont besoin d'être préparées pour pouvoir s'acclimater à notre ADN personnel. Les injecteurs se déplacent chez les clients, ils utilisent leur matériel médical et informatique pour prendre des échantillons, préparer la formule sur mesure et l'injecter. Parfois, quand c'est une injection complexe, l'opération se fait en deux temps. Il y a des vrais accros aux injections, du coup Opra empoche des fortunes et peut offrir une situation idéale à ses employés. Les injecteurs travaillent en binôme, ce qui les rend encore plus efficaces et épanouis. En gros, ils ont un métier passionnant et un quotidien luxueux.

Il y songeait avec plaisir, ce qui me fit sourire. Il avait un rêve. Ce genre de choses que se permettent les gens dont la vie n'est pas menacée. Et avec sa longévité impressionnante, je ne doutais pas qu'il y parvienne.

— À mon avis, les injecteurs de la nouvelle gamme n'auront pas cette qualité de vie. Mais ce sera déjà mieux que de travailler ici, conclut-il.

Il observa son TS.

— Il faut qu'on y aille, ou tu vas être en retard à ton premier jour de travail !

Il ne fut pas nécessaire de ramasser les plateaux, ils glissèrent sous la plaque coulissante comme ils étaient apparus à peine nous fûmes levés. Allan m'entraîna vers la sortie puis vers la porte au fond du couloir, qui s'ouvrait sur un sas. Lorsque les premières portes se furent refermées, les dernières s'ouvrirent sur une immense salle serpentée de tapis roulants. Il y avait diverses machines, dont d'énormes bras articulés. Pour l'instant, rien n'était en fonction.

Allan me conduisit à des bornes pour nous laver les mains puis à d'autres où nous tirâmes des gants et des blouses en plastique. Nous

les mêmes aussitôt, à l'image des autres hybrides qui entraient peu à peu.

La pièce était très grande, blanche, tout était aseptisé et bien ventilé.

— Sois tranquille, déclara Allan comme s'il percevait mon angoisse, ton travail est très facile. Viens, je vais te montrer.

Nous marchâmes le long d'un tapis puis il s'arrêta à l'embouchure de deux sections automatiques.

— Lorsque la machine sera en route, des petits cartons contenant des pochettes d'injections bleues vont être acheminés ici, vers nous. Nous devons les prendre et les poser une à une dans les cartons qui vont passer juste devant nous.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout. Le reste de l'emballage est automatisé, mais les pochettes d'injections sont fragiles et leur transfert doit être exclusivement manuel. Nous sommes à plusieurs par tapis. Quand il manque une personne, nous devons ralentir le rythme. Grâce à toi, nous allons être un peu plus rapides.

— N'en sois pas si sûr, baragouinai-je.

Il rit. Bien sûr, les hybrides pouvaient tout entendre avec leurs supers sens, même ce qui n'était pas censé l'être. J'avais peur et j'étais certaine que j'allais trouver moyen de ne pas réussir ce travail si « simple ».

Allan me montra où me placer et nous attendîmes. Je regardai l'immense réseau de tapis, entrecoupé de machines, qui remplissait toute la salle. En effet, Opra devait faire un sacré commerce. Je me demandais combien il y avait d'habitants dans cette merveilleuse ville que je n'étais, de toute évidence, pas prête à contempler de nouveau. Nous fûmes rejoints par les autres hybrides de notre équipe qui nous saluèrent d'un hochement de tête. L'un d'entre eux fit une accolade à Allan, ce qui me confirma que les hybrides pouvaient se toucher, ce dont j'avais douté jusqu'alors... Apparemment, il n'y avait pas de serremments de mains ou d'embrassades pour se dire bonjour.

— Tu me présentes mon vieux ? déclara l'ami d'Allan en m'observant.

— Bien sûr, c'est Eléa, elle est arrivée hier soir.

— Salut Eléa, fit-il en hochant la tête. Moi c'est Zander. Bienvenue dans notre tombe !

Après avoir hoché la tête, j'eus un petit sourire devant ce que j'imaginais être une blague. Allan leva les yeux au ciel.

— Sois un peu plus encourageant pour son premier jour, Zander.

— Quoi ? On est sous terre, non ? répondit Zander avec un air détaché.

C'était un grand brun mince, que j'imaginais plus vieux qu'Allan,

bien que je n'avais pas vraiment de repère avec cette race étrange.

Il y eut soudain une sonnerie significative et toutes les machines se mirent en route dans un vrombissement joyeux.

Les cartons remplis de pochettes bleues arrivèrent et mon équipe y plongea les mains à toute vitesse afin de les déposer dans les petites boîtes en carton qui glissaient vers nous. Il me fallut un instant pour me faire à leur rythme et cesser de gêner l'un ou l'autre en choisissant la même pochette. Heureusement, Allan était patient et me souriait de façon encourageante. Zander, qui était mon voisin de gauche, semblait s'amuser beaucoup à mes dépens. Et lorsque ma main frôlait la sienne, il m'adressait des œillades rieuses qui me faisaient rougir. Les hybrides travaillaient vite. Normal, ils étaient de nature plus forte que les humains. Mais j'étais sous Imative après tout, je pouvais tenir le coup. Lorsque j'arrivais enfin à obtenir une cadence convenable, mon corps s'habitua aux gestes répétitifs. Au bout d'une heure ou deux – je n'avais plus la notion du temps tellement j'étais stressée – mon cerveau s'était habitué et mes pensées se détachaient de mon travail.

Parfois, les membres de mon équipe sortaient quelques boutades. Mais pour l'essentiel, tout le monde travaillait en silence. Je préférais cela, je n'aurais pas voulu devoir tenir une conversation. Même si j'arrivais désormais à réaliser ma tâche convenablement, tout en pensant plus ou moins à autre chose, je me voyais mal devoir ajouter quelques neurones au traitement des bêtises à ne pas dire afin de ne pas trahir mon secret.

En plus des centaines d'hybrides qui s'afféraient, j'apercevais parfois des contremaîtres déambuler dans les allées. Ils étaient identifiables par leurs tenues plus claires, semblables à celle de Néra, ma référente. C'était rare – ou bien était-ce parce que je détachais peu les yeux de mon travail – reste que je n'en dénombrais pas plus de deux ou trois. Je finis par me rendre compte que James était parmi eux. Et ce que je craignais se produisit ; il finit par s'approcher et demander si tout allait bien. Devant mon assentiment et la confirmation d'Allan, il ne s'attarda pas et je ne le revis plus. Ce fut un soulagement de ne pas se sentir plus surveillée que cela, même si à la réflexion, il ne semblait pas avoir porté de regard critique sur nous.

La matinée se déroula sans bavures notables. J'en étais satisfaite même si la besogne n'avait absolument rien de passionnant, c'était le moins qu'on puisse dire. Arrivé midi, le tapis s'arrêta et tout le monde se dirigea vers les poubelles. On jetait pêle-mêle gants et blouses avant de se rendre au réfectoire. J'avais faim – pour ne pas changer – je n'étais pas fâchée de pouvoir enfin me détendre. Le pire était passé, je savais quel était mon travail et je ne m'en sortais pas trop mal.

— Ça va ? me demanda Allan alors que nous nous étions installés au

bout d'une longue table.

La cantine se remplissait à vue d'œil et j'étais soulagée que Zander ait été appelé par des amis, alors qu'il semblait songer à s'asseoir avec nous. Ceci dit, nous n'étions pas très loin du restant de l'équipe qui parlait tout naturellement à Allan. J'étais presque certaine qu'il s'était mis plus à l'écart pour me faciliter la tâche. Mon ami avait reçu l'ordre de ne pas me poser de questions. Ce qui était le meilleur moyen d'attiser sa curiosité, à mon humble avis. Quoi qu'il en soit, ce n'était pas le cas des autres et je n'avais toujours pas décidé quel discours tenir.

Je n'avais pas parlé, trop pressée de faire émerger mon plateau à l'aide de mon TS. Toute cette nourriture sur commande, en si grandes quantités, me rendait folle. Folle et heureuse. Il y avait beaucoup d'aliments que je n'avais jamais vus ou dont j'avais seulement entendu parler. Je n'étais donc pas en mesure de tout nommer mais j'avais remarqué l'aspect équilibré des repas : des légumes, des protéines, des féculents et quelques fruits sucrés pour le plaisir et les vitamines. Bref, des pitances de roi pour moi qui n'avait goûté qu'à de maudites portions difficilement conçues.

Je relevai les yeux vers Allan.

— Oui, bien sûr que ça va, répondis-je, la bouche à moitié pleine.

Je me demandai en quoi j'avais l'air de ne pas aller bien, outre ma tête de déterrée, mais je n'avais pas assez de souffle pour lui poser la question. J'avais trop de plaisir à manger.

— Tu n'avais rien à manger là où tu étais ? s'amusa-t-il.

Je souris sans répondre, puis, soudain, me vint une idée qui pourrait le faire parler et me dispenser d'en faire autant.

— Tu pourrais m'en dire plus sur les esclaves à Olyméa ? J'en ai entendu parler plusieurs fois, mais je ne suis pas sûre d'avoir compris.

— Ah... j'ai vraiment du mal à réaliser que tu ne connais rien sur cette ville. Surtout que les esclaves, il y en aussi dans d'autres villes.

Je haussai les épaules. Allan s'était redressé comme pour se préparer à ce vaste sujet. Il semblait songeur néanmoins, comme si l'occasion de me parler du système l'aidait à prendre du recul.

— Les esclaves sont, comme leur nom l'indique, asservis à des hybrides ou à des azras.

Ma mâchoire s'immobilisa sur un délicieux morceau de viande grillée.

— Quoi... tu veux dire... comme dans l'antiquité ?

Il sourit.

— Oui, en quelque sorte, mais dans la version modernisée et high-tech des azras. Et puis, les esclaves ne sont pas maltraités, du moins, officiellement ils sont protégés par beaucoup de lois. En fait, il y a deux types d'esclaves, les esclaves par contrat – par choix ou par

condamnation – et les esclaves de naissance. Comme je te l'ai dit, le Centre est un bon moyen de s'en sortir, de gagner un peu d'argent en attendant de pouvoir faire mieux. Mais il y a encore un autre moyen... C'est choisir de devenir esclave. On t'efface la mémoire et on te fait passer quelques heures dans la structure de conditionnement. Ensuite, selon le nombre d'années pour lequel tu as signé et les finalités de ton contrat, tu es l'esclave d'une famille ou pour la communauté. À la fin de ton contrat, on te rend ta mémoire d'avant. Mais tu n'as aucun souvenir du temps passé en tant qu'esclave. Et tu as de l'argent en poche.

J'étais tellement estomaquée que je n'arrivais pas à parler. Allan reprit avec le même ton professionnel.

— C'est la meilleure façon d'être esclave à mes yeux. C'est une façon consentie.

— Tu... tu trouves ? demandai-je hébétée. Alors pourquoi ne pas l'avoir fait ?

Il sourit et baissa les yeux en triturant son morceau de pain.

— Disons que c'est une profession assez mal vue.

— Je croyais qu'il y avait des lois pour les protéger ? dis-je légèrement acerbe, mais je ne fus pas certaine qu'Allan s'en soit rendu compte.

— C'est le cas. Mais on ne peut empêcher les gens de penser. Et puis, la situation d'esclave paraît un peu dégradante car elle est considérée comme une condamnation. Si tu violes la loi d'Olyméa tu peux avoir une amende, être dégradé, être banni, ou être condamné à plusieurs années, voire siècles, d'esclavage. Tu n'as aucune prise sur le contrat, ni sur le nombre d'années, ni sur le genre de travail qui te sera confié durant ton asservissement. Ce genre de condamnation n'est pas rendu publique, sans quoi, un esclave pourrait être maltraité pour des faits dont il n'a pas souvenir.

Je secouai la tête comme pour réveiller ma matière grise.

— Attends, il n'y pas de prison à Olyméa ?

— Il existe des lieux d'emprisonnements, mais ils sont temporaires. Il n'y a pas de prison à proprement parler à Olyméa. Tout est recyclé, même les prisonniers. Je peux te dire que cette règle restreint fortement le nombre de délinquants. L'idée de finir en esclave, sans avoir la moindre prise sur son contrat, n'est franchement pas séduisante.

— Pourtant certains choisissent de devenir esclave pour gagner de l'argent ? Ça n'a pas de sens...

— C'est différent, là ils peuvent mettre au point leur contrat, savoir un peu quel genre de vie d'esclave ils auront. Même s'ils ignorent à quelle famille prestigieuse ils seront donnés, s'ils acceptent de travailler pour des particuliers.

— On dirait de la prostitution, murmurai-je écœurée.
Allan haussa les épaules.
— En quelque sorte, mais sous contrôle.
— Je parlais de prostitution de façon symbolique mais... les esclaves sont aussi des objets dans ce domaine ?
— Oui, mais là encore, c'est à eux de le définir sur le contrat.
— Personne ne doit choisir cette option ! m'écriai-je.
— La plupart le font, je présume. Ils sont sûrs de gagner mieux leur vie et, de toute façon, ils ne se rappelleront de rien.
— Mais c'est dégoûtant. Et pour les grossesses ?
— Logiquement, les esclaves ont une injection stérilisante en permanence, répondit-il.

— Tout cela ne te choque pas ? demandai-je.
— Je ne sais pas. J'ai grandi avec ça. Je suis habitué. Les esclaves sont très utiles. La communauté s'en sert pour les travaux ingrats et les riches pour les servir comme dans l'antiquité. Au final, les esclaves gagnent bien leur vie et la plupart s'en cachent bien lorsqu'ils retrouvent une vie normale. Les criminels sont punis et, sous conditionnement, ils ne sont plus dangereux. Bref, je pense que même si la pratique est discutable, vu les effets positifs, on ne peut pas la rejeter en bloc.

Je trouvais ça révoltant, même après ses arguments. Je n'arrivais pas à saisir comment une société d'apparence si raffinée avait pu se compromettre là-dedans. En même temps, il s'agissait des hybrides et des azras, ces mêmes créatures qui nous traquaient nous, les humains, et nous massacraient. Je n'aurais pas dû être choquée par leur mode de vie, ou, en tout cas, pas surprise.

— D'accord, mais les esclaves de naissance ?
— Ils sont très rares. Les premiers sont apparus en raison d'un dysfonctionnement d'injection, alors que des esclaves sous contrat étaient tombées enceintes par accident.

— Par accident... répétai-je amère.
— Il y avait un vide juridique pour savoir à qui appartiendrait l'enfant, reprit Allan, sans faire attention à ma remarque. À la famille de l'esclave non sous contrat ou à celle du maître et géniteur ? Quoi qu'il en soit, un enfant né dans ces conditions ne pouvait pas représenter une lignée sans l'entacher. Il a donc été décidé que ces enfants seraient des esclaves de naissance, avec d'autres lois pour les protéger. Ils seraient élevés et conditionnés dans le but de servir mais en y trouvant une grande satisfaction.

Cette fois, je n'arrivais plus à manger. Bon, en même temps, je n'avais plus rien dans mon assiette. J'étais écœurée.

— Comment un enfant pourrait-il « entacher » une lignée ?
— Voilà un autre grand sujet, répondit Allan en prenant une

inspiration. Les lignées sont très importantes pour chaque famille et les enfants peuvent faire évoluer une lignée ou la faire régresser dans l'échelle sociale. Pour que ce soit plus clair, mieux vaut que je commence par te faire un cours sur l'échelle sociale à Olyméa.

Il sourit, de toute évidence, ce verbiage que je lui infligeais l'amusait.

« D'abord tu as les azras du Conseil. Ce sont, pour la plupart, les fondateurs de la ville. La majorité d'entre eux a deux mille ans d'existence et a donc connu le monde des humains... Ensuite, il y a les autres azras, qui vivent au palais ou ailleurs en ville. Bien entendu, tous les azras sont en haut de l'échelle sociale.

« Puis, il y a ce qu'on appelle les hybrides de la noblesse. Ceux-là descendent des lignées que les azras du Conseil ont créées en se reproduisant avec des humains. Mais pas uniquement, pour qu'une lignée soit considérée comme noble, il faut qu'il y ait plus d'un azra dans son arbre généalogique. Ce qui est très rare pour une lignée, parce que les azras ont une fécondité très faible.

« Après les hybrides de la noblesse, il y a les hybrides de hautes lignées. Elles sont semblables à la classe précédente sauf que les hybrides ont moins d'ascendants azras. Tu y comprends quelque chose ? »

— Euh, pas vraiment pour être honnête...

— Ce n'est pas grave, tu finiras par y voir clair. Les azras et les hybrides de la noblesse, voire de hautes lignées, peuvent bénéficier d'une place à la Cour, c'est à dire qu'ils vivent au palais des azras. Je présume que l'intérêt de cette place se résume aux influences qu'ils peuvent avoir sur la politique d'Olyméa. Ce sont les membres du Conseil des azras qui prennent des décisions par vote où la majorité l'emporte d'après ce que nous savons. Par conséquent, les sujets de la Cour peuvent espérer avoir une vague influence sur les lois ou les décisions prises par le Conseil, en se liant d'amitié, ou par mariage, avec l'un de ses membres ou de ses descendants. Les hybrides de bonne famille sont nombreux à vouloir se faire une place à la Cour et même à organiser un mariage intéressant pour leur descendance. Se marier avec un descendant de la lignée d'un fondateur est un bon moyen d'obtenir une certaine influence.

« Après, les hybrides de haute lignée, nous retrouvons dans l'échelle sociale, les hybrides de lignée moyenne. Ce sont la plupart des habitants d'Olyméa. Aucune de ces personnes ne pourrait espérer une place au palais des azras, mais ils ont en général une vie acceptable.

« Il y a juste après les hybrides de basse lignée. Ceux-là sont souvent pauvres. Ce sont souvent des travailleurs au Centre, comme nous. Enfin, tout en bas de l'échelle sociale, nous retrouvons les Esclaves. »

— Je trouve ça écœurant, commentai-je après réflexion.

Franchement, pourquoi quelqu'un ne pourrait-il pas monter dans l'échelle sociale par ses compétences ? Pourquoi faut-il que la naissance joue un rôle si important ? Je ne comprends pas.

— Parce que les compétences sous souvent liées à sa lignée malheureusement, répondit sombrement Allan. Il faut savoir que lorsqu'un azra se reproduit avec un hybride, il transmet une partie de sa génétique, qui est irréprochable. On parle même de sang « pur ». Plus les hybrides se reproduisent avec d'autres hybrides, plus le sang est considéré comme impur. Si, parfois, un azra fait un mariage fécond avec l'un des membres d'une lignée, on prétend qu'il purifie cette lignée.

« En théorie, c'est choquant, mais dans les faits c'est vérifiable. Certains hybrides, issus d'une lignée qui comporte deux, voire trois azras, sont différents des autres hybrides. Ils ont tout simplement hérité de plus de gènes d'azra. Ils sont souvent plus forts, plus résistants, plus rapides, en meilleure santé, avec une longévité meilleure que les autres, et pour certains, ils sont capables de développer des dons. Alors que seuls les azras peuvent le faire en règle générale. C'est un fait, ta lignée peut favoriser ta génétique et donc ta vie. Même si, bien sûr, on dénombre certaines exceptions. Tu comprends pourquoi les hybrides de bonnes familles se démènent pour bien marier leur descendant, ils veulent purifier leur lignée. Le mieux étant un mariage avec un azra.

— Donc les azras ne se marient pas qu'entre eux, ils acceptent d'épouser des hybrides ?

— Oui, ils n'ont pas tellement le choix puisque leur fécondité est très faible. C'est très rare lorsqu'un couple d'azra arrive à mettre au monde un enfant. Il y a, pourtant, des azras très célèbres qui ont eu des enfants. Comme la famille des Oreisha. Ce genre d'événements rend célèbre la famille. D'autant que William Oreisha, est un fondateur d'Olyméa...

Oreisha, cela me disait quelque chose... Le fameux Zefryam Oreisha, que ma grand-mère m'avait ordonné de rencontrer, était-il l'un de ses descendants ?

— Certaines Cités ne fonctionnent pas comme Olyméa, reprit Allan. Elles n'ont pas de Conseil, mais une famille royale. Et la famille royale a souvent été élue pour sa capacité à engendrer des descendants. Enfin bref, je m'éloigne du sujet... Tout cela pour répondre à ta question : oui un enfant peut « entacher » une lignée, puisqu'il va en « appauvrir » la génétique en quelque sorte.

— D'accord, je crois avoir saisi le concept...

Toutes ces histoires de génétique n'étaient pas une habitude pour moi qui avait grandi dans un monde où seule la survie importait.

— Par conséquent, je présume que la fécondité des hybrides est

meilleure que celle des azras ? hasardai-je toutefois.

— Elle est un peu meilleure. Il arrive qu'ils parviennent à avoir deux, voire trois enfants, mais cela reste très rare. La plupart des couples, souvent formés dans les derniers siècles de leur vie, n'ont qu'un enfant.

Je réfléchissais, essayant de traiter ce dédale d'informations floues. Leur longévité étant très différente de celle des humains, tout à la fois que leurs capacités de reproduction l'étaient aussi, cela formatait complètement leur mode de vie. Un nom qui reposait sur un seul héritier. Malgré moi, je comprenais pourquoi il était exclu que cet héritier fut né par « mégarde » sous contrat d'esclave.

— Et toi, si ça n'est pas indiscret... de quel genre de lignée proviens-tu ?

— Les Tessalius sont pauvres, soupira-t-il. C'est le cas pour beaucoup de lignées à Olyméa. Nous ignorons de quel azra nous descendons. Il est parti d'Olyméa ou bien il a simplement préféré rester anonyme... D'après mes grands-parents, il y a eu pas mal d'humains dans notre lignée, ce qui la rend encore moins pure, si tu vois ce que je veux dire... Ensuite, quand la race humaine s'est éteinte à Olyméa, notre lignée a été croisée avec d'autres lignées d'hybrides qui n'étaient pas fameuses non plus. Seule mon arrière-grand-mère, prétend qu'il y a eu des hybrides de hautes lignées parmi nous. Certains de mes aïeux ayant vécu un millénaire, je me plais à croire que c'est peut-être vrai.

Je soupirai. Triste à l'idée que le sang humain soit considéré comme étant si impur...

— Je suis le dernier de ma lignée, reprit Allan devant mon mutisme embarrassé. Mes parents travaillent aux champs, à l'extérieur de la ville. J'ai quelques arrières grands-parents esclaves...

— Oh... je suis désolée.

— Tu ne devrais pas. Au moins je n'ai aucune pression. Si je veux m'en sortir, c'est uniquement pour moi-même. Mes parents n'attendent rien de moi. De toute façon, on ne se parle plus.

Il regarda ailleurs puis fronça les sourcils.

— C'est bizarre, tu m'as laissé t'expliquer tellement de choses... Pas seulement au sujet d'Olyméa, mais même par rapport à notre race. Comme si tu avais complètement tout oublié !

Il n'avait aucune animosité dans le regard, juste de la curiosité, comme si j'étais un sujet d'étude. J'étais gênée. Et pour le coup, je n'avais aucune répartie.

— On... on devrait peut-être y aller, non ? Il est presque l'heure.

La salle s'était peu à peu vidée. Allan obtempéra, néanmoins songeur, et nous fûmes de service pour encore plusieurs heures de

gestes répétitifs...

J'avais l'esprit pas mal occupé par tout ce qu'Allan venait de m'apprendre durant mon travail. Le fameux magnifique « palais » était le domaine des azras depuis lequel ils dirigeaient la ville d'une main de fer. Quoique, étaient-ils aimés ? Allan ne semblait pas ressentir d'animosité envers eux. Mais j'étais presque certaine qu'il n'était pas représentatif, il avait un bon caractère, qui s'accommodait facilement des choses. Ce qui était un bon point pour moi, la « chose » la plus anormale du coin...

Pour ce qui était des esclaves, là, j'avais du mal à leur laisser le bénéfice du doute. Je ne trouvais pas ça normal. Il est vrai que je n'avais aucune civilisation équilibrée à mettre en comparaison, hormis celles dépeintes dans les livres et les histoires qu'on me racontait sur l'Ancien Monde. Mais il me faudrait des litres d'Imative A, et encore, pour faire passer la pilule.

D'un autre côté, l'Ancien Monde, celui gouverné par les humains, avait ses injustices... la moitié de la planète affamée, comme me l'avait assuré ma grand-mère, et des tas d'horreurs cachées et tues. La traite des humains n'avait jamais disparu. Olyméa s'était peut-être contentée de mettre un nom, et de régenter par des lois, ce qui se faisait depuis des siècles dans l'ombre. Peut-être pouvais-je lui concéder une certaine transparence.

Quoi qu'il en soit, je ne me sentais pas bien. Les premières minutes de mal-être, j'avais mis cela sur le compte des révélations désagréables qu'Allan m'avait fait au sujet de cette ville. Mais somme toute, pas vraiment étonnantes. Puis j'avais fini par saisir. Chaque gorgée d'Imative A faisait effet vingt quatre heures. Or, ma première dose remontait à la veille, en fin d'après-midi. Je n'avais pas pu remarquer l'heure au vu des circonstances... D'odieuses circonstances dont j'avais l'impression d'être à des années lumières. Comme si un siècle s'était écoulé au lieu d'une journée.

Notre tâche s'achevait à dix-neuf heures. Au début, j'avais estimé pouvoir tenir mais plus le temps passait, et plus mon rythme ralentissait, je commençais à commettre des erreurs et pire que tout, la douleur revenait. Ma jambe faiblissait, et des pointes de feu s'immisçaient dans mon nerf par instant.

J'étais si mal que j'avais envie de pleurer. Tout le désespoir du monde retombait sur mes épaules.

Lorsque les tapis s'immobilisèrent, je courus presque jeter mes gants et ma blouse.

Comme Allan me suivait, et n'osait rien dire ayant remarqué ma fatigue –surtout au vu de mes nombreuses maladresses durant le travail – je lançai au-dessus de mon épaule : « Il faut que je mange dans ma chambre ».

Je me plantai devant le TS Central, y passai mon TS, et choisis l'option « Dans votre Espace Personnel » concernant les repas. L'adrénaline se chargeait de remplacer l'Imative dans mes veines. Malgré cela, si je ne rentrais pas à temps dans mon espace, mes constantes allaient redevenir celles d'une simple humaine et mon TS, qui commençait déjà à mettre en rouge les battements anormaux de mon cœur, me trahirait aussi sûrement que tous les hybrides autour de moi.

— Je t'accompagne, déclara Allan qui, malgré ma rapidité, était sur mes pas.

— D'accord, merci.

J'allais avoir bien besoin de lui pour retrouver ma chambre. J'espérais juste qu'il ne remarquerait pas le changement. Les minutes avançaient bien trop vite... Plus mon corps était épuisé, plus je sentais la douleur grandir et mes sens faiblir. Mon TS sonna à plusieurs reprises, sûrement pour me notifier l'état déplorable de mes constantes. Je le cachai dans mon autre main.

— Eléa, il faudrait que tu en parles à Néra. Les horaires sont peut-être trop chargés pour toi, suggéra gentiment Allan qui n'était pas dupe.

Nous étions presque à ma porte, j'avais le cœur au bord des lèvres, comme si tout ce que j'avais ingéré durant la journée ne pouvait subitement plus être digéré.

Alors que je m'apprêtais à entrer dans ma chambre, mon nouvel ami reprit malgré mon silence.

— Je sais que je n'ai pas le droit de te le demander... mais je crois savoir la vérité.

J'étais de dos, prête à ouvrir ma porte mais cette phrase figea mon geste. Avait-il deviné si vite que j'étais humaine ? La terreur me submergea.

— Tu es amnésique n'est-ce pas ?

Le soulagement me tomba dessus en masse. Malgré toute la douleur et l'épuisement, je n'allais pas être trahie, pas tout de suite.

— Ils t'ont trouvée à l'extérieur sans mémoire et dans un mauvais état, c'est ça ? poursuivit-il, prenant mon immobilité soudaine pour un assentiment gêné.

Je me tournai lentement vers lui.

— Oui, c'est ça, mentis-je d'un bloc comme si j'avouais une vérité qui me gênait grandement.

— Alors, tu ne sais rien sur Olyméa, car tu as tout oublié ?

— Oui, je présume.

— Je suis désolé, soupira-t-il, ses grands yeux marron émus. Cela doit être très perturbant.

Le couloir était pratiquement vide, fort heureusement, car mon TS

se remit à biper de façon pratiquement continue. J'étais proche de l'évanouissement. Je jetai un œil vers le cadran, il était rouge, complètement rouge.

— Tu as été génial avec moi Allan, merci pour cette journée. Je dois te laisser.

Sur ce, j'arrachai mon TS de mon poignet, histoire qu'il s'arrête enfin, et le pointai sur ma porte. Ensuite, je m'engouffrai dans ma chambre, en essayant de ne pas m'écrouler avant d'être parfaitement isolée.

Chapitre 6

J'étais en plein cauchemar. Ça ne pouvait pas être réel. Cette explosion de douleur, mon cœur qui semblait sur le point de lâcher. La perte des êtres que j'aimais et dont, tout à coup, je ressentais la souffrance en concentré. Toutes les blessures de mon corps à vif, comme s'il était crayonné intégralement de coupures plus ou moins profondes. Cet endroit, froid, aseptisé, dans lequel j'étais enterrée vivante. Je commençais à ne plus savoir respirer. Oui, tout cela ne pouvait pas être réel. J'allais me réveiller. Oui, c'était ça, j'allais me réveiller auprès de ma grand-mère, dans notre tente, au grand air. Elle allait se moquer de moi en décrivant le sommeil agité dont je sortais. Je me contenterai de râler et de masser ma jambe pour commencer une autre journée. Une autre journée où Emmy me sourirait et me dirait des gentilleses. Une autre journée où Ethiel serait distant et où je l'admيرerais en secret. Tout allait revenir à la normale...

Je n'arrivais pas à marcher, tellement assaillie par la douleur, physique et morale, je m'étais laissée glisser sur le sol. Les larmes striaient mon visage. Je rampai jusqu'à la salle de bain en essayant de contenir mes sanglots. Je voyais flou. J'allais devenir folle. Je m'appuyai sur la cuvette des toilettes d'une main, de l'autre, j'essayai d'attraper la boîte qui était cachée. Je me mordis les lèvres en sentant que des hurlements menaçaient de s'en échapper.

Ady, Emmy, Bastien... Ethiel... ils ne pouvaient pas tous être morts. Je ne pouvais pas être seule ici. Je n'allais pas survivre à tout cela. Je ne pouvais pas faire semblant.

Lorsque j'eus la boîte dans les mains, j'en sortis la fiole contenant l'Imative. Je l'ouvris et en bus une gorgée comme un héroïnoman en manque de sa dose. Et pour cause, c'était un peu ce que j'étais. Une fois chose faite, je m'allongeai sur le sol de la salle de bain. Sa fraîcheur compensait la fièvre que les battements fous de mon cœur avaient dispensé dans tout mon corps. Par instant, j'étais secouée par des sanglots spasmodiques.

Puis vint la tension. Cet instant, le même, qui avait suivi la première prise de l'Imative. Quand le corps entier veut repousser cet assaut, cet envahissement brutal des veines et du système nerveux. Je me

demandais si mon cœur allait pouvoir résister cette fois. Mais cela n'avait pas d'importance. Pourvu que ce soit rapide. Que je meure là, s'il le fallait. Mon combat n'aurait pas été trop long. J'aurais fait mon maximum.

Je fermai les yeux. Tout s'apaisa. Mon rythme cardiaque, la douleur qui s'effaça, comme repoussée dans le plus secret de mon corps, mes sens délivrés et apaisés.

Je pus reprendre une respiration lente. L'air entraînait facilement dans mon corps. J'étais apaisée, mon cœur ralentissait. Seules mes mains continuaient à trembler un peu. Preuve du leurre qui avait pris place dans mon corps. Le mal et la douleur étaient toujours là, muselés, sagement relégués au fin fond de mon être. Et, à la prochaine résurrection, j'allais le sentir passer. Mais pour le moment, l'apaisement conféré par l'Imative me donnait goût au repos. Mon corps était suffisamment calme pour pouvoir se ressourcer de cette façon.

Je me levai, ma tête tourna vaguement, ce qui ne m'empêcha pas de saisir à quel point je me sentais bien. Même en pensées. Il suffisait de voir le bon côté des choses et tout était parfait. L'Imative A était la meilleure des drogues. Je regagnai la chambre et me laissai tomber sur le lit. Là, je fermai les yeux sur un sourire et laissai le sommeil m'emporter sans la moindre lutte.

En me réveillant, je fus certaine que cette journée serait beaucoup plus facile que la veille. D'abord, parce que j'avais énormément dormi et ce, d'une traite. D'un sommeil rare, inédit pour moi qui ne connaissais que les petits sommeils agacés par la douleur et le bruit. J'étais donc parfaitement détendue. Ensuite, parce que le pire avait été fait. J'avais vécu ma première journée, je savais à quelle sauce j'allais être mangée, si je puis dire. Les gens aussi s'étaient habitués à moi, ils m'oublieraient très vite. Même la prise de l'Imative serait moins difficile. J'avais dû la prendre vers dix neuf heures dix la veille. Par conséquent, j'aurais, le soir même, le temps de regagner mon Espace Personnel de façon beaucoup plus confortable.

Bref, tout s'annonçait parfaitement bien. Je fis ma toilette, goûtai à mon repas de la veille (resté dans le sas) et brossai mes cheveux en toute quiétude. Même le miroir semblait encore plus clément que la veille. Mes joues me parurent légèrement moins osseuses. Je m'autorisai donc à faire une queue haute, d'où s'échappaient quelques mèches bouclées, ce qui faciliterait mon travail. Sommes toutes, mes grands yeux marron habités de lumière et mes lèvres pleines suffisaient à égayer mon visage. J'accordai même un sourire à mon reflet, toujours satisfaite par le tombé de ma combinaison.

Bien sûr, je n'avais rien oublié de l'agonie de la veille, lorsque la

perte des miens s'était fait ressentir à nouveau. Cependant, j'étais consciente que leur vie, tout comme la mienne, ne tenait qu'à un fil, et ce depuis toujours. Cela ne retirait en rien l'horreur de la situation, mais c'était un fait. Pour eux, je devais me battre. Maintenant et toutes les heures qui suivraient.

Pour parfaire mon assurance, Allan me fit la grâce de m'attendre à ma porte. Je ne serais pas seule au moins pour retrouver l'accès au couloir principal, même si j'étais persuadée d'y parvenir quoi qu'il en soit.

Mon ami aux allures d'adolescent parlait allégrement comme toujours, comme si lui aussi était persuadé que cette journée serait placée sous le signe de la tranquillité. Ou bien tâchait-il de meubler pour ne pas faire renaître le malaise d'hier, au sujet de ma prétendue amnésie ? Quoi qu'il en soit, j'étais contente qu'il ait découvert tout seul ma couverture, en la pensant réaliste de surcroît. Cela me prouvait à quel point Adylie avait eu raison de me donner ce conseil, bien que j'ignorais toujours la vérité sur son origine. Mais chaque chose en son temps. Après tout, j'allais peut-être même pouvoir passer à l'étape deux du plan, qui consistait à retrouver Zefryam Oreisha.

Je ne me lassais pas des talents de ma mémoire sous Imative A. Jamais mes neurones d'humaine n'auraient pu déterrer ce nom d'azra. Ceci dit, je doutais qu'Allan puisse m'aider, mais j'allais devoir tenter ma chance. L'Imative n'allait pas me sauver éternellement et je n'osais pas imaginer le réel état de mon corps.

Au self, nous nous assîmes au bout d'une table – la même que la veille – et commençâmes à déjeuner. Malgré ma certitude bienheureuse concernant cette journée, je ne pouvais pas m'empêcher de penser que quelque chose clochait. Même Allan se montrait moins bavard tout à coup.

Comme j'avais déjà allégrement pioché dans mon plateau repas du soir, je n'étais pas aussi affamée que je l'aurais voulu. Du coup, la nourriture ne me distrayait pas aussi bien qu'à l'accoutumée. Au bout d'un moment, je finis par balayer des yeux la salle, histoire d'effacer un doute. Mon pressentiment se confirma. Tout le monde nous regardait. Du moins, une grande partie. Ce qui suffit à me flanquer la frousse. Et les conversations étaient tenues à mi-voix, contrairement au brouhaha de la veille. Je fis tomber ma fourchette en observant Allan qui baissa les yeux, lui-même complètement immobile depuis un moment.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je ahurie. Qu'est-ce que j'ai fait ?

Il avait l'air au courant, ce qui me perturba davantage.

— Viens, déclara-t-il à mi-voix, on va parler, mais ailleurs.

Bien sûr, ces fichus hybrides avec leurs sens développés, inutile

d'espérer avoir une conversation privée dans la même pièce qu'eux. Je me levai, abandonnant le reste de mon assiette. J'avais déjà mangé la moitié et je n'avais plus faim, donc cela ne m'arracha pas trop le cœur. Je suivis Allan dans la cantine, essayant d'ignorer toutes ces prunelles posées sur mon dos. J'avais beau réfléchir, je ne voyais pas quelle erreur j'avais commise. Hormis, bien entendu, ma gaucherie générale et mon départ très précipité de la veille. Peut-être que certaines personnes soupçonnaient ma nature. Je fus prise de panique.

Allan nous fit sortir et gagner la pièce juste en face du self : la salle de détente. Je n'avais pas encore eu l'occasion d'y mettre les pieds et si je n'avais pas été aussi stressée, j'aurais sûrement fortement apprécié l'endroit. Le lieu était toujours aussi aseptisé que d'ordinaire mais il présentait un degré de confort et de sérénité très appréciable. Je remarquai aussitôt le plafond, constitué d'un large écran qui représentait un ciel bleu où se déchiraient lentement quelques nuages. La lumière douce qui en découlait était apaisante, pas autant que la nature certes, mais elle se voulait clairement en être l'imitation. Le plafond était haut, laissant la liberté aux pans de murs d'être habillés par de nombreux écrans, représentant des paysages mais également ce que je crus comprendre être des films et des actualités. Il y avait encore tout un monde à découvrir au sujet d'Olyméa. Mais ça n'était pas le moment.

Allan me fit passer près de tables de jeux et nous emmena dans un coin tranquille, agrémenté de larges canapés. Il n'y avait pratiquement personne dans la salle. Juste deux ou trois hybrides qui flânaient et ne nous jetèrent pas même un regard. Je fus soulagée par leur comportement. Au moins, trois ou quatre personnes dans cet endroit n'avaient rien à me reprocher.

Allan s'installa et je m'assis en face de lui. Il se pencha vers moi et passa brièvement son visage dans ses mains avant de parler.

— D'abord Eléa, je te prie de m'excuser, je pense que tout ceci est un peu de ma faute.

— Pourquoi ? Je ne comprends pas, qu'est-ce que tu as fait ?

Il se renfonça dans son fauteuil – le mien était très confortable mais j'étais trop tendue pour l'apprécier – et chercha ses mots. Si lui, ou même les autres, avait deviné quelque chose sur ma nature, il n'aurait sûrement pas eu ce comportement. Il se serait vu contraint de prévenir un chef et se montrerait très certainement effrayé par moi. Après tout, les hybrides ne devaient pas savoir grand-chose au sujet des humains. Fondé ou non, ce raisonnement avait au moins le mérite de m'éviter la panique.

— Hier, je pensais que le couloir était vide lorsque je t'ai demandé si tu étais amnésique (il avait dit ce mot en baissant la voix), mais j'ai dû me tromper... Car il est évident que tout le monde est au courant

aujourd'hui.

L'inquiétude baissa d'un cran, j'eus une sorte de sourire, encore partagée entre la peur et le soulagement.

— Attends, tout le monde me regarde parce qu'ils pensent... enfin, ils savent, que je suis amnésique ?

— Oui. J'ai essayé d'écouter les conversations et ils parlaient pratiquement tous de ça.

J'eus une sorte de rictus, comme un rire nerveux.

— Tu trouves ça drôle ? s'étonna-t-il.

Ma vie n'était pas en danger, ils avaient juste « découvert » ma couverture, en la pensant réelle. Ce qui serait arrivé tôt ou tard.

— Je ne sais pas, répondis-je après un instant de réflexion. Je ne comprends toujours pas. En quoi cela fait-il de moi une bête de foire ? C'est vrai, vous vivez dans une ville où les gens se teignent les cheveux avec des injections ou bien effacent leur mémoire par injection pour se prostituer... J'avoue que je résume un peu durement, mais c'est la vérité, non ? Je ne vois pas en quoi une fille amnésique pourrait sortir du lot !

— Justement, si tu es amnésique, ce n'est pas un hasard Eléa... C'est forcément que... quelqu'un t'a effacé la mémoire.

Bien entendu, ces foutus hybrides ne pouvaient pas souffrir d'amnésie après un traumatisme, ils se régénéraient trop bien naturellement... J'avais presque oublié.

— Et hier, reprit Allan, apparemment gêné à l'idée que je réalise quelque chose de choquant sur mon « passé », si j'ai deviné si facilement que tu étais amnésique c'est parce que... c'est déjà arrivé. Il y a quelques mois, un type a débarqué à peu près dans les mêmes conditions que toi. Il avait oublié des tas de choses essentielles. Au départ, les superviseurs ont essayé de maintenir le secret autour de lui, comme ils l'ont fait avec toi. Après une enquête, ils ont enfin pu comprendre ce qui lui était arrivé... Mais il y a eu des fuites, tout le monde l'a su.

— D'accord... Et qu'est-ce qui lui était arrivé ?

— Eh bien, cela ne veut pas dire que tu as vécu la même chose, d'accord... mais... en fait, c'était un esclave... Son propriétaire lui avait fait subir des mauvais traitements punissables par la loi. Pour éviter d'être dénoncé, il avait décidé de se débarrasser de son esclave. Il lui avait injecté un Amnésiant de mauvaise qualité, comme ceux qu'on trouve sur le marché noir et il l'avait abandonné à l'extérieur d'Olyméa, dans la forêt. Il espérait que, perdu, l'esclave finirait par mourir de ses blessures, puisqu'il n'avait pas eu le courage de l'achever lui-même... Seulement, l'esclave a lutté, il a rampé jusqu'aux champs et là, des cultivateurs l'ont trouvé. C'est de cette façon qu'il a atterri au Centre.

Les choses se mirent en place dans mon esprit. Voilà pourquoi ma référente et mon chef, James, semblaient me regarder avec autant de pitié. Ils s'étaient imaginé que j'étais une esclave maltraitée. Et voilà pourquoi ils m'avaient conseillé de ne rien révéler au sujet de ma situation...

— On m'a retrouvée en mauvais état, réalisai-je, dans la forêt, seule, affamée... et avec la mémoire effacée. Donc, j'ai peut-être subi le même sort ?

— Pas forcément, déclara-t-il comme désireux de me rassurer.

— D'accord, mais il y a de fortes probabilités que ce soit le cas, que je sois une esclave, n'est-ce pas ?

Il n'avait pas envie de répondre à cette question, mais son expression embarrassée suffit à me le confirmer.

Contrairement à ce qu'il craignait, j'étais tout à fait satisfaite de la situation. Cette affaire d'esclave brouillait agréablement les pistes. Bien que certaines zones d'ombres nécessitaient d'être éclaircies.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Quand ils m'ont retrouvée dans la forêt, ils ont passé une sorte de scanner sur mon visage. Ils ont dû faire la même chose à l'esclave d'il y a quelques mois ? Ils auraient dû voir toute de suite qui il était, non ? Comme pour moi, d'ailleurs.

— Malheureusement, il est de notoriété publique que certains hybrides de hautes lignées, ou des azras qui ne font pas partie du conseil, aient le bras long... Je présume que le propriétaire de cet esclave a réussi à faire falsifier le répertoire des esclaves d'Olyméa.

— Donc, il se pourrait que moi aussi, enfin mon propriétaire, m'ait fait disparaître des fichiers et m'ait perdue dans la nature après m'avoir effacé la mémoire ?

— Oui, mais on ne peut rien certifier... il nous manque peut-être des éléments...

— Sois sincère avec moi Allan, n'essaye pas de me protéger, ne t'inquiète pas, je gère très bien et dis-moi vraiment ce que tu en penses.

Il se mordit un peu la lèvre puis après une grande inspiration s'exprima :

— J'en pense que ça n'est pas la première fois qu'une telle chose se produit. Je veux dire, le cas de cet esclave n'était pas le premier. Même si les circonstances diffèrent toujours, des esclaves maltraités, il y en a des tonnes... De nouvelles lois voient le jour constamment pour pallier ce problème. Et ton état... ta maigreur... tout cela ne trompe pas.

Je crus que j'allais exploser de rire mais je m'en retins, bien entendu. J'étais heureuse que leur système pourri et violent puisse avoir le mérite de me protéger. Du moins, pendant deux mois, avant

que je ne rencontre ce médecin qui mettrait un nom sur ma nature faible...

— Eléa, je t'en prie, ne t'en fais pas, d'accord, reprit-il en se penchant vers moi et en m'attrapant les mains. D'une part, tu n'es pas forcément une esclave, même si tout porte à le croire, on pourrait très bien être surpris...

« *Tu n'imagines pas à quel point* » pensai-je avec un sourire intérieur.

— ...d'autre part, il y a des lois aussi pour ce genre de cas. Si tu es vraiment une esclave, et ça reste une probabilité, entendons-nous bien, tu restes un être vivant à part entière. Tu as le droit d'être protégée et ta voix sera entendue. De toute façon, je promets que tu pourras compter sur moi. Je t'aiderai du mieux que je pourrai, d'accord ?

Son discours me rappelait celui de Néra ou de James. Je ne savais plus lequel d'entre eux – peut-être les deux – m'avait assuré qu'Olyméa donnait une chance à tous et ne laissait rien impuni.

C'était tout juste si Allan n'avait pas des larmes dans les yeux. Je lui répondis par un grand sourire.

— Ne t'inquiète pas pour moi, Allan, je prends bien les choses. J'en suis moi-même étonnée. Mais ça va. Et je te remercie infiniment pour ta sollicitude. J'ai vraiment beaucoup de chance d'être tombée sur toi.

Il sourit et rougit un peu, ce qui me fit rire.

— Donc, c'est pour cette raison, repris-je, que ces idiots me regardent autant ? Parce qu'ils pensent tous que je suis une esclave ? C'est la première fois qu'ils en voient une ?

Ils connaissaient l'esclavage depuis leur naissance et voir une personne, potentiellement soumise à ce mode de vie, semblait les choquer. Je trouvais ce comportement pour le moins paradoxal, pour ne pas dire stupide.

— Au Centre il n'y a pas d'esclave. En règle générale, nous en avons tous croisés c'est vrai... Mais, c'est juste très étrange de se dire qu'une personne... comme nous, qui fait le même travail, ne s'appartient peut-être pas elle-même et que peut-être... peut-être...

Il ne sut pas terminer.

— Peut-être quoi ?

— Je ne sais pas comment l'expliquer, soupira-t-il. Certains prennent les esclaves... un peu pour... des objets...

— Oh... je vois. On me considère comme un objet qui s'ignore !

Je ris à ma propre blague mais Allan se fendit à peine d'un sourire. En même temps, je n'étais pas très drôle. Mais surtout, cela semblait le toucher bien plus que moi... Logique, puisqu'il nageait à des années-lumière de la vérité. Et après tout, c'était lui qui formait et côtoyait de près la fille potentiellement esclave.

— Ils vont se calmer. Ne t'en fais pas Eléa. Ils finiront par se calmer.

Au fait, Eléa n'est pas ton vrai nom ou tu t'en souvenais ?

Je secouai la tête.

— Non, ça n'est pas mon vrai prénom.

Il sourit.

— On devrait peut-être réfléchir à te donner un surnom, quelque chose que tu aies choisi toi-même. Qu'en penses-tu ?

Je m'en fichais totalement.

— Si tu veux. Mais Eléa me convient, tu sais.

Allan semblait en faire une affaire personnelle. Peut-être parce qu'il craignait que, quand la mémoire me serait rendue, je ne m'appartiendrait plus moi-même. Il voulait que je sois quelqu'un en attendant.

J'eus de la peine pour lui. Il s'attachait à moi, devenait mon ami, alors que, fatalement, les choses allaient mal se finir. J'allais sûrement mourir. Tout n'était qu'une question de temps, je m'étais faite à cette idée. Moi aussi je m'attachais à lui, c'était mon seul ami et je découvrais qu'il avait beau être un hybride, c'était quelqu'un de bien, quelqu'un qui n'avait pas de sang sur les mains. J'essayais toutefois de le regarder avec la distance que m'imposait toute la souffrance des pertes qui l'avaient précédé. Je ne savais plus aimer comme j'avais pu aimer. Les personnes que j'avais osé aimer étaient mortes il y avait si peu de temps... Et je ne me sentais pas prête à m'en remettre. Je voulais résister à toute affection que suppose une nouvelle amitié. Je devais le faire. Pour lui comme pour moi.

La journée reprit son cours et contrairement à Allan, qui n'en menait pas large, j'étais parfaitement détendue, même si je me faisais discrète, bien entendu. Les hybrides me regardaient du coin de l'œil et murmuraient toujours sur mon passage, mais cela m'importait peu. Je travaillais dans un silence serein.

Je n'aimais pas ce boulot mais j'éprouvais une certaine félicité à ce que la mascarade prenne tant d'ampleur. Bien sûr, j'avais hâte qu'ils m'oublient, mais en attendant, l'humaine n'était pas prête de se faire démasquer. Et puis, Olyméa n'allait pas se hâter d'enquêter sur moi. J'étais persuadée que malgré les paroles d'auto-consolation d'Allan, les esclaves n'avaient que peu de valeur aux yeux de la communauté. Après tout, les hybrides de classe inférieure ne semblaient pas les intéresser grandement.

Allan aurait mérité une meilleure place que celle-ci et ce genre d'injustice devait être monnaie courante. J'étais donc une moins-que-rien et j'espérais qu'à ce titre, je pusse avoir l'honneur d'être oubliée. Le summum aurait été que le docteur annule notre rendez-vous pour faire passer quelqu'un de plus important que moi. Mais je ne devais pas prendre tous mes rêves pour des réalités.

Durant la journée, je remarquai plus régulièrement James, mon chef. Il jetait fréquemment des regards inquiets sur moi. Ce qui m'angoissait un peu. Mais je savais pourquoi. Comme la rumeur de mon origine avait dû faire le tour du Centre, ou, au moins de la Section, il avait dû en avoir vent. J'étais sous sa protection et sa personne dégageait une certaine grandeur d'âme. Il avait sûrement de la compassion, outre ce que son rôle le poussait à faire pour améliorer la situation.

À un moment, je sentis qu'un visage – au loin dans la salle – s'était brutalement tourné vers moi. J'osai un regard pour m'apercevoir que James parlait dans l'oreille d'une jeune femme hybride qui, pour sa part, m'observait avec une certaine indifférence.

Au bout d'un instant, elle cessa de me contempler, acquiesça légèrement de la tête et James s'éloigna d'elle. De mon côté, je la regardai un quart de seconde de plus, car j'étais fascinée par son physique. La plupart des hybrides était harmonieux, mais certains plus que d'autres et celle-ci avait un corps sportif, tonique, mince et en même temps pourvu de formes avantageuses. Elle ne devait pas être beaucoup plus grande que moi, mais sa masse musculaire et sa féminité faisaient toute la différence. Elle avait des cheveux châtons un peu emmêlés et une expression farouche. Comme si son attrait s'arrêtait là et qu'il ne valait mieux pas l'approcher. Je ne pouvais pas en voir davantage, car ma distraction m'avait déjà valu quelques erreurs qui firent prendre du retard à toute mon équipe. Comme cela m'arrivait fréquemment, je ne m'en rendais pas malade. Ma vie était en danger pour bien des raisons, alors ce n'était pas un mauvais niveau au travail qui allait m'inquiéter.

De plus, Allan était très patient avec moi et Zander... Zander l'était aussi, même s'il me regardait d'une façon différente ce jour-là, comme s'il réfléchissait à la conduite à tenir envers moi.

Lors de la pause de midi, j'eus l'occasion d'en demander davantage à Allan au sujet du réseau. Comme à son habitude, il m'offrit de larges explications. Il ne fut pas difficile de faire le rapprochement entre ce système et l'internet d'autrefois. Les livres de L'Ancien Monde m'en avait donné une franche idée, la comparaison était évidente. Ceci dit, le réseau concernait particulièrement Olyméa, même si certaines sections pouvaient permettre de contacter les autres villes. Le tout fonctionnait par autorisation selon le rang ou la situation professionnelle. En tant que rien-du-tout, je n'avais accès qu'aux informations générales et au programme de télévision, directement depuis mon TS.

Olyméa faisait ses propres émissions, ses nouvelles du jour mais aussi ses films et ses séries. Il me tardait de pouvoir consulter ce puits d'informations et de me moquer du jeu d'acteur des hybrides. Il y avait

tant de choses que j'ignorais encore...

Lorsque la journée toucha à sa fin, il me sembla que la plupart des hybrides ne me regardait plus. Je comprenais que mon histoire ait pu les intriguer, après tout, la vie sous terre avec ce travail répétitif devait être très inintéressante à la longue. Mais ils avaient dû finir par saisir que je l'étais bien davantage.

Je ne me sentais pas fatiguée outre mesure. Il me restait encore dix minutes pour la prise de l'Imative, j'étais parfaitement dans les temps. De plus, j'avais déjà réservé la prise de mon repas du soir dans mon Espace. Allan ne posa pas de question mais insista pour m'accompagner à ma porte. Tout allait tellement mieux que la veille...

J'étais soulagée, infiniment soulagée, et j'avais hâte de pouvoir m'adonner au plaisir d'une profonde nuit de sommeil. Dormir comme un loir était une expérience de haute volupté pour moi, qui valait bien le coup d'être à Olyméa, entre autres choses, comme la nourriture...

Malheureusement, Zander nous rattrapa sur le chemin.

— Eléa ! C'est vrai cette histoire ?

— Quelle histoire ?

— Eh bien, que tu es une esclave...

Il avait dit ce dernier mot plus bas, avec lenteur, comme si c'était... une sorte de honte. Oui, en fait, ce devait être ainsi qu'ils le voyaient tous, une honte...

— Elle a juste la mémoire effacée, intervint Allan.

— Ça te fait quoi ? demanda Zander comme s'il ne l'avait pas entendu. Je veux dire... d'être libre pour un temps ?

— Quoi ?

J'étais en train d'halluciner, si j'avais réellement été amnésique, dans quel état de panique aurais-je été ? Il s'en moquait totalement. Les esclaves n'étaient pas vus comme des êtres vivants à part entière de toute évidence.

Allan se posta entre nous deux et tourna brièvement la tête vers moi.

— Tu connais le chemin ? demanda-t-il.

— Oui.

Il fit un signe de tête entendu, je murmurai un « merci » tandis qu'il s'efforçait de faire diversion.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? s'étonna Zander en me voyant partir.

Je souris devant son imbécilité en m'engageant dans les couloirs aussi vite que possible. J'avais vraiment beaucoup de chance qu'on m'ait affublé Allan. Il était compatissant, mais on ne pouvait pas en dire autant de tout le monde. Finalement, ces créatures ressemblaient fortement aux humains.

Bien que je marchais d'un bon pas, je me rendis vite compte que les personnes qui me suivaient – les couloirs étaient constamment

arpentés par des tas d'hybrides – étaient trop proches de moi pour que ce fût naturel. Et bientôt, un grand brun se posta devant moi, m'empêchant de passer. Deux autres m'encadrèrent. Je les regardai tour à tour sans comprendre.

— Salut ! dit le brun avec un sourire placide.

— Euh... salut, répondis-je en essayant de passer, mais ils me barraient sans cesse la route. Qu'est-ce que vous voulez ? finis-je par demander.

Le grand brun réfléchit.

— Ça dépend, qu'est-ce que tu nous proposes ?

Les autres se mirent à rire. Je m'arrêtai net, écoeurée. Je n'étais pas une esclave, je le savais, j'étais même tellement plus... une humaine, leur ennemie naturelle si je puis dire... J'avais donc tout le loisir d'éprouver une certaine fierté et un grand mépris pour eux. Mais en cet instant, j'avais juste mal au cœur, infiniment mal au cœur pour tous les esclaves de ce monde et le mépris qu'ils inspiraient.

— Dégagez, dit une voix féminine derrière nous. Tout-de-suite.

Ces derniers mots étaient froids et implacables, n'encourageant aucune réplique.

Le grand brun soupira, haussa les épaules et s'éloigna, accompagné de ses sbires. Délivrée de la pression, je me rendis compte, aux battements de mon cœur, que j'avais eu peur. Ajouté à cela le manque d'Imative dans mes veines...

Je me retournai et reconnus la jeune femme hybride à qui James avait parlé durant la journée. Elle avait un visage magnifique, des lèvres charnues, un petit nez mutin, des yeux en amande à la couleur indéfinissable entre le gris, le vert et le bleu. Comme l'éclat d'une rivière sauvage. C'était une comparaison qui lui allait bien, car une réelle puissance se dégageait d'elle, une puissance harmonieuse.

— Salut, je m'appelle Fay, déclara-t-elle en s'approchant.

— Salut... Moi, c'est Eléa...

— Viens, je t'accompagne à ta chambre.

— Euh... merci...

Nous nous mîmes en route.

— C'est James qui m'a demandé de garder un œil sur toi, expliqua-t-elle.

— Ah oui ?

C'était donc ça.

— Oui et de toute évidence, il avait raison. James a du flair pour ce genre de choses.

— Que t'a-t-il dit à mon sujet ? demandai-je lentement.

Je me demandais comment il avait pu introduire sa demande. Étais-je réellement une esclave aux yeux de tout le monde, les siens y compris ?

— Pas grand-chose, la rumeur est là, ça ne justifie pas qu'on t'embête.

— Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Moi ?

Elle me regarda légèrement surprise puis pencha la tête :

— Je n'en sais rien. Je n'y ai pas réfléchi.

Nous approchions à grands pas de ma porte. Je commençais à me sentir faible. Mais cette inconnue m'intriguait grandement.

— Même si tout ceci est vrai, les choses vont sûrement changer pour toi, répondit-elle finalement. Tu vas porter plainte et tu obtiendras sûrement la fin de ton contrat avec indemnités ou ta liberté, si tu es esclave de naissance. Je ne crois pas que tu doives t'inquiéter. Ce genre de cas est assez rare et fait souvent la une, tu auras une bonne défense.

Je me mordis la lèvre. Je n'avais pas pensé à la célébrité, cela risquait de me mettre en danger. Ceci dit, j'appréciais grandement l'opinion de ma défenseuse. Et puis, comme je n'étais pas réellement une esclave, je n'irais pas aux tribunaux... Je serais tuée bien avant d'avoir pu porter la mascarade jusque-là...

— Merci, répondis-je alors que j'étais arrivée devant ma porte.

— De rien, ma chambre n'est pas très loin.

— Non, je veux dire, merci de me rassurer, de me parler comme si... j'étais une personne normale. C'est très gentil.

Elle me regarda un instant, eut une sorte de sourire, même si ça n'était pas très naturel chez elle.

— Ces imbéciles finiront par t'oublier. Les gens ne sont pas tous aussi basiques ici, même si on a une belle brochette de crétins. Mais c'est la jeunesse qui veut ça je présume (elle soupira à cette pensée). Allez, passe une bonne nuit, à demain.

— À demain Fay.

Le lendemain matin, Fay et Allan attendaient derrière ma porte. Ils ne se parlaient ni se regardaient, donnant la nette impression qu'ils ne se connaissaient pas et n'avaient pas envie de changer la donne. Très agréablement surprise, je les saluai d'un « bonjour » rayonnant, satisfaite de ma nuit excellente. La veille, j'avais pris l'initiative avant d'avoir les réels symptômes de mon retour à la normale. Je n'avais aucune envie de réitérer la crise d'hystérie du deuxième soir. C'était peut-être mes dernières journées – ou semaines – de vie, je comptais bien en profiter à fond. Ce qui signifiait dans mon cas, manger et dormir sans la moindre privation.

Ce fut une journée très étrange. Escortée par des hybrides qui me protégeaient d'autres hybrides... Très étrange... Mais intérieurement très satisfaisante. Il fut difficile de cacher mon sourire. J'imaginais que

cette histoire d'esclave aurait dû me faire pleurer dans mon lit, du moins, si c'était bien un comportement habituel pour une hybride – j'ignorais leur degré d'émotivité. Et quelque chose me disait que Fay n'était pas un exemple en la matière. J'avais le sentiment que les gens la craignaient et l'admiraient. Elle était assez distante au naturel, mais étonnamment ouverte avec moi.

Pendant notre travail, j'en touchai deux mots à Allan.

— Tu la connaissais Fay ?

— Juste de vue.

Je regrettai qu'il ne soit pas plus bavard, le déjeuner s'était fait dans un silence inhabituel. Il s'avère que j'avais pris goût aux repas animés et l'effet de surprise, lorsque Fay s'était assise avec nous, m'avait ôté les mots de la bouche, tandis que la gourmandise m'avait fait la remplir d'aliments. Je me promis de remédier à cela.

— Qu'est-ce que tu sais à son sujet ? demandai-je en veillant à garder le rythme.

Zander nous écoutait, mais peu importait. J'étais sûre qu'avec le bruit des machines et la grande distance qui nous séparait, il serait difficile à Fay de nous entendre parler. Même si les sens des hybrides avaient des propriétés qui me dépassaient.

— C'est une hybride de la noblesse, répondit Allan. Elle est arrivée ici il y a quelques mois et peu de temps plus tard, James, notre chef, arrivait aussi. Je crois qu'ils se connaissaient.

— C'est vrai ? fis-je surprise.

D'où la complicité qu'il y avait entre eux. Enfin, si on pouvait appeler cela une complicité. Certes, Fay avait accepté sans protester de veiller sur moi, ce qui était incompréhensible au vu de son caractère indépendant. J'avais cependant pris son assentiment pour un devoir rempli par l'employée sérieuse qu'elle était. Mais peut-être lui avait-il simplement demandé en ami.

— Je ne sais pas grand-chose de plus. Fay est juste... elle est célèbre pour ses capacités sportives et au combat. Quelqu'un m'a dit qu'elle était Injectrice avant d'arriver ici.

— Oh ! Pourquoi aurait-elle tout quitté pour ça ? demandai-je ahurie.

— Peut-être qu'elle n'a pas eu le choix. Ou peut-être qu'il y a quelque chose qui nous dépasse...

— D'où le fait que tu te méfies d'elle, rétorquai-je.

Il me regarda mais ne sut pas quoi répondre.

— Tu as de la chance qu'elle te protège, intervint Zander. Une fille comme elle ne doit même pas avoir besoin de travailler au Centre, ni de travailler tout court, mais s'abaisser à...

Allan lui lança un regard noir. Zander se tut et jeta un bref coup d'œil vers l'harmonieuse Fay qui travaillait à dix mètres de là, sans

nous regarder le moins du monde. C'était elle qu'il craignait. Tout le monde la craignait. Pour sa lignée, pour sa richesse présumée, pour sa force... Il avait raison, j'avais beaucoup de chance. Je me mordis les lèvres pour dompter mon sourire. L'ironie de la situation m'amusait beaucoup.

Au déjeuner, Fay et Allan s'assirent en face de moi. Allan ressemblait toujours à un adolescent sympathique et sensible. Fay à une magnifique elfe sauvage. Je la voyais bien vivre dans les bois avec un arc. Son regard indompté pourrait à lui seul désarmer ses ennemis. Mon imagination m'emmenait si loin qu'en réintégrant la réalité, je me mis à rire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Allan.

Ce dernier n'appréciait pas la présence de notre nouvelle amie. Il avait perdu sa joie naturelle. Cela me manquait beaucoup. Je prenais goût à la vie normale. J'en voulais plus. C'était délicieux de ne pas s'inquiéter pour sa survie minute après minute. De ne pas craindre que son assiette soit vide, de savoir de quoi serait fait demain. Les conversations badines étaient la cerise sur le gâteau.

— Rien, déclarai-je. Je crois que je suis en train de devenir folle. Je n'ai pas vu la lumière du jour depuis trop longtemps.

— C'est normal au début, tu vas t'y habituer, dit Fay en mâchonnant tranquillement.

— Vous sortez parfois ? Je veux dire dehors, à Olyméa, vous en avez le droit ?

— Oui, le dimanche. Certains ont même l'autorisation de passer la nuit en ville, répliqua Allan.

— Je présume que je n'ai pas encore la moindre autorisation, soupirai-je.

Il y eut un silence.

— Il y a la salle de divertissement. Tu n'en profites même pas le soir, répondit finalement Allan.

C'était vrai, mais je ne pouvais pas à cause de l'Imative.

— Peut-on quitter sa chambre, même si on y prend son repas du soir ? demandai-je.

— Bien sûr, tu n'es pas en prison, dit Fay.

— Ah bon ? demandai-je.

Elle me regarda un instant, puis se mit à rire. Allan se fendit d'un sourire également.

— Tu peux aussi manger avec nous le soir, ajouta-t-il.

— C'est que... je suis très fatiguée en fin de journée. Mais je vais essayer.

Il faudrait m'organiser. En vérité, il y avait une solution pour que je puisse passer la soirée avec eux. Décaler la prise de l'Imative. Cela supposait de passer une nuit sans Imative. Je ne voyais pas comment...

Mais je me promis de tenter le coup cette semaine-là. De plus, ma quantité d'Imative baissait prodigieusement. Espacer les prises m'offrirait quelques jours de plus.

Pendant le restant du repas, je leur posai des questions sur le fonctionnement de mon TS personnel et du Réseau en règle générale. Je n'hésitai pas à faire de l'humour, ce qui dérida peu à peu mes deux « protecteurs ». L'atmosphère fut alors un peu meilleure entre eux. D'après leur comportement et leur façon de parler, j'avais déduit qu'ils avaient des préjugés l'un envers l'autre. Dès le premier soir, j'avais compris que Fay déplorait le comportement des « jeunes ». Allan l'était, quand j'imaginai qu'elle devait avoir dépassé la barre des cent ans. Elle n'avait donc pas confiance en lui. Je pouvais le comprendre. Moi-même, chez les humains, avais souvent pâti de l'inconvenance de certains adolescents. Le monde semblait leur appartenir et le sens du respect leur faire cruellement défaut.

Le fait que les hybrides aient une longue espérance de vie ne changeait pas cette réalité. L'âge met des barrières entre les gens. Des barrières inutiles dans leur cas, comme souvent, car Allan était quelqu'un de compatissant.

Ce dernier considérait Fay comme une injustice incarnée. Elle était née dans un bon milieu, avec de bons gènes – sûrement plusieurs azras dans sa lignée. Elle était belle, parfaite, tout lui réussissait. Allan s'était souvent vu méprisé par ce genre de créatures. Il avait imaginé qu'il en serait de même pour elle et je percevais une certaine animosité de sa part. Il rêvait d'avoir la vie que Fay avait abandonnée. Pour le moment, je n'osais pas poser de questions à ma nouvelle « alliée » sur cela, mais j'étais sûre qu'elle avait ses raisons. De bonnes raisons.

Cette semaine-là, je m'entraînai à prendre l'Imative le plus tard possible. À chaque fois que les symptômes revenaient, une réelle dépression m'accablait. La douleur de mes deuils et la douleur physique m'écrasaient. Je finissais toujours par craquer et par prendre l'Imative. Mais peu à peu j'avais fini par en décaler l'absorption.

Je ne pouvais toujours pas passer mes soirées avec Allan et Fay, mais je ne m'ennuyais pas pour autant. J'écumais longuement le Réseau sur mon TS. Il me démangeait de taper le nom de Zefryam Oreisha, mais j'avais bien trop peur qu'on puisse lire mon historique de connexion. Peur que cela me trahisse.

Il y avait beaucoup de choses à apprendre sur le Réseau, des réponses qui complétaient celles que j'obtenais d'Allan ou de Fay. Bien que ces données manquaient souvent d'objectivité contrairement à mes collègues.

Les actualités des azras étaient assez originales. Elles mettaient en

valeur tout ce qui allait bien à Olyméa, les bonnes décisions du Cercle qui gouvernait la ville, il y avait parfois des témoignages. On parlait beaucoup des azras, mais on n'en voyait aucun. Comme si leur existence tenait du divin et que l'on ne pouvait donc pas les désacraliser par une caméra. Bien sûr, il était aussi parfois question du marché noir qui avait fait des victimes ou qui était néfaste au commerce d'Olyméa.

Un matin, un bruit strident me réveilla. Je pris vite conscience que c'était mon propre cri. Ma jambe était complètement enflammée. C'était insupportable. J'étais en sueur. Epuisée. Les battements de mon cœur n'avaient peut-être rien de ceux d'un hybride, mais ils n'avaient plus rien d'humain non plus. J'attrapai à tâtons mon TS, il était cinq heures du matin. J'avais réussi à m'endormir sans prendre mon Imative, ce qui tenait du prodige. Mais ce que je ressentais était insupportable. Mon corps était dans un sale état. J'avais peur. Il se pouvait bien qu'un beau jour, je ne me réveille pas...

Des larmes coulaient toutes seules sur mon visage. Toute la tranquillité que j'éprouvais dans ma vie d'hybride s'était fanée. Je me sentais comme une hypocrite, une traîtresse pour ma race à copiner avec l'ennemi. À manger son pain. À dormir sous sa protection. Tandis que des humains se faisaient peut-être encore pourchasser dehors. Et moi, je ne faisais rien. Juste par peur.

Mon pire ennemi étant l'opinion que j'avais de moi, je pris la décision d'avalier l'Imative au plus vite. Cela changea immédiatement mes émotions mais laissa un stress résiduel dans mon corps. Il était temps que j'agisse.

Au déjeuner ce matin-là, je tentai le tout pour le tout et demandai à Allan et Fay d'aller en salle de divertissement pour les dernières minutes qu'il nous restait. J'avais mangé plus vite que d'habitude, essayant de gagner du temps. Eux n'étaient jamais vraiment affamés, ils acceptèrent avec indifférence.

Allan en profita pour aller aux toilettes. Tout s'emboîtait. Je saisis ma chance. Nous étions assises dans les canapés du fond de la salle.

— Fay ?

— Hum ?

L'hybride s'était confortablement installée et avait fermé les yeux.

— Est-ce que tu connais Zeyfriam Oreisha ?

Elle se redressa, les sourcils froncés sur ses beaux yeux couleur lagon.

— Qui t'a parlé de lui ?

J'avalai ma salive avec difficulté.

— Personne. C'est juste... que son nom... son nom m'est venu en tête. Comme une sorte de souvenir.

Mon mensonge était si pitoyable que j'en rougis. Elle sembla réfléchir.

— Tu crois qu'il est lié à ton passé ? demanda-t-elle.

J'inspirai profondément.

— Oui, enfin... je n'en sais rien. Mais c'est comme un pressentiment.

— Si tu as d'autres souvenirs comme cela, il faut en parler à James ou à ta référente.

J'avais pris soin de ne surtout pas les contacter, ni l'un, ni l'autre, depuis que j'avais commencé à travailler. Je n'allais pas le faire désormais pour raconter tous mes secrets...

— Non, je t'en prie Fay. Je ne veux pas. Ils ne doivent pas savoir.

— Pourquoi ? s'étonna-t-elle en se redressant tout à fait.

— Je le sens, c'est compliqué... Je... il faudrait que je rencontre Zefryam.

— Le rencontrer ? Tu m'en demandes beaucoup.

— Tu penses que ça serait possible ? osai-je pleine d'espoir.

Elle me jaugea un instant. Elle semblait deviner qu'il y avait quelque chose que je ne pouvais pas lui dire. Quelque chose d'important. Elle était intelligente, il était normal qu'elle sente à quel point mon histoire était trouble. Tout ce que je voulais qu'elle lise en moi, c'était ma sincérité. Peu importait les mensonges qui enrobaient ma présence ici, j'avais réellement besoin d'elle et je l'appréciais véritablement.

— S'il te plaît, murmurai-je avec une réelle candeur.

Elle soupira.

— D'accord, mais je ne sais pas s'il acceptera tu sais. Nous ne nous sommes pas quittés en très bons termes la dernière fois...

Excitée, je vérifiai d'un mouvement de tête que personne ne puisse nous entendre. Je risquais tout en lui avouant tant de choses, mais c'était ma seule chance. Je me penchai et murmurai.

— Dis-lui que c'est de la part de Lisor Ganiello. Et peut-être qu'il comprendra.

Elle me regarda très surprise.

— Tu... ?

J'attrapai sa main.

— Pitié, aide-moi sans me poser de question. Fay...

Elle sembla déroutée par la tournure des événements. Et moi, je me sentais complètement folle. L'évidence m'aurait portée à faire davantage confiance en Allan. Mais j'étais intimement convaincue qu'il n'aurait pas pu m'aider. Fay avait un rang et des relations.

De plus, elle était mûre, elle pouvait comprendre que des secrets me protégeaient. Des secrets que je ne pouvais pas partager avec elle, pas ici, pas tout de suite. Oui, j'espérais de tout mon cœur qu'elle pouvait le comprendre et qu'elle ne se contenterait pas d'aller raconter tout cela à James. Après tout, elle prétendait qu'il avait « du flair »...

Peut-être avait-il senti ma mascarade et lui avait demandé de m'espionner pour la déjouer ? Mais en règle générale, j'avais un bon ressenti sur les gens. J'espérais que cette capacité ne me faisait pas défaut ici. Je l'espérais de tout mon être, car ma vie en dépendait.

Allan arriva.

— Vous avez vu ? Ils ont installé de nouvelles machines de sport ?

Je lâchai doucement la main de Fay, sans la quitter des yeux. Notre échange silencieux dura un instant. Un instant durant lequel tout se jouait. J'en avais les larmes aux yeux. Je présumai qu'elle s'en rendit compte, car elle se détendit finalement et murmura « d'accord ».

— Ça va ? demanda Allan en nous regardant alternativement.

— Oui, soupira Fay. Éléa était en train de me supplier de lui procurer une autorisation pour sortir.

— C'est vrai ? demanda Allan, surpris.

— Heu...

Mais il reprit en la regardant.

— Attends, tu en as le pouvoir ?

— Logiquement non. Mais j'ai des relations, alors je viens de lui promettre d'essayer.

Il me contempla comme si j'étais bénie des dieux. Puis il examina Fay comme si elle faisait partie des dieux en question.

— Attends, il y a d'autres choses que tu peux faire ?

Fay se mit à rire.

— Ça y est, ça va commencer... soupira-t-elle malgré tout souriante.

Elle était agacée, mais une part d'elle était flattée et amusée par la joie enfantine d'Allan. Moi, j'étais plutôt rassurée. Je lui avais confié beaucoup et il semblait que ce n'était pas en vain.

— Sérieusement, déclara Allan, ils n'ont pas voulu que j'apporte de guitare ici. Tu pourrais arranger ça ?

— Je ne sais pas. Que me proposerais-tu en échange ?

Elle semblait s'amuser, ce qui était rare chez elle.

— Mon amitié ? suggéra-t-il.

Il était l'heure, nous nous levâmes et le reste du temps fut consacré aux suppliques d'Allan. Quelque chose comme une certaine complicité naissait entre eux, ce qui me soulageait grandement. Ils étaient enfin à l'aise l'un avec l'autre, Fay se détendait. Allan aussi, qui osait même faire de l'humour.

— Je te ferai un concert privé, déclara-t-il lorsque nous fûmes pratiquement arrivés devant la salle de travail.

— D'accord, je vais essayer de t'aider, si tu me promets de ne jamais faire ça ! se dépêcha-t-elle de répondre en souriant.

Ils rirent tous les deux. Je souris. Mais intérieurement, j'étais mortifiée, j'avais mis beaucoup entre les mains d'une inconnue...

Nonobstant, je me devais d'écouter mon instinct, il était ma seule

arme ici. Et mon instinct me dictait que je pouvais croire en Fay.

Chapitre 7

— C'est hors de question, déclarai-je d'un ton sans réplique.

Nous étions dimanche, ma première semaine de travail était terminée et je venais d'apprendre que Fay et Allan comptaient passer la journée avec moi, au lieu d'en profiter pour sortir, comme ils en avaient le droit.

— Je refuse que vous sacrifiez votre seule journée de repos pour moi.

— Ce ne serait pas un sacrifice, dit Fay avec son expression de désinvolture habituelle.

— Et tu as besoin de nous, renchérit Allan.

Il prenait très au sérieux la mission qui consistait à me protéger. Nous étions à nos places habituelles, au bout d'une table à l'heure du déjeuner. J'avais mangé une grande partie du mien quand j'avais réalisé ce que mes « amis » projetaient de faire.

— Non, je n'ai absolument pas besoin de vous. J'ai tout un programme pour cette journée, que je compte bien passer dans ma chambre.

— Ah bon ? demanda Fay légèrement amusée.

— Oui, je vais regarder DrayNote.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une série que m'a conseillée Allan. J'ai regardé le premier épisode hier soir et j'ai vraiment adoré.

— C'est vrai ? répondit ce dernier enchanté.

Je ne mentais pas. C'était un réel délice de pouvoir s'adonner au visionnage de séries. L'époque où j'avais pu regarder quelques films remontait à bien longtemps, avant l'attaque qui avait coûté la vie à mes parents.

Dans notre petit village aménagé, un habile bricoleur nous avait bidouillé un générateur indépendant et, en récupérant des téléviseurs au cours de nos raids dans l'Ancien Monde, nous avions découvert le cinéma d'autrefois. Celui qui remontait aux années 2020, puisque la pandémie avait eu lieu peu après. Nous avions aussi mis la main sur de plus vieux films. Tout était confus dans mon esprit. Cela remontait à mes dix ans. Je gardais un souvenir infiniment nostalgique de ces

moments. C'était la paix. Je regardais des films dans les bras de mes parents. Tout allait bien. J'étais une enfant qui avait encore de l'espoir.

En somme, le cinéma des hybrides n'était pas si différent. Même si les moyens techniques et les lieux différaient grandement, ainsi que certains préceptes sur la vie en général, les ingrédients étaient toujours les mêmes : histoires d'amour impossibles, hobbies, sport, solitude... Cette série parlait d'un jeune homme fou de musique qui tâchait de vivre sa passion malgré ses origines modestes. Je comprenais aisément pourquoi Allan, qui aimait la guitare et venait d'un milieu pauvre, avait été attiré par cette histoire.

C'était très amusant de voir, au travers d'une série assez acidulée, le regard que portaient les hybrides sur leur propre mode de vie. Cela me permettait d'en apprendre davantage, tout à la fois que je me passionnais sans le vouloir, malgré mes fous rires et mon cynisme, pour la vie du héros.

Bref, je disais vrai, une journée allongée dans mon lit en regardant un écran en hologramme me semblait être le sommet du plaisir. Bien sûr, passer du temps avec eux était davantage plaisant que la solitude, mais je refusais de changer leurs habitudes et surtout de les priver de la lumière du soleil...

— Oui, c'est génial, confirmai-je. Donc je vous préviens, que vous restiez ou non, je compte passer la journée dans ma chambre.

Sur ce, je croisai les bras pour montrer ma détermination. Fay soupira.

— Tu as raison, il vaut mieux que je sorte, d'ailleurs cela pourrait m'aider à régler plus vite certaines affaires...

Elle m'adressa un regard plein de sous-entendus avant de se concentrer à nouveau sur son déjeuner. Rien que cette évocation déclencha des battements désordonnés dans ma poitrine. Fay et moi n'avions pas encore reparlé de notre conversation au sujet de Zefryam. Elle avait compris que j'avais des secrets, des secrets sur lesquels je ne pouvais pas mettre de mots sans me mettre en danger. Mieux encore, elle comptait m'aider et sûrement mettre à profit cette journée pour contacter l'azra en question.

Allan se concentrait aussi à nouveau sur son assiette.

— Mouais, moi aussi, soupira-t-il.

Il ne semblait pas enchanté à l'idée de sortir. Je ne comprenais pas. Bien que ces quelques journées passées ensemble avaient fait de nous une sorte de groupe d'amis, je ne voyais pas en quoi on pouvait l'intéresser plus que ceux qu'il s'était fait durant sa scolarité. Cela me dépassait. J'aurais donné cher pour passer une journée avec mes amis d'enfance... Mais peut-être parce qu'ils étaient tous morts désormais.

Nous nous quittâmes avec la promesse qu'ils seraient de retour pour

le repas du soir. Comme j'absorbais désormais l'Imative A le matin, je pouvais me permettre de le prendre en leur compagnie.

Ils me raccompagnèrent tous deux à ma porte.

— Ramenez-moi un peu de soleil d'accord ?

Après quelques recommandations de base sur ma sécurité, l'un et l'autre s'éloignèrent en traînant les pieds. De toute évidence, voir la lumière du jour leur paraissait moins amusant que passer une journée ensemble. J'avais du mal à comprendre mais peut-être cela tenait-il à la qualité de leurs relations à l'extérieur. Fay n'avait pas d'ami ici, tout le monde la craignait. C'était bien pour cela que depuis son arrivée protectrice dans ma vie, je n'avais plus eu le moindre souci. Pas le moindre petit prétentieux ne m'avait abordée. Il en était peut-être de même pour ses relations dans Olyméa.

Allan, quant à lui, n'avait peut-être pas autant d'amis que je lui pensais. Malgré son côté naturel et sociable, il n'en avait pas beaucoup non plus ici. Ou bien était-ce moi, l'esclave potentielle qu'il défendait au péril de sa réputation, qui l'isolais ?

Je m'allongeai sur mon lit en décidant que ces questions trouveraient des réponses en temps opportun. Je n'aimais pas l'idée de troubler la vie de ces deux personnes. Il était bien plus dur de ne pas m'attacher à eux que ce que j'avais escompté.

La journée fut aussi agréable que je l'avais dépeinte dans mes prévisions. J'étais dans mes couvertures, mon TS était posé sur ma table de nuit que j'avais légèrement reculée, et je regardais l'écran dans la dimension hologramme la plus grande possible. C'était génial. L'image était parfaite. Comme si les personnages avaient été en face de moi. Rien que pour cela, elle méritait d'être contemplée.

Mais il y avait autre chose de merveilleux : les lieux. Tout se passait à Olyméa. Dans de somptueux bâtiments que j'avais aperçus lors de mon unique survol de la ville. Découvrir davantage cet endroit à travers un film ne faisait que le sublimer. J'imaginais avec hâte le jour où je pourrai sortir et faire un pèlerinage sur les lieux de tournage. Il y avait aussi beaucoup d'images exposant la forêt, les champs et les rivières qui entouraient la ville puisqu'une partie de la famille du héros vivait en dehors d'Olyméa. La nature me manquait horriblement. On aurait dit qu'une part de moi était arrachée et gisait à des kilomètres. Je ne respirais jamais pleinement sans elle. L'Imative compensait ce dont mon corps aurait pu souffrir, mais pas tout à fait mes pensées et mes sens. Sentir les arbres grincer mollement, les entendre... c'était l'un des plus beaux sons pour moi. Et ce son me manquait infiniment. J'en retrouvais une part en regardant cet écran. Et c'était bon.

Vers midi je reçus un message sur mon TS qui fit trembler l'écran. C'était rare, ils venaient d'Allan en général. Je n'avais pas encore pris

l'habitude d'y répondre, bien que je trouvais ça complètement prodigieux. Cette fois, le message était de Fay qui avait synchronisé nos TS récemment.

« Sois prudente, James est au courant pour notre absence, contacte-le au moindre souci.

Fay. »

Bien sûr... James, elle l'avait prévenu... J'aurais dû être reconnaissante à Fay de se soucier encore de ma sécurité, mais l'idée d'être surveillée par lui me mettait mal à l'aise. Au même moment, je réalisai qu'il me faudrait sortir pour manger. Impossible de prendre le repas de midi dans ma chambre. Je déplorais l'idée de retourner dans la civilisation sans mes amis. Cette fois, je n'en menais pas large. Je réfléchis à l'éventualité de sauter ce repas. Mais c'était une résolution qui allait au-delà de mes capacités. J'étais devenue vraiment gourmande. J'adorais manger.

Je me recoiffai avec des gestes de condamné à mort devant mon miroir, puis sortis de ma chambre direction la cantine. Je croisai plusieurs hybrides qui papotaient sur le chemin. Personne ne fit attention à moi, ce qui me réjouit. Finalement, Fay ou pas Fay, les gens s'étaient habitués à ma présence et à ma « réputation ».

Je m'installai à l'endroit habituel, il n'y avait vraiment pas grand monde ce jour-là. Certains mangeaient seuls tout comme moi. Finalement, je m'étais pris la tête inutilement. Je ne risquais rien, car les pires imbéciles profitaient de leur journée de congé comme tout le monde. Je décidai de laisser mes pensées s'égarer sur les personnages de la série. Je fis toute seule des pronostics quant à l'avenir de certains. Je me promis d'en parler avec Allan. Sommes toutes, je réalisais que ma vie me plaisait... Pour la toute première fois de mon existence, satisfaire mes besoins élémentaires et ne plus souffrir, comme c'était le cas, suffisaient à me rendre heureuse. Je me mordis la lèvre à cette pensée. J'étais heureuse chez l'ennemi. Cet ennemi qui avait détruit ma vie d'humaine et celle de toute ma famille.

Je me levai, j'avais terminé mon repas rapidement, j'allais vite réintégrer ma chambre et reprendre le cours de DrayNote. Cela m'empêcherait de penser et de culpabiliser.

Alors que je marchais d'un bon pas dans les couloirs, je sentis que quelqu'un me suivait. J'essayai aussitôt de me raisonner. La coïncidence aurait été trop grande. On ne pouvait pas déjà avoir remarqué que Fay n'était pas là ? Ou peut-être était-ce simplement James qui me suivait pour me dire quelque chose ? Même si cette idée ne me séduisait pas beaucoup, c'était la plus probable.

Soudain, je sentis qu'on attrapait mon bras. La surprise et la peur m'empêchèrent de résister, je me retrouvai dans un autre couloir, plaquée contre un mur.

Le grand brun qui m'avait accostée le jour de ma rencontre avec Fay, se tenait devant moi, seul, tout sourire. J'étais pétrifiée par la peur. Il n'y avait personne dans ce couloir.

Personne.

Tout à coup, je n'étais plus une hybride. J'étais l'humaine, celle que l'on traquait. Il était un hybride, il pouvait me tuer sur le champ. Mieux que cela, il en avait le droit, c'était dans la loi. Les humains étaient condamnés selon la législation des azras. Cette réalité me rattrapa brutalement.

— Alors je t'ai manqué ?

Je n'aurais pas su parler, la peur me rendait folle. Comme si elle ne m'avait jamais quittée, elle faisait partie de moi.

Il avait emprisonné mes bras et se rapprocha de moi pour me respirer. Il avait un visage régulier, comme à peu près tous les hybrides, des yeux sombres, un nez aquilin. Mais son expression hautaine m'écœurerait.

— Tu étais vraiment rachitique à ton arrivée. Mais je dois dire que quelques jours ont suffi à te rendre vraiment jolie.

Il passa un doigt fin sur ma joue, qu'il caressa comme un prédateur. Je respirais par saccade, incapable de remettre de l'ordre dans mes idées. Pourquoi étais-je aussi mal ? L'Imative ne pouvait-elle pas m'aider ? Ou bien était-ce parce que j'avais totalement relâché la pression, au point de même me croire « heureuse » ?

— Je comprends pourquoi ils en ont abusé. Ton petit air innocent, c'est comme une provocation.

Il approcha son visage du mien, je fermai les yeux, mortifiée. J'essayai de me raisonner, il n'allait pas me tuer. *Il n'allait pas me tuer.* Pourquoi me tuerait-il d'ailleurs ? Il aurait des ennuis... Enfin, jusqu'à l'instant où ma race serait découverte.

— Un jour, quand tu seras mon esclave, je promets de bien te traiter. Je suis sûr que tu aimeras ça d'ailleurs.

Je rouvris les yeux lentement. Il souriait. J'étais idiote, il ne comptait pas me tuer. Non, ce réflexe de mon esprit était logique, j'avais tellement risqué ma vie ces derniers temps. Le simple fait d'être ici était un risque permanent. Mais ce garçon se contentait de s'amuser... Et même, d'une façon très tordue, de me draguer... Du moins, c'était ce qui me semblait le plus plausible.

— Oui, tu peux te détendre, déclara-t-il en voyant que je commençais à respirer normalement. Inutile de te mettre dans tous tes états. J'ignore ce qu'ils t'ont fait, mais je te promets que ce sera différent avec moi. Enfin, si tu es sage et obéissante bien sûr.

Cela semblait l'amuser beaucoup de m'humilier.

— Tu es si pâle, on dirait que tu es sur le point de t'évanouir.

Il relâcha un peu la pression qu'il exerçait sur mes bras puis tourna

lentement mon poignet. Il pointa alors son TS sur le mien, et le bip significatif d'une synchronisation se fit entendre.

— Voilà, nous pourrons discuter toi et moi de notre futur contrat.

— Mais de quoi parles-tu ? finis-je par dire d'une voix faible tandis que mon visage devait retrouver quelques couleurs.

— Je ne vais pas passer ma vie ici, je peux te l'assurer, murmura-t-il. Je sais que ma situation va changer et tu seras très satisfaite de travailler pour moi.

Toujours en tenant mes bras, il approcha à nouveau son visage.

— Laisse-moi te montrer plutôt.

J'essayai de me débattre, mais c'était impossible, c'était comme si mes bras étaient fixés au mur par un étau. Je tournai la tête. Pourquoi n'y avait-il personne dans ce fichu couloir ? Je levai vigoureusement le genou entre ses jambes. Il lâcha sa prise avant d'avoir pu faire quoi que ce soit, le souffle coupé. Je me mis à courir en direction de ma chambre. Je croisai quelques hybrides qui me regardèrent avec surprise. Enfin, je fus chez moi. La porte se verrouilla et je me figeai les mains sur le visage pour contenir mon émoi. Je grelottais de peur, contre coup de l'immense frayeur que je venais d'essuyer. Puis je finis par rire toute seule. J'étais vraiment stupide. J'avais cru ma dernière heure arriver si facilement... Pourquoi fallait-il que je remette en cause toute ma couverture d'une minute à l'autre ? Ce type n'avait aucun moyen de savoir qui j'étais réellement ! Ma vie n'avait pas été en danger.

D'accord, son comportement n'était pas correct, mais si j'avais été dans un état normal j'aurais pu me défendre tout de suite. Hybride ou pas, les hommes ont tous les mêmes faiblesses. L'effet de surprise en étant une.

Je pouffai à la fois d'ironie et de nervosité en prenant la décision d'aller me doucher. Sa façon de parler de moi me dégoûtait autant qu'elle m'étonnait.

Elle me dégoûtait car il m'avait vraiment dépeinte comme un objet. Je m'étais sentie malmenée et déshabillée au travers de son imagination, c'était répugnant.

Mais cela m'étonnait car je n'étais absolument pas habituée. Je n'avais jamais essuyé un tel regard sur ma personne. En règle générale, la boiteuse que j'étais n'intéressait personne. En même temps, je n'avais pas eu le loisir de fréquenter beaucoup d'individus de mon âge. Ici, tous les hybrides semblaient jeunes et, vu l'inintéressant travail que nous faisions, je comprenais que les histoires de cœur ou de coucheries devaient tenir une place importante dans leurs esprits. Ma réputation me valait d'être vue comme une sorte de prostituée. C'était très agréable comme entrée dans le monde civilisé...

Sous la douche, je réfléchis à combien je ne valais rien durant ma

vie d'humaine. J'étais malade, faible, un poids, un fardeau qu'il fallait nourrir. Ici, j'étais le bas de l'échelle sociale, l'esclave présumée. Mais j'avais eu droit à un travail et j'éveillais du désir, bestial et rabaissant, certes, mais du désir tout de même chez d'autres hybrides.

Ce qui n'avait jamais été le cas chez les humains.

À part peut-être... Non... Ethiel m'avait embrassée pour me décontenancer, pour me forcer à me taire. C'était le seul geste qui eût pu si bien fonctionner, cela servait à merveille son plan de me sauver la vie à ses dépens... Mais cela ne trahissait aucune réelle attirance. Et par-dessus tout, c'était un souvenir horrible. Ce baiser d'adieu et non d'amour, ce baiser avant la mort... J'avais tout fait pour ne plus y penser. C'était beaucoup trop douloureux. Mais j'avais au moins la certitude qu'Ethiel m'avait respectée, infiniment respectée.

Ici, au vu des événements, je n'allais pas forcément pouvoir contrôler ce que les gens décideraient de prendre de ma personne. J'avais échappé à cet imbécile parce que ma défense l'avait surpris, mais la prochaine fois... ?

Bien sûr, je n'étais qu'un objet pour ce stupide hybride. Quelque chose qui avait déjà dû être bien utilisé et qui n'avait pas d'autres raisons d'exister. Dans son esprit, il semblait normal de se servir. Ce qui l'amusait vraiment, c'était ma gêne, car il songeait que mon amnésie me rendait un peu de la candeur que ma vie d'esclave m'avait prise. Je devais lui plaire comme ça. Page blanche qui ne s'appartient pas elle-même et sur laquelle il imaginait mettre la main un jour. Je comprenais en quoi je pouvais nourrir son désir pervers.

Je sortis de la douche et le miroir confirma les dires de l'idiot. Je n'étais plus « rachitique ». J'étais mince, mais j'avais repris des formes. Le contour de mes joues s'était vaguement adouci, mon visage était beaucoup plus harmonieux et tout mon corps aussi. N'avait-il pas dit ? Quoi déjà ? Que j'étais... « vraiment jolie » ? Si, c'était bien ses mots. Je souris et en me regardant, je constatai avec un vrai plaisir qu'il avait raison.

Je m'étais vraiment embellie avec cette bonne alimentation et ces nuits de sommeil profond. Mes yeux marron étaient plus brillants, mes joues plus roses, mes lèvres plus vermeilles. Finalement, je n'allais pas faire un drame de ce qui s'était produit. Bien sûr, je n'étais pas vraiment mise en valeur par son regard, comme une fille aimerait l'être. J'étais plutôt rabaissée, mais il avait dit que j'étais jolie. Cela était un bon début, dont j'allais me satisfaire pour remplir mon niveau de confiance en moi.

Quant à Fay et Allan, aucun des deux n'était censé savoir ce qui s'était passé. Je n'allais rien dire. Leur retour le ferait disparaître de mon sillage et il me suffirait d'ignorer les éventuels messages qu'il m'enverrait.

Au même instant, je reçu un message sur mon TS, posé sur le rebord du lavabo. Je m'en saisis, un peu effrayée.

« Ce que tu m'as demandé est arrangé pour dimanche prochain. Est-ce que tout va bien de ton côté ?

Fay. »

Le soulagement me remplit. D'une part, c'était elle et non pas l'idiot. Et d'autre part, elle avait réussi, j'allais rencontrer Zefryam. Une espèce de peur venue du fin fond de mon être commença à prendre de l'ampleur. Je craignais que ma vie ici ne cesse. Que l'équilibre momentané que j'avais obtenu ne soit bafoué quand je rencontrerais cet homme à qui j'allais devoir tout dire. Et s'il n'était plus un allié de ma grand-mère et s'il ne me croyait pas ? Et s'il me trahissait... ? Tout allait s'arrêter. Les menaces de l'idiot étaient un bien faible prix à payer pour des douches chaudes et parfumées, de la nourriture à profusion, des nuits confortables... Tout cela allait me manquer. Ou pas si je mourrais.

Je tapotai aussitôt, avec la gaucherie d'une vieille grand-mère, afin de répondre à Fay.

« Merci beaucoup. Tout va bien.

Eléa. »

Les jours qui suivirent se déroulèrent agréablement. Comme si j'étais entrée dans une espèce de routine qui faisait de moi une personne comme les autres. Une hybride comme les autres. Les gens ne m'abordaient pas, ne me gênaient pas. Mais peut-être uniquement grâce à la présence perpétuelle de Fay et d'Allan. James rôdait également régulièrement auprès de nous, sans nous parler pour autant. Il semblait très occupé par ses obligations de superviseur. Elios – l'idiot que me harcelait et dont j'avais découvert le prénom en parcourant mon répertoire – ne m'avait pas envoyé le moindre message. Je ne comprenais donc pas bien pourquoi il avait tenu à connecter nos TS, mais c'était tant mieux ainsi. Je nourrissais l'espoir qu'il m'ait oubliée, ou mieux encore, que mon coup de genou bien placé lui ait fait regretter notre petite entrevue.

Tout n'était pas merveilleux cependant, je souffrais d'un manque cruel de nature. Pour compenser, je m'immergeais régulièrement dans les écrans présentant des paysages, en imaginant que tout ceci était réel. Le pire aspect de ma nouvelle vie demeurerait mon emploi. Dix heures par jour de travail à la chaîne, de gestes répétitifs... C'était insupportable. S'il n'y avait eu l'Imative, j'en serais assurément morte. Morte d'épuisement et de dépression. Heureusement, la petite formule magique qui coulait dans mes veines chaque jour me donnait la capacité de travailler sans souffrance et en pensant à autre chose, ou presque.

Et puis, il y avait DrayNote. Je n'arrêtais pas d'en parler avec Allan. Parfois même au travail, même si cela me déconcentrait et me valait aussitôt des coups d'œil sévères de mon équipe. Personne ne cherchait à sympathiser avec moi. Zander n'avait plus vraiment de regard séducteur pour moi. Il craignait Fay. Mais surtout, il n'aimait pas l'idée que je sois une esclave. Cela m'arrangeait. J'adorais partager les grands moments de la série avec mon ami. Nous nous passionnions pour certains aspects de l'intrigue et nous avions même quelques disputes au sujet de l'avenir présumé des personnages.

Bref, cela comblait l'ennui de nos journées.

Dimanche approchait à grands pas et cela m'inquiétait. Je me demandais encore si cet entretien allait changer quelque chose à la vie, plus ou moins équilibrée, que j'avais réussi à acquérir ici. Fay semblait confiante, elle, et Allan ignorait tout. Je n'aurais pas su comment aborder le sujet. Reste que l'ambiance générale était à la décontraction, au point qu'un soir, par un malencontreux hasard, je rentrai seule à mon espace personnel. Allan, comme Fay, avaient été retenus par quelqu'un. Chacun des deux pensait que l'autre me raccompagnait.

Je n'avais pas cherché à les détromper. Je n'avais pas le sentiment d'être espionnée. La plupart du temps, nous traversions les couloirs dans l'indifférence générale. Mais j'étais tout de même un peu angoissée, car mes deux dernières expériences en la matière s'étaient soldées par une mauvaise rencontre.

Je marchais très vite lorsque je fus retenue par le bip de mon TS. Je regardai hâtivement tout en marchant et m'arrêtai lorsque je lus « *Je suis là* ». Le TS m'indiquait que ce message provenait d'Elios. Je regardai brièvement autour de moi, ne sachant pas quelle conduite tenir. Rebrousser chemin ? Ou m'activer vers ma chambre ? Je pris la décision de continuer ma route mais quelqu'un s'empara de moi par la taille.

Elios m'adressa un large sourire tandis qu'il me coinçait dans un renfoncement du mur. Je levai le genou aussitôt, mais une poigne de fer freina mon geste. Il abaissa mon genou à la force de sa main et je retins une grimace de douleur.

— Cela ne fait pas partie de notre contrat, Eléa, murmura-t-il, amusé.

— Quel contrat ? Il faut que tu arrêtes avec ça, pestai-je. Je ne suis pas une esclave et encore moins ton esclave, alors laisse-moi !

J'avais peur, de cette peur irraisonnée qui me saisissait quand j'étais la proie d'un hybride. Elle venait de mes gênes, du fond des âges. Après des siècles où les humains étaient traqués par ces créatures, il était logique que je sois terrifiée. Mais il était exclu que je le lui montre à nouveau, comme la dernière fois. Je regrettais cette

première fois où il m'avait interpellée, l'incompréhension et la rapide arrivée de Fay m'avaient préservée de cette angoisse.

— Tu perds ton temps à nier l'évidence, soupira-t-il tout près de mon visage. Alors que tu pourrais profiter de la situation.

— Profiter ? Profiter de me faire maltraiter ? T'es vraiment un lâche ! Tu passes ton temps à m'espionner pour arriver comme ça, dès que je suis seule ?

Je me débattais en réalisant que cela ne servait à rien.

— Mes yeux sont toujours sur toi Eléa, déclara-t-il d'une voix de velours qui me fit frissonner de dégoût.

— Lâche-moi ! m'écriai-je.

— Elios ! dit une voix sévère à l'autre bout du couloir.

Enfin ! Quelqu'un était arrivé. Malheureusement, c'était James. Je n'avais pas une réelle aversion pour lui personnellement, mais pour ce qu'il représentait : mon chef, quelqu'un à qui je devais rendre des comptes. Quelqu'un qui était en droit de me poser des questions et donc, quelqu'un qui pouvait mettre en péril ma couverture.

Elios n'était pas non plus content de le voir ; il recula, m'adressa une dernière œillade et s'éloigna.

— Est-ce que ça va ? demanda James en me rejoignant.

— Oui, répondis-je en me dépêchant de reprendre contenance.

— Fay m'a prévenu que tu repartais toute seule, j'ignorais que tu étais à ce point poursuivie.

— Moi aussi, répondis-je en reprenant le chemin de ma chambre.

Il me suivit.

— Est-ce que cela arrive souvent ?

— Non.

— Mais ça n'est pas la première fois, n'est-ce pas ?

Je n'avais pas envie de répondre à ses questions, je n'avais pas envie de me plaindre d'Elios, je n'avais pas envie de lui parler... Je craignais trop que mon état d'angoisse ne me trahisse.

— Si... enfin non, éludai-je maladroitement.

Il y eut un silence tandis que nous marchions toujours. Disons que j'essayais plutôt de le semer mais il n'en prenait même pas conscience, compte tenu de sa rapidité naturelle.

— Eléa..., commença-t-il finalement. Est-ce que tu aimes ce jeu de séduction entre Elios et toi ?

Je m'arrêtai net, pas sûre d'avoir compris.

— Pardon ?

— Écoute, je ne te jugerai pas. Ici, les gens se séduisent même si c'est interdit par le règlement. Je veux juste savoir s'il faut te protéger de lui ou si tu l'as provoqué.

— Non, jamais ! répondis-je en le regardant choquée. Comment pourrais-je provoquer, ou plutôt, aimer qu'on me traite comme une

esclave !

— Alors pourquoi étouffes-tu l'affaire ? Tu es censée me contacter, moi, ou Néra, au moindre problème et tu ne l'as jamais fait.

— Je n'allais pas vous déranger pour ces gamineries, déclarai-je après réflexion.

— Ce ne sont pas des gamineries, c'est grave. C'est du harcèlement.

Je haussai les épaules.

Comment lui expliquer que je préférerais taire l'affaire plutôt que d'attirer l'attention sur moi ? Je ne voulais pas non plus me créer des ennemis. Mon seul espoir était d'éteindre dans l'œuf l'intérêt que j'éveillais chez Elios. Je devrais me montrer plus implacable la prochaine fois, plus ferme. Après tout, je ne risquais rien, James l'avait vu tout de suite, c'était un « jeu de séduction » pour lui, tout simplement.

— Est-ce que je peux retourner dans ma chambre ? demandai-je.

Je n'étais pas très polie, mais j'avais peur de lui aussi. Plus que d'Elios. J'ignorais quelle réaction aurait Fay et Allan s'ils apprenaient que j'étais humaine. Mais lui, au vu de ses responsabilités, serait obligé de me dénoncer.

— Non attends, déclara James.

Il me saisit doucement par le bras pour m'empêcher de fuir comme j'en avais envie.

— C'est moi qui ai demandé à Fay et Allan de te laisser rentrer toute seule. Je voulais avoir l'occasion de te parler. Mais tu es partie tellement vite... (il soupira) j'ignorais que tu étais réellement suivie. Si tu ne dis rien, nous ne pouvons pas t'aider.

— Mais je...

— Peu importe, me coupa-t-il. De toute façon, la question ne se posera bientôt plus. Je suis au courant pour Zefryam.

Je le regardai paniquée.

— Ne t'inquiète pas, reprit-il aussitôt, Fay ne t'a pas trahie. Pour bien des raisons, elle était obligée de m'en parler. Zefryam est un de mes amis. Il n'a rien voulu me dire à ton sujet, mais, le simple nom que tu lui as fait transmettre par Fay, a suffi à le convaincre de te rencontrer au plus vite. Nous avons convenu que cela arriverait dimanche mais... il a préféré se déplacer. Il est là, il t'attend dans ton espace.

J'étais pétrifiée. Tout à coup, je n'avais plus autant envie de retrouver ma chambre. Tout allait se jouer. J'étais au point de non-retour.

James n'avait pas lâché mon bras et se rapprocha pour me sonder de son regard vert.

— Eléa, j'ignore qui tu es, d'où tu viens, ni même ce qui a pu se produire, mais j'ai compris que la situation était grave. J'ai promis à

Zef de l'aider à te protéger. Tu peux donc avoir confiance en moi.

— Me protéger ? murmurai-je encore pétrifiée à l'idée de ce qui m'attendait.

— Oui, il a dit que c'était l'essentiel. Ce n'est pas cela que tu espérais ?

— Si, je suis juste... rassurée.

Si Zefryam savait qui j'étais, il pouvait décider de bien des choses, me protéger était la meilleure option à mon goût. Mais ça n'était pas un dû.

James sourit, il devait saisir ma peur même si, n'ayant pas toutes les données, il ne pouvait pas tout à fait en comprendre l'ampleur.

— Zefryam est quelqu'un de bien Eléa, ou peu importe comment tu t'appelles réellement... C'est une des meilleures personnes que je connaisse.

Il tâchait de me rassurer. Je ne savais pas si je méritais toute cette sympathie de sa part. Je ne savais même pas si je pouvais avoir confiance en lui. Mais l'idée de me laisser aller à croire qu'il était mon allié était reposante et agréable.

— D'accord. Merci.

J'étais trop paniquée pour en dire davantage.

Je passai mon TS et pénétrai dans ma chambre. La porte se referma aussitôt sur moi tandis qu'un homme se tournait pour me regarder.

Il était grand, vêtu d'un costume blanc éblouissant. Il me semblait impossible de lui donner un âge. Il avait la peau lisse et parfaite d'un homme de vingt ans, ses cheveux étaient châtain sombre sans le moindre fil blanc... Mais la maturité gravée sur ses traits rappelait plutôt celle d'un quinquagénaire. Quelque chose me disait qu'il ne valait mieux pas connaître son âge réel. Tout ceci ne méritait cependant pas que j'y fasse longuement débat, quand sa prestance et la puissance qui émanaient de lui me laissaient sans voix.

Sa peau était pâle, presque argentée sur le contour de ses joues et ses yeux bleu sombre étaient piquetés d'éclats plus clairs, comme un ciel étoilé. C'était un azra. Le premier que je voyais. Et j'étais consciente qu'il lui suffirait d'un geste pour m'écraser, me réduire à néant. Il était plus puissant que tous les hybrides que j'avais pu croiser jusqu'à maintenant. En vérité, je comprenais l'immense écart qui nous séparait de cette race inaccessible. Les hybrides nous ressemblaient tellement, ils avaient hérité des azras leurs capacités exacerbées et leur longévité, mais pour le reste, ils semblaient humains. Ce spécimen-là ne l'était pas, cela sautait aux yeux et inspirait crainte et respect.

Je ne bougeais donc pas, trop impressionnée, trop effrayée.

Il s'approcha de moi d'un pas, et avança la main pour effleurer ma joue. J'étais terrorisée. Je fermai brièvement les yeux. S'il voulait me

tuer, il en aurait le droit.

— Tu lui ressembles, murmura-t-il finalement.

Je rouvris les yeux, dans son regard pailleté résidait toute la tristesse du monde.

— Tu es sa petite fille, n'est-ce pas ? La petite fille d'Adylie ?

Sa voix était grave et mélodieuse. La douceur qui s'en dégageait me rassurait et me donnait envie de pleurer. Il l'avait connue. Mieux encore, contre toute attente, la façon dont il avait prononcé son prénom me disait toute l'affection qu'il avait eue pour elle. Je sentis mes yeux se remplir de larmes tandis que je m'étonnais de la chaleur de ses doigts.

— Oui, murmurai-je dans un souffle.

— Est-elle... ?

— Ils l'ont tuée... sous mes yeux, répondis-je en sentant que mes larmes s'étaient échappées et cascadaient sur ma peau.

Il laissa retomber sa main et son expression se figea en douleur, un instant. Les azras avaient donc des émotions comme nous autres les humains... Enfin, « nous », moi, puisque j'étais la seule ici, peut-être même la seule au monde.

— Comment es-tu arrivée jusqu'ici ?

— J'ai pris... l'Imative, j'ai dit que j'étais amnésique. J'ai suivi les conseils de ma grand-mère quand j'ai compris qu'il était trop tard...

— L'Imative A, bien sûr... J'ignorais qu'il se conserverait si longtemps.

Il m'observa attentivement.

— Je vois que tu en prends encore, il en restait beaucoup ?

— Elle m'a donné une fiole complète, mais cela va faire deux semaines que j'en prends et il m'en reste peu.

— Je n'ai plus la formule mais je devrais pouvoir arranger ça, répondit-il doucement.

C'était tellement étrange... Je ne m'étais pas attendue à ce qu'il me parle avec autant de douceur. Je ne m'étais pas préparée à trouver un allié de mon passé. J'étais désarçonnée par son comportement. Tout à coup, je n'étais plus seule. Et recevoir la compassion d'un azra était la dernière chose à laquelle je me serais attendue. Son deuil avait réveillé le mien. À la fois douloureusement, et à la fois agréablement, par la chaleur de se sentir compris et unis dans la même peine. Tout ceci m'en avait presque fait oublier l'essentiel. Il y avait trop de parts d'ombres dans cette histoire.

Je passai la main dans mes cheveux, espérant éclaircir mes idées, puis je me lançai.

— Elle ne m'a jamais rien dit. Elle m'a juste donné des consignes pour que je survive si des hybrides nous attrapaient et ce, à la dernière minute. Vous chercher en faisait partie. Mais j'ignore comment elle

vous a connu et comment elle savait tout ça.

Il semblait triste, ses yeux s'étaient posés sur un pan de mur mais je me doutais que c'était plutôt ses souvenirs qu'il voyait défiler. Il s'arracha à sa nostalgie pour me contempler à nouveau.

— Et pourtant, tu es ici. Pour ma part j'ignore comment tu as réussi sans que personne ne te perce à jour. Ni James, ni Fay...

— Moi non plus, je ne sais pas comment j'ai réussi, avouai-je.

Il me regarda avec une grande douceur.

— Adylie serait fière de toi. Et fière d'elle-même. Même dans la mort elle continue à protéger la chair de sa chair, cela lui ressemble tant.

Il soupira et plongea ses yeux argentés dans les miens avec une sorte de sévérité.

— Je m'égare, nous avons peu de temps. James m'a promis de sécuriser celui que je passerais à tes côtés ici, mais je vais m'évertuer à être bref. Je vais t'apprendre ce qu'il te faut savoir, ensuite, j'œuvrerai pour te mettre à l'abri. Le Centre est loin d'être l'endroit approprié. Lisor, si c'est bien ton nom, je te conseille de t'asseoir. Tu es pâle. Je présume que la vie que tu menais n'a pas dû être clémente pour ta santé et l'Imative A a dû tout aggraver.

— J'avoue que... quand les effets s'estompent... je suis très, très mal, dis-je en choisissant de m'asseoir sur mon lit afin de lui laisser la chaise s'il lui prenait l'envie de s'installer.

— Nous verrons ça plus tard, déclara-t-il. L'urgence est de te mettre en sécurité. Et ensuite quelque part hors des murs d'Olyméa. Dans un lieu calme, comme j'avais pu l'espérer pour ta grand-mère... Dès que James m'a révélé ton nom, j'ai compris... Et en te voyant désormais, je sais que je dois tout tenter pour t'offrir la vie que je n'ai pas pu donner à Adylie.

— Comment l'avez-vous connue ? demandai-je en posant les mains sur mes genoux.

J'espérais faire disparaître le léger tremblement qui parcourait mon corps. Cela arrivait par instant, comme si l'Imative ne pouvait plus cacher la faiblesse de mon être. Et, en cet instant, j'étais si fébrile de comprendre que cette agitation ne m'étonnait guère.

— C'est ici que ta grand-mère est née, répondit-il après un court instant. Il faut savoir qu'il y a une cinquantaine d'années, il y avait encore plusieurs lignées d'humains à Olyméa. Bien que les humains étaient officiellement considérés comme des ennemis, nous pensions qu'il était important de garder secrètement quelques spécimens de cette race. J'avais personnellement l'espoir de réussir à faire muter d'autres humains en azra. Et le Conseil des azras, dont je faisais partie, était pour mes expériences.

Il s'assit sur la chaise qui me faisait face et me regarda avec

intensité.

— Lisor, je ne demande pas ton pardon, ni même ta compassion pour mon comportement. J'ai juste besoin de tolérance. Je ne voulais pas faire de mal aux êtres humains, mais j'étais sûr qu'ils nous étaient inférieurs. Du moins, au début... Je pensais, comme on me l'avait enseigné, que les humains étaient une race dégénérée. Je rêvais de pouvoir faire muter sur commande chaque spécimen pour les sauver de cette sinistre condition et pour agrandir nos rangs. Mais comme lors de la grande pandémie de 2020 et malgré mon travail sur la formule AZ, ils mouraient à chaque fois. Nous leur laissions néanmoins l'occasion d'avoir un enfant avant de tester la formule, afin de perpétuer les lignées que nous avions.

Je baissai la tête et fermai les yeux. Ces humains avaient été considérés comme des animaux d'élevages.

— Dans quel genre de conditions vivaient-ils ? demandai-je d'une voix éraillée.

— Je veillais à ce qu'ils soient traités avec respect, ils avaient des appartements sécurisés avec un confort acceptable. Ils vivaient en sous-sol, près des laboratoires d'Opra.

— Ils passaient toute leur vie sous terre ? demandai-je.

— Oui, de leur naissance à l'âge de à peu près vingt ans, quand on testait la formule sur eux et qu'ils ...

— Mouraient, achevai-je.

— Pour nous, mon équipe et moi, c'était une meilleure vie que celle de bêtes traquées que menaient leurs congénères sauvages. J'estimais que c'était bien. Mais... certains d'entre eux me firent voir les choses autrement, Adylie la première...

Il sourit à l'évocation de son souvenir.

— C'était une jeune femme semblable à toi, bien qu'elle était blonde et avait cet air impétueux toujours collé sur le visage.

Je souris malgré moi. Je n'avais connu ma grand-mère qu'avec des cheveux blancs et des rides pourtant, je reconnaissais dans cette description la femme qu'elle était.

— Il est vrai que je souffrais de voir mourir, un à un, chaque nouveau cobaye, reprit-il, mais quand le tour de ta grand-mère approcha, cela devint insupportable... Elle était enceinte et il était d'usage qu'on teste la formule sur elle peu après ses relevailles. J'avais créé l'Imative B et l'Imative C, qui ont d'autres propriétés, concernant les azras et les hybrides, à l'époque... j'ai alors tout à coup eu l'idée de créer l'Imative A, qui concernerait les humains. Je l'ai fait pour ta grand-mère. Je tenais à la sauver. Je lui en offris une fiole et j'organisais sa fugue, avec son enfant. Elle serait morte pour le protéger. Sa ferveur maternelle était une des plus belles choses qu'il m'ait été donné de voir. L'instinct maternel est très différent chez les

azras, nous avons très peu souvent d'enfants...

« Quoi qu'il en soit, la disparition d'une humaine, parmi nos lignées très contrôlées, ne passa pas inaperçue, malgré mes efforts. Les azras furent certains qu'il y avait une faille dans le système. Et le conseil se réunit. La seule raison pour laquelle on nous laissait travailler sur la formule AZ et sur des humains, était l'espoir de pouvoir mieux défendre la cité des menaces perrestres. Mais, l'idée que des humains puissent s'enfuir et offrir à nos ennemis, de nouvelles créatures en mesure de muter, les effrayait. D'autant plus qu'aucune mutation en azra n'avait porté ses fruits dans nos laboratoires. Par conséquent, ils votèrent pour mettre un terme à ces expériences et pour supprimer tous les humains encore en vie d'Olyméa.

Il baissa les yeux et reprit son souffle.

— Ce fût un immense échec pour moi. En souhaitant sauver Adylie, j'avais condamné tous les autres. Je me battis pour sauver leur vie mais j'obtins simplement ma radiation du Conseil des azras... J'ignorais si, dans la nature, Adylie avait pu survivre. Les années qui suivirent, je fus surveillé et soumis à quelques restrictions. Puis, cinquante ans après son départ, je fus averti par Fay et James de ton existence. Je ne croyais pas avoir l'occasion de pouvoir me racheter.

— Vous racheter de quoi ? demandai-je. Vous avez tout fait pour sauver ces humains... En tout cas, si vous dites vrai, je ne vois pas ce que je peux vous reprocher. Je ne suis pas pleine de haine contre les azras, ni même les hybrides. Je devrais peut-être, mais je n'ai pas été élevée comme ça. Adylie n'a jamais voulu me dire d'où elle venait, mais elle a toujours défendu les azras et leur monde en quelque sorte. Aujourd'hui, je comprends pourquoi.

Adylie et Zefryam étaient amoureux l'un de l'autre. Bien qu'il avait tu cette partie de l'histoire, j'en été tout à coup certaine. C'était tout simple. Une histoire d'amour entre le scientifique et le cobaye, qui avait fait implorer la machine si bien huilée. Mais tout ceci avait sauvé la vie d'Adylie et j'étais là, aujourd'hui, grâce à elle, grâce à lui, comment pouvais-je le lui reprocher ?

Il sourit.

— Tu es généreuse de me parler ainsi.

— Ce que je ne comprends pas, c'est comment mon simple nom de famille a pu vous convaincre. Elle s'appelait déjà Gianello à l'époque ?

— Non. Il faut savoir qu'Adylie rêvait de devenir une azra. C'était son vœu le plus cher. Et, pendant un temps, je me suis surpris à espérer que cela soit possible. J'avais remarqué que les humains de sa lignée étaient ceux qui résistaient le plus longtemps à la formule AZ. Ils étaient désignés par un numéro, mais ils se transmettaient dans le secret les noms de famille des premiers êtres libres de leur lignée. Gianello figurait parmi les noms des ascendants d'Adylie. Ta grand-

mère avait un caractère hors du commun, je me plaisais à penser qu'elle pourrait peut-être survivre à la formule. On y croyait parfois tous les deux.

« Elle me disait que son rêve était de reprendre le nom de Gianello lorsqu'elle serait une azra. Mais ensuite, elle est tombée enceinte de l'humain qu'on lui avait attribué. Après l'accouchement, elle avait changé. Son amour pour l'enfant dépassait tout le reste. Elle ne voulait plus tester la formule car elle ne tenait pas à le laisser orphelin. Elle aurait tué tous les azras de ses mains pour le sauver.

Il eut un sourire aussi triste que l'était mon cœur. Je me mordis la lèvre pour ne pas pleurer. Le bébé dont il parlait... c'était mon père. Mort aujourd'hui. Bien trop tôt. Bien trop jeune, même s'il avait connu quelques années de véritable bonheur auprès de ma mère.

— C'est là que j'ai créé l'Imative A, pour lui offrir une chance de se sauver, puisqu'elle se fit passer pour une hybride le temps de s'enfuir. En te voyant aujourd'hui, je vois qu'elle a mené la vie qu'elle espérait. Elle a été libre jusqu'à la fin. Penses-tu qu'elle a été heureuse ?

C'était étrange... cet azra doté d'un potentiel immense qui s'intéressait au devenir d'une simple humaine. Tout aussi étrange que cette certitude que j'avais qu'il l'avait aimée et l'aimait encore.

— Oui, je crois, répondis-je, elle a vécu en couple avec un homme que je considérais comme mon grand-père. Mais il est mort d'une maladie inconnue lorsque j'étais petite. Je crois qu'elle a été heureuse avec lui car elle l'a rencontré dans un petit village d'humains, ce village où je suis née et où j'ai vécu mes plus belles années. Personne ne savait qui était le vrai père de mon père, elle était secrète sur son passé. Elle disait simplement qu'elle avait fui le danger, et comme des gens arrivaient de partout pour fuir les hybrides... nous n'avons jamais cherché à savoir. Ensuite, nous avons été attaqués et j'ai vécu les dix années suivantes traquée. Mes parents sont morts mais elle, elle a réussi à survivre et a été ma seule famille durant cette décennie. Elle n'était pas malheureuse. Elle était directive et pleine de caractère.

— Oui, exactement comme elle l'était à l'époque.

Nous nous sourîmes. L'azra puissant et la faible humaine, unis par le souvenir d'une même personne. Cette personne que nous aimions l'un et l'autre.

— Vous avez parlé des perrestres... il en existe encore ?

J'étais tellement surprise, moi qui avait relégué depuis si longtemps leur existence au statut de légende...

— Officiellement, ils ont disparu. Mais à l'époque où je faisais partie du Conseil, nous avions de sérieux doutes. N'ayant plus accès à des informations fiables, je ne peux rien affirmer.

Je restais songeuse un instant, ne sachant comment assimiler cette nouvelle donnée. Tout ce que Zefryam venait de m'apprendre

remettait en question tellement de choses. L'inquiétude me rattrapa. Même si cela me paraissait incongru, j'étais en train de mettre en danger cet azra. Si ces congénères apprenaient qu'il protégeait une humaine... De plus, je n'avais pas ma place parmi les siens. J'étais chez moi dans la nature. Ici, outre ma vie que je risquais à chaque seconde, je mettais en péril tous ceux qui m'approchaient.

— Je devrais faire comme elle, déclarai-je. Il faut que je parte d'ici. Puisque personne ne sait que je suis humaine, ce serait différent pour vous. S'il vous plaît, aidez-moi à fuir.

Il se redressa.

— Non, répondit-il fermement. Après que tous les humains ont été exécutés, les groupes de protecteurs ont été renforcés. Ta grand-mère a eu beaucoup de chance de trouver ce village. Mais c'était l'un des derniers. Aujourd'hui, les rapports chiffrés sont implacables. Il ne reste pratiquement plus d'humains en vie sur terre. C'est fini. Comme les potentiels perrestres survivants ne peuvent pas se reproduire naturellement, mes comparses azras considèrent que c'est notre façon de gagner définitivement la guerre. En rayant la race humaine de la carte, c'est leur victoire qu'ils assurent.

— Non..., il y a bien encore des humains en vie quelque part..., murmurai-je choquée.

— Je suis désolé, mais pas d'après ce que je sais. Cependant, comme je te l'ai dit, je suis sous restriction et je ne fais plus partie du conseil. Je ne suis donc pas au courant de tout. Et je me surprends à espérer pour votre race que j'ai prise en affection. Je suis néanmoins réaliste, tu ne survivrais pas deux minutes dehors, Lisor.

— Mais ici, je vous mets en danger, non ?

Il parût surpris et amusé.

— Tu t'inquiètes pour moi ? Lisor, j'ai huit cent cinquante-cinq ans, j'ai du sang humain sur les mains... La seule personne que j'ai su sauver au cours ma vie est ta grand-mère et je l'ai fait en provoquant la mort de dizaines d'autres innocents. La seule demande qu'elle m'ait faite en t'envoyant ici, c'est de te sauver. Je ne vais pas m'y soustraire par peur de mon prochain. Je ne crains pas les autres azras. En tout cas, pas pour ma personne. Je dois te sauver. Tu peux le comprendre ? C'est un devoir.

— Mais comment ? Je suis une humaine parmi des hybrides. Je le serai toute ma vie et je ne pourrai pas prendre l'Imative indéfiniment...

— Je trouverai un moyen. Cette ville est riche, immense et j'ai des relations. Cela est possible.

— À moins que...

Je réfléchis vite, en réalisant pour une fois à quel point je ressemblais à ma grand-mère.

— Et si vous testiez la formule AZ sur moi ?

— Non. Tu mourrais comme tous les autres.

— Mais si ça n'était pas le cas ? J'ai une mauvaise santé en tant qu'humaine. Je suis au bord de la dépression nerveuse. Je boite. Je suis faible. Et je n'aurais pas d'enfant puisque je suis la seule de ma race. Ce serait la meilleure chose à faire ? La meilleure façon de partir.

— Je ne peux pas te tuer Lisor, dit-il en secouant la tête, parce que c'est ce qui arrivera. J'ai vu tous tes aïeux mourir sur plusieurs générations. Je les ai tués de mes mains en leur injectant ce poison. Si une petite partie de la population a survécu en 2020, ce n'est pas un hasard. C'est un virus. Un venin. Le corps mute ou meurt. Et il meurt dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas. Ta grand-mère ne t'a pas envoyée jusqu'ici pour que tu meurs comme tous ceux de ta lignée. Tu es une Gianello, tu es cette lignée qu'elle a créée, à qui elle a donné la liberté. Tu es la vie. Et le fait que tu viennes à moi est un signe incontestable de mon possible rachat. Je ne perdrai pas ça.

— Même si c'est mon choix ?

— Ce n'est pas le mien. Peux-tu comprendre que je ne veux pas avoir ton sang sur mes mains ?

Je soupirai. Oui, je le comprenais. Avais-je vraiment envie de mourir dans d'atroces souffrances, en prime ? Non, bien sûr que non.

— Je comprends. Mais je voudrais tellement vous épargner des ennuis.

Il rit.

— Sauver une vie, la tienne qui plus est, est une chance et un honneur. Je crois aux humains maintenant. Tu es d'autant plus précieuse à mes yeux parce que j'aimais ta grand-mère. Je suis heureux que tu sois ici. De plus, je ne risque rien de grave. Aucune loi ne peut condamner véritablement un azra. Crois-moi, si c'était possible, j'aurais été rayé de la carte depuis bien longtemps...

Il se leva.

— Nous n'avons plus le temps de parler. Je dois te sortir d'ici avant que ça devienne dangereux. Certains pourraient avoir des doutes qui te mettraient en péril. Mais tu peux avoir confiance en James et en Fay. Bien qu'ils ne doivent pas savoir. Pour ta sécurité, comme pour la leur, ils ne doivent surtout pas savoir qui tu es réellement. Certains azras ont des capacités qui pourraient les faire parler sans même qu'ils l'aient souhaité. Sois prudente et ne laisse personne t'injecter un quelconque produit ou te mettre un TS récent.

Il observa celui que je portais.

— C'est une chance qu'ils utilisent ces vieilles machines pour les nouveaux.

— Pourquoi ne dois-je pas avoir d'injection ?

— Parce que tu es humaine. Ton corps se régénère de façon très

lente. Les injections sont créées pour des corps qui régénèrent le sang continuellement. C'est pour cela qu'ils sont obligés de distiller les injections de façon constante dans leur organisme. Ils les éliminent très vite. Mais ce n'est pas ton cas. N'importe quelle coloration pour cheveux, ou je ne sais quelle autre stupidité, pourrait te tuer.

— D'accord... message reçu...

— Maintenant, il faudrait que je prélève un peu de ta réserve d'Imative A pour pouvoir en produire à nouveau.

J'allai récupérer la boîte d'Imative dans la salle de bain et la lui tendis à mon retour. Il la prit avec l'expression de quelqu'un en proie à une douloureuse nostalgie. Dans quel genre de scène romantique avait-il offert cette même boîte à ma grand-mère ? S'étaient-ils dit adieu juste après ?

Il l'ouvrit et, sortant une seringue de sa poche, en préleva une petite quantité. Il me rendit la boîte et la fiole.

— Je vais organiser ton départ du Centre pour dimanche. Fay ou James se chargera de te faire sortir. N'oublie pas, tu ne dois rien raconter de cette entrevue à qui que ce soit.

Il posa à nouveau sa main sur ma joue. Sa délicatesse soudaine me surprit, mais je restai immobile.

— Ma petite Lisor, tu es ma protégée désormais. Garde-toi bien du danger.

Il sourit avec douceur. Je lui rendis son sourire.

Il passa son poignet devant le cadran de l'entrée qui se déverrouilla pour lui. Les TS des azras ouvraient-ils toutes les portes ? Je l'ignorais, mais désormais, les portes s'ouvraient pour moi aussi. J'allais être protégée par un azra. Peut-être allait-il même parvenir à m'offrir une vie sécurisée. Il semblait déterminé à essayer.

Quoi qu'il en était, même si des doutes persistaient, même si j'avais toujours peur ou que je peinais à croire que tout ceci fût réel, une sensation prédominait : je n'étais plus seule.

Chapitre 8

« Eléa Wilson,

Votre contrat pour le Centre prendra fin officiellement à midi. Votre rendez-vous avec le Docteur Erland a été annulé. Zefryam Oreisha se porte garant de votre dossier.

Bonne continuation,

Néra Dorca. »

Nous étions dimanche et ce message de ma référente prouvait que Zefryam avait tenu parole.

J'avais passé ces trois derniers jours dans un état second. Il était difficile de déterminer ce qui avait été le plus marquant. En soi, rencontrer un azra était déjà exceptionnel. Que l'azra en question se soit déplacé dans ma chambre et qu'il m'ait considérée avec autant de tendresse et de gentillesse dépassait tout ce que j'aurais pu imaginer. Quoique... le plus étonnant relevait peut-être de la relation amoureuse que j'avais présumée entre ma grand-mère et lui. Je comprenais désormais pourquoi elle avait toujours gardé son passé secret. Personne ne lui aurait pardonné d'avoir à ce point pactisé avec l'ennemi. Et qu'en aurais-je pensé, de mon côté, si elle m'avait raconté son histoire ? Je ne l'aurais sûrement pas jugée, ce n'était pas mon genre, mais l'aurais-je seulement crue ? Elle avait peut-être pris la bonne décision en ne révélant que le strict nécessaire à la dernière minute.

J'avais été longuement happée par mes réflexions sur le sujet durant ces derniers jours. J'avais fini par en conclure que le plus remarquable dans tout cela était la chance qui s'ouvrait à moi. Zefryam se voulait être mon allié. J'allais peut-être survivre. J'allais survivre. C'était cette idée, entre toutes, que j'avais du mal à réaliser. C'était juste trop beau pour être vrai. Tellement beau que je ne parvenais pas encore à me réjouir. J'étais trop habituée à ce que mon avenir soit tapissé d'angoisses et d'incertitudes.

La peur était gravée dans mes gènes. Ici, j'étais l'ennemie. La proie, pour être plus précise. Celle qui ne méritait pas de respirer selon la loi.

Mais ce message prouvait que Zefryam avait réussi à mettre au point son plan. J'ignorais où il comptait m'envoyer pour me mettre en sécurité. Et j'estimais qu'il valait mieux pour moi ne plus trop réfléchir. Si je n'étais pas encore en mesure de croire en mon salut, il y avait au moins une chose pour laquelle il était aisé de se réjouir :

J'allais sortir.

J'allais sortir pour la première fois depuis deux semaines, j'allais voir le ciel, le soleil, les nuages, respirer l'air et caresser des yeux tout ce qui ressemblerait à de la végétation. Oui, quelques minutes me séparaient de la liberté. C'était le mot, j'avais le sentiment de sortir de prison.

Je m'assis lentement sur mon lit et observai cette petite pièce qui m'avait protégée durant ces deux semaines. J'y avais vécu des angoisses, des peines et des joies. Ou plutôt, l'expression d'un immense soulagement. Manger, se laver, dormir... tout y avait été plus simple que nulle part ailleurs dans mon existence. C'est pourquoi, je ne pouvais nier que j'aimais cet endroit.

Je décidai de ne pas faire durer les adieux trop longtemps. C'était inutile. Ma jauge de nostalgie était déjà bien pleine et elle concernait des lieux et des souvenirs qui avaient trait à mon passé d'humaine traquée, mais libre. Pas à cette Eléa Wilson, qui menait une vie de moins que rien, cette traîtresse qui s'attachait à l'ennemi et au confort qu'il lui offrait.

Essayant d'ignorer la dualité de mes émotions, je me douchai et me préparai avec des gestes déterminés. J'avais absorbé l'Imative le matin à l'heure exacte, je ne voulais pas laisser les symptômes de ma réalité prendre le dessus. Les vraies émotions de Lisor Gianello devaient rester dans les limbes de mon esprit. Car cette journée me stressait au plus au point. Je pris un grand soin à me coiffer. Mes cheveux avaient un bel éclat désormais, ils m'arrivaient presque à la taille et bouclaient harmonieusement.

Lorsque j'ouvris mon armoire, je fus surprise d'y découvrir une nouvelle combinaison. Elle n'était pas bleu marine comme les autres, non, bien plus sombre, avec des reflets bleu et mauve. Sa coupe était encore plus belle, plus finie, plus raffinée. Elle était accompagnée de longues bottes du même acabit. Un manteau noir, au tissu semblable, recouvrait le tout. Un manteau. Je le touchai avec le plaisir de songer à ce qu'il supposait... j'allais enfin sortir. De toute évidence, Zefryam avait bel et bien organisé mon départ pour aujourd'hui. Cette journée où j'étais justement censée avoir une autorisation de sortie avec Allan et Fay. Tout s'emboîtait.

Je mis ma tenue avec des gestes fébriles. Deux semaines de parfaite alimentation avaient suffi à me donner un corps normal, sublimé par l'étoffe futuriste et moulante. Je souris au miroir pour me donner du

courage. Mais j'y vis surtout une grimace de peur. J'avais peur de ce que j'allais devoir affronter. Mais pas seulement, Lisor pleurerait sur son sort. Sur les oubliés de son passé. Sur ses deuils. J'avais aussitôt donné ma confiance et pratiquement mon pardon à Zefryam, j'avais même estimé que je n'avais pas à me prononcer sur la question... Et pourtant, il avait participé aux meurtres de centaines d'humains de ma lignée. Étais-je digne de porter le nom qu'avait choisi ma grand-mère ?

Oui. Je relevai le menton face à mon reflet et me toisai de mes yeux marron foncé, presque noirs. J'étais forte, j'avais l'Imative et je ne les laisserais pas me changer. Le simple fait de vivre ici, manger leur pain, boire leur eau et vivre leur vie d'hybride était une vengeance. J'étais celle qui, par sa présence, allait contaminer leur confiance. Si je réussissais à survivre, ma longévité à elle seule trahirait ma nature, et ils sauraient... tous ceux que j'aurais côtoyés sauraient à quel point les humains leur sont semblables. Et que leur loi n'est qu'un génocide cruel et injustifié.

Je passai le long manteau élégant et décidai d'y laisser glisser mes cheveux sans les attacher. Mon visage était encore un peu trop pâle et mince à mon goût, trahissant ma fragilité. Mais ces vêtements luxueux me donnaient un aspect très professionnel.

Je glissai la boîte contenant l'Imative dans l'une des poches de mon manteau, il y en avait partout, à l'intérieur, à l'extérieur, parfaitement discrètes et hermétiques. Je n'avais aucune autre affaire personnelle. Je portai mon TS au poignet. Je souris en regardant l'écran qui représentait la nature. Elle était belle mais comme passée sous un filtre pour la rendre plus lumineuse, plus éclatante que la réalité et donc moins authentique. J'avais hâte de voir de mes propres yeux ce champs dont j'étais certaine qu'il se trouvait près d'Olyméa.

Je m'arrêtai sur le pas de la porte...

Merci... murmurai-je.

Lorsque je sortis, Fay et Allan m'attendaient. Ce dernier me regarda avec stupeur.

— Comment tu... ? Tu es habillée comme une injectrice... !

— Une injectrice ? demandai-je.

D'après mes souvenirs, le métier d'injecteur était justement celui dont rêvait Allan, d'où sa propension à reconnaître leur uniforme. J'imaginai que cet accoutrement, envoyé par Zefryam, devait être un leurre pour justifier mon départ. Si Fay ne semblait pas surprise, car en communication régulière avec l'azra, Allan l'était.

— Zefryam veut que je te conduise pour treize heures devant Opra, déclara Fay.

Cette information me rassurait sur les conditions de ma transition. Fay serait là jusqu'au bout. Du moins, je l'espérais. Je lui adressai un

rapide regard de reconnaissance.

— Zefryam ? De qui parlez-vous ? demanda Allan, toujours interloqué.

— Allan, je ne sais pas comment t'expliquer la situation, déclarai-je en guettant les hybrides qui passaient autour de nous.

J'aurais aimé trouver la force de lui parler de tout ça... Y compris de mon départ. Mais j'avais toujours peur que mes explications me mettent en danger ou les mettent en danger. Un mot de trop et ils pouvaient deviner, comprendre et signer sans le vouloir mon arrêt de mort.

— Fais-le comme pour moi, intervint Fay en haussant les épaules. Je ne sais pas tout et je ne m'en porte pas plus mal.

Allan était de plus en plus plongé dans l'incompréhension. Je le comprenais. Pour m'aider à rassembler mes pensées, je les invitai à marcher vers le self.

— Quelqu'un a retrouvé ma trace, finis-je par expliquer. Quelqu'un qui devait un service à une personne de ma... lignée. Et cette personne vient de me faire sortir du Centre.

— Quoi ? Tu plaisantes ? demanda Allan.

— Non, je sors aujourd'hui.

— Et tu le sais depuis combien de temps ?

— Juste quelques jours. Pardonne-moi je t'en prie, je ne savais pas comment te l'annoncer...

J'attendis que les hybrides, qui marchaient près de nous, nous dépassent afin de poursuivre en regardant Allan droit dans les yeux. Nous nous étions arrêtés une seconde fois.

— Écoute, repris-je, il y a des choses que je ne peux pas vous dire. Je suis mêlée à une histoire compliquée et... dangereuse. Moins j'en dis, et mieux cela nous protège tous.

Allan baissa les yeux en fronçant les sourcils un instant, puis les plongeait à nouveau dans les miens.

— Eléa, je m'en moque d'être en danger à cause de toi. Ce qui m'importe c'est notre amitié. J'ai bien compris que tu n'étais pas quelqu'un comme les autres. Mais ça ne change rien au fait que tu peux me faire confiance et compter sur moi. À moins que... tu ne me considères pas comme un ami.

Fay leva les yeux au ciel.

— Embrasse-la, tant que tu y es !

Allan ne releva pas. Moi, je souriais.

— Merci. Pardonne-moi Allan. Je sais que je peux avoir confiance en toi. Je suis juste un peu perdue. Je t'en prie pardonne-moi.

Ce fut à son tour de lever les yeux au ciel.

— Je ne t'en veux pas, je suis juste... déçu.

— Tu n'as pas à l'être. Vous deux, vous êtes mes seuls amis. Vous

n'imaginez pas combien ça compte pour moi, même s'il ne vaudrait mieux pas. Je ne suis pas forcément fréquentable.

— C'est certain, on a remarqué, soupira Fay, ta passion c'est de traîner au lit...

— ...et la bouffe, ajouta Allan.

Ils riaient à mes dépens lorsque nous entrâmes dans la salle de déjeuner, ce qui me rassurait déjà. La plupart des hybrides observèrent notre arrivée avec étonnement. J'avais oublié que j'étais habillée autrement. Des vêtements qui, au vu de la réaction d'Allan, affichaient clairement ma nouvelle condition.

— Là, ils ne vont rien comprendre, déclara Fay amusée en prenant place.

— Au fait, c'est vrai Eléa, comment as-tu fait pour passer du statut d'esclave à celui d'injectrice ? J'aimerais bien comprendre ! demanda Allan d'une voix claire et amusée, destinée à agacer nos voisins de table. Même si une réelle curiosité perçait derrière son ton badin...

Je souris, j'étais rassurée par sa réaction. Il avait un grand cœur. Sa déception était vite aspirée par la curiosité.

Je m'assis en espérant que mes cheveux cacheraient suffisamment mon visage pour que les gens aient des doutes sur mon identité. Je ne devais pas attirer l'attention et cette promotion soudaine, associée à l'humour d'Allan, n'allait pas aider.

Comme je ne répondais pas, ce dernier enchaîna.

— Franchement Eléa, c'est génial... tu aurais vraiment dû m'en parler plus tôt. Tu as dû apprendre des choses sur ta famille, sur tes origines... Tu n'es donc pas une esclave... Attends, en fait, tu n'es peut-être même pas amnésique, réalisa-t-il à voix basse.

Tout à coup, toute trace d'humour disparut de son visage. Il me regardait comme dans les premiers jours de notre rencontre. Comme une étrangère inquiétante et fascinante à la fois.

— Je ne peux pas..., commençai-je.

— Il ne faut pas parler ici, intervint Fay qui acheva ma pensée.

Elle avait les yeux fixés sur les hybrides qui nous entouraient et à juste titre. Ils essayaient sûrement d'entendre notre conversation et je me rendis compte que ma main droite tremblait. Je m'empressai de la poser sur mes genoux pour l'y cacher. Allan avait vu, il fronça les sourcils et le début d'une question se forma sur ses lèvres. Mais il y renonça et se tut.

Je fermai brièvement les yeux, c'était mon dernier déjeuner ici, le dernier. Peu importait les regards et leur opinion. Peu importait Elios qui devait halluciner quelque part dans cette pièce. Peu importait le fait que j'allais devoir me séparer de mes seuls amis. Amis pour qui je m'étais jurée de ne jamais ressentir un tel attachement. Deux semaines. Seulement deux semaines avaient suffi pour qu'ils

deviennent mon unique famille. Eux, des hybrides. Je me sentais un peu mal. Les tremblements s'étaient calmés mais je savais bien que, comme l'avait dit Zefryam, l'Imative me détruisait peu à peu. Allan ne me quittait pas des yeux, comme si à mon regard fuyant et à ma raideur, il devinait combien la situation était plus complexe qu'elle n'y paraissait. Peut-être même que son esprit imaginaire avait fait le rapprochement. Quoi qu'il en était, je voyais dans ses yeux toute la confiance que je pouvais avoir en lui. Il me l'avait dit. Il avait mis des mots là-dessus et c'était merveilleux.

Je lui adressai un petit sourire, comme une promesse qu'il aurait des réponses ou au moins toute mon amitié. Il y répondit par la même expression.

Lorsque nous sortîmes du Self, j'eus l'impression d'avoir un poids en moins sur les épaules.

— Très bien, déclara Fay, tu es prête pour ta grande sortie ?

Je souris, nerveuse.

— Oui.

— Allons-y.

Fay n'avait aucun mal à se repérer dans le Centre. Nous la suivîmes à travers plusieurs couloirs tout au long desquels je me sentais de plus en plus nerveuse. Allan était un peu triste à l'idée que cette journée, qu'il prévoyait complètement à nos côtés, allait être écourtée par mon rendez-vous et mon départ. Mais il avait vite repris le dessus, il songeait à tout ce qu'il allait pouvoir me montrer d'Olyméa.

— ...il faudrait qu'on l'emmène dans ce restaurant, qu'en penses-tu Fay ? Je suis sûr qu'elle va aimer ! disait-il alors que nous venions de pénétrer dans un ascenseur.

Ce n'était pas le même que lors de mon arrivée mais je savais bien tout ce qu'il signifiait ; que nous allions remonter à la surface. Mes tremblements étaient revenus, mais je n'étais pas sûre qu'il s'agisse des effets secondaires de l'Imative A. Il y avait autre chose, l'excitation, la peur, le plaisir de revoir le soleil.

— N'importe quel restaurant lui plaira, soupira Fay, elle adore manger !

Je fis un peu la moue d'être sans cesse résumée à ma gourmandise, ce qui les fit rire.

Puis les portes s'ouvrirent et nous débouchâmes dans un long couloir, percé de fenêtres très hautes. Nous n'étions plus dans les couloirs aseptisés du Centre, dans ses laboratoires et sa zone d'emballage. Ici, nous étions dans sa partie plus ancienne, où l'architecture se voulait belle et audacieuse, comme l'était Olyméa en règle générale. La lumière du jour était là, franche et brillante qui laissait de longues traînées claires sur le sol en dalles de marbre.

J'étais fascinée. Fay se mit à rire devant mon expression et prit Allan à témoin d'un coup de coude.

— Moi, je crois vraiment qu'elle est amnésique cette fille, sinon, elle ne ferait pas cette tête-là, s'amusa-t-elle.

Allan me regardait aussi.

— Ou bien, elle ne vient pas d'ici.

Je fis en sorte de ne pas croiser son regard et continuai d'avancer vers la porte du fond. Après une marche qui me sembla interminable, nous arrivâmes dans un immense hall où de nombreuses personnes cheminaient d'un pas vif. Une voûte centrale rehaussée d'or faisait office de plafond. C'était somptueux.

Les gens portaient pour certains des combinaisons semblables aux nôtres, mais d'autres arboraient des robes, des parures, des vêtements qui faisaient un beau mélange d'époques et de modes, néanmoins tous affublés d'une petite touche de modernité. Je ne savais pas où poser les yeux tant il y avait à regarder.

— Il existe une sortie plus rapide, m'expliqua Fay en s'approchant de moi alors que nous marchions. Mais je voulais que tu voies l'entrée officielle du Centre. Et aussi sa sortie. J'étais sûre que cela te plairait.

Elle n'avait pas tort... Nous franchîmes les hautes portes pour débarquer sur une esplanade, habillée de pavés et de portions d'herbe, surmontée de fleurs et d'arbustes, ainsi que de quelques fontaines ouvragées, dominées par le reste de la ville qui s'épanouissaient en hauteur. Des constructions à perte de vue, des escaliers, des toits, des tours, des dômes, dans un joyeux désordre harmonieux qui se perdaient jusqu'au magnifique palais tout au sommet. De là, d'en bas devrais-je dire, je voyais autrement Olyméa. Elle n'en paraissait que plus belle. Nous nous arrê tâmes près d'un carré de pelouse. Je pris plaisir à respirer à pleins poumons cet air frais et tiède en cette belle journée de printemps.

Cette cité était hors du temps. J'avais cru qu'elle était une réminiscence de l'antiquité mais, à bien y regarder, tous ces édifices, bien que rappelant grandement des architectures du passé, avaient tous un élan moderne dans leur élancement, dans l'affinement des structures, dans le lustre, la qualité et la brillance des poutres et des formes.

— Viens, déclara Fay, on va te faire visiter un peu. On a du temps devant nous.

Nous nous engageâmes dans ce dédale sublime et j'avais constamment la tête relevée pour tout voir, tout étudier. De petits escaliers menaient à d'autres artères, d'autres rues plus discrètes, parfois, on débouchait sur de petits coins de verdure, des lacs, des parcs où quelques personnes erraient ou paressaient. Il y avait aussi de larges places recouvertes de pavés argentés dont la texture diaphane,

presque surréaliste, s'alliait élégamment au confort omniprésent. Comme la ville était bâtie sur une hauteur, nous passions notre temps à gravir des pentes ou des escaliers. Les hybrides ne semblaient pas fatigués de ce mode de vie, après tout, ils avaient pratiquement tous une bonne santé, c'était un endroit à leur image.

— C'est le jour du marché, déclara Allan, venez.

Au détour d'une ruelle, il nous entraîna vers une immense place où de nombreux étalages se disputaient l'espace. Des gens de toutes origines et de tous styles vestimentaires s'attroupaient çà et là dans un véritable tintamarre sans âge. J'étais estomaquée.

Plusieurs monuments, dont j'ignorais la teneur, encerclaient l'étendue où les commerçants s'afféraient. L'un ressemblait à une Cathédrale, l'autre à une université ancienne... Où était le style aseptisé et modernisé au possible auquel j'étais habituée depuis deux semaines ?

— Je n'y comprends rien, déclarai-je en me tournant vers Fay. Pourquoi est-ce si différent du Centre ?

— Le Centre n'est qu'une zone industrielle. Olyméa, par contre, est le reflet de l'imagination des azras, qui la voulaient intemporelle.

— Mais c'est injuste, pourquoi s'enterrer sous terre alors qu'ici c'est si beau ?

Nous avions du mal à communiquer tant il fallait hausser la voix pour se faire entendre. Ceci dit, mes vêtements passaient inaperçus ici, comme ceux de mes amis. Nous étions mêlés à tant de personnes aux allures variées que plus rien n'importait. Même si la foule me faisait un peu peur, j'appréciais cet anonymat.

— Le Centre est un lieu de passage, répondit Fay. Personne n'y reste longtemps et rarement par plaisir... Mais tu sais, on s'habitue vite à Olyméa. La ville est immense sauf que, en quelques années, on la connaît par cœur.

— Parle pour toi ! intervint Allan. Moi je n'ai qu'une hâte, pouvoir quitter le Centre pour vivre dans ces bâtiments !

Il me montra du doigt une sorte d'énorme palais bleu en aval de la cathédrale, dont les diverses colonnes plus claires étincelaient au soleil. Une myriade de toitures m'empêchait de le contempler véritablement, mais il paraissait d'ici aussi superbe qu'irréel. Un peu comme le reste de cet endroit. Complètement hors du temps.

— C'est justement là où elle va ! s'enquit Fay en me faisant un clin d'œil.

Je n'étais pas sûre de comprendre.

— C'est Opra, là où travaillent et vivent les injecteurs en binômes. C'est là-bas que nous avons rendez-vous.

Il fallut un instant pour que cette information me monte au cerveau. Depuis que j'étais sortie de ma chambre, tout le monde semblait

prétendre que j'étais vêtue comme une « injectrice ». J'avais cru que cela faisait partie de ma nouvelle couverture mais pas que j'allais réellement être mutée à Opra..., estimant stupidement que le rendez-vous sur ce lieu était un hasard. Mais Zefryam souhaitait-il effectivement me faire travailler en tant qu'injectrice ? J'étais déjà mauvaise au travail à la chaîne, alors je n'osai pas imaginer ma pathétique prestation pour un emploi plus élaboré...

— Ne panique pas, déclara Fay en voyant mon regard. Zef sait parfaitement ce qu'il fait.

Mes deux amis s'enfoncèrent parmi les stands, ne me laissant pas le loisir de rester là, à angoisser sur mon sort. Je pris sur moi. Après tout, j'avais vu pire, non ? La mort de près, de très près...

Alors que chacun se rendait vers l'étal qui l'intéressait : vêtements, instruments de musique ou outils informatiques, je me laissai déconcentrer par une délicieuse odeur d'épices qui flottait dans l'air, ainsi que de poulet, de pain et autres mets. Lorsque mes amis s'aperçurent que mon radar de gourmande m'avait attirée vers ces marchandises, ils éclatèrent de rire et il fallut un moment pour les voir se calmer. J'étais heureuse auprès d'eux, libre. Pendant l'espace d'un instant, j'avais l'impression d'être une hybride parmi les autres.

Alors que nous quittions enfin la place du marché, je me demandais à quoi aurait ressemblé ma vie si j'étais née hybride, dans cette ville. Peut-être aurais-je fait des études en compagnie d'Allan. Peut-être que la vie me semblerait simple. Que j'aurais une famille, une grande lignée dont je serais proche...

Midi approchait, mes amis tinrent conseil au sujet du restaurant. Lorsqu'ils tombèrent d'accord, je fus emmenée dans une auberge surannée dont les tables étaient disposées en bordure d'un petit lac. Ce dernier était abreuvé par des rivières qui serpentaient dans la cité, entrecoupées par de petits ponts fleuris. De notre place, nous avions une magnifique vue sur ces bras d'eau qui traversaient la ville. Je n'en finissais pas d'observer les constructions plus somptueuses les unes que les autres. Tout paraissait si riche, si parfait. Mais rien d'étonnant à cela puisque les fondateurs étaient des êtres tels que Zefryam, des azras intelligents à la puissance évidente.

Le plat du jour était constitué de pâtes mêlées à une sauce si onctueuse que sa saveur me fit fermer les yeux. Mes gloussements de plaisir firent rire mes amis bien entendu, mais ils étaient ravis par le choix du restaurant. Je profitais du repas pour leur poser quelques questions sur la cité.

— Je ne vois aucun mode de déplacement, vous faites tout à pied ?

— Non, il y a des navettes, mais la plupart du réseau est souterrain, répondit Allan. Sinon, il y a des calèches tirées par des chevaux. Mais

c'est vrai que nous marchons beaucoup.

Pas de véhicule volant donc... Le seul que j'avais vu était celui qui m'avait amenée ici. Ce mode de transport devait être réservé aux charmants « protecteurs ».

J'avais envie de poser des questions sur l'origine de ma tenue, sur Opra et sur le sort qu'on me réservait. Mais je n'osais pas relancer ce thème devant Allan, que j'avais trop longuement tenu à l'écart des questions importantes. Je ne voulais pas le vexer, ni lui donner d'autres indices sur ma réelle condition.

Lorsque l'heure du rendez-vous approcha, nous quittâmes le restaurant. Fay avait payé avec son TS malgré nos protestations. Allan m'avait appris plus tôt comment accéder à mon compte, que ma place au Centre m'ouvrait automatiquement, grâce à mon TS. Bien que leur monnaie, composée d'écus et de deniers, était un mystère pour moi, j'avais vite compris que, malgré ces deux semaines, j'étais pratiquement aussi pauvre qu'à mon arrivée. Mieux valait que Fay paye, même si cela me gênait, car je n'aurais jamais pu en faire autant.

— C'est bon, soupira Fay pour nous faire taire alors que nous nous dirigions vers Opra. Je n'allais pas vous laisser payer alors que j'ai une fortune sur mon compte en banque.

Il y eut un silence entre nous tandis que nous dépassions quelques passants dans une ruelle.

— Sérieusement Fay, tu étais bien injectrice avant d'arriver au Centre ? demanda Allan.

Lui et moi échangeâmes un regard. Le passé de notre amie restait un mystère que nous rêvions tous deux de percer.

— Oui, soupira-t-elle.

— Mais pourquoi avoir arrêté ? demanda-t-il après une hésitation.

— Je n'ai aucune envie d'en parler.

Allan me regarda d'un air entendu. Je lui adressai un regard compatissant et murmurai un « bien essayé » qu'il déchiffra sur mes lèvres avec un sourire.

Nous débouchâmes sur une large esplanade où deux immenses fontaines à la base rectangulaire, grandes comme des piscines, formaient l'agrément de part et d'autre d'un sentier de dalles en verre. Au bout de l'allée, un édifice imposant, bleu laqué, trônait comme un palais antique. J'étais estomaquée.

Intimidée par le lieu, j'avancais à pas feutrés et sursautai lorsque j'aperçus, filer sous mes pieds, des poissons rouges. Allan se mit à rire. Je pris alors conscience que le sol transparent surplombait un bassin où le flux de l'eau était visible par de légères ondulations contre la paroi. C'était magnifique. Et tout ceci, habillé de soleil et d'odeurs printanières s'arrachant aux arbres alentour, m'enchantait malgré moi.

D'autres personnes marchaient dans les environs, certaines pour affaires, d'autres par flâneries, se posant dans l'herbe ou sur les jolis bancs de marbre près des bassins.

Nous nous arrê tâmes à l'angle d'une fontaine, à moitié caché des mille et une fenêtres de la résidence, par les jets d'eau qui s'épanouissaient en arcs de cercle. J'étais pétrifiée.

Nous n'eûmes pas le temps de parler que Fay se redressa, fixant un point vers le palais.

— Oh ..., murmura-t-elle.

Je suivis l'axe de son regard. J'aperçus un homme vêtu d'un somptueux costume blanc qui marchait en notre direction, à plusieurs mètres de là. C'était assurément Zefryam. Il était accompagné d'un autre homme aux cheveux noirs, que je n'avais jamais vu.

— Il faut que j'y aille, déclara Fay en faisant demi-tour.

— Quoi déjà ? dis-je, étonnée.

— Et moi, je fais quoi ? demanda Allan.

— Toi, tu m'accompagnes. Tout ceci ne nous regarde plus, objecta-t-elle soudainement plus froide qu'à l'accoutumée.

— Attends, Fay ! m'exclamai-je en les suivant mollement, ne sachant que faire.

Elle avait pris le bras d'Allan et l'entraînait avec elle, il m'adressa un regard décontenancé.

— Est-ce que je vous reverrai au moins ? demandai-je.

Ils étaient déjà loin, et Allan semblait parler avec animation à Fay. Sans doute lui reprochait-il ce départ sans préambule, sans adieu... J'étais mortifiée de me retrouver toute seule tout à coup. Seule parmi mes « ennemis », bien qu'il ne restait plus que quelques secondes à Zefryam pour me rejoindre jusque-là.

J'entendis un bip. J'observai mon TS.

« Oui, c'est promis !

Fay »

Je souris, rassurée, en posant les yeux sur sa silhouette. J'entendis un autre bip.

« N'oublie pas de me raconter... au moins ce que tu peux raconter... Courage !

Allan »

Je souris et, en relevant les yeux, je me rendis compte que Zefryam et celui qui l'accompagnait était juste devant moi.

— Bonjour Eléa, déclara Zefryam.

Son visage était encore plus étonnant à la lumière du jour. Une sorte de clarté argent en parcourait les traits. Comme si... comme s'il n'avait rien d'humain.

De toute évidence, il utilisait mon prénom de substitution, c'était donc celui que j'allais devoir conserver. J'avais pourtant aimé être

Lisor pour lui, être moi-même, l'espace d'un instant. Je lui souris.

— Bonjour Zefryam.

Il me regardait avec une réelle gentillesse puis il désigna d'un geste élégant celui qui l'accompagnait.

— Je te présente Manoa Delambrosio.

Je tournai la tête vers Manoa et ne pus cacher mon trouble. Il avait les cheveux très noirs, la peau très blanche et les yeux très bleu. Je ne m'habituais décidemment pas à la beauté des hybrides. Celui-là, plus qu'un autre, me prenait de court.

Il me regardait aussi avec un grand intérêt et m'adressa un sourire gourmand qui me fit rougir jusqu'aux oreilles.

— Je suis enchanté de te rencontrer Eléa, déclara-t-il d'une voix de velours.

Puis il adressa un léger coup d'œil à Zefryam que je ne sus pas interpréter. Reste que ce dernier fronça imperceptiblement les sourcils avant de me regarder à nouveau.

— Manoa sera ton binôme pour les jours à venir. Du moins, jusqu'à ce que je trouve un endroit qui te sera plus approprié.

— Mais je...

— Marchons, me coupa-t-il, nous ne devons pas attirer l'attention.

Je me retrouvai encadrée par Zefryam et Manoa en direction de l'immense structure. J'étais prise d'une peur panique que seul l'Imative A parvenait à contrôler pour moi. Ils espéraient donc que je travaille réellement à Opra ? Ils n'étaient pas sérieux...

— Manoa sait que tu n'as pas les qualifications pour le poste d'injectrice, reprit Zefryam, tu n'as pas à t'inquiéter. Ta place à Opra sera momentanée et il t'aidera dans cette mascarade. N'est-ce pas Manoa ?

— Bien sûr, décréta mon voisin de droite, tu es en sécurité avec moi.

Le velouté de sa voix me disait qu'il avait parfaitement remarqué l'effet qu'il produisait sur moi et que cela l'amusait beaucoup. Je regrettai qu'il n'eût pas le caractère plus sérieux de James.... J'étais si mal à l'aise.

J'avais envie de demander à Zefryam pourquoi il avait choisi Opra, pourquoi ce métier et cette personne là en particulier, mais j'avais peur d'avoir l'air ingrate.

Nous étions proches du bâtiment désormais, une grande porte en verre en marquait l'entrée.

— Je vais devoir vous laisser ici, déclara Zefryam.

Il venait de s'arrêter et j'étais pétrifiée. Il n'allait pas déjà me laisser avec l'inconnu ?

— Manoa, merci.

Il le salua d'un signe de tête auquel le susnommé répondit avant de

s'avancer vers la porte. Zefryam attrapa alors mon bras et m'approcha doucement de lui. Il pianota sur le cadran de mon TS pour le connecter au sien tout en parlant à voix très basse.

— Rassure-toi, tu peux avoir toute confiance en lui, murmura-t-il. Ceci dit, il ne sait pas qui tu es réellement... Il me doit un service et de ce fait, il te protégera le temps qu'il faudra. Sois prudente et aussi naturelle que possible et tout se passera bien.

J'étais malgré tout mortifiée. Il me regarda et sourit. Son visage était étrange, à la fois harmonieux et parfait, et en même temps, inquiétant car il était d'une nature qui différait tant de la mienne...

Ses yeux pailletés en étaient la première démonstration.

— Je sais que ça n'est pas facile pour toi... Mais cela m'est apparu comme la meilleure solution pour te protéger. Pour le moment bien entendu.

— Merci, me contentai-je de répondre dans un murmure.

— Va, je te contacterai et n'hésite pas à le faire si besoin.

Il hocha la tête pour me saluer et regarda derrière moi. Manoa était entré à l'intérieur, j'apercevais sa silhouette qui s'éloignait. J'avalai ma salive avec difficulté et m'élançai à sa suite.

Chapitre 9

Le Hall était immense. Sols, murs et colonnes de marbre blanc éblouissants voisinaient de grands écrans sur lesquels défilaient des spots publicitaires qui vantaient les mérites de diverses injections. Des hybrides somptueux y arboraient des positions aguicheuses en présentant la facilité avec laquelle ils changeaient les pigments de leurs yeux, peau ou cheveux grâce à « Opra ».

Les voix résonnaient sous la voûte immense, semblable à celle du bâtiment officiel du Centre mais en beaucoup plus grande et lumineuse. Je ne doutais pas de la richesse de cette entreprise. Tout cet espace me donnait des vertiges. Des employés au look soigné, millimétré à la perfection, recevaient les clients potentiels derrière des guichets. D'autres se penchaient pour servir des collations à ceux qui patientaient sur de grands canapés blancs. Une lumière douce, bleue ou mauve, changeante à mesure que j'avancais, faisait baigner les lieux dans une ambiance de fausse décontraction. Tout comme les visages souriants et épanouis le suggéraient sur les écrans, Opra voulait donner l'impression que tout dans ce lieu était à portée de main, qu'il ne suffisait que d'une injection pour voir son existence changer incomparablement. D'ailleurs, j'aurais parié que cette phrase figurait parmi les slogans qui défilaient.

Je sentis que quelqu'un me tirait par le bras, ce qui me sortit brutalement de ma fascination. C'était Manoa, il s'était approché de moi et me regardait amusé.

— C'est la première fois que tu viens ici, n'est-ce pas ?

Il avait les yeux bleu clair les plus incroyables qu'il m'ait été donné de voir. Ou bien était-ce simplement cette lumière et cette ambiance, cette sensation que l'air flottait par vagues enivrantes autour de moi, qui me donnaient cette impression d'attrayant surréalisme ?

— C'est vrai, je n'ai pas le droit de te poser des questions, soupira-t-il. Allez viens, je vais te montrer notre appartement.

Notre appartement ?

Il me prit par la main. Je n'osais pas ouvrir la bouche pour commenter sa dernière phrase. Mais j'appréciais tout le soin dont je faisais l'objet même si je ne méritais pas tous ces égards. Zefryam avait

été jusqu'à lui préciser de ne pas me questionner.

Nous nous dirigeâmes vers des portes circulaires, cerclées de parures en fil d'argent, qui brillaient sous les variations d'éclairage. Manoa lâcha ma main pour tapoter sur le cadran de l'une d'entre elle. Notre ascenseur s'ouvrit et, suivant son pas, je m'y réfugiai tout au fond, décidée à regarder mes chaussures. J'avais dû mal comprendre. Je n'allais tout de même pas vivre avec lui ?

Où était passée la réglementation sévère du Centre, qui supposait même que personne ne devait recevoir quelqu'un dans son espace personnel ?

Manoa s'intéressa un instant à son TS.

— Il y a du changement, déclara-t-il. Je ne vais pas avoir le temps de te faire une visite détaillée des lieux. Une cliente vient de me contacter. Les rendez-vous de dernière minute le dimanche sont assez rares, mais tu découvriras que nos semaines n'étant pas très chargées, ça n'est pas gênant en règle générale.

Il me regarda et m'adressa un petit sourire.

— Si tu veux, tu peux m'accompagner, cela te permettra de découvrir tout de suite le métier. Mais tu peux également rester te reposer à l'appartement.

— D'accord... je vais t'accompagner, répondis-je après m'être éclairci la voix.

J'étais si mal à l'aise qu'il était difficile de le cacher. Ses yeux pleins de malice souriaient davantage que ses lèvres.

Les portes s'ouvrirent sur un très grand couloir où d'immenses fenêtres laissaient entrer à flots la lumière du jour. Je le suivis d'un pas mal assuré et osai un regard sur l'extérieur. J'aperçus une superbe cour autour de laquelle l'édifice avait été construit. Une piscine, aux dimensions pharaoniques, trônait au milieu. Des bancs et des fauteuils relaxants étaient disposés dans les coins d'ombre, sous le préau en voûte ocre qui entourait tout cet espace. Cela me rappelait les images des maisons de l'antiquité étudiées dans mon enfance.

— Tu pourras y aller quand tu le souhaites, déclara Manoa en voyant mon intérêt.

Je lui souris brièvement avant de me concentrer à nouveau sur notre route. Nous longeâmes un large couloir pour enfin obliquer sur la droite, suivant le tracé de la structure qui entourait la cour.

Manoa ouvrit alors une porte avec son TS et nous pénétrâmes dans un appartement vaste et élégant.

Il attendit que l'entrée soit refermée pour parler.

— Zef s'est occupé de ton contrat et a rentré ton numéro de TS dans la base de données d'Opra afin que tu puisses toi aussi déverrouiller cette porte et beaucoup d'autres d'ailleurs.

Je n'arrivais pas à me concentrer sur ce qu'il disait. La pièce dans

laquelle nous étions était très vaste. Une immense baie vitrée constituait la paroi entière du mur opposé. Un énorme canapé blanc en arc de cercle séparait la partie salon du séjour. Une table et des chaises, au design épuré, trônaient sur un tapis blanc duveteux. Les meubles et les sols étaient d'un blanc doux et laqué, qui reflétait la lumière projetée par de petits spots depuis le plafond de façon diffuse, comme si l'éclairage miroitait sur de l'eau.

Je fis quelques pas, il y avait quatre portes en tout. Deux à gauche, côté salon, deux autres côté salle à manger. L'une d'entre elle s'avérait être une simple arcade qui s'ouvrait sur une cuisine intégrée, où tout brillait du même luxe.

Il n'y avait pas grand-chose qui traînait ; un vêtement ou deux, une tablette et des ustensiles informatiques sur la table en verre dans le séjour, quelques cartons sombres disposés dans un coin.

J'approchai de la baie vitrée, d'ici nous avions un recul fabuleux sur la ville en contrebas. Ses toits, ses tours, ses châteaux et ses rivières qui parcouraient la cité s'entremêlant aux espaces verts, c'était magnifique. Le palais des azras n'était cependant pas visible, puisqu'il se situait plus haut. Cette vue m'appelait par bien des égards et le grand balcon davantage. Mais Manoa se rappela à mon existence.

— Le rendez-vous ne sera pas long, mais tu peux rester ici si tu le souhaites.

Je me tournai vers lui, il portait désormais une sacoche noire épaisse et venait d'enfiler une longue veste semblable à la mienne. La tenue officielle d'injecteur sans nul doute.

Je pris conscience qu'il portait sous son manteau des vêtements plus décontractés, non comparables à ma combinaison moulante. Une chemise noire, un jean sombre, mettant en valeur son corps musclé et tonique, comme l'était celui d'à peu près tous les hybrides que j'avais pu croiser. Malgré tout, il avait l'air d'un vrai professionnel, tandis que je me demandai comment j'allais pouvoir en donner l'illusion...

— Non, je viens, dis-je en remettant mes cheveux derrière mon oreille, mal à l'aise d'avoir encore été surprise en pleine autohypnose.

— Parfait, déclara-t-il avec un large sourire.

Nous nous dirigeâmes vers la sortie.

— Le travail d'injecteur n'est pas aussi compliqué qu'on pourrait le penser, m'expliqua-t-il tandis que nous faisions le chemin inverse. En fait, il se compose de deux grands axes. Il y a la partie technique : la manipulation des injections et des connecteurs, l'informatique en somme. Et la partie commerciale... sociale. La plupart des binômes assurent ces deux aspects du travail chacun à leur tour. Comme tu n'as reçu aucune formation, je m'en chargerai. Mais à force de m'observer, je suis sûr que tu seras en mesure de t'occuper du domaine social.

— D'accord, murmurai-je à la fois rassurée et terrifiée qu'il compte

me confier une partie du boulot.

Mais pouvais-je faire la fine bouche et décider de ne rien faire, alors qu'ils me nourrissaient et me protégeaient ? Sûrement pas. J'en venais toutefois presque à regretter le travail à la chaîne, quelque peu plus accessible à ma personne.

Nous longeâmes à nouveau le grand couloir et réempruntâmes l'ascenseur. Durant ce laps de temps, Manoa continuait de m'expliquer les grandes ficelles du métier.

Il se rendit vite compte que je ne connaissais rien au sujet d'Opra et de ses injections.

— Enfin, tu n'as jamais fait la moindre injection ? s'étonna-t-il.

Je fis non de la tête et il posa les yeux sur mon TS.

— En même temps, avec cet appareil médiéval, il te faudrait une seringue pour ça. Zef a refusé que tu en portes un plus récent mais il faudra que tu penses à le cacher devant les clients. Ils pourraient ne pas comprendre, comme c'est mon cas d'ailleurs.

Il planta ses yeux dans les miens. Je me mordis la lèvre, gênée de ne pouvoir rien lui expliquer.

— Les injections se distinguent en plusieurs grandes catégories, reprit-il sans insister davantage. C'est assez simple, il y a les injections concernant les apparences, les émotions et le mental. Opra vend énormément d'injections censées modifier l'apparence. C'est la plus rentable de ces gammes. De ce fait, ils ont ouvert récemment une section à bas prix. D'après Zef, c'est à l'emballage de ces produits que tu travaillais au Centre, c'est bien ça ? (J'assentis d'un signe de tête.) Ces produits sont de moins bonne qualité mais permettent de toucher un plus large public, et donc, de vendre davantage. En tant qu'injecteurs en binômes, nous nous chargeons exclusivement de la clientèle aisée. Bien qu'exceptionnellement, nous vendons ces nouveaux produits.

Nous sortîmes de l'ascenseur, je suivais Manoa en tachant de l'écouter attentivement. Nous traversâmes le hall mais au lieu de nous diriger vers la sortie nous empruntâmes un large accès réservé au personnel, et dont le TS de Manoa permettait l'ouverture.

La salle dans laquelle nous nous retrouvâmes me fit penser à une station de métro, comme l'Ancien Monde en contenait. Bien qu'ici, tout était flambant neuf et non croulant sous la poussière et les désagréments de centaines d'années. Une sorte d'immense cylindre transparent était percé de larges ouvertures que les hybrides empruntaient lorsqu'un petit compartiment blanc arrivait.

Manoa nous approcha de l'une des ouvertures et pointa son TS sur un capteur. Après que des navettes eurent desservi les hybrides qui nous précédaient, l'une d'entre elles s'arrêta juste devant nous.

Il me fit signe d'entrer. Je me penchai, bien que ce ne fut pas

nécessaire, et pénétrai dans le petit compartiment. Il n'y avait pas grand-chose. La plupart des parois de la navette étaient transparentes, deux banquettes blanches permettaient de s'installer confortablement et un cadran central de choisir sa destination.

Manoa me précéda et s'assit en face de moi. Il pianota sur le cadran et la navette s'ébranla en douceur. Je regardais autour de moi mais il n'y avait rien à voir. Nous étions dans un tunnel sombre que seules les lumières de notre compartiment et de ceux qui nous entouraient éclairaient.

— Nous nous trouvons dans le réseau de transport privé d'Opra. Puisque tu es une employée, ton TS te permet d'emprunter ce réseau quand tu veux.

Il essaya de me montrer comment fonctionnait le cadran. Il représentait une carte d'Olyméa, jonchée de points représentant les diverses zones d'embarcation des navettes. Quand on connaissait la ville c'était simple, il suffisait de toucher l'endroit souhaité. Dans le cas contraire, l'adresse des clients devaient apparaître sur nos TS lors d'une prise de rendez-vous, il suffisait donc de connecter son TS au cadran de la navette. J'essayais de retenir toutes les explications de Manoa, en veillant à me rappeler que ce fonctionnement était tout à fait semblable aux cadrans que je trouvais au Centre et n'avait donc rien d'angoissant.

— Les injections concernant les émotions ont aussi un énorme succès, reprit Manoa assis de manière décontractée sur sa banquette. Une fois que les clients savent s'en servir, en général, ils n'ont plus besoin de nos compétences. Mais Opra affine toujours ses produits pour les rendre plus complexes et plus addictifs. Et puis, il y a les injections concernant le mental, qui touchent souvent au cerveau. Celles-ci sont les plus impressionnantes. Elles visent à changer des comportements, des habitudes, des goûts et même des souvenirs, ou à effacer carrément la mémoire. Elles nécessitent l'intervention d'un injecteur et sont très coûteuses. Elles sont donc très enrichissantes pour Opra mais nous ne les proposons pas n'importe comment. Il y a un protocole précis avec un contrat très détaillé sur les risques.

— Les risques ? demandai-je, pas certaine d'avoir saisi la moitié de ce qu'il disait.

Il releva les yeux vers moi, jusqu'alors posés sur son TS qu'il utilisait tout en parlant nonchalamment.

— Tu dois bien te douter que tout ce qui touche au fonctionnement de notre cerveau, qui se régénère plus lentement que nos autres organes, est sujet à controverse.

Je n'étais pas sûre de comprendre.

— Tout ceci n'a pas d'importance pour toi. Tu ne seras pas amenée à gérer ces procédures. Je voulais juste te donner un point de vue

d'ensemble. Mais je devrais peut-être me contenter de t'envoyer la plaquette explicative sur ton TS. Et puis, tu découvriras le reste sur le terrain, c'est toujours mieux.

J'assentis d'un signe de tête, même si l'angoisse de me ridiculiser et de lui causer des ennuis ne me quittait pas.

Tout à coup, je fus éblouie. Le conduit dans lequel se déplaçait notre navette formait désormais une montée en forme d'arc qui s'épanouissait à la surface du sol permettant d'avoir une vue panoramique de la cité. Lorsque mes yeux se furent habitués à la lumière soudaine, je pus en apprécier la splendeur. Nous étions à l'écart du centre-ville. Ici, la végétation était plus sauvage et les résidences se faisaient plus rares. Le sol n'était plus en pente, nous étions en bas de la colline sur laquelle avait été bâtie la cité, mais toutefois toujours à l'intérieur des remparts blancs. Je n'avais cependant jamais vu ce côté d'Olyméa, plus paisible et spacieux.

— Regarde, déclara Manoa.

Il pointa du doigt de petits reliefs verdoyants près de la muraille où émergeaient les toits de larges maisons.

— C'est ici que nous allons. Résidence Onella, plébiscitée parmi les hybrides de haute lignée. Nous avons beaucoup de clients dans ce secteur.

La navette était arrivée en haut de l'arc, si bien que je pouvais d'un côté, contempler le magnifique palais des azras qui surmontait la ville en son entier et de l'autre, au-delà des remparts, j'apercevais des champs et la forêt. D'ici, j'avais un peu le vertige puisque toutes les parois étaient transparentes, mais j'étais trop aspirée par la vue pour y prêter attention. Tout au moins, mes mains se refermèrent sur les rebords de la banquette tandis que je tendais le cou pour tout voir. Mon intérêt fit sourire Manoa, mais comme j'avais le sentiment qu'il me trouvait risible en permanence, je n'y prêtais pas attention.

Notre navette s'enfonça dans les feuillages mais ne retourna pas sous terre. Je me demandais à quoi servait cette incartade si en hauteur, si ce n'est pas pour le plaisir des utilisateurs. C'était fort possible d'ailleurs, après tout Olyméa semblait bâtie pour le confort des sens de ses habitants. Une ville parfaite. Quand on oubliait l'esclavage. Et aussi, la tuerie d'êtres humains qu'elle soutenait tacitement pour sa « sécurité ».

En tout cas je n'étais pas fâchée que nous restions en surface, même si le réseau n'empruntait qu'une direction cernée d'arbres et de buissons touffus qui ne laissait aucune perspective. Au contraire, cette quintessence de verdure me faisait du bien. Comme la nature m'avait manqué. J'y avais passé toute ma vie. Même si, parfois, elle s'était faite mon ennemie, l'habitude en faisait une figure familière.

La navette s'arrêta en douceur. La porte en verre s'ouvrit avec à

peine plus de bruit qu'un soupir.

Manoa me fit signe de descendre la première. Je m'exécutai.

L'odeur du printemps m'aspira aussitôt. Je fis quelques pas pour laisser mon « collègue » descendre et fermai les yeux, trop émue de pouvoir m'enivrer d'oxygène. Le printemps et l'été, étaient mes saisons préférées. À l'époque où je vivais en pleine nature, cette période signifiait moins de nuits à claquer des dents et plus de nourriture sur les arbres.

Une ligne de cailloux blancs traçait un chemin entre les buissons. Manoa me rejoignit, et nous nous y engageâmes, tandis que la navette repartait silencieusement dans le réseau transparent.

Bientôt, après un tournant, le sentier arborait une légère montée qui serpentait dans la petite vallée, nous donnant une vue d'ensemble sur la résidence des hybrides de haute lignée. D'après ce que je voyais, cette simple piste de cailloux desservait plusieurs maisons luxueuses, chacune émergeant de la végétation. C'était beau, ça sentait bon, j'enviais déjà les gens qui coulaient des jours heureux en ces lieux. Si la ville était belle et son architecture à se pâmer, l'agitation à laquelle je n'étais pas habituée n'était pas toujours à mon goût. Ici, le calme ambiant suffisait déjà à me détendre.

— Ce n'est plus très loin, précisa Manoa qui devait prendre la lenteur de mon pas pour de l'ennui.

En réalité, après deux semaines de vie sous terre, je me délectais d'être enfin à l'air libre. Et puis, il était difficile de marcher aussi vite que Manoa. Il était grand et baraqué, loin des limites de ma petite constitution.

Le sentier se séparait à plusieurs reprises et l'une de ses branches nous emmena vers un magnifique domaine entouré d'un long muret de grès. Manoa tapota sur un cadran situé sur le muret, caché dans un renfoncement qu'il était le seul à connaître, et la grille d'entrée s'ouvrit. Nous pénétrâmes sur l'allée pavé qui menait à la villa. Tout en marchant, j'observais les jardins somptueux de part et d'autre de notre route. C'était un dédale ordonné de buissons taillés à la perfection, entrecoupés d'élégants cyprès.

Lorsque nous arrivâmes à la porte, un homme torse nu nous ouvrit. Il baissa les yeux en guise de salutation et ne les releva plus, s'effaçant pour nous laisser entrer.

La pièce était magnifique, des tapis, de longs canapés ouvragés, des voilures brillantes en guise de porte, une immense arcade ouverte sur une roseraie odorante au fond de la salle. Sûrement une belle reproduction des villas de l'antiquité, au goût du jour cependant.

Une jeune femme souleva une tenture et s'approcha vivement de nous. Je sus aussitôt qu'elle était la maîtresse de maison, à son vêtement qui semblait riche. Il était moderne dans sa matière

brillante, antique dans son drapé. Elle avait de longs cheveux roux et était très belle, malgré ses yeux rougis par d'évidentes heures de larmes. Je lui donnais entre trente et quarante ans d'âge humain, mais son temps passé sur cette terre devait être bien plus long que cela.

— Oh merci, merci d'être venu aussi vite !

Elle saisit les mains de Manoa, reconnaissante et triste à la fois.

— C'est normal, répondit celui-ci avec son sourire séducteur, de toute évidence réservé à toutes les femmes.

La jeune femme se tourna vers moi et son sourire s'agrandit.

— C'est la nouvelle ?

— Oui.

— Enchantée, je suis Assia, me fit elle.

— Bonjour, répondis-je timidement.

Elle se tourna vers Manoa.

— Félicitations, elle est très jolie.

Manoa se fendit de son petit sourire en coin, le plus éloquent de son panel.

— Alors, que se passe-t-il ? demanda-t-il finalement.

Assia nous invita à nous asseoir d'un signe de la main. Chacun de nous s'installa sur une banquette. Notre hôte en fit de même en soupirant.

— Il est parti, déclara-t-elle dans un souffle comme on jette ses armes. Après deux cents ans de vie commune, il me laisse du jour au lendemain...

— Je suis désolé, déclara Manoa qui avait troqué son sourire contre un sérieux très professionnel.

Assia secoua sa longue tignasse auburn d'un air dépité.

— Tout le monde me dit que ce sont des choses qui arrivent, que je devrais faire face, que je devrais prendre un nouveau départ, mais je n'y arrive pas. Je n'ai pas envie de déménager, vous comprenez ? Ici ou ailleurs ce serait pareil... Ce n'est pas la maison le problème, toute cette ville me rappelle ce que nous avons vécu.

Elle plongea son visage dans ses mains pour y cacher ses larmes.

Manoa attendit respectueusement qu'elle essuie sa figure, puis il se pencha vers elle et lui prit la main.

— Je comprends, Assia. Contrairement aux autres, je ne pense pas qu'il suffise de le vouloir pour se remettre d'une rupture. Vous avez besoin d'un coup de pouce, c'est normal.

Elle le regarda comme quelqu'un qui voit un rayon de soleil après des mois de pluie. C'était tout à fait l'effet que les yeux bleus de Manoa étaient capables de produire sur autrui.

Il lâcha sa main et entreprit d'ouvrir sa mallette.

— J'ai ce qu'il vous faut, un nouvel arrivage de DB, je peux vous faire un très bon prix...

— Non, le coupà Assia, ce n'est pas ce que je veux.

Manoa, qui était en train de sortir ses produits, figea son geste et releva la tête vers elle.

— Vous savez très bien ce que je veux, renchérit Assia en croisant les bras. Je veux le faire disparaître complètement. Je veux n'avoir aucun souvenir de lui. Je veux être libérée.

— Assia, vous parlez d'une procédure beaucoup plus lourde et qui n'est pas sans conséquences. De combien de temps date votre rupture, quelques semaines n'est-ce pas ? Il est un peu tôt pour songer à entamer votre mémoire. Vraiment trop tôt.

Assia soupira, se leva et commença à faire les cent pas.

— Je prends des DB tous les jours depuis son départ et ça ne change rien à ma souffrance. Elle est toujours là, quelque part, et bien plus forte quand les effets s'estompent. Je veux quelque chose de bien plus expéditif. J'ai perdu deux cents ans de ma vie avec cet idiot, je veux le détruire de mon cerveau, c'est tout ce qu'il mérite.

— Je comprends mais...

— Quoi ? Vous allez me refuser une vente aussi avantageuse ?

Manoa se rengorgea.

— Bien sûr Assia, j'en serais capable. Le bien-être des clients passe avant la boîte.

Assia s'arrêta de marcher, essuya ses yeux puis se rassit juste devant Manoa.

— Manoa, cela va faire un siècle que je suis votre cliente, vous me connaissez, vous savez que je n'abuse jamais des bonnes choses. J'ai besoin d'un geste commercial.

— Même si j'acceptais, il faut le temps de mettre la procédure en place.

Elle fit un geste évasif comme pour balayer un insecte gênant.

— On sait, vous et moi, que vous pouvez activer les choses, soupira-t-elle.

— Cela serait plus coûteux et plus dangereux pour vous. Ce contrat a besoin d'un délai de réflexion de la part du patient pour être effectif.

— Mettons que ce délai a été respecté. Manoa... j'ai si mal... et vous pouvez m'aider.

— Je ne suis pas sûr qu'effacer votre mémoire puisse faire disparaître la douleur, répliqua-t-il.

— C'est pourtant tout le contraire de votre publicité ! s'exclama-t-elle.

Manoa croisa les bras.

— Vous l'avez dit vous-même Assia, voilà plus d'un siècle que vous êtes ma cliente, je peux donc me permettre de vous conseiller en tant qu'ami. Or, tous nos produits sont efficaces, mais tout dépend de leur utilisation. Je vous protège d'un potentiel mauvais choix. Tout

simplement.

Assia réfléchit quelques instants.

— Et si je vous dis que je suis consciente des risques, et que je décide quand même de me faire effacer la mémoire ?

— Je le ferai. Vous seriez capable de faire appel à une autre firme, qui s'en chargerait dans des conditions beaucoup moins sécurisées. Je ne vous exposerai pas à ce risque supplémentaire. Mais vous aurez une décharge à signer bien entendu, qui retire toute responsabilité de notre part.

Assia applaudit.

— C'est parfait, faites-moi signer ce document !

Manoa soupira.

— Rien de ce que je vous ai dit ne peut donc vous convaincre ?

— Rien du tout. J'aimais cet homme. Il m'a détruite. Je le hais. Comme je ne peux pas le tuer, sa mort dans mon esprit me semble une bonne alternative. J'y réfléchis depuis longtemps et je vous ai appelé aujourd'hui, à la dernière minute, car j'ai réalisé que c'était la seule solution.

Manoa rangea les produits qu'il avait sortis, puis se leva.

— Très bien, mettons-nous au travail.

Assia semblait complètement ragaillardie. Elle sautilla sur place et tapa dans ses mains pour appeler un serviteur. L'homme qui avait ouvert la porte se présenta, discret comme une ombre, et je saisis ce qui m'avait échappé. C'était un esclave. Il portait un TS comme tout le monde, mais au lieu d'être un dessin très discret au creux de son poignet, il formait un bracelet marron qui encerclait complètement son articulation.

La différence entre les esclaves de l'antiquité et ceux des temps modernes ? J'en conclus que ces derniers avaient des chaînes plus high tech que les premiers, rien de plus. Je pris sur moi de ne rien révéler de mon trouble. De toute façon, personne ne faisait attention à moi. L'esclave en question ne devait pas avoir la permission de nous regarder dans les yeux, Assia était trop pressée à lui donner des ordres pour préparer la table et le fauteuil sur lequel elle comptait s'installer pendant l'opération, et Manoa était occupé à préparer ses outils.

Malgré le caractère compliqué de la manœuvre, le matériel requis n'était pas très impressionnant, hormis la tablette qu'il avait déposée au milieu de la table, et qui venait de déployer plusieurs écrans en hologrammes. Les chiffres et les courbes qu'ils affichaient m'étaient étrangers.

Assia s'installa confortablement sur son siège. Manoa en fit de même sur la chaise roulante qu'il avait réclamée. Il approcha sa tablette et Assia « signa » à l'aide de son empreinte digitale sur les diverses pages

qu'il lui indiqua.

— La procédure va durer deux heures minimum, Eléa, tu ferais mieux de t'asseoir confortablement.

Assia tapota dans ses mains. L'esclave s'approcha d'elle.

— Sers des rafraîchissements à mes invités, déclara-t-elle, et donne à cette jeune femme tout ce qu'elle souhaitera.

Elle m'indiqua d'un geste gracieux. Elle semblait en pleine forme depuis qu'elle avait l'accord de Manoa pour lui effacer la mémoire, ce qui me fit une drôle d'impression, néanmoins pas aussi désagréable que celle de participer tacitement à l'esclavage de cet innocent. Ce dernier partit nous chercher à boire sans un bruit.

Alors que je m'étais levée pour me rapprocher d'eux durant tout ce remue-ménage, j'obéis à Manoa et m'assis sur l'une des chaises disposées autour de la table.

Mon collègue était désormais occupé à mettre tout un tas d'électrodes sur le cuir chevelu de la cliente. Ensuite, il sortit un petit tube en plastique, rempli d'un liquide vert, qu'il décapsula et fit couler dans le TS d'Assia. Je me penchai pour mieux voir. L'écran du TS indiquait une jauge qui se remplissait. J'étais fascinée à l'idée qu'un petit réservoir avait été placé dans la chair du poignet de l'hybride et était connecté au TS. Cette technologie me dépassait par bien des égards. Mais déjà, Manoa avait terminé. Il avait des gestes habiles, rapides et sûrs. Il se mit à pianoter sur ses écrans, et finalement, commença à poser une série de questions à Assia.

Au même moment, l'esclave déposa un plateau sur la table avec de l'eau, d'autres boissons et quelques pâtisseries. Je ne pris rien du tout. J'étais trop choquée par la situation. J'avais grandi dans un milieu où tout le monde servait tout le monde. Et les prétentieux, qui se croyaient trop doués à la chasse ou dans leur domaine pour ces tâches précaires, étaient méprisés à raison. L'esclave se retira et resta immobile dans un coin de la pièce. J'aurais voulu demander pourquoi il ne s'asseyait pas, mais ça aurait été compromettre ma couverture.

Manoa posa des questions pendant ce qui me semblait être une éternité. Très souvent, elles touchaient à la relation qu'avait eu Assia avec son ex, mais aussi à des aspects de la vie de tous les jours, sans conséquence. Et puis, il y avait certaines questions gênantes durant lesquelles je regardais ailleurs, mais, de toute évidence, j'étais la seule que cela troublait.

Je finis par craquer sur un verre d'eau et mordis dans un gâteau. C'était délicieux, bien entendu. J'en pestai intérieurement. Mâchonner m'occupait, car malgré mes efforts, mon attention partait. J'observais la maison et, en catimini, l'esclave. Il était beau, avec un magnifique torse dont son pantalon blanc faisait ressortir le bronzage. Ses yeux noirs, bien que tout le temps baissés, avaient un bel éclat. Mais c'était

un esclave. Cela me rendait malade. Avait-il une vie à lui ? Des rêves ? Des envies. Je ne supportais pas l'idée qu'il passe deux heures debout à attendre, sans la moindre expression. Avait-il seulement le droit de parler ?

Lorsque le questionnement fut terminé, il y eut un brin d'agitation. Manoa sortit plusieurs tubes contenant des liquides incolores puis différents câbles afin de relier les tubes entre eux et à une dernière fiole, vide pour sa part. Enfin, avec d'autres câbles, il relia les tubes à sa tablette. Il tapota sur l'écran, des chiffres se mirent à s'animer.

— C'est bientôt le moment où vous ne pourrez plus reculer, vous pouvez toujours arrêter la procédure, déclara-t-il à l'intention d'Assia.

Cette dernière secoua la tête. Les souvenirs, ravivés par le questionnement, l'avaient à nouveau plongée dans sa morosité.

— Je continue, répliqua-t-elle fermement.

— Très bien. Installez-vous confortablement. Détendez-vous.

Assia obtempéra en se plaçant bien au fond de son fauteuil.

Il y eut un bruit informatique provenant du matériel de Manao, je me rendis compte que la fiole vide s'était remplie, mélangeant certains des produits qui lui été reliés. Je ne comprenais strictement rien à cette technologie.

Manoa appuya sur un bouton situé sous le fauteuil d'Assia qui la mit lentement dans une position semi-allongée.

Il attrapa dans ses affaires un tube qu'il n'avait pas encore touché et le déboucha en s'expliquant.

— Je vous vais vous insérer un puissant anesthésiant, il est impératif que vous soyez dans le coma pendant la manipulation (il observa brièvement l'heure sur son TS). Vous allez vous réveiller demain matin. Vous n'aurez alors plus aucun souvenir de votre ancien partenaire. Mais vous saurez parfaitement ce qui s'est passé aujourd'hui.

— D'accord.

— Allons-y, faites de beaux rêves Assia.

Elle sourit et ferma les yeux.

Il fit couler l'anesthésiant dans son TS de la même façon que pour le premier produit. En quelques secondes, la respiration de la cliente s'apaisa et sa tête retomba doucement sur son épaule. Manoa veilla à ce que les électrodes soient encore bien placées, après quoi, il s'empara de la fiole qui s'était remplie et lui injecta le mélange.

Ensuite, il tapota sur sa tablette et les écrans se mirent tout à coup à débiter des suites de symboles et de chiffres sans interruption.

Il sembla vérifier un instant que tout se déroule bien, décryptant de toute évidence les chiffres qui défilaient, tout en rangeant les tubes et la partie du matériel qui avait participé à l'élaboration du mélange.

Lorsqu'il sembla satisfait de la tournure que prenait l'opération, il se

tourna vers moi avec un sourire.

— Voilà, il ne nous reste plus qu'à attendre désormais.

Il s'étira et se leva.

— Mieux vaut nous éloigner.

Il s'approcha de l'esclave.

— Surveille son sommeil, si elle s'agite, préviens-moi. Et fais de même si le matériel émet un signal.

Le serviteur fit un signe de tête pour signifier qu'il avait compris et s'approcha d'Assia.

— Viens, déclara Manoa en m'entraînant par le bras vers une arcade qui menait aux jardins.

Il faisait doux et les senteurs, déployées par les grappes de fleurs au-dessus de nos têtes, me surprisent agréablement. Le printemps, allié à la beauté de cette ville luxueuse, ne cessait pas d'avoir cet effet sur moi, me déconcerter, m'apaiser, me promettre que tout allait bien se passer désormais.

— Éloignons-nous un peu, déclara Manoa, le cerveau d'Assia est suffisamment sollicité comme cela.

Un petit sentier bordé de fleurs nous emmenait dans les méandres de l'immense propriété, où arbres et buissons côtoyaient des vergers et des plans d'eaux. Manoa marchait lentement, je le suivais en respirant l'air ambiant.

— Est-ce que tu as compris quelque chose à l'intervention ? demanda-t-il au bout d'un instant.

Pour être honnête, ce qui venait de se dérouler sous mes yeux ne m'intéressait pas vraiment. Son métier était surprenant, il tenait du surnaturel pour une humaine telle que moi, qui n'avait connu que la traque et la survie au jour le jour. Mais plus rien ne m'étonnait à Olyméa, et je commençais même à penser que les gens de ce lieu, de ce monde, passaient à côté du plus important. Je comprenais qu'Assia soit détruite après avoir perdu son compagnon de deux siècles, je comprenais son émoi... Du moins en partie, car je n'avais jamais vécu de peine de cœur.... Cela dit, je n'étais pas certaine que recourir à la technologie était la meilleure solution. Même nous, les humains, étions faits avec des capacités de guérison. Les leurs dépassaient hautement les nôtres. Alors, était-il nécessaire de supprimer une partie de son passé pour ne plus souffrir ?

D'un autre côté, n'aurais-je pas voulu en faire autant ? L'Imative me donnait suffisamment d'énergie, et même de pêche, pour éviter d'avoir à gérer mes deuils. Je m'efforçais tout bonnement de ne jamais penser à eux. L'idée que je puisse tout simplement les supprimer de mon cerveau était séduisante. Ne plus avoir cette zone d'ombre, ce précipice de douleur caché quelque part au fond de mon être et que j'évitais avec soin... Quel soulagement cela représenterait.

Par ailleurs, si la culpabilité pouvait disparaître elle aussi...

Je regardai Manoa, lui, comme tous ces hybrides au physique parfait, était fascinant. Cet endroit était fascinant. Et quelque part, j'aurais aimé pouvoir être l'une des leurs en ignorant le mal causé. Mais par chance, Zefryam l'avait confirmé, on ne pouvait pas m'injecter un produit sans risquer ma vie. De ce fait, je ne pouvais pas me faire effacer la mémoire, même si je l'avais voulu. Et cela valait mieux. Ma grand-mère, Emmy, tous les êtres que j'aimais et que j'avais perdus, méritaient leur place dans ma tête, dans mon cœur et – si j'étais assez forte – dans mon combat pour leur rendre justice.

— Eléa ?

— Pardon, répondis-je. Je suis désolée. Je... je n'ai pas compris grand-chose à la manipulation, je suis désolée. C'est juste que ce procédé m'a fait réfléchir sur ma propre vie.

— Tu songes à ce que tu pourrais effacer de ta mémoire ?

— Oui.

Il sourit.

— C'est ce qui arrive à tous les injecteurs, lorsque nous commençons le travail. Nous nous demandons ce que nous pourrions changer chez nous avec tous ces procédés à portée de main. On se demande quel en est le bien fondé. Et on pense même qu'il serait juste de le trouver, car après tout, c'est ce que nous vendons. Mieux vaut y croire.

— Et... donc... est-ce que tu as trouvé le bien-fondé de ce procédé ? demandai-je lentement.

Il réfléchit et eut une sorte de grimace, comme si le sujet était désagréablement éloquent pour lui.

— Voilà une question difficile...

Je perçus chez lui de la douleur, comme il m'était facile de la sentir chez les autres, mais il ne voulait ou ne pouvait pas en parler. Il avait perdu son petit air satisfait, son flegme supérieur qui le caractérisait depuis ces quelques heures. Ce qui le rendait tout à coup plus intéressant à mes yeux. Cependant, il avait droit à ses secrets, d'autant plus que toute mon existence en était un pour lui.

— Et toi ? demanda-t-il. Qu'aimerais-tu effacer de ton passé ?

— Justement, c'est ce à quoi je pensais... et... je crois que je n'effacerais rien.

J'avais parlé avec douleur. Comme si le dire, c'était affronter une part de moi. J'aurais beaucoup aimé effacer l'instant où ma grand-mère s'était écroulée sur le sol, le regard vide, après qu'on l'eut assassinée. J'aurais aussi aimé effacer cet autre moment d'horreur, quand Emmy et tout le groupe qui couraient dans la clairière, s'étaient effondrés sous les tirs. Et aussi, l'instant où Ethiel s'était sacrifié pour moi. Je fermai brièvement les yeux sous l'assaut de ces souvenirs. Heureusement, l'Imative me protégeait de la souffrance insupportable

qui vivait en moi, muselée.

— Il y a des choses dont j'aimerais ne jamais me souvenir, avouai-je, mais je pense que ce ne serait pas juste de les oublier. Cela fait partie de moi et de la personne que je dois être.

Il me regarda, songeur, pendant un moment.

Je me rendis compte que je m'étais livrée, que j'en avais trop dit. Peut-être pas dans les faits, mais dans les émotions. Il avait dû voir comme je souffrais, combien ma situation était grave, à quel point mon passé me pesait. Et Zefryam m'avait conseillé d'être naturelle... Je présume qu'il parlait d'un naturel qui rapproche de la vie des hybrides, pas de l'authentique humaine, meurtrie de toute part, brisée, orpheline.

Je m'efforçai de sourire.

— Mais je peux comprendre pourquoi Assia a voulu en arriver là.

Manoa était encore songeur.

— J'ai remarqué que tu as essayé de l'en dissuader d'ailleurs, ajoutai-je.

Je disais ça avec admiration. Je trouvais cela honnête de la protéger de ce choix, au péril de manquer une vente.

Manoa releva la tête et son sourire revint.

— Ne crois pas si bien dire. J'ai été clair avec elle, tout ce que j'ai dit était vrai. Mais je savais parfaitement ce qu'elle allait me demander. Si j'avais réellement voulu lui éviter de prendre cette décision hâtive, je n'aurais pas accepté de la voir aujourd'hui. J'ai appris que son compagnon l'avait quittée. Nous nous tenons informés sur nos clients, leur vie influence forcément les ventes... Le reste de mon argumentaire était censé la pousser à signer la décharge sans regarder, parce qu'elle serait trop heureuse de m'avoir convaincu et non l'inverse.

Je le regardai, éberluée. Je n'arrivais pas à croire que ce que j'avais pris pour un échange honnête était une manipulation intelligente.

— Mais... en quoi cette décharge est-elle si importante ? finis-je par demander alors qu'il continuait de sourire, amusé.

Il reprit la marche d'un pas tranquille.

— Cette décharge protège Opra et moi-même. Elle stipule les dangers d'une décision si hâtive et la liste des risques encourus dans cette manipulation, qu'elle soit ou non faite sur un coup de tête. Après que le client l'a signée, aucun éventuel procès ne pourrait être remporté par la partie adverse, nous sommes protégés.

Il me fallut un instant pour réaliser.

— Mais c'est écœurant, fis-je.

Manoa me regarda, toujours amusé.

— Non, je ne trouve pas. Au départ, lorsque nous avons lancé le commerce des Amnésiants, même lorsqu'ils étaient faits dans les

meilleurs conditions possibles, avec un long contrat détaillant les risques, les gens finissaient souvent par regretter leur choix. Et au final, ils nous attaquaient en justice. Opra en a eu assez. De ce fait, elle a créé la Décharge, beaucoup plus formelle et implacable. Son contenu a freiné la vente, alors nous avons appris à vendre aux clients dans ce genre de condition. Lorsque leur jugement est altéré.

— Mais c'est ignoble.

Il se mit à rire.

— Ça n'a rien d'ignoble. C'est le système qui est ainsi. Les gens sont idiots. Ne crois pas que l'intervention est irréparable. Nous utilisons un procédé chimique pour brouiller la mémoire mais elle peut être restituée. L'inconvénient étant que c'est très coûteux, long et douloureux, voilà ce qui pose problème aux gens ! Ils veulent tout, et tout de suite ! C'est ce que notre société propose et promet, ça rend la population idiote et capricieuse. Voilà pourquoi on a créé cette décharge et pourquoi on n'hésite plus à l'utiliser !

Je réfléchis un instant.

— Mais, cela vous pousse à... manipuler vos clients et à les mépriser.

— Je ne méprise personne. Je suis aussi idiot qu'eux ! Moi aussi j'aime avoir tout, tout de suite.

Je ne sais pourquoi, cette phrase, la façon dont il la prononça, me fit rougir. Ce qui me poussa à garder les yeux fixés sur mes pieds tandis que nous marchions.

— La seule différence, c'est que je suis un injecteur, reprit Manoa, je vois les choses avec un peu plus de recul. Je prends conscience d'à quel point on peut être bête.

Je ne savais pas quoi répondre à cela. Malgré son sourire fréquent et son air détendu, j'avais l'impression que cet homme portait toute la tristesse de l'univers. J'avais mal au cœur pour lui. C'était idiot, par bien des aspects, mais c'était plus fort que moi.

Il regarda les jardins et reprit sa respiration.

— On va faire demi-tour et revenir tout doucement. L'intervention devrait être bientôt finie.

Je le suivis tandis qu'il faisait volte-face et reprenait le sentier d'un pas lent et paisible.

— C'est amusant, déclara-il au bout d'un instant, de voir comment tu semblais choquée en m'écoutant. Voilà longtemps que je n'ai pas vu quelqu'un se soucier à ce point du sort des autres.

Il me regarda et je ne sus pas quoi dire.

— Peut-être lorsque j'étais plus jeune...

En âge humain, je lui aurais donné à peine trente ans. Je n'osais pas imaginer quelle pouvait être la réalité.

— Quelque chose me dit que tu n'as pas grandi à Olyméa, ajouta-t-

il.

Je souris, pour toute réponse. J'ignorais ce que je pouvais lui révéler. Mais j'étais soulagée de ne plus avoir à jouer les amnésiques.

Nous pénétrâmes à nouveau chez Assia. Elle dormait profondément. Son esclave était debout non loin, les yeux fixés sur elle. Il fallut que je fasse un effort pour détacher mon regard de lui, tant l'idée qu'il passe son temps à obéir sans avoir de vie propre m'écœurerait.

Manoa s'installa quelques instants face à son matériel informatique. Il fit quelques petits ajustements et finalement, les suites de chiffres s'interrompirent. Il débrancha le tout et en entreprit le rangement, tout en donnant des consignes au serviteur.

— ...elle devrait dormir profondément encore longtemps, acheva-t-il d'expliquer. Je ferai une visite de contrôle demain matin.

Il se leva, déjà son matériel reposait sur son épaule. Si peu de choses suffisaient pour en changer tant. Du moins, c'est ce que j'imaginai car Assia dormait toujours dans son fauteuil. Débarrassée de ses électrodes, elle semblait faire une agréable sieste à la faveur de cette douce après-midi. Un vent tiède faisait frémir les voiles qui ornaient les nombreuses arcades de son séjour. Quelle paix. Quel silence. Quel confort. J'ignorais si ces gens étaient capables de voir tout ce que je voyais. Tout ce dont j'avais tant manqué dans ma vie jusqu'alors.

— Allons-y, déclara Manoa en me souriant.

Je le suivis et m'autorisai à dire au revoir et merci à l'esclave. Il n'eut pas de réaction. Peut-être que ces considérations là le dépassaient, puisqu'il n'y était pas habitué. Manoa ne releva pas.

Nous nous retrouvâmes dehors, Manoa marchait d'un pas plus lent et plus paisible qu'à notre arrivée.

Il consulta son TS.

— Bien, il est encore tôt, que souhaiterais-tu faire ?

— Je ne sais pas, avouai-je.

— Que fais-tu le dimanche habituellement ? demanda-t-il.

J'hésitai et optai pour la vérité, je ne voyais pas en quoi cela pouvait me mettre en danger.

— Je suis au Centre depuis mon arrivée. Je n'avais pas l'autorisation de sortir. Je regardais des séries.

Il sembla surpris.

— Mais tu ne connais rien d'Olyméo alors ?

— J'ai visité un peu ce matin.

— Alors je sais ce que nous allons faire.

Nous reprîmes la navette que nous avions empruntée pour nous rendre chez Assia, mais cette fois, Manoa choisit une autre destination qu'Opra. Nous débarquâmes à un endroit de la ville que je ne connaissais pas. Il y avait de grands édifices aux allures anciennes, des

gens qui se bousculaient sur le pavé et un enchevêtrement de conifères majestueux.

Un bras d'eau parcourait la cité à cet endroit, Manao et moi le longeâmes un moment. Il faisait si beau que le soleil m'éblouissait agréablement. Mon collègue s'arrêta enfin devant plusieurs canots et mon cœur s'emballa quand je compris ce qu'il avait en tête. Je n'avais jamais utilisé le moindre bateau. L'eau signifiait la vie et la propreté dans mon ancienne existence, mais c'était aussi une grande source de danger. Ici, elle n'existait que pour le plaisir des citoyens. Il réserva une barque sur un cadran, et – une fois n'est pas coutume – c'est à l'aide d'un autre cadran qu'il fut en mesure de la piloter. Il me tendit une main serviable pour que je le rejoigne dans l'engin. L'embarcation était longue, blanche et avait tout le confort qu'on peut imaginer, inhérent à cette ville.

Je n'étais pourtant pas très à l'aise, les sols instables n'étant pas une habitude pour moi. De plus, et bien que l'Imative empêchait ma jambe de faire des siennes, nous avions tant marché dans cette ville tout en relief qu'une fatigue sous-jacente s'exprimait, de temps à autre, par une contraction anormale de mes muscles. Il aurait fallu que je me penche sur la question. Je devais en parler à Zefryam. Mais pour le moment, je préférais ne pas y songer. Oublier. Et c'était très agréable d'oublier en compagnie de quelqu'un comme Manoa. Son sourire et ses yeux suffisaient à balayer mes pensées, plus sûrement qu'un Amnésiant.

Lorsque je fus confortablement installée, l'embarcation s'anima doucement sur l'eau lisse. Je souriais en regardant le liquide courir contre les parois, les poissons virevolter sous nos corps. C'était tellement beau. Des châteaux, des tours et autres constructions fantastiques étendaient leur splendeur au-dessus de nos yeux, à mesure que nous progressions dans le réseau fluvial de la ville.

— C'est génial, finis-je par dire, lorsque j'eus assez de souffle pour m'exprimer enfin. C'est mieux que les navettes.

Manoa se mit à rire. Le bruit de la ville et de l'eau couvrait nos voix cependant. Et puis, je n'avais pas envie de parler. J'étais éblouie. Le décor d'Olyméa se déployait sous mes yeux, à mesure que nous parcourions les rivières, accompagnés par le tintamarre des nombreux citoyens qui déambulaient dans les rues. Le lit d'eau nous emmenait sous des ponts fleuris, sous des arcades creusées à même la pierre des châteaux, et je souriais, riais parfois comme une enfant lorsque je remarquai un bâtiment plus féérique qu'un autre. Cette ville m'avait plu au premier coup d'œil. Même lorsque je craignais encore que les protecteurs qui m'avaient ramenée ne me tuent. Même si je venais de tout perdre. Et sûrement grâce à l'Imative qui, peut-être, au lieu de me distraire et de me transformer comme je le pensais depuis le début, me

permettait d'être moi-même.

Je crois qu'on ne contrôle pas l'amour, peu importe envers qui ou quoi. Il nous tombe dessus comme une bénédiction ou une malédiction, il nous emprisonne dans sa joie et dans sa peine. J'étais amoureuse d'Olyméa depuis le premier instant. Et comme toute amoureuse en compagnie de l'objet de ses pensées, je n'étais en cet instant que sourire, avec des grelots de bonheur carillonnant dans mon cœur.

Manoa s'en rendit compte je pense, car il ne regardait que moi, intrigué, pensif. Cela me mettait mal à l'aise, mais j'étais sans cesse déconcentrée. Soudain nous approchâmes d'une magnifique place où une musique rythmée par des tambours accrocha mes oreilles. Le soleil qui déclinait commençait à tout peindre d'or. Je me penchai sur la barque pour mieux voir.

— Qu'est-ce qu'ils font ? demandai-je.

— Chaque dimanche, il y a des fêtes, répondit Manoa.

Des fêtes... chaque dimanche... Voilà un mot que j'utilisais si rarement. Depuis c'est dix dernières années, je ne l'avais pratiquement pas employé. Ou seulement par cynisme. Quand la chasse était clémente, nous nous en faisons une joie, une fête, mais rien qui ne ressemblât à cela.

Des gens vêtus de toutes couleurs, de toutes modes, dansaient sur une place, se tenaient la main et tournaient. Des hybrides dont les rires et les visages ressemblaient tant aux humains... Seuls leur port de tête, leur corps en général en bonne santé, leur tranquillité, me rappelaient ce qu'ils étaient. Quelques cheveux gris brillaient parmi la population, parfois. Des personnes âgées de neuf cent ans peut-être, qui n'avaient pourtant pas l'air de souffrir des mêmes affres de la vieillesse que les humains.

J'étais fascinée et tout en réfléchissant, mes yeux tombèrent sur mes mains accrochées au rebord. Elles étaient fines, pâles et, avec les bons traitements des produits du Centre, ma peau avait une douceur inédite. Mais pour combien de temps ? Combien d'années avais-je encore devant moi ? Je ne faisais pas partie de leur monde. J'étais un de ces papillons qui ne vivent que trois jours en été.

Cela dit, je n'avais jamais vu de papillon pleurer sur son sort. Quelle chance j'avais d'être ici, de voir et de goûter des yeux et des sens ce que pouvait être la vraie vie. Un lieu où les jours d'une vie se faisaient nombreux et heureux. J'étais née du côté de la race disparue. Les humains c'étaient eux désormais. L'humanité améliorée. Et comme une ancêtre bienveillante, je souriais, fière de ce qui avait été accompli. Je n'avais pas à me sentir coupable, je ne faisais pas partie de ce monde et quand tout humain en serait balayé, ils n'auraient plus de sang sur les mains. Juste un avenir plus prometteur, des vies meilleures pour

les terriens. C'était le mieux que je puisse espérer.

Le soir tombait, notre barque s'approchait d'un long lac où de nombreuses terrasses de restaurants s'étiraient jusqu'aux pontons. La fourmilière étincelante qu'était Olyméa commençait à s'illuminer à la faveur de la nuit. L'eau était si calme, à peine troublée par notre passage, qu'elle réfléchissait à merveille la hauteur de la cité, me donnant l'impression qu'elle était partout. Au-dessus et en dessous de moi. Je ne savais plus quoi regarder. Le ciel, un dégradé de bleu marine et de bleu pâle, s'abîmait en pourpre à l'horizon que je percevais parfois, entre deux bâtiments.

La barque s'arrêta mollement contre la petite plage aménagée où des tables étaient déployées.

— Tu as faim ? demanda Manoa.

Moi ? Toujours.

— Oui, dis-je avec un grand sourire.

Il me regarda et sourit à son tour. J'imaginai mes yeux d'enfant encore tout brillants. Comme je devais avoir l'air d'une idiote ! Mais il ne semblait plus se moquer, cela le distrayait et l'interpellait. Même si j'ignorais de quelle façon. Olyméa avait réussi à faire taire mon angoisse et toutes considérations inquiétantes pour mon avenir, ce qui était une prouesse que j'étais déterminée à savourer.

Nous n'eûmes que deux pas à faire avant de nous installer autour d'une table. Il y avait un peu de sable sur les dalles couleur caramel. J'avais envie d'ôter mes bottes pour en goûter la douceur du bout des pieds. Mais je n'osais pas.

— Cette ville... elle est incroyable ! déclarai-je enthousiaste. On dirait un bug dans l'espace-temps ! Comme si le passé avait fusionné avec le futur pour un résultat des plus... magiques !

Manoa explosa d'un rire franc auquel je me joignis de bon cœur. Mais doigts se mirent à trembler et je les cachai sous la table. Ils tremblaient parce que je me savais épuisée par-delà l'Imative, parce que j'étais nerveuse, parce que j'étais heureuse. Tout se mélangeait dans un bain d'émotions trop fortes pour un petit corps et un petit cœur en surmenage.

— Tu es géniale Eléa, soupira-t-il quand il se fut calmé. Je n'ai jamais entendu quelqu'un parler comme toi. Regarder comme toi. Sourire comme toi. Je suis né ici, je ne connais pas grand-chose d'autre, j'ignorais qu'Olyméa pouvait être vue comme ça.

— Tu as beaucoup de chance d'avoir grandi ici.

Un cadran permettait de commander notre repas. Manoa le tourna vers moi pour que je fasse mon choix.

— À te voir si heureuse, je n'en suis pas certain. Je n'ai jamais ressenti ce que tu ressens maintenant.

Je choisis rapidement un plat semblable à celui que j'avais mangé

au midi. Je ne voulais pas faire des choix hasardeux et je voulais être rapide, car j'avais faim. Toujours tellement faim ! La promenade et la joie m'avaient creusée. En même temps, tout me creusait.

Manoa récupéra le cadran, tapota quelques secondes et croisa les bras.

— Je présume que tu ne peux pas me raconter d'où tu viens, n'est-ce pas ?

Je fis non de la tête en me mordant la lèvre. Même si j'avais pu lui raconter, en aurais-je eu envie ? Certainement pas. Je me sentais tellement libre de m'autoriser à ne pas y penser. Quand sa propre vie est un drame, on a besoin de vacances de temps en temps. Je me délectais des miennes.

— Je ne peux pas. Mais toi, tu peux peut-être me raconter... ?

— Il n'y a rien à raconter, je suis né ici.

— Tu as bien une famille... tu n'as pas forcément toujours été injecteur... ?

Il soupira et toucha ses couverts, comme pour se donner le temps de trouver ses mots.

— Je viens d'une haute lignée. Mon père a quitté Olyméa quand j'étais jeune. Ma mère a ensuite rencontré quelqu'un d'autre et fait un bon mariage, elle vit à la Cour des azras depuis ce temps. Elle a même eu la chance d'avoir un second enfant. Du coup, c'est lui qui représente la lignée. Moi, je n'ai aucune espèce d'importance. J'ai vu ça comme une chance et une liberté pendant longtemps... mais je commence à voir les choses autrement...

Une jolie hybride, vêtue d'une longue robe, nous apporta nos plats. Ce n'était pas une esclave. Quel soulagement. Nous la remerciâmes et j'inspirai l'odeur de mes pâtes avec délice.

— Mange, déclara Manoa en voyant mon appétit et mon hésitation (il avait touché un sujet sérieux et intime, je ne voulais pas paraître impolie). Tu as l'air d'avoir faim et moi je cherchais un moyen de changer de sujet.

Je souris et m'attaquai à mon assiette. C'était délicieux. C'était merveilleux même. Entre deux bouchées, j'étais tentée de lui demander comment était sa mère, comment était la vie à la Cour des azras... Vivait-elle dans le palais ? Mais, de toute évidence, ce sujet lui était douloureux. Et puisque je me payais le luxe de ne pas parler de ce qui n'allait pas dans ma vie, je n'allais pas le contraindre à le faire pour la sienne.

Peu à peu, j'oubliais tout de notre début de conversation. J'entendais la rumeur de la musique au loin, les tambours et les cymbales. Les odeurs des divers restaurants au bord de l'eau gagnaient mes narines, grillades et délicieuses fritures se mélangeaient à l'air de cet été naissant, qui laissait tomber son voile tiède sur la cité en même

temps que la nuit allumait les étoiles. Tout en mâchant, j'osai un regard vers la ville en hauteur, agrandie par le reflet du lac sous nos yeux. Certains bâtiments de verre s'étaient illuminés de haut en bas dans des nuances de bleu, de mauve et de vert qui se mariaient à merveille aux autres luminaires, pétillant doucement depuis les silhouettes sombres des châteaux et des palais. Les dômes s'étaient éclairés de l'intérieur pour certains, quand d'autres reflétaient l'éclat des étoiles.

Tout était trop parfait pour être vrai.

Entre la ville qui luisait en réponses aux étoiles, le goût succulent de mon plat qui me faisait fermer les yeux à chaque bouchée et les yeux sublimes de Manoa, comme deux flaque d'argent dans la nuit, je ne savais plus quoi regarder.

Tous mes sens étaient comblés. Je pouvais mourir demain. J'avais vu plus qu'une humaine était en droit de voir dans ce monde.

Nous ne parlâmes pratiquement plus. Manoa semblait avoir saisi mon simple plaisir d'être là. Il ignorait peut-être que sa présence à elle seule, silencieuse ou pas, faisait partie de ce tableau idyllique dont je me délectais ce soir-là.

Comme j'étais heureuse d'être née avec la capacité d'aimer contempler. Cette soirée aurait été une horrible mise en bouche de ce que je ne pouvais pas avoir si je n'avais pas su me contenter de cela. Juste regarder. Goûter et sentir.

Manoa insista pour payer, tout comme l'avait fait Fay à midi.

— Je doute qu'avec deux semaines au Centre tu aies de quoi payer ne serait-ce qu'une crevette, se moqua-t-il gentiment.

Il avait raison. Mais j'étais tout de même mal à l'aise. Nous marchâmes un peu dans la nuit, illuminée de toutes parts par des torches et autres lampadaires plus modernes qui jetaient des couleurs délicates sur les murs, les rues et les visages. Il y avait encore du monde dehors. J'avais ôté mon manteau et le portais sur mon bras. Si je n'avais pas craint de me tordre la cheville sur le pavé à chaque instant, j'aurais voulu que cette promenade ne s'arrête jamais. Eléa Wilson, l'hybride venue d'une autre ville, avait une chance folle d'être là. Je ne voulais pas que son aventure s'arrête. Jamais.

Il fallut reprendre une navette pour regagner Opra. Ce moyen de transport était moins féérique que les barques, mais la vue qu'il offrait d'Olyméa, lorsqu'il n'était pas sous terre, me satisfaisait encore tout à fait.

Le hall d'Opra était encore illuminé lorsque nous y débarquâmes au sortir de la salle d'embarquement des navettes. Les mêmes écrans, les mêmes genres de clients sur les canapés, les mêmes hôtes et hôtesse d'accueil, impeccables derrière les guichets.

— À quelle heure ça ferme ? demandai-je à Manoa alors que nous

rentrâmes dans l'ascenseur.

— Jamais. Opra tourne 24H/24.

Je levai un sourcil.

— Ne t'en fais pas. Il y a un roulement du personnel. Nous avons tous droit à notre pause bien méritée. Comme c'est notre cas d'ailleurs.

Il semblait de bonne humeur.

La vue de l'appartement était magnifique de nuit. À peine rentrée, elle m'aspira aussitôt. On voyait la ville immense et illuminée. Manoa ouvrit la baie vitrée pour que je respire plus amplement tout ce que j'aspirais déjà par les yeux.

La rumeur des conversations lointaines, des navettes, des instruments de musique et même des chevaux se mélangeait au vent du soir tandis que quelques nuages se déchiraient sur le scintillement des étoiles.

Manoa ne regardait absolument pas la cité. Il me regardait moi, encore et toujours. Tellement que j'étais mal à l'aise quand j'en prenais conscience.

— Je n'ai pas eu le temps de te faire visiter tout à l'heure, déclara-t-il.

C'était étrange de l'entendre parler dans le silence de ce logement. Je pris conscience que nous étions seuls et cela me fit peur. Je n'avais pas réalisé jusqu'alors à quoi cela ressemblait... À quel point cela ressemblait à un couple...

— D'accord, répondis-je.

Il appuya sur un cadran et une lumière douce illumina tout l'appartement, faisant tomber la vue magnifique dans des ténèbres légèrement plus opaques. Je me tournai vers l'intérieur en tâchant de ne pas angoisser plus que de raison. Il allait me montrer ma chambre et je pourrais me retrouver seule, rassembler mes idées.

— Ici c'est la cuisine, indiqua-t-il en me montrant l'arcade située côté séjour, mais ça, tu l'avais déjà vue je présume. La porte juste là, par contre, c'est la salle de sport.

Il ouvrit une porte sur une pièce aussi grande que la cuisine dont les murs s'éclairèrent doucement. Des tapis roulants et autres machines de musculation étaient placés harmonieusement. Un grand écran projetait des images de nature. Un tapis très doux sur le sol rappelait celui près de l'immense canapé situé devant la baie vitrée.

— Et par ici, dit Manoa (il était parti de l'autre côté, vers la porte qui faisait face à la salle de musculation), c'est la salle de bain.

J'entrai dans la pièce avec un profond hébètement. Je n'aurais pas dû pourtant. Plus rien ne devait me surprendre dans cette ville, dans ces lieux, et pourtant...

Elle était grande, aussi spacieuse et impeccable que les pièces précédentes, mais il y avait tant de matériels divers pour se laver que

j'ignorais comment ses utilisateurs pouvaient se décider. Une douche, une baignoire impressionnante, une espèce de deuxième baignoire carrée, un immense miroir, un bar, des lavabos... Tout étincelait sous la lumière, douce mais claire, projetée par les murs. Je vis alors mon reflet.

Une cascade de cheveux sombres sur une jolie tenue moulante. Un visage clair et régulier. De grands yeux marron étonnés et brillants. C'était moi, cette jolie fille derrière qui, un homme grand et parfait se tenait, les yeux rivés sur elle. Je rougis et pour qu'il ne le remarque pas, je bougeai aussitôt, m'intéressant à la porte située sur un pan de la salle de bain. Je l'ouvris et je débouchai sur une très grande chambre.

Le lit immense, surmonté d'un édredon lourd et blanc, dont les rebords touchaient le sol, était comme posé parmi les étoiles qui miroitaient derrière. La baie vitrée se poursuivait aussi ici. Je m'avançai à l'intérieur de la pièce, encore aspirée par la vue. Contrairement aux autres salles, elle ne s'était pas illuminée en entrant et cela permettait à la lumière de la ville de lancer des ombres mouvantes et dansantes sur les murs. Au loin, très loin, au-delà, il y avait la forêt. Sombre. Un autre monde... loin du luxe et de la chance. Là où j'avais couru pour sauver ma peau.

La fatigue, l'émoi... peut-être tout cela à la fois, et simplement la réalité, me donnèrent les larmes aux yeux. Du coup, je ne sentis pas que Manoa s'était glissé juste derrière moi.

— C'est aussi cette pièce qui m'intéresse le plus, murmura-t-il.

Je perçus son souffle chaud traverser mes cheveux jusqu'à ma nuque, ce qui me couvrit de frissons paralysants. Puis, alors que j'espérais avoir rêvé, m'être trompée, ne pas être certaine de ce qu'il faisait ou s'apprêtait à faire, je sentis ses mains entreprendre ma taille et m'attirer doucement à lui, contre son torse, tandis que ses lèvres frôlaient mes cheveux.

Je poussai un cri et m'arrachai à son étreinte d'un bond.

Dans la semi-obscurité, à laquelle mes yeux s'étaient habitués, je le vis stupéfait.

— Quoi... ? Tu ne veux pas ?

Chapitre 10

Peut-être m'étais-je trompée. Peut-être avais-je mal compris ses intentions. Après tout, je n'étais pas habituée à ces choses-là. Son regard sur moi toute la soirée avait été dérangeant mais logique : je n'étais pas tout à fait comme les autres. De plus, je ne pouvais rien révéler de ce que j'étais. Il n'avait que ses yeux pour apprendre à me connaître.

J'étais figée, dos à la baie vitrée. Je commençais à m'habituer à l'obscurité, je voyais davantage Manoa. Il passa la main dans ses cheveux noirs épais. Lui aussi paraissait mal à l'aise. Ce qui était une première.

— J'ai fait quelque chose qu'il ne fallait pas ? demanda-t-il.

Je mis un instant à déglutir.

— Non, c'est peut-être moi.

Il s'approcha d'un pan de mur et à mon plus grand dam, la lumière s'alluma doucement. Il me regarda à nouveau, les sourcils un peu froncés, ses yeux bleus, trop bleus, m'étudiant comme si j'étais encore à côté de la plaque.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il. Je ne te plais pas, c'est ça ? Tu ne me trouves pas attirant ?

Cette fois c'était clair. Je ne m'étais pas trompée. Je ne savais plus où regarder. Je sentis mes joues chauffer. Je devais être rouge comme une tomate. Manoa sourit.

— Je vois, murmura-t-il amusé.

Je remis mes cheveux en place et regardai à nouveau ailleurs. J'aurais aimé être n'importe où plutôt que là. Quel était le protocole pour ces choses-là ? Et surtout, quel était le protocole des hybrides ? Comme je regrettais de ne pas avoir posé de questions à Allan ou à Fay...

Comme je n'arrivais pas à parler, Manoa reprit.

— Tu sais, j'ai compris que tu étais différente Eléa, alors ne panique pas d'accord. Mais, j'aimerais savoir, est-ce qu'on t'a expliqué ce que ça voulait dire travailler en binôme ?

Soudain, je le regardai, prise d'un élan de panique.

— Est-ce que ça signifie qu'on... murmurai-je.

— Oui, dit-il. Ça veut dire qu'on dort ensemble. Enfin dormir, entre autres choses.

Il souriait, comme si peu à peu il retrouvait son naturel et son amusement face à ma naïveté légendaire.

Je posai une main sur mon front et soupirai.

— Oh, fis-je très gênée.

— En fait, tu ne sais pratiquement rien sur les binômes, conclut-il.

— Je ne sais rien du tout, tout court, soupirai-je sans oser le regarder.

Il commença à faire quelques pas dans la chambre, les bras croisés.

— Hum, je vois...

— Dis-moi... dis-moi comment ça se passe s'il te plaît, finis-je par demander.

— Comment ça se passe... quoi ? Ici ?

Il désigna d'un doigt le lit.

— Non pas ça, m'exclamai-je (un peu trop brutalement à mon goût).

— Ça tu sais donc... voilà qui est rassurant, ironisa-t-il.

Il n'aurait pas dû être aussi rassuré. Je ne savais pas grand-chose concernant ce domaine là non plus. Mais une humiliation à la fois, cela m'allait très bien pour le moment.

— Je veux dire, en général, pour les binômes. C'est comme... un couple ? demandai-je.

Manoa soupira et s'assit sur le bord du lit. Je restai debout, près de la fenêtre, incapable de m'approcher.

— Je ne dirais pas ça. C'est simple, quand on devient injecteur et qu'on est accepté pour travailler en binôme, la liste des autres candidats nous est présentée. Il y a des photos et d'autres informations générales. Il suffit de choisir ceux avec qui l'on souhaiterait travailler, dont l'apparence nous plaît. Plus tard, Opra nous envoie la fiche d'un des binômes qui nous a également choisi et que le système informatique a détecté comme étant le plus compatible – du point de vue du caractère et de la façon de travailler. Disons que notre préférence est souvent plutôt physique et c'est Opra qui se charge d'affiner le choix pour faire un excellent binôme sur le terrain.

Je réfléchis et instant, puis demandai :

— Pourquoi mélanger ça (et je montrai à nouveau le lit, appréciant cette façon de parler des rapports intimes sans les nommer) avec le travail ?

Manoa eut une sorte de rire.

— Parce que ça s'est toujours fait. Depuis la nuit des temps. On rend cette pratique officielle. Un bon employé s'entend dans tous les domaines avec son binôme. On est une bonne équipe de cette façon. Des recherches ont été faites, c'est prouvé : on est plus efficace quand

il y a ce degré de complicité.

Je restai sans voix un moment, tant cette approche me semblait irréaliste et à des années lumières de mon ancien mode de vie. Les humains traqués n'envisageaient par ce genre de rapprochement pour se rendre plus complices dans le travail. Bien au contraire, du peu que j'en savais, cela compliquait tout.

— Mais... s'il y a une dispute ? S'il y a... des jalousies ?

Manoa eut un geste évasif de la main.

— Ce sont des relations de travail. Le sexe en fait partie. On sait d'emblée que les sentiments n'ont pas leur place. En général, on est jeune quand on travaille en binôme, pas plus de cinq cent ans. Et comme l'âge moyen du mariage est bien au-delà, on peut s'autoriser cette liberté. Et même d'autres libertés. Bien sûr, il arrive qu'on s'attache à son binôme, c'est pour ça qu'il est recommandé de ne jamais travailler trop longtemps avec la même personne.

Il se tut, son sourire pragmatique s'était fané un bref instant. J'étais perdue, je ne bougeai toujours pas. Manoa s'allongea et retint sa tête sur un coude, me regardant réfléchir. Je me demandais s'il attendait que je change d'avis.

J'étais terrifiée.

— Mais... et pour les grossesses ? demandai-je.

Cette question me parut idiote à l'instant où elle avait franchi mes lèvres, mais il était trop tard. Manoa sembla surpris, comme pratiquement à chaque fois que je parlais...

— Les grossesses ne posent aucun problème, au contraire. C'est tellement rare de réussir à avoir un enfant, si ça arrive durant le travail, tant mieux. Il suffit de décréter quelle lignée représentera l'enfant. En général, ce sera le nom de la mère, puisqu'elle seule sait qui est le père. Ce qui est différent pour les enfants nés sous le couvert du mariage.

Ma mâchoire s'était décrochée. Décidément, Olyméa me surprendrait toujours. J'adorais la façon dont ils résumaient les choses et les actes. Comme si tout était simple et ne portait pas à conséquence. Les esclaves étaient heureux de l'être. Les collègues satisfaits de coucher avec tout le monde. Après, cinq cent ans, c'était la prime jeunesse... Et j'étais censé faire comment, moi, dans ce milieu de fous ?

— Il n'y pas de contraception, alors ? demandai-je.

— Non, mais si c'est ça qui te gêne, on peut s'en procurer.

— Heu... non, ce n'est pas ça qui me gêne.

Il se redressa.

— Très bien, alors quoi ?

Comment lui dire ? « Je suis humaine, si je couche avec toi, je pourrai tomber enceinte bien plus facilement qu'une hybride. Et je ne

pense pas que j'y survivrais. Ah, et tu es mon ennemi naturel. Les tiens ont massacré tous les gens que j'aime. Si je couche avec toi, je ne serai même plus une traîtresse, je serai une traînée. Manger, boire et dormir chez son ennemi est une chose, mais s'unir à lui... c'en est une autre. Même moi, qui ai fait beaucoup (trop) de compromis, je ne serais pas capable d'aller jusque-là. J'ai des limites. En plus, je n'ai jamais connu personne. Tu comprendrais qui je suis. Ma nature. Peut-être... Et peut-être que cela signerait mon arrêt de mort... »

J'étais certaine d'avoir d'autres arguments mentaux mais comme je tardais à répondre, je préférais arrêter là la liste.

— Je ne sais pas.

Ma réponse était la plus extraordinaire qui soit. J'aurais pu recevoir un prix d'originalité. Il s'assit et me regarda, toujours avec cette attention qui me faisait tourner la tête.

— C'est pourtant clair. Je t'attire ou je ne t'attire pas, finit-il par déclarer. Je sais que tu n'as pas pu me choisir, comme c'est le cas habituel pour les binômes. Bien que j'espérais que Zef t'ait montré ma fiche. Il a dû penser que ça n'était pas nécessaire (il eut un geste pour englober la perfection de son corps, ce qui me fit sourire malgré moi). Quoi qu'il en soit, tu dois bien savoir ce que tu ressens. Est-ce que dans ton ancienne ville, les hommes t'attiraient au moins ?

Il semblait sérieux. J'étais bouche bée.

— Je... et moi alors ? Tu ne m'as pas choisie. Tu voudrais de moi par dépit ?

Je me rendis compte que ma question n'était pas des plus ingénieuse mais je ne voulais pas répondre à la sienne.

Il me regarda un peu plus intensément, de cette façon qui me faisait rougir, puis il sourit.

— Oui, bien sûr que tu me plais. J'ai tout de suite aimé ton petit côté ingénu et maladroit. Au départ, j'ai pensé que c'était un air que tu te donnais, un rôle dans lequel tu aimais verser. Mais je commence à penser que c'est réellement ce que tu es.

— Je ne sais pas comment je dois prendre ça.

Il se leva et s'avança vers moi. Je reculai naturellement vers la fenêtre. Il s'arrêta.

— Tu dois prendre ça comme un compliment. Tu es différente. Mais la différence est parfois un jeu que l'on joue pour se changer les idées. J'ai cru que c'était ton cas. Cela dit, à force de t'observer, j'ai réalisé que tu étais réellement ce genre de personne, nouvelle pour moi. Et si tel n'est pas le cas, tu es une très bonne actrice que Zef m'aurait envoyée pour pimenter ma vie.

Il sourit.

— Ce serait un beau cadeau ceci dit, ajouta-t-il.

— Je ne suis pas une actrice. Aussi stupide ai-je l'air, c'est bien moi.

Il cessa de sourire et fronça les sourcils.

— Tu n'as pas l'air stupide Eléa. Tu es toute neuve pour moi. Mais j'estime mériter une explication. Je t'en ai données beaucoup. Personne ne m'a jamais repoussé. Ce n'est même pas de l'orgueil, je pourrais en faire preuve si je savais ce qu'était un refus, mais ça ne m'est jamais arrivé. Explique pourquoi tu ne veux pas de moi.

Il croisa les bras et attendit. Cela était comique quelque part. Mais j'étais trop mal à l'aise pour en rire. Il fallait que je lui dise quelque chose. Quelque chose qui ne le vexe pas mais qui ne l'encourage pas non plus. Car une part de moi, une toute petite part de moi, avait envie de lui dire oui. Il était l'un des plus beaux spécimens mâles qu'il m'eût été donné de contempler. Il ne désirait aucun engagement. De toute façon, j'allais sûrement mourir si je restais plus longtemps dans cette ville, quoi qu'il advienne. D'ailleurs, même si je mourais de ma belle mort, cela resterait une mort prématurée comparée à leur vie si longue. Et si, pendant quelques instants, je m'autorisais à faire plus que goûter au bonheur des autres par les yeux ?

Manoa sembla suivre le cours de mes pensées, du moins, à sa façon, car un sourire se traça lentement sur son visage.

— Tu ne comprends pas toi-même, n'est-ce pas ? ajouta-t-il ravi.

— Oui, finis-je par décréter, ce qui le fit sourire davantage. Je ne peux pas te répondre clairement car là d'où je viens... les choses ne se passent pas du tout ainsi. On ne mélange pas ça avec le travail. On ne considère pas ça... de la même façon.

Il réfléchit un instant puis me parla en détachant bien ses mots, comme si j'étais une demeurée :

— D'accord, mais là-d'où-tu-viens, c'est loin d'ici n'est-ce pas ? Et tu n'y es plus. Ce soir, tu es à Olyméa. Et tu vas y rester, non ? Peut-être que là-d'où-tu-viens, les gens se trompent et que tu serais plus heureuse en te faisant à notre mode de vie. En plus, personne de là-d'où-tu-viens ne le saura jamais.

J'aimais sa façon de me prendre pour une idiote.

— Mais je ne contrôle pas la façon dont je pense, répondis-je. Je ne dis pas que mon opinion est meilleure. C'est en moi, c'est tout. Je ne suis pas prête à adopter tous vos modes de fonctionnement, là, tout de suite.

— Hum... je vois. Mais la question demeure : si tu étais réellement attirée par moi, cette sensation ne pourrait-elle pas l'emporter sur ton éducation ?

— Non. Pas sur une question aussi grave que celle-ci.

— Grave ? s'étonna-t-il. Enfin soit, si tu réponds aussi clairement, c'est que tu es attirée par moi. Sans quoi, tu n'aurais pas su répondre de façon si tranchée.

— Pourquoi tiens-tu tellement à ce que je dise que je suis attirée par

toi ? Tu as besoin d'être rassuré ?

Il rit.

— Non, pas du tout. J'ai besoin que tu réalises ce dont tu as réellement envie. Que tu mettes des mots là-dessus.

— Donc tu es certain que je suis attirée par toi, mais tu veux me l'entendre dire ?

— Oui. Je t'ai vue regarder la ville. Je t'ai vu aimer ton assiette. Puis je t'ai vu me regarder. Ça, ce n'était pas de la comédie. C'était même la première fois qu'une fille me regardait comme ça. C'était très agréable. Tout semblait inédit pour toi. Comme si tu avais passé ta vie avant ça... avec des gens laids comme des humains !

Cette comparaison devait être une expression naturelle pour lui, mais je me sentis pâlir et j'eus du mal à avaler ma salive. Il fallait que je parle, vite, avant qu'il ne se rende compte de quelque chose.

— Tout ça... la barque, le restaurant, la soirée... c'était pour mieux m'étudier ?

Il arrêta de ricaner.

— Non. Je l'ai fait naturellement. C'était un plaisir. C'est vrai que je voulais en savoir plus sur toi, mais qu'y a-t-il de mal à cela ? Tu es mon binôme sans que je t'aie choisie. Je ne regrette pas la situation, c'était original pour une fois. Je savais que j'allais passer la nuit avec toi. J'espérais apprendre à te connaître de cette façon, puisque je ne pouvais pas te poser de questions. Tu ne peux pas me le reprocher, non ?

— Non. Je te remercie pour cette soirée. Elle était très belle.

— Mais pas au point qu'elle se termine là, conclut-il.

Il désigna le lit.

— Est-ce que c'est obligé ? demandai-je. Est-ce que ça fait partie du contrat des binômes ?

Il sembla pris de court un vague instant.

— Non, enfin... oui c'est mentionné dans le contrat mais personne n'est obligé à quoi que ce soit. Il n'y a pas de clause « viol ».

Sa plaisanterie semblait l'amuser. Comme d'habitude. Il était bien le seul que cette conversation distrayait. Moi, j'étais tellement mal à l'aise... Et puis ces yeux bleus... et ce corps parfait... S'il n'avait pas été si impétueux, peut-être aurais-je cédé. De la douceur et de la compréhension auraient été les meilleurs arguments. Quoique, il y avait tant de raisons à mon refus. Et puis, j'avais aussi tellement peur. La peur passait au-delà du désir. J'avais vécu trop de choses en trop peu de temps.

— Eléa, déclara-t-il doucement. Je vois que tu es fatiguée. J'imagine que tu es secouée par cette nouvelle vie... et je ne t'aide pas.

Avait-il lu dans mes pensées ?

— Je ne voulais pas te troubler. Enfin, pas de cette façon-là, ajouta-

t-il avec un petit sourire. Pour moi aussi tout cela est nouveau, du coup, je me questionne. Mais quelle que soit ta façon de voir les choses, tu es la bienvenue ici. Zef m'a demandé de te protéger et je le ferai. Je ne dirai rien de ta différence aux autres. Je suis ton allié. Tout ça...

Il désigna la chambre, le lit en clair.

—... ce n'est qu'un détail.

J'appréciais tellement qu'il se radoucisse. Il avait dû lire la confusion sur mon visage.

Cela le rendait tellement plus agréable.

— Il n'y a qu'une chambre, alors tu vas la prendre. Je dormirai sur le canapé.

— Oh non ! Je ne vais pas te priver de ta chambre en plus...

— Ne t'en fais pas, je préfère. Comme ça, je pourrai sortir dès que je le souhaite. Puisque nous ne sommes pas tenus de dormir ensemble, tu n'y verras pas d'inconvénient ?

— Non... du moment que tu restes en vie, tu es libre.

Il sourit.

— Alors, je vais te dire bonne nuit ?

— Euh oui... D'accord.

Il me regarda avec ses yeux étincelants et son sourire ravageur.

— Donc, bonne nuit, Eléa, murmura-t-il d'une voix si douce et suave qu'elle souleva le duvet de mes avant-bras.

Je souris.

— C'est ça, bonne nuit Manoa, répondis-je en regardant ailleurs pour montrer que je ne comptais toujours pas succomber à son charme.

Il s'éloigna.

— Tu trouveras tout ce qui est nécessaire dans les armoires. Mais si tu as besoin d'aide, je suis juste à côté, ajouta-t-il d'un ton léger.

— D'accord, merci.

Il referma la porte derrière lui. J'étais seule. Seule dans la chambre du beau Manoa où son parfum flottait encore.

Je fus rapide dans la salle de bain. Elle fermait à clef, fort heureusement, même si j'étais certaine qu'il n'aurait jamais forcé mon intimité. Mais j'étais tout de même très mal à l'aise à l'idée de prendre mes aises dans les affaires de Manoa, alors que je ne méritais en rien cette place. J'étais logée, nourrie, blanchie et traînée comme un boulet à ses rendez-vous professionnels, sans apporter la moindre aide possible. Pire, je ne voulais même pas coucher avec lui. Ce qui aurait fait de moi une poule de luxe certes, mais qui m'aurait fait paraître moins ingrate. Je fus également rapide car l'idée de me voir nue dans tous ces grands miroirs, qui avaient également reflétés Manoa, me

troublait beaucoup trop.

Je me hâtai de gagner la chambre. Je commençais à me sentir épuisée. Une très bonne fatigue au-delà du stress et révélée ainsi grâce à l'Imative qui faisait toujours effet.

J'avais trouvé des pyjamas pour femme dans l'armoire de la salle de bain, fournis exactement de la même façon qu'au Centre. Nonobstant, la différence résidait dans le panel de choix. J'avais pourtant évité les nuisettes et autres draperies aguicheuses.

Le lit était d'un confort incroyable. J'avais été stupéfaite par mon lit au Centre, mais il était spartiate comparé à ce véritable nuage. J'étais sur une matière souple et moelleuse, malgré cela mon dos était parfaitement maintenu, mes reins et mes muscles cajolés. Comme si le matelas épousait à la perfection mon corps, le massant presque délicatement au passage. Je m'étendis de tout mon long. Le lit était si immense qu'il était impossible d'en atteindre les extrémités. J'eus un léger remords à l'idée d'avoir privé Manoa de ce lieu édénique. Le canapé était prodigieusement grand mais il ne devait pas prodiguer un tel confort. En plus, il y avait largement la place pour deux.

Combien de temps Manoa allait-il supporter un binôme aussi inutile que je l'étais ?

J'essayais de ne pas penser à lui, mais c'était peine perdue. Il avait raison. Il avait tout vu dans ma façon de le regarder. Son visage et son aspect tout entier m'avaient conquise. Quant à son expression « presque aussi laid qu'un humain », malgré moi, je la trouvais bien choisie. La beauté, ou tout au moins l'harmonie, était quelque chose de naturelle chez les hybrides. Mais pas chez nous, les humains.

Comme j'aurais voulu être une hybride. En cet instant plus que jamais. Cela dit, je n'étais pas certaine d'apprécier leur concept du binôme. Cette façon de réduire les relations intimes à une ligne dans un contrat me dépassait. Mais c'était sûrement difficile à concevoir pour quelqu'un comme moi, qui n'avait pas une grande espérance de vie. Et puis, plus que tout autre humaine, j'avais grandi dans des conditions qui m'interdisaient ces choses-là. Dans le village de mon enfance, ma famille parlait uniquement du mariage. Ils le mettaient en valeur comme un don, parce qu'avec la fin de notre monde, on avait perdu les choses les plus belles de la vie. Dans notre petite communauté, on se devait de tout exhumer, de tout célébrer, de perpétuer le meilleur pour ne jamais le perdre. Mes parents m'avaient élevée dans cette façon idéaliste de concevoir le couple.

Puis, lorsque j'avais dû fuir précipitamment, la vie n'avait été que fugues et angoisses. Ma grand-mère avait taché de continuer à m'enseigner ces préceptes moraux et je les avais portés en moi comme un porte-bonheur qui me rappelait d'où je venais. Mais il y avait de plus fortes raisons à ce comportement. Risquer d'avoir un enfant dans

ces conditions infernales n'était pas envisageable. Et avoir un enfant avec un corps faible comme le mien, c'était du suicide.

Ici, dans cette ville, les choses étaient un peu différentes. J'étais Eléa Wilson. Mais je ne pouvais pas mettre Lisor à la poubelle comme ça. En prime, je prenais peu à peu conscience que l'humaine comme l'hybride qui se disputaient la place en moi, commençaient à se rapprocher. Sous Imative, il m'arrivait de plus en plus souvent de penser calmement aux miens. De plus en plus souvent également de repousser la culpabilité pour accepter mon impuissance et mon droit à prendre du repos. Peut-être tout simplement, qu'avec le temps, je pourrai commencer à être ni Eléa la traîtresse, ni Lisor la faible, mais juste une version de moi-même plus mature.

C'est sur cette pensée pleine d'espoir que je commençai à prendre le large. Mais l'odeur de Manoa qui flottait autour de moi me tira de ma léthargie. J'ouvris grands les yeux, lorsque me revint soudainement en mémoire la façon dont il m'avait doucement enlacée. Je sentais encore son souffle dans mes cheveux. Ses mains sur ma taille... La peur m'avait complètement paralysée sur le coup et fait bondir ensuite, au point que je n'avais pas pu apprécier les choses... mais désormais, je réalisai qu'il avait provoqué chez moi, la plus agréable des sensations.

— Fichu Manoa, murmurai-je très faiblement tandis que le sommeil m'emportait à nouveau.

Chapitre 11

C'est la lumière du jour qui m'éveilla. Pour la première fois, ce n'était plus l'éclairage synthétique d'un écran qui me tirait des terribles profondeurs du sommeil. Les nuits étaient pires avec le temps, si l'Imative permettait à mon corps de bien fonctionner en surface, au point que je parvenais aisément à m'endormir, la teneur de mes rêves, complètement incohérents et agressifs, me révélait la vérité. Je dépérissais.

Je n'avais pas dormi assez cette nuit, la soirée que Manoa m'avait offerte et notre longue conversation avait pris les heures dont j'avais tant besoin pour me ressourcer. Et les rayons du soleil avaient achevé de me voler ce repos. Mais c'était sûrement mieux ainsi. Si j'avais dormi tout mon content, la douleur m'aurait réveillée. Il n'était même pas six heures trente, heure à laquelle je prenais habituellement l'Imative, je n'étais donc pas revenue à la normale.

J'étais pourtant affaiblie et néanmoins hypnotisée par le ballet désordonné de quelques oiseaux par-dessus les tours enchevêtrées d'Olyméa. La ville, caressée par la douceur du matin, était magnifique. Faible, fatiguée et néanmoins émue, je la regardais avec ce même amour, que je ne contrôlais pas, et cette même bienveillance acquise la veille. C'était comme si une part de moi était prête à mourir car je commençais à accepter le monde de mes ennemis. À accepter qu'ils aient remporté cette guerre. Ils avaient fait de cette simple portion de terre, peut-être pas un monde meilleur, mais un monde tellement plus beau.

Les azras respectaient l'environnement, ils respectaient la planète, et malgré leur mépris des humains, ils respectaient le passé. C'était beaucoup plus que ce que la plupart des gouvernements humains n'avait jamais fait. J'étais une jeune humaine faible, en passe de mourir. Je le savais. Sauf que je ne voulais pas voir cela comme un échec. C'était juste l'heure de donner le flambeau à d'autres. D'autres qui le méritaient vraiment, malgré les actes abominables qu'ils avaient perpétrés. Après tout, l'histoire des humains n'en était-elle pas jonchée ?

Je devais profiter des derniers instants qui me restaient ici... et

m'éteindre en douceur. C'était un objectif qui me paraissait suffisant. Il n'était pas très ambitieux. Je n'avais jamais été ambitieuse. J'étais née avec un corps doté d'une demi-force de vie. J'avais appris à me contenter de cela.

Je m'étirai longuement dans le lit. La paix que je faisais avec ce monde commençait à se transformer en tristesse, en adieu, la mélancolie qui précédait le retour à la normale de mes constantes.

Je devais prendre l'Imative.

Mes doigts attrapèrent la boîte que j'avais rangée sommairement dans la table de nuit de Manoa, la veille. Il ne lui aurait pas fallu chercher longtemps pour la trouver et j'ignorais où j'allais bien pouvoir la cacher. Mais cela ne m'inquiétait plus vraiment. Après tout, Zefryam s'était engagé à me protéger. Lui, la plus puissante des créatures que je connaissais, protégeait la faible flamme en passe de s'éteindre que j'étais. Flamme d'un monde disparu.

Je bus la gorgée rituelle et attendis que l'effet gagne mes membres. Après la tension habituelle, quand le corps résiste encore, l'apaisement vint. Je me rendis compte que j'avais commencé à avoir mal à la jambe quand je sentis un soulagement dans mon mollet. Je le caressai et le massai songeuse, éblouie par la blancheur de mes draps qui reflétait les lueurs du soleil levant. Dans quel réel état pouvaient être mes nerfs ? Il allait vraiment falloir que je songe à demander de l'aide. Même si je n'attendais plus grand chose de l'avenir, je ne m'étais pas encore résolue à mourir dans d'atroces souffrances.

En fait, le simple fait d'avoir consommé l'Imative me rendit de l'espoir. Après tout, j'avais survécu bien plus longtemps que je ne l'espérais, et Zefryam s'était avéré encore plus serviable que dans mes rêves les plus fous.

Ma grand-mère avait réussi. Mon nom comme un talisman, ce nom qu'elle m'avait transmis, m'avait protégée. Peut-être pourrai-je encore en profiter quelque peu ?

Après m'être lavée et apprêtée aussi bien que possible, je me rendis dans la pièce principale : elle était vide. Je n'osais pas chercher Manoa. Il était parfaitement libre après tout et j'étais suffisamment décevante pour ne pas être imposante de surcroît. En réalité, il y avait quelque chose qui m'intéressait avant toute chose à cette heure...

J'entrai dans la cuisine, elle aussi éclairée par une portion de baie vitrée. Le jour, le véritable jour, partout. Et le sourire de la ville, la plus belle que mes yeux eurent pu contempler, formait toujours un décor somptueux.

Il y avait tout le confort possible pour cuisiner. Un modernisme que je ne comprenais même pas tout à fait. Il y avait aussi un grand cadran près du bar où je m'installai. Il ne me fallut que quelques minutes pour

en comprendre le fonctionnement. La nourriture était un langage inné chez moi. Comme au Centre, Opra proposait un sas pour recevoir des plats directement dans ses appartements. Mais à l'inverse du Centre, on pouvait tout choisir sur le cadran ; des simples légumes et aliments emballés pour pouvoir cuisiner soi-même aux plats parfaitement élaborés.

Autrement dit, le paradis sur terre.

J'oubliai tout ce qui m'entourait et choisis la composition de mon déjeuner avec un soin de professionnelle. On aurait dû me trouver un métier en cuisine, j'aurais été, à défaut d'être meilleure, au moins plus motivée qu'ailleurs.

Lorsque j'eus bouclé ma commande, je me dirigeai vers la baie vitrée. Elle s'ouvrit sous le simple contact de mes doigts, dans un glissement presque inaudible qui se perdit dans le vent et la rumeur de la ville.

— Oh, murmurai-je amoureuse.

Comme elle sentait bon. Comme tout était parfait. Parfait.

Je fermai les yeux pour laisser le soleil m'illuminer. Je ne portais que ma tenue d'Injectrice, sans le manteau. Les jours s'adoucissaient de plus en plus, ça n'était pas nécessaire. D'ailleurs mes bottes commençaient à me peser. Je m'assis sur les chaises de la terrasse et pris un bain de soleil. J'étais si apaisée et si grisée par le parfum de la ville et le vent venu tout droit de la forêt, que le sommeil embuait déjà mon esprit.

C'est le bip de mon TS que j'avais pris l'habitude de remettre dès le réveil qui me sortit de ma torpeur.

« *Alors ?* »

C'était un message de Fay. Je souris. Il y avait un autre message que je n'avais pas vu, sûrement envoyé avant mon réveil.

« *Comment vas-tu ?* »

Ce message-là provenait d'Allan. Mes amis ne m'avaient pas oubliée.

Je m'apprêtais à leur répondre lorsque j'entendis un bruit derrière moi. C'était Manoa, il était entré dans la cuisine et me regardait depuis la baie vitrée ouverte. Il avait le torse nu. N'étant dans aucune des pièces que j'avais parcourues ce matin, j'étais presque certaine qu'il venait de la petite salle de sport joutée à la cuisine. Je ne le regardai pas longtemps. Je n'allais pas lui faire ce plaisir puisqu'il lisait mon admiration très facilement.

Il s'approcha.

— Bonjour Eléa, bien dormi ?

Il s'assit sur le fauteuil à côté de moi. J'osai un regard. Il avait un profil parfait. Ce genre de nez si droit, si délicat, qu'il n'a rien d'humain. Et pour cause... Ses lèvres et son menton aussi étaient parfaits. Immobile comme la statue d'un apollon dont il avait la

musculature. Il tourna la tête vers moi. Avec la lumière, le bleu de ses yeux semblait avoir éclaté, faisant ressortir ses fines pupilles noires et les ténèbres de ses cheveux sur sa peau pâle.

Fichu Manoa, pestai-je encore intérieurement en détournant la tête.

— Oui et toi ?

— Très bien, même si je n'ai pas beaucoup dormi, répondit-il évasif.

— Ah bon ?

Pourquoi j'avais dit ça !

— Oui, je suis sorti.

Je ne posai pas davantage de questions, je sentais son regard sur moi, cela lui aurait fait trop plaisir. Espérait-il que je sois jalouse de ses incartades nocturnes ?

— Nous devons retourner voir Assia ce matin, déclara-t-il.

Il consulta son TS.

— Je vais aller prendre une douche et nous partirons.

— D'accord.

— Au fait, ton déjeuner est arrivé dans la cuisine, ajouta-t-il.

Il se leva.

— Merci !

Je l'imitai aussitôt, trop pressée d'aller voir de mes propres yeux ma commande. Avait-il seulement mangé, lui ? Il ne pouvait pas passer une nuit blanche, faire du sport et partir travailler directement ? Ou bien n'y avait-il que moi sur terre pour tant aimer m'alimenter ? Oui. Sûrement.

Manoa me regarda prendre mon déjeuner à l'intérieur du sas avec amusement. Je ne pouvais pas le lui reprocher, mes gestes empressés et mes yeux admiratifs devaient être un sacré spectacle pour qui n'avait jamais souffert de la faim. Pour une fois, Fay et Allan n'étaient pas là pour en rire.

Je fis un bref inventaire de ce qui m'attendait et ne tardai pas à déguster ma pitance, sans même prendre conscience que mon « binôme » était déjà reparti. En mâchonnant, passé les premiers instants de dégustation de mes œufs frais et de mon pain craquant, je réfléchis à la façon dont j'allais répondre à mes amis.

Ici, le confort était à tomber. Avais-je le droit de le leur balancer comme ça ? Fay, admettons, elle avait quitté tout cela pour le Centre. Elle était suffisamment blasée pour que ça lui soit égal. Mais Allan, par trop d'égards, il méritait davantage cette place que moi. Enfin, il n'aurait pas forcément été plus engageant avec Manoa que moi pour ce qui était de la nuit. Quoique, j'avais encore beaucoup à découvrir sur les mœurs des hybrides...

J'optai donc pour une simplicité pudique et amicale. Je leur dis que j'allais bien. Que j'étais encore en vie, ce qui était de l'humour pour eux, à tendance très ironique pour moi. Puis j'ajoutai que j'avais hâte

de les revoir. Quand cela serait-il possible ?

Une fois chose faite, je terminai mon déjeuner avec délice, les yeux sur la ville qui s'éveillait.

Manoa arriva dans une chemise blanche et un pantalon noir, avec une petite veste au col droit. Il vit à mon expression que je lui enviais cet accoutrement estival.

— On va te commander d'autres vêtements Eléa, m'assura-t-il. Mais en attendant (il me tendit une sacoche) tu porteras ceci pour paraître plus professionnelle.

Je me levai et attrapai son cadeau pour l'imiter en la plaçant en bandoulière. J'ouvris brièvement la fermeture et fus surprise de constater qu'elle n'était pas vide. Une fine tablette dans une matière qui rappelait le verre y était logée. Si légère et discrète que j'aurais pu ne pas la voir.

— C'est ton matériel, expliqua-t-il.

— Mais je ne saurais pas m'en servir...

— Peu importe. Tu es une Injectrice (nous nous dirigeâmes vers la porte d'entrée). Au moins officiellement.

Opra était toujours aussi animée que la veille au soir. Cette entreprise devait avoir un énorme succès. À entendre parler Manoa, elle faisait tourner la ville, ce n'était donc pas étonnant.

Mon binôme me laissa m'occuper du cadran des navettes. Ce fut un peu long car je doutais et son regard sur moi me mettait davantage mal à l'aise, mais nous fûmes malgré tout acheminés à bon port.

J'avais le sentiment qu'il faisait encore plus beau que la veille lorsque nous empruntâmes le sentier qui menait chez Assia. Nous fûmes reçus de la même manière distante que la veille, par l'esclave qui ne parlait pas plus qu'il ne nous regardait.

Assia nous rejoignit rapidement dans le salon. Elle avait meilleure mine. Un immense sourire sur le visage. Ses cheveux me semblaient plus roux et plus épais que la veille.

— Manoa ! s'exclama-t-elle.

Elle sourit et lui fit pratiquement une accolade.

— Et votre douce amie ! ajouta-t-elle en prenant mes mains.

— Eléa, précisa-t-il. Je constate que vous allez mieux !

— Oui, très bien ! J'ai le sentiment d'être sortie du brouillard. Je me sens tellement plus légère... Comme si j'étais réveillée après des années de léthargie...

Manoa entreprit de l'ausculter. Assia le regardait avec malice. Je n'aimais pas ça d'ailleurs, sans que je sache – ou que je veuille – m'avouer pourquoi.

Il regarda ses yeux, toucha son front et inspecta le TS d'Assia. Cette forme entrelacée sur son poignet qui se transformait en écran avec une

simple pression, tellement différent de mon propre vieux et lourd TS...

— Tout est en ordre, constata-t-il.

Il lui posa quelques questions utilitaires pour voir si sa mémoire n'avait pas été endommagée sur d'autres domaines.

— C'est parfait, décréta-t-il finalement.

Assia semblait bien apprécier l'attention dont elle faisait l'objet et de ce fait regrettait quelque peu le diagnostic rapide de Manoa. Il n'avait pas l'air de vouloir s'attarder davantage. Elle réfléchit et reprit moins enthousiaste cette fois :

— Il y a pourtant quelque chose qui me chiffonne. Même si je me sens infiniment mieux... il me manque quelque chose. Je sais pourquoi je me suis fait effacer la mémoire. Et je suis heureuse d'avoir oublié celui qui m'a brisé le cœur. Mais à part lui, à quoi pensais-je ? Que faisais-je de ma vie ?

— Les souvenirs de vos passions et de vos passe-temps n'ont pas été endigués pourtant, répondit Manoa très professionnel.

— Et toutefois, j'ai l'impression d'un vide, avoua-t-elle.

— C'est justement tout l'intérêt. Vous me demandez quoi faire de votre vie ? C'est simple : maintenant vous pouvez faire tout ce que vous souhaitez ! Tout ce qui vous passe par la tête. Vous n'avez plus de fardeau émotionnel pour vous empêcher d'avancer. Vous êtes libre !

Elle sourit, mais elle eut du mal à conserver son allant.

— Oui, c'est vrai... mais...

— Je vais vous laisser quelques EP. Vous en prendrez une dose par jour. Cela devrait vous aider à voir les choses du bon côté et l'inspiration vous gagnera, soyez-en certaine.

Il sortit une boîte de sa sacoche et la lui tendit.

— C'est la maison qui offre !

— D'accord, merci.

Elle voulut nous retenir, nous offrir à boire, mais Manoa assura que nous avions malheureusement un autre rendez-vous ensuite.

Une fois dehors, je lui demandai où nous étions censés nous rendre.

— Nulle part, nous n'avons pas de rendez-vous ce matin, répondit-il.

— Mais...

— Je ne pouvais pas accepter de rester plus longtemps. C'est tout le problème lorsqu'Opra change la vie d'une personne, cette personne devient dépendante.

— Ce n'est pas l'effet recherché ?

— Si, mais pas de nous. Ils doivent être dépendants de nos produits. Elle va prendre un EP et ce sera bien plus efficace que tout ce que j'aurais pu lui dire.

— C'est quoi un EP ?

Il ouvrit sa sacoche et me tendit un paquet.

— Lis toi-même sur la boîte, ce sera plus simple.

Nous retournâmes dans la navette. Une fois assise, j'émis quelques hésitations avant de lire et de me priver du décor au passage. Mais nous serions amenés à nous déplacer souvent après tout.

Sur la boîte était représentée une personne levant les bras devant un soleil éclatant, comme si tout lui était possible. Le titre de l'injection était « L'Euphorisant »

Je lus toute la description au dos :

« De la joie en bouteille ! Du bonheur liquide. Injectez, et fermez les yeux, oui vous êtes heureux !

Cette injection peut être prescrite à doses quotidiennes pour pallier un terrain dépressif.

Ne pas dépasser la dose prescrite par jour, l'EP altère le jugement et est interdit durant la plupart des situations professionnelles.

Effets secondaires : Lorsque les effets de l'EP s'estompent, le patient peut ressentir une certaine mélancolie.

En cas de consommation excessive, les effets secondaires suivants peuvent apparaître et persister après les effets positifs du produit : sentiment dépressif, malaise, trouble de la vision, vomissement, altération du rythme cardiaque, perte de connaissance. Ces effets disparaîtront avec le temps naturel de régénération du corps. »

J'en restai bouche bée.

— Une certaine mélancolie après usage, citai-je, à quoi ça sert alors ?

— À ce que le patient en reprenne un autre.

— Et devienne accro, résumai-je.

Il ne dit rien.

— Tu trouves ça... naturel ? osai-je demander.

J'étais mal placée pour critiquer, mais je trouvais la situation choquante. Assia avait fait effacer sa mémoire pour aller mieux, ce qui, à mon sens, était un raccourci que la nature ferait payer d'une façon ou d'une autre. À la suite de quoi, elle se sentait mieux, mais vide. Elle espérait un lien avec les professionnels d'Opra pour compenser. On lui donnait des substances addictives à la place. Un nouveau pied de nez à la nature...

— Il n'y a rien de mal à être accro, on à la santé pour encaisser. La plupart des habitants d'Olyméa sont accros à Opra. Réfléchis Eléa, nous naissons et passons notre vie ici, dans cette ville. Quand on a tout vu, tout appris et tout connu, il nous faut quelque chose de plus... ce quelque chose c'est Opra. Elle va toujours plus loin dans les possibilités pour remplir le quotidien. Elle nous remplit de l'intérieur. Il faudrait vraiment que tu essaies l'une de ces injections. Tu comprendrais.

— Je ne peux pas, déclarai-je.

— Il suffirait de changer de TS, ou je peux te trouver une seringue et...

— Non, je suis désolée, je ne peux pas.

Je regardai ailleurs, la ville pour changer, Manoa me considéra un moment. Il était sûrement en train d'étudier si je ne pouvais pas, ou si je ne voulais pas. Et la réponse pouvait le mettre sur la voie de qui j'étais. Même si, outre des expressions toutes faites, j'ignorais s'il avait une grande connaissance de la race humaine. Il fallait que je change de sujet.

Manoa posa subitement la main sur mon avant-bras et caressa doucement l'intérieur, là où la chair est douce et sensible. Son geste me surprit et je dégageai aussitôt mon bras, qui s'était couvert de frissons à mesure que je me sentais rougir.

— Qu'est-ce qui te prend ? demandai-je.

— Je faisais une expérience, déclara-t-il amusé.

— Et ?

— Et j'en conclus que tu n'as pas besoin d'injections. Contrairement à moi et à la plupart des habitants de cette ville, tu n'as pas tout vécu, tu n'as pas tout vu. Tu es comme neuve. Tu n'as pas besoin d'injection pour avoir des sensations fortes. Ce doit être très rafraîchissant. Il n'y a qu'à te voir manger.

Je soupirai, il pourrait bien s'entendre avec Fay et Allan.

Je concevais difficilement l'idée qu'on puisse s'ennuyer à Olyméa, même après plusieurs siècles. Cela tenait plutôt d'une question d'état d'esprit. Manoa, tout comme nombre d'hybrides, avait une vie si facile qu'il n'en percevait pas le sens. Peut-être aurait-il dû se frotter à quelques difficultés.

— Pourquoi est-ce que tu ne quittes pas cette ville alors ? Pourquoi ne pas découvrir le monde ?

Manoa souleva un sourcil et me regarda, une fois encore avec cette curiosité qui caractérisait nos échanges.

— C'est peut-être d'usage là-d'où-tu-viens Eléa, mais dans mon monde, on ne voyage pas. On reste dans les périmètres sécurisés par les azras. Les endroits civilisés.

— Pourquoi ? m'étonnai-je. N'as-tu pas envie de connaître le monde ?

— Un monde dévasté ? Nous ne sommes pas encore assez nombreux pour que la terre soit à nouveau peuplée d'après ce que je sais. Et vu le faible taux de fécondité, ça ne risque pas de changer. Il n'y a donc pas grand-chose à voir.

— Mais tu oublies les paysages ! Il y a des endroits fabuleux sur cette planète, j'en suis persuadée.

— Plus beaux qu'Olyméa ?

Il fit un geste pour montrer la ville. Nous étions arrivés tout en haut

de l'arcade qu'empruntait la navette. Nous avions de là un panorama incroyable sur la cité aux mille et une toitures enchanteresses, entourée des murailles blanches et par des hectares de champs et de forêts. Oui, je n'avais rien vu de plus beau. Mais j'étais certaine que le monde recelait d'autres merveilles.

Mon hésitation suffit néanmoins à ce que Manoa se rengorge dans son argument. Je secouai la tête.

— Il y a d'autres villes, non ? présumai-je.

— Oui, sauf qu'Olyméa est connue pour être la plus belle d'entre toutes.

Là, je n'allais pas le remettre en doute, c'était sûrement vrai.

— Mais tu ne serais pas curieux de le vérifier de tes propres yeux ?

Il soupira, regarda ailleurs, cette ville qu'il disait belle... mais d'une beauté transparente, parce qu'il y était trop habitué.

— Pas vraiment, avoua-t-il au bout d'un instant. Pour être honnête, je m'en fiche. Ici, on est en paix et on a tout ce que l'on veut. Dehors, il n'y a qu'un monde qui porte les cicatrices de la guerre. Personne n'a envie d'y penser ou de voir ça. J'ai vu quelques autres villes sur le Réseau, elles ne m'ont pas donné une âme de touriste.

— Et la mer ? Tu n'as pas envie d'aller à la mer parfois ?

Je me souvenais des rares moments où ma vie de nomade, auprès du pauvre groupe d'humains désorganisés que nous formions, nous avait approchés du littoral. Mon autre vie... Si lointaine qu'elle me paraissait pratiquement irréelle. Un souvenir quelque peu endommagé dans ma mémoire. Pourtant, il m'était impossible d'oublier cette union de bleu, du ciel et de l'eau... cette vastitude paisible qui invite au repos et à l'espoir. Les hybrides ne pouvaient tout de même pas s'en passer durant une vie entière, faite de plusieurs siècles de surcroît ?

Même nous, êtres primaires et éphémères comme une brume, trouvions le temps de gagner l'océan !

Il eut une sorte de grimace.

— Franchement, non, je n'en vois pas l'intérêt.

Manquait-il un sens à cet être pourtant favorisé par la génétique ? Mon expression sembla l'amuser.

— Eléa, je ne sais pas par quel genre d'hybrides tu as été élevée, mais ici, on s'en tient au monde civilisé par sécurité. La plupart d'entre nous te dira que la paix règne sur terre, que nous avons remporté la bataille. Mais les azras nous astreignent toujours à la prudence et je les vois chaque année renforcer nos murailles. Tous les humains ne sont pas forcément morts. La nature est leur repaire.

— Tu... tu as peur des humains ? demandai-je ébahie.

— Bien sûr ! s'exclama-t-il. On prétend qu'il n'existe plus de perrestres, mais les rapports sont moins catégoriques concernant les humains et comme ils sont forcément dans leur camp... Ils sont

forcément nos ennemis. Et aussi faibles soient-ils, on peut s'attendre à tout de la part d'un ennemi vaincu.

J'eus l'impression qu'une brique tombait dans ma poitrine. Et pas seulement pour la tristesse que ces mots éveillaient en moi. Je me sentis à nouveau atrocement coupable. Manoa venait de le dire : les humains étaient « forcément dans le camp des perrestres ». J'aurais dû être dans ce camp moi aussi. J'aurais dû être en train de lancer des imprécations contre les azras sur la place publique. Ils étaient dans le camp de ceux qui avaient tué tous ceux qui j'aimais, qui avaient fait de nos vies un calvaire. Mais non, j'étais là, à regarder les yeux trop bleus d'un être qui me fascinait, m'agaçait et m'attirait beaucoup trop.

Je voulus me rassurer, histoire de ne pas lui mettre la puce à l'oreille et de sauver mon honneur...

— Mais tu... nous avons du sang humain dans les veines, murmurai-je en regardant mes mains. C'est vrai, nous sommes des hybrides. Nous sommes le croisement de deux races. Les azras et les humains.

— Je ne crois pas que ça compte. Quand on y réfléchit, cela fait pratiquement deux millénaires qu'il n'y a plus d'humains parmi les azras. Les hybrides se reproduisent entre eux ou avec les azras. En fait, les hybrides sont une race à eux seuls. Nous mériterions sûrement un autre nom, mais celui-ci nous aide peut-être à nous rappeler notre condition inférieure (il eut un soupir dédaigneux en songeant à la suprématie des azras). Seuls les véritables humains sont nos ennemis. Et nous ressemblons bien plus aux azras qu'aux humains, j'en suis certain.

Il semblait emporté par son explication. Il y avait également une tension entre les azras et les hybrides. Je m'en étais doutée, ne serait-ce que par cette façon qu'avaient les azras de se rendre inaccessibles ou de cacher des informations aux hybrides ; Zefryam avait évoqué une potentielle survie des perrestres que les données officielles semblaient nier. Malheureusement, les hybrides devaient leur vie et leur confort aux azras, la reconnaissance et la dépendance devaient couper à la racine toute animosité. Manoa n'était pas un rebelle dans l'âme, mais il était clair que ce sujet le dérangeait. D'ailleurs, son malaise lui permettait d'oublier le mien. Ce qui me rassurait bien que j'étais encore totalement bouleversée par la façon si froide dont il dépeignait les humains. Savait-il qu'ils étaient poursuivis, traqués et massacrés par son peuple ? Je n'en étais pas certaine. C'était un terrain miné que j'abordais, je ne pouvais pas me permettre de lui poser la question. Je devais y aller en douceur pour éviter de perdre mon self-control. Mais c'était plus fort que moi...

— À quoi ressemblent les humains pour toi ?

Il réfléchit.

— Ce sont des êtres assez faibles. Arriérés. Ils ont un système de

régénération très lent paraît-il. La plupart sont assez laids. Ils sont tels que la nature les a créés. Et on sait comme la nature peut s'égarer parfois.

Il me regarda à nouveau, amusé par ce qu'il venait de dire, mais j'avais les larmes aux yeux. Je détournai la tête pour qu'il ne s'en rende pas compte. Il fallait que je ravale mon chagrin, que je trouve autre chose à dire, pour qu'il ne puisse pas lire la vérité dans mes yeux. Mais c'était au-dessus de mes forces. Ma race était considérée comme une bande de sauvages, sales et laids. C'était vrai, pour certains, je n'allais pas le nier. J'avais connu de la haine et de la violence parmi les miens. Plus qu'ici d'ailleurs. Les gens à Olyméa m'avaient accueillie pour la plupart avec une vraie grandeur d'âme. À commencer par Allan et Fay. Mais, mes parents, leur tendresse... Emmy, son amour... Tout cela n'avait rien d'arriéré. C'était des êtres magnifiques, détruits par d'autres qui les avaient jugés inaptes à la vie sans même les connaître.

— Eléa, murmura Manoa sur un autre ton, plus doux, plus compatissant. Ça ne va pas ?

Il se pencha vers moi et attrapa l'une de mes mains. Je l'en ôtai subitement comme dégoûtée par son contact et essuyai vite mes yeux. Comment faire ? Quoi dire ? J'étais une girouette des émotions. Déchirée chaque jour, chaque heure par mon devoir d'intégrité envers le passé, envers la chair de ma chair, et l'amour que je portais à mes ennemis, à leur monde et aux êtres qui le composaient. Déchirée aussi entre Lisor, l'humaine, qui se mourait, car trop faible, et Eléa, qui vivait uniquement à travers l'Imative. D'une façon synthétique cependant. Car tout cela devrait bien s'arrêter un jour. Y compris mon amitié avec tous ces hybrides. Ma longévité à elle seule devait me séparer d'eux.

Ils méprisaient les miens. Je n'étais pas des leurs. Je ne le serai jamais.

Manoa ne se découragea pas et posa une main réconfortante sur ma joue. Assise sur la banquette de la navette, je n'avais pas assez de place pour lui échapper. Je n'avais pas non plus assez de force tout à coup. Je le haïssais pour son langage envers les miens. Et en même temps, je l'aimais beaucoup. C'était plus fort que moi.

— J'aurais dû m'en douter, soupira-t-il. Tu aimes tout le monde. Je suis un idiot... Je parle et je plaisante... Je n'ai pas l'habitude d'avoir un public sensible. Je dirais même que je n'ai jamais connu quelqu'un d'aussi compatissant. Je n'avais d'ailleurs jamais parlé avec quelqu'un qui a pitié des humains, bien que j'en aie déjà entendu parler. J'aurais dû me douter que tu étais de ceux-là.

Je relevai les yeux vers lui. Sa main était fraîche sur ma joue, ou était-ce ma peau à moi qui irradiait ?

— Je n'ai pas pitié des humains, dis-je la voix stupidement chevrotante malgré la colère qui y perçait.

— Ah bon ? Alors, éclaire-moi, explique-moi ...

Il ôta doucement sa main de ma joue et essaya à nouveau de la poser sur mes doigts. Je le laissai faire cette fois. Ma colère pouvait me trahir plus facilement que mes larmes. Je regardai nos doigts entrelacés, en me demandant ce que ça signifiait.

Aurait-il réagi violemment s'il avait su que j'étais humaine ?

— Je n'aime pas l'injustice, c'est tout, déclarai-je d'une voix un peu plus intelligible.

— Ce sont les humains qui ont commencé, répliqua Manoa. Ils ont attaqué les premiers, ils haïssent les azras !

— Cela remonte à des siècles, s'il existe encore des humains, penses-tu qu'ils sont responsables des actes de leurs aïeux ? Peut-être sont-ils simplement poursuivis et exterminés pour des méfaits qu'ils n'ont pas commis.

Manoa sembla réfléchir à toute vitesse. Et mes doigts furent pris de quelques tremblements. Et s'il devinait qui j'étais... ? Là, maintenant ? Nous étions bientôt de retour à Opra, la navette achevait notre trajet et j'en disais trop, beaucoup trop...

— Pourquoi tu parles d'aïeux ? La dernière guerre n'est pas si lointaine que ça... je n'étais pas né, mais je n'ai même pas trois cent ans... Ah attends ! (Quelque chose venait de s'emboîter dans son esprit) Tu dis ça parce que les humains n'ont pas la même espérance de vie que nous, c'est ça ? Les cours d'Histoire remontent à plus de deux cents ans pour moi, j'ai tendance à vite oublier les détails... Les humains vivent une centaine d'année, pas plus je crois.

— Oui, c'est ce qu'on m'a dit aussi, répondis-je légèrement morose.

Vivre si longtemps faisait oublier qu'il pouvait en être autrement pour les autres. Manoa s'imaginait que les mêmes humains qui avaient attaqué Olyméa, il y a des siècles, étaient encore là, dans l'ombre, revêches et sauvages. Grâce à moi, il venait de réaliser son erreur. Ils étaient tous morts et c'étaient leur maigre descendance qui portait le fardeau de cette guerre. Descendance dont je faisais partie, moi. Peut-être la dernière...

— Je n'avais jamais pensé à ça, en effet, réalisa-t-il.

La navette était arrivée à Opra. Manoa me regardait encore comme s'il cherchait à me comprendre ou à m'aider. J'arrachai mes mains des siennes pour essuyer mes yeux. Cela me fut étrange. Une part de moi voulait garder ses doigts dans les miens. Une autre voulait ne plus jamais le toucher. Tout en marchant dans le hall d'Opra, je pris conscience que la première part était celle qui s'exprimait le plus intensément en moi... Je me sentais si lâche. La nourriture, la sécurité et la bonne santé – aussi synthétique soit elle – avaient réussi à me

corrompre, mais Manoa, c'était le coup de grâce. Surtout quand il essayait de me comprendre.

Nous ne parlâmes qu'une fois arrivés à l'appartement. J'avais peur que ce trajet, dans l'ascenseur et dans les couloirs, lui ait donné le temps de deviner la vérité. À savoir que j'étais humaine... Mais pourrait-il en arriver à une conclusion aussi énorme ? J'espérais que non.

Lorsque la porte de l'appartement se fut refermée sur nous, Manoa parla tout en ôtant son sac et sa veste.

— Tu sais, en y réfléchissant, nous descendons tous des humains. C'est vrai, même les azras. En priorité les azras, la plupart d'entre eux sont nés humains. Certains sont issus de la reproduction de deux azras mais cela reste très rare. Ce sont, en quelque sorte, des humains chanceux, puisque la plupart sont morts durant la mutation.

J'eus un petit sourire malgré ma tristesse.

— Et ?

— Et j'en conclus que, techniquement, nous ne sommes pas en droit de mépriser les humains.

— Merci, déclarai-je.

Il eut un grand sourire, comparable à un petit garçon très fier de lui. Il s'approcha.

— J'aime beaucoup le fait que tu aies des idéaux Eléa. Je m'en suis rendu compte assez vite, je n'aurais jamais pensé qu'ils allaient si loin, tu remets en cause jusqu'à beaucoup de choses qu'Olyméa nous apprend. J'aime ça.

Il s'approchait encore de moi et je ne trouvais pas la force de reculer. J'étais hypnotisée par ce qu'il disait, la façon dont il avait saisi la situation. Il me voyait comme une fervente défenseuse d'une race plus faible. Pas comme une humaine en perdition.

— Je suis du genre à beaucoup me plaindre, reprit-il, mais je n'ai rien d'un révolutionnaire tu sais. Les azras m'agacent mais je me sou mets à eux dans la mesure où c'est pratique pour moi. Mais toi... toi, tu es différente... Tu remets tout en cause... Opra... et même maintenant, le bien-fondé de la guerre... et la façon dont tourne ce monde...

Il était tout près et j'étais coincée contre la table.

— Euh..., murmurai-je, ce n'est pas tout à fait ça.

— Si, déclara Manoa, ses yeux bleus encore plus brillants, grands ouverts sur ma personne qu'ils semblaient voir pour la première fois. Et j'ai compris qui tu étais.

— Ah bon ?

— Oui, j'en ai entendu parler, il y a des années, peut-être une cinquantaine... Je ne sais plus... Au moment où les effectifs des

protecteurs se sont renforcés... Un cercle plus ou moins secret s'est créé : Les défenseurs des humains. Mais ces gens étaient punis par la loi. Tu en faisais peut-être partie. D'une façon ou d'une autre, Zef t'a peut-être protégée tout ce temps. Il t'a même probablement trouvée une planque ailleurs et puis... au final, il a été contraint de te ramener ici pour ta sécurité. Je n'ai jamais su pourquoi il avait été éjecté du Conseil des azras il y a cinquante ans, mais j'ai l'intime conviction que tout ceci est lié.

Manoa faisait erreur sur bien des points mais d'autres touchaient la vérité... C'était il y a cinquante ans, exactement, que ma grand-mère avait fui Olyméa, d'après les dires de Zefryam. Cette disparition avait alors terrifié le conseil des azras qui avait massacré les dernières lignées d'humains présents dans les souterrains de la ville. Même Manoa avait vaguement eu vent de ces bouleversements. Bien que, comme pour tous les hybrides, on lui avait parfaitement caché la vérité.

— Alors, j'ai vu juste ? demanda-t-il. Tu es une rebelle ? Une révolutionnaire ?

Dans un sens, ça n'était pas tout à fait faux. Je ris nerveuse et amusée.

— Quel âge as-tu Eléa ? demanda-t-il à quelques centimètres de mon visage.

J'étais hypnotisée par ses yeux bleus, si clairs, trop clairs, rayonnés par ses cils noirs. Je battis des paupières pour rompre le charme.

— Attends, qu'est-ce que tu fais Manoa ? Tu essayes de me séduire ou de me faire parler ?

Son corps frôlait le mien, mais j'avais encore toute ma tête, car ce secret protégeait ma vie. Je n'étais pas suffisamment frivole pour l'oublier.

— Les deux, murmura-t-il. Surtout te faire parler. J'ai remarqué que je te troublais, j'essaye donc de te faire perdre tes moyens pour que tu lâches le morceau.

Je pris une profonde inspiration. Ce fichu hybride sentait bon en plus ! Malgré tout, j'avais trop souvent frôlé la mort pour que son intimidation fonctionne. En plus, je le trouvais très comique. Je croisai les bras (avec difficulté car il était tout près de moi) puis m'efforçai de le regarder avec beaucoup de maîtrise.

— Ça ne marche pas du tout, affirmai-je d'une voix que je voulus très ferme.

Il me regarda encore intensément, et je sentis que ma tête tournait un peu. Je ne voulais pas regarder ailleurs que dans les limbes clairs de son regard, pour ne pas montrer ma faiblesse, mais je commençais à perdre un peu pied. Non pas au point de lui dire la vérité, mais au point d'oublier que je n'étais pas une hybride, par exemple.

Il finit par soupirer et s'écarter.

— J'aurais au moins essayé !

Il entra dans la cuisine et nous servit des verres d'eau, il revint me tendre le mien. Je n'avais rien demandé mais je l'acceptai avec plaisir. Il s'assit sur la table en sirotant sa boisson d'un air intrigué.

— J'aimerais tellement savoir Eléa. Tu es si mystérieuse et agaçante.

— Merci, fis-je amusée.

— Tu faisais semblant de pleurer ou tu pleurais vraiment ?

Je me sentais mieux grâce aux spéculations farfelues de Manoa, grâce à son humour. Je n'avais plus envie de penser aux raisons de mon coup de déprime. Je soupirai et regardai ailleurs.

— Va savoir.

— Eléa (il posa son verre et s'approcha), je suis prêt à embrasser la cause de la défense des êtres humains pour toi. Alors, tu veux bien dormir avec moi ce soir ?

Il savait qu'un refus l'attendait mais j'appréciais sa façon de détendre l'atmosphère, de tourner nos problèmes en dérision.

Je bus une gorgée d'eau supplémentaire pour me laisser le temps d'une répartie, que je ne trouvai pas.

— Alors c'était ça, toutes ces questions, juste pour nous ramener sur ce sujet ? me contentai-je de dire.

— Pas du tout, renchérit-il d'un air faussement outré. Tu es un mystère, j'essaye de trouver un moyen ou un autre de « t'élucider ».

J'avais presque honte de rire à cela, tellement il ne manquait pas de culot, mais c'était plus fort que moi. Le plus comique était qu'il disait vrai. « Dormir » avec lui pouvait être un moyen de découvrir ma véritable nature. Ne serait-ce que par les ecchymoses les plus persistantes, celles qui n'avaient pas encore disparues en deux semaines, situées sur des parties de mon corps que mes vêtements cachaient. Les hybrides guérissaient à vue d'œil mais pas les humains... Ma peau lui dirait tout...

Je pris une nouvelle gorgée en tachant de ne pas y penser et lui répondis :

— Le fait est que je n'ai besoin de personne pour protéger une race déjà disparue.

— Ah ! fit-il comme s'il me prenait à défaut. Tu avoues donc que c'est ta mission ? Tu protèges les humains...

Il baissa soudainement le ton et eut un bref regard vers la baie vitrée qui était heureusement fermée.

— N'est-ce pas ? acheva-t-il dans un souffle de conspirateur.

Je soupirai et posai mon verre sur la table, déterminée à faire cesser ce jeu. Pour mon bien-être, comme pour le sien.

— Manoa, pardonne-moi..., répondis-je avec sincérité. Je suis

désolée, je ne peux pas parler davantage. Et pardonne-moi d'être étrange, lunatique... et... il y a tellement de choses à me reprocher...

— Ou tu es simplement une actrice engagée pour me rendre fou, me coupa-t-il.

Ce n'était pas la première fois qu'il émettait cette hypothèse – qui ne collait pas du tout au personnage d'ailleurs !

— Tu crois vraiment que c'est le genre d'idée qu'aurait Zefryam ? lui fis-je remarquer.

Il me regarda, réfléchit un instant et se mit à rire en même temps que moi. De toute évidence, Zefryam, l'azra sérieux et un tantinet triste, était le même à ses yeux qu'aux miens.

Cette conversation me fit prendre conscience de quelque chose d'important. Manoa était, certes, véritablement intrigué par le mystère qui m'entourait, mais pas suffisamment pour s'en tourmenter. Il savait prendre les choses à la légère. Bien entendu, il avait dû saisir par mes larmes et mes hésitations que j'étais touchée profondément par la situation. Mais il parvenait à rire de celle-ci. Cela me permettait de relativiser à travers ses yeux. Et c'était tellement bon. Rassurant.

Ceci dit, mon nouvel ami demeurait méfiant, et je le comprenais, car je venais de réaliser une autre chose très importante : il ignorait au fond quel genre de personne j'étais. Il ignorait si j'étais digne de confiance. Et c'était exactement ce que je ressentais à son égard.

Quelle réaction aurait-il s'il apprenait la vérité sur moi ? Me dénoncerait-il ? J'étais pratiquement certaine que non. Mais pouvais-je en être sûre ? Tout ce que je pensais à son sujet n'était que suppositions à mesure que je le découvrais et je faisais l'objet d'une enquête similaire de son côté. Heureusement, il avait su faire dériver cette étude réciproque sur le terrain de l'humour, cela m'ôtait un tel poids ! Parler et vivre de façon plus légère était ce à quoi j'aspirais tant. Que ce soit parce que je me sentais condamnée quelque part ou parce que je voulais m'extirper de mes tourments, c'était une bouffée d'air frais !

Comme s'il eût deviné mes pensées, nous n'abordâmes plus de sujets importants de la journée. Pour ne pas dire de la semaine. Nous nous rendîmes chez d'autres clients, plus ou moins aisés, dont certains me rappelèrent l'isolement d'Assia. Mais à mon grand soulagement, Manoa leur vendait des produits sans grandes conséquences. Étant moins coûteux, ils pesaient moins dans ses ventes et ne le satisfaisaient pas vraiment. Cependant, il ne cherchait pas à inverser la tendance. Je le soupçonnais de ne pas orienter les discussions sur des injections addictives pour éviter de relancer de vieux débats. Peut-être que mes paroles moralisatrices lui sortaient par les trous de nez, ce que je pouvais comprendre. Ou bien, essayait-il de me préserver, ayant remarqué ma tendance à défendre la veuve et l'orphelin... ? Les

femmes hybrides pleuraient-elles facilement ? Mes larmes n'avaient brièvement coulé qu'une fois devant lui, cela suffisait-il à ce qu'il me considère sensible au point de censurer son commerce ? Si c'était le cas, il devait espérer que notre binôme ne durerait pas. Bien qu'il n'en laissait rien paraître ; se montrant galant et plein d'humour – tendancieux – mais humour quand même, à tout moment.

J'avais le sentiment de ne pas mériter tous ces égards. Au point que je me fis la promesse de ne jamais plus émettre une opinion qui pouvait passer pour un jugement. J'ignorais si j'avais les capacités cérébrales de tenir une telle promesse.

La semaine passa ainsi à toute vitesse. J'étais très intriguée par les injections en mesure de changer la couleur des yeux, des cheveux ou même de la peau... Toute fille, humaine ou pas, survivante ou pas, aurait été attirée par une telle possibilité. Dommage que je ne pouvais pas tester ces produits sur moi.

Manoa remarqua mon intérêt, est-ce peut-être pour cela aussi qu'il orienta ses ventes sur ces produits ? Mes yeux brillants et mes applaudissements, quand un client les essayait devant nous, semblaient lui faire plaisir. C'était un terrain d'entente sur Opra non négligeable après tout.

Mes amis avaient répondu dès le premier jour de la semaine à mon message concernant mon désir de les revoir. Je n'avais cependant détecté leur réponse qu'après plusieurs heures. Les conversations avec Manoa et les visites aux clients me prenaient toute ma concentration et mon énergie. Fay et Allan proposaient de passer la journée du dimanche ensemble, ce que j'avais, bien entendu, accepté.

Ce jour approchait inexorablement et cela me mettait en joie. Je n'avais pourtant pas vu passer ceux qui l'avaient précédé. J'étais bien occupée auprès de Manoa. Ou peut-être que notre nouveau mode de communication, basé sur des peccadilles, me réussissait ?

Cette semaine fut d'autant plus étrange que nous passions nos journées ensemble mais que les nuits faisaient se creuser l'invisible fossé entre nous deux. Lorsque je fermais la porte de « ma » chambre, je tombais dans un sommeil profond et tourmenté par mes drames. Ma réalité était soudainement là, un secret pour Manoa, mais une vérité pour ma part qui me harcelait. Lorsque je me levais le matin, je me hâtais de reprendre l'Imative. Je ne voulais pas savoir dans quel état de gravité était ma jambe et tout mon être en règle générale. Je n'avais même pas pris la moindre disposition pour en parler à Zefryam. Et j'essayais d'ignorer superbement les crises de tremblements de mon corps. Je faisais tout pour que Manoa ne remarque rien, et j'essayais moi aussi de ne plus y prêter attention.

Les nuits de Manoa étaient aussi un mystère pour moi. Il quittait l'appartement, j'en étais pratiquement certaine, et il me semblait

l'entendre revenir en milieu de nuit, voire au petit matin. Mais je tombais dans les ténèbres de mes songes de façon si brutale que toute aspiration à l'espionnage était tuée dans l'œuf. Cela valait peut-être mieux ainsi. Il était impossible que j'envisage Manoa autrement que comme un hybride. Même s'il n'était pas mon ennemi, je ne serais jamais l'une des leurs. Je n'avais donc aucune raison d'être jalouse. Aucune raison de songer aux autres femmes d'Olyméa qui le réconfortaient. Même si j'y pensais quand même...

Dans quel genre d'endroit pouvait-il se rendre ? Durant les conversations avec nos clients, j'entendais parfois le nom de certains lieux. Les divertissements tenaient une place importante dans cette ville immense. C'était logique, pour des êtres qui y passaient une éternité sans la quitter. Mais je n'étais jamais capable de me concentrer assez longtemps sur ces discussions à énigmes pour comprendre réellement de quoi il en retournait. J'étais pratiquement certaine que ce déficit de concentration tenait de l'autocensure.

J'aimais Olyméa. Et je voulais conserver sur elle des yeux d'amoureuse. Je n'étais pas prête à envisager la déception, voire l'écœurement, que pourrait faire naître la réalité. Il y avait déjà le massacre des humains et l'esclavage à son actif, c'était plus qu'assez.

Pour ma part, je m'estimais déjà très chanceuse. Opra m'offrait un confort au-delà de mes espérances et le simple fait de dormir tout mon content et de manger plus qu'à ma faim me rendait heureuse. Je n'aurais pas pu le dire autrement. J'étais satisfaite. Même si j'en concevais une certaine honte. Mais je me rassurais régulièrement en estimant que j'avais mérité ces instants de répit.

Ma grand-mère avait dû être heureuse. Elle avait aimé Zefryam, elle avait pu sauver son fils et s'était remariée. Elle avait donc connu des moments de joie.

Mes parents s'étaient aimés et mariés très tôt, je les avais connus comme éclairés de l'intérieur par un réel amour l'un pour l'autre. La mort les avait fauchés tôt, mais ils avaient eu le droit à beaucoup de bonheur ensemble. Plus que la plupart des gens. Des humains s'entend...

Emmy et Bastien avait eu une expérience comparable à celle de mes parents. Bien qu'ils étaient partis trop vite... Bien trop vite. Mais eux aussi avaient connu la joie et la paix que confère un véritable amour.

Ne pouvais-je pas en vivre tout autant, moi aussi, avec Olyméa ? J'aimais cette ville et elle me le rendait bien. Cet amour ne durerait pas, j'étais une flamme en passe de s'éteindre pour bien des raisons. Mais elle s'occupait si bien de moi. Elle me nourrissait tellement bien, me logeait et me berçait avec tant d'égards ! Un amour comme celui-ci n'a pas de nom. J'ignorais quand il prendrait fin et de quelle façon, mais je ne voulais pas y penser. Peut-être parce que c'est cela

aimer : ouvrir enfin les yeux sur le présent parce qu'il est tout bonnement trop bon !

Le samedi soir, j'entrai dans « ma » chambre, en hâte de me délasser dans la sublime salle de bain et dans le lit plus que confortable, lorsque je remarquai une différence de taille.

L'armoire située au fond de la chambre, prenant tout un pan de mur, avait été libérée d'une grande partie de son contenu – de vieux vêtements à Manoa comme il m'avait semblé – pour être désormais remplie par une nouvelle collection.

Il me fallut quelques minutes pour comprendre que Manoa ne l'avait pas ainsi ouverte par hasard : tous ces vêtements étaient des cadeaux.

Je m'approchai sans en être certaine, car je me sentais toujours un peu comme une intruse, que ce fût dans cet appartement ou ailleurs à Olyméa.

Il y avait des robes, courtes, longues, aux coupes diverses et variées qui promettaient d'avoir un joli tombé. Certaines semblaient coûteuses, taillées pour des soirées huppées. D'autres étaient légères, aux motifs discrets et gais qui mettaient en valeur la silhouette. Des robes d'été, pensai-je à la fois avec émotion et incompréhension. Il y avait des pantalons aussi et des hauts de diverses couleurs. Je remarquai également une collection de vestes sérieuses qui rappelaient le tissu de mon manteau d'injectrice mais qui s'adaptaient mieux à cet été décidemment en passe de s'installer.

Alors que je caressais les différents tissus, qu'il m'était impossible d'identifier, j'entendis Manoa frapper à la porte, juste pour signifier sa présence puisqu'elle était restée ouverte.

— Ça te plaît ?

— C'est pour moi ? lui demandai-je hébétée.

Je me tournai brièvement vers lui. Il souriait, fier de son cadeau.

— Tout ça pour moi ? ajoutai-je encore sous le choc.

— Bien sûr. Tu n'avais rien en arrivant à Olyméa, j'ai pensé que quelques vêtements, plus adaptés à la saison, te feraient plaisir.

Même si j'avais souvent rêvé de déambuler à Olyméa dans des tenues plus confortables, comme le faisaient nombre de citadins, je n'y avais pas beaucoup réfléchi. Parce que depuis mon arrivée, le simple fait d'avoir des vêtements parfaitement coupés, à la matière douce et oxygénée, me semblait le sommet du confort. J'avais passé ma vie entière habillée avec des habits de récupération dans le meilleur des cas, ou des conceptions très artisanales dans la plupart...

Le Centre, qui était pourtant très sommaire comparé à Opra, m'avait fourni directement dans ma salle de bain des combinaisons plus agréables et plus féminines que tout ce que j'avais porté dans ma vie. Ce que m'offrait Manoa était au-delà de mes rêves les plus fous. Je ne

savais même pas comment j'allais faire pour marier ces tenues. J'étais une fille, mais en avais-je les compétences ? Le don d'associer les vêtements était-il incorporé dans mes gènes ou était-ce une capacité que les femmes acquièrent en grandissant dans un monde civilisé ?

Peu importait au final, j'allais me fier à mon sens du beau. Et surtout, à celui de Manoa, puisqu'il avait tout choisi pour moi.

— C'est tellement... je n'ai jamais reçu un tel cadeau... c'est tellement...

Je ne trouvais pas les mots.

— Ce ne sont que des vêtements Eléa. J'ai pensé t'emmener dans un magasin d'Olyméa mais je n'avais ni la patience, ni le désir de me priver de cet effet de surprise.

— Tu as eu raison. Même si c'est bien trop généreux.

Il s'approcha et regarda avec moi les vêtements.

— Est-ce que tout te plaît ?

— Evidemment, c'est très beau. Tu as du goût. Je ne mérite pas tout ça.

— Bien sûr que si, fit-il en haussant les épaules.

Il sortit une robe rouge, courte et qui, à vue d'œil, paraissait moulante.

— Et j'ai pensé au plaisir de mes yeux aussi, ajouta-t-il malicieux.

Je lui pris la robe des mains et la rangeai parmi les autres rapidement, comme si la cacher à nos yeux pourrait nous éviter ce sujet.

— Je ne porterai jamais ça, dis-je en riant.

— Très bien, tu peux aussi ne rien porter.

— Je doute qu'Opra cautionne la nudité, remarquai-je.

— Opra peut-être pas, les clients je n'en suis pas certain.

Avec le lot d'isolés et de blasés de la vie que nous côtoyions, je n'allais pas le contredire.

— À ce propos, fit Manoa. Tu peux porter la tenue que tu souhaites durant le travail. L'important est de porter une veste d'injectrice par-dessus durant les déplacements. Celles-ci sont la version estivale (il indiqua les vestes d'un geste). J'en ai commandé de plusieurs coupes pour que tu varies, si tu le souhaites. Nous ne sommes pas encore en été, mais il faut bien avouer que la température est en avance.

— Merci.

Je le regardai et souris encore davantage, comme si c'était possible. Je n'étais pas du genre frivole et j'estimai ne pas être quelqu'un qu'on achète. Mais n'était-ce pas tout simplement parce que ma vie ne m'en avait pas laissée l'occasion ? Je croyais que cela faisait partie de mon caractère, mais quel autre caractère aurais-je pu avoir dans des conditions perpétuelles de survie ? La question était peut-être la même pour tous, est-ce l'environnement qui nous fabrique ? Quelle part doit-

on à la génétique ? Ou mieux encore, à nos choix ?

Je savais ce que je devais à ma génétique, cette faiblesse inexorable du corps et de l'esprit que l'Imative essuyait pour le moment avec brio.

Je regardais Manoa en songeant que, pour sa part, la génétique avait été plus que généreuse. Il était sûr de son charme mais j'ignorais s'il savait à quel point il était exceptionnel. Après tout, les gens ici étaient habitués à la beauté. Pas moi. Et à chaque fois que je plongeais mes yeux dans les siens, j'étais prise au dépourvu par le plaisir que j'avais à contempler cette couleur, cette forme et cette intensité du regard. Mais là encore, il ne s'agissait que de ses yeux. Et c'était là où résidait la magie, tout le reste de son visage et de son corps s'harmonisait à merveille. Tous ses membres étaient plus parfaits les uns que les autres, au point que mon admiration en le contemplant, allait croissante. De l'émoi jusqu'à la fascination.

Il fallait bien avouer qu'aussi beaux soient-ils, les vêtements n'avaient pas cet effet-là sur moi. Seule Olyméa pouvait vaguement rivaliser avec l'attraction de Manoa.

Mais il était plus facile de s'habituer à sa splendeur. Peut-être bien parce que c'était une ville, et donc, qu'elle ne passait pas son temps à tenter de me troubler ou de me séduire...

Je détournai la tête avant qu'il ne se targue de m'avoir surprise en pleine admiration de sa personne.

C'était étrange ce qu'il y avait entre nous à bien y réfléchir. Il l'avait dit lui-même, il n'avait jamais vu une fille le regarder de cette façon. J'étais peut-être la seule créature au monde capable de voir à quel point il était sublime. Et paradoxalement, la seule qui ne voulait ni l'avouer, ni lui succomber.

La façon pensive avec laquelle il me contemplait la plupart du temps me donnait à penser qu'il s'était fait cette réflexion lui aussi. Il ne comprenait pas ce qui me retenait. Et parfois, j'en venais à ne plus comprendre moi aussi, car la facilité de cette vie semblait vouloir tout effacer dans son sillage.

Chapitre 12

Ma capacité à faire l'autruche, sur mes véritables problèmes, portait admirablement ses fruits. Le dimanche matin, je me réveillai donc d'une humeur très légère et pris l'Imative A avant qu'il n'en soit autrement.

J'étais enchantée à l'idée de revoir Fay et Allan, et je m'étais même autorisée à penser que Manoa pourrait nous accompagner. Il me suffisait de lui proposer et de le convaincre si nécessaire. J'imaginais difficilement ce que pourrait donner cette rencontre. Manoa était un véritable soleil. Sublime, qui emportait tout sur son passage et attirait tout vers lui. Du moins, c'était la vision – non des moindres – que j'avais de lui.

Mes amis avaient leur charme. Fay était à tomber, avec son regard fauve et son physique tout aussi racé, Allan aussi avec ses magnifiques yeux marron et son sourire communicatif. Mais pourraient-ils s'entendre ? Était-il possible qu'ils se connaissent ?

Et pourquoi avais-je ces légers et dérangeants scrupules à l'idée que Fay rencontre Manoa ? Peut-être parce que je la trouvais un milliard de fois plus intéressante, belle et intrigante que moi. Ce pourrait-il que Manoa en pense autant ? En quoi cela pourrait me desservir ? Il n'y avait pas d'avenir à l'intérêt que Manoa me portait et encore moins à celui que je lui portais.

Et, pouvais-je enfin cesser de me soucier de tout cela ? J'étais humaine et à force de le cacher, je commençais à l'oublier. Or, c'était le plus grand des dangers. M'oublier pour mieux me perdre.

Je portais une petite robe d'été bleu clair. Elle tombait en dessous de mes genoux et était élégamment ceinturée de noir à la taille. Son joli col carré et sa couleur éclatante me donnaient l'impression d'être une véritable citadine. Je pouvais mieux apprécier les agréments du vent tiède d'Olyméa dans cette tenue.

Pour m'en repaître, j'avais emporté mon déjeuner sur la terrasse. À vrai dire, j'y aurais bien passé ma vie, tant la vue de ces édifices en cascade était sublime. Je n'arrivais toujours pas à m'expliquer pourquoi je l'aimais tant. Ce n'était pas seulement une histoire d'esthétisme, même si les lieux me coupaient toujours le souffle, c'était

aussi cette impression de vie. Ce fourmillement, ce bruit constant de la populace qui se meut lentement. La vie était partout. Et j'aimais ça. Moi qui en avais tant besoin, depuis les tréfonds de mon corps qui manquait de vie et par toutes celles que j'avais perdues...

Alors que je dégustais mon petit déjeuner, en méditant encore sur mon amour des lieux, je reçus un message sur mon TS.

À ma grande surprise, il provenait de Zefryam Oreisha. C'était la première fois qu'il me contactait. Il voulait savoir si j'étais disponible aujourd'hui. Cela n'aurait pas dû me surprendre, mes réserves d'Imative A commençaient à s'épuiser et il avait promis de m'en fournir à nouveau. J'aurais même dû m'inquiéter de son silence. Mais ma tendance à ne vouloir prendre que le bon côté des choses, pour que la vie me soit douce, me faisait ignorer les dangers élémentaires.

Seuls mes cauchemars, la nuit, me rappelaient que j'étais minée et je me rendis compte que cette prise de contact me soulageait, même si une part de moi l'appréhendait. Je répliquai en quelques mots que j'étais libre durant la matinée, puisque je ne devais voir Fay et Allan que pour midi.

Il répondit aussitôt en me proposant un lieu et un horaire. J'allais devoir mettre à profit mes capacités d'orientation pour trouver l'endroit. Ou au moins, mes compétences en utilisation des navettes d'Opra. Même si j'avais osé le déranger, je ne pouvais pas demander à Manoa de m'accompagner. Ce qui allait se dire ne pouvait clairement pas être entendu par ses oreilles curieuses et néanmoins sagement écartées de la réalité. Comme j'aurais pourtant aimé tout lui dire !

Plus je passais du temps avec lui, plus j'étais naturelle, plus j'avais envie qu'il sache. Mais je ne savais pas encore vraiment pourquoi cela me tenait à cœur.

En parlant du loup... Il apparut sur la terrasse, fraîchement douché, ses épais cheveux noirs gouttaient légèrement sur sa nuque. Il s'étendit sur une chaise longue et m'accorda un sourire.

— Bien dormi Eléa ?

— Oui, et toi ?

Il fit une sorte de grimace qui détonnait franchement avec son teint resplendissant. Comment pouvait-on avoir mal dormi et avoir une peau aussi blanche, aussi lumineuse et des yeux si brillants ? En étant un hybride de haute lignée, assurément.

— Je vois Fay et Allan aujourd'hui, ce sont mes amis du Centre, répondis-je. Si tu es disponible, ça te dirait de les rencontrer ?

Alors que nous nous parlions souvent naturellement, cette requête me fit rougir. Pour le dissimuler, je laissai volontairement mes cheveux sombres tomber sur mon visage tandis que je me penchai pour avaler une dernière bouchée de mon déjeuner.

— Fay Sila et Allan Tessalius ? s'enquit-il.

— Tu les connais ? demandai-je surprise.

— Oui, la ville te semble petite quand tu y as passé trois cent ans.

J'avais encore du mal à réaliser qu'il avait cet âge. Comment pouvais-je communiquer avec quelqu'un de cet maturité ? Ne s'ennuyait-il pas avec moi ? Manoa avait à peine la trentaine physiquement. Parfois, la façon dont il parlait, tournait les choses ou manipulait les conversations me rappelait sa sagesse. Mais la plupart du temps, il ne me semblait pas bien différent de moi. Beaucoup de choses devaient m'échapper cependant.

— Et... tu ne les aimes pas ? osai-je demander devant son air sinistre.

La franchise était une marque de fabrique chez Manoa, je ne voyais pas pourquoi m'en priver de mon côté.

— Ce n'est pas le problème. J'ai autre chose de prévu aujourd'hui.

Son visage me parut triste. Aucune trace de son sourire malicieux habituel et même de la chaleur qu'il réservait à certains de nos échanges. Cela me fit mal au cœur un bref instant. J'imaginais ensuite que son entretien du jour l'angoissait peut-être. Après tout, je n'étais pas au fait de tout ce que faisait Manoa dans la vie. Je n'étais pas censée demeurer ici longtemps de toute façon et je ne comprenais pas encore grand-chose à son métier. Ce qui ne risquait pas de changer, puisque j'étais certaine de ne pas en avoir les capacités mentales.

D'ailleurs, Zefryam voulait peut-être me rencontrer pour me parler de ma prochaine « affectation ». L'idée de ne plus revoir Manoa se fraya une place dans mon esprit. Me traiterait-il avec la même indifférence que Fay et Allan si je parlais de son appartement ?

Je me sentis complètement idiote d'accorder un tel intérêt à son point de vue. Lui avait dû revoir ses exigences à la baisse en ce qui me concerne. Je n'étais bonne à rien ! Et il ne semblait pas en avoir conçu une grande tristesse durant ces derniers jours.

— D'accord, murmurai-je sobrement.

J'étais incapable de trouver quoi dire.

— Tu pars à quelle heure ? me demanda-t-il sombrement et sans me regarder.

Son humeur ne me plaisait pas du tout. Était-ce mon annonce du jour qui le rendait froid ? Était-il jaloux lui aussi ? Impossible. L'incrédulité de cette idée me fit répondre avec un peu de retard. Au point qu'il tourna ses yeux bleus impatients vers moi, ce qui me fit encore plus perdre mes moyens. J'étais prise en flagrant délit d'observation.

— Je ne vais pas tarder, me dépêchai-je de dire. Je ne les vois qu'à midi. Mais j'ai rendez-vous avec Zefryam juste avant.

— Ah bon ? s'étonna-t-il avec franchise. Il vient ici ?

— Non, il m'a donné une adresse.

— Oh.

Il semblait encore déçu. Il se gratta le sommet du crâne, puis il reprit avec cynisme :

— Ah, j'allais oublier... c'est parce que vous ne pouvez pas parler de tes fonctions de rebelle devant moi !

Je ris, il me regarda et se dérida un peu. Malgré tout, l'ambiance n'était pas aussi légère que d'habitude.

— Où est-ce ce rendez-vous ? Tu veux que je t'y accompagne ?

Je n'étais pas du tout à l'aise à l'idée de me déplacer toute seule dans Olyméa. Mais j'ignorais si j'avais le droit de lui demander son aide. Peut-être que Zefryam verrait cela comme une erreur tactique de ma part.

— Non, je ne veux pas t'ennuyer.

— Tu sais bien que ça ne m'ennuierait pas Eléa. Où est-ce ?

Je lui montrai le message où figurait l'adresse. Il regarda un très court instant.

— Je vois, il n'a pas choisi le grand luxe mais c'est Zef après tout ! Il fait toujours tout dans le pessimisme.

J'étais très surprise de l'entendre ainsi parler de l'azra qui m'impressionnait tant. Le seul azra que je connaissais d'ailleurs...

— Je t'accompagnerai en navette, reprit Manoa. Ensuite, je t'expliquerai. C'est très facile à trouver, rassure-toi.

— Merci, répondis-je sans oser argumenter pour refuser son aide.

En vérité, j'étais soulagée.

Il y avait de nombreuses questions qui me brûlaient les lèvres. Comment avait-il connu Fay et Allan ? Allan qui – soit dit en passant – était fort jeune (du même âge que moi) et qu'il n'avait donc pas forcément eu l'occasion de croiser. Pourquoi était-il revêche aujourd'hui ? Était-ce parce qu'il était préoccupé par quelque chose que j'ignorais ? Était-ce parce qu'il avait passé une mauvaise nuit ? Était-ce parce qu'il était jaloux de ma journée avec d'autres ?

Je souris toute seule en évoquant à nouveau cette idée. Comment pouvais-je concevoir qu'il jalouse Fay et Allan, alors que je lui avais précisément proposé de m'accompagner ? Il avait dû deviner le plaisir que j'avais en sa compagnie et il avait bien des raisons de ne pas le partager. J'étais insignifiante et décevante. Comme je ne cessais de m'en persuader, son intérêt résultait du mystère que j'incarnais. Rien d'autre. Ou peut-être pouvais-je ajouter qu'il était amusé et dépaycé par ma naïveté et ma gaucherie. Rien de plus en clair.

Nous ne parlâmes pas beaucoup tandis que nous nous rendions aux navettes. Je regrettais de ne pas avoir le toupet de lui poser les questions qui me taraudaient au sujet de nos « connaissances » communes. Mais j'étais presque certaine que ce manque de courage

révélaient mon désir de ne pas en connaître les réponses. C'était meilleur de penser qu'il n'aimait pas que je sois loin de lui. Après tout, il avait été déçu que mon entretien avec Zefryam ne se fasse pas chez nous.

Chez nous ?

Je commençais sincèrement à délirer. Une semaine suffisait pour se faire ! Comme il en avait fallu simplement deux pour qu'Allan et Fay deviennent mes « meilleurs » amis. J'étais folle. Je m'étais toujours efforcée de ne pas « trop » aimer les gens. Pour ne pas souffrir. C'était idiot mais c'était une résolution pour laquelle, paradoxalement, j'étais plutôt douée en tant qu'humaine. Depuis que j'étais arrivée ici, malgré les prédispositions incroyables que me conférait l'Imative A, je n'avais jamais été capable de ne pas m'attacher. Tout avait commencé avec Olyméa. Et l'affection pour mes collègues avait suivi, très naturellement.

Peut-être parce que quand je n'étais pas aimée, et quand je n'aimais pas, je ne me sentais pas exister. Aimer la ville de mes ennemis m'avait sauvée d'un sentiment de désespoir évident qui, Imative ou pas, aurait fini par me rattraper. Aimer mes « ennemis » était une suite logique.

— À quoi penses-tu Eléa ? demanda Manoa alors que nous étions assis dans la navette qui s'ébranla doucement.

Il venait de me montrer comment connecter mon TS avec l'écran indicateur des navettes. C'était un jeu d'enfant, même pour moi. Ensuite, j'étais restée pensive et silencieuse. Tant de choses se démenaient dans mon esprit, jour après jour, minute après minute, que je craignais parfois la folie. Regarder Manoa avait souvent le mérite de me calmer. Son visage délicat m'inspirait le calme que confère la fascination. Enfin, quand il ne s'évertuait pas à la détecter dans mes yeux. Quand il ne tachait pas non plus de me troubler.

— Je pense que tout est très compliqué, répondis-je finalement.

J'étais honnête. J'en avais besoin. Mais je ne pouvais rien dire de plus.

— Comment ça très compliqué ? Qu'est-ce qui est compliqué ?

Il était installé confortablement sur sa banquette, la tête légèrement renversée. Lorsque la navette passait par des endroits au-dessus du sol, la lumière éclatait tout autour de lui, y compris les châteaux et la fresque hors du temps qu'était Olyméa. Ce décor allait très bien à son apparence de dieu grec. Lui aussi était hors du temps.

— Vivre ici est compliqué pour moi. Et ce serait plus simple si je pouvais t'expliquer, murmurai-je.

Manoa réfléchit. Il devait chercher ses mots pour tenter de me piéger. Et je m'étais jetée moi-même dans ce piège. Quelle idiote !

— Tu aimerais pouvoir m'expliquer donc ?

— Oui.

— Tu aimerais pouvoir me dire qui tu es réellement ?

Oui, ce que je suis plutôt... mais ça n'est pas très différent.

— Oui, avouai-je sans le regarder.

Lui s'était penché et me regardait avec intérêt. Réveiller cet intérêt me plaisait. J'étais masochiste finalement. J'aimais déclencher son harcèlement.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Pourquoi... quoi ?

— Pourquoi as-tu envie de m'expliquer qui tu es réellement ?

Il souriait. Cela me plaisait de revoir le Manoa malicieux. Pendant un moment, je réfléchis à la manière dont j'allais lui répondre. Mais je me rendis compte que sa question était étrangement posée. Pour quelle raison ne me demandait-il pas ce que j'aurais voulu lui expliquer ? En quoi ce que je ressentais pouvait-il davantage l'intéresser ? Je fis machine arrière.

— Pourquoi me demandes-tu ça ? rétorquai-je.

— C'est toi qui as commencé Eléa. Tu me nargues sur des secrets que tu ne peux pas me révéler et ensuite tu t'irrites de me voir te poser des questions.

Je soupirai. Il avait complètement raison. Mon problème était que je me sentais bien avec lui, mais de tout évidence, je n'en avais pas le droit. Pas le droit d'être authentique à ce point.

— Tu as raison, répondis-je.

Il haussa les sourcils, surpris que j'abandonne si vite.

— Et donc ?

— J'aimerais pouvoir t'expliquer car il me pèse de devoir cacher des choses à mes amis, avouai-je avec courage, ne sachant pas du tout comment lui me considérerait.

— Je comprends Eléa, répondit-il au bout d'un instant, tu es quelqu'un qui se soucie des autres. C'est une des raisons pour laquelle je te trouve à part.

Je souris et il me sourit. Tout à coup, je ne savais plus tout à fait qui voulait faire dire quoi à l'autre. La navette s'arrêta.

Manoa m'avait déjà expliqué les grandes lignes du trajet à pied qui m'attendait. J'avais tout retenu et l'avait fait répéter plusieurs fois, mais je ne pus m'empêcher de ressentir une pointe d'angoisse. Marcher, seule, à Olyméa...

— Merci beaucoup de m'avoir accompagnée. Passe une bonne journée Manoa.

Je descendis de l'habitable avec précaution.

— Eléa, dit-il avant que je m'éloigne.

— Oui ?

— Cette robe te va à ravir, tu es très belle, sourit-il.

Ses yeux bleus étaient un peu tristes, mais son sourire était réel. Je

n'eus pas le temps de rougir longuement en guise de réponse car les portes de la navette se fermèrent et il fut emporté, immobile et souriant, dans le tunnel.

Je n'eus pas à marcher longtemps pour débarquer sur le lieu de mon rendez-vous. C'était une ruelle pavée et sinueuse, comme il y en avait des centaines à Olyméa. Particulièrement étroite cependant. Les murs étaient très hauts et ne me laissaient que peu d'espace pour contempler le ciel délicieusement bleu.

J'arrivai à l'adresse indiquée. Un panneau en bois, sur lequel étaient gravés les mots « Le puits sacré », confirma que j'étais à bon port. Je poussai la porte qui grinça. Je fus surprise par les lieux très rustiques qui m'attendaient. C'était un vieux bar où tout était en bois : des murs constitués de longs troncs horizontaux, aux tables et aux chaises. Il faisait sombre. Des bougies éclairaient le lieu. Pas la moindre trace de cadran ou de nouvelle technologie. À Olyméa je n'étais pas surprise de voir l'ancien et le récent se marier à merveille. Ici, tout était suranné.

Mes yeux n'étaient pas encore habitués à l'obscurité que le gérant m'apostropha avec discrétion, d'une voix très grave.

— Vous êtes Eléa ?

— Oui.

— Il vous attend là-bas.

Il pointa un doigt vers le fond de la taverne et reporta son attention sur son torchon et ses verres à essuyer.

J'hésitais un peu, puis mes yeux se firent un dessin plus précis des lieux. Les halos des bougies s'agrandirent à mesure que mes pupilles se dilataient. Il n'y avait personne. Hormis un homme, impeccable, vêtu d'un costume noir, sa peau blanche miroitant dans les ténèbres : Zefryam. Son apparence m'impressionnait. Bien sûr, Zefryam était très beau. Mais ça n'était pas ce qui me marquait le plus. C'était son port droit, gracieux, son immobilité, sa puissance. Son aura, peut-être, tout simplement ? Une énergie sourde qui me faisait presque frémir. C'était un azra et mon corps le sentait.

Je m'approchai. Son visage régulier se fendit d'un long sourire. À la différence de Manoa, qui avait souvent une apparence désinvolte et des cheveux épais savamment décoiffés, Zefryam était droit, digne et ses cheveux étaient parfaitement peignés. Le col noir remonté de son costume le rendait un peu effrayant même.

— Lisor ! Je suis heureux de te voir. Viens, assis-toi.

Peut-être voyait-il à quel point il m'impressionnait. Peut-être pas. Je lui obéis lentement, en me demandant ce que ma petite robe bleue pouvait bien donner dans ce lieu sombre, digne d'entretiens secrets illégaux. Et c'était tout à fait ce qu'était notre entrevue. J'étais une humaine, ma race seule faisait de moi une hors-la-loi. Mais pas pour

Zefryam qui semblait toujours délicatement enchanté par ma présence. Lui rappelais-je Adylie ? Il était difficile d'opposer la vieille femme ridée et revêche à ce visage limpide et lumineux, à cette jeunesse troublante car nimbée de maturité qu'avait Zefryam. Cela dit, il n'avait jamais vu ma grand-mère dans l'état que produit la vieillesse, c'était sûrement mieux ainsi.

Une fois en face lui, je m'efforçai de sourire, j'étais contente de le revoir aussi. Le fait de m'entendre appeler par mon prénom, mon vrai prénom, était à la fois un soulagement et une déchirure. J'étais tellement perdue. L'Imative, avec le temps, n'avait plus le mérite de m'aider à choisir mes pensées aussi bien. Était-ce son efficacité qui faiblissait ? Après tout, je tremblais régulièrement, ce qui me donnait à penser que c'était possible. Je présumais surtout que je m'étais habituée à la facilité et, qu'en contrepartie, je fournissais naturellement moins d'efforts.

— Comment vas-tu ? demanda doucement Zefryam.

— Bien, et vous ?

— Bien. Manoa veille-t-il correctement sur toi ?

— Oui, répondis-je avec ferveur.

— Je lui ai dit de ne pas te poser de questions, ajouta Zefryam, mais je réalise que cela ne correspond en rien à son caractère.

Je souris presque avec tendresse.

— C'est vrai, avouai-je.

— T'ennuie-t-il ?

Zefryam avait les sourcils froncés, sincèrement gêné par cet aspect des choses. Comme d'habitude, je le sentais triste. Était-ce ma compagnie qui lui rappelait trop ses échecs ou son état naturel ? Comment pouvait-on être triste en étant si puissant ? Si parfait ?

— Non, dis-je sans pouvoir m'empêcher de sourire encore. Il est très patient avec moi. Et même s'il me questionne, il me distrait.

Je baissai les yeux sur mes mains. Pouvais-je parler avec mon cœur ? Peu importait, j'en avais tellement besoin.

— Je suis très troublée d'être ici. Je ne suis pas à ma place. Je me sens à la fois comme une traîtresse et comme une intruse. Je n'ai pas l'impression de mériter votre aide et votre protection.

Zefryam posa ses mains sur les miennes, je relevai les yeux, il m'accorda un regard très paternel qui fit trembler imperceptiblement mon menton.

— Lisor, je suis tellement désolé de ce que tu as à vivre et à supporter. Tu n'es en rien une traîtresse. Tu as été projetée dans mon monde, parce que ta vie a été détruite par une guerre sur laquelle tu n'as aucune prise. Tu es la plus innocente des créatures de cette ville et peut-être de ce monde. Comment peux-tu te sentir intruse ? Tu es celle qui mérite le plus, en ces lieux, d'être protégée et nourrie. Tu l'as

mérité par ta souffrance et par le sang. Tes aïeux sont nés et morts ici. Toute leur vie, et davantage leur mort, fut la plus ignoble des injustices. Tu mérites ta place, tu mérites de respirer, de voir le soleil et de profiter d'une vie entre ces murailles, cette vie digne qu'ils n'ont pas eue.

Il baissa les yeux sur nos mains et serra mes doigts dans les siens. Il y avait une différence de pigmentation. Ma peau était blanche mais légèrement rosée. La sienne était plus limpide, plus parfaite, je n'apercevais pas le tracé de ses veines.

— Il y a de nombreux siècles, au tout début de l'ère des azras, reprit-il, les humains étaient leurs égaux. Du moins, ils les acceptaient et les aimaient pour certains. C'est ainsi que sont nés les hybrides. Tu sais, aussi puissants sommes-nous, les humains avaient beaucoup à nous apprendre. C'est souvent les êtres les plus faibles qui donnent les plus grandes leçons de courage. Il est facile d'être endurant et bon lorsque nous sommes force et suprématie. Mais quand le corps impose des limites... Il en ressort le meilleur ou le pire d'un être.

Ses yeux semblaient davantage étoilés, ou était-ce parce que des larmes commençaient à s'y loger ?

— Tu le sais Lisor, ta grand-mère m'a donné une belle leçon de vie. Je ne pourrai jamais l'oublier autant que je ne pourrai jamais me pardonner de n'avoir su lui offrir ce qu'elle méritait. Et s'il n'y avait eu que cela... J'ai causé tellement de torts... Alors je t'en prie, ne parle pas de ta culpabilité.

Il avait toujours ses mains autour des miennes, il souleva mes paumes et les regarda comme s'il voyait quelque chose de magnifique. Pourtant, mes doigts longs et fins me paraissaient fragiles et disharmonieux comparés à ses mains douces et solides, blanches comme celles d'un ange.

— Tu n'as pas de sang sur les mains, murmura-t-il. Tu es la pureté même. Je comprends que tu souffres d'être ici, si près de ceux qui ont commandité la mort de tes plus proches parents. Ce doit être atroce. Mais je suis certain que ta grand-mère, ou toute personne qui t'a aimée, serait comblée de te savoir à l'abri et en mesure de manger enfin à ta faim. Tu es innocente. Et tu n'as connu que la misère...

Des larmes tombèrent sur nos mains. C'était les miennes. Comme j'avais mal de ce qu'il disait. Comme imaginer les yeux de mes parents et d'Emmy sur moi me brisait. Oui, ils seraient rassurés que je puisse enfin respirer, que je puisse dormir sur mes deux oreilles pour la première fois de ma vie. Parce qu'ils étaient bons. Parce que leur cœur était grand. Parce qu'ils m'aimaient. Mais d'autres n'auraient pas leur tolérance. Beaucoup des humains que j'avais connus auraient préféré mourir plutôt que de respirer le même air que nos ennemis de nature.

— Je n'ai pas connu que la misère, murmurai-je en fermant

brèvement les yeux.

Je ne cherchais pas à retenir mes larmes. Il était bon de pleurer devant lui, car cette douleur, il la partageait. Et cela me soulageait tellement. Être moi-même. Dire ce que je pensais et ressentais, souffrir et les pleurer. Pleurer tous ceux que j'aimais. Pleurer sur ma culpabilité. Pleurer sur ce qui me tourmentait.

— J'ai aussi connu beaucoup d'amour, déclarai-je en relevant les yeux vers lui. Et ils me manquent...

Je ne sus pas finir ma phrase, parce qu'elle fut avalée par un sanglot. Je récupérai mes mains pour y plonger mon visage. Je reniflai pendant un moment. La taverne était plongée dans un silence serein, seulement habité par la rumeur de la ville à l'extérieur. Le tenancier ne venait pas vers nous, certainement informé qu'il ne fallait pas déranger cet entretien.

— Je sais, répondit Zefryam après avoir laissé un temps suffisant pour respecter mes larmes. Je sais que tu as été aimée. Je n'ai pas connu tes parents, mais je sais comme Adylie savait aimer.

Il y avait de la douleur dans sa voix et cette douleur me faisait tellement de bien. Ne pas être seule. Même si cet être était mon opposé, j'avais le sentiment que nous étions reliés parce ce que nous avions de plus précieux : le souvenir de force et d'amour laissé par d'autres humains.

— J'essaye de faire semblant, déclarai-je en reprenant mon souffle, j'essaye en permanence. Et souvent, j'arrive à oublier combien j'ai mal d'avoir perdu tous ceux que j'aimais et d'avoir vu tout ce que j'ai vu. Mais quand je prends conscience que je suis tombée dans l'apaisement qu'est l'oubli, j'ai mal d'avoir osé me détendre.

— Tu es vivante Lisor, répondit-il d'une voix sage. Ta grand-mère a choisi de te sauver toi. Pas son fils, pas une autre personne. Toi. Elle voulait que tu sois un jour ici. Eux sont morts. Si tu devais mourir, ne souhaiterais-tu pas que la personne qui te survive vive en paix ? Qu'elle puisse respirer et continuer ? La vie est un concept confus pour nous les azras qui sommes éternels... Mais chez les humains, elle est un cadeau. Tu as reçu ce cadeau lorsque ta mère t'a mise au monde et une nouvelle fois quand Adylie t'a donné l'Imative. Ta souffrance est légitime et ne s'effacera pas aisément... Seulement, pleure-t-on sur un cadeau ? N'a-t-on pas le devoir de le célébrer ?

Il reprit mes mains et plongea ses yeux de nuits étoilés dans les miens.

— Lisor, quand tu es arrivée, tu m'as rappelé l'essentiel et tu m'as tant aidé. Il y a cinquante ans, j'ai mis beaucoup de temps à comprendre que je me trompais au sujet des humains et j'ai eu trop peu de temps pour faire machine arrière. Ta grand-mère est passée comme une étoile filante dans ma vie et ensuite... Ensuite, j'ai eu ces

cinq décennies pour comprendre et souffrir de l'ampleur de mes erreurs. Puis, tu es arrivée, avec l'espoir et toute la pureté qui te caractérisent. Voilà pourquoi tu as été un cadeau pour – je n'oserais pas dire pour ma possible rédemption – mais au moins pour me donner l'occasion de reprendre le combat que j'ai perdu. Je ne veux pas que tu pleures Lisor. Je veux que tu sois heureuse. Sois-le pour tous ceux qui n'ont guère pu l'être.

Très émue, je répondis en tâchant de maîtriser les tremblements de ma voix.

— Mais il y a que... quand je vous ai rencontré à Opra, je vous ai demandé si des humains étaient encore en vie, je ne me suis pas trop attardée sur la question, car j'avais trop peur de la réponse. Vous sembliez plutôt catégorique. Or, quand les protecteurs m'ont trouvée, ils ont vaguement dit qu'il y avait encore des humains vivants dans le périmètre. Cela m'a servi. Je me suis nourrie de cette pensée pour respirer et continuer à me battre. Je crois avoir vu ma meilleure amie mourir, mais une part de moi, une part qui ne veut pas se taire, croit qu'elle vit encore. Et si j'avais la confirmation qu'elle est morte, cela ferait s'éteindre cette part de moi. Et en s'éteignant, je crains que cette part emporterait tout ce qui reste de moi.

Je repris mon souffle, soulagée d'avoir su parler, mais meurtrie à l'infini de mettre des mots sur ma douleur. Je pensais à Emmy souvent. Elle alimentait mes cauchemars mais je faisais tout pour le nier lorsque j'étais consciente. Elle était le deuil le plus souterrain et permanent de mon âme.

— Elle me manque, elle me manque trop. Je ne peux pas...

Je m'étais remise à pleurer.

Zefryam prit légèrement du recul, il avait lâché mes mains et son visage était un masque de tristesse. Figé, immaculé et parfait.

— Je suis désolé Lisor.

Je relevai les yeux.

— Pitié, murmurai-je. Dites-moi qu'il y a un espoir.

Il reprit sa respiration et posa à nouveau ses mains sur les miennes. Je sentis alors une onde de chaleur parcourir mon corps jusqu'à gagner mon cœur dont le rythme désordonné s'apaisa soudainement un peu.

— D'après les renseignements que j'ai eus, il n'y a plus d'humains. Ton groupe était l'un des derniers. Mais il n'est pas impossible que certains soient passés entre les mailles du filet. Après tout, tu as bien réussi, pourquoi pas ton amie.

Il serra à nouveau précieusement mes doigts et la chaleur que ses mots avaient distillée dans mon cœur se répandit plus amplement.

— Si l'espoir t'aide à respirer Lisor, alors n'abandonne jamais. Il y a un vieil adage chez les humains qui prétend que l'espoir fait vivre,

alors vis Lisor.

La tiédeur sembla se disperser dans toute mes veines. Je me sentais apaisée. Je respirais à nouveau plus lentement. Emmy était en bien meilleure santé que moi et Bastien était intelligent. Peut-être n'était-ce pas les cheveux d'Emmy dans cette fameuse prairie. Peut-être m'étais-je trompée. Peut-être vivait-elle encore. Elle m'avait toujours paru plus forte et plus organisée que moi. Sa vie entière prenait toujours une tournure plus aisée que la mienne. Elle ne pouvait décemment pas être morte. Je résistais à cette idée. L'autorisation de Zefryam à espérer était comme un baume sur mon cœur. Ou bien était-ce une capacité propre aux azras ? Ces êtres étaient puissants et j'étais certaine que j'ignorais de nombreuses choses à leur sujet.

— J'aimerais pouvoir lancer des recherches et connaître la situation de ton amie, reprit Zefryam. Mais cela m'est impossible pour le moment. L'urgence est de te protéger. Te souviens-tu, lors de notre rencontre, des projets que j'avais pour toi ? Je voulais te trouver une place sécurisée hors de ces murs. Pardonne-moi d'être si long, mais je n'ai pas cessé d'œuvrer en ce sens. Malheureusement, il me faut du temps pour effacer les preuves qui t'entourent et davantage pour évincer les doutes. Il me faut des outils et des alliés. J'en fais ma priorité depuis que j'ai appris ta présence en ces lieux.

— Merci, murmurai-je. Merci...

J'étais encore trop émue pour parler.

— J'ai pour toi une maison, au-delà des murailles, en pleine forêt. Je sais que ta grand-mère aurait aimé ce lieu. Elle parlait souvent d'une vie plus proche de la nature. C'était son rêve. Qu'elle a obtenu d'une certaine façon. Même si...

Même s'il aurait aimé en faire partie.... Je me demandais comment ma grand-mère avait réussi à quitter cette ville et, plus particulièrement, cet être superbe et amoureux, pour une vie de fugues et de misère. Mais elle avait un enfant, et sans doute n'avais-je pas les cartes en main pour comprendre l'amour d'une mère envers sa progéniture. Cela valait sûrement tous les sacrifices.

— Quoi qu'il en soit, reprit mon protecteur, j'ignore si cette retraite serait la meilleure solution pour te protéger mais elle me semble déjà meilleure que ta vie à Opra. L'important est de te sortir d'Olyméa. Et de le faire avec une adresse qui suffira à brouiller les pistes.

— Attendez, des gens me soupçonnent ? demandai-je en redescendant soudainement sur terre.

Mes pensées étaient encore toutes à mes drames mais il y avait aussi ce présent. Mon drame n'était pas fini. Olyméa pouvait, aussi bien qu'elle m'avait nourrie, se retourner contre moi. Et ma question me parut stupide ; des soupçons, je n'avais fait qu'en éveiller dès mon arrivée. Tous les employés d'Opra qui avaient entendu parler de moi,

auraient pu le confirmer, tout comme Manoa d'ailleurs. Une enquête aurait vite fait lever le voile sur ma maigre couverture. La peur reprit son cours habituel dans mon esprit.

— Pas toi, déclara Zefryam. Tu as de toute évidence été vite considérée comme une ancienne esclave, ce genre de situation arrive souvent et cela te protège. C'est moi qu'on soupçonne. Je te l'ai dit, depuis ces événements, il y a cinquante ans, j'ai été éjecté du Conseil des azras et je fais l'objet d'un certain contrôle. Tant que personne ne fait de lien précis entre nous deux, tu ne risques rien.

— Pourtant... vous êtes ici, avec moi..., ce n'est pas dangereux ?

— Je suis connu pour avoir des amis parmi toutes les classes de la société. Si certains te prennent pour une ancienne esclave et voient que j'ai voulu favoriser ta situation, ils penseront que cela correspond à mon caractère, puisque je l'ai déjà fait. Voilà pourquoi, je me suis autorisé à t'accompagner à Opra, puis à te rencontrer ici. Mais, mieux vaut être discrets et très prudents. Une simple erreur pourrait...

— Causer ma mort ?

— J'allais dire mettre ta vie en péril mais ça n'est pas si différent. Lisor, j'ai réfléchi à tout et je ne vois pas de faille dans mon plan. Alors, même si cela peut paraître hypocrite de ma part, je t'en prie, sois apaisée et fais-moi confiance.

— Je vous fais confiance. Et je vous remercie d'avoir apaisé ma conscience mais... je vois que la vôtre ne l'est pas du tout. Vous prétendez que je suis une sorte de moyen pour vous racheter et ensuite, j'apprends que vous avez l'habitude d'aider les gens. Les humains ne sont pas la seule race qui a besoin d'aide. Les hybrides aussi et je vois que vous l'avez compris. Vous êtes quelqu'un de bien Zefryam. Je ne suis personne, rien, pour en juger. Mais j'en ai vraiment le sentiment.

— Au contraire Lisor, tu es la mieux placée pour me juger, toi, l'unique descendante d'un peuple que j'ai massacré.

— Vous n'avez massacré personne, vous vous êtes trompé.

Il sourit et baissa les yeux.

— Non Lisor, j'avais la seringue entre les mains, c'est moi qui ai tué chacun de tes ancêtres.

— Vous faisiez erreur sur les humains et scientifiquement. Mais vous avez changé.

— Il est étonnant que tu sois capable de donner l'absolution à quelqu'un qui ne le mérite pas et que tu te refuses le même traitement, à toi, qui es l'innocence incarnée.

Je ris, un rire triste, mais un rire tout de même qui me surprit.

— Je ne suis pas l'innocence incarnée. En tout cas, je peux vous retourner le compliment. Vous êtes un azra et vous avez l'humilité de reconnaître vos erreurs. Plus encore, vous culpabilisez pour des actes

que les autres azras trouvent tout à fait normaux. Je trouve ça admirable.

Il me regarda avec estime et j'en fis de même. Cela me pansait davantage le cœur. Je n'étais pas seule. Comme c'était bon de ne pas être seule.

Zefryam s'intéressa tout à coup à sa veste et, d'un geste élégant, sortit un objet d'une poche. Il s'agissait d'une petite boîte conçue dans une matière argentée.

Il y avait un cadran dessus, il tapota sur ce dernier puis posa la boîte sur la table, juste devant moi.

— Pose ton index sur ce boîtier, il sera synchronisé avec ton empreinte digitale et ne pourra être ouvert que par toi. Tu n'auras plus aucune autre manipulation à faire.

J'obéis, il y eut un déclic. Zefryam tapota encore le cadran fluorescent de la boîte puis me la rendit.

— Tu peux l'essayer.

Je posai à nouveau mon doigt et, sans plus de bruit qu'une expiration, le couvercle de la boîte glissa, révélant une fiole qui abritait un liquide bleu. L'Imative A.

— J'ai pu le re-séquencer grâce à l'échantillon que tu m'as donné. Cela n'a pas été simple car tout mon matériel a été détruit. Y compris celui qui me permettait de soigner tes congénères autrefois. J'ai cru comprendre que ta santé n'était pas bonne...

— Effectivement, avouai-je en redressant les yeux.

Le couvercle se referma de lui-même au bout d'un instant.

— Je crois que j'ai une maladie. J'ai un nerf infecté à la jambe droite depuis que je suis enfant, mais son état a empiré récemment. Sans compter que mon cœur... j'imagine qu'il n'est pas en bon état. Mon corps tout entier a été trop éprouvé. Je me suis traînée comme une loque toute ma vie. Depuis que je consomme l'Imative, c'est différent. Mais il y a...

J'avancai une main vers le milieu de la table, au même instant, un tremblement parcourut mes doigts. Ce n'était pas un hasard bien commode, cela arrivait dorénavant presque tout le temps.

— Oui, j'ai remarqué, fit Zefryam. L'Imative A ne soigne pas, il endort la douleur et force le corps à donner le meilleur sans contrepartie. Il est dangereux pour la santé.

Il semblait particulièrement inquiet. Je déglutis difficilement.

— Pour être honnête, mon état était déjà préoccupant avant que je n'arrive. Je présume qu'il a dû empirer sous Imative.

— Oui, rétorqua-t-il à contrecœur. Je vais tâcher de trouver du matériel pour te soigner. Voilà qui rend ton départ encore plus urgent.

Cela m'attristait profondément sans que je veuille m'avouer pourquoi.

— Je ne vais pas avoir une longue espérance de vie n'est-ce pas ? Je veux dire... pour une humaine...

Zefryam ne semblait pas avoir envie de répondre à cela, je repris :

— Peut-être que si ma vie est mise en danger, on pourrait tenter la formule sur moi.

Son visage devint froid.

— Lisor, je te l'ai déjà dit. La formule AZ a tué tous tes ancêtres. Elle en fera tout autant sur toi, et plus efficacement puisque tu es déjà très affaiblie.

— C'est juste que je ne veux pas mourir... comme ça... lâchement. Je veux mourir en tâchant de changer quelque chose.

— Ta présence change déjà beaucoup de choses ici. Sois-en certaine. Quant à ta mort, je vais tout faire pour l'éviter, quelle qu'en soit la raison, alors n'en parle plus.

Son ton était ferme. J'étais sûre qu'il essayait de se persuader tout autant qu'il me persuadait moi. Même s'il était un azra âgé de plus de huit cent ans, il me faisait tout de même régulièrement penser à un être humain. Meilleur qu'à peu près tous ceux que j'avais connus. Il avait des émotions. Certains humains, de seulement quelques décennies de plus que moi, semblaient ne plus en avoir. Peut-être que Zefryam devait cela à sa jeunesse éternelle.

Éternelle. Il avait évoqué ce sujet durant notre conversation mais mon émoi m'avait empêché de relever cette incroyable information. Malgré toutes les longues explications d'Allan, je n'avais jamais réalisé que les azras étaient complètement soustraits aux affres du temps.

— Donc les azras ne meurent pas ? demandai-je.

La surprise se marqua brièvement sur le visage de Zefryam mais il sembla apprécier que je change de sujet.

— Non, nous ne vieillissons pas. Du moins, pas en deux mille ans, mais nous n'avons pas d'azras plus âgés pour prouver le contraire.

Il me fallut un instant pour digérer la nouvelle.

— Je croyais que vous aviez à peu près la même longévité que les hybrides, ou peut-être simplement le double... Ils vivent pratiquement mille ans si j'ai bien compris... mais vous...

— Le processus de vieillissement rattrape les hybrides vers les cinq cent ans et s'accélérent en fin de vie. Logiquement, un tel processus ne nous attend pas en tant qu'azra. Les travaux du Professeur Wang, le concepteur des azras, consistaient à créer des êtres éternels. L'objet de sa première thèse était « réparer le génome ». Notre génétique se veut donc presque parfaite. Nous ne vieillissons pas. Étonnement, les enfants issus de la reproduction entre un humain et un azra, c'est à dire les hybrides, ont hérité d'une grande longévité, mais pas de l'éternité. Les hybrides n'ont qu'une partie de la génétique des azras, l'autre partie est humaine bien que cela diffère selon les individus.

C'est regrettable, car cela assoit davantage la suprématie des azras aux détriments des hybrides. N'hésite pas à faire des recherches sur le Réseau, l'histoire de notre race y est racontée.

— En effet, je vais le faire, je suis idiot de ne pas y avoir pensé plus tôt. C'est incroyable ! Donc vous êtes immortels ?

— Non, nous pouvons être tués. Même si nos capacités nous protègent efficacement en général. Nous sommes éternels, pas immortels.

Voilà une notable différence pour moi qui n'était rien du tout. Je souris.

— Je comprends pourquoi la notion de vie est étrange pour vous. Moi je vis et je meurs en un battement de cil et vous... vous vivez toujours.

J'eus l'impression d'être une feuille d'automne tout à coup qui virevoltait vers le sol et sa décomposition prochaine.

— Toi, tu es la vie. Tu es pure et tu es peut-être la seule de ton espèce. Tu as énormément de valeur Lisor. Bien plus que tu ne le penses.

— Mon espèce est en passe de disparaître parce qu'elle est haïe et considérée comme dégénérée par votre peuple. Je ne suis précieuse pour personne.

— Ton peuple a été exterminé parce qu'il représentait une menace, pas pour sa dégénérescence. Les choses sont beaucoup plus compliquées que tu ne le penses Lisor. Et je ne peux malheureusement pas t'en dire davantage. Je ne peux pas encombrer ton esprit de spéculations alors que tu as besoin de te concentrer sur ton bien-être.

Il se pencha vers moi et me regarda avec ferveur.

— Tu dois te reposer Lisor, prendre soin de toi. Simplement te sentir bien, cela m'aidera à te guérir. Je vais contacter Manoa pour qu'il baisse tes heures de travail. Tu dois absolument prendre du repos. À cause de l'Imative ton corps ne peut plus te dire qu'il est fatigué. Mais tu finiras par faire des malaises – dans le meilleur des cas – si tu pousses trop, ta couverture sera vite compromise. C'est donc très important que tu lèves le pied.

Je voulus protester, mais je ne trouvais pas d'argument. Je savais qu'il disait vrai et cela m'effrayait. Je le pensais si prodigieux, capable de créer des formules magiques comme l'Imative, que je n'avais pas douté de sa capacité à me guérir. Mais que je veuille me l'avouer ou non, j'étais consciente de la gravité de mon cas, qui l'était même pour lui.

— Lisor, tu dois vivre, vivre pour ceux de tes semblables qui sont morts ici. Vivre et vivre bien. C'est ton combat.

Je me mordis la lèvre, me rappelant de la promesse faite à ma grand-mère et à Emmy.

— Oui, dis-je dans un souffle.
— Te reposer fait partie du combat. Alors promets-moi que tu vas t'y atteler.

— D'accord, je le promets.

Zefryam sembla se détendre un peu.

— Je vais tâcher de faire vite pour te mettre en sécurité. Mais cela pourra prendre encore quelques jours ou semaines. Je te tiendrai au courant.

Il regarda son TS.

— Bien, il est temps que je te libère. Mieux vaut que tu sortes avant moi. Tu sais comment rentrer ?

Le temps avait passé sans que j'en prenne conscience et l'heure de mon prochain « rendez-vous » approchait. J'avais l'adresse du restaurant, celui où nous avions mangé ensemble le dimanche précédent, dans mon TS. Retrouver les navettes serait un jeu d'enfant.

— Oui, merci... merci pour tout Zefryam.

— Merci à toi Lisor. Sois prudente et pas un mot de cette conversation à qui que ce soit. Pour te protéger et les protéger.

Il se doutait de mon amitié pour les êtres qui m'entouraient et de mon désir de me confier.

— D'accord. Au revoir Zefryam.

— Au revoir Lisor.

Nous nous regardâmes un instant avec cette belle estime qui était née entre nous.

Je quittai la taverne sombre sans même apercevoir la présence du gérant. Le bâtiment était peut-être fermé aux clients spécialement pour nous aujourd'hui. Il devait avoir toute confiance en Zefryam et vice-versa, car ce qui s'était dit ici, aurait pu signer mon arrêt de mort et engendrer bien des soucis à mon protecteur.

Le soleil m'éblouit lorsque j'arrivai dehors. Je me sentais à peu près bien. Zefryam avait un peu guéri mon cœur. Par ses mots ou par ses pouvoirs d'azra, peut-être un peu des deux. Toutefois, j'étais affaiblie par la tempête émotionnelle que j'avais laissée déferler en lui parlant.

Je me rendis compte que marcher seule dans la rue me faisait du bien. J'avais besoin de reprendre contenance avant de revoir Fay et Allan.

Chapitre 13

Arrivée non loin de notre lieu de rendez-vous, je pris conscience d'avoir parcouru machinalement la majorité du chemin. J'étais plongée dans mes pensées, dans mes souvenirs, dans mes émotions. En clair, dans tout ce qu'avait pu réveiller cette conversation. À tel point que je n'avais pas prêté attention au fait que je me promenais seule dans Olyméa. Moi, l'humaine.

C'était assez amusant à bien y réfléchir ou, tout au moins, ironique. Zefryam avait raison sur certains points, mais même les plus éblouissantes capacités d'azra n'auraient pas pu me sortir de la tête la plupart de mes doutes et de mes peurs. Même s'il m'avait beaucoup rassurée, je ne me sentais toujours pas à ma place.

— Eléa !

J'étais à quelques pâtés de maisons de notre restaurant, du moins, d'après ce qu'indiquait mon TS. Marcher parmi les hybrides comme l'une d'entre eux avait été très naturel finalement. Je me tournai vers ce que j'avais reconnu être la voix d'Allan.

Il parcourut les quelques mètres qui nous séparaient avec un immense sourire et me prit dans ses bras. Fay nous rejoignit très vite, elle souriait. Bien qu'elle était moins chaleureuse que son acolyte, elle semblait plutôt contente de me voir.

— Comment vas-tu ? demanda Allan en me lâchant.

Il m'inspecta des pieds à la tête.

— Je vois que ta nouvelle vie te réussit ! Tu ressembles à une hybride de haute lignée dans cette tenue !

Je lui souris. Le soleil resplendissait, il était proche de midi. Je n'avais pas besoin de regarder mon TS pour m'en assurer, les odeurs des restaurants alentours le confirmaient aisément. Ce qui déclenchait mon appétit d'ogresse habituel.

— Merci ! Je vais bien, tu as raison. Et vous deux, comment allez-vous ?

— Bien, répondit Fay.

— Nous avons pas mal de choses à te raconter, décréta Allan.

Nous marchâmes d'un commun accord vers notre restaurant. Mes amis prétendirent que c'était idiot de nous rendre au même endroit ;

j'avais toute la ville à découvrir ! Mais j'insistai pour que nous gardions notre itinéraire. J'avais trop faim pour aller ailleurs et j'avais aussi besoin de repères, d'habitudes. Les retrouver faisait partie de ce tableau rassurant que je m'étais constitué tant bien que mal depuis mon arrivée.

Un instant plus tard, nous étions autour de la même table que la semaine précédente. Elle était disposée sur une large terrasse au bord d'un lac qui pétillait doucement. Nombre de restaurants se situaient en bordure de l'eau. Tout comme celui où j'avais mangé avec Manoa le soir de mon arrivée à Opra. Tout cela remontait à une semaine et pourtant, j'avais le sentiment qu'un siècle s'était écoulé. Les choses étaient différentes depuis ce premier repas avec lui. J'appréhendais encore ma vie à Opra ce jour-là, désormais, j'étais plutôt rassurée. Je me sentais bien avec Manoa, un peu trop bien d'ailleurs...

Mes amis me questionnèrent sur ce sujet et je m'évertuai à être évasive avec juste ce qu'il faut d'authenticité pour ne pas leur mettre la puce à l'oreille.

— Tout va bien, mon binôme est très sympa. Il est patient car je suis un véritable boulet, vous me connaissez...

— Non, je ne trouve pas. Pourquoi dis-tu ça ?

— Allan, tu sais parfaitement, qu'à mon arrivée au Centre, j'ai retardé toute notre équipe de travail.

Il ouvrit la bouche, prêt à me défendre, mais le souvenir de ma prestation au travail à la chaîne dut le rattraper car il ne sut pas argumenter. Je regardai Fay brièvement et nous rîmes tous les trois.

— Bon et vous, alors, racontez-moi ! Il y a du nouveau d'après ce que tu m'as dit ? demandai-je à Allan.

Une serveuse apporta nos plats, ce qui laissa le temps à Allan et Fay d'échanger un regard. De toute évidence, Fay n'avait pas envie de s'exprimer. Elle semblait plutôt paisible. Mais c'était Fay, ses émotions ne perçaient pas facilement. Néanmoins, je discernais que quelque chose clochait, sans savoir quoi exactement. Cela me rappelait qu'une tristesse siégeait en moi depuis ma conversation avec Zefryam, sans que je puisse mettre le doigt dessus.

— En effet, déclara Allan, il y a du changement. Fay a reçu une visite cette semaine.

— Ah bon, de qui ? répondis-je la bouche pleine.

J'étais très curieuse mais je ne pouvais pas résister à mon assiette. Allan regarda Fay, comme s'il estimait que l'explication lui revenait, elle soupira et reposa sa fourchette qu'elle tripotait nonchalamment jusqu'alors.

— La fondatrice de ma lignée est venue au Centre, répondit Fay.

— La... quoi ? demandai-je. Vous oubliez que je ne suis pas du genre très au courant des choses ici...

Allan rit et m'expliqua :

— On appelle fondateur ou fondatrice l'azra qui est à l'origine d'une lignée. Pour ma part, par exemple, je ne connais pas mon fondateur. Fay la connaît... et pour cause, ce n'est pas n'importe qui...

Fay soupira comme si ça l'était pour elle. Mais Allan semblait étonnamment excité par le sujet.

— Ma fondatrice est un membre du Conseil, déclara Fay d'un ton neutre.

— Marion Sila ! s'exclama Allan. Tu imagines, toi ? Non bien sûr, tu ne connais pas les membres du Conseil. Marion fait partie des sept membres du Conseil qui dirigent Olyméa. J'ignorais que Fay était sa dernière descendante.

Vu la tête que faisait Allan, cela devait être impressionnant.

— Fay s'était bien gardée de nous le dire, renchérit-il en lui donnant un coup de coude, mais j'étais avec elle quand Marion l'a interpellée dans un couloir, elle n'a donc pas pu me le cacher. Ensuite, elles sont parties parler dans la chambre de Fay.

— Alors, ta fondatrice, une azra, est venue te parler là, au Centre ? demandai-je très intrigué.

— Oui, soupira Fay en picorant dans son assiette.

— Et... ? Je peux en savoir davantage ou c'est trop personnel ?

Et si cette azra avait appris quelque chose sur moi ? Zefryam semblait craindre les membres du Conseil dont il avait été banni... Mais je ne pouvais pas tout ramener à moi. Allan paraissait trop heureux pour que quelque chose de néfaste se soit déroulé.

— En fait, répondit Fay, Marion veut que je vienne vivre à la Cour.

— Quoi ? Et pourquoi ?

Allan était aux anges mais c'était loin d'être le cas de Fay.

— Je suis sa dernière descendante, comme te l'a dit Allan. En général, les descendants d'une lignée comme la mienne vivent tous à la Cour. Mais Marion n'a jamais rien exigé de moi. Sauf qu'elle a besoin de mon aide concernant certaines intrigues et puis... je présume qu'elle aimerait que je songe à faire un bon mariage.

J'en restai bouche bée. J'avais oublié que dans cet univers moderne et futuriste, il restait une sorte de monarchie à contenter. Je ne voyais pas Fay, belle et rebelle comme elle était, se fondre dans un tel milieu cependant.

— Alors, tu as dit oui ?

— Je ne voulais pas, mais peu importe... Que je sois là-bas ou au Centre... Au final, il n'y pas de grande différence. Marion m'a toujours respectée, j'ai pensé que je pouvais faire un effort pour lui faire plaisir... Cela dit, je lui ai demandé une faveur moi aussi...

Le sourire d'Allan s'agrandit.

— Quoi donc ?

Là, j'étais vraiment très curieuse.

— J'ai dit que j'acceptais de venir à la Cour à la condition qu'Allan puisse y aller également. Ou qu'il puisse être muté à Opra ou dans n'importe quelle entreprise qu'il souhaitera.

— Oh ! C'est vrai ? m'enthousiasmai-je

— Oui, c'est ce qu'elle a fait, reprit Allan tout naturellement aux anges, et Marion a accepté ! Éléa, je vais quitter le Centre !

— Ah, mais c'est génial, pourquoi vous ne m'avez pas dit ça plus tôt ? Pourquoi ne pas m'avoir appelée ?

J'étais ravie pour eux. Carrément enthousiaste pour Allan !

— On voulait te dire tout ça de vive voix.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire, Allan ?

— Pour l'instant, je ne sais pas. C'est très généreux de la part de Fay. J'ai toujours rêvé d'être musicien mais je veux pouvoir faire les choses dans l'ordre. Mon premier désir était d'être injecteur, donc je vais commencer par là. Je vais demander une place au programme des binômes d'Opra. Et on verra si la fondatrice de Fay peut vraiment m'aider.

— C'est génial ! À une semaine près, on aurait pu être en binôme ! m'exclamai-je en imaginant tout le stress que cela m'aurait épargné.

J'avais posé la main sur le poignet d'Allan, sincèrement heureuse pour lui, lorsque je me rendis compte de ce que je venais de dire. Je rougis, et je remarquai qu'Allan aussi. Maintenant, je savais ce que travailler en binôme impliquait...

— Enfin, je veux dire...

J'ignorais comment rattraper ça. Fay se mit à rire, très amusée par la situation.

— C'est vrai que c'est bien dommage, déclara-t-elle. Vous avez raté une occasion.

Je la fusillai du regard.

— Donc, tu penses te trouver un époux à la Cour ? ripostai-je.

Elle abandonna son petit sourire contre un soupir et me lança un regard entendu.

— Changeons de sujet voulez-vous ? répondit-elle.

Fay se mit à parler des nouveaux arrivants au Centre, ce qui rendit aussitôt Allan loquace. Suffisamment pour que tous les sujets gênants soient écartés pour un moment.

J'avais un grand plaisir à écouter mes amis de nouveau. Les entendre parler du Centre, des gens que j'avais pu y croiser, et de ce lieu, à la fois sommaire et rassurant, me plaisait. Je ne pouvais pas dire pour autant que travailler là-bas me manquait. Pas du tout, le travail à la chaîne c'était tout bonnement horrible. Mais le fait d'avoir des souvenirs en commun avec eux, des hybrides, était extraordinaire à mes yeux.

Nous mangeâmes très lentement, riant et tâchant de n'aborder que des sujets légers. Aucun d'eux ne me posa de questions qui auraient pu me mettre dans l'embarras et je trouvais cela adorable de leur part. Même si je les intriguais, ils me respectaient et me faisaient confiance.

Lorsque nous quittâmes le restaurant, Olyméa s'avéra aussi éblouissante que d'habitude. Les citoyens étaient nombreux à fouler le pavé en cette belle journée, et je remarquai même une splendide calèche blanche remonter une ruelle.

— Elle va sûrement au palais des azras, m'expliqua Fay devant mon doigt tendu qui l'indiquait avec enthousiasme.

— Tu y es souvent allée ? lui demandai-je.

— À une période, j'y vivais.

Allan, qui marchait tant bien que mal à côté de nous, dut jouer des coudes parmi la foule pour pouvoir mieux écouter Fay. Lui aussi était intrigué par le passé de notre amie. Je n'étais pas la seule finalement à avoir des secrets. En observant la calèche remonter une longue allée, verrouillée par plusieurs portails qui s'ouvraient sur son passage, je compris que cette Cité devait en être remplie.

— Comment c'était ? demandai-je à Fay puisqu'elle rechignait à développer ses réponses.

— Plutôt bien, au premier abord. Ensuite, c'est une Cour comme celle de toutes les Royautés. Même si c'est un Conseil qui domine, c'est un peu comme si nous avions sept rois au lieu de deux. Les intrigues et les manipulations sont monnaie courante. Cela ne m'a pas séduite longtemps.

Fay était franche et blasée, je ne la voyais pas jouer les péronnelles parmi les grands d'Olyméa. Même si j'ignorais comment les choses pouvaient se dérouler là-bas, dans ce palais où je ne mettrai, de toute façon, jamais les pieds.

— Et ta... fondatrice est une des reines... ?

— Oui, en quelque sorte.

Nous quittâmes la rue surpeuplée que nous empruntions, pour une étroite ruelle qui sinuait entre plusieurs domaines imposants. De tels passages étaient courants à Olyméa. Des brins d'herbes poussaient entre les cailloux, le mur de pierre à ma droite était surmonté de lierre et troué de longues fenêtres à tréteaux. Une jeune femme vêtue d'une longue robe de soie parcourait le sentier en sens inverse. Son aspect se mariait à merveille avec l'ambiance médiévale des lieux.

Cela faisait quelques minutes que nous nous promenions ainsi sans but. La ville sentait bon et l'agitation permanente était un délice des yeux et des sens. Mais je n'étais pas certaine que mes amis s'en félicitaient autant que moi. Je n'osais plus poser de questions à Fay dont le visage s'était refermé à mesure que nous parlions de la Cour

des azras.

— Qu'est-ce que vous aimeriez faire, cet après-midi ? leur demandai-je finalement.

— Peu importe, dit Fay.

— Non pas « peu importe », vous devez me dire ce que vous aimez faire à Olyméa, répliquai-je. Ce que vous faites pour vous distraire.

— C'est plutôt à toi de nous dire ce que tu veux faire, décréta Allan, tu es nouvelle ici.

— Je veux savoir à quoi vous vous adonnez habituellement.

— Moi, j'aime bien aller dans un bar sur l'eau. Il y a souvent des groupes intéressants qui s'y produisent.

— Ah ! Voilà qui a l'air sympa ! Et toi Fay, ça te tente ?

— Oui, pourquoi pas.

Elle n'avait pas l'air très enthousiaste. C'était habituel chez elle mais ça commençait à m'énerver. Cette fille, très belle, descendait d'une des familles les plus prestigieuses de la ville. Elle avait le monde à ses pieds. Pour preuve, elle pouvait demander des choses à l'une des dirigeantes d'Olyméa et les obtenir. Pourquoi fallait-il qu'elle soit si triste et blasée ?

— Toi Fay, qu'est-ce qui te distrait ? Je veux vraiment savoir !

Elle sembla amusée par mon ton déterminé.

— Il y a bien un endroit où j'aime aller... Mais je ne suis pas sûre que ça vous plaise.

Allan et moi échangeâmes un regard, nous étions tous deux résolus à en savoir plus sur elle.

— Bien sûr que si, allons-y ! répondis-je.

Dix minutes plus tard, nous pénétrâmes dans un immense bâtiment circulaire. Tout était grand dans cette mégapole, je n'étais pas surprise par les dimensions, mais c'est l'ambiance qui me laissa perplexe. Dès notre entrée, mes yeux furent attirés par un immense hologramme qui siégeait sur une plateforme ronde au milieu du hall. Il s'agissait d'une femme à l'expression peu engageante, son visage parfait et ses cheveux de feu, détonnant avec sa tenue de combat. Elle serrait les poings et manipulait tour à tour un carquois, une épée et d'autres armes pour lesquelles je n'avais pas de nom.

Un immense écran au fond du hall indiquait sobrement « Bienvenue à Duels ».

L'ambiance n'était pas à la danse ou un petit groupe de musique sur l'eau... Ici, on venait pour combattre. Tous les pans de murs étaient tapissés de postes où des hologrammes à taille humaine attendaient qu'on vienne les défier ou étaient déjà en cours de combat. Les clients passaient leur TS devant un capteur situé près de chaque poste, choisissaient leur combattant et devaient sûrement payer de la même

façon.

Je me tournai vers Allan, il avait l'air aussi ahuri que moi, à cela près qu'il portait des yeux d'enfant émerveillés sur les lieux. Fay se tourna vers moi avec un air de défi.

— C'est ici que je viens me relaxer, chantonna-t-elle.

— Te... relaxer ?

— Je t'avais prévenue que ça ne te plairait pas forcément ! s'amusa-t-elle.

— Je n'ai pas dit ça !

Il fallait parler fort car une musique électrique et le bruit des combats raisonnaient dans toute la salle.

— Mais je ne comprends pas trop comment on peut se battre contre des hologrammes, ajoutai-je.

— Viens (elle prit ma main et me dirigea vers un poste) tu veux essayer ?

— Euh...

J'observai l'hologramme en face de moi, c'était un homme conçu informatiquement mais incroyablement réaliste. Il me regardait avec provocation et serrait les poings.

Je secouai la tête.

— Non, je... montre-moi plutôt.

Elle rit. Au moins elle s'amusait, ce qui était une première.

Elle pointa son TS sur la borne toute proche et se mit à pianoter pour choisir son combattant et payer. À mesure qu'elle cherchait qui combattre, l'hologramme à taille humaine changeait de forme, faisant défiler plusieurs types d'hommes et de femmes aux carrures différentes. Elle arrêta son choix sur une espèce de mastodonte qui faisait au moins deux mètres.

« Vous avez choisi le niveau 10 » scanda une voix placide depuis l'appareil.

La zone de combat était un cercle de trois mètres sur trois. Des parois en métal séparaient chaque espace. Je me plaçai avec Allan hors du cercle mais suffisamment proche pour pouvoir observer Fay.

— C'est simple, c'est comme combattre un adversaire immatériel, expliqua cette dernière. S'il me touche, il gagne des points, si je le touche, c'est moi qui en gagne. On ne peut pas être blessé. Il s'agit plus d'adresse et de rapidité, même si la puissance du mouvement est également détectée.

Elle se plaça juste devant l'hologramme. Elle semblait toute petite comparée à lui et il me fallut prendre un peu plus de recul pour mieux observer les deux combattants. Aucun des joueurs qui nous entouraient n'avait choisi un adversaire de cette taille, et certains clients s'arrêtèrent pour regarder.

Allan n'avait plus dit un mot depuis son arrivée ; il était fasciné et

attendait avec impatience que le combat commence.

— Je suis prête, déclara Fay.

Son adversaire informatique poussa un grognement en guise de réponse et se pencha brièvement pour la saluer. Une musique angoissante sortit du port où elle avait programmé son combat. J'étais un peu effrayée par l'ambiance et je me sentais très honteuse d'être aussi chochotte.

Le mastodonte se rua sur Fay, elle l'esquiva d'un mouvement rapide et gracieux. Les genoux fléchis, Fay se mouvait comme une tigresse en pleine chasse. Un sourire de plaisir cruel sur son visage, je ne l'avais jamais vue si rayonnante. Ses cheveux en bataille et son corps parfait, racé, dans sa tenue du Centre, la rendaient aussi fascinante que terrifiante.

Son hologramme n'était pas qu'une brute, le niveau dix était sûrement le plus haut niveau, car en plus de son imposante stature, il était réfléchi et savait éviter les coups. Malgré tout, le poids présumé du personnage était pris en compte et cela le retardait dans ses mouvements. Fay courait, se déplaçait et fatiguait son adversaire qui imitait à la perfection l'essoufflement et la colère d'un véritable être vivant.

À plusieurs reprises, elle lança des coups de poing et des coups de pied avec une adresse qui me laissa sans voix. À chaque fois qu'elle « touchait » l'hologramme, des chiffres bleus apparaissaient à l'endroit de l'impact, pour signifier les points qu'elle avait gagnés. Alors qu'elle venait de frapper en pleine tête son ennemi qui perdit l'équilibre un instant, ce dernier voulu se rattraper à Fay. Sa main toucha le bras de cette dernière qui, prise par surprise, ne vit pas l'autre poing s'abattre sur son flanc. Il y eut un bruit d'avertissement et, sur la main de l'hologramme, des chiffres rouges marquèrent les points qu'elle venait de perdre.

Fay n'avait rien bien sûr, puisqu'il n'était pas matériel. La poigne de son ennemi ne pouvait pas la maintenir mais sa main restait « accrochée » au bras de Fay qui avait du mal à s'en dégager. Elle recula mais le mastodonte la suivit et tenta de la frapper à nouveau de l'autre poing. C'était la première fois qu'il dominait la situation et nous retenions tous notre souffle. Elle leva finalement la jambe, avec une souplesse et une puissance qui me désarçonnèrent, pour l'envoyer dans le visage de l'adversaire.

Comme escompté, celui-ci lâcha prise et Fay se rua sur lui. Elle le couvrit de coups de poing et de coups de pied jusqu'à l'amener en bordure du cercle de combat. Elle faisait des pirouettes sur elle-même pour mieux s'abattre sur lui comme une tornade dévastatrice. Son visage n'était que colère et satisfaction dans le déchaînement. Alors que son ennemi, à moitié à terre, tenta désespérément de se laisser

tomber sur elle pour la repousser, Fay l'esquiva en un salto arrière qui me fit prononcer un « oh » de surprise. Ensuite, elle revint dans le combat en bondissant sur son adversaire qui, assommé par plusieurs coups successifs, fut ratatiné à terre.

La voix informatique décréta « Victoire », et Allan et les quelques personnes autour, applaudirent. Fay, magnifique, les cheveux plus désordonnés que jamais et les yeux étincelants, se tourna vers nous. Elle avait un grand sourire. Moi, j'étais trop estomaquée par sa prestation pour bouger.

— Tu veux essayer ? demanda-t-elle tandis que les gens s'éloignaient.

Je fis « non » de la tête.

Elle rit. Allan était déjà en train de choisir un nouvel adversaire et Fay se tourna vers lui pour le conseiller.

Je n'avais jamais pensé que l'art du combat pouvait être aussi séduisant. L'habileté de Fay, sa rapidité, tous ses mouvements, rappelaient une danse et incarnaient un hymne à la beauté et à la souplesse. C'était un jeu qui devait la défouler, elle qui débordait de force et d'énergie. Quelque part, j'aurais vraiment aimé essayer, enfin, sûrement avec un niveau bien inférieur à celui qu'elle avait choisi. Mais je ne m'en sentais pas l'énergie. D'une part, l'Imative m'aidait de moins en moins bien, d'autre part, le combat revêtait un tout autre sens à mes yeux. Quand j'étais petite, dans notre petit village de fortune, où j'avais connu une certaine paix auprès de miens, nous avions appris quelques mouvements de défense. Mon père avait tenu à ce que nous nous y conformions et cela m'amusait beaucoup. Les autres adultes disaient que c'était inutile, à quoi bon savoir se défendre contre des êtres qui avaient des armes et un corps supérieurs aux nôtres ?

À l'époque, je n'avais pas prêté attention à ce qu'ils disaient et j'avais beaucoup ri en m'entraînant avec mes amis. J'avais enfoui ce souvenir, car par la suite, nous n'avions plus été que des bêtes traqués sans l'espoir de pouvoir seulement nous défendre un jour. Et tout s'était achevé par la tuerie des miens.

Le combat était un jeu pour les hybrides. Pour moi, c'était un luxe que je n'avais jamais pu m'offrir. Mais aussi de la violence gratuite.

Alors qu'Allan commençait à combattre, sous les recommandations de Fay, je m'efforçais de ravalier mes stupides larmes. Pourquoi fallait-il qu'à chaque bon moment auprès d'eux, mon passé me rappelle à quel point j'étais différente ?

J'essayai de retrouver mon naturel en observant les combats suivants comme un jeu et en encourageant mes amis. Allan ne se débrouillait pas si mal et Fay s'amusait beaucoup à le conseiller. Ils choisirent même de faire un combat à deux adversaires, ce qui

réduisait la place mais épiçait le jeu. J'avais retrouvé mon allant lorsque nous quittâmes Duels, bien que mes amis s'attristèrent de ne pas m'avoir vu « jouer ».

— Je suis une poule mouillée, que voulez-vous, soupirai-je.

— Pas du tout, tu es juste trop gentille pour faire du mal à qui que ce soit, même à un hologramme, déclara Fay en me prenant le bras.

Elle était détendue et souriante, ce qui m'étonnait et me satisfaisait. Nous déambulâmes dans les rues, le soleil commençait lentement à décliner, et avec tout ce sport, mes amis avaient faim. Moi aussi d'ailleurs, il était inutile que je me dépense pour réveiller mon appétit...

Nous décidâmes de casser la croûte dans le bar sur l'eau qu'aimait Allan. Le décor était somptueux. C'était un navire de pirate à moitié coulé dans un lac entouré d'une végétation luxuriante. Tous les décors ainsi que les déguisements des serveurs rappelaient la piraterie. Nous nous installâmes à une table proche des lattes en bois – ou dans un matériau qui l'imitait à merveille – qui baignaient dans l'eau. J'apercevais de petits poissons nager en surface. Nous commandâmes un repas, il était encore tôt pour manger mais, puisque mes comparses étaient décidés à se nourrir, je n'allais pas les freiner. Fay s'absenta pour aller aux toilettes.

J'en profitai pour poser les questions qui me taraudaient à Allan.

— Alors ! Tu dois être tellement heureux ! Fay te considère comme un véritable ami pour avoir parlé de toi à sa fondatrice.

Allan se fendit d'un grand sourire.

— Oui, je suis très heureux. Et c'est à toi que je le dois.

— À moi ?

— Sans toi, Fay n'aurait jamais appris à me connaître. Mais j'imagine que c'est plus pour faire enrager sa fondatrice que par amitié qu'elle a voulu me pistonner.

— Quoi ? Pourquoi ?

Allan réfléchit un instant.

— En trois semaines, Fay ne peut pas me considérer comme son meilleur ami, c'est évident.

En trois semaines, je considérais Allan comme mon meilleur ami, mais j'avais une vie sociale très limitée, ça n'était donc pas surprenant.

— Et pourquoi pas ? rétorquai-je. Elle a l'air plutôt solitaire. Tu es adorable. Et je ne vois pas en quoi cela pourrait faire enrager sa fondatrice.

— Tu es gentille... mais si, je t'assure, je suis le dernier descendant d'une lignée très pauvre. Le simple fait d'entrer dans le palais serait un scandale. Certains étudiants se voient offrir l'opportunité de visiter le palais à la fin de leurs études. Mais moi, je n'ai pas pu, tellement ma lignée a mauvaise réputation.

— Je suis désolée, je ne savais pas.

— Ça n'a pas d'importance, ne t'en fais pas. Reste que Fay aime provoquer ce milieu et je ne vais pas m'en plaindre puisque ça me sert. Je réfléchis un court instant.

— Pourquoi crois-tu que Fay soit venue travailler au Centre ? De toute évidence, elle n'a pas besoin d'argent. Elle pourrait ne pas travailler et profiter d'une des meilleures places dans cette ville...

— Pour les mêmes raisons qu'elle a voulu m'aider. Par rébellion, je présume. Et puis, je me demande si elle ne fuyait pas quelque chose. Je me dis que son manque d'entrain général est peut-être le signe qu'elle a beaucoup souffert. Peut-être que nous ne connaissons pas la vraie Fay, peut-être que nous connaissons juste ce qui reste d'elle après ce qui lui est arrivé. Reste à savoir quoi.

Allan m'impressionnait. Parfois, il me faisait vraiment penser à un adolescent, qu'il n'était pas si loin d'être. Puis, à d'autres moments, je le trouvais sage, agréable et intelligent. C'était un plaisir d'être en sa compagnie. Tout était simple et vrai avec lui.

— Hum, tu as sûrement raison... j'en conclus que tu n'as pas pu réaborder le sujet avec elle ?

— Non, je suis prudent. Ce qu'elle m'offre est déjà incroyable, je ne vais pas prendre de risque.

Fay nous rejoignit quelques secondes plus tard, coupant court à notre échange. Elle semblait d'assez bonne humeur et j'étais heureuse d'y être pour quelque chose. Eh bien oui ! C'était moi qui avait proposé qu'elle choisisse la distraction de l'après-midi. J'étais, de plus, très satisfaite qu'elle ait pu partager ce moment avec Allan.

— Où as-tu appris à te battre comme ça ? demandai-je au cours du repas d'un ton désinvolte.

— Le combat c'est ma passion, j'ai suivi un cursus d'arts martiaux.

— Génial ! fit Allan. Tu as fait combien de cursus ?

— Trois.

— Quel courage !

Il se tourna vers moi.

— Chaque cursus peut aller de deux à dix ans. Fay a dû terminer ses études à cinquante ans.

— J'étais obligée, soupira-t-elle, si ça n'avait tenu qu'à moi, je serais sortie bien plus tôt ! Mais j'ai voulu faire plaisir à ma fondatrice. Ceci dit, j'ai choisi des cursus que j'aimais.

— Attendez... je croyais que vous arrêtiez les études à vingt ans ! intervins-je.

— Oui, le cursus obligatoire se termine à vingt ans, m'expliqua Allan. Mais pour les familles aisées, on peut continuer beaucoup plus longtemps. Certains étudient jusqu'à plus de cent ans. Je présume que, quand on vient d'une famille de la noblesse, comme Fay, il est d'usage

de faire au moins trois ou quatre cursus supplémentaires.

— Oui... Heureusement j'en garde un assez bon souvenir, déclara Fay étonnement nostalgique.

Ces êtres vivaient mille ans... Pourquoi se presser dans ses études ? Je les comprenais. J'imaginai avec envie tout ce qu'ils étaient en mesure d'apprendre dans cette ville sans âge. Ce berceau culturel dirigé par des êtres somptueux...

L'après-midi s'étirait mollement. Le sol du restaurant craquait à chaque fois qu'un client ou qu'un serveur le foulait. J'avais même l'impression que le bâtiment tanguait faiblement. Des cordages crissaient à chaque brise. J'étais certaine que toute cette ambiance était savamment réfléchie pour nous donner l'impression d'être en vacances dans une crique. Ce décor me plaisait, j'en oubliais presque que j'étais à Olyméa. Alors que nous devisions et mangions sans nous presser, un groupe de musiciens s'installa sur ce que j'avais pris pour une sorte de vieux radeau posé sur l'eau, à quelques mètres de nous, et qui s'avéra être une scène parfaite.

La musique commença et je fus surprise. Je n'avais pas eu l'occasion d'écouter beaucoup de musique au cours de ma courte vie. Je redoutais d'avoir le même mal être qu'au Duel, la distraction favorite de Fay – qui ne me réussissait pas de toute évidence. Mais ce ne fut pas le cas. Les notes et l'ambiance rehaussèrent mon moral aussitôt.

Allan se leva, me tendit la main. Je secouai la tête.

— Je danse si Fay danse, déclarai-je.

À ma plus grande surprise, la dénommée se leva sans se faire prier. Allan et moi échangeâmes un sourire complice. Nous avons réussi à divertir la morne Fay brillamment aujourd'hui.

Comme il fallait s'y attendre, Fay dansait aussi bien qu'elle se battait. Toujours aussi belle, le désordre de ses cheveux ne faisait qu'aggraver la nonchalance sensuelle de ses mouvements. Allan rit en voyant que je n'osais pas trop me lancer, ayant moi-même compté sur le refus de Fay. Alors, il me saisit la main et me fit tourner. Notre danse ne ressemblait à rien mais, bientôt, j'oubliai tout et le laissai me guider. Je tournais, riais et explorais la sensation de liberté que confère un peu de laisser-aller.

Voilà longtemps qu'il n'y avait pas eu d'endorphine dans mon corps et je me demandais vaguement si les conséquences seraient bonnes ou mauvaises.

En attendant, j'appréciais grandement cet instant de liberté, entre rire et plaisir.

Il était deux heures du matin lorsque je rentrai à l'appartement. Il me sembla ne jamais m'être autant amusée. Je ne m'étais pas autorisée à boire de l'alcool, et pourtant ! Je ressentais encore dans tous mes

membres l'ivresse laissée par un trop plein d'allégresse. C'était délicieux de retrouver son lit avec dans le cœur et le corps, des résidus de joie. J'étais sûre de découvrir cela et pour rien au monde je n'aurais écumée ma mémoire afin de le démentir.

L'appartement était faiblement éclairé par les lueurs de la ville. Je pris soin de ne pas allumer les spots, afin d'éviter de réveiller mon hôte. Je me dirigeai à pas feutrés vers ma chambre. Lorsque je contournai le canapé, j'entendis un gémissement. Je me mordis la lèvre, dans l'espoir de ne pas l'avoir réveillé.

— Tu es là ? demanda Manoa d'une voix éraillée.

Je m'arrêtai net, comme prise en faute, mes chaussures en main. Je me retournai pour le découvrir allongé de tout son long dans le canapé. L'un de ses bras était plié sous sa tête, l'autre pendait jusqu'au sol. Il y avait quelque chose dans sa main restée ouverte. Mais l'insuffisante luminosité m'empêchait de voir de quoi il s'agissait.

— Oh pardon Manoa, je t'ai réveillé ?

— Non... Éléa, il faut que tu m'aides, répondit-il d'une voix faible.

Je fus aussitôt paniquée.

— Qu'est-ce qui se passe ?! Je... aïe !

Je venais de me prendre les pieds dans un carton situé au pied du canapé et qui m'avait presque fait perdre l'équilibre.

— Éléa... gémit Manoa.

— Oui, je suis là, tu es malade ?

Je m'accroupis près du sofa et réalisai à quel point j'étais près de lui. Mes yeux commençaient à s'être habitués au faible éclairage. Les lumières que filtrait la baie vitrée dansaient sur le visage parfait de Manoa. Il y avait néanmoins une sorte de grimace de douleur collée sur sa figure. Il semblait complètement vidé de ses forces. Lorsqu'il me vit si proche, il tenta de lever la main vers mon visage ou quelque chose d'approchant, mais il semblait trop lessivé ou éméché pour bien viser.

— Éléa, tu es magnifique..., murmura-t-il.

— Manoa, tu es soûl ?

Il rit. Mais son rire se tut rapidement, faute d'énergie.

— Non, non..., répondit-il encore amusé. J'ai juste besoin d'un DB.

— Un quoi ?

— Un Désinhibant.

Il indiqua le fameux carton d'un geste évasif.

Je tendis le bras vers ce dernier, l'attrapai et jugeai du contenu par moi-même.

— Tu as pris des produits d'Opra ? demandai-je.

Plusieurs des boîtes qu'il contenait semblaient avoir été déchiquetées sans préambule. J'en portai une à hauteur de mes yeux, l'inclinant pour capter la lumière d'un rayon de lune.

Je ne connaissais pas ce produit mais il était semblable à tous ceux que vendait Opra. Je lus les indications au dos de la boîte tant bien que mal :

« Pour que la vie soit plus simple, plus douce, pour que plus rien ne compte hormis l'instant, vous vous sentirez grisé et plus léger. »

Puis les effets secondaires : *« sentiments dépressifs, malaise, troubles de la vision, vomissement, altération du rythme cardiaque, perte de connaissance... »*

Je posai à nouveau les yeux sur Manoa et maintenant que son hilarité était passée, il semblait complètement abattu. Une tristesse sans nom embuait ses yeux.

Acclimatée au manque de lumière, je vis ce qu'il avait entre ses doigts inertes.

— Une seringue ?

— Ça va plus vite pour se l'injecter et ça ne laisse pas de trace, contrairement au TS qui enregistre toutes les injections, m'expliqua Manoa d'une voix atone en regardant dans le vague.

— Tu fais ça souvent ?

— À peu près toutes les nuits.

Il tourna son beau visage triste vers moi.

— Comment était-t-elle ? murmura-t-il doucement.

— Qui ça ? demandai-je effarée.

— Fay.

Je fronçai les sourcils, ne comprenant pas où il voulait en venir. Il ne semblait pas s'intéresser à elle ce matin. Pourquoi... ?

Puis tout à coup, les connexions se firent dans mon esprit. Fay avait toujours savamment évité Manoa, y compris le jour de ma rencontre avec lui, devant Opra, où elle avait incontestablement fui. Puis, ce matin, c'était lui qui s'était montré évasif.

Désormais qu'il était sous substance, la vérité franchissait ses lèvres tout aussi bien que la tristesse remontait dans ses yeux.

Une tristesse qui m'était très familière. J'avais déjà vu cette déception, cette lassitude envers la vie, je l'avais vue dans le regard d'une autre personne : Fay. Toujours Fay.

Je tournai la tête vers Manoa, qui était suffisamment déconnecté de la réalité pour ne pas se vexer de mes réflexions intérieures. D'ailleurs, son regard était vide, ou seulement gorgé d'une profonde amertume, la seule ancre qui le rattachait au présent.

J'eus la certitude, en cet instant, que je pouvais lui poser toutes les questions que je désirais et en obtenir les réponses.

Mais ce n'était pas ma seule certitude...

— Manoa ?

— Hum...

— Tu étais avec Fay, n'est-ce pas, avant mon arrivée ? Je veux dire,

vous étiez en binôme ?

Il tourna la tête lentement vers moi. Sa tristesse était soudain si poignante que je me sentis prête à pleurer. Ses yeux disaient tout ce que des mots ne pouvaient dire. Elle avait été son binôme et même tellement plus que cela pour lui. J'en étais tout à coup certaine.

— Oui. Fay et moi avons été en binôme pendant trente ans, répondit-il sombrement.

Chapitre 14

Ce n'était pas tout à fait un choc. Mais ça n'en était pas loin. De nombreuses émotions, allant de la tristesse à la colère, et arborant des nuances que je ne comprenais pas tout à fait, s'abattirent en moi. Mais je pris soin de tout repousser en bloc. J'allais remettre à plus tard mon analyse intérieure. Si les saletés de produits qu'avait ingérées Manoa agissaient sur lui comme un sérum de vérité, je devais en profiter. Et tant pis si ma méthode était discutable. À deux heures du matin, une bonne part de ma conscience dormait profondément.

— Pendant trente ans... ? repris-je donc.

— Oui, trente ans, soupira-t-il. Je sais que c'est très peu mais cela a suffi à ce que je tombe amoureux d'elle.

Je déglutis difficilement.

— Non, trente ans ce n'est pas rien, murmurai-je atterré.

Mes parents n'avaient pas eu autant de temps. Et je n'étais même pas sûre d'atteindre un jour cet âge.

Il me regarda. Il n'était pas vraiment là. Ou bien n'y avait-il de présent au contraire que le vrai Manoa, celui qui avait souffert et ne cachait plus rien de lui. Malgré cela, et peut-être à cause de cela, ses yeux étaient superbes. Ici, avec si peu de lumière, ils étaient argent, comme deux flaques prêtes à déborder. Cela projetait une aura lumineuse sur toute sa figure aux traits parfaits. C'était très beau. Très triste.

— Peu importe. Car aujourd'hui, elle me hait, déclara-t-il.

Sa douleur, sa confiance, son expression d'ange déchu... tout cela réuni, me fendit l'âme. Je me mordis la lèvre pour ne pas pleurer.

— Il faut... il faut que j'en reprenne un autre, déclara-t-il en essayant de bouger. Je ne me sens pas bien.

Je me redressai pour l'en empêcher.

— Pas question, je ne tiens pas à ce que tu fasses un coma.

— Non, tout ira bien, s'il te plaît, supplia-t-il.

Une fine pellicule de transpiration venait d'apparaître sur son front.

— Tu es accro, réalisai-je avec une grande tristesse. Tu es si malheureux. Je l'avais senti, mais je n'avais pas deviné à quel point.

— Juste un seul Eléa, je n'ai pas la force de le faire moi-même.

J'attrapai la main qu'il tendait vers moi et la posai sur son ventre.

— Voilà qui prouve que tu en as assez pris pour ce soir. Explique-moi plutôt pourquoi tu prétends que Fay te déteste...

Il regarda ailleurs, reprit son souffle lentement.

— Parce que je lui ai fait du mal.

— Sois plus précis.

— Nous étions en binôme. Tout allait bien.

Un sourire aérien passa sur son visage.

— Fay était... Comment la décrire ? Je ne peux pas. Je ne saurais pas par quoi commencer. Elle était parfaite.

Je me mordis la lèvre. Je trouvais déjà Fay stupéfiante. J'imaginai qu'une version plus heureuse d'elle devait être telle qu'il la décrivait : parfaite. Cela m'emplissait à la fois de tendresse et de douleur.

— Continue, murmurai-je.

— Elle a décidé de partir. Peut-être parce qu'elle a compris qu'elle ne m'aimait pas comme je l'aimais... Peut-être parce que je l'étouffais... ou peut-être en aimait-elle déjà un autre... Je l'ignore. Reste qu'elle a tout de suite accepté un nouveau binôme. Et ça n'était pas n'importe qui. C'était James. Mon meilleur ami.

— James Loynan ? m'étonnai-je.

— Oui.

Il me fallut un instant pour que cette information me monte au cerveau. C'était mon superviseur au Centre, c'était lui qui avait demandé à Fay de me protéger. Voilà un nouveau lien qui s'expliquait.

— Le meilleur dans tout ça, c'est qu'elle l'a aimé tout de suite. Ce qu'elle n'avait pu me donner en trente ans, elle le lui a donné tout de suite.

— Comment sais-tu ça ?

— Parce qu'ils se sont fiancés à peine quelques mois plus tard.

— Oh... Donc tu m'as complètement menti quand tu m'as dit qu'il était logique que les binômes couchent ensemble, que ça ne faisait de mal à personne. En réalité, les sentiments sont un problème, répliquai-je légèrement acerbe.

— Bien sûr que je t'ai menti, répondit-il comme un automate. Je te voulais, j'aurais dit n'importe quoi pour t'avoir.

— D'accord, nous y reviendrons. Et donc, que s'est-il passé ensuite ? Ils ne se sont pas mariés de toute évidence.

Il y eut un sourire triste et malsain sur le visage de Manoa, mais ses yeux étaient toujours déconnectés de la réalité.

— J'ai veillé à ce que ça n'arrive pas, répondit-il. Je ne l'ai pas fait de façon consciente mais cela revient au même. J'étais anéanti. C'est là que j'ai commencé à prendre beaucoup de DB.

— Je vois...

— Au travail, on m'a mis devant un ultimatum : soit je me faisais préparer un Amnésiant pour oublier Fay, soit je quittais mon poste. J'ai accepté qu'on me prépare l'Amnésiant, j'ai répondu à toutes les questions mais j'ai exigé qu'on me donne l'Amnésiant sous forme de seringue. Soi-disant par souci de liberté. En réalité, c'était un moyen de rendre invérifiable son absorption. Car je ne comptais pas me l'injecter. Je ne pouvais pas l'oublier.

Il reprit sa respiration, l'air passa difficilement dans sa gorge, sa cage thoracique était écrasée par la souffrance.

— Je ne voulais pas oublier Fay. Je ne voulais pas oublier les meilleurs souvenirs de ma vie.

Ma tristesse s'aggravait à mesure que je découvrais la profondeur de la sienne. Outre la jalousie, que je ne pouvais nier, j'avais mal pour lui. Je n'aimais pas, je dé-tes-tais, voir Manoa dans cet état. Même si cela le rendait encore plus beau à mes yeux.

— Je comprends, murmurai-je tristement.

— Sachant que j'étais dans un sale état, James est venu me voir. Il m'a alors raconté sa version de l'histoire... À ses débuts à Opra, James avait cliqué sur le profil de Fay. Mais la base de données avait finalement placé cette dernière en binôme avec moi. Par mon intermédiaire, James était devenu simplement ami avec Fay. Puis, des années plus tard, lorsqu'elle demanda à changer de binôme, Opra lui attribua James cette fois. Il refusa dans un premier temps, par égard pour moi. Mais Fay insista pour qu'ils soient en binôme simplement en tant qu'amis. Elle n'avait pas la force de redémarrer une relation, même essentiellement physique, mais pas davantage la force de se retrouver seule et isolée. James accepta. Sauf que les sentiments vinrent malgré eux. Et quelques mois plus tard, ils étaient sûrs d'être faits l'un pour l'autre.

Il marqua une pause. Il semblait faible et je vis que ses doigts tremblaient.

— Après m'avoir raconté toute cette histoire, James m'a demandé de prendre mon Amnésiant. Il m'a dit que c'était la meilleure chose à faire pour guérir d'elle. C'est là que j'ai commis un acte que je ne pourrais jamais me pardonner. J'étais en rage contre lui, alors, j'ai fait semblant. J'ai préparé la seringue et je l'ai approchée de ma gorge... mais, à la dernière minute, je l'ai plantée dans son cou...

— Oh ! Qu'est-ce que ça a fait ?

— Il a perdu connaissance, comme cela arrive après l'injection d'un produit si puissant. Sauf que recevoir l'Amnésiant conçu pour quelqu'un d'autre est très mauvais, cela peut endommager la mémoire. J'étais paniqué, James était d'abord calme sur le sol, puis il a convulsé. Alors j'ai appelé le seul azra scientifique en qui j'avais confiance : Zefryam. Il est venu. Il a sauvé James. Mais ce dernier a

gardé des séquelles. Il a oublié certaines choses, notamment concernant Fay. Et Zefryam n'a pas réussi à lui rendre la mémoire.

— Oh, c'est terrible, murmurai-je ébahie.

— Ce que j'avais fait était grave. J'aurais pu être condamné par la loi pour cela. Mais James a supplié Zefryam de ne rien dire. Et Fay, bien que très en colère contre moi, a gardé le secret. Tout a changé. James aimait toujours Fay je présume, mais il a décidé de tout arrêter entre eux. Il n'était plus le même après l'injection. Le temps lui a rendu des souvenirs, mais quelque chose était différent chez lui. Puis, il m'a confié que, selon lui, ce n'était pas sa mémoire qui était en cause. Il estimait qu'épouser la femme dont était amoureux son meilleur ami était une trahison. Il en prenait conscience désormais. Fay a fait une véritable crise d'hystérie, un jour où, lui et moi, nous nous étions retrouvés pour parler.

— Je vois...

— Elle m'a traité d'égoïste et de monstre, et elle a ajouté que James était le pire lâche qu'elle n'ait jamais rencontré. Puis elle a claqué la porte.

Il ferma les yeux et inspira profondément.

— C'est la dernière fois que je lui ai parlé. Le temps a passé et j'ai demandé à James d'épouser Fay. Je lui ai dit qu'elle avait raison, que je n'avais pas le droit d'interférer entre eux. Sauf que Fay ne voulait plus de lui. Et puis James... James avait changé de toute façon. Il était devenu muet et distant avec tout le monde.

Il est vrai que James n'était pas un bout-en-train. Et Fay... sa tristesse, sa lassitude envers la vie, tout s'expliquait désormais.

— Fay pouvait continuer à être injectrice ou même retourner à la Cour d'où elle venait, reprit Manoa. Mais elle a préféré opter pour le Centre. J'imagine qu'elle voulait aller dans un endroit où elle ne connaîtrait personne et, si cela pouvait choquer la noblesse, c'était tant mieux. Mais James s'inquiétait pour elle. Alors il a demandé à avoir un poste au Centre. Je présume qu'ils ont repris des relations cordiales mais je ne crois pas qu'il se soit à nouveau passé quelque chose entre eux.

— En effet, murmurai-je. D'après ce que j'ai vu quand je suis arrivée, Fay était assez distante par rapport à lui. Cela dit, elle a quand même accepté de veiller sur moi quand il le lui a demandé.

— Ils s'aiment Eléa, murmura-t-il, ou ils s'aimaient et j'ai tout détruit.

Il me regarda avec ses yeux brillants.

— J'ai refusé d'être en binôme pendant des mois et des mois. Et puis, tu es arrivée. Zefryam m'a demandé un service sans poser de question, comment aurais-je pu lui refuser ça, après ce qu'il avait fait pour moi ?

— En effet. Mais tu as quand même posé des questions, remarquai-je ironique.

Il eut un sourire triste.

— Je suis désolé que tu aies débarqué dans cette ambiance. Tu aurais mérité tellement mieux que moi.

— J'ai eu beaucoup de chance, le coupai-je. Je devais trouver Zefryam et je suis tombée sur James et Fay qui le connaissaient. Puis sur toi... Je suis contente d'être auprès de toi Manoa, n'en doute pas.

— Ce n'est pas de la chance, tout le monde se connaît ici, soupira Manoa. Zefryam est lié à de nombreuses personnes, c'est normal en huit cent ans.

Il fut parcouru d'un frisson et j'eus l'impression que son visage devenait verdâtre.

— Il faut que j'en reprenne un, déclara-t-il en tendant la main vers le carton.

— Non, tu dois arrêter de prendre ces saletés.

— Pourquoi ? Ça me fait du bien.

— Ah bon ? Tu as vu dans quel état ça te met ? Tu es un drogué Manoa.

— Non, ça n'a pas de conséquence, mon corps va se régénérer. Demain matin je serais en pleine forme, répondit-il avec l'air d'être soudainement épuisé.

— Ah bon ? C'est ce que tu penses ? Pourtant, la mémoire de James ne s'est pas totalement régénérée après l'Amnésiant ! Même être un hybride en bonne santé n'immunise pas contre ces produits. Et peut-être que ton corps sera vite remis, mais qu'en sera-t-il de ton cerveau ? Tu penses vraiment que ta dépression sera soignée demain matin ? Je croyais que tu étais quelqu'un de juste un peu seul et trop gâté par la vie Manoa – vu la façon dont tu en apprécies les plaisirs du bout des lèvres, et celle dont tu fais le séducteur pour te distraire. Mais je faisais erreur. Tu es un drogué. Et comme toutes les personnes dépendantes, cette addiction révèle une profonde dépression.

Mon ton était ferme et rude.

— Tu es beau, jeune et tu as une longue vie devant toi. J'ignore depuis combien de temps tu te laisses aller mais il va falloir que tu réagisses. Soit tu te bats pour récupérer Fay, pour retrouver l'amitié de James et lui rendre celle qu'il aime – ou au moins l'aider à guérir –, soit tu te laisses dépérir. Et si tu ne peux rien pour lui, ou pour elle, alors essaye de t'occuper de toi. Cette ville est immense et il y a des tas d'autres hybrides. Je présume d'ailleurs qu'il existe d'autres femmes aussi belles que Fay. Il est vrai qu'elle est exceptionnelle, mais il y en a d'autres. Et tu es... tu es toi-même incroyable (il était difficile de contenir mon émoi, ma fascination et ma tristesse lorsque je parlais de lui). Alors, ne te laisse pas submerger. Bats-toi ! Tu n'as peut-être

jamaïs eu à mener de combat dans ta vie. Eh bien tu vois, c'est le moment, c'est l'heure, relève-toi ! C'est une belle expérience que de savoir surmonter une épreuve, crois-moi.

Il me regardait avec une sorte d'admiration. Il se redressa sur un coude et sourit.

— Rends-moi un DB Eléa et je me battrai comme tu l'entends.

— Sûrement pas.

Il attrapa mon bras et avec son poids m'attira subitement à quelques centimètres de son visage.

— Embrasse-moi Eléa, murmura-t-il.

Je me débattis et, ce ne fut pas difficile, tant il était une vraie loque. Je m'arrachai si brutalement à sa poigne qu'il faillit s'écrouler. Je me relevai alors de toute ma taille et de tout mon orgueil.

— C'est ça ! m'exclamai-je. Je n'ai pas cédé à Manoa le séducteur, je ne vais sûrement pas céder à Manoa le drogué !

Sur ce, je me penchai et le poussai dans le canapé pour qu'il se rallonge plus confortablement. Il voulut résister mais j'étais cent fois plus forte que lui en cet instant. Ce qui compensait la tristesse que toute cette conversation avait éveillée chez moi.

— Reste avec moi Eléa... toi... tu es... une autre... hybride..., marmonnait-il alors que ses yeux peinaient à rester ouverts.

— Non ! Essaie de dormir, tu es exténué !

Il continua à parler mais l'épuisement l'emporta sur le reste. Il s'endormit la bouche ouverte. Même dans cet état, il demeurerait, invariablement et incroyablement, magnifique. Je restais un moment à observer le contraste de ses cheveux très noirs, qui faisait ressortir son visage pâle et fantomatique aux traits trop éblouissants, trop réguliers. Fichu hybride drogué...

Je me penchai et posai la main sur son front brûlant.

— Désolée, malgré tout ce que je ressens pour toi, je ne serai pas le lot de consolation. Jamais.

J'embrassai brièvement son front. Il sentait tellement bon. Je me redressai, attrapai le carton et partis m'enfermer dans ma chambre.

Lorsque je me retrouvai enfin seule, un sanglot noua intensément ma gorge. Désormais je savais. Je savais les raisons de ma tristesse récurrente de ce jour, outre celles, évidentes, de ma vie. Je n'étais pas des leurs. Je n'étais pas seulement une étrangère à Olyméa, au Centre ou à Opra, mais j'étais aussi une étrangère dans la vie des êtres que je m'étais surprise à aimer.

Je ne faisais pas partie de la vie de Manoa et je n'en ferai jamais partie. Une légère inquiétude m'avait étreinte à l'idée qu'il rencontre Fay et je venais de découvrir à quel point elle n'était pas fondée. Elle ne l'était pas dans la mesure où je n'avais aucune raison d'être jalouse.

Pour cela, il aurait fallu qu'il ressentisse quelque chose pour moi. Malgré toute l'énergie que j'avais mise à me raisonner, je n'avais pu m'empêcher d'imaginer que Manoa éprouvait un début de quelque chose pour moi. Mais c'était faux, car tout ce que j'avais pris pour de la séduction ou de l'admiration, n'était qu'un moyen de se divertir. Il se changeait les idées pour oublier un amour passionné qui avait duré trente ans et n'avait pas bien fini.

J'étais si triste.

Zefryam allait me sauver. C'était incroyable, exceptionnel, compte tenu de la mort de tous les miens. Et pourtant... Cela ne me procurait qu'un grand sentiment de vide. Car, et c'était l'objet de mon tourment du jour, que deviendrai-je, seule, dans une maison en forêt ? Il me protégerait peut-être, mais ne pourrait parler de moi à nul autre. En quelques années, j'allais mourir seule et oubliée, puisque ma santé était déjà très précaire.

Je me roulai en boule dans mon lit, tâchant de fermer les yeux sur les divers sentiments qui m'étreignaient. J'étais une idiote trop sensible. Peut-être valait-il mieux pour moi continuer à ne plus écouter mes sentiments. C'était même vital.

Je m'autorisai juste quelques larmes pour la forme. Je trouvais que ce chagrin n'avait pas sa place. Au même titre que moi ici. Je savais, dès mon arrivée, que je n'aurais jamais ma place et je n'en espérais pas tant, alors pourquoi en faire une comédie maintenant ?

En plus, cela ne faisait que confirmer à quel point j'étais une traîtresse. J'oubliais vite mes amis et ma famille contre un peu d'amour ou d'amitié. Or, je partirais de ce monde sans l'un ou l'autre.

Le lendemain matin, la lumière éclairait le carton rempli de DB que j'avais confisqué à Manoa. J'étais à moitié endormie, mais j'avais déjà les yeux posés dessus. Mon esprit s'éveilla avec un temps de retard. J'étais tellement confuse, les souvenirs de la veille me vinrent peu à peu. Le premier d'entre eux étant les yeux de Manoa. Cette flaque d'argent qui miroitait dans la nuit sous mon regard emplie de tristesse. Comme sa douleur m'avait fait mal. Comme je la trouvais belle. Les yeux clairs d'un ange déchu, y avait-il quelque chose de plus poignant en ce monde ?

Puis je me souvins des confidences au sujet de Fay, James et Zefryam. Le rôle qu'ils avaient tous joué dans l'histoire de Manoa... et moi. J'étais arrivée comme un cheveu sur la soupe. Enfin, me revint mon terrible cafard de la veille. J'eus un petit rire. J'avalai aussitôt l'Imative, histoire de recouvrer parfaitement mes forces et mes esprits.

Je me levai, m'étirai. Il fut beaucoup moins difficile qu'escompté de ne pas écouter mes émotions. Je ne devais pas tant aimer Manoa pour réussir à ce point à me contrôler. Cela me fit plaisir. Je pénétrai dans

la salle de bain, fis mes ablutions et pris un certain temps à choisir ma tenue.

J'optai pour un long pantalon marron en soie qui mettait mon corps en valeur sans pour autant être provoquant. Une chemise de la même matière, écrue, aux manches trois quart s'y assortirait parfaitement. Je coiffais mes cheveux un long moment. Je retardais consciemment le moment de revoir Manoa. Comment allait-on parler après cette soirée de confidences ? Allait-il m'en vouloir ? Aurait-il tout oublié ?

Mes yeux noisette étaient tristes. Mon visage n'était plus creusé comme à mon arrivée. Mes joues avaient retrouvé des couleurs et je semblais en forme. Mais j'avais des cernes sous les yeux et mon teint général était trop pâle. Ma courte nuit devait y être pour beaucoup. Ou peut-être avais-je trop tiré sur mes forces en dansant ?

J'adressai un sourire amer à mon reflet.

— Le plus longtemps possible, lui murmurai-je.

C'était ce que j'avais décidé depuis mon arrivée. Survivre le plus longtemps possible ici, puisque j'étais condamnée. Rien n'avait changé finalement. Je tenais ma promesse à Emmy et à ma grand-mère.

Je finis par me diriger vers la cuisine avec un calme olympien. Je m'installai sur la terrasse, comme de coutume, pour déguster mon déjeuner. C'était délicieux. La ville l'était tout autant. Il n'y avait pas un nuage à l'horizon.

J'entendis Manoa débarquer. Comme d'habitude, il se posta tranquillement sur sa chaise longue.

— Bonjour Eléa.

— Bonjour Manoa.

Je le regardai brièvement. Il était parfait. Son teint était lumineux, son visage idéal paisible, ses cheveux noirs fraîchement lavés.

— Bien dormi ? me demanda-t-il.

— Oui et toi ?

— Oui.

Il avait peut-être parfaitement oublié notre conversation finalement. Je terminai mon déjeuner en évitant d'y penser. Je ne devais plus trop réfléchir si je voulais contrôler davantage mes émotions. Après tout, la matinée sentait bon et je n'étais pas encore habituée à son parfum, un savant mélange de cuisine et d'été.

— Eléa ?

— Oui ?

Manoa me regardait, et je pris soin de ne pas en faire autant. De plus, je n'avais pas tout à fait fini de manger.

— En ce qui concerne hier soir...

Ah... nous y étions.

— Hum ?

— Y-a-t-il une chance pour que tu acceptes de te faire effacer la

mémoire ? demanda-t-il.

Cette fois je me tournai vers lui. Il avait l'air paisible.

— Non aucune, décrétai-je amusée.

— Je vois. En ce cas, y aurait-il une chance pour que tu acceptes de prendre quelques DB, histoires que nous égalisions la situation ?

— Sûrement pas, renchéris-je.

— Très bien, alors juste un seul DB, tu n'as pas testé les produits d'Opra depuis ton arrivée. C'est recommandé pour être une bonne injectrice.

— Manoa, sois sérieux cinq minutes, même en avalant tous les produits d'Opra de toutes ses gammes, je ne serai jamais une bonne injectrice.

Nous rîmes un instant.

— Tu as tort, je te trouve douée avec le client, rétorqua-t-il finalement.

— Là, j'espère que tu plaisantes ! Si ça ne tenait qu'à moi, je les empêcherais tous d'acheter ces produits !

Il se pencha vers moi. Il avait retrouvé son regard désarmant, éclats de bleu et de lumière. Et même toute son aura incroyable, sûrement diffusée par ce corps qui incarnait la perfection à merveille.

— Eléa, si ça ne tenait qu'à toi, tu pourrais convaincre n'importe qui d'acheter n'importe quoi.

Je rougis un peu. Il était redevenu le Manoa que je connaissais. Celui qui ne doute pas de lui et celui dont il ne faut pas trop s'approcher, sous peine d'être délicieusement électrisée.

— Pourquoi dis-tu ça ? rétorquai-je en perdant toute répartie.

— Je te trouve très convaincante quand tu t'en donnes la peine. Tu es... inspirante.

— Tu ne dois pas être sobre pour dire ça. Tu as repris un ou deux DB ce matin ?

Il sourit.

— Non, je ne vois pas comment je pourrais puisque tu as mon carton. À ce propos, tu comptes me le rendre ?

— Non.

— Tu es consciente que je peux me procurer des tas d'autres cartons comme celui-ci ?

— Oui. Mais j'espère que tu n'en feras rien.

— Voilà beaucoup d'incursions dans ma vie privée en trop peu de temps Eléa. Je te préviens, tout cela ne se fera pas sans prix...

Il se leva.

— Zefryam m'a contacté hier, ajouta-t-il. Il prétend que je dois baisser tes heures de travail. Je vais donc partir tout seul en rendez-vous. Tu m'accompagneras cet après-midi, si tu le souhaites.

— Manoa, fis-je en me levant.

Il se retourna de trois quarts.

— Hum ?

— Je suis désolée pour hier. Je ne voulais pas... en profiter pour me mêler de ce qui ne me regarde pas.

Il me regarda avec un mélange d'amusement et de tendresse.

— Eléa, n'importe qui en aurait profité.

— Je ne sais pas... toutes ces choses que tu m'as dites, tu ne voulais pas en parler, n'est-ce pas ?

— Écoute-moi bien.

Il se planta juste devant moi, tout près, et son regard était le plus beau et plus convaincant du monde. Dire qu'il m'octroyait une qualité dont lui-même était débordant. J'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir produire ça sur les gens. Cette paralysie et cette asphyxie juste par ma beauté. Ou juste sur lui. Même si j'avais honte de me l'avouer.

— Je me souviens de tout, déclara-t-il. Absolument de tout ce qui a été dit hier. Chaque mot que j'ai prononcé. Chaque mot que tu as prononcé. Preuve qu'une part de moi était tout à fait consciente de ce que je faisais. Je savais le risque que j'encourrais en te parlant sous DB. Tu aurais pu me demander tellement de choses sur ma vie et mon passé. Mais tu t'es contentée de bien peu. Non seulement je ne t'en veux pas, mais je te trouve très peu gourmande pour le coup. Et enfin, je te remercie pour tout ce que tu m'as dit.

Je savais pertinemment que je rougissais. Ce qui avait le don de m'agacer. Mais surtout, j'étais énervée par le plaisir que j'avais à l'entendre me parler de cette façon.

— Je... je n'ai rien dit de particulier.

— Tu as dit que j'étais jeune et beau par exemple, fanfaronna-t-il.

— Tu as un miroir, tu le sais très bien, dis-je en haussant les épaules.

— Tu as aussi dit que j'étais « incroyable ».

J'avais parlé hier avec le sentiment qu'il ne m'écoutait pas vraiment. J'avalai ma salive avec difficulté.

— C'est aussi ce que doit te révéler ton miroir.

— Merci. Mais j'avoue que mon miroir n'est pas aussi convaincant que toi, dit-il avec un mélange de douceur et de chaleur qui fit s'envoler mon cœur.

Il s'approcha de moi encore et il regarda brièvement mes lèvres. Le désir que cela suscita chez moi me paniqua. Je fis un pas en arrière, me tournai de trois quart pour attraper le plateau de mon petit déjeuner.

— Je ne voudrais pas te mettre en retard, dis-je précipitamment.

Il s'était déjà éloigné, ce qui me provoqua un mélange de soulagement et de traîtresse déception.

— Bonne journée Eléa, se contenta-t-il de dire en disparaissant.

Je pu enfin reprendre mon souffle, ce qui me fit prendre conscience que j'étais en apnée depuis un moment. Quelle était ma phrase pour ce genre de situation ? Ah oui : fichu hybride !

Il me fallut un moment pour recouvrer mon calme. Je n'arrivais pas à me souvenir précisément de tout ce que j'avais pu dire à Manoa, mais j'étais très inquiète à l'idée d'en avoir trop dit. Il semblait sûr de lui. Ce n'était pas tant par ses mots que je l'avais compris, mais par ses yeux, par son timbre de voix. Notre échange de la veille, au lieu de nous éloigner l'un de l'autre comme j'en avais eu l'impression, nous avait finalement rapprochés. Manoa n'avait aucun scrupule à utiliser notre conversation sur son grand amour perdu pour continuer de me séduire. Cet hybride était résolument un mystère pour moi. Un mystère qui me plaisait beaucoup trop.

Pour m'obliger à cesser de cogiter à son sujet, je pris la décision de remplir ma journée. Allan avait brièvement parlé de Draynote durant nos repas de la veille. Mais la conversation avait vite tourné court puisque je n'avais pas eu le temps d'avancer dans la série. Je pris donc cette tâche très au sérieux. Je m'allongeai sur mon immense lit et, détachant mon TS de mon poignet, repris les épisodes en hologramme.

M'immerger dans ce visionnage eut l'effet escompté, je me détachais tout à fait du présent, et c'était rudement bon.

Pendant quelques heures, il ne fut pratiquement plus questions de Manoa dans mes ruminations intérieures. Ni de lui, ni de Zefryam ou de mon passé.

Soulagée par cette matinée de repos, je me surpris à rêver de manière positive à mon futur. Ce que je voyais comme un avenir de solitude, avorté par ma mort rapide dans mes moments sombres, se transformait désormais en vie où je parvenais à entretenir l'amitié avec mes hybrides favoris. Une vie où je n'attendais pas non plus un bonheur sans fin, mais tout au moins, des journées comme celles-ci, juste bonnes et tranquilles.

En début d'après-midi, alors que je venais de terminer mon repas, je fus prise d'un terrible vertige. S'en suivirent des palpitations qui me paniquèrent. Je décidai d'aller m'allonger et recouvrai le calme olympien de mon lit immense avec espoir. Mais il fallut attendre une bonne dizaine de minutes avant que les battements désordonnés veuillent se calmer. C'était la première fois que j'avais ce genre de malaise sous Imative et sans raison apparente. Je savais pertinemment que l'état réel de mon corps avait empiré mais pas au point que la formule magique de Zefryam ne puisse plus le contenir...

Je pris la décision de fermer les yeux et de tâcher de me reposer le plus longtemps possible. Après tout, Zefryam avait fait baisser mes heures de travail justement dans ce but. Il était normal que mon corps

soit épuisé après ces dernières semaines intensives dont l'apothéose avait été atteinte par ma dernière et trop courte nuit.

— Eléa !

Je me réveillai en sursaut avec l'impression d'avoir perçu de la colère dans la voix de Manoa.

— Eléa, je te préviens, je vais ouvrir cette porte !

Je n'avais donc pas rêvé, il était bel et bien hors de lui. Qu'avais-je encore fait ? Il me fallut un instant pour reprendre mes esprits. Il faisait nuit noire.

Cela faisait pratiquement une semaine que j'avais entamé mon nouveau régime imposé par Zefryam. Celui qui consistait à ne presque plus accompagner Manoa dans ses rendez-vous. J'y prenais goût. Je passais mes journées à regarder DrayNote ou à paresser sur la terrasse. Je m'étais même autorisée à commander quelques légumes pour tenter de cuisiner. Pour l'instant, je n'étais pas convaincue par le résultat.

Je regardai mon TS, il était deux heures du matin.

La porte de ma chambre s'ouvrit, je remontai d'un geste automatique les couvertures sur moi.

— Où est-il ? demanda Manoa qui entra en trombe.

— Qui ça ?

— Mon carton.

Je le regardai hébété.

— De... quoi ? Les DB ?

— Bien sûr les DB ! s'exclama Manoa qui fouillait partout.

Dans cette chambre aseptisée, il n'y avait pas beaucoup d'endroits dignes d'une cachette. Il regarda sous le lit puis ouvrit grand mon armoire à vêtements.

— Manoa, calme-toi...

— Je me calmerai quand tu me l'auras rendu.

— Je pensais que tu en avais racheté depuis longtemps...

Il se tourna vers moi.

— Pourquoi en aurais-je racheté puisque j'en ai déjà ! Ce carton m'appartient !

Il se dirigea vers ma table de nuit.

— Très bien, soupirai-je.

Je sautai à bas de mon lit et me dirigeai vers la baie vitrée. Je l'ouvris d'une faible pression de la main. La nuit était douce, étoilée, brillante, magnifique. Les rivières et les toitures diverses semblaient pétiller sous la lune. Le carton était caché derrière une plante verte, je me retournai pour le lui tendre, il était déjà juste derrière moi. Il avait les pupilles si dilatées que ses yeux semblaient noirs. Il me fit peur

tout à coup.

Il attrapa son bien et s'assit immédiatement sur une chaise longue. Il décacheta violemment une des boîtes puis en fit couler le contenu dans une seringue. Il planta l'instrument sans ménagement dans l'une de ses veines. Il eut d'abord une grimace de douleur qui lentement se mua en soulagement. Il ferma les yeux et s'allongea.

Un courant d'air frais me rappela où nous étions. Mon corps était encore embrumé par le sommeil et l'incompréhension, tout à la fois que ce réveil brutal y avait versé de l'adrénaline.

Heureusement, j'étais présentable, je dormais dans un confortable pyjama blanc en soie.

Je ne savais pas quoi faire. Mais il m'était impossible de repartir me coucher après ça. Je m'assis sur le rebord du siège disposé à côté de celui de Manoa. Il respirait plus calmement et ses yeux se ré-ouvrirent à la nuit, en en captant tout à coup sa beauté et sa saveur. Je fus désarçonnée par la lumière que cela répandait sur son visage.

— Manoa, murmurai-je. Je suis désolée, j'avais oublié cette histoire. Je croyais que tu t'en étais re-procuré. Nous sommes à Opra, il y a des sas dans chaque pièce de cette maison... je croyais...

— Tu te trompais, me coupa-t-il. Je ne l'ai pas fait.

— Pourquoi ?

Il réfléchit un instant.

— Je n'ai pas aimé que tu me traites de drogué, avoua-t-il.

Je ris.

— Tu as voulu te prouver que tu ne l'étais pas ? dis-je timidement.

Il me regarda et je perçus de la colère dans ses prunelles.

— J'ignore quel âge tu as Eléa, mais je suis persuadé que tu es très jeune. Ta tendance à me faire la morale, sur tous les aspects de ma vie, me fatigue. J'ai trois cent ans. Peu importe qui tu es, je n'ai pas attendu que tu arrives, pour comprendre ce qui ne va pas chez moi.

— Je suis désolée, ce n'est pas ce que je voulais faire.

Il ferma à nouveau les yeux.

— Ça commence à faire effet. Tu n'imagines pas comme c'est bon.

— Je vais te laisser, dis-je en me levant.

Il me retint par le poignet.

— Prends-en avec moi Eléa.

— Non.

— C'est pour garder ton secret, n'est-ce pas ? Tu as peur de tout me dire si tu es désinhibée ?

Je réfléchis.

— Peut-être bien.

— Je suis désinhibé là, mais je contrôle ce que je dis. C'est quand je suis en surdose que ça devient plus difficile. Mais pas impossible. Et puis, à toi, je n'ai rien à cacher.

Son humeur avait changé. Il était paisible désormais. Il voulut caresser ma joue mais je me dégageai de son geste.

— Mais tu n'es pas toi-même. Je n'ai pas envie de te parler dans cet état.

— Je suis parfaitement moi-même, dit-il avec un sourire magnifique que même la nuit ne parvenait pas à voiler. Je ne me suis jamais autant senti moi-même.

Il se leva et me prit par la taille, comme pour me faire danser. Comme d'habitude, je fus électrisée par son contact, et m'en libérer me semblait impossible.

Il me fit tourner avec les bruits lointains de la ville pour musique et ses lumières pour décor.

— Alors si tu es toi-même Manoa, dis-moi pourquoi tu as besoin de DB pour l'être ?

— Qui s'en soucie ? Je suis bien c'est l'important.

Il souriait, il me fit tourner.

— Dis-moi que ça n'est pas pour oublier Fay, repris-je. Dis-moi que ce n'est parce que chaque seconde sans elle te rappelle que tu étais plus heureux avec elle. Dis-moi que ce n'est pas pour oublier ces trente dernières années.

À mesure que je parlais, son sourire s'était fané. Je savais la douleur que je lui causais mais je voulais qu'il prenne conscience de ce qu'il faisait. Peut-être aussi d'à quel point j'avais mal moi aussi. Il me lâcha.

— C'est faux, ça n'a rien à voir.

— Tu l'aimes toujours Manoa ?

Il s'assit.

— Ne me parle pas de ça, dit-il.

Je m'accroupis face à lui.

— Pourquoi ?

Il détourna la tête.

— Parce que ça te fait mal ? repris-je.

Il attrapa un nouveau DB et entreprit de se l'injecter.

— Arrête, le sommai-je.

— Je suis accoutumé, je dois en reprendre pour que l'effet persiste, expliqua-t-il.

— Cela fait donc de toi un drogué.

— Non, dit-il. Tu n'en sais rien. Tu ne me connais pas.

— Résiste. N'en reprends pas et je te croirai.

Sa mâchoire se verrouilla un instant.

— Les drogués sont les hybrides de pauvres lignées dont le corps ne se régénère par rapidement. Ce n'est pas mon cas.

— Très bien. Mais je suis sûre que tu peux être dépendant de façon psychique, répliquai-je. Manoa, je n'ai jamais voulu te faire de leçon de morale. Je pense juste faire ce qu'une vraie amie doit faire. Tu es

malheureux. Et les DB ne feront qu'empirer les choses. Que se passera-t-il quand ils ne feront plus du tout effet ? À quelle forme de drogue t'attaqueras-tu ? Je sais qu'il y a un marché noir, les produits vendus sur celui-ci sont sûrement pires et plus dangereux que ceux d'Opra. Si personne ne t'aide à réagir, jusqu'où cela te mènera ?

— Peu importe où cela me mènera. Je ne suis personne. Ma famille n'a pas besoin de moi pour perpétuer notre lignée, mon demi-frère a un meilleur sang. Fay est partie comme toutes les autres avant elles. Même toi... Tu es là, et pourtant, je sens que tu n'es pas tout à fait là.

J'étais toujours à genoux devant lui, accablée par sa tristesse et ses aveux. S'il savait combien j'aurais voulu être pleinement là, dans son monde, une hybride comme une autre.

— Ça ne dépend pas de ma volonté, murmurai-je, mais tu es mon ami.

— Je ne veux pas être ton ami Eléa. Tu sais ce que je veux.

Il me regarda intensément. Je me rendis compte que j'avais posé mes mains sur les siennes en soutien. Je les en ôtais subitement. Je n'étais plus sûre de comprendre ce qu'il me demandait. Être plus proche de lui m'était impossible pour bien trop de raisons. Sauf que lui refuser, me faisait désormais très mal, maintenant que je le connaissais, maintenant que je tenais à lui... Je pris une profonde inspiration pour oublier ce que je ressentais et le ramener vers la guérison que j'espérais pour lui.

— Tu n'as pas besoin de moi pour être bien. Crois-moi, je ne suis qu'un énorme paquet de problèmes, éludai-je. De prime abord, tu as l'air de tellement bien maîtriser ta vie. Il y a forcément des choses qui te tiennent à cœur et qui ne dépendent pas des autres. Par exemple, quelles sont tes passions ?

Il eut un rictus désabusé.

— Tu es sérieuse là ?

— Oui, parfaitement sérieuse, la solution réside parfois dans les remèdes les plus simples. Dis-moi ce que tu aimes faire.

Il soupira.

— Mes passions..., réfléchit-il à voix haute, tu veux dire, en dehors des femmes ?

— Oui.

— J'aime beaucoup le sport. J'aime courir. J'adore ça pour être honnête.

— Tu ne cours plus actuellement ?

— Non. J'ai arrêté.

— Mais pourquoi ?

Il me contempla.

— Parce que je courais avec Fay. Elle adore le sport.

— Ah.

Bien sûr, Fay... Toujours Fay, tout tournait autour d'elle. Fay qui était passionnée par le combat... Fay qui avait un corps de déesse...

Mon désappointement m'ôta les arguments les plus évidents de la bouche, il n'avait pas besoin d'elle pour continuer à aimer le sport... Avant que je n'aie le temps de le lui faire remarquer, il reprit.

— Tu vois, je suis profondément pathétique et si tu ne savais pas pour les DB, tu n'aurais jamais connu cet aspect de moi.

— Et donc je ne te connaîtrais pas vraiment.

— Est-ce utile que tu me connaisses vraiment Eléa ? Tu n'es là que momentanément d'après Zefryam et tu ne tiens pas être plus proche de moi. Personne ne le tient à vrai dire. Même si je disparaissais, cela ne ferait aucune différence à ce monde.

Je sentis en moi un élan du cœur à la fois intense et pure, et à la fois désagréable et douloureux. C'était nouveau et je répugnais à le nommer.

— Tu te trompes. Ce serait terrible, dis-je malgré moi.

— Pour qui ?

Il me fallut mettre beaucoup d'énergie à ne pas lui dire que sa perte me serait insupportable. Ce qui était encore plus terrible, c'est que j'en prenais conscience, là, tout à coup.

— Pour James, bafouillai-je, il est toujours ton ami, j'en suis certaine. Pour Fay, après trente ans, on ne peut pas supprimer quelqu'un si facilement de son cœur.

— Je leur ai fait du mal, à lui comme à elle, ils ne me regretteraient pas.

— Tu as tort.

— Et toi Eléa, me regretterais-tu ?

— Oui, avouai-je triste et troublée.

— Pourquoi ?

Il était immobile, sinistre au possible et je vis une larme couler lentement sur sa joue. Elle emportait avec elle l'argent iridescent de ses yeux. Cela ajoutait au trouble que son visage parfait produisait sur moi. Je ne pouvais pas parler devant ce spectacle.

— Je suis tellement pathétique, soupira-t-il.

Il essaya son visage.

— Je pleure devant toi... tu dois me trouver tellement misérable, ajouta-t-il.

— Non, pas du tout, répondis-je fascinée. Je n'ai jamais rien vu de plus beau.

— Tu le penses vraiment ?

— Oui.

— Alors dis-moi ce que tu regretterais chez moi si je disparaissais.

Il était certain que je ne trouverais pas d'arguments. Certain de n'être utile en rien dans ce monde.

Je le contemplais un instant, le temps d'en prendre conscience, toujours vaincue par l'admiration que j'avais pour lui, pour sa beauté, pour sa tristesse, pour sa sensibilité qui avait fait tomber mes derniers remparts.

— Tout, répondis-je avec foi.

Il me regarda étrangement. Puis, il glissa de son fauteuil et, tombant à genoux, me rejoignit sur le sol. Il ne me quittait pas des yeux et mon cœur, qui se mit à tambouriner, sut avant moi ce qu'il s'apprêtait à faire. De mon côté, je sus aussitôt que je ne ferais rien pour m'en défendre. Je n'en avais pas la moindre envie. Manoa glissa une main sous ma nuque, une autre sur mes reins et me rapprocha délicatement de lui. Son regard me pénétrait et c'était terriblement délicieux.

Mes palpitations devinrent plus violentes, elles m'étourdirent à l'image de celles qui précédaient un malaise.

Non, pensai-je, pas maintenant !

Manoa se pencha vers mes lèvres, je fermai les yeux mais fus prise d'une atroce douleur dans la poitrine. Manoa figea son geste.

— Eléa... ton cœur... il..., murmura-t-il stupéfait.

Ses sens d'hybride lui permettaient de l'entendre aussi bien que moi. Je savais que mon cœur allait céder un jour ou l'autre, mais c'était un comble qu'il choisisse expressément cet instant.

— Eléa ! s'exclama Manoa effrayé.

Sa voix couvrait difficilement le bourdonnement dans mes oreilles. J'avais horriblement mal et plus j'essayais de lutter pour respirer et plus la douleur s'aggravait traversant mon bras gauche de façon insupportable.

— Eléa, que dois-je faire ? reprit Manoa paniqué.

Je me retrouvai allongée sur le sol, les lèvres murées dans une grimace d'agonie. Je ne contrôlais plus rien. La douleur s'évertuait à faire s'éteindre peu à peu l'univers autour de moi. Je sentis vaguement que Manoa me prenait la main en désespoir de cause, je m'y raccrochai comme à une bouée. J'espérais tant qu'il puisse me ramener à la vie. Mais je savais comme c'était vain de l'espérer. Je ne faisais pas partie de son monde, ni d'aucun monde désormais et il était temps que j'accepte de partir.

Chapitre 15

— Ça fait combien de temps que tu ne t'es pas coiffée ?

Emmy me regardait amusée.

— Je ne me souviens pas.

— C'est important tu sais. Ils ne doivent pas savoir que tu es humaine.

— Mais quel est le rapport avec mes cheveux ?

Je voyais distinctement Emmy me regarder tout en s'empêtrant à tâcher de remettre de l'ordre dans mes cheveux.

— Emmy, attends s'il te plaît. Attends, fis-je confuse en repoussant ses mains.

— Quoi ?

— Il y a quelque chose que je dois te dire, je ne sais plus...

— Laisse-moi te coiffer, on verra ça plus tard, d'accord ? répondit-elle avec sa douceur coutumière.

— Je n'ai pas envie Emmy.

— Si, tu me l'as promis.

Elle avait les sourcils froncés. Je sus.

— Emmy, tu es morte ! C'est ça, tu es morte !

— Quoi ? Non, je suis là, se défendit-elle troublée.

— Si tu es morte.

Elle sembla en colère.

— C'est parce que tu aurais dû te coiffer ! Tout est de ta faute.

Son visage devint inquiétant. Elle me terrifiait.

— C'est de ta faute, répéta-t-elle.

J'ouvris les yeux avec cette dernière phrase dans la tête. J'avais clairement entendu la voix d'Emmy et, instinctivement, je fouillai du regard la pièce. Mais, bien entendu, elle n'était pas là. Je me laissai retomber sur mon oreiller. Je venais de voir très nettement le visage de ma meilleure amie. Ses jolis yeux clairs et ses cheveux blonds. Elle était si précise devant mes yeux, sa voix si évidente, que cela me bouleversait. Voilà des semaines que je ne l'avais pas vue et, de façon consciente, j'avais eu le sentiment d'avoir oublié son physique. Cependant, mon inconscient, lui, en avait gardé une image d'une précision effrayante.

Mon cœur eut du mal à se calmer. Ma poitrine était douloureuse et je me souvins soudainement de ce qui s'était passé.

J'étais vivante. J'étais dans ma chambre, enfin celle de Manoa. J'avais fait un grave malaise, qu'aucun hybride n'aurait pu faire. Manoa devait savoir que j'étais humaine... Ma couverture était grillée. Tout cela pour un simple baiser... qui n'avait même pas eu lieu !

J'entendis un bruit dans l'autre pièce. Ma porte était restée entre-ouverte.

Je retins ma respiration.

Zefryam entra avec précaution et ferma la porte derrière lui. Je fus prise d'un élan de panique.

— Zefryam ! Je suis désolée, Manoa doit savoir !

— Doucement, calme-toi Lisor, ce n'est pas grave.

Je m'étais donnée tant de peine pour ne rien révéler à Manoa, et il avait suffi qu'il tente de m'embrasser pour que la vérité éclate au grand jour. Outre l'injustice évidente de cette situation, je me sentais immanquablement honteuse.

Zefryam s'assit sur le rebord de mon lit.

— Comment te sens-tu ?

J'étais faible, mais j'avais aussi l'étrange impression de ne pas être totalement dans la réalité. Mon cœur était instable mais rien qui ne fut comparable à ce qui m'était arrivé sur la terrasse.

— Je ne sais pas. Je crois que ça va. Où est Manoa ? Qu'a-t-il dit ?

— Manoa est sorti. Ne t'en fais pas, il va garder ton secret. Il m'a contacté cette nuit. Il n'a pas compris ce qui t'arrivait. C'est très rare qu'un hybride ait un problème de santé. Il n'était pas préparé à cela. Je suis venu aussitôt. Tu as fait un malaise cardiaque. Rien qui ne soit irréversible. Rassure-toi. Même si j'ai l'impression que c'est l'opinion de Manoa qui t'inquiète le plus (il sourit). Je me suis permis de tout lui raconter. Ton histoire, ton arrivée ici... et par conséquent, mon histoire, tout au moins la part qui concerne ta grand-mère et les humains.

Ainsi, Manoa savait tout, l'effet que cela produisait sur moi était vertigineux et difficile à déterminer.

Je me mordis la lèvre.

— Je suis tellement désolée, j'aurais dû être plus prudente. Cela vous aurait évité d'avoir à parler... Qu'en a-t-il dit ?

— Tu n'as pas à être désolée. Je suis soulagé d'avoir pu lui raconter. Il a été désarçonné. Nous n'avons pas eu le temps d'en parler davantage, une fois que j'ai eu fini de lui raconter, je lui ai demandé de faire quelques courses. Mais il m'a promis de garder notre secret. Il est évident qu'il s'est attaché à toi et cela nous sauve la mise. De toute façon, je n'avais pas de doute sur Manoa. J'ai confiance en lui. Je ne t'aurais pas confiée à ses bons soins, si je n'avais pas été certain de sa

réaction dans ce genre de situation.

— Il ne m'en veut pas ?

— Pourquoi t'en voudrait-il ?

— Par ma présence, je le mets en danger. Il protège quelqu'un que la loi condamne...

— Manoa a parfaitement compris à quel point tu étais innocente. Je pense qu'il s'est senti honoré d'être choisi pour cette mission. Mission qui tombait à point nommé pour lui. Il n'allait pas très bien ces temps-ci...

— J'ai remarqué.

— Mais j'en saurai davantage sur son opinion à son retour. Évite de t'inquiéter pour Manoa pour le moment. Après tout, c'est peut-être mieux qu'il sache, cela t'évite du stress. J'ai ausculté ta jambe pendant ton sommeil... Elle n'est pas en bon état. Il est trop tôt pour que tu reprennes de l'Imative A. Je t'ai donc administré un antidouleur puissant. Il doit te provoquer quelques vertiges, mais je voulais éviter que tu sois réveillée par la douleur. Je connais quelques substances sans danger qui pourront t'apaiser de façon plus naturelle. J'ai envoyé Manoa les chercher. J'aurais aimé le faire moi-même, mais il était important que je garde un œil sur toi. Ton cœur a l'air apaisé, mais il va te falloir beaucoup de repos.

— Merci beaucoup.

— Maintenant que tu sais tout, il faut que tu te reposes. Essaie de dormir.

J'observai mon TS, posé sur la table de nuit. Il était à peu près huit heures du matin. Je n'avais pas faim, ce qui était une première, j'étais plutôt nauséuse. Mais je n'avais aucune envie de reprendre le large. J'étais trop inquiète, trop tourmentée par la situation.

— Il faut que je lui parle.

— À Manoa je présume ?

Je lisais sur son visage qu'il avait compris l'immense intérêt que j'éprouvais pour ce dernier. Inutile de tenter de le lui cacher.

— Oui.

— Tu lui parleras, ne t'en fais pas. D'abord, j'aimerais que tu te reposes, tu n'as pas assez dormi. Ton rythme cardiaque doit s'améliorer. Tu ne peux pas te permettre d'avoir de nouvelles émotions fortes, tu comprends ?

Je me sentis rougir en me demandant si Manoa lui avait dit dans quelles « circonstances » j'avais eu mon malaise.

— Oui, je comprends.

— Bien, respire profondément et lentement surtout.

Il se leva.

— Si ça ne va pas, je suis juste à côté. À tout à l'heure Lisor.

Le produit que m'avait injecté Zefryam devait être efficace car,

malgré mes scrupules, je me rendormis très vite. Enfin, si l'on pouvait qualifier de sommeil, l'état incertain et brumeux dans lequel je sombrai.

— Elle est réveillée ? Comment va-t-elle ?

C'était la voix de Manoa qui perçait par ma porte, restée bien heureusement entre-ouverte.

— Elle va bien.

J'étais certaine qu'il venait de rentrer et qu'une vibration dans les murs, provoquée par son retour, m'avait tirée du gouffre pâteux dans lequel je me trouvais jusqu'alors.

— Je veux lui parler, fit Manoa.

Je faillis bouger et réclamer le droit de satisfaire sa requête. Moi aussi je voulais lui parler. Même si j'ignorais complètement ce que j'allais lui dire. J'avais surtout besoin de le voir. J'étais désormais humaine à ses yeux. Pour la première fois, je pourrai enfin être Lisor. J'avais hâte – une hâte fébrile et inquiète – qu'il me voie réellement. J'avais hâte de voir l'expression que cela causerait sur son magnifique visage. J'avais hâte de savoir s'il serait toujours le Manoa que je connaissais. J'avais hâte de savoir si cette version de moi trouverait grâce à ses yeux.

Mais une précieuse intuition m'intima de garder le silence et de rester parfaitement immobile.

— Elle s'est rendormie. Elle a vraiment besoin de repos.

— Que t'a-t-elle dit ? demanda Manoa.

J'eus l'impression que Zefryam eut une sorte de rire.

— Elle ne se souciait que de toi. Elle voulait te parler.

Il y eut un silence et je regrettais de ne pas pouvoir voir leur visage. Mais de prime abord, la voix de Manoa était douce, il semblait même s'inquiéter pour moi. Cela me réconfortait un peu.

— Tu aurais dû me dire tout cela. Tu aurais dû m'en parler avant de la faire venir ici, répondit-il au bout d'un instant.

— Je suis désolée, répondit Zefryam. Je t'ai mis en danger.

Il pensait la même chose que moi, cela ne me rassurait pas du tout.

— Non, ce n'est pas ça que je te reproche. Tu sais que je m'en moque. Et Eléa... enfin Lisor... (mon cœur eut un raté, il connaissait mon vrai prénom désormais). Elle en vaut largement la peine. C'est juste que tu lui as fait prendre des risques avec moi. Et je ne l'ai pas traitée avec les égards qu'elle méritait.

Il semblait rongé par le remords. Mon cœur se serra et je priai pour que Zefryam ne le remarque pas. Peut-être savait-il déjà que j'étais réveillée. Peut-être avait-il sciemment laissé la porte entre-ouverte, me laissant le loisir d'entendre ce que mon ami pensait réellement de moi. Zefryam était une personne éclairée, il nous voyait avec du recul. J'en

étais convaincue.

— Tu as été toi-même, c'était le plus important. Si je t'avais dit qu'elle était humaine, tu l'aurais considérée sans naturel. Tu n'aurais pas pu apprendre à la connaître réellement.

— Ce n'est pas ça... Tu ne comprends pas..., répondit Manoa troublé. Je l'ai mise en danger... j'ai été exécrable... Cette nuit même, je l'ai réveillée brutalement à deux heures du matin... Et... c'est sûrement pour ça que son cœur à lâché. Je lui en voulais...

Il reprit sa respiration.

— Je n'ai pas été tendre avec elle. Bien sûr, tu m'avais prévenu de ne pas lui poser de questions, alors, je me suis contenté de la version light de moi-même. Mais c'était déjà beaucoup pour elle. Je l'ai harcelée. Je l'ai mise dans l'embarras... Dire que... J'ai essayé de coucher avec elle... C'est une humaine... Comment j'aurais fait si elle avait cédé... ? Comment fait-on ça avec une humaine ?

— Les humaines ne sont pas différentes des hybrides sur ce point, répondit Zefryam d'un ton très professionnel. Elles sont justes un peu plus fragiles. Plus précieuses.

Il avait dit ce dernier mot avec une tendresse qui me rappela celle qu'il employait pour parler de ma grand-mère. Si j'avais eu des doutes sur l'intensité de sa relation avec elle, je n'en avais plus désormais.

Manoa était gêné, je le sentais de là où j'étais. Il ne dit plus rien pendant un moment avant de reprendre :

— Alors j'aurais pu la blesser, murmura-t-il. Et elle n'aurait pas guéri... Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? Tu aurais dû me dire qu'elle ne serait pas un binôme sur tous les plans avec moi ...

— J'ai pensé que le choix lui appartenait. Et puis, tu n'es pas un animal, j'avais confiance en toi.

— Elle n'était même pas au courant. J'ai insisté. J'ai vraiment été... incorrect. Et elle a été très patiente, très courageuse. Tout ça n'a pas dû lui faire du bien.

— Je t'ai demandé d'être délicat avec elle, je pensais avoir été clair.

— J'ai vu tout ça comme un jeu.

— Arrête de te lamenter, le coupa Zefryam, Lisor n'a pas l'air d'avoir souffert. Au contraire. Elle ne parle et ne pense qu'à toi. J'ai l'impression que ce que tu penses d'elle est plus important à ses yeux que la gravité de son état.

Manoa ne répondit rien, j'aurais donné cher pour voir son visage. Je l'avais déjà entendu s'épancher, mais il y avait dans sa voix, une sorte de remords, une douceur que je ne lui connaissais pas et que j'aimais beaucoup trop puisqu'elle m'était destinée.

— J'ai pensé que tu devinerais peut-être sa nature, reprit Zefryam. Découvrir son espèce par tes propres moyens, cela me semblait être une façon plus douce de t'apprendre la vérité et de te gagner à sa

cause. J'espérais que Lisor te plairait, peu importe qui elle était.

— J'y ai pensé. Surtout quand elle a pleuré lorsque j'ai insulté son peuple (il s'arrêta un vague instant) mais cette idée me paraissait absurde. On m'a enseigné que les humains sont des êtres laids et dégénérés. Je n'avais jamais eu l'idée de remettre cela en cause. Car il faut bien avouer que les lignées d'hybrides, qui comptent beaucoup d'humains dans leurs aïeux, sont moins gâtées par la nature.

— Ce n'est pas une généralité, objecta Zefryam. Il y a des hybrides de « pauvres » lignées, aux talents et au physique exceptionnels. Mais comme l'échelle sociale repose sur la naissance, c'est ce qu'on veut nous faire croire...

— Quoiqu'il en soit, reprit Manoa, je n'aurais jamais pu penser qu'elle était humaine... C'est la plus gentille et la plus belle personne que je connaisse. Elle est intelligente, authentique, pure, généreuse... Comment aurais-je pu deviner qu'une telle créature puisse être humaine ? La race même que nous méprisons et que notre système a piétinée ?

Je fermai les yeux, laissant ces compliments délicieux et incroyables se disperser dans tout mon corps. Je ne voyais pas meilleur baume pour réparer mon cœur meurtri que l'opinion élogieuse d'un être aussi sublime que l'était Manoa. J'avais l'impression de rêver. C'était les produits qui me faisaient délirer. Il ne pouvait pas avoir dit tout cela. Il ne pouvait pas penser tout cela de moi. Impossible...

Sa tirade fut suivie d'un silence que j'aurais adoré pouvoir interpréter.

— Voilà pourquoi tu peux me remercier de te l'avoir présentée sans l'a priori qu'aurait imposé sa race, conclut finalement Zefryam avec un sourire dans la voix. Tu aurais cherché une faiblesse dans sa personne pour confirmer ce que tu pensais des humains. Mais comme tu l'as connue en la croyant ta semblable, tu n'as vu que ses qualités hors normes.

— ...je l'ai pratiquement forcée à me complimenter. Et elle l'a fait. Je me suis amusé avec elle... Je regrette vraiment...

— Je ne crois pas qu'elle l'ait vu comme ça.

— Toutes les humaines sont-elles comme ça ? demanda Manoa après un instant de réflexion. Sont-elles... des êtres meilleurs ?

Zefryam eut une sorte de rire triste.

— Non. Il est vrai qu'Adylie, sa grand-mère, était un être exceptionnel. Mais j'ai compris tout de suite qu'elles n'avaient pas le même caractère. Les humaines sont comme chaque femme hybride ou azra. C'est-à-dire, unique en leur genre. Lisor a beaucoup souffert et elle a transformé ses souffrances en tolérance et en grandeur. Elle a su faire de ses faiblesses et de sa faible condition, une force. Mais je doute que tous les humains en soient capables. Je crois même qu'elle

est une rareté. Adylie, sa grand-mère, savait repérer la bonté chez les autres. Elle a su extraire la mienne de ma personne, après tant d'années à martyriser sa race. Ce n'est pas un hasard si elle a choisi Lisor pour lui donner l'Imative qui la sauverait. Ce n'était pas une question de sang. Elle aurait pu donner l'Imative à son fils autrefois. Elle a choisi Lisor car elle a vu qui elle était. Il ne m'a pas fallu longtemps pour voir qui était Lisor. Mais j'ai eu des siècles pour affiner ma perception. Je suis heureux de constater que tu as su voir qui elle était, toi aussi Manoa. Preuve que tu es quelqu'un de bien et que tu étais le plus approprié pour cette tâche, même si le mot ne convient pas vraiment.

Je me rendis compte que je pleurais, doucement, sagement. Ce que Zefryam et Manoa pensaient de moi me laissait sans voix. Je ne pouvais pas y croire. Il me semblait impossible d'être plus ébahie et pourtant, l'azra y était parvenu en parlant de ma grand-mère. J'avais toujours pensé qu'elle n'était pas fière de moi... Et s'il avait raison ? Si, au contraire, elle semblait insatisfaite car elle attendait plus de moi que nul autre, parce qu'elle m'avait choisie, moi ? Elle m'avait choisie parce qu'elle m'avait décrétée digne de survivre ?

Toutes ces paroles ravivèrent un souvenir précieux, infiniment précieux. Ma dernière conversation à cœur ouvert avec Emmy. Alors que j'avais envie d'abandonner, ma meilleure amie m'avait priée de me battre. Elle m'avait couverte de compliments en citant le besoin qu'elle avait de ma présence et le bien-être que j'apportais aux autres.

J'avais le sentiment de n'être bonne à rien, d'être un poids... et que la vie était injuste avec moi, stérile. Mais je me trompais. Elle mettait sur mon chemin des gens plus que jamais doués pour aimer. Au point qu'ils entrevoyaient des qualités incroyables chez moi. Même si j'estimais qu'ils se trompaient à mon égard, j'étais extrêmement chanceuse qu'ils se trompent aussi bien. À mon avantage.

— Je suis un peu bouleversé par tout cela, avoua Manoa. J'ignorais tout ce que les humains ont enduré. J'ignorais qui ils étaient. Pire que ça, je m'en moquais complètement. Maintenant, c'est différent.

— J'en suis heureux, répondit sobrement Zefryam. Mais tu n'es pas obligé de continuer à m'aider. Sa protection peut t'attirer de graves ennuis. Davantage maintenant que tu sais la vérité.

— Ça m'est complètement égal, intervint aussitôt Manoa.

Sa ferveur me gagna littéralement au cœur et mes larmes continuèrent de couler doucement. J'avais l'impression que tout cela était trop beau pour être réel. Qu'il y avait forcément une autre explication. Manoa était si versatile. Du séducteur, il passait au doux penseur. Était-il sous substance ? Allait-il redevenir l'inaccessible manipulateur ? Peu importait en vérité, car je prenais conscience que j'aimais beaucoup tous les aspects de sa personne.

— J'ai prévu pour elle une maison à l'écart d'Olyméa. Je m'organise pour que le lieu soit sécurisé. Mais c'est très compliqué car je ne suis pas libre de mes faits et gestes.

— Très bien, je vais t'aider.

— Pour le moment, ton aide la plus précieuse serait de continuer à veiller sur Lisor. Si tu te mêles de mon projet, tu risquerais d'attirer l'attention sur toi et sur elle...

— Quand comptes-tu la faire déménager ?

— Dans quelques semaines, dans le meilleur des cas.

Il y eut un court silence.

— Je veux partir avec elle, déclara enfin Manoa. Tu auras besoin de personnes pour la protéger là-bas. Je pourrai en être, jour et nuit.

— Cela pourrait te compromettre auprès d'Opra et même d'Olyméa... répondit Zefryam après un instant. Même si j'arrive à faire passer notre retraite pour le regroupement d'hybrides et d'azra un peu hippies, tu ne seras plus vraiment considéré comme fiable. Surtout que ton père a déjà quitté Olyméa ...

— Je sais tout cela. Ils croiront que j'ai hérité de la nature rebelle et inconstante de mon père. Tant mieux, cela leur évitera d'enquêter sur moi. L'important est de protéger Lisor. Et pour ce qui est d'Opra... j'en ai fait le tour. Voilà bien des années que j'y travaille, passer à autre chose me fera le plus grand bien.

— Très bien, mais il faut que tu saches..., précisa Zefryam. Si le Conseil venait à découvrir la vérité un jour... Mon plan est assez sûr, mais je dois malgré tout te prévenir, tu pourrais être condamné pour trahison.

— Je sais, assura Manoa sans hésitation. Et une fois de plus, cela m'est égal.

Puis, il ajouta comme si cela était un argument imparable :

— C'est pour Éléa. Enfin je veux dire, c'est pour Lisor.

— Je te remercie Manoa, dit Zefryam satisfait.

Ils semblaient tous deux enchantés par cette décision. Ma joie dépassait hautement la leur mais j'étais très inquiète à l'idée de ce qu'une condamnation pour trahison pourrait bien impliquer. Je ne voulais pas faire prendre de risques inutiles à Manoa. Il se trompait, ma longévité à elle seule prouvait que je ne méritais pas un tel sacrifice.

— Enfin, je ferai tout ça si elle accepte et si elle me pardonne, reprit Manoa.

— Je ne vois pourquoi elle refuserait, répondit Zefryam. Mais tu peux lui demander. Elle est réveillée.

— Ah bon ? Comment le sais-tu ?

— Tu n'as pas encore appris à faire la différence entre les battements de cœur d'une personne endormie et ceux d'une personne

éveillée ? soupira l'azra.

— Non, je n'ai pas l'habitude d'écouter le cœur des gens. Et le sien... il est... depuis qu'elle n'est plus sous Imative... il est toujours désordonné...

Il y eut un silence et je suis sûre que l'un comme l'autre se servirent de leurs sens développés pour écouter mes palpitations. Ce qui me mit mal à l'aise et décupla mon rythme cardiaque.

— Va la voir, trancha Zefryam, on a dû la réveiller en parlant, elle ne se rendormira pas de sitôt.

J'y vis la confirmation – à tort ou à raison – que Zefryam savait que j'avais épié leur conversation.

J'entendis du mouvement dans la pièce et je sus que Manoa lui obéissait. J'essayai de me redresser dans mon lit et, me rappelant des conseils surréalistes de l'inquiétante Emmy de mon rêve, remis un peu d'ordre dans mes cheveux.

Manoa entra timidement dans la chambre. Ce qui était étrange. Lui si parfait, si grand et idéalement bâti, essayant de ne pas trop prendre de place. C'était comme si le soleil aurait voulu se faire plus discret que la lune. Impossible. Mon cœur se mit à battre plus fort encore, comme il était plus fragile et plus irrégulier que jamais, il me faisait presque mal. Mais au-delà de ces maux, il trahissait mon trouble et j'en étais honteuse.

J'étais assise dans le lit, essayant de conserver sur le visage une dignité sobre. J'avais ramené les boucles marron de ma chevelure sur ma poitrine. Je savais que mes cheveux étaient l'un de mes rares atouts ; ils paraissaient en bonne santé. Je ne voulais pas qu'il me voit comme l'humaine trop imparfaite qu'il n'avait pas vue jusqu'alors. J'avais peur qu'il remarque tous les défauts qu'il n'avait pas pu soupçonner avant.

Il s'approcha et ses yeux si clairs qu'irréels me jaugèrent avec une vraie douceur. Au point que j'en oubliais tout de ma personne. Cet être là... Si je continuais à le fréquenter, il pourrait me demander tout ce qu'il souhaiterait, sans que je sois capable – ne serait-ce qu'en pensées – de formuler un refus. Peu à peu, il aurait raison de toutes mes résolutions, de toutes mes peurs. Parce que son aspect, sa force et sa fragilité, me submergeaient d'émotions.

— Lisor, murmura-t-il.

Je me mordis la lèvre. Prise de court par mon prénom dans sa bouche. Cela me gênait, me troublait et me plaisait presque plus que lorsqu'il avait tenté de m'embrasser. C'était plus fort que lorsqu'il me touchait. Par mon prénom, il avait la clef de mon âme, il la prenait dans ses mains et la mettait à nue.

— Apparemment c'est comme ça que tu t'appelles.

Je fis oui de la tête, gênée, troublée et heureuse.

— Je peux te parler ?

— Oui.

Mon oui était plus enthousiaste que je ne l'aurais voulu. Il s'approcha et s'assit au bout du lit. C'était étrange. S'il s'était adressé à Éléa, il ne se serait pas gêné pour s'allonger dans le lit à côté de moi, il aurait continué avec ses avances habituelles. Il aurait été ce Manoa à la fois prétentieux et irrésistible qu'il était. Mais là, il semblait s'adresser à une autre personne. Et c'était un peu le cas. Il parlait à Lisor pour la première fois.

— Tu nous as entendus parler avec Zefryam ? demanda-t-il timidement.

— Oui, répétais-je.

— Qu'as-tu entendu exactement ?

— Je ne sais pas, fis-je mal à l'aise. Beaucoup de choses. Par exemple, j'ai cru comprendre que tu ne m'en voulais pas.

— Pourquoi t'en voudrais-je ? dit-il sincèrement surpris. C'est plutôt moi qui m'en veux. J'aurais dû être un meilleur ami pour Zefryam et tenir parole quand je lui ai assuré que je ne te poserais pas de questions, que je te traiterais bien.

Je secouai la tête comme pour balayer ces absurdités.

— Tu m'as bien traitée Manoa.

— J'ai été dur avec toi.

— En ce cas moi aussi.

J'avais en tête notre dernière conversation. La dernière conversation d'Eléa l'hybride avec Manoa le drogué. J'avais insisté pour lui faire avouer qu'il se droguait afin d'oublier Fay. J'avais pensé qu'il fallait le faire formuler la cause de sa dépendance pour guérir. Même si j'étais consciente que c'était une bien maigre théorie.

— Je n'ai pas été tendre toute à l'heure, quand tu étais sous DB, me contentai-je d'ajouter.

— Au contraire, déclara-t-il. Je n'oublierai jamais ce que tu m'as dit.

À la ferveur dans ses yeux, je me souvins alors de l'instant où j'avais prétendu en bref que sa mort me serait insupportable. Que « tout » me manquerait chez lui. À cet instant où j'avais failli le laisser m'embrasser. Et où mon cœur avait mis les holàs.

Je baissais les yeux, gênée.

— Lisor...

— Oui ?

— Quel âge as-tu réellement ?

— Vingt et un an.

— Je savais que tu étais jeune... mais tu... tu ne t'exprimes pas comme un être aussi jeune.

Je réfléchis un instant.

— C'est peut-être parce que nous, les humains, devenons matures plus vite, nous n'avons pas le choix compte tenu de notre espérance de vie...

L'ombre d'une angoisse passa sur son visage.

— Quelle est-elle ?

— Pour les plus chanceux, je dirais quatre-vingts ans. Pour les humains pourchassés, je dirais plutôt une trentaine d'années, grand maximum, avant d'être trouvés.

Une infinie tristesse assiégea son visage. Il prit le temps de reprendre sa respiration.

— Tu tiens peut-être ta sagesse de ton vécu. Zefryam m'a tout raconté. Je suis tellement désolé Éléa... Pardon, Lisor.

— Appelle-moi comme tu le souhaites Manoa. Et merci pour ta compassion. Cela me touche. Ta réaction... elle est merveilleuse.

Il sourit, même s'il semblait encore triste.

— J'ignorais que ton peuple était massacré. En fait, cela ne m'intéressait pas. Je ne pensais qu'à mes problèmes.

— C'est logique. Mon comportement est bien pire que le tien. Moi aussi je ne pense qu'à mes problèmes, alors que mon peuple se fait toujours massacrer et que j'en suis consciente.

Il me regarda, sembla hésiter.

— Sauf que Zefryam semble prétendre que tu es la dernière..., ajouta-t-il avec l'air de craindre ma réaction.

— Je sais. Mais ce n'est pas ce que je crois. Du moins, je ne peux pas le croire. Je n'y arrive pas.

— Tu as dû souffrir d'être ici, parmi nous. Nous sommes le peuple qui a détruit le tien... Je suis... je fais partie de tes ennemis... N'as-tu pas envie de te venger ?

— Je souffre juste d'être aussi lâche. Je souffre de vous avoir tous aimés dès mon arrivée. Je suis incapable de loyauté envers les miens. Je souffre d'être une traîtresse. De manger votre pain, de dormir dans vos lits, d'aimer être en votre compagnie. Je n'arrive pas à être digne.

Je sentis des larmes affluer mais je tins bon.

Manoa s'approcha et s'assit plus près de moi. Il posa la main sur la mienne. C'était la première fois qu'il me touchait : moi, Lisor.

— Tu es incapable d'éprouver de la rancœur et tu en souffres ? s'étonna-t-il admiratif. C'est un don Lisor. Tu ne sais pas haïr, ce doit être merveilleux d'être comme ça.

Je secouai la tête.

— Je sais haïr. Je ne sais juste pas haïr pour les bonnes raisons. Je n'ai pas de haine honorable.

— La haine honorable, ça n'existe pas Lisor ! Il n'y pas de bonnes raisons pour haïr, affirma-t-il avec candeur.

— Pourtant, tu estimerais logique que je haïsse ton peuple pour ce

qu'il a commis.

— Oui, car c'est sûrement ce que j'éprouverais à ta place. Puisque je n'ai pas un cœur assez grand pour le voir autrement. Mais tu es une humaine, affaiblie et très jeune... et pourtant, tu viens de m'enseigner ce qu'est la grandeur. Tu m'as appris plus que personne en ce monde.

Je me mordis la lèvre à nouveau, cette fois, pour ne pas pleurer, ce fut difficile.

Quand je rencontraï à nouveau le regard de Manoa, j'y lus quelque chose de très tendre qui me plut... tellement... trop... que mon cœur se mit à avoir des ratés.

Manoa le perçut, il retira sa main et s'écarta. Qu'aurait-il fait si j'avais été en parfaite santé ? En cet instant, il y avait bien quelque chose que je haïssais cordialement : mon palpitant défectueux.

— Je suis heureuse que tu vois les choses comme ça, répondis-je finalement. J'aimerais être capable d'en faire autant.

— Essaye de te voir avec la même tolérance que tu réserves aux autres, suggéra Manoa.

— C'est impossible, les autres m'apportent beaucoup et moi je ne donne rien.

Il rit.

— Tu plaisantes j'espère ?

— Non, je suis ici, je profite de ton appartement et de ta vie. Que t'ai-je apporté si ce n'est du danger ?

Il me regarda à nouveau avec admiration.

— Tout, répondit-il avec un sourire.

Nous nous regardâmes un moment, encore une fois, plus rien ne comptait. C'était délicieux. Et j'appréciais qu'il copie ma réponse. Elle me plaisait beaucoup.

Manoa s'efforça de couper court à notre échange visuel. Il craignait sûrement que mon cœur ne s'en tourmente. J'aurais vraiment voulu ne pas être humaine en cet instant.

— Tu m'as demandé quelles étaient mes passions Elé... Lisor. Mais je ne t'ai pas demandé quelles étaient les tiennes.

Je fus prise au dépourvu.

— C'est difficile à dire. Depuis que je suis à Olyméa... toutes les choses simples auxquelles je n'avais pas le droit sont devenues mes passions. Manger, dormir confortablement, regarder des séries...

— J'ai remarqué, fit-il souriant. Mais dans ton ancienne vie... n'y avait-il pas autre chose ?

— Je tentais de survivre... les divertissements n'avaient pas une grande place. Ceci dit, j'aimais beaucoup lire. Même si j'avais peu de matière à cela.

— Que lisais-tu ?

— Des livres de l'Ancien Monde.

— L'Ancien Monde ?

— L'Époque d'avant les azras. Quand la Terre appartenait encore aux humains. Les miens ont conservé un maximum de choses appartenant à cette époque. Nous avons aussi perpétué des coutumes et des connaissances. J'en sais beaucoup plus sur l'Ancien Monde que sur le vôtre. On m'a élevée dans l'ombre de cet âge d'or.

— Cela remonte à au moins deux mille ans... Comment peux-tu lire des livres datant de cette époque ? Tout doit être en miettes aujourd'hui !

— Pas ceux qui ont été conservés très soigneusement. Même si j'avoue qu'ils se font rares.

— Il y a beaucoup de choses que tu vas devoir m'expliquer sur ton mode de vie.

— Il y a peu à dire comparé au tien. J'ai été perdue à mon arrivée. Et je le suis parfois encore aujourd'hui. Cela me fait penser qu'il y a quelque chose que j'aimais tout particulièrement dans mon ancienne vie.

— Ah bon ?

— Oui, j'étais constamment dans la nature. Même si elle n'était pas toujours notre alliée, je m'y sentais en sécurité.

— Oh... j'imagine que passer tes journées dans cet appartement doit te rendre malheureuse.

— Non, j'y suis bien. J'aime plus que tout être cachée. Je me sens cachée ici. J'adore rester terrée des journées entières. Et Olyméa est magnifique, cela compense.

Je n'osai pas ajouter que sa beauté, à lui, compensait également vertigineusement mon manque de nature. Le regarder suffisait parfois à me faire tout oublier.

— C'est étrange, dit Manoa. J'ai l'impression de te parler, à toi Eléa, mais en même temps... je m'adresse à une étrangère.

— C'est le cas. Tu viens de rencontrer Lisor. J'espère qu'elle ne te déçoit pas trop.

— Non, bien au contraire, fit-il doucement.

La connexion qui se faisait entre nous m'inondait de bien-être malgré la fatigue, mais Manoa semblait tendu. Une part de moi était certaine qu'il voulait encore et toujours préserver mon cœur fragile.

— Tu dois être épuisée, il faut que je te laisse te reposer, décida-il justement.

— Je vais bien.

— Tu as le teint blafard. Plus que d'ordinaire.

— Oh... c'est vrai ?

— Oui, dit-il l'air inquiet. Et ton rythme cardiaque s'est détérioré.

Il avait raison, j'étais harassée. Mais je ne voulais pas qu'il parte. Maintenant qu'il savait que j'étais humaine, un rempart s'était écroulé

entre nous. Malheureusement, mon état fragile d'humaine venait d'en construire un nouveau.

— Même si tu connais mon vrai prénom, je suis toujours la même qu'Eléa, tu sais...

Il se leva lentement.

— Non, je ne crois pas. Tu es bien plus qu'Eléa désormais...

Il sembla hésiter à s'avancer vers moi puis se contenta d'attraper doucement ma main, il la serra brièvement entre ses doigts.

Je souris, tâchant d'interpréter ses derniers mots malgré mon épuisement.

— Dors Lisor. Je suis à côté.

Il lâcha ma main. Je me rallongeai confortablement. Il me borda soigneusement. Je fermai les yeux.

Je sentis qu'il embrassait doucement mon front. Mon cœur n'eut pas le temps de protester que, déjà, la porte de la chambre se refermait sur lui.

Je fermai à nouveau les yeux paisiblement, blottie dans le souvenir de notre échange. Mon corps était faible mais mon esprit plein de lumière.

Chapitre 16

Le miroir.

Rien ne m'avait semblé plus difficile que de mériter mon reflet.

Zefryam n'avait pas tort quand il prétendait que j'avais besoin d'un repos total. J'étais complètement harassée. Le simple fait de m'être lavée me donnait l'impression d'avoir été passée à tabac. Je n'avais plus de force. Pouvoir contempler mon teint cireux et mes traits tirés ne m'aidait pas davantage. Je posai néanmoins la main sur ma brosse. La lever jusqu'à ma chevelure fut une épreuve. C'était comme si l'objet pesait une tonne.

J'avais beaucoup dormi. Les décoctions préparées par Manoa sous les ordres de l'azra avaient eu l'effet escompté. M'assommant toute la journée et toute la nuit. Nous étions mardi, le premier mardi que Lisor, l'humaine, sans une goutte d'Imative dans les veines, passait à Olyméa. Verdict ? Cela aurait pu être pire. Bien pire.

Zefryam avait veillé à ce que mon traitement améliore ma circulation et m'épargne l'agonie que l'état de ma jambe supposait. Cela fonctionnait. Mais sans Imative, j'étais une sorte de mort-vivant.

Malgré tout, je me sentais bien. Manoa savait. Il savait tout. Mieux que cela, il m'acceptait et était aux petits soins pour moi. Qu'aurais-je pu rêver de mieux ? Même si chaque pas était un enfer, je me délectais d'être la protégée du plus parfait des hybrides que mes yeux eussent pu contempler.

Nous n'avions pas eu le temps de parler à nouveau cependant. J'avais dormi et les rares moments d'éveil avaient été consacrés à la prise des plantes qui me soignaient. Fini les boîtes aux conditionnements aseptisés. Ma table de nuit était couverte de sachets de plantes et de contenants dans lesquels nous les mélangions. J'appréciais ce regain de médecine naturelle dans ma vie. Certes, elle ne m'avait pas aidée durant mes années de traque, mais l'Imative me détruisant, retourner aux sources ne pouvait qu'être bénéfique.

Tout en me coiffant, avec l'efficacité d'une grand-mère pleine d'arthrose, mon esprit me ramena à Emmy. Pas à mon amie toutefois. À l'Emmy malsaine de mon cauchemar. Car de toute évidence, ce n'était pas elle. Qu'elle se soit souciée de ma coiffure ne m'intriguait

pas tellement. Les rêves ne sont pas logiques. Par contre, ils sont parfois le reflet brutal de notre réalité. Les pensées profondes qu'on se refuse à l'état d'éveil et qui nous explosent à la tête une fois endormi.

Et je m'en rendais compte désormais. Dans ce rêve, Emmy m'accusait d'avoir causé sa mort. Il y avait bien des choses que je pouvais me reprocher, mais sa fin n'en faisait décemment pas partie.

Je n'avais pas commandité l'attaque de notre communauté. Je n'avais même pas mis ma meilleure amie en danger puisque je l'avais laissée partir en tête du groupe. Je ne pouvais pas davantage me reprocher de l'avoir retardée : je m'étais glissée parmi les bras cassés du troupeau, ceux qui meurent en premier et ne posent donc pas longtemps de problèmes aux autres.

Le seul fait que je pouvais m'imputer, était de ne pas être morte comme tous les autres ce jour-là. Pour le reste, je n'étais pas responsable de leur sort.

Ce rêve m'informait que ma culpabilité était de toute évidence disproportionnée. Elle allait jusqu'à salir le souvenir d'Emmy en le transformant en la messagère sordide de ma mauvaise conscience. Je ne voulais pas souiller le souvenir d'Emmy, même par mon inconscient. Je l'aimais de toute mon âme. La conversation de Zefryam et de Manoa m'avait rappelé à quel point Emmy m'avait aimée. Et combien elle savait aimer. Aimer avec générosité. J'étais sûre qu'elle aurait été plus tolérante que je ne l'étais envers moi-même. Elle m'aurait sûrement excusée de trouver refuge chez mes ennemis. Elle m'aurait même pardonnée d'un regard amusé que je sois séduite par Manoa. Ou encore, que je sois si admirative de cette civilisation...

Je sortis de la salle de bain par la porte qui menait au séjour.

Manoa se leva aussitôt.

— Lisor ! Il n'est pas un peu tôt pour te lever ?

Je n'eus pas la force de lui répondre. Je titubai jusqu'au canapé. Complètement épuisée. Je m'y laissai tomber et fermai les yeux. J'avais déjà eu des moments d'épuisement insupportables au cours de ma vie de traque. Et c'était de l'amoncellement de ces moments qu'était né l'épuisement moral. Celui qui m'avait conduite à vouloir tout abandonner. Mais là, c'était différent... Il y avait Manoa. Il y avait Olyméa. Auprès de mes ennemis, je n'avais plus du tout envie d'abandonner. Je les aimais. Peut-être plus que mes amis d'antan ? C'était à se demander.

— Il fallait que je me lave, finis-je par répondre en gardant les yeux fermés.

Je m'étais allongée sur le canapé. Chacun de mes membres était vidé. Ils pesaient une tonne et semblaient peu enclins à répondre aux sollicitations de mon cerveau. Je détestais cet état. Mon énergie était comme un élastique que l'on aurait trop tendu, disloqué, à qui il

faudrait du temps pour retrouver sa tonicité.

Manoa s'assit doucement dans l'arc du canapé, placé de sorte à pouvoir me faire face sans me toucher.

— Je ne sais pas quoi faire... je n'ai pas l'habitude de...

— ...de quelqu'un en mauvaise santé ? terminai-je à sa place.

— Oui, souffla-t-il.

— Jusqu'à maintenant tu t'en sors très bien. Même mieux que les humains qui pourtant sont censés comprendre.

— Comment ça ?

Je rouvris les yeux. Le simple fait de parler me fatiguait, mais mon taux d'énergie avait légèrement remonté grâce à cette pause. Regarder Manoa contribuait à me ressourcer. Il était penché vers moi, les bras posés sur ses genoux, avec cette même expression de douceur et d'inquiétude. Celle qu'il m'adressait depuis qu'il me savait humaine. Celle avec laquelle il m'avait soignée dans la chambre et avait veillé sur mon sommeil. Celle où ses yeux bleus crépitaient d'une tendresse qui lui allait à merveille.

— Ce n'est pas le propre des humains d'être mal, expliquai-je. Nous n'avions pas de quoi nous soigner réellement. Mais nous sommes logiquement les descendants des plus résistants. Ton peuple nous a repoussés dans nos retranchements. Il fallait être chanceux et solides pour leur échapper. Les jeunes de mon âge sont... ou étaient ?

Je soupirais. Comment parler des autres humains en sachant qu'on m'estimait être la dernière ?

— Ils sont en bonne santé en général, repris-je (optant pour un présent moins douloureux). Ils sont forts. La jeunesse est considérée comme ce qui peut protéger le groupe. J'étais l'exception à la règle.

Je m'étais assise lentement, mollement, je posai la tête contre le dossier du canapé. Je pris soin de respirer posément. Le souffle me manquait. Et j'ignorais pourquoi je m'étais embarquée dans une telle explication. Un mélange de tristesse et de colère peut-être, que la sollicitude de Manoa faisait émerger brutalement.

— Je suis l'une des plus faibles humaines qui soit. Ma santé est catastrophique surtout en comparaison à mon âge. Avant que les hybrides nous trouvent et nous... massacrent, j'étais sur le point d'abandonner.

— Comment ça... abandonner ? demanda Manoa.

Il y avait une expression grave sur son visage, que sa voix avait laissé percer.

— Eh bien... je voulais mourir. La vie m'était insupportable et je ne lui trouvais pas de sens. Je voulais laisser le groupe partir et ne plus être un poids pour eux. Je me disais qu'en errant seule dans la nature, sans leur regard, sans leur pitié et leur agacement, je retrouverais une forme de liberté et que l'apogée de cette liberté serait ma mort.

Manoa ne dit rien, mais une contraction de sa mâchoire me fit comprendre qu'il accusait le coup de ma déclaration.

— En quoi « agaçais-tu » les autres humains ? finit-il par demander.

— Quand on est un groupe acculé, balloté entre la dureté de la nature et la menace de nos ennemis... on a besoin que chacun y mette du sien. Avec le temps, je n'avais plus la force de rien. Je mangeais le pain des miens, sans même avoir su travailler pour le mériter. Je ne leur apportais que ma douleur, même sans en parler, elle se lisait sur mon visage. Cela devait être infect pour eux et je le comprends...

Je repris ma respiration, rattrapée par toute la douleur des derniers mois de ma vie d'humaine traquée...

— Mais c'était très dur pour moi. Je souffrais atrocement et, à ma pénitence, s'ajoutait leur jugement. Reprocher à quelqu'un ce dont il souffre plus que tout... c'est ignoble. Et malgré le fait que je sois traumatisée par leur fin, je ne peux pas m'empêcher de leur en vouloir un peu.

Je respirai. Comment pouvais-je diffamer des êtres dont la vie avait été pratiquement aussi cauchemardesque que la mienne et s'était violemment terminée ? J'étais dure moi aussi. Ce n'était plus de compassion dont je manquais, j'étais cruelle.

J'observai à nouveau Manoa. Pour sa part, son simple visage était une preuve d'empathie pure. Celle de la nature qui avait décidé de mettre sur ses traits et son corps, une beauté qui, à elle seule, guérissait de bien des maux. Quel cadeau attentionné de l'univers ! Comme j'étais chanceuse de pouvoir le contempler ! J'essayai de reprendre le cours de notre dialogue avant qu'il ne détecte mon adulation pour lui.

— Mais il y avait Emmy, repris-je en m'efforçant d'être juste, même si cela me faisait mal. Emmy était ma meilleure amie. Je suis sûre que, si tu la connaissais, tu la trouverais merveilleuse. Elle était belle et généreuse. Parfaite. Et je lui jalousais ça pour être honnête. Elle a su trouver les mots pour me reconforter et me faire un peu passer mes idées suicidaires. Mais qui sait, avec le temps, j'aurais sûrement retrouvé ma déprime. C'est hallucinant, et ça l'a été à chaque seconde de l'attaque pour moi, de réaliser que c'est moi qui aie survécu. Moi, celle qui voulait abandonner. C'est horriblement injuste pour eux. Et même pour moi qui ne suis pas douée pour la vie, qui n'ai pas les armes pour ça. Ni dans mon corps, ni dans mon esprit.

Manoa me regardait étrangement.

— Tu es magnifique, dit-il doucement et davantage par ce que tu dis.

Il semblait m'admirer, j'en restai bouche bée. L'hôpital qui se fout de la charité. Je faillis lui ressortir l'argument du miroir, qui devait être pour lui tellement plus flatteur qu'il ne l'était pour moi, mais je ne

trouvais pas les mots. Pas avec son regard qui me désincarnait, me faisant flotter quelque part, entre la gêne et le plaisir.

— C'est toi qui es beau Manoa, repris-je finalement. Tu me rappelles Emmy : sans raison ni argument, tu sais me voir avec tellement de largesse. Tu sais même me trouver de superbes qualités. Je n'en reviens pas. En plus, tu tâches de me comprendre. C'est pour ça que je suis étonnée par ta compassion. Malgré le respect que je leur dois, je n'arrive pas à accorder aux humains que je connaissais autant d'estime qu'à toi.

Il cessa de me regarder, comme s'arrachant à l'admiration qu'il avait pour moi, tout à fait grotesque à mon goût.

— Tu me prêtes des qualités que je n'ai pas, fit-il. Regarde-moi, je suis un bel égoïste. Je vis dans le luxe et je trouve encore le moyen de me plaindre. Sans oublier que j'ai la promesse d'une longue vie et d'une santé sans faille. Ma compassion pour toi est la moindre des choses quand on sait tout ce que j'ai pu te dire d'odieux à propos des humains. Tout ce que j'ai pu te faire endurer... De plus, il est naturel d'éprouver de la compassion pour quelqu'un que l'on estime profondément. Ton Emmy t'estimait parce qu'elle te connaissait vraiment. Ce n'était sûrement pas le cas de tous les humains que tu côtoyas.

L'entendre nommer Emmy me troubla. C'était comme si je n'étais plus seule. Il participait à l'honorer. Et ce prénom était assurément magnifique, caressé par ses cordes vocales superbes.

— Je ne suis pas d'accord, arguai-je en reprenant mes esprits. Je te mets en danger par ma présence. Je bouleverse ton quotidien. Et je ne sais à quelle condamnation terrible je t'expose, si jamais ma nature était révélée. Ta compassion est un luxe !

— Non Lisor, elle est vraiment le minimum que je puisse te donner. Tu as été courageuse. Maintenant que je sais qui tu es... que je sais tout... je comprends tout. Cela change toutes nos conversations et je regrette tellement mon comportement... Tu mériterais tellement plus que ma compréhension. Tu mériterais une belle santé et la promesse d'un avenir fait de liberté et de quiétude. Je voudrais tellement pouvoir t'offrir tout cela...

Je réfléchis un instant, rattrapée par ma réalité, et certaines conclusions que j'avais constituées à l'évocation de ma présence ici.

— Finalement, le hasard a fait que je sois la prétendue dernière de mon espèce. Peut-être que cela prouve que les tiens ont raison. Que ma race est dégénérée et que ma pauvre chair justifie notre extinction.

— Je ne suis pas de cet avis, tu es peut-être la plus faible physiquement. Mais cela prouve que la faiblesse d'une race n'est pas une raison pour qu'elle disparaisse. Car tu es la meilleure personne qu'il m'ait été donné de rencontrer. Zef prétend que cela ne dépend

pas de ton espèce. Les tiens ont donc beaucoup de chance que ce soit toi qui les représentes avec tant de noblesse.

Je souris, déconcertée, ne trouvant plus d'argument à une opinion aussi élogieuse et néanmoins si peu méritée.

J'eus un vertige en essayant de convoquer mes neurones à la constitution d'une réponse convenable. Manoa s'en aperçut aussitôt. Pour lui qui percevait mon cœur et la difficulté de mon souffle mieux que moi-même, ce devait être logique.

— Il faut que tu te reposes Lisor. Je t'ai épuisée avec mes questions.

— Non, au contraire, te parler m'a fait du bien. Mais mon corps n'est pas toujours du même avis que moi.

Je lui souris et son sourire éblouissant s'agrandit à la chaleur du mien.

Les jours qui suivirent furent consacrés au repos. Chaque déplacement me valait l'épuisement d'un marathon. Il fallait des heures pour me remettre de ma toilette. Quant à manger sur la terrasse : il ne fallait plus y compter. Tant que je ne serais plus sous Imative, mes battements de cœur désordonnés pouvaient me trahir. Le risque était faible qu'un citoyen aiguisse ses sens sous les fenêtres d'Opra, au moment même où je prendrais mon petit déjeuner... Et pourtant, si cela arrivait, je ne donnais pas cher de notre peau.

Les murs de l'appartement étaient insonorisés, même pour des oreilles d'azra. Ainsi, je pouvais y vivre en toute quiétude, mais l'extérieur m'était proscrit.

Cela commença vite à me rendre malheureuse. J'avais besoin d'air, cet air qui me manquait davantage par mon état d'épuisement.

Manoa partait travailler plusieurs heures dans la journée, puis à son retour, veillait à ce que je prenne mes médicaments. Au départ, être soignée par la beauté incarnée m'avait contentée, mais mon épuisement provoquait désormais des baisses de moral significatives. Avec l'Imative, j'avais perdu l'habitude de la fatigue et du mal-être. Et cela ne m'avait pas manqué.

Zefryam n'était pas repassé me voir, c'était trop dangereux. Il prenait de mes nouvelles par l'intermédiaire de Manoa et lui donnait ses instructions. Je devais avouer que sa médecine m'épargnait le pire de mon état d'humaine : la douleur. Même si je m'étais remise à boiter et qu'une gêne habitait ma jambe à nouveau au quotidien, cela n'avait rien à voir avec ce que j'endurais avant mon arrivée à Olyméa. En cela j'aurais dû me réjouir. Mais c'était difficile. Si les premiers temps de fatigue avaient été allégés par le plaisir que Manoa sache la vérité et qu'il me comprenne, désormais, l'aigreur me rattrapait. C'était une émotion que je détestais. Cela dit, parmi les sentiments que j'exécrais, j'étais consciente qu'elle n'était pas la pire. Il y avait la tristesse, le

désespoir, les deuils que je portais toujours...

Manoa m'évitait de tomber dans le gouffre. Il était attentif et adorable. J'avais même le sentiment qu'il ne touchait plus aux DB et qu'il dormait à l'appartement la nuit. À la place d'une belle binôme qui aurait pu remplir sa vie, il se retrouvait l'infirmier d'une grabataire. Quand je le lui faisais remarquer, il éclatait de rire. Le Manoa qui me questionnait, me troublait et m'amusait me manquait un peu. Mais il prenait soin de ne pas charrier mon cœur. Vu que j'avais frôlé la mort, je pouvais le comprendre.

Et puis, une certitude m'aidait à garder le moral malgré toutes les affres de l'abattement : Manoa avait dit à Zefryam qu'il voulait me suivre dans cette maison qu'il me préparait. Nous n'en avions pas parlé entre nous et j'espérais qu'il n'ait pas changé d'avis. Mais cette idée ne me quittait pas et me permettait de puiser dans l'espoir, l'énergie qui me faisait défaut.

Bien entendu, j'étais lente à répondre aux messages de mes amis. Lorsque je le fis, je prétextais une surcharge de travail à Opra. Je n'étais pas fière de leur mentir... Mais avais-je le choix ?

Je demandais toutefois à Allan de nouveaux noms de séries. Il en avait évoqué à l'époque où je ne regardais que Draynote, mais étant passionnée par celle-ci, j'avais refusé de m'éparpiller. Désormais, j'en avais le temps. Et plus que cela, j'en avais besoin. Je n'en pouvais plus de passer mes journées avec la même sitcom. Emmagasiner des épisodes, faits sur des mois, en une journée, me faisait percevoir les lourdeurs du scénario. Allan me donna de nouveaux titres : Siliba, De l'autre côté des murs, Pana... cette dernière série se déroulant dans une autre ville qu'Olyméa.

J'y appris beaucoup de choses. Par exemple, qu'Olyméa faisait du commerce avec ce qu'on nommait « Le Cercle », constitué de plusieurs villes créées par des azras. Ces cités avaient des accords de paix et d'échanges qui leur permettaient, en alliant leurs ressources, d'assurer un large périmètre de sécurité.

Regarder la série avait même réveillé un souvenir. Lorsque les hybrides m'avaient attrapée, ils avaient évoqué l'idée que je sois une esclave ou une bannière d'une autre cité. L'un d'entre eux avait assuré que, si tel avait été le cas, le scanner l'aurait stipulé. Preuve que les villes partageaient des informations importantes, y compris les noms de leurs citoyens.

Pana était une très jolie ville, mais vraiment plus petite qu'Olyméa. Je comprenais pourquoi les Olymiens ne se fatiguaient pas à voyager, quand leur ville était la plus vaste et la plus spectaculaire de toutes. Néanmoins, un état d'esprit naturel – de terroir – régnait à Pana, que j'appréciais. Bien que j'ignorais si l'intrigue était un véritable reflet de la ville.

Cela faisait désormais deux semaines que j'étais clouée au lit. Les dernières instructions de Zefryam n'étaient pas enthousiasmantes : il n'avait toujours pas réussi à préparer mon évasion et j'allais être contrainte de reprendre de l'Imative.

Que je sois pistonnée pour le poste d'injectrice était une chose, mais que je ne remplisse plus aucune de mes attributions (même en faisant semblant) en était une autre. On ne me voyait plus traverser les couloirs en compagnie de Manoa, certains clients lui demandaient où j'étais et pouvaient témoigner de ma disparition. Si la venue de Zefryam à Opra avait attiré l'attention sur Manoa, c'était à risquer que mon isolement n'en devienne que plus soupçonneux.

L'idée de reprendre de l'Imative me terrifiait. Bien sûr, je rêvais d'être à nouveau en forme. Ne serait-ce que pour retrouver un état psychique plus équilibré. Ou bien, pour pouvoir me laver, manger sur la terrasse et parler avec Manoa sans devoir compenser ces efforts par quinze jours d'alitement. Mais je savais aussi l'effet qu'avait ce produit sur mon cœur. Il l'avait épuisé. Mon palpitant n'avait jamais été aussi faible. Alors que mon véritable point faible avait toujours été ma jambe, j'avais l'impression qu'il avait relégué cette vieille douleur à la seconde place de mes gros problèmes. Cela m'angoissait vu l'utilité de cet organe central. Je n'osais pas imaginer les conséquences s'il cédait à nouveau... ou s'il cédait pour de bon.

Mon moral n'était pas assez léger pour entrevoir ma mort comme une fin acceptable, après toutes les bonnes choses dont j'avais pu bénéficier ici. J'étais triste et je trouvais cela injuste.

Comme je détestais redevenir Lisor. Comme c'était terrible de la retrouver pleinement. Avec sa tristesse, son pessimisme et sa faiblesse. Je comprenais pourquoi Eléa était devenue essentielle pour moi. Il n'y avait pas de lâcheté là-dedans, elle était tout bonnement plus facile à vivre.

— Zefryam m'a contacté ce matin. Il pense que tu devrais tenter de reprendre l'Imative.

Manoa me regardait tranquillement, alors que nous venions d'achever notre petit-déjeuner commun.

— Pour que tu puisses m'emmener en rendez-vous ? demandai-je.

— Non, il est trop tôt. Il veut juste que nous fassions un essai.

— Je ne comprends pas. Je serai en forme une fois le produit avalé, on ne va pas gâcher une prise et fatiguer mon corps pour rien.

— Zefryam pense qu'il faut d'abord vérifier ton état sous Imative. Il se peut que ton corps ne l'assimile plus comme avant.

Je soupirai. J'étais agacée. J'allais un peu mieux grâce à mes trois semaines de repos, mais ça n'était pas encore brillant. J'avais un peu plus d'endurance mais les gestes du quotidien, comme me préparer et

manger, restaient fatiguants. De plus, malgré l'efficacité des médecines douces de l'azra, ma jambe recommençait à me faire mal. Et ce, de plus en plus. J'étais donc d'humeur revêche.

— Zefryam par-ci, Zefryam par-là. Depuis que tu me sais humaine, tu n'es plus le Manoa que je connaissais. Le Manoa qui ne se laissait pas dicter sa conduite par qui que ce soit.

Il me regarda, un instant surpris.

— Évidemment que je ne suis plus le même. Je ne joue plus désormais. Tout ce qui m'importe c'est que tu ailles bien.

Je soupirai et baissai les yeux sur les restants de mon petit déjeuner. N'étant plus sous Imative, je perdais l'appétit. J'avais moins goût aux choses et j'étais plus naturellement encline à la critique. Une facette de ma personne que j'exécrais.

— Pardonne-moi. Moi non plus, je ne suis plus la même. Tu as affaire à l'humaine qui a mal et qui est fatiguée. Tu comprends pourquoi mon peuple me détestait.

— Lisor...

Il me prit la main délicatement. Je levai les yeux vers le bleu cristallin des siens.

— Il est impossible de te détester. Je suis sûr que tu as une mauvaise perception de ce que les autres pensent de toi.

Je ne comprenais pas comment il faisait pour être aussi doux et attentif.

— Très bien, répliquai-je malgré tout lasse. Je vais le prendre.

Manoa se leva et se dirigea vers ma chambre avant que je n'aie fait le moindre geste. De toute façon, je venais de manger, trop peu pour me sentir ragaillardie mais assez pour être assommée. Je n'avais pas de force et mon petit cœur ramait comme un oiseau affolé pour abreuver tout mon corps de sang. Il était vers les neuf heures du matin mais je me sentais lourde comme à la fin d'une journée.

Manoa revint avec la boîte d'Imative. Je n'étais pas surprise qu'il sache où elle était. Zefryam, encore et toujours, avait dû tout lui expliquer. Ma vie ne m'appartenait plus tellement. Ces êtres puissants me protégeaient et décidaient de tout pour moi. Cela valait mieux ainsi, car dans l'état où j'étais, je n'avais pas la force de prendre d'heureuses décisions. Ou de décision tout court.

Manoa posa la boîte sur la table et s'installa devant moi. Je posai le doigt sur le cadran pour que le compartiment s'ouvre. À la vue de la bouteille d'Imative A, j'eus une nausée. Mon corps savait instinctivement quel martyre on allait lui imposer par le biais de cette drogue. Bien sûr, j'avais envie de me sentir à nouveau en forme. Mais l'Imative créait une énergie factice, qui puisait sur des ressources que je n'avais plus. Vu l'état dans lequel j'étais, Zefryam avait raison de craindre que la substance ne fasse plus autant effet qu'avant.

Je pris la fiole entre mes doigts et regardai Manoa.

— Zefryam est sûr que ça ne va pas me tuer ? demandai-je.

Car tout à coup, j'en doutais. Mon cœur était si faible... Et je me souvenais parfaitement de l'effet brutal que la prise du produit avait sur moi.

Manoa sembla embarrassé, lui aussi avait peur, c'était une expression étrange chez lui.

— Je crois que Zefryam a des problèmes. Il est soupçonné. Il veut activer ton départ mais pour ça, il faut que tu sois sous Imative et que ton état soit stable.

Activer mon départ.

— Si je pars, tu m'accompagneras ? osai-je demander.

— Oui, je t'accompagnerai et je te protégerai aussi longtemps que tu le supporteras.

Je souris, rassurée et heureuse du sourire qu'il me rendit, malgré l'état de mal-être dans lequel je me trouvais. J'y puisai d'ailleurs la force de porter l'Imative à mes lèvres.

J'avalai d'un trait, les yeux dans ceux de Manoa. Puis je baissais la tête et me mordis la lèvre. Je m'accrochais aux rebords de la table, le temps que la substance s'insinue à tout vitesse dans mes veines. C'était terriblement désagréable. Il était impossible de respirer et j'avais toujours l'impression qu'une part de moi mourait. Mon cœur se défendit, il battit très vite et je sentis le monde tourner autour de moi. Puis, il rendit les armes et ses battements s'apaisèrent.

Tout à coup, je pus mieux respirer. Tout à coup, tout devint plus facile, plus évident. Tout à coup, je me sentis moi-même de nouveau.

Je gardai les yeux fermés et laissai s'épanouir un sourire de bien-être sur mes lèvres. La douleur avait disparu, cette pression tenace qui m'écrasait le corps, cette force d'inertie qui m'attirait vers la tristesse. Tout cela s'était évaporé, laissant place à la fluidité intérieure. Trois semaines sans Imative m'avait fait redevenir Lisor, l'humaine qui souffrait. Je n'osais imaginer dans quel état je me serais trouvée une semaine plus tard, si j'avais poursuivi à ce régime. Ces trois semaines avaient aussi suffi pour que j'oublie ce qu'était le plaisir d'être en forme. Que cette sensation fût factice ou non, elle était délicieuse.

— Tu n'imagines pas comme c'est bon, murmurai-je soulagée.

— C'est toi la droguée désormais, commenta Manoa.

Je rouvris les yeux pour rencontrer son regard pétillant d'autrefois. Se permettait-il uniquement d'être lui-même lorsque j'étais sous Imative ? Ou bien était-ce moi qui le voyait autrement grâce à ce produit ? Qui était le véritable moi ?

— C'est vrai, répondis-je amusée. Mais ce n'est pas tout à fait moi. C'est Eléa, la droguée.

Il sourit puis se leva.

— Viens, j'ai une surprise pour toi.
— Une surprise ?
— Oui, nous sortons !
— Un tour sur la terrasse m'aurait suffi ! commentai-je en me tournant vers elle, illuminée par le soleil d'été comme elle l'était, je rêvais d'y retourner depuis trois semaines.

C'était sans compter la détermination de mon « binôme ». Il m'autorisa toutefois à passer un instant devant un miroir. Mon grave manque d'allant m'avait fait traiter mon apparence très sommairement. Maintenant que je me sentais mieux, j'aspirais à être présentable, entre autres choses.

Même si mon visage s'était creusé à nouveau, mes pommettes étaient légèrement rosies sous les effets de l'Imative. Je coiffai brièvement mes cheveux et m'autorisai un sourire.

Ce matin-là, je m'étais habillée la tête ailleurs au sortir de mon épuisante douche. Heureusement, tous les vêtements que m'avait fournis Manoa étaient d'un luxe suffisant pour s'associer facilement. Je portai une blouse en lin sur une sorte de jeans. Je souris en me sentant pleine de tous ces plaisirs que j'avais oubliés. Le plaisir d'être bien habillée. Le plaisir de respirer sans poids sur la poitrine. Le plaisir simple d'exister.

Nous nous retrouvâmes dans les navettes d'Opra et cette explosion de lumière et de décor me donna le vertige. Mais un agréable vertige.

Je n'avais pas respiré l'air frais depuis tellement longtemps. Et je n'avais pas vraiment pu contempler la ville. Désormais, l'été semblait l'avoir complètement envahie.

Lorsque nous fûmes en haut de l'arcade, je pus noter certaines différences qui m'éblouirent. De longs drapeaux élégants et colorés habillaient des tours et des tourelles. Des écharpes de fleurs, ou quelque chose de ressemblant, ployaient sur les arcades et les portes cochères. Un parfum de légèreté emplissait la ville, s'associant à merveille au soleil qui l'embrassait totalement.

— Que se passe-t-il ? demandai-je charmée sans réussir à détourner les yeux du spectacle.

Même sur les petits lacs et rivières aménagés, ils me semblaient voir des pétales, ou autres agréments colorés, rehausser la fantaisie des lieux.

— C'est la fête de l'été, expliqua Manoa.
— C'est magnifique ! Vous avez des fêtes pour chaque saison ?
— Oui, celle de l'été est la plus longue cependant. Elle est encore plus impressionnante quand un grand mariage est prévu à la Cour. Mais je crois que ça ne sera pas pour cette année.
— C'était ça, ta surprise ? demandai-je conquise.

— Non, mais ça ne fait qu'y contribuer.

Nous descendîmes en pleine ville. Je pus constater de plus près l'ambiance festive qui y régnait et cela me rendit mes yeux d'enfant. Je me sentais tellement mieux, désormais que j'étais sous Imative.

Manoa nous fit marcher un moment, respectant mon désir de tout contempler. Par moment, je sentais que mon cœur battait légèrement plus vite qu'il ne l'aurait dû. Zefryam avait peut-être raison quand il craignait que le produit ne fasse plus tout à fait effet comme avant. Mais je refusais catégoriquement d'y penser.

C'était trop bon d'être à nouveau normale. De pouvoir respirer et exister sans avoir le sentiment que tout est un poids.

Manoa m'entraîna soudainement dans une ruelle plus étroite. Les murs de pierre qui l'entouraient étaient blancs et percés de vitraux. C'était magnifique, je pris naturellement la main qu'il me tendit pour mieux le suivre dans la montée que nous empruntions.

Puis soudain, la ruelle déboucha sur un petit espace naturel. Cela ressemblait à un jardin, dissimulé par les murs, hauts et épais, des monuments qui l'entouraient. Du lierre montait sur les pierres blanches, jusqu'aux toitures. Le ciel laissait tomber une lumière claire et délicate dans tout le parc. Trois bancs se partageaient le petit espace, placé sous de lourds feuillages dont ils semblaient aspirer la fraîcheur et le parfum, invitant à la détente et la méditation.

L'endroit n'était pas très vaste, mais si bien agrémenté par la lumière du jour et par l'air pur des arbres, qu'il s'avérait plus que ressourçant. Les mouvements de la ville, les passants et les calèches, la clameur et les odeurs des restaurants, parvenaient faiblement jusqu'ici. L'édifice qui faisait office de rempart à ce parc était somptueux. Il n'y avait aucune fenêtre qui donnait sur ce jardin, lui permettant ainsi de conserver son allure intime.

— C'est un temple, déclara Manoa en voyant que je l'observais.

Il me tira par la main et, au bout du jardin, me montra une étroite allée. J'y jetai un œil pour m'apercevoir qu'elle menait à une plus large esplanade où une volée de marches en marbre menait aux portes du lieu somptueux.

— C'est magnifique, déclarai-je.

— Ce que j'ai à te montrer est ici.

Il m'attira vers l'un des bancs, le plus caché d'entre eux. Sur ce dernier était déposé un panier d'osier.

— C'est pour toi, fit Manoa.

Il s'assit à côté du panier. J'en fis de même en l'ouvrant délicatement.

À l'intérieur se trouvait une dizaine de livres de plusieurs formats et genres. Je souris, amusée et conquise.

— Manoa ! C'est génial !

— Tu m'as dit que ta passion était la lecture. Tu m'as aussi dit que tu adorais la nature mais que tu aimais être cachée. J'ai pensé que cet endroit serait parfait.

Je m'arrachai à la contemplation des livres pour jeter mon regard dans celui de Manoa. Avec la lumière et les reflets émeraude des feuillages, je savais d'avance qu'il serait sublissime. Je ne m'étais pas trompée. Ses yeux pétillaient. À ce point que leur couleur en était devenue indéfinissable. Entre le bleu, le vert et l'argent. Tous ces reflets qui s'y mélangeaient me firent perdre le fil de notre conversation un bref instant.

— Manoa... c'est tellement... c'est... comment fais-tu pour m'avoir si bien comprise ?

— Ce n'est pas si difficile, fit-il en caressant ma joue. Tu te contentes de si peu.

Il me regardait avec une réelle tendresse et soudain, je crus qu'il allait oublier la fragilité de mon cœur. Après tout, j'étais sous Imative, ce qui le maintenait à un état acceptable. Mais Manoa laissa retomber sa main et regarda le panier.

— Alors, tu aimes ?

— Oui, répondis-je en me concentrant à nouveau sur les bouquins un peu à regret. Je ne connais aucun des titres, mais j'aime beaucoup.

Normal, quand on savait que le peu de livres que j'avais pu posséder était pratiquement vieux de deux mille ans.

Les pochettes de ces cadeaux affichaient divers styles, du fantastique à l'enquête. De toute évidence, il y avait toujours des écrivains dans le monde des azras. Et les hologrammes, et autres écrans, n'avaient pas totalement remplacé la fibre délicate du papier. Ce contact-là me plaisait plus que tout. Bien sûr, il faudrait s'adapter à l'époque et au contexte des intrigues.

Mais cela ne ferait que me rappeler le plaisir que j'avais à regarder Draynote et Pana. J'allais retrouver ce plaisir dans celui, tellement bon, tellement intérieur et à la fois constructif de la lecture. Et ce lieu... Ce lieu magique !

C'était un havre de paix en plein milieu de l'agitation de la Cité. Un endroit paisible où l'oxygène semblait imprégner l'air, descendre des arbres et rénover mon intériorité.

— Tu me gâtes, c'est trop de cadeaux à la fois !

Je basculai la tête en arrière et observai les ramures qui se mouvaient lentement, au gré du vent doux. Cela sentait infiniment bon.

— Comme c'est bon, murmurai-je en respirant profondément. J'ai l'impression que ça faisait une éternité que je n'avais pas respiré l'air frais !

— Je suis désolé que tu aies dû subir tout cela, fit Manoa.

— Tu n'as pas à l'être... Ton appartement est merveilleux. Un luxe tout nouveau pour moi qui vivais dans la plus grande précarité pendant tant d'années. C'est juste que je commençais à ne plus savoir apprécier les choses simples.

J'observai le ballet de quelques oiseaux au-dessus de nous. C'était remarquable comme il était plus facile de m'analyser une fois que mon esprit n'était plus brouillé par la fatigue.

— Mais je ne peux pas oublier que l'Imative est dangereux, remarquai-je. Je présume qu'à chaque prise je raccourcis ma durée de vie. À moins que Zefryam trouve un remède miracle, je crois que je paye cher ces moments de légèreté, achevai-je avec un geste évasif pour englober cet instant.

— Zef va trouver un remède miracle, affirma Manoa avec gravité comme pour s'en convaincre.

Je devins songeuse.

— Parfois je me demande si c'est le fait d'être malade qui est si dur à vivre ou le simple fait d'être humaine.

J'étais toujours tellement mieux sous Imative A. Peut-être que mes moments de déprime n'avaient rien à voir avec mon état de faiblesse. Peut-être était-ce mon caractère. Et lorsque ce produit me donnait les constantes d'une hybride, il m'en livrait aussi le caractère.

Mais ça n'était pas cohérent avec certains moments, comme la première journée sans Imative, où, malgré mon état de mal-être, j'avais été heureuse de la réaction de Manoa. Et puis, c'était mettre à la trappe tous ces moments où j'avais su sourire malgré la douleur. Sans oublier mon enfance, quand je n'étais pas encore vraiment malade et où j'appréciais la vie jusqu'à en fatiguer mon entourage.

— Tu as pourtant connu d'autres humains... Tu devais bien voir si la souffrance était propre à votre race ou à la maladie, non ? demanda Manoa.

— C'est plutôt la maladie qui est propre à notre race, remarquai-je. Les humains les plus revêches que j'ai connu étaient souvent les plus malades. Cela dit, j'avais le sentiment que la plupart de mes congénères était en meilleure santé que moi... Mais que sais-je, peut-être ne l'étaient-ils pas tant que cela ! Ils étaient peut-être juste de meilleurs malades. Vu comment mon caractère change dès que je cesse d'être épuisée et de souffrir... je me demande si je ne suis pas une mauvaise malade, tout simplement.

— Attends, intervint Manoa en me regardant très curieux. Tu penses que tous les humains sont malades ?

— Pourquoi pas, répondis-je. Les azras sont la version « réparée » de l'être humain. Alors oui, peut-être qu'être humain est une maladie dont il faille guérir. Une maladie héréditaire et mortelle.

— Il faudrait que nous rencontrions d'autres humains pour mettre ça au clair, déclara Manoa au bout d'un moment.

— Sauf que ton peuple prétend avoir décimé le mien...

— Oui, mais tu m'as dit ne pas y croire, c'est toujours le cas ?

Il semblait prêt à se ranger à mon avis, ce que j'appréciais particulièrement.

— Oui, dis-je. Je ne peux pas le croire.

Manoa réfléchit quelques instants.

— Alors peut-être... peut-être que lorsque nous aurons quitté Olyméa, nous pourrions essayer d'en retrouver.

J'ouvris de grands yeux. Il dut prendre cela pour de l'inquiétude car il enchaîna.

— Je veux dire, quand tu auras suffisamment récupéré, quand Zefryam t'aura soignée, nous pourrions partir à la recherche des survivants de ton peuple ? Enfin, seulement si te le désires. Et si cela n'est pas trop dangereux... Ce n'est peut-être pas une bonne idée après tout...

— Oh ! Bien sûr que si Manoa, le coupai-je avant qu'il ne fasse machine arrière. Ce serait merveilleux !

J'avais posé une main sur son épaule sans m'en rendre compte. J'étais aux anges.

— Ce serait tellement... c'est exactement tout ce dont je puisse rêver. Mais... mais cela voudrait dire que l'on s'éloignerait de la protection d'Olyméa et... de ton peuple.

Manoa soupira.

— Je me moque complètement de mon peuple. Une fois que j'aurais quitté la ville pour t'accompagner de l'autre côté... Je serais un exilé à leurs yeux. Je n'aurais plus ma place parmi eux et ce sera tant mieux.

Il réfléchit et regarda ailleurs un instant. L'herbe épaisse qui mouillait délicatement nos pieds. Puis les murs pâles du temple. Et enfin, moi.

— Tu avais raison quand tu m'as dit que j'aurais dû quitter la ville, tâcher de voyager. Je me suis laissé endormir par la fadeur de mon quotidien. Séduire par Opra et ses émotions faciles... Par le factice... Ça n'arrivera plus. Grâce à toi je vais partir et enfin réaliser quelque chose. Peut-être qu'il reste encore un autre monde à bâtir. Qui ne dépend pas forcément des azras.

Je le regardais très émue. Submergée par le bonheur de cette splendide journée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il en percevant mon trouble.

— Il y a que ce que tu dis est magnifique : « Peut-être qu'il reste encore un autre monde à bâtir... ». Je n'ai rien entendu de meilleur dans ma vie.

— Pourquoi ? demanda-t-il incrédule.

— Parce que ma vie a toujours été du meilleur vers le pire. Comme si mes espérances ne cessaient de se réduire. D'abord je vivais en famille, dans un village, une belle communauté... Puis je suis tombée peu à peu malade. Ensuite mon village a été détruit. Mes parents se sont fait assassiner parmi tant d'autres personnes que j'aimais. Enfin j'ai dû vivre traquée pendant onze ans. Et même mon petit groupe de survivants a été détruit. Ma meilleure amie. Tout. Je suis alors devenue une traîtresse pour mes amis et une menteuse pour mes ennemis... Je m'étais fixée un objectif en arrivant à Olyméa : survivre le plus longtemps possible. Ma grand-mère et Emmy m'avaient fait promettre de me battre. J'ai déguisé ma trahison par le respect de cette promesse. Mais je ne m'attendais pas à vivre plus d'une semaine. Je ne croyais pas survivre si longtemps.

Je repris mon souffle.

— Mais il y a eu du meilleur dans ma vie. Le confort incroyable de votre cité, Allan, Fay, Zefryam... puis... toi. Je m'étais pourtant imaginée que mon futur ne serait pas brillant. Et voilà que tu acceptes de tout sacrifier pour me suivre et retrouver ce qui reste des miens. Tout à coup, mon avenir me semble magnifique. Peu importe que je ne sois pas en bonne santé. Zefryam a pratiquement des pouvoirs magiques à mes yeux. Je me dis qu'il pourra sûrement finir par me guérir. Et peut-être... peut-être que nous pourrons tous ensemble construire, si ce n'est un monde meilleur..., au moins notre monde.

Manoa sourit, ébloui par le soleil ou par mes mots, je n'aurais su le dire.

— Même si Zef m'a tout expliqué... Cela fait bizarre de t'entendre parler de ta vie. Je suis tellement désolé pour ce que tu as enduré Lisor. En si peu d'années... tu as les souffrances d'une éternité.

— Ne le sois pas. Tu ne m'as pas entendue ? Je n'ai jamais été si heureuse qu'ici. Aujourd'hui, dans ce jardin secret.

Il me regarda, comme s'il m'analysait, comme cela lui arrivait souvent.

— De l'herbe, des arbres, des livres et des promesses... Il ne te faut pas grand-chose pour être heureuse.

— Bien sûr que si. Car il y a toi aussi.

— Pourtant je voudrais pouvoir t'apporter plus. Et je ne peux pas. Pour beaucoup de raisons.

Il y eut une sorte de gêne entre nous.

— Je sais, soupirai-je.

J'ignorais s'il faisait allusion au fait – par exemple (mais c'était un exemple pris tout-à-fait au hasard) – qu'il ne pouvait pas m'embrasser sous peine d'arrêt cardiaque. Mais en avait-il encore envie ? Depuis qu'il me savait humaine, il était protecteur. Comme si j'étais un oisillon tombé injustement du nid. Peut-être que me savoir d'une autre

race, une race au sang pauvre et impur, me rendait beaucoup moins attirante que le mystère que j'incarnais jusqu'alors.

Ou peut-être faisait-il simplement allusion au fait que, malgré nos espoirs, Zefryam semblait avoir de grandes difficultés à me soigner. Et que ma survie était très compromise.

Peu importait en fait, ce que pensait Manoa. Nous étions sûrement d'accord sur l'essentiel, mon avenir était restreint. Mais j'étais heureuse de ce que l'hybride envisageait avec moi. Ses promesses, même si elles restaient à jamais à l'état de promesses, me rendaient très heureuse. Sous Imative, je pouvais opter d'y croire et de me laisser porter par le plaisir qu'elles distillaient en moi.

— Par contre, je voudrais éclaircir quelque chose Lisor, reprit Manoa. Tu prétends qu'être humain est une maladie, mais je n'y crois pas. Tu prétends aussi que tu es une mauvaise malade, ce qui est faux. Je te trouve très courageuse et forte pour quelqu'un qui a tant souffert et qui souffre encore autant. En y réfléchissant, si être humain est une maladie, qui suppose de la faiblesse et de la tristesse ; être azra est une maladie aussi, qui suppose d'être atteint d'orgueil chronique et de la manie de diriger les autres.

Je ris.

— Zefryam n'est pas du tout comme ça ! remarquai-je.

— Non, mais Zefryam est une rareté. La plupart des azras ont décidé de dominer le monde et de nous dominer... En prenant des décisions écoeurantes comme massacrer ton peuple, par exemple. Cet orgueil et cette méchanceté sont une maladie bien plus terrible que celle des humains.

Je réfléchis, intégrant ce qu'il venait de dire à la lumière de mes propres constatations.

— Sauf que les humains étaient comme ça à la base... Eux aussi étaient injustes et orgueilleux, l'histoire de notre peuple le prouve... Finalement, j'ai peut-être tort. Peut-être que nous ne sommes pas si différents comme tu dis. Nous sommes tous des humains avec des capacités différentes. Vous, les hybrides, avaient hérité des gènes évolués des azra mais aussi d'une part de notre faiblesse. Vous n'êtes pas éternels. Mais les azras ont hérité de certains défauts humains, comme l'orgueil et j'en passe. Nous sommes tous dans le même bateau. Sauf que le nôtre, à nous les humains, est moins joli et qu'il prend plus vite l'eau...

Manoa sourit.

— Qu'il prenne plus vite l'eau... je suis d'accord, peut-être. Par contre, je ne dirais pas qu'il est moins joli, bien au contraire, ajouta-t-il en me regardant avec chaleur.

Mon cœur eut alors quelques ratés qui confirmèrent les craintes de Zefryam. L'Imative n'avait plus un aussi bon effet sur moi

qu'auparavant, ce qui rendait impossible des visites chez les clients. Je comprenais tout l'intérêt de cette promenade « au parc ».

Nous rentrâmes plus rapidement que je ne l'aurais souhaité. Manoa insista pour que je me repose. Il voulait que nous ressortions ainsi fréquemment, pour faire croire au personnel d'Opra que je travaillais à ses côtés. Il espérait que notre fuite d'Olyméa arriverait avant qu'on puisse remarquer que je ne l'accompagnais plus chez les clients.

Nous nous contentions de petites promenades, ou d'instantanés paisibles dans ce jardin.

Le lieu n'était étonnamment pas fréquenté. Déjà parce peu de gens le connaissait. Ensuite, parce que le temple avait son propre parc, de l'autre côté de l'édifice, et que la plupart des gens optaient pour ces vastes pelouses fraîches et ses propres petits coins d'intimité. Il y avait des endroits bien plus beaux à Olyméa. Les gens étaient tellement habitués à la beauté, qu'ils ne se suffisaient plus d'un carré de verdure, quelques arbres et du lierre sur un mur. C'était tant mieux pour moi qui m'en contentais amplement.

Parfois, Manoa allait à un rendez-vous, me « déposait » au jardin où je lisais pendant une à deux heures, et venait me chercher lors de son retour.

C'était très agréable d'avoir cet instant de paix à l'air libre. Encore meilleur que ceux que je passais sur la terrasse, bien que j'étais très heureuse de pouvoir y reprendre mes repas, lorsque j'étais sous Imative.

Je n'avais cependant pas encore accepté de revoir Fay et Allan. Mes palpitations survenaient trop souvent, même sous Imative. Sans oublier mes tremblements et mes moments d'absences. Tous ces symptômes revenaient et c'était une chance que je fusse seule dans ce parc. Nous prenions un risque. Cela dit, le goût de la liberté le compensait largement.

Depuis notre grande conversation dans le jardin, j'étais très heureuse, surtout sous Imative. Mon état au naturel n'était pas très brillant mais demeurait à peu près constant. Je songeais que mon avenir, s'il se concrétisait, ne pouvait pas être meilleur. Un monde sans azra. Un monde où Manoa m'aiderait à retrouver des humains. Dans mes moments les plus fous, je rêvais que l'on retrouve Emmy. Ma vie rêvée ne pouvait être plus parfaite.

L'ombre au tableau était d'abandonner tout à fait Fay et Allan. Ne plus jamais les revoir. Ne pas pouvoir leur dire... J'avais fait tout risquer à Manoa. Je ne pouvais pas en faire autant pour eux... C'était sacrifier trop de personnes à ma cause, comme si je n'en avais pas déjà assez fait comme ça...

De ce fait, plusieurs jours après l'avoir découvert, j'étais allongée

dans l'herbe du « jardin secret » comme s'il m'eût appartenu. Manoa était en consultation, il n'en aurait pas pour longtemps. Zefryam n'avait pas donné d'instructions récentes. Vu les ennuis qu'il rencontrait pour moi depuis des mois, afin d'organiser mon départ, j'étais certaine qu'il était très occupé. J'étais aussi certaine qu'en savoir davantage m'aurait grandement culpabilisée des problèmes que je causais.

Mais pour l'heure, j'étais bien. Sous Imative, comme à chaque fois que je sortais, je respirais tranquillement. J'avais posé le livre que je lisais actuellement juste à côté de moi et m'autorisais un instant de pause. Juste en me perdant dans l'azur du ciel. Je portais une chemise moulante à longues manches avec un col triangulaire où se joignaient quelques lacets. La couleur de l'étoffe rappelait le bleu du ciel, je l'adorais. Je l'avais mariée sobrement à un legging noir. Sous Imative, j'avais préparé et passé cette tenue avec des gestes de ravissement. Elle était très simple mais elle suffisait à mettre ma minceur en valeur. J'avais emporté ma veste d'injectrice pour donner le change, tant que je serais dans le périmètre d'Opra. Désormais, elle attendait sagement sur le banc. J'avais bien étoffé mes boucles en les coiffant avec harmonie. Je ne ressemblais pas trop au cadavre ambulant que j'étais. J'étais presque redevenue jolie.

C'était une belle journée. Peut-être une des dernières que je passerais à Olyméa. Il fallait que j'en profite après tout.

Tout à coup, mon calme olympien se mua en tension. Je mis un certain temps à comprendre pourquoi. Puis je me rendis compte que le chant habituel des oiseaux avait cessé subitement.

Je me redressai et vis, adossé contre le mur avec une expression narquoise, un jeune homme que je connaissais.

Mais qui ? Il me fallut quelques secondes pour mettre un nom sur cette taille haute, ce long nez aquilin et ces yeux sombres...

C'était l'idiot qui me harcelait au Centre. Je l'avais complètement oublié.

— Elios, dis-je atterrée.

Chapitre 17

— Éléa... répondit Elios avec son sourire malsain. Tu en as mis du temps à voir que j'étais là.

— Je te croyais...

— Au Centre ? Je t'avais dit que j'allais le quitter.

Il se décolla du mur et s'avança. Je me levai d'un trait et reculai vers le banc, essayant de réfléchir vite à la situation. Manoa n'allait pas tarder et je partirai. Il fallait juste essayer de refréner ma peur en attendant. Et éviter que mon état ne me trahisse. Même si je n'avais côtoyé de près aucun hybride dans mes sorties régulières, ceux que j'avais croisés n'avaient rien soupçonné, malgré mon cœur incertain.

— Un manteau d'injectrice en guise de couverture, remarqua Elios en observant ma veste posée sur le banc. Tu t'es trouvé un bon acheteur. Il aime te déguiser ? Intéressant...

Il me fallut un moment pour comprendre où il voulait en venir.

— Je ne suis pas une esclave, protestai-je piquée au vif.

— Ah bon ? Alors qu'est-ce que tu es ? demanda-t-il doucement en s'approchant davantage de moi.

Peut-être n'aurais-je pas dû réfuter sa théorie si vite. Mieux valait qu'il me prenne pour une esclave. Cela m'avait protégée en quelque sorte, du temps où je travaillais au Centre.

— Pourquoi es-tu là Elios ?

Je me demandais surtout comment il avait pu me retrouver... Peut-être était-il toujours affublé de cet instinct incompréhensible, comme lorsque nous étions au Centre ; il avait continuellement été capable de me débusquer dans les moments où j'étais seule et sans défense.

— Pourquoi ? Parce que tu me manquais Eléa, susurra-t-il.

Je me décalai légèrement du banc, le contournai pour éviter qu'il me suive, tout en parlant calmement.

— Je suis contente pour toi. Tu dois être heureux d'avoir quitté le Centre. Ce n'est pas si mal, mais il faut avouer que la vie sous terre n'est pas très agréable.

J'avais réussi ma manœuvre. Je me plaçai tranquillement derrière le banc, sur le dossier duquel je posai machinalement les mains. Mon verbiage avait été aussi fade qu'inutile. J'espérais juste transformer

cette conversation en retrouvailles civilisées, entre deux anciens collègues. Y croire suffirait peut-être pour qu'elles le deviennent. Vu le rictus amusé planté sur le visage d'Elios, je compris qu'il me trouvait bêtement touchante de concevoir de telles espérances. Je compris aussi que je n'allais pas m'en tirer à si bon compte. Elios n'avait jamais été « civilisé » en ma présence. Puisqu'il était persuadé que j'étais une esclave, une sous-hybride. Je n'osais pas imaginer ce qu'il penserait s'il apprenait que j'étais moins que cela : c'est à dire, une humaine.

Je pris soin de respirer profondément, il n'y avait pas de raison pour que je sois démasquée. J'allais bien aujourd'hui et Elios, était un idiot. Il n'avait pas l'effet qu'avait Manoa sur moi, il ne me bouleversait pas. Il n'était pas non plus dangereux, je n'avais rien à craindre, je devais garder mon self-control et tout irait bien.

— Tu es encore plus belle qu'avant Eléa, déclara-t-il calmement.

— Merci, rétorquai-je avec autant de naturel que possible. Que fais-tu maintenant que tu n'es plus au Centre ?

Je voulais gagner du temps. J'avais également eu l'idée de partir – rentrer seule à l'appartement – mais cette option supposait qu'Elios aurait un millier de ruelles dans lesquelles me coincer et mettre mes nerfs à rude épreuve. Je devais juste éviter le contact au maximum jusqu'à ce que Manoa revienne.

Elios se mit à bouger lentement, regardant ailleurs, comme s'il tournait autour de sa proie prise au piège. Comme il m'agaçait ! Lui aussi semblait plus en forme. Il avait repris des couleurs et même un peu d'épaule depuis notre dernière rencontre.

— Je me pose quelques questions Eléa, à ton sujet.

— Pourquoi ne commencerais-tu pas par répondre aux miennes ? arguai-je avec calme.

— Parce que je suis sûr que tu caches quelque chose de grave, répondit-il en jetant ses yeux dans les miens.

J'eus du mal à avaler ma salive, mais je m'efforçai de rester impassible.

— Je ne sais pas pourquoi tu penses ça Elios.

— Tu n'es toujours pas décidée à m'expliquer ?

— Il n'y a rien à t'expliquer, répondis-je fermement. Et même s'il y avait quelque chose, en quoi aurais-je ce devoir envers toi ? Nous ne sommes pas amis et tu m'as toujours traitée comme une moins-que-rien.

— C'est donc ça ? Tu veux que je te séduise comme une grande dame ? Je présume que c'est pour ça que ton propriétaire t'a déguisée en injectrice ? Tu as des goûts de luxe, tu veux être une esclave qui se fait passer pour une citoyenne (il réfléchit). Remarque, cela arrange peut-être ton propriétaire. Manoa Delambrosio, n'est-ce pas ? Il n'arrive pas à garder ses binômes d'après ce que je sais. Je vois qu'il

s'est résolu à s'inventer une collègue. Tu as l'air d'être assez bonne actrice.

— Comment sais-tu...

— Comment je sais tout ça ? me coupa-t-il. C'est très simple. J'ai fait des recherches sur toi. Et si tu veux mon avis, il y a beaucoup trop de zones d'ombre dans ton histoire.

— Pourquoi est-ce que je t'intéresse à ce point ?

— Pour plusieurs raisons. Il est vrai que je suis très intrigué par ton ascension brutale dans la société. Quels que soient tes tuyaux, j'aimerais pouvoir en profiter. Mais il n'y pas que cela. Tu as beau être une simple esclave, sans défense ni personnalité...

— Merci, soupirai-je amère.

— ...tu m'obsèdes. Et je n'arrive pas à savoir pourquoi.

— Peut-être parce que c'est toi qui n'as pas de personnalité.

Il me regarda avec amusement.

— Tu n'as pas peur de me mettre en colère Eléa ?

— Je voudrais juste qu'on en finisse. Peu importe en quoi je t'intéresse, cet intérêt n'est pas réciproque. Et peu importe ce que tu veux me faire dire, ma vie ne te regarde pas. Si tu as besoin de tuyaux, je n'hésiterais pas à demander à mon binôme de te contacter. Je suis sûre qu'il se ferait un plaisir d'aider un de mes anciens collègues. Qu'en dis-tu ?

Je n'avais aucune envie d'ennuyer Manoa avec cette histoire, mais je ne voulais pas non plus mettre en rage Elios, au point qu'il irait attirer les autorités sur ma situation. Je sentais la menace à peine voilée de ses insinuations. De plus, mon départ étant logiquement proche, je n'aurais peut-être pas besoin de tenir ma promesse.

— C'est intéressant, déclara Elios en continuant de faire les cent pas.

Tout à coup, il se rua sur moi à une vitesse que je ne croyais pas possible et me plaqua contre le mur de pierre.

— Mais j'ai une autre proposition, murmura-t-il juste sur mon visage.

J'avais les yeux écarquillés par la peur, je pouvais voir tous les détails de ses iris, qui s'étaient agrandies. Avant que je n'aie eu le temps de faire le moindre mouvement, il planta quelque chose dans ma cuisse. Je poussai un cri de douleur et de surprise mêlés. Il me tenait par la gorge, mais je pus suffisamment baisser la tête pour voir qu'il s'agissait d'une seringue dont il vida entièrement le liquide coloré.

— Tu pourrais aussi me dire tout ce que je souhaite, termina-t-il.

Je voulais le repousser, lui faire lâcher prise, je me débattis, mais c'était peine perdue.

— Elios, non ! criai-je.

Mais il était trop tard, la substance froide traversait déjà mes veines.

— Calme-toi Éléa, murmura-t-il dans mes cheveux tandis que je me débattais. Ce n'est qu'un Désinhibant, cela ne te fera aucun mal. J'ai mis une bonne dose pour être sûr que tu sois bavarde.

Je me sentis soudainement horriblement faible, je m'écroulai lentement entre ses bras. Il me laissa glisser par terre et accompagna mon mouvement en s'asseyant sur le sol.

— Chut, murmura-t-il en replaçant une mèche de cheveux qui m'était tombée sur le visage. Laisse-toi faire, ce sera agréable. Tu seras vraiment toi-même.

— Elios, murmurai-je malgré la lourdeur soudaine de ma mâchoire, il ne... fallait... pas...

Comment lui expliquer qu'une telle injection pouvait me tuer ? De toute façon, je n'avais plus la force de parler. Le ciel tournait au-dessus de nous, les arbres et les murs s'y confondaient... Je fis mon possible pour ne pas me concentrer sur le visage d'Elios. Ce n'était pas lui que je voulais voir en mourant.

— Éléa ? s'inquiéta-t-il soudain.

Mon cœur battait très vite. Comme s'il eut souhaité qu'on lui rende enfin sa liberté. Je le comprenais, il venait encore de vivre un assaut insupportable. Après tout l'Imative A qu'il avait dû brasser, cette saleté supplémentaire était l'épreuve du feu. Je sentais que mes organes résistaient, qu'ils ne voulaient pas céder. Tout devenait flou et je n'arrivais plus à contrôler aucun muscle.

— C'est juste un DB..., fit Elios atterré par mon état. Pourquoi tu... ?

Soudain, il me lâcha brutalement. Ses bras ne m'avaient maintenue qu'à quelques centimètres du sol, par conséquent, le choc ne fut pas trop brutal, d'autant que l'herbe tendre eut le bonheur de l'amortir.

C'était étrange, je ressentais faiblement ce qui se passait à l'extérieur. Tout était une mare de couleurs et de sons, et je n'avais écho des paroles d'Elios que grâce à sa grande proximité. Mais pour le reste, tout n'était que chaos. Ce que je percevais le mieux cependant, était le chaos qui avait lieu dans mon corps.

L'Imative, toujours présent, convoquait toute l'énergie à disposition pour combattre le Désinhibant. Mon cœur marquait le tempo de ce combat sans merci en battant de façon exponentielle. Je ne l'aurais jamais cru capable d'une telle puissance. Peut-être était-ce son bouquet final ?

Quoi qu'il en soit, ce grand brassage de sang risquait également d'expulser l'Imative de mon système et de révéler au grand jour toute la faiblesse de mes constantes. Comme pour me donner raison, ma jambe se mit brutalement à me torturer. L'épuisement m'assomma, m'empêchant d'avoir des pensées cohérentes et ma respiration s'entrecoupa. Je cherchais l'air comme un poisson hors de l'eau.

— C'est impossible..., dit Elios. Tu es une humaine ?

Cette phrase raisonna dans ma tête avec violence. Malgré le peu de neurones à disposition, je saisis aussitôt la gravité de la situation.

Au prix d'un effort colossal, je plongeai mes yeux dans les siens. Il me regardait complètement effaré. Étais-je capable de glisser une expression suppliante sur mon visage ? Impossible de savoir si mes muscles allaient répondre. Puis je fus prise de convulsions et sentis que mon corps se pliait en deux.

Il y eut un courant d'air, près de mes genoux, à l'endroit où Elios se tenait une seconde plus tôt, pendant que mon estomac se vidait. Était-il parti ? Fort possible. Mieux vallait que je meure toute seule après tout.

Maintenant qu'il n'était plus là, je n'avais plus à attribuer d'énergie à l'étude de mon environnement. Plus rien ne comptait si ce n'étaient mes organes qui livraient bataille. J'aurais voulu qu'un interrupteur me permette d'y mettre un terme. La douleur dans ma jambe et dans mon corps était intolérable. Après avoir parfaitement vidé mon estomac, je roulai sur le dos et plantai mes yeux dans le ciel. J'aurais aimé qu'il m'aspire. M'extraire à cette souffrance. C'était tout ce que je souhaitais.

— Lisor !

Il y eut un visage, d'abord flou, puis il se dessina avec précision.

— Manoa, souris-je.

Mais seul un son primaire, dénué de sens, sortit de ma bouche. Tout à coup, dans le plaisir que j'avais à regarder Manoa, et qui surplombait la douleur, je venais de trouver l'interrupteur. Je me détendis et les ténèbres m'avalèrent.

— Comment va-t-elle ? dit une voix que je connaissais.

— Elle est stable. Mais nous devons partir au plus vite.

— Lisor, tu m'entends ?

— J'entends du bruit... Je crois qu'il est trop tard.

— Non... non, non, non ! Pas si près du but !

— Je suis désolé, Manoa. Pars, quitte la ville, je couvrirais tes arrières.

— Hors de question.

— Tu seras condamné, tu le sais ?

— Ils vont la tuer...

—...

— Lisor, Lisor, réveille-toi...

— Laisse le temps au produit de faire effet.

— Emporte-la Zefryam. Je suis sûr qu'avec tes capacités, tu aurais

une chance de quitter la ville avec elle.

— Il faut que le produit que je lui injecte fasse effet. Si elle n'a pas la dose suffisante avant, elle mourra.

Il y eut un mouvement.

— D'accord, mais ils la tueront de toute façon !

Manoa avait crié sur cette dernière phrase. Je sentis sa panique avant même d'être en mesure de percevoir mon propre corps. J'étais allongée. Pour le reste, tout était flou. Je ne sentais plus rien. J'avais l'impression de flotter. J'étais presque bien.

— ZEFRYAM ! hurla Manoa. Fais quelque chose ! N'importe quoi ! Trouve une solution !

Il y eut un tambourinement à une porte... lointaine... très lointaine. Mes paupières ne voulaient pas s'ouvrir, elles ne répondaient pas à mes ordres. J'entendis qu'on tournait un bouton, ou un mécanisme, juste à côté de moi.

Puis quelqu'un se leva.

— Je vais tâcher de les retenir, si elle se réveille, alors tu pourras l'emmener, et uniquement à cette condition, dit Zefryam très fermement.

Cette fois j'arrivais clairement à différencier les voix.

— Non, non ! C'est toi qui dois l'emporter, je ne ferais pas deux mètres, répondit Manoa.

Sa voix était entre la colère et la supplication. Je ne l'avais jamais perçu dans cet état. Ce qui se passait devait être terrible mais j'en étais déconnectée. Je n'arrivais pas à saisir la réalité...

— Sauf que je suis le seul à pouvoir les retenir assez longtemps pour qu'elle survive. Ils ne la tueront peut-être pas tout de suite. Je vais leur ordonner de la laisser en vie.

— Pourquoi t'écouteraient-ils ?

J'avais du mal à les entendre, car on tambourinait de plus belle et j'avais le sentiment qu'à chaque coup, je sortais un peu plus de la nuit dans laquelle j'étais confortablement plongée. Pourtant, je ne voulais pas revenir à la réalité. Même s'il était difficile de savoir ce qui m'arrivait, de trouver des mots ou des souvenirs qui traduiraient ce qui se passait, j'étais certaine d'une chose : le retour à la réalité serait douloureux.

— Parce qu'elle est une preuve, répondit Zefryam. Je vais demander à ce que notre procès ait lieu tout de suite. Je vais exiger qu'elle soit conservée vivante en guise de preuve...

— Je vois.

— Manoa, je vais faire tout mon possible, fais-en de même.

Il n'y eut pas de réponse mais je sentis qu'on s'approchait de moi.

— Lisor, réveille-toi. Il faut que tu te réveilles. Lisor, tu m'entends ?

Oui je t'entends.

Mais je ne pouvais pas bouger d'un pouce et mes lèvres ne m'obéissaient pas.

— Quand je suis arrivé au jardin, cet idiot était en train de s'enfuir, commença-t-il à expliquer en caressant mon front. J'ai cru qu'il t'avait tuée. À vrai dire, tu étais presque morte. Je suis retourné à l'appartement, j'ai appelé Zefryam. Il a su te soigner de justesse. Du moins, si tu acceptes de te réveiller. Lisor... je sais qu'il serait plus simple pour toi de mourir... mais je t'en supplie, bats-toi encore un peu... Juste pour moi...

Le jardin... Elios... le DB... Tout me revint en mémoire brutalement. La panique accompagna ce flot de pensées désordonnées.

Elios sait !

Elios sait !

— Elios sait que je suis humaine !

Cette fois j'avais réussi à ouvrir les yeux. Ma voix était d'une faiblesse incroyable. Rien à voir avec le cri intérieur avec lequel j'avais prononcé cette phrase.

Manoa était penché sur moi. Ses yeux bleus semblaient remplis de larmes. Ses cheveux noirs en bataille. Son visage pâle, plus livide qu'à l'accoutumé. Me voir vivante amena un sourire sur sa figure. Puis il se pencha et m'embrassa brièvement sur le front, je pus vaguement lire tout le soulagement du monde dans ses yeux.

— Oh merci, murmura-t-il dans un soupir.

Il me souleva aussitôt, m'arrachant au lit. Nous étions à l'appartement. La chambre était baignée de soleil. La porte était fermée. Mon corps était si faible que je n'arrivais pas à m'accrocher au sien.

— Manoa, murmurai-je.

Mais parler tenait de l'effort extrême.

Nous entendîmes une sorte d'explosion. La porte d'entrée assurément.

— Qui ? parvins-je à demander.

— Les protecteurs, soupira Manoa tout en ouvrant la baie vitrée. Le crétin qui t'a fait ça nous a dénoncés. Il n'est plus le seul à savoir.

— Qu... oi ?

Nous étions désormais sur la terrasse. Manoa s'approcha du bord.

— Je vais sauter, nous allons nous enfuir.

Je voulus lui parler, lui dire de ne pas prendre un tel risque pour moi, lui dire d'abandonner. Mais il se jeta dans le vide. Je me cramponnai à lui avec le peu d'énergie qu'il me restait.

Manoa tomba sur ses pieds. Nous avions atterri sur un chemin de terre, entre plusieurs autres terrasses, en contrebas de la nôtre. Cette hauteur m'aurait tuée, mais elle n'était rien pour un hybride sportif. Il se redressa, me gardant tout contre lui, et se mit à courir. Je respirais

son odeur en essayant de dompter mes pensées. C'était la fin. Si Olyméa savait pour moi... pour lui qui m'avait protégée et pour Zefryam qui m'avait aidée. Tout en était fini de nous. De ma vie et de la liberté de mes amis. Ils seraient condamnés par ma faute. Peut-être exécutés ? Rien ne m'aurait surprise. Et de toute façon, je ne vivrai pas assez longtemps pour voir ça.

— Arrêtez ! hurlèrent des hybrides derrière nous.

Ils nous avaient déjà rattrapés. Ces créatures bondissaient en nombre depuis le balcon comme des sauterelles. Zefryam n'avait pas pu les retenir bien longtemps.

Manoa s'arrêta un très bref instant. Lui aussi rattrapé par la surprise. Si l'azra n'avait rien pu contre eux, s'il n'avait même pas réussi à nous donner quelques minutes, que pourrait-on ? Nous allions mourir. Je croisai son regard et ne sus pas quoi dire à part :

— Je suis désolée.

Manoa fronça les sourcils, comme si, lui, n'avait pas perdu courage et reprit la route. Cela me rappela une scène atroce de ma vie. Et à vrai dire, j'avais un sacré panel de choix dans le genre... C'était le jour où Ethiel me portait lui aussi, essayant de me sauver. Lorsque les hybrides nous avaient rattrapés, j'avais été mortifiée aussi à l'idée qu'il perde son combat. Car ce n'était décemment pas le mien. J'avais le sentiment d'être morte depuis tellement longtemps...

Brutalement, Manoa s'arrêta, les yeux écarquillés puis il s'écroula. Je me retrouvai par terre. J'étais à peine capable de bouger. L'avaient-ils tué ? Ou simplement immobilisé ? S'il était mort alors j'étais morte aussi, davantage que quand ils me tueraient. J'étais complètement paniquée. Je convoquai toutes mes forces pour me redresser. Il avait les yeux fermés, cela me rassurait. Les hybrides s'approchèrent de moi et me regardèrent. Ils étaient vêtus comme ceux qui m'avaient enlevée dans la forêt. Mais leurs visages étaient découverts. Ils exprimaient un mélange de curiosité et de répulsion. Peut-être n'avaient-ils jamais vu d'humaine.

— Il n'est pas mort ? suppliai-je. Je vous en supplie, dites-moi qu'il n'est pas mort !

Je m'étais mise à pleurer. J'avais les mains sur Manoa, je cherchais l'impact. Je cherchais du sang et me réconfortais à l'idée de ne pas en trouver.

Un hybride s'avança vers moi, je levai des yeux dévastés vers lui. Je voulais juste qu'il me rassure avant de m'achever. Il pointa son arme sur moi.

— C'est toi qui es morte, dit-il d'une voix glaciale.

Puis il tira. Je reçus quelque chose dans l'épaule. Pourquoi n'avait-il pas visé mon cœur ? Je le regardai, un instant déroutée, puis m'écroulai.

Si j'avais tenu une comptabilité des fois où j'avais perdu connaissance ces derniers temps... Je présume que j'aurais pu me glorifier d'un domaine où j'atteignais un record. Même si la palme restait à attribuer aux moments où j'avais frôlé la mort.

Cette fois-ci, je me réveillai avec la sensation d'avoir dormi de nombreuses heures. Je n'étais pas détendue pour autant. J'étais si faible que je parvenais à peine à respirer. Et d'ailleurs, je n'avais aucune envie de reprendre contenance. Il m'aurait fallu une éternité de sommeil pour atteindre un stade viable. Sauf que quelque chose dérangeait mon sommeil.

Une voix.

Quelqu'un me parlait.

J'ouvris les yeux brutalement. Je vis, penché sur moi, un magnifique visage et des yeux bleus. Cela arrivait si fréquemment que j'étais désormais habituée à cet accueil divin. Je tendis une main, comme pour attraper ce songe, pour l'empêcher de s'échapper en haillons dans l'univers. Mais mes doigts rencontrèrent une peau chaude et lisse. Mes yeux s'agrandirent.

— Manoa !

Je voulais me réjouir qu'il fût vivant. Seulement, je n'en avais plus la force. J'étais peut-être réveillée mais mon corps dormait encore profondément. Mieux, il se préparait au dernier voyage. Je percevais que mes mains et mes pieds étaient froids. Preuve que l'énergie se retirait lentement.

— Tu es vivant, réussis-je à murmurer, alors je peux mourir.

Je fermai les yeux et me laissai glisser à nouveau dans l'inconscience. J'étais trop épuisée pour pleurer ma mort. J'en avais juste besoin. Je n'en pouvais plus de me traîner, dans ce qui me servait de corps, parmi les vivants. Je voulais obtenir ce qu'on m'avait refusé depuis plusieurs mois. Mourir.

— Lisor, je t'en supplie, déclara Manoa.

Il me secoua. J'entrouvris les yeux.

— Je n'en peux plus, murmurai-je.

— Je sais, dit-il.

J'eus l'impression qu'il allait pleurer, ses yeux étaient plus bleus, d'un bleu qui se prolongeait presque en larmes. J'aurais voulu attraper cette douce pluie mais mes mains ne suivaient plus mes désirs. Elles étaient figées et glacées.

On m'avait injecté trop de produits. L'Imative avait puisé dans des ressources que je n'avais pas. L'injection d'Elios m'avait achevée. J'étais étonnée de ne pas être encore morte. C'est horrible comme l'adage « Les portes qui grincent sont celles qui grincent le plus longtemps » se vérifiait en ma personne. Voilà longtemps que je

souffrais, au bord de la mort, je n'arrivais jamais à franchir le Styx. C'était épuisant. Je n'en pouvais plus d'être une mourante incapable de mourir.

— S'il te plaît, demandai-je doucement à Manoa. Laisse-moi partir.

Il me regarda avec un désespoir terrible. Comme si quelqu'un venait de me tirer dessus, là, tout de suite.

— Non ! Lisor ! Tu ne peux pas mourir comme ça !

— Si, murmurai-je en souriant. C'est très simple. Sens.

Je pris sa main avec mes dernières forces, et la posai sur mon cœur. Il se débattait mais il n'avait jamais été aussi faible. On aurait dit qu'il était emprisonné dans des sables mouvants. Les sables mouvant de la mort.

— Non, déclara Manoa. Non, tu ne peux pas.

— Si, c'est le moment, dis-je.

Je n'avais pas envie de mourir. Une part de moi pleurait la vie, hurlait après elle. Et c'était justement parce que cette part là, brûlait en moi, que le moment me semblait approprié. Quand j'avais failli mourir avec les miens, je n'attendais que cela, la mort. Mais elle n'avait pas voulu de moi. Maintenant, je savais quelle saveur avait la vie. Ce n'était pas une fatalité. J'avais juste le droit de mourir maintenant que j'avais goûté la vie.

— Tu m'as rendu goût à la vie, marmonnai-je. C'est incroyable ce que... tu... as fait. Crois... moi... ce... n'était... pas... gagné...

Je fermai les yeux, oubliant déjà sa présence.

Mais je fus secouée brutalement. Manoa m'avait assise de force. Ma tête dodelina toute seule sur mon cou mais cela ne l'arrêta pas.

— Je t'interdis de mourir, hurla-t-il dans mes oreilles. Tu vas vivre ! Tu vas me faire l'effort d'essayer ! Tu n'auras pas enduré tout cela pour rien ! Tu vas te battre ! J'ai un plan, un dernier plan ! S'il échoue, je te laisserai tranquille !

— Je veux mourir... ici..., murmurai-je. Dans... tes... bras... Fais-moi ce cadeau... Pas... par eux...

Manoa sembla touché par ce que je venais de dire. Il comprenait ma requête mais son regard se durcit. Il refusait. Il m'appuya contre lui. J'étais une poupée désarticulée, je le laissai faire, n'ayant la force de rien.

— Il faut que tu reprennes ça Lisor, une dernière fois, dit-il.

Je vis qu'il approchait quelque chose de mes lèvres. Je reconnus la fiole d'Imative. Je tournai instinctivement la tête vers son torse. Un sursaut de mes dernières forces.

— Non pas ça, pitié, murmurai-je en le respirant.

— Si Lisor, une dernière fois. C'est notre seule chance. Sinon tu vas mourir ici, dans cette pièce, avant même la fin de mon procès.

Tout ce qui me restait de corps se révoltait à l'idée de reprendre

l'imative.

— Non, gémis-je.

— Tu n'images pas les efforts que j'ai dû faire pour pouvoir t'apporter ça et te rejoindre dans ta cellule. J'ai tout risqué pour toi. Et j'ai fait prendre des risques à d'autres personnes. Alors, je t'en prie, au nom de l'amitié que tu as pour moi. Accepte. Tu ne peux pas refuser.

Je frémis des pieds à la tête, sachant qu'il avait marqué un point irréfutable. De plus, si cette dernière prise allait me tuer, comme je l'imaginai, cela me permettrait d'obtenir ce que je voulais. Je tournai la tête et ouvris la bouche. Il glissa le goulot entre mes lèvres et fit tomber le liquide.

Pendant un moment, il ne se passa rien. Puis tout à coup, mon corps fut parcouru d'un terrible tremblement. Je poussai un cri sous le coup de la douleur, pliée en deux. Je ne vis plus rien. Mes yeux s'étaient peut-être révoltés. Je sentis que mon estomac rejetait tout d'un bloc. J'entendis le bruit d'un liquide qui tombe sur le sol. Je retombai dans les bras de Manoa, plus mal que je ne l'étais déjà.

— Oh Lisor..., soupira mon ami.

J'étais sûre qu'il pleurerait. J'aurais donné cher pour voir ça. Mon dernier beau spectacle. Malheureusement, je n'avais la force d'aucun mouvement. D'aucun mot.

— Il faut qu'on réessaye, je t'en supplie, ajouta-t-il.

Il tourna lui-même ma tête, ouvrit lui-même mes lèvres d'un doigt et refit couler le liquide dans ma gorge. C'était horrible, mais je lui devais bien ça.

Je m'efforçais de tout garder. C'était difficile. Mon corps se débattait pour rejeter le poison. Manoa me serra contre lui.

— Je suis désolé, murmura-t-il en devinant mon agonie.

J'avais gardé le liquide en moi suffisamment pour qu'il assiège mon système nerveux. Cela me fit l'effet d'un électrochoc. Tout à coup, mon cœur battit la chamade puis sembla se stabiliser. Mon esprit devint plus clair, mais j'avais l'impression d'être folle. Comme si une part de mon cerveau avait éclaté. Je me redressai, capable de bouger désormais. Combien de temps avais-je devant moi, avant que cet état ne me tue ? Mon énergie vitale était consommée par le produit.

— Comment te sens-tu ? me demanda Manoa avec un sourire soulagé, les yeux humides.

Je le serrai dans mes bras. Maintenant que j'avais retrouvé mes facultés mentales et physiques, je pouvais le retrouver plus pleinement.

— Manoa, je suis désolée, dis-je. Je voulais abandonner. Je n'en peux plus. Cela ne change rien au fait que je te suis infiniment reconnaissante pour ce que tu as fait pour moi. Tu risques tout.

— Ce n'est rien. C'est normal, répondit-il dans mon oreille.

Je me détachai de lui.

— Tu es vivant, réalisai-je heureuse. Comment est-ce possible ?

Désormais, je pouvais lui parler, avoir des réponses aux questions que, dans mon état normal, je n'aurais pas eu la force de formuler.

— Les hybrides n'ont fait que nous injecter des capsules anesthésiantes, expliqua-t-il, ils nous emmenés au Palais directement. Zefryam a réussi. Il a demandé un jugement sur le champ et que tu sois gardée vivante.

Je tournai la tête, déterminée à prendre conscience des lieux où nous nous trouvions. Nous ne pouvions pas être dans le Palais des azras, comme il semblait le suggérer. C'était invraisemblable. Nous étions dans ce qui ressemblait le plus à une cellule. Murs et sol blancs. Des barreaux tenaient lieu de paroi en face de la couchette sur laquelle nous étions assis. La porte en grillage était grande ouverte, une silhouette harmonieuse se tenait contre elle. Comme si elle montait la garde.

— Fay ! m'exclamai-je ahurie par sa présence insoupçonnée.

L'interpellée se retourna. Elle m'accorda un sourire de soulagement. Je passai d'elle à Manoa. Mon cerveau les superposa brièvement l'un à l'autre. Fay, splendide avec ses yeux lagons et son corps de déesse... Manoa était son parfait pendant masculin. Même s'il dépassait toute créature sur terre à mes yeux, je ne pouvais pas nier ce que je voyais. Outre la situation gravissime, je me sentis idiote de m'arrêter sur cette réflexion. Or, la première pensée qui me traversa l'esprit fut qu'il aurait dû me laisser mourir. Ma mort les aurait réunis, peut-être dans un même combat pour la défense de mon peuple, puisqu'ils m'aimaient sincèrement tous les deux. Et ainsi, ce qui avait été rompu, aurait été ressoudé par ma présence. J'aurais servi à quelque chose. Réunir ces deux êtres parfaits. De toute façon, ma mort n'était qu'une question de temps. Cette pensée ne me reconfortait pas pour autant. J'étais infiniment triste et, sans être au fait de tous les détails, j'étais sûre que je les mettais encore en danger. Beaucoup trop.

— Fay sait tout, enchaîna Manoa. Elle est de notre côté, ne t'en fais pas.

Elle me sourit, de la façon la plus chaleureuse dont elle était capable, compte tenu de son caractère plutôt glacial et de la situation périlleuse dans laquelle nous nous trouvions.

— Je sais..., je sais qu'elle ne m'aurait pas trahie, répondis-je finalement avec reconnaissance.

— J'avais plus ou moins deviné ce que tu étais Lisor, déclara-t-elle d'une voix discrète en restant à son poste.

— Ah bon ? m'étonnai-je. Comment as-tu pu deviner en si peu de temps alors... que... Manoa n'a jamais réussi... ?

— Parce que c'est un idiot, dit-elle avec un large sourire.

Manoa leva les yeux au ciel.

— Et Elios ? murmurai-je. Il a compris très vite que j'étais humaine. D'ailleurs, je ne sais pas comment il a fait pour me retrouver...

— Est-ce que tu avais déjà connecté ton TS au sien dans le passé ? demanda Manoa.

— Oui, enfin, il l'a fait de force.

— Alors il a sûrement un logiciel de localisation, c'est comme ça qu'il t'a retrouvée si facilement.

Cela expliquait comment Elios apparaissait toujours aux moments où j'étais seule, il me suivait grâce à mon TS...

— Le temps presse, déclara Fay en lançant Manoa du regard.

Manoa prit mon visage entre ses mains. J'avais l'impression d'être un enfant pour lui. Leur enfant ? Ils se disputaient comme un vieux couple. Leur avenir était menacé et ma vie allait bientôt s'achever, pourtant, je n'arrivais pas à dompter ma stupide jalousie. Peut-être parce que l'affection de Manoa était désormais tout ce qui m'importait en ce monde.

Je suis piètrement douée pour ce qui est de ne pas m'attacher à mes ennemis...

— Lisor, il faut que tu m'écoutes attentivement, dit Manoa. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Tu as dormi une vingtaine d'heures. J'ai été enfermé dans une cellule moi aussi. Pendant ce temps, Zefryam a tout fait pour préparer notre procès. Bien sûr, il a été arrêté. Dans le plus grand secret ceci dit. Parce que les azras n'aiment pas montrer que les leurs ne sont pas parfaits. De ce fait, il est également prisonnier, sous très bonne garde. Lorsque j'ai repris conscience, il avait néanmoins fait marcher le peu de relations qu'il lui reste pour me donner la possibilité de contacter Fay.

Je remarquai qu'il ne portait plus son TS, le mien aussi avait disparu. On nous les avait sûrement ôtés pour nous mettre en détention.

— Je n'avais pas d'autre choix que de l'appeler.

— Pourquoi pas James ? demandai-je.

— Parce que j'ai mes entrées à la Cour, dit Fay en souriant. Tu n'as pas oublié Lisor ?

Elle semblait avoir un malin plaisir à m'appeler par mon vrai prénom. C'était un peu comme si toute cette situation l'amusait, même si je percevais une réelle tension chez elle. Surtout lorsqu'elle jetait un oeil dans le couloir à intervalles réguliers.

— Fay n'a pas les moyens de te faire quitter la ville et moi non plus malheureusement, reprit Manoa. Mais nous avons mis au point un plan.

Il prit un instant pour réfléchir et plaça délicatement une mèche de mes cheveux derrière mon oreille, comme pour se donner le temps de

bien formuler les choses.

— Je veux t'emmener avec moi au procès. Je risque sûrement une condamnation mais rien qui ne sera irréversible, par contre, te concernant (il marqua une pause douloureuse). Peu importe l'issue du procès ils voudront sûrement te...

— M'exécuter ? terminai-je à sa place.

— C'est ça, grimaça-t-il.

— En quoi ma présence au procès pourrait changer la donne ?

— J'ai bon espoir que les azras se rendent compte en te voyant que tu es un être vivant tout aussi respectable que moi ou l'un d'eux. Ils ont été humains un jour, cela pourrait leur rappeler cette époque. Ou simplement, celle où ils ont été amis ou amants avec des humains. Cela remonte à deux mille ans mais c'est l'âge de la plupart des membres du Conseil. Voilà des siècles qu'ils n'ont pas revu d'êtres humains. Il est facile d'édicter une loi contre des créatures qu'on a oubliées. S'ils te voyaient... cela pourrait être différent...

Je le regardai hébété.

— C'est ça votre plan ?

Je secouai la tête devant l'inanité de sa solution.

— Lisor..., reprit Manoa, je sais qu'il peut paraître idiot... mais c'est tout ce que j'ai.

— Je ne suis pas très calée sur le sujet... mais je suis certaine que ce que tu comptes faire est un crime supplémentaire !

Il ne répondit rien.

— Manoa, ils vont te tuer pour avoir osé m'emmener dans leur sacro saint palais. Car c'est là-bas que se déroule ton procès, n'est-ce pas ?

— Mais nous y sommes déjà, se défendit-il.

— Ah bon ? Tout ça n'a rien d'un palais !

— Nous sommes dans les sous-sols, là où ils enferment les accusés.

— Et c'est ce que tu es Manoa, un accusé ! Quant à moi, je suis une humaine, autrement dit, moins que rien. Je n'ai même pas le statut d'accusé, si j'entre dans leur tribunal... (Je secouais la tête.) Ils te tueront pour ça !

— Non, je suis certain que non. De toute façon, nous n'avons pas d'autres solutions. Il n'y aura pas que ta présence. Je serai là. Je parlerai. Je te défendrai.

— Mais c'est ton procès Manoa ! Pas le mien. Je n'ai pas le droit à ces égards. Tu ne peux pas me défendre moi, c'est toi qu'il faudra défendre.

— Te défendre, ce sera me défendre. Ils comprendront pourquoi je t'ai protégée.

— Et Fay ? Pourquoi l'as-tu mise dans cette affaire. Elle sera condamnée elle aussi.

— Non, si on fait vite, personne ne saura ce qu'elle a fait. Mais il est

vrai qu'elle a pris de gros risques. Elle m'a permis de sortir de ma cellule, de rejoindre la tienne et m'a apporté l'Imative.

— Comment as-tu fait tout ça ? demandai-je ahurie, en tournant la tête vers l'intéressée.

Fay haussa les épaules en guise de réponse.

— Je suis sûre que tu t'es mise en danger ! Beaucoup trop, commentai-je.

Elle jeta un œil vers le couloir puis revint vers nous.

— Lisor, arrête de faire des manières, déclara-t-elle fermement. Manoa, tu es en retard pour ton procès. Dépêchez-vous !

Manoa me prit par les épaules et me mit debout. Ma tête tourna un moment et la sensation de cervelle en ébullition s'intensifia, mais pour le reste, j'allais plutôt bien. J'avais juste l'impression qu'un compte à rebours muet s'était enclenché dans mon corps, au bout duquel, j'allais tomber dans un sommeil dont je ne me réveillerais pas forcément cette fois.

Chapitre 18

Lorsque nous eûmes quitté le sous-sol des détenus, l'opulence du Palais des azras m'éclata à la figure. Pour l'avoir maintes fois contemplé depuis la ville, je savais qu'il était construit sur plusieurs étages. Chaque niveau étant éclairé par des puits de lumière naturelle et ouvert sur des jardins en cascades.

Mais de l'intérieur, il était encore plus étourdissant. J'ignorais à quel étage l'ascenseur venait de nous recracher, mais la salle était immense. Des colonnes, d'une vastitude innommable, délimitaient les lieux que parcouraient des dizaines de personnes aux tenues aussi variées que luxueuses. Des robes, des toges, des costumes de toutes époques et de tous styles, arguant chacun la prestance nécessaire à la Cour.

Le grand nombre des hybrides de la noblesse qui déambulait là, certains d'un pas vif, d'autres, au gré d'une promenade vers le jardin éblouissant qui s'étalait en guise de décor, nous permit de passer inaperçus.

C'est Fay qui prit les devants. Je remarquai qu'elle avait troqué sa tenue du Centre contre des vêtements, sommes toutes, discrets, mais dont le tissu et les motifs donnaient une impression certaine de raffinement. Elle portait un pantalon beige, dont la matière fluide et souple tombait sur ses formes gracieuses à la perfection. Son haut, blanc, sans manche, était parcouru de légers fils dorés, qui traçaient des enluminures délicates sur tout son buste.

Avait-elle accepté une place à la Cour comme sa fondatrice le lui avait demandé ? Ou n'était-elle ici que pour nous venir en aide ? Quoi qu'il en fût, elle se fondait parfaitement bien à la foule. Même si la plupart des sujets portaient des vêtements d'apparats, la simplicité des siens était compensée par son port de tête altier ainsi que son regard sévère et cruellement magnifique. Manoa insista pour que je marche juste derrière elle, et je sentais qu'il progressait à quelques centimètres de moi. Il avait raison, mieux valait me cacher. Même s'il était simplement vêtu, sa beauté d'hybride de haute lignée le faisait se fondre dans le décor. Pas moi. J'étais toutefois rassurée à l'idée de m'être choisie une jolie tenue la veille, un haut azur sur un pantalon

noir moulant. Mais cela ne suffirait pas à me faire passer pour l'une des leurs. De plus, j'avais par instant l'impression que mon cerveau allait éclater. J'essayais de maintenir la cadence, mais à chaque fois que cette sensation me surplombait, mon pas ralentissait. Manoa posait alors ses mains sur mes épaules et me murmurait des paroles rassurantes, dont je n'arrivais pas à saisir la teneur. J'avais la tête qui bourdonnait et tout ce bruit alentour n'était pas pour m'aider.

Nous nous égarâmes dans nombre de couloirs et de pièces incroyablement immenses, mais je n'avais plus l'esprit suffisamment éveillé pour comprendre, voir et apprécier l'étalage de toute cette beauté. Après tout, ce lieu était le domaine de mes ennemis. Mes véritables ennemis, ceux qui avait édicté la loi cruelle contre mon peuple. Et cette pensée ne cessait de m'assommer, accompagnée du fait que Manoa et Fay risquaient tout pour moi. Moi, qui étais de toute façon condamnée.

Après que nous eûmes grimpé plusieurs escaliers de marbres et qu'un appel d'air m'eût attirée vers une portion de jardin duquel on pouvait contempler toute la ville en contrebas, Fay s'arrêta brutalement.

— Nous sommes arrivés à la salle du Conseil, déclara-t-elle.

Au bout d'un immense couloir, dont les colonnes faisaient au moins dix fois ma taille, où le soleil laissait des rayons lessiver le sol de leur pureté étourdissante, une porte blanche, gargantuesque, ronde au sommet et piqueté d'or, marquait l'entrée de ladite pièce.

Des esclaves armés d'étranges lances et vêtus de dorures et de tissus immaculés, étaient placés, immobiles à intervalles réguliers, le long des colonnes. J'étais certaine qu'ils se tenaient là davantage pour la prestance que pour la protection du Conseil. Les armes qu'ils portaient ressemblaient à des reliques. Je me demandais combien d'heures par jour ils étaient là, sans rien faire, sans bouger, la tête haute.

Je sentis la peur monter brutalement en moi, comme un écho à l'immensité des lieux.

— Comment comptez-vous me faire rentrer là ? leur demandai-je d'une voix faible.

— Zef a réussi à intégrer informatiquement un témoin supplémentaire au procès de Manoa, m'expliqua Fay en se tournant vers moi. Tu seras cette personne Lisor. Les azras en auront juste la surprise. Normalement, Manoa aurait dû être escorté de plusieurs hybrides mais, avec un peu de chance, personne n'y prêtera attention.

Elle me regarda avec une tendresse assez surprenante puis me serra dans ses bras en guise d'au revoir.

— Merci Fay, murmurai-je dans ses cheveux. Je suis tellement désolée.

Elle me contempla ensuite en me tenant toujours par les épaules.

— Tu n'as pas à l'être. Je suis certaine que tu vas t'en sortir. Tu es ce genre de personne sur qui le monde s'écroule sans cesse, mais qui ne tombe pas. Jamais.

Je ris, désabusée et nerveuse.

— Si tu pouvais avoir raison, ce serait merveilleux, répondis-je.

Je repris mon souffle.

— Tu diras à Allan...

— La vérité, me coupa-t-elle. Il a le droit de tout savoir. Je suis certaine que ça ne le mettra pas en danger.

— Si tu en es si sûre alors, dis-lui, en effet. J'aurais aimé lui dire au revoir moi-même. Il a été un ami merveilleux.

Fay me serra à nouveau brièvement contre elle.

— Ne dis pas des choses comme ça. Ne parle pas comme si tu allais mourir.

Manoa attrapa ma main et s'adressa à Fay.

— On doit y aller Fay.

Elle lui obéit en me lâchant et me gratifia d'un sourire confiant puis se tourna vers lui. Ils se contemplèrent un moment sans rien dire.

— Merci, murmura-t-il. Merci pour tout.

Elle se contenta d'un hochement de tête en guise de réponse.

Nous nous engageâmes alors tous deux dans le couloir.

Arrivés devant l'immense porte, un esclave se positionna devant nous. Manoa, au bras de qui j'étais accrochée comme si ma vie en dépendait, nous introduisit d'une voix très ferme.

— Je suis Manoa Delembrosio, je viens pour mon procès. Avec mon témoin.

L'esclave ne dit pas un mot mais il effleura un cadran discret situé sur l'accès qu'il défendait. Une porte, large, ovale mais de dimension respectable, se découpa sur la surface de l'immense entrée. Elle débouchait sur une salle gargantuesque.

Nous y pénétrâmes, Manoa droit et princier, moi, discrète et terrorisée derrière lui.

La lumière qui régnait dans ce lieu fut d'abord étourdissante. Puis, je pus mieux distinguer la salle dans laquelle nous progressions à pas lents. La pièce était ronde. Le plafond, à ce qui me semblait être des kilomètres de nous, était un dôme en verre, ou dans un matériau qui en rapprochait. Il laissait filtrer la lumière du soleil qui tombait dru sur nous et sur le restant des lieux. Les murs, les sols, le mobilier, tout était de marbre blanc. Quelques colonnes habillaient le pourtour de la pièce, mais dans l'essentiel, elle était vide, d'une beauté et d'une pureté inimaginable.

Une large table en forme de demi-cercle était placée au fond, face à l'immense porte que nous venions de franchir. Sept personnes y étaient assises, roides et froides, leur beauté était un rappel de la

perfection de Zefryam. C'étaient des azras. Les azras du Conseil.

Derrière eux, sur le mur, il y avait une inscription en argent, qui étincelait sous les rayons solaires. Mais c'était du latin, j'étais donc incapable de déchiffrer cette phrase. Vers la gauche, loin des azras et de nous se tenait Zefryam. Il était placé sur un siège entreposé sûrement là pour l'occasion et entouré d'une dizaine d'hybrides – des gardes vêtus de noir qui avaient les yeux partout. La plupart me regardait d'ailleurs. J'essayai de croiser le regard de l'azra, qui était dans cette situation par ma faute, mais il était déjà en échange visuel avec Manoa. J'avais le sentiment qu'il était plutôt satisfait de la réussite de l'hybride, il était parvenu à se délivrer et à me faire venir. C'était une première. Je le sentais, mieux encore que lorsque j'en avais parlé à mon binôme, ma présence ici était une chose incroyable et terrible. Les azras étaient raides et guindés sur leurs chaises, mais depuis notre arrivée, certains murmuraient entre eux.

Ils étaient plus ou moins vêtus de façon semblable, dans des tenues à l'allure antique et moderne, simples néanmoins, sans fioritures exagérées, mettant en valeur leur beauté naturelle et plus que cela, cette pureté qui se dégageait d'eux, comme cette pièce semblait le mettre en exergue. Ils étaient la perfection. Ils se sentaient être la perfection sur cette terre. Toutes les décisions qu'ils avaient prises découlaient de cette pensée. Je pouvais comprendre pourquoi ils avaient donc fait les choix qu'ils avaient faits. Ni les pardonner, ni les cautionner... mais comprendre, j'en étais capable. Moi qui était la faiblesse et l'imperfection incarnées.

Manoa lâcha ma main et se posta devant moi, au centre d'un cercle tracé en argent sur le sol et que je venais d'apercevoir.

— Manoa Delambrosio, hybride de haute lignée, déclara un azra d'une voix forte mais neutre depuis le centre de la table. Le Conseil vous a fait la grâce d'un procès immédiat. Nous avons également accepté de laisser Zefryam Oreisha, azra de son état, témoigner lors de ce procès. Bien que le sien ne saurait attendre. Nous venons d'apprendre que vous avez réussi à imposer un second témoin dans cette séance... Or, vous n'avez apporté aucun témoin, mais l'objet même de votre trahison. Comment expliquez-vous cela ?

L'azra qui avait parlé était très calme, ce qui n'était pas le cas de tous ses condisciples. Il semblait jeune, très beau, avec des yeux pailletés comme tous ses congénères, et un visage lumineux, il était vêtu de blanc et or, très simplement ceci dit. À côté de lui, un azra blond, avec un visage tout aussi incroyable, peut-être même plus d'ailleurs, souriait. Sa beauté était d'autant plus fracassante que ses yeux bleu argent semblaient ceux d'un psychopathe. Il était le seul que cette situation semblait amuser. Car la plupart des autres paraissaient outrés et se retranchaient dans une froideur que même Fay aurait été

bien en peine d'imiter.

— Brieg, dit Manoa à l'azra qui venait de parler, et vous, membres du Conseil.

Il eut un signe de la tête en guise de salutation.

— Veuillez me pardonner. Je n'ai jamais voulu commettre la moindre offense. Je suis conscient d'avoir trahi une loi essentielle.

— Plus d'une, rétorqua une superbe membre du conseil aux yeux verts et au visage de déesse, vous avez fait entrer une humaine... dans notre sanctuaire... Croyez-vous qu'il y ait un pardon pour cela ?

Mes craintes se confirmaient si parfaitement que j'en tremblais. Je n'avais jamais si bien vu juste de ma vie. Et je n'aurais jamais tant voulu me tromper.

— Marion a raison, intervint un azra à l'autre bout de la table en s'adressant à ses comparses, j'ajouterai même, qu'au vue de la gravité de la situation, tout procès s'avère inutile. De toute évidence, nous avons affaire à un hybride déséquilibré. Il a perdu toute envergure depuis la naissance de son frère et se raccroche à un acte de rébellion dans une pathétique tentative pour attirer l'attention...

À ses côtés, une femme azra aux traits presque enfantins lui tenait étroitement la main. Elle semblait en parfaite adéquation avec la décision de celui que j'estimais être son époux. Ils se ressemblaient, même si j'étais certaine qu'ils n'avaient pas de liens de parenté. Ils s'étaient juste bien trouvés. Ils avaient tous deux des cheveux châains et des yeux marron qui pétillaient doucement.

— Nous ne pouvons pas annuler ce procès, trancha Brieg qui était le premier à avoir parlé, c'est la loi. Même si cet hybride l'a méprisée au-delà du possible.

— De plus nous avons besoin de l'entendre, objecta une azra blonde au visage magnifique et sévère, son témoignage sera précieux pour le procès de Zefryam.

Elle jeta un bref regard au dénommé, qui était resté impassible, depuis son siège. Je fus surprise par la façon de parler plus clémentine de cette azra. L'expression qu'elle venait d'adresser à Zefryam, et qui n'avait duré qu'une fraction de seconde, ne dénotait aucune animosité, ce qui était déjà merveilleux compte tenu de l'accueil.

— Mais que va-t-on faire ? déclara froidement un azra dont le visage m'était étonnement familier. On va tenir ce procès devant cette créature ? Comme si sa présence, et le simple fait qu'elle soit vivante, n'étaient pas une insulte ?

Une vague d'émotions disparates envahit les membres du Conseil. Pour ma part, je fis tout à coup le lien. Cet azra me rappelait quelqu'un... Je tournai la tête brièvement vers Zefryam. J'étais certaine qu'ils étaient parents. J'ignorais cependant à quel degré, puisqu'ils semblaient avoir le même âge. Mais au vu des indications

d'Allan, j'estimai qu'il s'agissait peut-être du père de Zefryam.

Un désaccord régnait entre les membres du Conseil à cause de ma présence. L'azra psychopathe, qui me regardait avec un réel plaisir, prit enfin la parole. Ses comparses se turent aussitôt.

— Pourquoi pas mes amis ? Elle n'est pas dangereuse. La tuer ici ne ferait que souiller ces lieux. Puisqu'elle y est entrée, autant trouver une raison à sa présence qui n'entachera pas l'Histoire. Manoa ne l'a pas amenée sans but, j'en suis certain. Poursuivons, voulez-vous ?

Il y eut un silence, durant lequel, chacun des membres du Conseil se rengorgeait dans son opinion. Personne ne contre-argumenta cependant.

J'aurais sûrement dû être reconnaissante au psychopathe, mais j'étais passée à un niveau d'angoisse qui me donnait l'impression d'être déconnectée, de regarder la scène sans pour autant la vivre. Ou bien était-ce mon cerveau qui perdait pied ? C'était peut-être une étape supplémentaire vers la fin des haricots me concernant...

— Manoa Delambrosio, reprit donc Brieg d'une voix autoritaire. Voici les accusations que pèsent contre vous. Vous avez participé à la protection et à l'insertion dans les locaux d'Opra, d'un être humain, que la loi punit de mort. Pour cela, vous êtes accusé de haute trahison. En tant qu'hybride de haute lignée, vous avez eu droit à un procès rapide et dans le sanctuaire du Conseil. Vous êtes accusé d'Outrage au Conseil pour avoir apporté ce même être humain dans ce lieu. Que plaidez-vous ?

— Je plaide coupable, répondit Manoa.

Plusieurs azras échangèrent des regards entendus.

— J'aimerais néanmoins exposer mes raisons, reprit mon ami.

— Parce que vous estimez qu'il existe des raisons d'enfreindre nos lois ? s'agaça l'azra en couple.

— Pas des raisons, reprit Manoa. Mon comportement résulte plutôt d'une situation très particulière...

— Vous voulez dire, intervint Marion, que vous avez été mis au pied du mur par Zefryam. Vous insinuez qu'il vous a manipulé ?

Manoa regarda très brièvement Zefryam. Dans les faits, c'était un peu vrai. Ce dernier lui avait demandé de prendre soin de ma personne, sans révéler qui j'étais. C'était lui qui l'avait mis en danger. Bien entendu, pour rien au monde je n'aurais pu le lui reprocher.

— Zefryam ne m'a absolument pas manipulé, répondit Manoa en se tournant vers les membres du Conseil. Zefryam avait besoin d'aide. S'il a fait, tout ce qu'il a fait, c'est parce qu'il comptait apporter son aide à Olyméa. Et je suis fier d'avoir été l'un des agents de cette merveilleuse entreprise.

L'étonnement gagna les membres du Conseil en même temps que moi.

— Comment cela apporter son aide à Olyméa ? intervint Brieg qui présidait de toute évidence la séance.

— Zefryam pense, tout comme moi, que les humains devraient avoir le droit de vivre, répondit dignement Manoa. Et même plus que cela, qu'ils devraient être considérés comme nos égaux.

— Vous avez le goût des outrages, déclara Marion. Êtes-vous masochistes Manoa Delambrosio ? Dites-nous quelle punition vous ferait plaisir. Ainsi, nous abrègerons cette comédie.

L'air hautain de cette azra me fit soudainement prendre conscience de ce qui m'avait échappé jusqu'alors. C'était Marion Sila, la fondatrice de Fay. L'idée qu'elle puisse être son ancêtre me fit la considérer avec moins de réprobation. Je comprenais désormais pourquoi mon amie n'avait aucune envie de vivre à la Cour. Comment aurait-elle pu vouloir fréquenter ce genre de personne ? Elle ne leur ressemblait en rien.

— Je ne veux aucune condamnation, rétorqua Manoa. Je sais que les humains ont attaqué Olyméa, il y a des siècles de cela. Je comprends les raisons de votre décision. Vous avez protégé la cité avec brio durant toutes ces années et je vous en suis reconnaissant. Mais aujourd'hui, je prends conscience que ces êtres, que je pensais barbares et dégénérés, ont tout à nous apprendre. Lisor (il prit ma main et m'avança vers le centre du cercle, à mon plus grand dam) est un être bon, généreux et humble. Elle n'a rien à voir avec la description qu'on m'avait faite des humains. C'est la personne la plus étonnante qu'il m'ait été donné de rencontrer.

L'immortel psychopathe eut un petit rire amusé avant de parler d'un ton sarcastique :

— Voilà qui nous confirme une seule chose Manoa Delambrosio... Une humaine sait aussi bien se servir de ses charmes qu'une hybride ou une azra, quand il s'agit de laver le cerveau d'un mâle.

L'azra échangea alors un regard amusé avec deux de ses comparses masculins.

— Non, ce n'est pas du tout cela Julian, répondit Manoa avec calme mais légèrement pris au dépourvu.

J'étais moi-même étonnée que trois d'entre eux parviennent à faire de l'humour malgré le sacrilège que constituait ma présence. Mais après tout, je n'étais rien à leurs yeux, comme ils venaient de me le confirmer. Certainement pas une personne. Juste l'objet de la trahison de Manoa... Ce dernier connaissait les noms de tous les membres du conseil ; je ne savais pas s'il les avait rencontrés ou si c'était d'usage dans leur monde. Apprendre que l'azra psychopathe se nommait Julian me fit une drôle d'impression. Un prénom étrangement simple et doux pour une personne si... effrayante et puissante.

Marion n'avait pas ri, elle, et darda son regard émeraude et glacial

sur Manoa.

— Jeune hybride, commença-t-elle d'une voix froide, crois-tu que nous ignorons ce que sont les humains ? Nous sommes des azras par mutation, nous avons tous été humains il y a deux mille ans. Même lorsque nous sommes devenus azras, nous avons continué de fréquenter et d'aimer des humains. Si nous avons pris la décision de supprimer cette race, ce n'est pas de gaieté de cœur. Nous y étions contraints. Cette espèce faible et putride s'est mise à nous jalouser et à nous haïr. Elle s'est rebellée contre nous et la dernière guerre a laissé de grandes séquelles à notre monde. Nous avons perdu des êtres chers. Non pas parce que les humains étaient plus forts que nous, mais parce que nous leur faisons bêtement confiance, comme un père peut attribuer sa confiance à un enfant malformé et pauvre d'esprit. Notre tolérance nous a valu la mort de certains des nôtres, la destruction de bâtiments sublimes et le trouble dans l'équilibre de vie qui faisait le bonheur de milliers de personnes. Voilà pourquoi cette tolérance a pris fin. Et, par les agissements idiots de votre témoin (elle montra du doigt Zefryam), il y a cinquante ans, nous avons décidé de raffermir notre position. Les humains méritent la mort, non pas parce que nous l'avons décidé, mais parce que c'est la seule manière d'offrir la vie à ce monde. Ils doivent disparaître. Ils sont un poison. Si ce monde veut prospérer, c'est l'unique solution. Et vois ! Nous avons pratiquement réussi à éteindre cette race ! Notre monde ne s'en porte que mieux.

C'était la première personne qui tutoyait Manoa. Elle semblait régir par une colère sourde et profonde que sa froideur naturelle permettait de contrôler.

— Mais, peut-on reprocher à une seule d'entre eux les agissements de tout un peuple ? répondit aussitôt Manoa.

— Peut-on changer une loi, qui a fait ses preuves, simplement parce que cette femelle t'a séduit dans le simple but de survivre ? argua placidement Marion.

— Lisor n'a pas cherché à me séduire, répondit Manoa avec dignité.

— Alors c'est Zefryam, rétorqua Marion. Il t'a donné cette créature en binôme pour que tu t'éprennes d'elle. Il a été interrogé sur l'intégralité de cette affaire avant ton arrivée. Et d'après sa confession, tu as côtoyé cette humaine pendant longtemps avant de savoir ce qu'elle était. C'est abject (elle regarda brièvement Zefryam avec écœurement), de cette union aurait pu naître un bâtard au sang des plus impurs. Nous avons mis des siècles à purifier nos lignées et tout aurait été à recommencer... !

J'accusai le coup en silence, surtout meurtrie par la souffrance qu'éprouvaient Manoa et Zefryam.

— Non ! répondit Manoa en colère (il respira et se calma). C'est là où vous faites erreur.

— Vous la saviez humaine depuis le début ? demanda Brieg. Zefryam nous a longuement exposé les faits. Il vous place en victime de la situation, mais votre version des faits est peut-être différente...

— Non, j'ignorais qu'elle était humaine, riposta Manoa. Mais vous faites erreur concernant Lisor. Elle n'a jamais cherché à me séduire ou à me manipuler pour sa survie comme vous semblez le dire. Au contraire. Elle a refusé que je la touche. Elle ne m'a jamais laissé faire.

Et il avait bien appuyé sur le « jamais ».

— Par conséquent, reprit Manoa après avoir laissé un silence sublimer sa tirade, contrairement à ce que vous prétendiez, elle n'a pas cherché à me laver le cerveau comme sait le faire toute femme hybride ou azra (il avait imité la voix de Julian à la perfection). En vérité, elle est très différente des femmes que j'ai connues en ce monde.

Il y eut un instant de réflexion, puis Brieg enchaîna :

— C'est normal, puisqu'elle est humaine. Et pourquoi s'est-elle refusée à vous ?

— Vous n'avez qu'à lui demander, déclara sobrement Manoa.

Je sentis ma peur se réveiller et lui jetai un regard effrayé. Il ne me regardait pas cependant et se contenta de serrer mes doigts plus fort.

— Comment ? On ne va tout de même pas laisser l'humaine parler ? intervint Marion outrée.

Pour une fois, j'étais d'accord avec elle.

— Pourquoi ne pas lui donner une place au Conseil tant que vous y êtes ! renchérit l'azra en bout de table.

— C'est pourtant le comble, reprit celui que j'estimais être le père de Zefryam. L'humaine a refusé de se donner... alors que cette vie était une aubaine pour elle. Même l'hybride ignorait sa nature. C'était stupide. Elle mettait tout en péril en se comportant ainsi. Je serais curieux qu'elle s'explique.

— William a raison, déclara Julian toujours souriant. Je serais très curieux d'entendre ses raisons...

— Humaine, entreprit Brieg en me regardant soudainement. Explique-nous tes raisons.

Sa façon de s'adresser à moi n'avait rien de valorisant. Tous les regards convergèrent vers moi. J'aurais donné cher pour être ailleurs. Six pieds sous terre par exemple, cela m'aurait paru le rêve... C'était d'autant plus horrible que les regards sur moi étaient écœurés. Manoa fit une légère pression sur mes doigts, pour me rappeler qu'il était là ou que je devais réagir, je n'aurais su dire.

— Je... je n'ai pas voulu parce que..., commençai-je sans savoir quoi dire. Il y avait plusieurs raisons à cela... d'abord j'avais très peur.

Ma voix timide et imparfaite raisonnait étrangement dans cette pièce aux dimensions incroyables et à la beauté de même envergure.

Mais cette sensation mettait surtout en exergue ma fragilité extrême. La raison de tout ce remue-ménage n'était qu'une toute petite créature, faible et désarmée. Cela dû leur sauter à la figure aussi, car malgré mes hésitations et mon silence, tous restèrent de marbre et ne me quittèrent pas des yeux.

— Continue, déclara finalement Brieg.

— Pourquoi avais-tu peur ? demanda Julian qui semblait trouver ce sujet hautement croustillant.

— J'avais peur qu'il sache... qui j'étais... si j'acceptais.

— Tu pensais te trahir ? demanda Julian songeur. J'ai connu des humaines qui auraient très bien pu se faire passer pour des hybrides dans ce domaine. Crois-moi.

Il souriait comme à l'évocation de bons souvenirs et je vis Marion lever les yeux au ciel.

— Ce n'est pas mon cas, répondis-je en sentant que je commençais à rougir sévèrement.

— Pourquoi, parce que tu n'avais pas d'expérience ? demanda-t-il avec des airs de pédophile.

— C'est idiot, pourquoi ne pas lui demander si ses congénères barbares étaient de bons amants ! s'agaça Marion. Faire parler cette créature de cela... ici... c'est odieux.

— Hum, c'est une excellente idée, fit Julian en riant. Ce sera la prochaine question !

Plusieurs azras se mirent à rire, dont Brieg qui, malgré son devoir de présidence, appréciait Julian, j'en étais certaine. Si toute cette histoire devenait un jeu pour eux, cela allégerait peut-être leur humeur et les condamnations qu'ils imposeraient à mes amis...

— Alors, reprit Julian, réponds à ma question ma petite.

Je me sentis rougir des pieds à la tête. Cet afflux de sang ne devait pas aider mon cœur. Ma main transpirait soudainement dans celle de Manoa, mais il ne la lâcha pas et me broyait les doigts. Je n'osai pas le regarder.

— Tu n'as jamais eu d'amant, ni humain, ni d'autres races, n'est-ce pas ? reprit doucement Julian.

— Oui, personne, avouai-je.

Julian partit d'un grand rire.

— C'est merveilleux ! s'exclama-t-il. L'impure créature qui a une vertu au-dessus de tous ! Elle est adorable !

— Ce procès devient grotesque, fit Marion.

Certains des membres du Conseil souriaient, d'autres semblaient en profonde réflexion. Pour mon plus grand soulagement, Marion était la seule qui paraissait si amère.

— Très bien, reprenons, fit Julian en retrouvant un peu de son sérieux. Tu as dit qu'il y avait plusieurs raisons à ton refus, quelles

sont les autres ?

Il se penchait vers moi, très avide d'informations. Tout le monde m'écoutait.

— Eh bien... je pensais que ça serait mal... parce que... Manoa était un hybride.

— Comment ça ? demanda Brieg traduisant la pensée générale.

La situation était cocasse, une petite humaine maigrichonne et en mauvaise santé, interrogée par des créatures parfaites et éternelles dans une salle de conte de fée.

— Eh bien... je... les hybrides et les azras... sont les ennemis de mon peuple.

Comme ce que je venais de dire ne m'avait pas encore attiré les foudres des cieux, je repris.

— Ma grand-mère, ma meilleure amie, mes parents... tous les êtres que j'ai aimés dans mon monde ont été assassinés, certains sous mes yeux, sous... vos ordres. Accepter de coucher avec un ennemi... ce serait pire que d'accepter de manger ou de dormir chez lui. Je sais combien je suis pathétique. Mais j'ai mes limites. Même moi.

Il y eut plusieurs réactions, plusieurs azra qui parlaient en même temps. Brieg leva légèrement la main pour les faire taire, ce qui fonctionna aussitôt.

— Tu penses avoir trahi ton peuple ? demanda Brieg.

— Évidemment, répondis-je avec autant de respect que j'en fus capable.

— En quoi l'as-tu trahi ?

— Je suis venue ici, uniquement pour... survivre. C'était ma seule motivation. Le prix était que je devienne une fausse hybride. Une traîtresse parmi les miens.

— Intéressant, intervint Julian. Pourquoi dis-tu que tu as des limites, pourquoi as-tu ajouté « même moi » ?

Je réfléchis un instant. Jusqu'alors, j'avais opté pour la vérité. Je n'avais pas de stratégie, Manoa ne m'avait pas prévenue que j'aurais à parler. Je décidai de continuer sur cette lancée. Puisque j'allais mourir, mieux valait être moi-même.

— Parce que je connais certains humains qui, pour survivre, n'auraient pas accepté de vivre si près de leurs ennemis. Ou qui auraient tenté de se venger, pour laver l'honneur des leurs. Mais je n'ai pas ce courage ou cette grandeur. Et puis... quand je suis arrivée...

— Oui ?

J'ignorais si j'avais le droit de dire cela, ou si ça serait mal interprété, mais pour maintenant...

— Quand je suis arrivée, j'ai trouvé votre ville... somptueuse. J'ai compris quelque chose...

— Qu'as-tu compris ? demanda Brieg.

Je regardai tous les membres du Conseil qui étaient étonnés suspendus à mes lèvres.

— J'ai compris votre raisonnement, expliquai-je. J'ai compris pourquoi vous vouliez nous faire disparaître. Votre monde est la beauté même. Il est la perfection. Et quand j'ai rencontré des hybrides et des azras (je jetai un œil rapide vers Zefryam), j'ai compris que, vous aussi, vous étiez la perfection.

Ils me regardèrent silencieux. Marion semblait pratiquement en colère. Sûrement trouvait-elle que mes flatteries les salissaient.

— Je suis faible, je suis malade depuis toujours semble-t-il, repris-je.

Manoa avait lâché ma main sans que je m'en rende compte, me permettant de bouger légèrement et de m'exprimer en faisant des gestes comme j'aimais le faire.

— Je suis votre contraire. Vous êtes une meilleure version d'êtres humains que moi. Massacrer mon peuple est un acte horrible et impardonnable. Mais permettre que des créatures comme moi, dont la vie est une lente agonie, ne puissent plus venir au monde... C'est une décision intelligente. Je l'ai compris... peut-être même tout de suite. Vous êtes meilleurs que les humains pour la planète. Meilleurs que nous pour tout. Ce sont vos méthodes qui sont mauvaises. Je ne dis pas que je vous pardonne. Je n'en ai pas le pouvoir de toute façon. Mais je comprends... Mon peuple me haïrait s'il m'entendait. Mais moi qui souffre au quotidien, je sais ce que je dis.

Il y eut un long silence. Puis ce fut Julian qui le troubla.

— Tu as dit que, lors de votre rencontre, Manoa « était » un hybride. Est-ce une simple faute de temps ou était-ce conscient ?

Je réfléchis un instant.

— Je ne m'en suis pas rendu compte, répondis-je, mais je sais pourquoi j'ai dit ça (je regardai brièvement le bel hybride à mes côtés). Ce n'est plus un hybride pour moi aujourd'hui. Il a été patient et doux avec moi. Quand il a su que j'étais humaine, il a voulu me protéger, car il avait appris à me connaître et à m'apprécier telle que j'étais. Il ne m'a pas jugée pour mon espèce. Mon peuple utilise une expression pour qualifier quelqu'un de généreux ou de bien, on dit que c'est quelqu'un de très « humain ». Je pense donc que Manoa est humain. Je pense aussi que vous êtes des humains. Comme je l'ai dit, vous êtes juste une meilleure version que la mienne.

Il y eut un autre silence.

— Donc tu penses, tout comme nous, que ta race doit disparaître, déclara Brieg.

— Je comprends pourquoi vous avez pris cette décision. Je vois même en quoi elle peut empêcher des vies d'agonies comme la mienne. Mais je ne la cautionne pas.

Brieg haussa les sourcils.

— Je ne peux pas cautionner le massacre d'un peuple, repris-je. Même si ce peuple est... dégénèrescent. Personne ne peut décider qu'une vie doit s'arrêter. Je trouverais, à la limite plus logique, qu'on laisse l'espèce s'éteindre d'elle-même. Mais tuer ? C'est monstrueux. Malgré l'immense admiration que j'ai pour vous, j'ai peur que vous perdiez votre humanité. C'est cette humanité qui vous a fait construire une ville magnifique, respecter la planète et pérenniser la terre, mais si vous la perdez en exterminant vos ancêtres génétiques... Vous risquez de compromettre votre avenir.

— Tu es sensée pour une humaine, remarqua Julian penseur.

— Mais elle oublie quelque chose, intervint William (le père de Zefryam), nous n'avons pas supprimé la race humaine uniquement parce qu'elle se rebellait contre nous et parce qu'elle était impure. Nous l'avons exterminée à cause des perrestres.

Les membres du Conseil échangèrent des regards et mon cœur se mit à battre la chamade. Les fameux perrestres ! Existaient-ils encore ou non ?

— Cette question ne doit pas être débattue ici et maintenant, rétorqua Brieg. C'est un procès qui...

— Bien sûr qu'elle doit être débattue maintenant ! intervint l'azra blonde. Maintenant plus que jamais ! Vous savez comme moi combien la race humaine est liée à la situation. Vous savez également ce qui se passe actuellement hors de ces murs.

Marion jeta un œil outré à la blonde.

— Comment oses-tu livrer des informations à ces créatures ?

— Quelles informations ? soupira l'intéressée, et quelles créatures ? Zefryam est déjà au courant de tout. Quant à l'hybride, nous pourrions lui effacer la mémoire. Et l'humaine... (Cela se passait de commentaire de toute évidence.) Je pense plutôt que ce procès est une occasion pour nous d'éclaircir la situation. D'après nos chiffres, les humains ont disparu du globe. Celle-ci (elle me désigna), est peut-être la dernière. Enfin, officiellement.

— Comment ça officiellement ? demanda Brieg.

J'avais l'impression que nous étions en pleine réunion du Conseil, ils avaient oublié notre présence.

— Brieg, au vu des événements qui menacent Olyméa, nous devons réagir. Ce procès, cette situation (elle nous désigna) est peut-être un bien pour nous tous. Manoa Delambrosio a dit au début de ce procès qu'il était fier d'avoir aidé Zefryam à apporter son aide à Olyméa. Ne l'avez-vous pas entendu ?

Elle soupira.

— Ensuite, nous nous sommes perdus en conjectures. Mais je suis persuadée que faire vibrer la corde sensible, en faisant parler

l'humaine, n'était pas son meilleur argument. N'est-ce pas Manoa ?

Je me tournai vers l'intéressé qui pencha légèrement la tête et regarda Zefryam.

— C'est bien ce que je pensais, poursuivit l'azra blonde. Il espérait nous attendrir et peut-être retenir notre attention grâce à cette intelligente petite créature ; qui prouve par son caractère combien les humains ne sont pas tous à jeter à la poubelle.

— Ça, c'est ton opinion Ana, déclara Marion sèchement.

Ana, c'était donc le prénom de notre « alliée » ?

— Quoi qu'il en soit, reprit Ana sans faire attention à l'intervention de sa « collègue », je suis sûre que la présence de cette... de Lisor, à Olyméa, sert un plan bien plus grand que le simple fait de sa survie. Zefryam avait sûrement un projet. Sinon, comment expliquer qu'un azra tel que lui, qui a siégé des siècles avec nous au Conseil, puisse avoir trahi son peuple ? C'est inconcevable.

Ana avait marqué un point. Les azras étaient assez orgueilleux quand il s'agissait de leur race. Même les azras qui ne faisaient pas partie du Conseil étaient considérés comme des êtres supérieurs. Cela les avait beaucoup embêtés que Zefryam s'illustre sombrement dans cette histoire. Mais Ana venait de trouver un début d'explication.

— Ceci n'est pas le procès de Zefryam, déclara Brieg. Ce serait insultant de traiter de son cas dans un procès réservé à un simple hybride. D'autant plus avec la présence d'une humaine.

— Pas du tout, renchérit Ana. N'avez-vous pas compris mes frères ? Zefryam a mené tambour battant toute cette intrigue pour en arriver là. Il a manipulé les événements afin de se retrouver ici même, dans cette pièce, avec un représentant de chacune des races. Il ne manque plus qu'un perrestre, mais pour des raisons évidentes, ça n'a pas été possible. Rappelez-vous de la longue réunion que nous avons eue il y a cinquante ans durant laquelle Zefryam nous a vanté les mérites des humains pendant plus de deux heures ? Nous avons classé l'affaire, mais pas lui. La question est restée en suspend et Zefryam n'a eu de cesse de la traiter. Aujourd'hui, par son brillant intellect, alors qu'il n'a plus de place au Conseil, il a réussi à nous imposer une séance. Non pas pour traiter de cette parodie de procès, mais pour ré-ouvrir le vieux débat.

— Si tu as raison, Ana, intervint Brieg, en quoi croit-il que cette façon de se jouer de nous – sur un thème que nous avons déjà amplement traité – pourra nous faire changer d'avis ? Je me sens plutôt insulté.

— Zefryam est un bien penseur. Il a apporté des choses sensationnelles à notre société. Nous l'aimons, vous ne pourrez pas le nier mes amis. Nous avons bâti cette Cité, y compris avec son aide. Je pense que, même si ses méthodes sont discutables, nous avons des

raisons de l'écouter. Ne sommes-nous pas une famille ? En tout cas, quand nous avons construit cette ville, c'est bien ce que nous étions les uns pour les autres. Nous n'avons jamais été des dirigeants froids et calculateurs.

— C'est vrai, s'enquit Marion étonnamment légèrement radoucie, mais Zefryam n'était pas des nôtres à ce moment-là.

— Oui, parce qu'il est mieux qu'un frère pour nous, s'enquit Ana. C'est un fils. Il est le fils de William. Nous l'avons vu grandir et il s'est lié à notre famille à la perfection. Nous avons le devoir de tolérance, d'amour et d'écoute envers ce fils.

— C'est un beau plaidoyer Ana, déclara Julian. Personnellement, nombre de tes arguments m'ont séduit. J'ai beaucoup d'affection pour Zefryam, moi aussi. Il a conçu des choses extraordinaires dans notre monde. Si son procès, ou même ce procès, pouvait, au lieu de l'éloigner davantage de nos rangs, le rapprocher et lui permettre d'améliorer notre ville, pourquoi pas. Mais j'ai toutefois des doutes.

— Pourquoi ne pas le laisser s'exprimer ? répondit Ana. C'est le témoin de Manoa après tout. Il a le droit à la parole, en vertu de sa présence ici.

— Rien de plus vrai, décréta Brieg avec un sourire.

L'ambiance s'était détendue grâce à Ana. J'étais complètement éblouie. Certes, tous ne souriaient pas, c'était loin d'être le cas de Marion par exemple. Mais les choses étaient différentes. On nous avait oubliés et c'était tant mieux. Je m'étais rapprochée de Manoa. Et maintenant que la pression était redescendue, depuis que j'avais cessé de parler, je me sentais plus faible que jamais. Mon ami me soutint par le bras et notre attention à tous deux se tourna vers l'azra à qui je devais tout.

— Zefryam, tu as la parole, annonça Brieg.

— Merci, merci beaucoup Ana, déclara Zefryam en plongeant ses yeux clairs dans le regard ferme et intelligent de la dénommée. Je n'ai peut-être pas su contrôler à ce point la situation mais une chose est certaine (et cette fois il regarda tous les membres du Conseil un à un), je ne désire qu'une seule chose : sauver Olyméa. Car vous savez tout comme moi qu'elle est en danger.

C'était une première que j'ignorais... Je regardai Manoa mais il était aussi incrédule que moi. Malgré ma surprise, je sentais que tout tournait autour de moi. Mon cœur et mon cerveau avaient du mal à maintenir le rythme de cette conversation. Je craignais de m'écrouler avant la fin.

— Les humains ont presque disparu de la Terre. Preuve que, lorsque ce Conseil édicte une loi, elle s'applique presque aussitôt. Et pourtant, le danger n'a pas été emporté avec eux ! Pourquoi ? Parce que ce sont les Perrestres nos véritables ennemis. Bien entendu, ces derniers n'ont

plus d'humains à faire muter. En cela, nous avons gagné une bataille mais pas la guerre. Car cela ne les empêche pas d'être très nombreux. Trop.

Toutes ces informations m'étonnaient, m'effrayaient et me réjouissaient à la fois. Zefryam bluffait-il ou existait-il encore beaucoup de perrestres ?

Quoiqu'il en était, le Conseil était absorbé par ce qu'il disait. La situation s'était détendue. J'étais détendue. Car d'après Ana, Manoa ne risquait pas d'être tué, sinon, pourquoi se donnerait-on la peine de lui effacer la mémoire ? Il allait survivre ! Quant à Zefryam, même si je n'osais pas espérer qu'il retrouve une place au Conseil grâce à cette histoire, j'étais certaine qu'il allait trouver moyen de se faire entendre. Il avait Ana. Et maintenant que le procès prenait cette tournure, j'étais presque certaine que le plaidoyer de cette dernière avait été préparé à l'avance.

Zefryam prétendait avoir des alliés à la Cour, Ana était peut-être de ceux-là. Que le père de Zefryam ne veuille pas prendre partie était normal, déloyal certes, mais je présumais qu'il ne voulait pas perdre sa place au Conseil. L'affection d'Ana, par contre, coulait de source. Elle avait passé des années à le traiter comme l'un des leurs, dans leur gang très fermé ; les sentiments ne s'effacent pas comme ça. Brieg et Julian l'avaient démontré. Ces créatures n'étaient pas froides comme je le croyais. Ils étaient plus humains que je ne l'avais estimé. Toutes ces pensées tournaient en moi comme un baume de soulagement. J'aurais voulu qu'elles guérissent mon cœur et mon cerveau, mais rien n'y faisait. Plus la quiétude parcourait mes veines et plus je me sentais mal. Comme si le fait de relâcher la pression était un message clair à mon corps : « tu peux laisser tomber les armes, le combat est fini. » Mon combat était peut-être fini après tout. Mais c'était au moment où j'avais le moins envie qu'il ne s'achevât.

— J'ai été évincé du Conseil et ce à raison, continua Zefryam avec une douceur intelligente. Mais Ana dit vrai. Je n'ai pas oublié la famille que nous formions. Encore moins l'affection que je vous porte. Et, par-dessus tout, j'aime cette ville que vous avez créée et à la magnificence de laquelle, vous m'avez fait l'honneur de participer. J'aurais pu tout quitter, en sachant le danger qui l'attend, et la façon dont j'ai été repoussé. Mais je ne l'ai pas fait car l'on ne contrôle pas où son cœur bat. Or, mon cœur bat plus que jamais ici. Quand cette humaine est arrivée à Olyméa, j'ai su que c'était un signe. J'ai accepté de la protéger en sachant qu'il était temps que je me batte à nouveau pour notre belle ville. Même si c'était au prix de vous déplaire.

J'étais si faible qu'il me devenait pratiquement impossible de me concentrer, Manoa me tenait par le bras et je crus que, bientôt, il serait insoutenable de rester debout. Pourtant, je luttais de toutes mes

forces. Si je tombai maintenant, je risquai d'attirer l'attention sur moi et de briser l'argumentaire de Zefryam.

— Très bien, tu prétends pouvoir aider cette ville, dis-nous comment, trancha Brieg.

— Grâce à elle.

Il me désigna du doigt.

J'eus l'impression que j'allais tomber dans les pommes mais Manoa me tenait fermement.

— Elle est pourtant plutôt mal en point, ta sauveuse, rétorqua Julian amusé.

Brieg rit légèrement en me jetant un œil.

— Elle est faible mais je pourrai la soigner et même plus que cela, répondit Zefryam.

— Que comptes-tu faire ? La transformer en azra ? demanda Marion sarcastique.

— Pourquoi pas.

Je crus que j'allais défaillir mais cette fois, ça n'avait rien à voir avec mon état. Manoa vit ma réaction et tenta de me calmer. Je m'étais redressée malgré mon manque de force et je devisageai Zefryam. Entre espoir et folie. La frontière était mince me concernant. Et s'il me faisait muter ?

— C'est impossible, éructa Marion. Tu as tué des dizaines d'humains en essayant.

— Je sais, fit Zefryam. Mais cette humaine est précisément de la lignée des plus résistants que j'ai eu à traiter. Quand elle est arrivée, cela m'a fait un choc. Je me suis dit que c'était le signe évident que je n'avais pas tout tenté pour retravailler la formule. J'ai donc... décidé de reprendre mes recherches.

— Comment ça ? Ton laboratoire a été détruit sous nos ordres, décréta Brieg, les sourcils froncés.

— Pas tout, avoua Ana. J'ai moi-même récupéré certaines formules avant que le tout soit brûlé.

Les membres du Conseil la devisagèrent.

— Ne me regardez pas comme ça ! Je n'allais pas laisser la formule AZ disparaître. Elle est tout pour nous ! À l'origine même de notre monde ! Et ses recherches sur les humains pouvaient encore nous servir.

Ainsi, j'avais vu juste, Ana était de mèche avec Zefryam et ce depuis des années. J'espérais que cette histoire ne lui ôterait pas toute sa crédibilité.

— J'étais au courant à l'époque, déclara Julian. J'ai pensé qu'Ana avait bien agi.

Les membres du Conseil le regardèrent à leur tour.

— Ce n'étaient que quelques fioles et instruments poussiéreux, se

défendit-il. Ana est une amatrice du patrimoine vous la connaissez ! Quant à moi (il eut un petit sourire) je suis un amateur de belles femmes, vous me connaissez !

Cela expliquait pourquoi il l'avait soutenue. Marion regarda Ana et un dialogue silencieux se déroula entre elles. J'étais trop faible pour capter tout ce qui était en train de se dérouler sous mes yeux. Mais du chamboulement était au programme et j'adorais ça. Le meilleur dans tout ça, c'était cette histoire de mutation...

— Lisor, tiens bon, murmura Manoa dans mon cou.

C'était lui qui me maintenait debout, s'il n'avait pas été là, je me serais écroulée depuis très longtemps...

Quoiqu'il en soit, l'argument ou l'humour de Julian semblait avoir fait mouche. Les azra du Conseil orientèrent à nouveau leur attention sur Zefryam.

— Il m'est venu en tête l'idée d'un re-séquensage complet de la formule, qui pourrait fonctionner, déclara-t-il.

— Pourquoi cette idée miracle te serait-elle tombée sur la tête maintenant, après des siècles et des siècles d'échecs ? demanda Marion septique.

— Contrôle-t-on l'heure et le lieu où la grâce nous tombe dessus ? rétorqua Zefryam.

Elle ne le croyait pas visiblement. Moi, je ne demandais que cela, le croire.

— Même s'il fonctionnait, intervint l'azra en couple, nous n'aurions qu'un seul spécimen à transformer.

Il m'indiqua du menton et sa femme reprit.

— Et ce spécimen-là a vu toute sa famille mourir sous notre ordre. Une fois transformée en azra, elle sera instable.

— C'est vrai, elle pourrait y voir l'occasion d'une vengeance et deviendrait une azra tueuse, commenta Julian amusé.

— Non ! arguai-je, mais j'étais si faible que je faillis m'écrouler totalement.

Manoa me rattrapa de justesse. Le monde tournait. Tout devenait flou et incertain.

— Je ne ferais... jamais... ça..., murmurai-je.

— Je sais Lisor, tiens bon ! souffla Manoa.

J'essayais... J'essayais de m'accrocher. Plus que jamais je ne voulais pas mourir. Pas maintenant, surtout pas maintenant que j'avais un espoir fou devant les yeux !

Je luttais, mais plus je luttais, et plus l'obscurité semblait se refermer sur moi.

— Je... ne... veux... pas... mourir, réussis-je à articuler alors que Manoa m'avait laissée m'allonger sur le sol et essayait de me réanimer tant bien que mal.

— Heureux de te l'entendre dire Lisor, souffla-t-il soulagé par mes mots bien que son visage était un masque d'angoisse.
Puis, je basculai pour de bon.

Chapitre 19

Je ne m'étais jamais sentie si bien. Cette réalité s'imposa à moi avant toute autre chose. Avant même de me souvenir du reste de ma vie. Jusqu'à mon propre prénom. C'était nouveau, peut-être inédit. La pression, la douleur, la pesanteur de mon corps... Tout cela avait disparu. Chaque respiration était un prodige : ma poitrine se soulevait avec une infinie facilité. L'air y pénétrait à foison, m'habitait un instant et s'éparpillait dans mes veines grâce aux battements, sourds et posés, de mon cœur. C'était délicieux.

J'avais l'impression d'être vivante pour la première fois. Le vide douloureux, qui me tenait lieu d'intériorité, avait été remplacé par une sensation de plénitude. Ma poitrine était pleine. Habitée. C'était indiciblement merveilleux.

Outre ma respiration légère et tonifiante, les autres sensations de mon corps s'imposèrent à moi peu à peu. Plus de douleur, mes membres étaient légers, bien qu'engourdis. Je ne parvenais pas encore à leur donner des ordres. Comme j'avais une certaine habitude de ce genre de réveil – après être tombée dans les vapes – je ne m'en inquiétais pas. Respirer suffisait à m'occuper. C'est le premier plaisir de l'être humain, sauf qu'il faut en être privé pour comprendre comme il est extraordinaire de pouvoir s'y adonner sans entraves.

La force qui s'était logée en moi, qui ouvrait mes poumons, tonifiait mon cœur et emplissait mes membres, me guida lentement vers l'éveil.

Les souvenirs confus de ma vie, mes amis, Olyméa, le procès, me revinrent en mémoire, mais j'étais sereine et encore trop anesthésiée pour m'en tourmenter. En fait, je n'avais qu'une seule chose à l'esprit. Si j'étais si bien, ce n'était pas un hasard, il devait y avoir une raison. Une raison qui surplombait toutes mes autres craintes et préoccupations. Une raison qui ferait basculer ma vie dans le paradis si elle se confirmait.

J'essayais d'atteindre la surface de l'éveil, je devais savoir. J'avais hâte, mais mon corps prenait son temps, mes sens étaient encombrés par le sommeil qui s'était fait lourd – ou long ? Je l'ignorais. Je revenais de loin. Mais je devais savoir.

Je sentis des doigts chauds attraper ma main droite. J'étais allongée

dans un grand lit. Un plafond apparut sous mes yeux hésitants et mon esprit néanmoins avide. Je détournai lentement la tête. Ma vision floue se précisa sur les contours du visage que j'adorais par-dessus tout contempler lors de mon éveil et même, à tout instant de vie.

— Bonjour Lisor, dit Manoa d'une voix chaleureuse et douce.

Il me souriait. Je lui souris moi aussi. J'essayai de lui serrer les doigts, mais ce fut difficile. Alors je me concentrai et lui posai la question qui se consumait en moi depuis mon retour.

— Je suis une azra ?

Ma voix était frêle, fluette et légèrement enrouée, confirmant que je revenais d'un long voyage intérieur.

Manoa rit légèrement.

— Non Lisor. Tu es une humaine. La seule que je connaisse.

Je sentis ma joie retomber de quelques strates. Mais je parvenais désormais à mieux discerner la pièce. Nous étions dans une chambre grande et luxueuse, percée de nombreuses fenêtres dont des rideaux blancs voilaient la vue. Ils bougeaient mollement, entraînant dans leurs mouvements gracieux, des bribes de parfums d'humus et de fleurs.

Je détournai la tête et m'aperçus que nous n'étions pas seuls. La pièce était pleine d'à peu près toutes les personnes que j'avais pu aimer ou apprécier à Olyméa.

Ils étaient en arc de cercle autour de mon lit. À côté de Manoa se tenait Fay, Allan, James même Ana, l'azra du conseil qui posait sur moi le même regard bienveillant et curieux que les autres. Enfin, de l'autre côté du lit, en face de Manoa, Zefryam.

— Qu'est-ce que vous faites tous là ? Où sommes-nous ?

— On est dans ma villa, déclara Ana.

D'aussi près, je pouvais contempler son visage gracieux, ses grandes paupières sur ses yeux clairs, sa nuque longue et délicate, ses cheveux blonds courts, qui bouclaient juste au-dessus de son menton. Son teint était lumineux, presque argenté. On aurait dit une nymphe, à l'image angélique de Zefryam. Comme si on les avait taillés dans un matériau plus pur et nettement plus tonique et précieux que ne l'est la chair humaine.

— J'ai dormi combien de temps ? demandai-je troublée.

— Trois mois, répondit Zefryam.

— Trois mois ? Quoi ?!

J'étais hébétée. J'avais imaginé trois jours. Je m'appuyai davantage sur l'oreiller pour laisser pénétrer l'information dans mon esprit.

— Oui, j'ai prolongé artificiellement ton coma, afin que ton corps puisse plus rapidement se régénérer, notamment après l'opération...

— Comment ça ?

Zefryam prit mon autre main libre. Mes bras étaient disposés au-

dessus de mes draps, allongés comme ceux d'un convalescent de longue date, ce que j'étais.

— Lorsque j'en ai eu l'opportunité, j'ai fait quelques examens plus poussés de ta jambe. J'ai alors compris que ta douleur neuropathique était causée par la présence d'une tumeur. Je t'ai donc opérée pour qu'elle cesse d'appuyer sur ton nerf. Ce genre d'opération était une première pour moi. J'ignore s'il n'y aura plus jamais de récurrence, mais pour le moment, ton état est plus qu'encourageant.

— Quoi... j'avais un cancer ?

— En quelque sorte, déclara Zefryam. Et l'Imative n'avait fait qu'empirer ton état. Ton corps n'avait plus assez de force pour traiter simultanément l'absorption du produit et la maladie. Heureusement, j'ai pu intervenir avant qu'il ne soit trop tard.

Il me fallut un instant pour accuser le coup. Je fermai les yeux, encore contaminée par l'inertie du sommeil.

— Je ne comprends pas, murmurai-je en les rouvrant. Le procès ? J'ai tout gâché en tombant dans les pommes. Qu'est-ce que vous faites tous là ? Où suis-je ? Combien de temps ai-je dormi ? Allan et James sont au courant eux aussi ?

— On est au courant et on te soutient plus que jamais, déclara Allan avec un grand sourire en s'asseyant au bout de mon lit.

Il tapota la bosse que formait l'un de mes pieds dans un geste rassurant. Manoa, qui était assis le plus près de moi, serra davantage mes doigts dans les siens.

— Tu n'as pas gâché le procès Lisor, m'expliqua ce dernier. Lorsque tu es tombée dans les pommes, Zefryam a exigé de pouvoir te soigner au plus vite. Il a dit que, si tu mourrais, Olyméa perdait une chance sans pareille de remporter la guerre. Ceci a relancé le débat qui s'est poursuivi pendant que tu étais inconsciente dans mes bras. Zefryam, comme moi, savions que ton temps était compté, mais nous devions pouvoir les convaincre que ta survie importait avant de quitter la salle du Conseil.

— Alors, vous avez insisté pour utiliser la formule AZ sur moi ? demandai-je avide.

Je m'étais lentement assise dans mon lit, sans même m'en rendre compte. La pièce avait légèrement tourné, mais ma respiration aisée et la force nouvelle qui m'habitait me permettaient de passer outre ces désagréments. De plus, la conversation m'intéressait au plus haut point. Qu'ils m'aient guérie d'un cancer était une chose, une autre était de savoir si je pouvais espérer devenir un jour une azra. J'avais beau être en meilleure forme, je me connaissais, je connaissais mon corps... il ne serait jamais normal.

Comme ils ne répondirent pas tout de suite, je repris :

— Juste avant que je ne m'évanouisse, je sais que le Conseil avait

refusé d'utiliser la formule sur moi. Ils pensaient qu'une fois transformée je serais ingérable. Mais c'est faux...

— Nous avons menti, me coupa Zefryam.

Je tournai la tête vers lui, ne voulant sciemment pas comprendre ce qu'il venait de dire.

— Pardon ?

— J'ai menti, reprit-il. Je n'ai pas retravaillé la formule. Je sais que c'est impossible.

— Mais vous avez dit, lors du procès, que mon arrivée avait été comme un signe...

J'avais beau argumenter, je savais qu'il disait vrai. Que mes espoirs étaient infondés. Je le savais, car j'étais sûre que cela n'arriverait jamais. Moi, azra ? Pour qui me prenais-je au juste ?

— Lisor, la seule chose qui nous importait durant ce procès était de sauver ta vie, déclara Zefryam. Dès que j'ai été arrêté, pendant que Manoa et toi étiez encore inconscients, j'ai tout fait pour rencontrer Ana. Je lui ai alors raconté l'intégralité de mon histoire. Mon affection pour les humains, pour Adylie, ton arrivée, le désir de te sauver. Il y avait un risque qu'elle soit écoeurée par cette histoire, comme l'aurait été les autres azras, mais elle a été touchée. Ana a toujours été la plus sensible du Conseil. Je présume que ma franchise l'a convaincue, elle m'a alors apporté son aide pour bâtir un argumentaire qui te permettrait de quitter le palais en vie. Et uniquement cela. Notre seul but était de gagner du temps, peu importe les mensonges que l'on dirait. Et mes projets sont toujours les mêmes pour toi, fuir Olyméa...

— Effectivement, je suis touchée par le sort des humains, déclara Ana avec douceur. Il y a cinquante ans, lorsque Zefryam a été soupçonné d'avoir laissé une humaine s'enfuir, j'ai pensé qu'il avait perdu la tête. S'il m'avait raconté toute la vérité à cette époque, je n'aurais peut-être pas bien réagi. J'étais encore sous le coup des atrocités commis par les perrestres sur notre peuple... Mais aujourd'hui, c'est différent. Ce serait trop long à expliquer, mais je commence à ne plus supporter d'avoir tout ce sang sur les mains. J'ai donc décidé d'aider Zefryam à bâtir un argumentaire pour sauver ta vie. En premier lieu, je lui ai parlé de la menace des perrestres, qui est de nouveau d'actualité. D'après les rapports des protecteurs, nous avons même des raisons de croire qu'ils préparent une armée... Je lui ai avoué que le Conseil était en ébullition à cause de cette nouvelle. La présence d'une humaine à Olyméa, alliée naturelle de notre peuple ennemi, tombait donc très mal...

— Quand Ana m'a appris cela, reprit Zefryam, j'ai aussitôt pensé que je pourrais utiliser la peur des azras à notre avantage. J'ai alors inventé cette histoire de formule remaniée pour leur donner un espoir fou. L'espoir de pouvoir enfin créer de nouveaux azras et ne pas

essuyer une nouvelle guerre dévastatrice.

— Attendez, intervins-je, c'est justement ce dont je me souviens. Les azras étaient un peu sceptiques concernant la formule remaniée, mais pas seulement... ils semblaient penser que je ne leur serais d'aucune aide si je mutais, que je serais incontrôlable du fait de mes origines.

— C'est vrai, répondit Zefryam. Et ça n'était pas leur seul argument. Ils pensaient aussi qu'une seule azra supplémentaire ne ferait pas une grande différence en cas de guerre. C'est là qu'Ana est intervenue avec un nouvel argument...

Il se tut et regarda Ana. Cette dernière poussa un léger soupir de malaise et décida de reprendre le récit.

Avant même que ses lèvres ne s'ouvrent, je sentis les doigts de Manoa presser les miens avec plus d'énergie que nécessaire. Je n'eus pas besoin de le regarder pour comprendre qu'il se tramait quelque chose. Quelque chose qui n'allait pas me plaire ou qui allait encore me bouleverser.

— Il arrive que les protecteurs fassent des prisonniers humains après avoir démantelé un réseau de survivants, expliqua-t-elle sombrement. Ils n'ont l'autorisation d'en faire qu'un seul à la fois, et un mâle, pour éviter des naissances. Une fois que la mémoire du prisonnier a pu être complètement fouillée, il est achevé.

Je ne dis rien, trop choquée. Ana ne semblait pas fière de cette révélation et ne m'avait pas regardée dans les yeux en parlant, elle redressa néanmoins le menton pour terminer.

— Je me suis contentée de rappeler cette pratique aux azras du cercle, que personnellement, je n'ai jamais cautionnée. J'ai toujours tenté d'y mettre un terme, autant que les tueries d'êtres humains... Étant moi-même touchée par le sort du prisonnier actuel à Olyméa, j'ai pensé que c'était l'occasion de faire d'une pierre deux coups. J'ai rappelé au Conseil que tu étais, d'après nos chiffres, peut-être bien la dernière humaine. Mais grâce à notre dernier prisonnier, il y avait également un dernier humain.

— Oh... murmurai-je.

Il me fallut un moment pour intégrer cette révélation. Je n'étais plus la dernière de mon espèce... Il y avait un innocent, ici même, prisonnier dans des conditions bien différentes des miennes...

— Alors, vous leur avez proposé de faire muter en azra deux humains au lieu d'un ? repris-je au bout d'un instant. Cela leur a paru suffisant ? ajoutai-je dubitative.

Ana inspira profondément, se déplaça légèrement puis reprit, la nuque raide en dardant ses yeux clairs dans les miens :

— Non, répondit-elle. Le problème restait le même. Ils n'auraient pas confiance en vous et deux éléments de plus, ne pourraient pas vraiment changer la donne. En fait, j'ai attiré leur attention sur les

nombreux... hypothétiques enfants que vous pourriez avoir.

La surprise me fit écarquiller les yeux. Je n'avais pas pensé à cela. Pourtant, ça aurait dû me sauter aux yeux. S'il restait une dernière humaine et un dernier humain, le calcul était vite fait. Mes doigts serrèrent automatiquement ceux de Manoa. Je me rassurai immédiatement en me souvenant que tout ceci n'était que des hypothèses puisque la formule remaniée n'existait pas. Au même titre que ce mensonge-là, l'idée de se servir de moi et de cet inédit survivant, pour élever une nouvelle génération d'azra, n'était qu'un argument pour prolonger ma vie.

— Une humaine a une fécondité immensément plus grande qu'une hybride ou qu'une azra, reprit Ana. Avec le temps, nous avons oublié cette capacité incroyable des humaines à enchaîner les grossesses tous les neuf mois. J'ai donc rappelé au Conseil combien votre existence, à tous deux, pouvait signifier l'existence de nombreux autres azras.

Je ne lui fis pas remarquer qu'il fallait être des humains en excellente santé pour mettre au monde des enfants sur commande, et encore ! L'important était que cette théorie ait convaincu le Conseil. Pourtant, l'angoisse s'immisçait lentement dans mes veines. L'ambiance dans la chambre était légèrement tendue. J'avais à la fois hâte de comprendre pourquoi et à la fois, aucune envie d'en savoir davantage...

— Et donc, le Conseil a accepté votre argument ? demandai-je. Ils ont accepté de me garder en vie dans l'espoir que je pourrais mettre au monde de nombreux humains, qui deviendraient de futurs azras ? Ils n'ont pas non plus condamné Zefryam et Manoa ?

J'étais excitée, je devais savoir. D'accord, je ne deviendrai jamais une azra. C'était un rêve qui tenait lieu de la folie pure, j'en avais toujours été consciente au fond. Mais l'idée qu'Ana ait réussi à nous sortir tous d'affaire, sur la base de promesses irréalisables, me semblait complètement merveilleuse.

— Pas tout à fait, rétorqua-t-elle en se mordant la lèvre. Cependant, l'idée les a séduits, fort heureusement. Assez pour qu'ils nous laissent un délai pour commencer à réaliser le plan que j'ai suggéré.

— Réaliser le plan ? citai-je. Mais c'est un plan irréalisable !

Mon regard tomba sur mes amis qui détournèrent les yeux un à un. Seul Manoa le soutint. Malgré l'assurance qu'il puisait à me savoir en bonne santé, je percevais que quelque chose clochait.

— Dès que nous sommes sortis du procès, déclara Zefryam, nous n'avions qu'une hâte : nous enfuir, puisque nous avons réussi à te garder vivante. C'était notre unique but. Sauf que le Conseil n'était pas dupe, il voulait du résultat...

— Ils ont ordonné que je me porte garante de toi dans ma villa personnelle, reprit Ana. Et que j'accepte de vivre sous haute

surveillance avec Zefryam durant le délai qui nous était imparti, ainsi que toutes les personnes mêlées à cette affaire. En fait, le verdict du Conseil a débouché sur plusieurs conditions : que Manoa soit condamné, que Zefryam soit sous bonne garde en attendant son procès, et que l'on parvienne à te guérir et à te féconder.

— Pardon... ?

Cette fois j'avais lâché la main de Manoa et je regardai Ana comme si elle venait de m'apprendre que la Terre était carrée.

À mon plus grand désarroi, elle n'ajouta rien mais son visage se peignit d'un masque de compassion.

Comme personne ne parlait, je repris :

— C'est complètement surréaliste, il est hors de question qu'on me fasse faire un enfant pour tester une formule qui, de toute façon, ne fonctionnera pas. Croyez-vous vraiment que je vais accepter ça ?

Ana échangea un regard avec Fay, Manoa baissa la tête et Zefryam remua sur place. Le malaise ambiant me ficha la frousse.

— Je sais que ça peut paraître fou, intervint calmement Zefryam, mais c'est là où réside notre véritable plan. Nous aurions aimé fuir tout de suite, mais c'était impossible. La condition que tu tombes enceinte nous permettait donc de gagner un temps précieux. Cela pouvait nous assurer neuf mois pour nous organiser, pour trouver un moyen d'échapper à leur surveillance ou de se faire oublier. Cela garantissait autant de temps où tu serais protégée. Tu es désormais reconnue comme la propriété d'Olyméa grâce à cette condition. Ta survie dépend de cela.

— N'est-ce pas étrange, intervint Ana. Tu es la descendante des humains que nous gardions autrefois à Olyméa, avant qu'ils ne soient tous achevés, il y a cinquante années. Le fait que tu sois enceinte maintenant, pourrait être considéré comme un hommage, un revirement total de cette décision.

Elle était vaguement émerveillée par la situation. Moi, pas du tout. Je secouai la tête, ne sachant pas par quoi commencer.

— J'espère que vous plaisantez ! m'écriai-je. Je suis resté trois mois dans les vapes et ça a suffi à ce que vous vous droguiez tous ! Déjà il n'y a rien de magique à l'idée que je sois à l'origine d'une nouvelle lignée. C'est juste dégoûtant, la preuve d'un beau gâchis et que nous, humains, ne sommes que les victimes impuissantes de la bonne volonté des azras...

— Lisor, intervint Manoa en reprenant ma main. Tu ne comprends pas. Cela fait trois mois que cette décision a été prise. Nous avons un délai beaucoup plus court pour réussir à remplir toutes ces conditions. Si nous n'agissions pas vite, le Conseil allait exiger ton exécution. J'ai été le seul à pouvoir retarder les choses. J'ai fait appel concernant mon procès. Comme ils se moquent de mon existence, ils ont accepté, mais

il n'y avait aucun délai pour toi...

Je le regardai, tétanisée.

— Qu'est-ce que tu essayes de me dire Manoa ? murmurai-je.

Il y avait de la tristesse dans l'incandescence de ses yeux bleus.

— Tu es enceinte Lisor.

— Non... murmurai-je, tu plaisantes ?

Comme il n'ajouta rien, je tournai la tête vers le reste de mes « amis ». Chacun d'entre eux examinait la chambre. Seul Zefryam soutint mon regard.

— Non, lui répétais-je. Vous n'avez pas fait ça ?

Ma voix était éraillée, effrayée. Je tirai légèrement les draps et posai une main sur mon ventre. Il n'y avait pas de renflement particulier. Mais je remarquai qu'il n'était pas aussi plat, presque creux, qu'à l'accoutumée. Une onde de glace me parcourut des pieds à la tête.

— Non, balbutiai-je. C'est impossible...

— C'était le seul moyen, déclara Zefryam avec calme. Ta vie était plus importante que le reste. Plus importante que cette décision. Et cela a aussi épargné la vie de l'autre humain. Nous avons obtenu qu'il soit gardé en vie pour les mois à venir.

— Non... non..., répétais-je. Vous ne pouvez pas avoir fait ça...

J'avais la sensation que le monde s'était écroulé. Que tout mon sang m'avait quittée.

— Lisor, reprit Zefryam en m'attrapant la main comme pour m'empêcher de m'évanouir. Comme je te l'ai dit, le fait que tu sois enceinte ne change rien à nos plans. Cela te protège juste efficacement pour le moment. Nous allons tout faire pour quitter cette ville. Ta grand-mère l'a quittée, il y a cinquante ans, avec son bébé dans les bras. Ce sera peut-être semblable pour toi ; tu quitteras la ville, avec ton enfant, mais tu ne seras pas seule. Je serai à tes côtés, ainsi que tous ceux qui voudront nous suivre.

J'étais paralysée, en état de choc. Un instant de silence plana sur notre groupe.

— Comment avez-vous fait ça ? demandai-je finalement.

— Comment avons-nous fait quoi ? rétorqua Zefryam.

— Me mettre enceinte..., dis-je d'une voix atone.

— Nous avons prélevé... de la semence à ton congénère, et nous avons procédé par insémination. C'est Ana, et elle seule, qui s'en est chargée.

Mon regard se posa sur elle, elle se voulait rassurante.

— En effet, j'ai procédé seule. J'ai insisté pour le faire. Personne d'autre ne t'a touchée. J'étais aussi là lorsque Zefryam t'a opérée de la jambe. Mais c'est moi qui t'ai mise en tenue d'opération, qui t'ai préparée. En fait, cela fait trois mois que tu es alitée, mais j'ai été la seule à te laver et à te changer.

Je baissais la tête, complètement abruti parce ce que je venais d'apprendre.

— Lisor, je sais que tu ne me connais pas, reprit Ana d'une voix plus douce, je sais que tu dois me trouver cruelle pour ce que j'ai laissé faire aux humains... Mais ça n'empêche pas que je t'ai respectée, j'ai fait tout cela pour te sauver. Même si ça ne fait pas de moi quelqu'un de bien à tes yeux, je peux t'assurer que je suis ton alliée.

Même si je me sentais violée par cette histoire, j'essayai de me convaincre, à la lumière de ses explications, que mon intimité avait été préservée un maximum. Mieux valait ne pas y penser de toute façon. Cela faisait trois mois que j'étais leur pantin. Le pantin dont ils prenaient soin et qu'ils espéraient sauver. C'était surprenant qu'ils aient à ce point tenu à respecter ma pudeur. Mais ce domaine n'était qu'un détail comparé à ce qui germait désormais dans mon ventre.

— Vous êtes sûrs que je suis enceinte ? demandai-je finalement en ne regardant personne.

— Oui, déclara Zefryam. L'insémination a fonctionné rapidement. Nous avons pu montrer les résultats au Conseil et ta vie a donc été aussitôt épargnée.

— Vous n'auriez pas pu leur montrer de faux résultats ?

— Et te glisser un faux ventre, puis un faux bébé ? Impossible, déclara Zefryam.

— Pourtant la formule remaniée n'existe pas, gémis-je. Pourquoi avez-vous pris le risque de mentir sur cela et pas sur mon état ?

— Ton état est quelque chose que l'on devait prouver rapidement. La formule est censée n'être testée que lorsque ton enfant sera adulte ou presque. D'ici quelques années, nous espérons être parvenus à quitter la ville. Mais quelques mois n'y suffiront pas.

Je fermai les yeux, assommée par la nouvelle. J'avais envie de pleurer, de me mettre en boule, de me cacher. Leur regard sur moi était un viol supplémentaire. Le pire c'est qu'ils avaient fait tout cela pour me sauver.

— Vous êtes fous, finis-je par dire. Vous n'auriez jamais dû faire ça...

Je relevai les yeux vers eux.

— Vous ne savez pas ce que c'est d'être humaine. Pire, vous ne savez pas ce que c'est d'être moi. Si l'enfant vient au monde... il aura ma génétique. Je n'ai pratiquement fait que souffrir depuis ma naissance. Je ne souhaiterais cet état à personne, même pas à mon pire ennemi ! Et vous m'avez imposé de transmettre le fardeau qu'est cette parodie de vie à un être innocent... dans un monde où on attendra de lui qu'il obéisse ou qu'il meurt... Parce qu'il est clair que votre plan est incertain...

J'avais les yeux pleins de larmes. Je me sentais si faible tout à coup,

tellement faible que l'énorme colère qui m'habitait se muait en désespoir, en lassitude. Manoa caressa mon épaule d'un geste si léger que je le sentis à peine, mais je n'eus pas la force de le regarder. Si seulement j'avais cédé à ses avances... J'aurais eu du plaisir, du bonheur et je serais, peut-être même, tombée enceinte d'un bébé aux gênes splendides.

— Bien sûr, je peux vous comprendre, repris-je pleine d'amertume. Je veux dire, qu'est-ce qu'une grossesse quand on peut vivre mille ans ou l'éternité ? Vous vous êtes dit que si cela pouvait me sauver, cela en valait la peine... ! Mais vous ignorez ce que ça implique de vivre dans un corps tel que le mien. Je ne vois pas comment le partager avec quelqu'un. Je n'aurais jamais assez de force pour deux. En prime, je n'ai aucune qualification pour être mère. Je ne sais même pas prendre soin de moi-même...

Je repris ma respiration.

— Vous ne pouviez pas deviner tout ça... Mais je me dis qu'il aurait peut-être été préférable que vous les laissiez me tuer. Vous auriez évité tous ces ennuis. Vous seriez peut-être libres aujourd'hui.

— Tu es folle, s'enquit Manoa. La liberté c'est de faire des choix dont on est fier. Te laisser mourir ça aurait été... insupportable.

Il me parlait avec tendresse, mais je n'avais plus la force de le regarder. Fay s'assit soudainement au bout de mon lit, juste à côté d'Allan, qui semblait bien embêté par cette situation sur laquelle il n'avait aucune prise.

— Lisor, je n'ai pas pris part à cette décision, déclara-t-elle, mais je l'ai cautionnée dès qu'ils me l'ont expliquée. Malgré ma longévité, j'aurais détesté qu'on me féconde pendant mon sommeil, comme ce fut ton cas, je l'avoue. Donc je peux comprendre. Mais nous n'avons pas vraiment agi en songeant à ce que tu en penserais. On a juste agi dans l'urgence, parce qu'on t'aime.

Elle reprit son souffle et chercha mon regard avec ferveur.

— Nous avons tous des vies pour le moins décevantes. Et tu es arrivée. Tu nous as rappelé les choses importantes. Que des gens se battent dehors pour survivre. Grâce à toi, on sait qu'Olyméa est en danger. Nous pouvons être acteurs de nos vies désormais. Tu es l'humaine qui a tout changé pour nous. Tu es nôtre humaine. Alors, oui, ce qu'on a fait pour te sauver peut paraître impardonnable. J'imagine le choc que ça doit être, mais on ne changera jamais d'avis. Nous avons pris la bonne décision, même si tu nous détestes pour ça. Et on compte bien tout faire pour que vous restiez en vie, le bébé et toi. Même si j'ai confiance. Tu es forte, beaucoup plus forte que tu ne le crois.

Il y eut un silence qui appuya davantage l'effet des paroles de Fay. Chacun avait relevé le menton, comme s'ils étaient tous ragailleis.

par la justesse de ses mots.

— J'ai bien peur que tu te trompes, murmurai-je finalement épuisée, que vous vous trompiez tous. Vous avez trop présumé de mes forces. Je me sens mieux qu'avant c'est vrai, mais ça n'est pas brillant pour autant. Comment vais-je mener cette grossesse à terme alors que je n'ai pas de force, sans compter que je sors à peine d'un cancer ?

— Tu vas la mener comme tu as mené ton combat jusqu'alors, répondit Fay, tu as fait l'impossible en arrivant ici, en survivant ici. (Elle sourit.) On m'a même raconté que tu as parlé au Conseil, qu'ils t'ont questionnée et que c'était épique ! Tu es la première humaine à avoir mis les pieds dans leur sacro-sainte salle !

Je souris, tristement, incapable de nier qu'elle n'avait pas tout à fait tort.

— Tu as réussi l'impossible depuis que tu es à Olyméa, en sachant que le simple fait d'y être entrée était une impossibilité. Mieux que tout cela, tu as réussi à faire prendre des risques à Manoa dont je ne le pensais pas capable. Il a accepté de tout sacrifier pour toi en t'amenant dans cette salle.

Ils échangèrent un bref regard. J'espérais que mon œuvre ne les avait pas rabibochés en prime, ça aurait été le pompon.

— Fay a raison, entreprit Allan avec un grand sourire bienveillant. Dès ton arrivée j'ai compris que tu n'étais pas comme les autres. Quand elle m'a tout expliqué, je n'ai été qu'à moitié surpris. Je trouve que tu es ce qui nous est arrivé de plus extraordinaire. Donc sache que, quand tu parviendras à quitter cette ville, je serai de ceux qui t'accompagneront. Moi aussi j'ai soif de liberté. En plus, depuis que j'ai appris le sort injuste que l'on réserve à ton peuple, je ne vois pas comment je pourrais continuer d'aimer cette ville.

— Je t'accompagnerai aussi, dit Fay. Je n'aime pas cette ville, je ne l'ai jamais aimée, alors ça ne sera pas difficile.

— Si vous avez besoin de mon aide, je serai des vôtres, fit James qui était resté parfaitement immobile jusqu'alors.

Zefryam prit une profonde inspiration puis s'adressa à moi :

— Ce ne sera pas forcément facile de quitter cette ville, mais nous avons désormais du temps et des alliés. De plus, je ne cesserai pas de te soigner Lisor, cette grossesse se passera très bien. Je comprends tes craintes, mais elles sont infondées. J'ai foi en ton état, j'ai foi en toi et tout ce que tu as ouvert d'horizon pour moi, pour nous tous.

Manoa reprit ma main dans la sienne.

— Tu vois, ton rêve se réalisera... On va construire un monde meilleur hors de ces murs. Et on sera tous ensemble.

Je secouai la tête.

— Vous êtes fous et je vous déteste, soupirai-je bien que toutes ces paroles m'avaient étrangement fait du bien. Vous me prenez pour une

espèce de martyre ou je ne sais quoi... Alors que je ne suis qu'un oisillon tombé du nid.

— C'est faux, murmura Manoa, tu es notre Sainte Marie à nous.

Je lui jetai un regard assassin.

— Quand je pense que vous m'avez mise enceinte, dis-je en prenant mon visage entre mes mains.

J'étais tellement épuisée que je n'arrivais pas à les haïr et à leur faire savoir. J'étais hors du temps et de la réalité, sur laquelle, de toute évidence, je n'avais aucune prise. J'eus une sorte de rire, où détonaient mon désespoir et ma nervosité.

— C'est complètement surréaliste, fis-je. Moi... enceinte...

Soudain, j'eus un flash, une idée qui me traversa l'esprit comme un coup de poignard, un mélange de terreur et d'espoir.

— L'humain... le... père, dis-je avec une grande difficulté, il est donc toujours en vie ?

— Oui, il est toujours dans le département des prisonniers, répondit Ana. Mais j'ai bon espoir de pouvoir le transférer dans un endroit plus agréable.

— Est-ce que vous connaissez son prénom ? demandai-je le cœur battant.

— Oui, déclara Ana. Il s'appelle Ethiel.

Ce fut comme un coup de masse. Même si c'était évident depuis le début.

— Tu le connais ? demanda Manoa très inquiet.

— Oui... à moins qu'il existe plusieurs Ethiel humains survivants dans le secteur...

Lorsqu'Ana avait parlé d'un humain prisonnier, je n'avais pas immédiatement percuté. Dans ma tête, c'était un homme âgé, ou je ne sais quel rustre qu'ils avaient torturé pendant des mois. Je n'avais pas même envisagé qu'il puisse être quelqu'un de ma connaissance. Même si je refusais consciemment d'y croire, j'étais persuadée intérieurement qu'ils étaient tous morts. J'aurais peut-être dû m'en réjouir. Ethiel était vivant... C'était forcément lui. Ethiel avait survécu. Il n'était pas mort. Quand je l'avais cru mort, ce jour-là, il n'était qu'inconscient, prisonnier dans la même navette qui m'avait amenée à Olyméa... Cela changeait beaucoup de choses. Mais je ne pouvais pas m'en réjouir. Comment l'aurais-je pu ?

Dans un geste désincarné, vraiment comme si c'était une autre qui le faisait, je posai la main sur mon ventre.

J'étais enceinte d'Ethiel. Non, impossible. Il est vrai que ma situation était dingue. Et, ces dernières minutes, elle avait atteint un niveau de surréalisme sans précédent. Mais là... elle crevait le plafond. C'était une coïncidence impossible à avaler. Je respirais soudain avec plus de difficulté, ma faiblesse n'avait pas attendu beaucoup de temps

pour se rappeler à mon bon souvenir. J'aurais aimé me soustraire de la situation tout à coup. Que l'on me mette sur pause. N'importe quoi. Il restait peut-être du produit à Zefryam pour m'anesthésier, le même qui avait prolongé mon coma par exemple. Je me voyais bien dormir pour les sept prochains mois...

Cette fois, je ne pouvais plus tomber dans les pommes pour accuser le trop plein d'émotions. Mon corps s'était nettoyé des effets néfastes de l'Imative A. On m'avait même ôté une tumeur. Je me sentais dans une forme incroyable comparée à ce que j'avais vécu ces derniers temps – bien que la fatigue m'avait rattrapée sévèrement grâce à toutes ces révélations. Mon nouvel état n'avait rien à voir avec une bonne santé cependant. J'avais voulu y croire désespérément à mon réveil, parce que j'espérais être une azra. Remonter d'un sommeil, si long et si profond pour être la même, me paraissait intolérable. Or, je n'étais plus la même, effectivement... J'étais enceinte de quelqu'un qui ne m'avait jamais touchée, mais qui avait donné sa vie pour moi.

— Lisor, est ce que ça va ? demanda quelqu'un.

— Tu... ne l'aimais pas ? ajouta Manoa en parlant d'Ethiel. Il t'a fait du mal ?

— Non, dis-je d'une voix atone. Il s'est sacrifié pour moi.

Il y eut un silence. J'avais le regard fixe, je ne voyais rien, ou seulement cette scène où Ethiel m'avait embrassée puis jetée dans le caniveau. Toutes ces semaines à me faire plus ou moins dorloter par les hybrides, Ethiel les avait passées enfermé comme un chien à subir je ne sais quel traitement. Me pardonnerait-il ?

Si j'avais su... Mais qu'aurais-je pu faire ? N'importe quoi plutôt que de dire toutes les atrocités que j'avais dit au Conseil des azras. Comme quoi, ils avaient pratiquement raison sur les humains. J'avais prononcé tous ces mots en me croyant la dernière. Mais cela changeait tout. Je n'étais plus la dernière. Il y avait maintenant Ethiel... Aussi dingue que cela puisse paraître. Et il y avait le bébé... Mon bébé... Notre bébé.

— Il faut qu'on la laisse se reposer, trancha finalement Zefryam. Elle est épuisée et c'est normal. Elle vient à peine de se réveiller et nous avons bouleversé sa vie.

Tous mes amis se remuèrent, pas tellement décidés à partir. À me voir endormie pendant trois mois, ils avaient sûrement envie de me parler, de me poser des questions. Mais j'étais comme inerte.

— On ne va pas la laisser comme ça, déclara Ana. Toute seule. Elle est sous le choc. Il faut que quelqu'un reste auprès d'elle.

Je m'étais laissée glisser dans mon lit. J'étais trop assommée pour réagir. J'étais aussi véritablement épuisée, Zefryam avait raison quand il affirmait que j'avais besoin de repos.

Il y eut donc une concertation pour savoir qui resterait auprès de moi.

— C'est à moi de rester, dit Fay, je suis sa meilleure amie.
— C'est moi son meilleur ami, déclara Allan presque vexé.
— En quoi es-tu plus proche d'elle que moi ? s'indigna Fay.
— Je suis le premier qu'elle a rencontré.
— Non, le premier qu'elle a rencontré c'est James, riposta-t-elle.
— Sauf que James la connaît à peine, fit Allan. Elle a confiance en moi, elle ne parle qu'à moi.

Les entendre parler était étrange. J'étais leur humaine après tout. Leur espèce de petite mascotte. Peut-être que toute cette histoire était une blague pour eux. Après tout, ma vie allait passer comme un souffle dans leurs longues existences. Ils se trouveraient une autre cause ensuite. Et moi... et moi, j'allais être mère. Cette idée me terrorisait et m'ôtait toute capacité de réflexion.

— C'est moi qui vais rester avec elle, intervint Manoa. Je la connais mieux que vous tous.

— Non, déclara Fay. Je suis une fille, c'est à moi de rester.

— En quoi ton genre peut-il peser dans la balance ? demanda Manoa.

— En ce que, de nous trois, je suis la seule à ne jamais avoir cherché à la mettre dans mon lit.

Il y eut un silence.

— N'importe quoi, fit Allan.

— Elle marque un point, avoua sombrement Manoa.

— Ça suffit ! Vous avez quel âge ? demanda Ana. On dirait des gamins de cent ans...

— Pour ma défense, je n'ai que vingt et un ans, dit Allan. Ce qui me fait un point commun incontestable avec Lisor, et fait de moi la personne la plus appropriée pour veiller sur son sommeil.

— Pourquoi ne pas lui demander ? suggéra James. Je suis sûr qu'elle est encore capable de choisir. Vu son état, elle voudra sûrement activer les choses. À moins qu'elle ne veuille être seule.

Ils se tournèrent tous vers moi. Jusqu'alors, je les regardais et les écoutais à moitié inconsciente.

— Lisor, veux-tu que quelqu'un reste auprès de toi ? demanda délicatement James.

Cela faisait une éternité que je ne m'étais pas adressée à lui. Je n'aurais jamais imaginé que lui, mon patron au Centre, puisse devenir un allié privilégié de mon existence.

— Non, je vous déteste, murmurai-je. Enfin si, j'aimerais bien quand même...

L'idée de me retrouver seule avec toutes mes frayeurs ne me plaisait pas. J'avais cependant infiniment besoin de calme et de repos.

— Peux-tu choisir ? demanda-t-il avec douceur.

Ils étaient tous au niveau de la porte, prêts à partir. Je n'avais pas

envie de les vexer. Mais j'étais trop épuisée et bouleversée pour ménager leur susceptibilité. Mon regard accrocha vaguement le groupe. Leurs mines sympathiques. Malgré tout ce qui venait de se dérouler, je ne pouvais pas m'empêcher de réaliser combien j'avais de la chance. Combien j'étais aimée. Et comme je les aimais. C'est sur cette pensée que mon regard s'arrêta sur Manoa. C'était lui que j'aimais le plus. C'était plus fort que moi, je n'allais pas le nier. Alors, je n'hésitai pas longtemps et décrétai :

— Manoa.

Tous les regards convergèrent immédiatement vers lui.

— Enfin, s'il veut bien, ajoutai-je épuisée.

— Avec grand plaisir, fit-il avec sa voix de séducteur que j'aimais tant.

Je fermai les yeux, éreintée. Le reste du groupe partit en discutant de je ne savais quoi. Finalement, j'aimais l'ambiance légère que les chamailleries de Fay et Allan dispensaient autour d'eux. Cela m'avait manqué. Ils refermèrent la porte.

Manoa s'allongea sur le lit à côté de moi, je me calai contre lui et fermai les yeux. Je sentis qu'il embrassait doucement le sommet de ma tête. Être contre lui, c'était merveilleux... C'était sûrement meilleur que d'utiliser une dizaine de DB, ou je ne sais quelle autre substance pour rendre heureux. Il n'effaçait pas mes tracas, mais sa présence adoucissait tout ce qui m'empoisonnait l'esprit, réduisant mes tourments en une masse inerte, qui n'avait plus de pouvoir sur moi. Plus pour le moment.

— Merci, murmurai-je en sentant que le sommeil me prenait d'assaut lentement.

Il parla avec une infinie tendresse :

— Ma Lisor... tu m'as tellement manqué...

Chapitre 20

Lorsque je m'éveillai, Manoa était toujours là. La lumière avait changé. Elle était éblouissante, faite de cristal et d'or. C'était le lever du soleil.

La veille, j'avais reconnu la mollesse du jour qui décline. J'étais sortie du coma en fin d'après-midi et notre longue conversation nous avait menés jusqu'en début de soirée.

Cela avait suffi pour qu'un sommeil profond m'emporte, bien que ponctué par quelques instants de panique. À chacun d'entre eux, j'avais perçu la présence de Manoa et sa douceur m'avait raccompagnée aussitôt dans les limbes.

J'avais craint que me veiller toutes ces heures ne soit un fardeau pour lui. Mais il n'avait pas tardé lui aussi à s'endormir. Plus profondément et plus gracieusement que je ne le pourrais jamais.

Il était désormais étendu sur le lit. Il prenait toute la place. Ses lèvres étaient entrouvertes et sa tête était renversée sur le côté. De mon côté. Ainsi, depuis que les rayons blancs m'avaient tirée de ma nuit, j'étais restée immobile, fauchée par la beauté de ce spectacle. Je me demandais encore ce que je préférais dans son visage. Ses yeux étant fermés, malgré l'ourlet délicat de ses cils très noirs, ils étaient hors compétition pour le moment. Alors je ne pouvais nier la perfection de son nez. Aquilin. Lorsqu'il dormait, ce nez fin et droit donnait à son visage un sérieux touchant. Mais je savais que, lorsqu'il parlait, l'exquise manière qu'il avait de plisser ses narines me rendait folle. Alors même si ses lèvres charnues et ses yeux limpides me laissaient pantelante, je devais admettre que la splendeur chez lui était partout.

Cela ne suffisait malheureusement pas à me faire oublier l'anarchie qui régnait dans ma vie. Inconsciente pendant trois mois... cette nuit de véritable sommeil avait été tellement étrange... De nombreux rêves s'étaient déchirés les uns contre le désordre des autres. Il s'était passé tellement de choses durant mon absence. Tellement de choses en moi... Un cancer ? Jamais je ne l'aurais imaginé. J'avais tellement eu l'habitude de ma faiblesse que je la pensais simplement génétique. Je l'avais assumée, non sans me plaindre, mais comme une loi de la

nature. Comme les azras sont beaux, je suis faible. Comme Manoa est splendide, je suis faible. Mais peut-être m'étais-je trompée.

Désormais j'allais mieux. Je sentais parfaitement que mon corps n'avait pas la tonicité d'un être humain normal, mais comparé à mon état juste avant de sombrer... Le progrès était manifeste. Je me sentais solide de l'intérieur. Cela valait mieux, car je n'étais plus seule dans ce corps.

L'annonce de ma grossesse me rattrapa comme une bourrasque et je sentis que mon cœur palpitait soudain plus intensément. Il était plus résistant qu'autrefois, mais il restait vulnérable à la moindre variation d'humeur. J'allais encore devoir composer avec cette sensibilité. Je me tournai légèrement, m'arrachant à la vision de Manoa. Si les anges pouvaient dormir, ils auraient sûrement cette sérénité et cet éclat.

Je n'avais pas beaucoup de place pour bouger et les couvertures, écrasées par Manoa, m'emprisonnaient. Mais j'avais besoin de faire le point. Quelques secondes. Je glissai une main sur mon ventre. Je n'aurais pas pu dire qu'il était rond. Je ne le trouvai pas complètement plat non plus. Mais à ce stade, c'était logique que l'enfant soit invisible.

L'enfant... C'était impossible. Je ne pouvais pas être enceinte. Il y avait une erreur. Pour des milliers de raisons, cela me paraissait trop inconcevable. J'avais le sentiment d'avoir sauté plus d'une étape. Et pas seulement trois mois de ma vie. Ce qui était déjà suffisamment déroutant.

Ce devait être l'automne. Je percevais à travers les rideaux, la douceur de l'air encore chargé d'été, mais vaincu par l'abandon de cette nouvelle saison. J'essayai de me lever. Mes muscles avaient du mal à répondre. Je les sentais mous. Je parvins néanmoins à défaire mes draps et à glisser mes pieds nus sur le sol de marbre blanc, crayonné d'or. Cette pièce était encore plus luxueuse que ma chambre à Opra. Ici, le mobilier rappelait l'antiquité, dans un raffinement et un dépouillement sereins. Des murs blancs et ocres, des sièges aux pieds entrelacés, un secrétaire laqué, une petite commode sur laquelle reposait un bassin d'eau où infusaient des pétales de fleur... Ce dernier devait contribuer pour beaucoup à la fragrance délicate qui planait dans la chambre, exhumée par la brise que filtraient les rideaux.

Je me mis debout. J'étais faible, mes jambes tremblaient, mon coma m'avait amaigri, je cru que j'allais m'écrouler, mais je parvins à faire un pas. Puis deux. Je portais un joli pyjama à la matière douce et fluide. Je m'approchai du miroir le plus près. Le visage que j'y vis me rassura. Bien que mes joues s'étaient creusées de nouveau, je ne ressemblais pas au zombie que je craignais d'être. À l'instar de ma peau qui sentait bon, mes cheveux avaient été soigneusement entretenus. Ils n'avaient jamais été aussi brillants et ils s'échouaient en

boucles douces jusqu'au milieu de mon dos. Ma bouche était un peu pâle, tout comme mes pommettes, mais mes yeux étaient habités. Leur couleur noisette semblait s'être rehaussée de miel. Je poussai un soupir de soulagement. J'étais toujours moi. Le temps et toutes ces décisions ne m'avaient pas pris mon aspect de fille frêle et sympathique.

— Lisor ! Mais qu'est-ce que tu fais !

Je me retournai, Manoa était réveillé, les cheveux en bataille, un air hébété collé sur son visage de prince. Il se leva, contourna le lit avant même que j'ai eu le temps de répondre et s'approcha, les bras ouverts, comme prêt à me rattraper si je chancelais.

— Ça va ? Tu arrives à marcher ?

— Oui, fis-je. Je vais bien, je n'ai fait qu'un pas.

— Zef a dit qu'il t'avait injecté un produit pour éviter que tes muscles ne s'atrophient, mais je n'étais pas certain que cela fonctionne.

— Je ne suis pas dans une forme olympique, mais ça va, le rassurai-je.

Il prit mes mains et m'attira vers le lit.

— Viens, dit-il.

D'un geste, il exigea que je m'assoie. Je lui obéis, il était de toute façon difficile de tenir debout.

Il s'assit à côté de moi.

— Se passer de toi pendant trois mois a été très difficile, avoua-t-il tendrement.

Je souris.

— Vous aviez de l'occupation, entre m'opérer du cancer et me mettre enceinte.

Il esqua à peine un sourire, insensible à ma tentative d'humour dédramatisant et reprit mes mains.

— Comment te sens-tu ?

Je savais ce qu'il voulait dire. Il ne parlait pas de mon état physique, en tout cas pas seulement. Je détournai les yeux en inspirant profondément.

— Je n'arrive pas à réaliser et quand je réalise, c'est insupportable...

— Je suis désolé, fit-il. Je ne voulais pas qu'on te fasse ça. Je ne voulais pas que tu sois enceinte. Mais j'aurais fait n'importe quoi pour te sauver.

Je réfléchis un court instant, optant pour un autre sujet et parfaitement consciente que j'étais en plein déni.

— À ce propos, il me semble qu'hier tu m'as dit avoir fait appel après ton procès. Quand doit se tenir le suivant ?

— Dans quelques jours, répondit Manoa.

— Je ne comprends rien à votre juridiction, n'as-tu pas le droit à un avocat ? Certes, ils t'ont permis d'avoir deux témoins... Mais en

contrepartie, tu avais tout le Conseil sur le dos. D'après ce que je sais, la justice de l'Ancien Monde avait une allure plus équilibrée.

Il sourit avec amertume.

— C'est un peu compliqué. Rares sont les hybrides reçus dans le sanctuaire des azras. J'ai eu cette possibilité car j'appartiens à une haute lignée, et surtout, parce que le sujet était très grave et concernait Zefryam. Les hybrides de sang noble ne font pas souvent appel à un avocat, ils se défendent eux-mêmes. Mais cela peut arriver. Pour ma part, je n'ai pas eu le temps ni le désir de le faire. J'avais mon argumentaire.

— Tu plaisantes ? fis-je. Je m'en souviens clairement, tu n'as pratiquement rien dit ! C'est hallucinant comme je t'ai connu mordant dans nos discussions et là... tu les as quasiment laissés prendre le dessus. Je sais qu'ils étaient impressionnants mais...

— Mais je t'ai déçu ? demanda-t-il comme si cela lui plaisait.

— Non, c'est juste que je ne comprends pas.

— Parler n'était pas mon objectif, déclara-t-il. Je ne désirais qu'une chose : trouver un moyen d'attirer leur attention sur toi. Te rendre plus réelle à leurs yeux. Je m'étais mis d'accord avec Ana, je devais aiguïser leur intérêt. Ensuite, elle se chargerait du reste. Julian, et son côté pervers, a bien servi notre cause.

— Tu aurais dû me prévenir, j'aurais pu dire n'importe quoi (je réfléchis un très court instant). D'ailleurs, j'ai dit n'importe quoi.

— Au contraire, tu étais parfaite ainsi, à brûle-pourpoint. L'incarnation même de l'innocence et de la gentillesse.

Je secouai la tête.

— J'ai l'impression que l'on n'a pas assisté au même procès. Enfin soit, si tu as fait appel, c'est que le Conseil t'a condamné... ?

Manoa sembla soudain mal à l'aise. Il regarda ailleurs.

— Oui, j'ai été condamné.

— À quoi ? demandai-je soudain effrayée.

— À cent ans d'esclavage, répondit-il sombrement.

— Quoi ?

Il releva lentement le visage pour affronter mon regard.

— Je savais que ça ne te plairait pas, se contenta-t-il de répondre.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Mais si tu as fait appel, c'est qu'il y a une chance pour qu'ils reviennent sur leur décision ?

— J'ai fait appel pour gagner du temps, histoire de m'assurer que tu sois vivante et qu'on te guérisse.

— Quoi ?

Mon monde s'écroulait une fois de plus.

— Je sais qu'ils vont me condamner, j'ai violé la loi. Même si nous avons essayé de leur faire avaler la pilule, ça ne change rien à ce que j'ai fait.

— Ce n'est pas possible ! Pourquoi Zefryam s'en tirerait et pas toi ?

— Zef ne s'en est pas tiré. Leurs lois ne prévoient pas de condamnation pour les azras, autres que le bannissement ou la surveillance plus ou moins rapprochée. Zefryam était déjà sous surveillance, il l'est davantage désormais. Il est comme prisonnier dans cette villa. Je suis certain qu'ils n'ont aucune confiance en lui, et qu'ils le garderont ici, aussi longtemps qu'ils l'estimeront moins dangereux à l'intérieur de la Cité qu'à l'extérieur. Ils ont aussi exigé que tous les hybrides mêlés à ton histoire soient sous surveillance. Comme Fay avait tout dit à Allan et à James, ils sont sous haute surveillance ici aussi. Nous sommes assignés à résidence pour un moment. Bien que, pour ma part, je ne vais pas tarder à purger ma peine.

— Ça n'a aucun sens ! Aucun sens ! m'exclamai-je.

Manoa reprit mes mains avec douceur.

— Bien sûr que si Lisor. Ce type-là, Elios, il m'a dénoncé. J'ai protégé une humaine. C'est un outrage sans commune mesure. Si je n'étais pas condamné, ce serait la porte ouverte au chaos. Lui et tous les hybrides, qui ont su ce que j'ai fait, croiraient que nous avons tous les droits. Il fallait que quelqu'un paye.

— Pas toi ! Sûrement pas toi, pas comme ça ! Tu... depuis quand te soumetts-tu au Conseil ? Cette décision... c'est de la folie pure !

— Je n'ai pas le choix Lisor. Je suis surveillé, je ne peux pas quitter la villa et je n'aurais rien fait qui puisse te mettre en danger.

— Ne me ramène pas sur le tapis ! Je...

J'étais au bord des larmes, effondrée.

— J'ai démolì toutes vos vies, réalisai-je. L'une après l'autre... je suis arrivée ici et j'ai tout démolì.

— Ne dis pas ça Lisor, c'est totalement faux.

— Tu es sûr que le second procès ne pourra rien changer ?

— J'en suis certain, murmura-t-il. Mais ça n'est pas sans espoir pour moi. C'est juste une question de temps.

— Ana ne peut-elle rien faire ? suppliai-je.

— Sa place au Conseil est déjà menacée, elle ne peut plus rien. Et puis, cent ans, ça n'est pas une très grande sentence pour eux, ce n'est pas si long.

— Mais...

Je me mis à pleurer, complètement abattue par la situation. Ce n'était pas tant sa condamnation qui me détruisait, que l'entendre parler de ce siècle entier.

J'étais amoureuse de Manoa. J'ignorais depuis combien de temps, peut-être même depuis que je l'avais rencontré – son éclat m'avait stupéfaite et vaincue en un instant. Alors oui, j'étais sensible au charme des autres hommes, ce n'était pas comme s'il était le premier de tous que je trouvais beau. Mais le connaître avait tout aggravé. Lui

parler, sa présence, tout...

J'avais tout fait pour nier ces sentiments, pour les empêcher de se développer. Pour un milliard de raisons, y compris le fait qu'il était à la base un ennemi naturel. Ensuite, parce que j'avais immédiatement compris quel séducteur il était et quelle proie j'incarnais. Je ne voulais pas souffrir. De plus, il valait ce qu'il valait, mais j'avais mon orgueil.

Manoa avait saisi mon adulation pour lui. Elle était indomptable. Il m'avait souvent poussée dans mes retranchements dans nos conversations. Parfois, j'étais sur le point de lui dire combien je l'aimais. Combien j'étais éprise de lui à la folie. Mais j'avais résisté. Je ne tenais pas à ce qu'il me détruise.

Avec le temps cependant, il s'était attaché à moi. Je ne pouvais nier ce que je percevais par mon extrême sensibilité. C'était inespéré, il était beau, parfait, j'aurais tout juste pu me réjouir d'être son jouet. Sa tendresse pour moi ne le rendait que plus magnifique parce que c'était miraculeux qu'il ait baissé les yeux sur moi.

Mon amour pour lui, aussi grand soit-il, n'était pas miraculeux quant à lui. Quoi de plus logique que de l'aimer ? Il était la beauté même. En plus, il était l'oasis après une traversée du désert. N'importe quelle fille, privée d'amour depuis toujours comme je l'étais, serait tombée irréversiblement sous son charme.

Alors j'avais appris à me contenter de sa générosité à mon égard, de sa tendre affection. Le simple fait de voir cette lueur de chaleur, lorsqu'il posait les yeux sur moi, me remplissait des pieds à la tête. Je n'avais pas les mots pour décrire cela. Je n'avais jamais été amoureuse. Je découvrais ce sentiment en même temps que l'être de mes pensées. Et c'était à l'image de toutes les choses que j'avais explorées depuis mon arrivée à Olyméa. Un véritable pèlerinage sur la terre sacrée des émotions. Celle-ci dépassait cependant toutes les autres. C'était un océan qui remplaçait le vide et la souffrance en moi, par de la lumière.

Sauf que j'allais le perdre. Depuis qu'il me savait humaine, il était paternel avec moi. De cela aussi, j'aurais pu me satisfaire. Mais savoir qu'il pourrait disparaître de ma vie, que je n'aurais même plus ça... C'était trop, beaucoup trop dur.

J'avais craint qu'il se soit rabiboché avec Fay, son véritable amour. J'avais craint que protéger la petite humaine, « notre humaine » comme disait Fay, ne les ait rapprochés dans la même tendresse. Maintenant j'imaginai que, comme ils me pensaient hors de danger, Manoa s'apprêtait à passer ces cent années d'esclavage loin de ses amis, en pensant qu'à son retour, il récupérerait Fay, fière et amoureuse de lui, pour tout ce qu'il aurait sacrifié afin de sauver la petite humaine.

Cette idée m'était insupportable. Garder mes sentiments pour moi était un dur combat. J'ignorais qu'il pouvait être le pire de tous. Peut-

être parce que ces sentiments étaient le meilleur de ce qui résidait en moi.

Maintenant que j'en prenais conscience, maintenant que j'étais sûre de l'aimer bien que c'était neuf, je le perdais complètement.

Manoa m'attrapa et me serra contre lui.

— Lisor... Lisor, ne pleure pas, murmura-t-il. Je suis désarmé si tu pleures.

— Je serai morte, sanglotai-je. Dans cent ans, tu sais que je serai morte ?

— C'est ça qui te fait pleurer ? demanda-t-il.

— En partie oui.

Il prit mon visage dans ses mains.

— Lisor, j'ai dit que j'allais être condamné, mais je n'ai pas dit qu'il n'y avait pas de solution.

— Tu as dit que cent ans, ce n'était pas si long, geignis-je.

— Pour eux oui. Mais je ne compte pas rester prisonnier durant ce siècle complet. Zefryam te l'a dit, notre but était de gagner un maximum de temps. Me faire évader fait partie des choses que nous devons mettre au point. Pour l'instant, nous ne pouvons rien faire. Nous sommes beaucoup trop surveillés. Nous devons remplir les conditions qu'ils ont énumérées. Que je sois condamné en fait partie. Mais dans quelques années, peut-être même dans quelques mois, tout sera différent. Le Conseil sera préoccupé par l'attaque à venir des perrestres. Zefryam aura recommencé à négocier avec eux, il se sera forcément ménagé plus de liberté. Et c'est ainsi qu'il préparera notre fuite. Avec l'aide de Fay et de tous les autres... Vous viendrez me libérer à ce moment-là. Ce n'est qu'une question de temps.

— Mais moi... je n'en ai pas du temps, murmurai-je avec une infinie tristesse. Je pourrais mourir en accouchant. Je pourrais mourir même avant.

— Ne dis pas des choses comme ça.

— Tu sais que c'est vrai !

Je secouai la tête, me dégageai de ses mains et tentai d'essuyer mon visage.

— En vérité, je me demande pourquoi je pleure. Tout ceci t'a peut-être permis de récupérer Fay. Je devrais être heureuse pour toi.

— Récupérer Fay ? s'étonna-t-il.

Je ne dis rien, mon regard vide en disait long.

— Il y a quelque chose que je ne pige pas là, reprit-il.

— J'ai bien vu que son regard avait changé sur toi, répondis-je. Elle est fière que tu te sois sacrifié pour me protéger. Et elle a raison. Je suis sûre qu'avec un petit effort, tu pourrais regagner son cœur.

— Quoi ?

Il eut un rire nerveux.

— Tu plaisantes ? reprit-il. Je n'ai aucune envie de récupérer Fay !
— Mais tu l'aimes...
— Non... Je... enfin... Oui je l'ai aimée, je ne dirais pas le contraire. Mais quand je t'ai raconté tout ça, je crois que, de mon amour pour elle, il ne restait que la souffrance. C'est cette souffrance qui me détruisait. Parallèlement, j'ai appris à te connaître. La souffrance s'est envolée peu à peu grâce toi, et elle a effectivement laissé la place à un immense amour. Mais plus pour Fay. Pour toi.

Je levai les yeux vers lui avec timidité.

— Lisor, je t'aime, reprit-il. Je t'aime au point que je ferais n'importe quoi pour toi. Je t'aime au point que j'ai défié les azras du Conseil. Je t'aime au point que, pour te sauver la vie, j'ai laissé Ana te mettre enceinte d'un autre que moi, même si c'était un crime à ton encontre, qui m'a littéralement arraché le cœur. Je pensais que tu le savais. Je pensais que c'était évident.

Je secouai la tête.

— Comment pourrais-tu m'aimer ? dis-je. Enfin, regarde-moi, je suis humaine, je ne suis rien !

Il semblait tomber des nues.

— Tu plaisantes ? Tu es magnifique ! Tu es la personne la plus incroyable que j'aie rencontrée. Tu n'as pas conscience de combien tu es belle, ce qui te rend encore plus belle, mais parfois, tellement fatigante, tu n'imagines pas ! Je n'aurais jamais pu penser que tu étais humaine pour la bonne et simple raison que j'imaginais les humains totalement laids. Or, lorsque l'on associe ton visage parfait à ton caractère adorable, on obtient la personne la plus belle du monde.

— N'importe quoi !

Il rit et reprit :

— Tes yeux chocolat, ton rire timide, la façon dont tu rougis quand tu me regardes avec ce regard... Ce regard étonnant que tu portes sur moi, sur la vie et sur les gens. Ta grandeur d'âme. Ta noblesse. Tu es humaine, tu es considérée comme rien par notre peuple, mais tu es justement tout. Tout ce dont nous avons horriblement soif ici-bas. Tu es la pureté même. La tolérance. La douceur. Franchement, je n'ai pas compris pourquoi Zefryam m'a fait un pareil cadeau. Il aurait pu te garder pour lui. Il aurait pu t'emporter vite dans sa maison dans les bois... Mais je présume qu'il avait l'impression de trahir ta grand-mère. Alors il t'a confiée à moi. Je pense qu'il a deviné que j'allais m'éprendre de toi. Il aurait été impossible qu'il en soit autrement. N'importe lequel d'entre nous se serait épris de toi. Pourtant, il aurait pu choisir James par exemple, qui aurait sûrement eu un bien meilleur comportement. Mais il m'a choisi moi. Je n'en reviens toujours pas.

— Un cadeau, dis-je atterrée par tout ce qu'il venait de dire. Tu me vois comme un cadeau ?

— Bien sûr, répondit-il les yeux gorgés de bleu et d'amour. Tu n'as toujours pas compris ? Fay te l'a dit hier, tu es celle qui a tout changé pour nous. Notre humaine. L'aventure de nos vies. Grâce à toi, tout est différent et tout est meilleur.

Il se tut un instant en me regardant comme jamais.

— Je ne comprends pas. Depuis qu'on s'est rencontré, j'ai passé pratiquement chaque seconde à te séduire. Et tu t'imagines que c'est de Fay dont j'ai envie ?

— Au début, j'ai pensé que j'étais ton jouet, expliquai-je maladroitement. Ensuite, parfois... j'ai eu l'impression que tu m'aimais mais je ne trouvais pas ça... plausible. Et depuis que tu sais que je suis humaine, tu as changé. Tu es devenue protecteur. Et en même temps, je me suis dit que le fait que je ne sois pas de la même race que toi te dégoûtait peut-être un peu.

— C'est vrai qu'au début je m'amusais, avoua Manoa. Mais les choses ont très vite changé. Le fait que tu sois humaine ne me dégoûte pas... au contraire, comment dire les choses, cela t'a rendue encore plus mystérieuse, encore plus... attirante. Mais tu étais fragile, je le savais alors, je ne pouvais plus jouer le séducteur manipulateur. Ma mission était de te protéger avant tout. Je ne t'en ai aimée que davantage.

— Tout est si compliqué, murmurai-je. J'ai ressenti beaucoup de choses de ta part, mais je me suis dit que les meilleures d'entre elles devaient être dans mon imagination. Je ne pouvais pas mériter tout l'amour dont tu m'entourais. C'était impossible.

— Lisor, tu peux être brillante mais quand il s'agit de croire en toi, tu en deviens parfois complètement idiote !

— C'est ce que je constate...

Il se leva et se mit à faire les cent pas avant de reprendre.

— Nom d'un chien Lisor, je pensais que tu avais compris combien je t'aimais, mais que je ne pouvais rien faire compte tenu de ta fragilité. La seule fois où j'ai essayé de t'embrasser, tu as fait un malaise cardiaque, tu t'en souviens ?

— Oui, soupirai-je très peu fière de moi. Au moins tu as eu la preuve de l'effet que tu avais sur moi. De mon côté, j'avais peur de n'être qu'une simple distraction pour toi.

— Quoi ? Tu plaisantes ? J'ai beau argumenter, c'est moi qui n'ai jamais eu de preuves véritables de ton amour. Peut-être que je parle dans le vent. Peut-être que tu préfères Allan ou James ?

Il croisa les bras et me regarda.

Je souris.

— Manoa, tu es sérieux ?

Je me levai et m'approchai.

— Tu veux m'entendre dire que je t'aime ? Je suis tellement

subjuguée par toi et ce, depuis le premier instant... Tu le sais, non ? Et puis, ce simple mot me paraît tellement faible pour décrire ce que je ressens pour toi ! dis-je en le dévisageant.

Il décroisa ses bras et ouvrit légèrement les lèvres sous le coup de la réflexion. J'aurais voulu avaler le bleu de ses yeux. Notre conversation m'avait bouleversée bien entendu. C'était la meilleure de toute. Parce qu'il m'avait dit un milliard de choses délicieuses. Des mots qui avaient savamment caressé mes oreilles et tout mon corps d'ailleurs, désormais couvert de chair de poule. J'adorais notre pseudo dispute aussi. Parce que dans celle-ci, il ne cessait de dire combien il était épris de moi...

Que Manoa m'aime me semblait fou. Mais il fallait que je cesse de me voir comme une créature inférieure, sinon, j'allais gâcher les meilleurs moments de ma vie. Ce moment-là en faisait partie. J'en étais certaine. Peut-être était-il même LE meilleur de tous. Parce qu'il s'était déclaré, je pouvais laisser libre cours à tout ce que je ressentais pour lui. Je ne savais pas comment le lui dire cependant. Parce que c'était comme un raz-de-marée, une avalanche. C'était trop fort, trop grand et trop délicieux pour être contenu dans de simples mots.

Je posai mes deux mains sur son torse. Il avait troqué son expression contrariée contre cette invincible intensité du regard. Si facilement convocable avec des yeux comme les siens. Ces yeux-là... il aurait fallu qu'il se promène avec un panneau avertissant des risques de noyade. Parce que le regarder, c'étaient tomber dans un abîme de splendeur où l'air manquait assurément.

Mes paumes ainsi contre lui, je fermai très brièvement les yeux, inspirant l'instant par les narines et par tous mes autres sens.

— Tu n'imagines pas comme c'est bon, juste d'être là, avec toi, murmurai-je en rouvrant les yeux que je posais sur mes propres doigts fins et blancs. Ma vie était vide ou seulement remplie de souffrances. J'avais quelques personnes qui m'aimaient et qui entretenaient le peu de chaleur en moi pour m'éviter la mort. Mais ce n'était rien comparé à ce que tu as réveillé.

Je relevai les yeux vers lui. Il me regardait avec un intérêt amoureux que j'adorais. J'aurais voulu que ce moment fut éternel. C'était tellement bon. Je repris :

— Je sais que je suis trop sensible. J'ai vite eu l'impression d'être trop amoureuse de toi. Mais là tout de suite, je pense que c'est la meilleure chose qui ne me soit jamais arrivée.

Je le regardais, encore et encore, et je sentais que mon sourire intérieur était sur le point d'exploser d'envahir tout mon visage, mes mots et mon corps. C'était comme s'il me semblait impossible d'être triste à nouveau un jour.

Je laissais cet assaut émotionnel me remplir des pieds à la tête en

fermant à nouveau les yeux, juste sur une respiration, puis je les rouvris et le regardai intensément.

— T'aimer... c'est idiot mais c'est comme si j'avais reçu le pouvoir de capter le soleil, d'en transformer les rayons en énergie. Sauf que le soleil c'est toi et que, lorsque je te regarde, je suis directement remplie de lumière. Surtout là, maintenant, savoir que je suis aimée de toi... même si je n'arrive pas à y croire, parce que c'est trop beau... Ah, comment l'expliquer ? La part qui parvient à y croire me remplit de la tête au pied. Elle contamine toutes mes pensées, transformant tout ce que j'ai enduré jusqu'à maintenant en jalons qui me rapprochaient de toi. J'adore écouter cette part de moi qui se sent aimée et qui t'aime à la perfection. Je voudrais qu'elle me tienne lieu de chair. Si tu pouvais la voir, je serais vraiment resplendissante, comme tu n'as pas idée.

Il me regardait, transpercé par mon discours qui avait illuminé son regard.

— Mais je la vois Lisor.

Il caressa doucement ma joue puis il ajouta, comme hypnotisé :

— Je te vois Lisor et tu es resplendissante.

— Je ne voulais pas te dire tout ça, murmurai-je emplie de fascination mais rattrapée par l'embarras. Je ne voulais pas t'effrayer.

Ses yeux s'ouvrirent davantage.

— Comment pourrai-je être effrayé ? Tout au moins effaré par l'honneur que tu me fais. Tu n'aimes pas comme les autres Lisor Gianello, je suis flatté d'être le premier. Je voudrais être le seul. J'adore ta façon d'aimer. Je t'aime.

Il plongeait, m'attrapa par la taille, me pressa contre lui, me souleva presque pour trouver ma bouche. Heureuse, je passai mes mains derrière sa nuque et plaquai la corolle tiède de mes lèvres sur les siennes. Il m'embrassa avec une telle ferveur que je fus prise de délicieux vertiges. Plus rien n'existait pendant ces quelques secondes. C'était si merveilleux que mon cœur semblait transpercé de toutes parts par la magie qui vibrait en moi, en nous, dominé par la joie.

Pourtant, alors que nous commençons à nous embrasser trop ardemment, au point de ne plus savoir délimiter mon corps du sien, Manoa mit fin à notre étreinte. Il caressa mes cheveux, les plaça derrière mes oreilles, le temps de récupérer son souffle. Je me rendis compte que j'étais traversée par de terribles palpitations.

— Tu es encore trop faible Lisor. Je ne voudrais pas te provoquer un nouveau malaise cardiaque.

— Ça n'a pas d'importance, dis-je essoufflée, ce serait une bonne façon de mourir !

Il sourit. Il avait les yeux plus brillants que jamais. Il sembla tenté un moment, je vis l'ombre du désir passer dans son regard, mais il se fit violence et se contenta de me prendre dans ses bras avec tendresse.

— Je tiens trop à toi pour prendre des risques, déclara-t-il dans mes cheveux. J'ai attendu trois mois pour pouvoir à nouveau entendre le son de ta voix et voir la couleur de tes yeux. Je refuse de te provoquer un nouveau coma. Je ne le supporterai pas.

L'amour qu'il avait mis dans ces derniers mots me fit sourire davantage alors que cela me semblait impossible. J'essayais de respirer tranquillement contre son torse. Faire s'éteindre mon désir pour me laisser bercer par le seul plaisir de l'aimer et d'être aimée de lui...C'était délicieux.

— C'était trop bon, murmurai-je en évoquant notre baiser. Dire que je suis enceinte sans avoir goûté au meilleur.

— Je pourrai t'arranger ça, dit-il.

Je ris et je sentis qu'il fut secoué par le même rire. Je redressai la tête vers lui. Il me regarda comme si j'étais un trésor en mesure d'éclairer son visage pourtant déjà illuminé par sa propre vénusté.

— Mais pas maintenant, tu es trop faible.

— Si ce n'est pas maintenant, ça ne sera jamais, réalisai-je.

— Quoi ? Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que tu vas devenir un esclave, répondis-je avec désarroi. Ils vont t'effacer la mémoire et tu seras conditionné pour obéir. N'est-ce pas ?

Ses bras, étroitement refermés autour de moi, furent parcourus d'un léger tremblement.

— Je te l'ai dit, cela ne durera pas Lisor, dit-il. Je serais libéré. Zefryam et Ana vont réussir à changer les choses. Le monde est en passe de changer.

— Et s'ils n'y arrivaient pas ? Tu seras un autre, prisonnier au service d'étrangers, pendant un siècle, autant dire l'éternité pour moi.

— Ce n'est pas ce que je crois. Mais qu'est-ce que tu veux, qu'on prenne le risque de coucher ensemble maintenant alors que tu es encore trop faible ?

Je secouai la tête et même si cela me déchirait, je dus me défaire de son étreinte pour parler.

— Non, je ne veux pas. Je ne pourrai pas. Je sens que ça serait trop merveilleux. Je ne pourrai pas vivre avec ça.

— Tu me flattes, répondit-il avec un sourire où se mêlaient ironie et amertume. Mais en quoi tu ne pourrais pas vivre avec ça ? Je ne comprends pas.

Je m'assis sur le lit. Il est vrai que j'étais épuisée. Et puis, depuis que je n'étais plus dans ses bras, j'avais froid. J'avais froid de savoir que cette sensation merveilleuse d'union allait être happée par la rudesse des événements.

— En général, je refuse que les bons souvenirs soient des regrets qui me plombent, expliquai-je. J'essaye, même si c'est très difficile, de me

servir d'eux comme d'un carburant pour le présent. Pour avancer.

Je relevai les yeux vers lui, vers tout ce qu'il incarnait de magie pour moi.

— Mais là je ne pourrai pas. Si je pouvais te toucher. Si tu étais à moi... Ce serait trop... Beaucoup trop beau. Beaucoup trop bon. Ce serait toucher au suprême. Vivre avec l'assurance que je ne pourrai plus avoir ça. J'en mourrais.

Il eut un sourire très triste et s'assit à côté de moi sur le lit. Il prit ma main et la posa sur ses genoux.

— C'est parce que tu crois que je ne serais jamais libéré, mais tu te trompes. Je le serai.

— Je sais que cela me connecterait davantage à toi, et ce serait insupportable de savoir que tu ne m'appartiens plus... que tu appartiens à n'importe qui, capable de te faire n'importe quoi.

Il inspira profondément.

— Je comprends. Alors comme je suis sûr d'être libéré rapidement et que, de toute façon, il te faut encore du repos... Nous attendrons pour ça.

Il caressa ma joue. Je me mis à rire.

— Tu te rends compte que nous sommes encore en train de parler de ça ? On ne parle que de ça depuis que nous nous sommes rencontrés.

Je me souvenais de la première soirée que nous avions passée ensemble, où Manoa m'avait fait des avances dans la chambre. Nous avions alors parlé des rapports intimes en les nommant « ça » également.

— Tu as raison, déclara Manoa entre tristesse et amusement. Qui en parle le plus en mange le moins...

Je ris de plus belle, mais ce rire se transforma en tristesse. Il passa son bras autour de mes épaules et je me laissai retomber contre lui. Je me nourris un instant du silence que nous partagions. De son odeur, de sa chaleur et du fait qu'il m'aimait. De notre baiser aussi. J'avais eu raison de l'appréhender comme tel, ça avait réellement été le meilleur moment de ma vie.

— Tu as dit quelque chose de très beau Lisor, fit-il au bout d'un moment.

— Quoi ?

Il eut un rictus.

— En fait, à peu près tout ce que tu as dit était très beau, sembla-t-il réaliser.

— Merci. Je crois pourtant que mes mots n'étaient qu'un piètre reflet de ta beauté à toi.

Il me serra avec une grande tendresse.

— J'adore ton romantisme, répondit-il. Ce sont souvent les hommes

qui chantent la beauté de l'élue de leur cœur. Mais toi, tu n'arrêtes pas de me rappeler la mienne.

— Cela te dérange ? demandai-je.

— Non, j'y prends goût, dit-il amusé. Et malgré trois siècles d'existence, je me sens idiot de ne pas savoir te rendre aussi bien la pareille.

Il me regarda encore comme si j'étais ce que la terre avait produit de plus somptueux.

— Je ne trouve pas les mots car aucun d'entre eux ne pourrait décrire combien tu me plais, reprit-il.

Il se trompait, l'infinie beauté de son regard disait tout ce que des mots ne disaient pas. Cette lumière qui s'allumait au fond de ses prunelles lorsqu'il me regardait était le plus incroyable des compliments.

— Mais je voulais parler de ce que tu as dit au sujet des souvenirs, ajouta-t-il après un instant.

Appuyée contre son torse, j'étais au paradis, je ne voulais pas penser à l'enfer de notre séparation.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Lisor, je voudrais que tu fasses d'aujourd'hui, ou de tous nos bons moments ensemble, un carburant pour le présent. Et pour le futur aussi. Celui où je ne serai plus là.

Je sentis un sanglot monter en moi.

— Ce sera ma façon d'être avec toi et puis... Je veux que tu sois heureuse, que tu te sentes bien, que tu sois confiante, est-ce que tu pourras essayer de faire ça ?

— Je ne supporte pas les adieux, c'est au-dessus de mes forces, répondis-je en contrôlant mes larmes.

— Ce ne sont pas des adieux. Je veux juste que tu me fasses une promesse, pour être certain que je serai toujours quelque part en toi, durant ma brève absence.

Je levai la tête vers lui et le regardai.

— Tu crois que je pourrais t'oublier ? m'étonnai-je.

— Je ne sais pas, fit-il. Ils vont peut-être te permettre de rencontrer le père de ton enfant et...

Je le regardai complètement hébétée.

— Tu es jaloux ?

— Non... Enfin si. Je suis inquiet.

J'éclatai de rire. Je m'assis en indien sur le lit, lui faisant face.

— Tu as peur que je te remplace ? Alors ça, c'est la meilleure de l'année ! Je suis folle de toi ! J'ai fait de la poésie à deux sous pour te le dire ! Et toi, tu me parles d'Ethiel ? Ethiel qui doit copieusement me détester d'avoir vécu comme une princesse et d'être tombée amoureuse d'un hybride pendant que, lui, se faisait torturer pendant des mois.

— Je ne crois pas qu'ils l'aient torturé. Mais oui, je te parle de lui, il est, et restera toujours, le père de ton enfant.

Ce fut à mon tour de prendre son visage entre mes mains pour lui injecter ma très franche opinion. Ce fut étrange, intime de toucher sa figure et j'adorais ça. Il m'impressionnait toujours. C'était à la fois stressant et délicieux.

— Manoa, je t'aime. Je t'aimerai toujours, déclarai-je. Et je t'attendrai pour goûter au « suprême ».

— Je ne te demande pas ça, renchérit-il aussitôt.

— Bien sûr que tu me demandes ça !

— Non, je t'assure que non, ce serait égoïste. Mais j'apprécie quand même que tu le dises, ajouta-t-il avec un petit sourire.

Je souris à mon tour, il m'embrassa très brièvement puis exigea que je me repose. J'assentis à la condition qu'il ne me quitte pas une seconde, ce qu'il accepta sans se faire prier.

Je me sentais bien. J'étais enveloppée dans un gilet de laine qui sentait divinement bon. Il me maintenait au chaud, bien que ce ne fut pas vraiment nécessaire. La nuit claire, grâce à la lune éclatante et aux étoiles, était tiède. C'était un automne délicieusement doux. Ce qui me réconfortait un peu d'avoir manqué l'été. J'étais assise par terre, à même la fraîcheur de l'herbe. Des feuilles, que je devinais dorées sur l'herbe brillante et très verte, craquaient à chaque fois qu'un membre de notre groupe se déplaçait. Nous avions prévu de nous réunir autour d'un grand feu qui augmentait délicieusement la température déjà clémente. C'était une nuit magnifique, une nuit qui sentait bon, une nuit qui sentait l'espoir.

Les jardins de la villa d'Ana étaient merveilleux. Ils regorgeaient de végétation, d'arbres fruitiers, de bancs, de fontaines, de petits passages secrets sous des voutes taillées à même les feuillages. Tous ces agréments étaient cerclés d'un mur de pierre autour duquel des hybrides menaient une surveillance étroite et perpétuelle.

Le domaine se situait sur les collines éloignées d'Olyméa, toujours à l'intérieur des murailles, mais du côté spacieux où vivaient nombre d'hybrides de haute lignée. De là où j'étais, au-delà des frondaisons et du muret de pierre, je pouvais voir le reste d'Olyméa. Illuminé par des milliers de points ondoyants et son palais, lui-même serti comme un joyau dans les ténèbres. C'était très beau. Et en même temps rassurant. J'aimais être ici, protégée par Olyméa, mais plus tout à fait dans Olyméa. Puisque je ne considérais plus cette ville comme mon alliée. Plus depuis que l'homme que j'aimais était condamné à la servir en tant qu'esclave...

Il était évident que je ne me ferais jamais à cette idée. Bien que tout le monde semblait s'accorder sur la même résolution : c'était une question de temps. Notre heure viendrait. L'heure où nous allions tous empoigner notre liberté. Je l'attendais déjà avec impatience. Mais j'avais besoin de repos. Donc, comme mes amis, je m'efforçais d'être patiente. D'y croire. D'accepter... l'inacceptable. Comme par exemple, le fait que j'étais enceinte. Pour le moment, je me portais mieux lorsque je n'y pensais pas. De toute façon, c'était comme si mon cerveau niait cette réalité. Je n'arrivais pas à le concevoir. C'était irréel. Il n'y avait qu'une seule chose qui me plaisait dans ce tableau détonant qu'était ma vie : l'amour de Manoa.

Cela ne faisait que quelques jours que j'étais sortie du coma. Il avait fallu réapprendre la vie à mon corps. Marcher. Manger. Passer plusieurs heures sans m'allonger. J'étais plus solide qu'avant, comme j'avais pu le sentir dès mon réveil, mais très vite, ma faiblesse se rappelait à moi. Comme lorsque j'avais des émotions trop fortes, du genre de celles que provoque le baiser d'un apollon...

C'était cet apollon en question qui me rendait heureuse. Qui me permettait de croire en demain. Mais je devais avouer qu'il n'était pas le seul. J'étais heureuse d'avoir retrouvé mes amis, leur quiétude, leurs conversations légères. J'avais retrouvé mes discussions animées avec Allan. J'avais partagé très vite et naturellement mon avancée dans les séries que nous aimions lui et moi. C'était étrange. Le fait qu'il me savait humaine n'avait rien changé. Ou seulement en bien. Il était plus prévenant, plus chaleureux et plus enthousiaste par rapport à l'avenir. Il voyait le fait de quitter Olyméa comme une aventure exceptionnelle. Il n'avait pas tort, j'aurais sûrement pu voir les choses complètement ainsi si j'avais pu faire confiance à mon corps. Et, accessoirement, si je n'avais craint l'accouchement qui m'attendait...

Tout comme je me nourrissais de la présence et de la beauté de Manoa, j'adorais aussi me nourrir du rire de mes amis, de leurs qualités, de l'affection que j'avais pour eux. J'étais heureuse qu'ils soient mêlés à notre affaire, même si je m'inquiétais pour eux.

C'était Manoa qui avait impliqué Fay. Cette dernière avait tout raconté à Allan et avait aussitôt prévenu James de la situation. Inquiet pour son ami et même pour moi qu'il connaissait à peine et qu'il semblait apprécier néanmoins, il avait exigé de tout savoir. Au nom de leurs anciens liens étroits, Fay lui avait tout raconté. Voilà comment, les trois hybrides s'étaient retrouvés, pratiquement prisonniers de la villa, sous surveillance, au même tarif que nous. Mais cette situation ne les gênait pas. Au contraire, je ne les avais jamais vu si paisibles.

Fay n'était plus amoureuse de Manoa. Je m'étais trompée. Son regard était moins sévère sur lui, mais il l'agaçait toujours. Malheureusement, elle ne semblait plus avoir de sentiment pour

James non plus. Je me disais que le temps changerait peut-être les choses. Tout était si compliqué. Et le temps, elle n'en manquait pas, vu sa longévité.

Du temps... Pour ma part, j'essayais de m'enivrer de la présence de Manoa pour pouvoir assumer celui que je passerais sans lui. J'étais plus forte, pas seulement physiquement, intérieurement aussi. Alors, parfois, je me surprénais à y croire vraiment.

— Ça va, tu n'as pas froid ?

Ana venait de s'asseoir juste à côté de moi, je ne l'avais pas entendue arriver. Les autres allaient et venaient depuis un moment en papotant, avec de la nourriture ou des couvertures pleins les bras. Ils avaient souhaité organiser cette soirée « feu de camp » quand je leur avais parlé de ma vie d'avant et de ces rares bons moments. Bien sûr, ils avaient refusé que je les aide pour la préparation. En tant que future... mère, et humaine, je devais me reposer quasiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre à leurs yeux. Voilà pourquoi j'attendais sagement près du brasier.

— Oui, ça va, j'ai même un peu chaud, avouai-je en souriant.

Le feu projetait assez de lumière pour que je discerne le visage superbe d'Ana et sa pâleur lunaire.

— C'est étrange, déclarai-je en la regardant. Quand j'ai rencontré Zefryam, j'ai trouvé qu'il avait une couleur de peau harmonieuse, lumineuse et magnifique. Je n'avais jamais vu ça. Mais après vous avoir tous rencontrés au Conseil, j'ai cru comprendre que c'était propre aux azras.

Ana sourit et, se servant d'une très longue branche, se mit à triturer le feu.

— C'est normal, déclara-t-elle, le sang peut influencer la couleur de la peau. Or, notre sang n'est pas rouge comme celui des hybrides ou des humains.

— Quoi ? m'exclamai-je tellement fort que Fay, qui transportait un panier de fruits, s'arrêta.

— Regarde, fit Ana.

Elle avança son avant-bras vers le brasier, pour que je puisse parfaitement voir. Ensuite, elle planta ses ongles dans sa chair jusqu'au sang. Le liquide qui en sortit me laissa sans voix. Il était argenté et brillait sous l'éclat des flammes.

Je me penchai pour mieux voir, tellement j'étais subjuguée.

— Je peux ? demandai-je.

Elle rit.

— Vas-y, fais-toi plaisir.

Je mis mes doigts sur sa plaie. La chaleur et la densité étaient exactement la même que celle d'un sang normal. Seule la couleur, brillante, différait. Je me tournai hébétée vers Ana, la chair de son

poignet s'était déjà refermée d'elle-même, elle était guérie.

— C'est prodigieux, murmurai-je.

Cela me rappela les paillettes présentes dans tous les yeux d'azras.

— Et vos yeux ? murmurai-je.

— Les pigments argent ? demanda-t-elle en souriant. Le professeur Chang, qui nous a créés, a voulu donner un moyen de nous identifier. Il a donc incorporé cette pigmentation naturelle dans notre génétique. Ainsi que la couleur différente de notre sang. Il voulait faire de nous des êtres à part.

— Cela fonctionne, c'est magnifique, déclarai-je impressionnée.

— Ce n'est pas l'avis de tous. Je trouve que cela contribue à nous éloigner des hybrides. Et ce n'est pas forcément un bien.

Elle laissa un silence planer que les bruits de la nuit, du vent, du feu et des déplacements autour de nous, habitaient confortablement.

Fay était repartie.

— J'espère que vous ne trouverez pas ça malpolie de ma part, commençai-je, mais je vous trouve différente des membres du Conseil. Vous êtes... tellement généreuse.

Ana eut un petit rire, délicat et mélodieux, s'associant parfaitement à son apparence de nymphe.

— Tu n'as pas rencontré les membres du Conseil dans les bonnes conditions. Je sais que nous devons te paraître terribles par nos décisions. Mais les choses sont beaucoup plus compliquées qu'elles n'y paraissent. Nous nous sommes tous rencontrés il y a deux mille ans. Nous avons perdu nos proches, le monde était dévasté. Nous avions soif de chaleur et de paix. Nous avons mis nos idées en commun. Notre goût de bâtir un beau monde. Et c'est là qu'Olyméa est née. Ce fut des moments merveilleux qui nous ont beaucoup réconfortés. Peu à peu, la souffrance de nos pertes a disparu, nous avons commencé à oublier nos vies d'humains. Le temps a passé et d'une petite ville de réfugiés, Olyméa est devenue la magnifique cité que tu connais.

Elle reprit sa respiration, ses yeux d'étoiles perdus dans le vague.

— Cette ville est devenue notre foyer, le cœur de notre vie et de notre amour. Et nous, ses fondateurs, nous étions une famille. Plus que jamais soudés par ce que nous avons créé et par toutes ces choses que nous avons vécues ensemble. Bien sûr, il y a eu, peu à peu, d'autres villes d'azra. Nous avons essayé de faire un pacte avec eux, pour que la paix règne. C'est dans l'une de ces autres villes qu'est née l'idée de l'esclavage. Effacer la mémoire et programmer à l'obéissance et aux travaux forcés des criminels pour éviter d'avoir des prisons... Cette idée nous a d'abord choqués, puis elle s'est faite un chemin dans nos esprits jusqu'à ce que nous l'adoptions. Bien sûr, il y a eu les esclaves par contrat, qui finissaient par se résoudre à l'esclavage pour survivre. Mais la pauvreté, malheureusement, nous n'arrivions pas à la vaincre

totalement.

Zefryam s'assit à côté d'elle, écoutant son récit sûrement depuis un moment grâce à ses sens développés.

— Quand on crée un système économique, continua Ana, tout devient compliqué, j'ai pensé que notre décision était la moins mauvaise de toutes finalement. Puis il y a eu l'attaque d'Olyméa, il y a quelques siècles. J'ai perdu des êtres que j'aimais depuis des décennies. Mais j'ai été la moins touchée du Conseil. Cela a été terrible pour nous. Tant de morts dans ce monde que nous avions bâti pour la paix ! Alors, nous avons pris des décisions plus vigoureuses concernant nos ennemis et les humains en faisaient partie. (Elle s'arrêta un instant.) Tu me trouves différente, mais, je suis leur sœur. Je le serai toujours. C'est juste que je peux me montrer plus tolérante, car je suis celle qui a le moins souffert.

Je la regardais un moment, méditant sur ses paroles.

— Je suis sûre que tu peux comprendre Lisor, reprit-elle. Tu es quelqu'un d'ouvert et d'intelligent.

Je souris.

— Je ne sais pas si je suis ce que vous dites, mais oui, je commence à comprendre. Et je vous remercie d'avoir l'infinie humilité de me raconter tout cela...

— Bon, ça suffit les conversations sérieuses ! déclara Fay qui débarqua avec un caisson rempli de boissons.

Ce feu de camp n'avait absolument rien à voir avec ceux que j'avais pu vivre dans la forêt. Ce n'était même plus le niveau de confort qui détonait, il me semblait carrément en mesure de tourner à la beuverie. Bien entendu, je n'y participerais pas vu mon état.

Ana, qui était penchée vers moi jusqu'alors, m'adressa un sourire et reprit sa place initiale. Zefryam lui murmura quelque chose que je n'entendis pas. Allan débarqua avec James, portant chacun un unième panier de vivres. Je soupirai, définitivement convaincue que les hybrides ne savaient pas improviser l'aventure.

— Tu es fatiguée ? demanda Manoa en s'installant soudainement à côté de moi.

J'attrapai aussitôt son bras et posai un baiser sur son épaule, à travers sa chemise. C'était délicieux d'aimer, j'adorais ça. J'aurais voulu que ça dure pour l'éternité. Mais quelques mois, quelques jours me suffisaient. Car c'était déjà un cadeau incroyable de la vie.

— Je t'ai manqué à ce point ? demanda-t-il sommes toutes très satisfait.

— Oui, dis-je en me pelotonnant contre son épaule. Tu me manques tout le temps.

Je n'osais pas ajouter qu'il me manquait même parfois quand il était là, car je savais que ça ne durerait pas.

— Très bien, déclara-t-il content de lui.

Il attrapa l'une de mes mains, la porta à ses lèvres délicatement. Je fermai les yeux. C'était tellement agréable.

— Je t'aime Lisor, murmura-t-il.

Bien qu'il ait parlé très bas, tout le monde avait dû l'entendre. Ces fichus hybrides avaient les sens très développés. Mais notre histoire ne surprenait personne. Vu que mon « binôme » s'était sacrifié pour moi, ils devaient nous deviner proches depuis longtemps.

Je me redressai et jetai un œil vers mon prince. J'adorais les nuances dorées que peignait le feu sur son visage et encore plus la couleur étrange que prenait la clarté délicate de ses yeux.

— Moi aussi, je t'aime, trop.

Il sourit et posa un rapide baiser sur mes lèvres.

— Alors on commence les festivités ? demanda Allan.

— Allons-y, je meurs de faim ! s'exclama Fay.

Ils ouvrirent les paniers et de délicieuses odeurs de nourriture, dont je ne connaissais pas encore la teneur, se répandirent. Très vite, nous eûmes envie de tester quelques aliments en version grillades, à la faveur du feu. Nos mets carbonisés nous provoquèrent de nombreux éclats de rire.

Alors que je commençais à ne plus pouvoir rien avaler, tant je m'étais gavée, Manoa attrapa ma main droite et ne la lâcha plus. Même en parlant, même en mangeant, il la tenait comme pour s'assurer que j'étais là et que je l'aimais toujours autant qu'il m'aimait. Ce simple geste me fit un effet merveilleux. C'était du bonheur pur et dur. Je l'enregistrais comme un souvenir de premier choix, carburant de mon avenir, carburant de ma joie.

Je pris alors conscience que ma dernière soirée, avec des êtres de mon espèce, de mon passé, avait aussi été autour d'un feu. Je les aimais. Je ne les oublierais jamais. Mais je vivais désormais ma première soirée avec ma nouvelle famille. Je les aimais et j'allais tout accomplir à leurs côtés.

Chers lecteurs,

Merci. Merci de m'avoir lue jusqu'à cette page. C'est à vous que j'ai dédié ce livre, vous vous souvenez ?

Lorsque, enfant, je découvrais qu'un ouvrage était consacré à ses lecteurs, c'était merveilleux, je me sentais... exister ! De ce fait, je vois la dédicace comme un pacte secret d'estime et de reconnaissance, sur lequel nous n'avons aucun pouvoir. Elle nous lie à la noblesse qu'est ce plaisir d'être aimé, de recevoir sans aucune autre obligation qu'une tacite et douce acceptation, non dénuée de fierté.

Par conséquent, que ce livre fut à vos yeux un pavé imbuvable qu'il était temps de voir s'achever ou une aventure que vous avez hâte de retrouver, vous êtes désormais prisonniers de cette forme d'affection, qui s'impose délicatement.

Cela ne vous a pas échappé, j'ai abordé certains thèmes compliqués... Ce n'était pas sans mal, mais j'ai osé. Osé ce partage qui me soulage.

Alors que je travaillais sur une autre histoire depuis des lustres, Lisor est née brutalement dans un besoin impérieux de lâcher-prise. Je voulais qu'elle soit au clair avec sa détresse, son abattement, son désir de capituler. Pour une fois, je souhaitais laisser ma part d'ombre s'exprimer à travers la sienne pour – paradoxalement – en guérir.

Vous le percevez dans cette lettre et vous ne l'avez que trop remarqué entre les lignes de ce roman, l'amour est une nécessité dans ma conception de l'écriture. Pas tant toutes les formes d'amour que l'on peut recevoir et qui consolent, que le meilleur de tous : l'amour que l'on donne aux autres. Celui qui guérit. Je désirais qu'à travers Lisor, on puisse s'imbiber généreusement du sentiment d'être aimé, mais surtout, du sentiment d'offrir sans commune mesure, sans attente, au point de s'épanouir dans cette candeur qui crée le bonheur.

Même les plus rationnels d'entre vous l'avoueront, l'amour c'est tout simplement ce dont nous avons le plus soif au monde.

Et Lisor a encore beaucoup d'amour à donner et beaucoup d'amour à recevoir... J'ai hâte que vous découvriez ce que l'avenir..., non, ce que je lui réserve ! J'ai hâte qu'elle me laisse l'emporter là où je souhaite la mener. Bien que je ne l'épargne pas toujours, mon amour

pour elle ne fait aucun doute. Ma folie non plus, mais vous en conviendrez, il faut une sacrée plume pour être écrivain, n'est-ce pas ? Ou, tout au moins, une petite plume devrait suffire...

Parmi vous – du moins certains d'entre vous je présume – se trouve des êtres qui m'ont énormément soutenue. Comme je ne sais pas faire court, je leur adresse des remerciements séparés dans les pages qui suivent.

Cependant, les premiers vont à vous, lecteurs, je vous aime, portez-vous bien.

June Cilgrino.

Remerciements

Bien que je ne souffre pas des mêmes affections que Lisor, il est presque superflu de préciser à quel point les questions de santé sont une réalité dans ma vie. Écrire ce livre n'a donc pas seulement été l'aboutissement d'une passion, mais il revêtait un sens symbolique tout particulier pour moi...

À vrai dire, l'écriture a toujours été mon refuge. Je l'imaginais cependant pendant des années comme une passion solitaire, libératrice d'autant plus précieuse que secrète, ou seulement partagée avec des initiés aux yeux brillants... Mais je me trompais. Parler et oser a été risqué mais merveilleux.

Certes, je me suis souvent sentie isolée face à l'inertie de la maladie et je dois néanmoins avouer combien je ne l'étais pas. Même si chaque instant où j'étais incomprise fût atroce, j'ai été entourée et aidée d'une manière qui me surprend aujourd'hui, quand j'y réfléchis. Je réalise toute la chance, toute l'aide que j'ai reçue et pour laquelle je ne me sens pas bêtement débitrice comme j'aurais pu l'être autrefois, mais comblée de reconnaissance !

Alors, bien que mon combat fût profondément personnel, je suis consciente que terminer ce tome et avancer parallèlement dans ma vie fut possible grâce à ces êtres qui m'ont compris à différents degrés. Ils ont été les maillons dont j'avais besoin quand mes seules épaules ne pouvaient plus tout porter.

Me viennent à l'esprit immédiatement mes amies amoureuses de la littérature, ce cercle privilégié dans mon cœur que je dois remercier tout particulièrement pour avoir encouragé de près la rédaction de ce livre (et des autres). Je les citerais dans l'ordre de nos rencontres.

Ma si chère Julie. Ma jumelle des premiers jours. Celle qui a placé entre mes mains les premiers livres qui m'ont pleinement conquis. Devant lesquels j'ai ouvert de grands yeux. À la fibre desquels j'ai appris la liberté. C'est elle, ma Julie, dont la présence à réinvité mon quotidien de jeune ado effarée. Dont la lumière a produit de merveilleux souvenirs d'enfance. Je lui dois beaucoup, j'en suis

infiniment consciente. Merci d'avoir été toi. Tantôt une bibliothèque municipale, tantôt l'inspiration personnifiée. Merci de m'avoir offert une amitié si authentique, si vraie, si inspirante... Et merci d'être toujours toi, en soutenant même la moi qui change et qui changera encore.

Ma Sabrina. Mon soleil. Je dois avouer que, si je suis incapable de compter le nombre de films que nous avons vus, je me souviens très nettement du bonheur de nos fous rires. Je me souviens des livres que tu m'as prêtés, protégés par des t-shirts qui sentaient bons. Je me souviens comme je les ouvrais avec mille précautions, appréciant le parfum qui se répandait sur mon imagination. Nous avons tout partagé, l'ombre et la lumière, l'écriture aussi, vivant ensemble des aventures exceptionnelles. Tu es cet être mythique qui m'a permis de goûter à l'ailleurs, de survivre et de sourire. Merci Sabrina, pour ta présence, ta chaleur, ton respect. Tu as toujours été là pour moi et le savoir encore, y penser, c'est merveilleux. Merci.

Ma Melissa... ! Mon incontestable pilier. Tu es trop facile à aimer. Si j'avais des tendances à l'orgueil tu serais infréquentable tant ta générosité en louanges est démesurée. Le plus fou, c'est que je n'ai aucune excuse pour relativiser tes paroles : tu es toi-même un être extrêmement intelligent, que j'admire totalement. Tu es ce genre de personne qui a la fibre artistique mais aussi le sens des réalités bien ancrée. En clair, une personne de talent qui croit au mien avec une détermination incomparable. Merci, mille mercis de me sauver de mes doutes, de répéter et reformuler tes éloges, d'utiliser tes compétences poétiques pour m'encourager. Merci d'être là, une personne extraordinaire, drôle et savante !

Ma Marine. Mon étoile ! Tu fais partie intégrante de la réalisation de ce livre, peut-être parce que voir le tien en vente (vous retrouverez Marine Sautivet sur Amazon) m'a ouvert immédiatement des horizons dont je n'osais même pas rêver ! Je t'ai littéralement alpaguée pour tout savoir de ton parcours et au lieu de la lycéenne dont je me souvenais à peine, j'ai découvert une jeune femme extraordinaire, au cœur immense, qui m'a reçue dans sa vie avec une générosité que je serais bien en peine d'imiter. Tu es un être authentique et magnifique. Je suis toujours hébétée par l'importance que tu me donnes, par tout ce que tu m'as offert de sincérité et de joie, par l'honneur que tu me fais. Merci, merci pour ta confiance, pour ta douceur, pour ton immense patience...

Et puisque je parle de Marine qui m'a soutenue pour la correction

de ce livre, j'ai grand plaisir à remercier mes autres correctrices :

Yvette Petek, merci pour ton travail incroyable et rapide, associé à ta gentillesse, ton écoute et tes encouragements magnifiques, je suis vernie d'avoir pu te connaître et bénéficier de tes talents !

Auréli Boulanger, mille mercis d'avoir accepté de consacrer tout ce temps à « traquer les fautes » sans autre raison que ta générosité et ta conscience professionnelle !

J'ignore si les personnes que je souhaite remercier ensuite liront ces pages mais c'est avec beaucoup d'humilité que j'entreprends cette liste de remerciements qui est loin d'être exhaustive :

Merci au docteur Suron pour m'avoir immédiatement encouragée à écrire, par les mots et la chaleur de son sourire, quand j'ai osé aborder le sujet.

Merci au docteur Stien pour son courage et sa médecine incroyable, merci de m'avoir comprise dès le premier instant et de sans cesse vous former pour changer des vies.

Merci au docteur René Sitbon, pour avoir instantanément cru en moi et je dirais même en mon talent !

Merci au docteur Deffontaines pour avoir osé pratiquer une médecine à contre-courant, faisant passer le patient avant tout.

Merci à Mme Davigny pour son écoute merveilleuse, dénuée de jugement, et pour sa douceur redoutablement efficace.

Merci à Mme Pennel qui a une vivacité d'esprit délicieuse et l'intuition d'une psychologue mais dont l'humanité débordante fait d'elle une perle dans son métier !

Évidemment, il y a des êtres qui ne me connaissent que trop bien et qui depuis très longtemps supportent tout de moi, y compris l'auteur tourmentée que je suis ! Je pense bien entendu à mes sœurs.

Émilie, qui a corrigé avec une ferveur et un courage difficilement imitable deux de mes premiers romans. Merci de m'avoir toujours donné de ton temps et surtout de ton énergie pour mes projets. J'y pense souvent, cela me touche infiniment. Tu as été là pour moi pour tant d'autres raisons que les mots sont difficiles à trouver. Merci d'avoir toujours cherché à ménager ma susceptibilité, à trouver les bons encouragements et à croire en moi. Merci pour ta patience incroyable et ta foi en demain qui m'a beaucoup inspirée.

Sophie, merci d'avoir lu mon tout premier roman, quand j'avais 13 ans il me semble, et d'avoir cru en moi dès ce jour. Merci pour la joie de nos correspondances qui m'ont appris à écrire et à donner. Merci pour ton enthousiasme relatif aux autres ouvrages que j'ai créé, pour

ta fierté non dissimulée à propos de celui-ci. Ton opinion me terrorisait car, en tant que lectrice de mes premières heures, elle m'importait à l'extrême. Merci pour ton amour sans attente, ta patience et pour tes encouragements !

Je crois que deux personnes sont à remercier plus que les autres... Mes parents. Ils ont tout supporté, tout subi de mes doutes, de mon parcours tortueux. Ils étaient prêts à m'emmener au bout du monde pour trouver le bon traitement, le bon médecin, à dépenser sans compter pour me voir soulagée. Ils ont ensuite encouragé ce projet – devant composer avec mes mines farouches lorsqu'ils abordaient le sujet – d'une façon que je n'imaginais pas possible. Je suis consciente de la chance infinie de les avoir pour parents. Merci papa et merci maman pour votre amour et votre détermination sans faille pour me voir heureuse ! J'ai beaucoup de chance de vous avoir.

Bien entendu, j'aurais encore beaucoup de personnes à remercier parmi celles qui m'ont écoutée, encouragée, respectée alors même que je n'étais pas prête à parler de ce projet. Celles également qui, d'une façon plus générale, m'ont acceptée telle que j'étais sans jugement et sans rien attendre de moi. Merci à vous tous pour votre présence, votre patience et votre soutien, même si vous n'en avez pas pris conscience vous êtes nombreux à m'avoir soutenue.

Et encore merci à vous, lecteurs, si vous avez eu le courage de me suivre jusqu'à ces pages. Merci de rendre cette expérience plus réelle ! Cette première publication représente beaucoup pour moi, c'était un plaisir de l'utiliser pour exprimer en toute simplicité ma gratitude car elle est un véritable « carburant » de ma joie.

Bientôt...

Imative B

Impatients de connaître la suite des aventures de Lisor ?
En attendant la sortie d'Imative B, rejoignez-moi sur ma page
facebook :

June Cilgrino Écrivain

Imative A

June Cilgrino

Saga Imative
Tome 1

Numéro d'ISBN : 979-10-96516-01-8

Couverture : June Cilgrino

June Cilgrino, tous droits réservés ©

Toute reproduction est interdite
sans le consentement de l'auteur.

« Dépôt légal : Décembre 2016 »

Table of Contents

Page de Copyright

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Lettre aux Lecteurs

Remerciements

Copyright